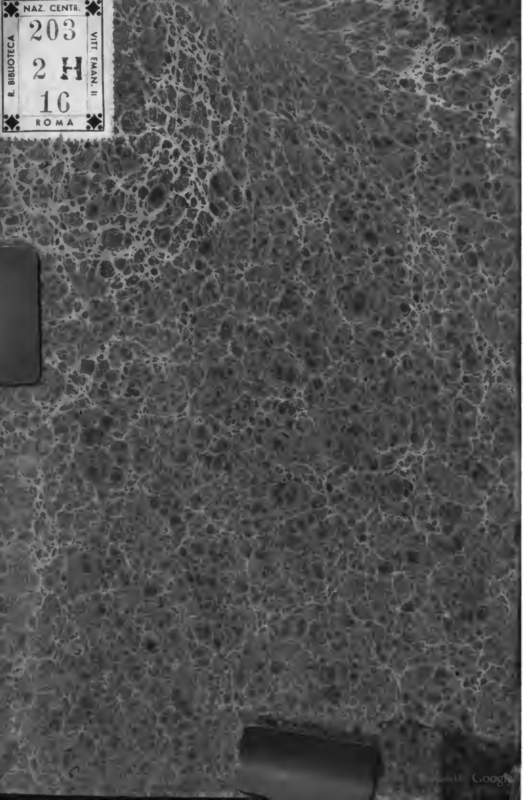
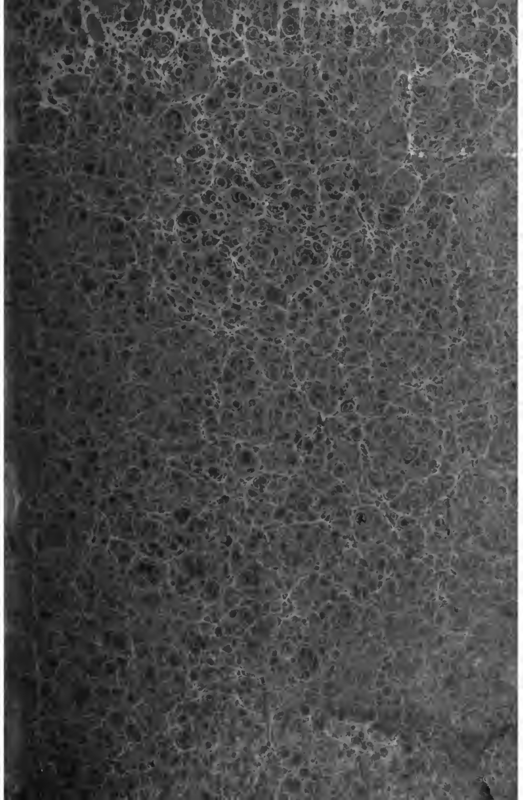



NAZ. CENTR.
R. BIBLIOTECA
203
2 H
16
VITT. EMAN. II
ROMA





VOYAGE

D'ALGER AUX ZIBAN



Jos. Gatteschi = 7 juillet 1891

VOYAGE

D'ALGER AUX ZIBAN

L'ANCIENNE ZEBE

EN 1847

AVEC ATLAS OU FIGURENT LES PRINCIPALES OASIS DE CETTE CONTRÉE, QUELQUES MONUMENS DU TELL, EN-DEÇA DES AURÈS, ET UN PORTRAIT DU DERNIER BEY DE CONSTANTINE

PAR M. LE DOCTEUR GUYON

INSPECTEUR DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE, MÉDECIN EN CHEF DE L'ARMÉE D'AFRIQUE, MEMBRE D'UN GRAND NOMBRE DE SOCIÉTÉS SAVANTES, NATIONALES ET ÉTRANGÈRES, OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, COMMANDEUR DE PLUSIEURS ORDRES ÉTRANGERS.

Au-delà du mont Aurasius (le mont Aurès) est le pays de *Zaba*, qui s'appelle la Première Mauritanie, et qui a Sétif pour capitale.

PROCOPE, *De bello Vandalorum*, lib. II, cap. XX.

ALGER

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1852

AVANT-PROPOS

Chargé de l'inspection médicale de la province de Constantine, en 1847, nons avons profité de cette circonstance ponr voir, avec quelques détails, le pays qne nous avions à parcourir, notamment la partie sud de la province, connue sons le nom de *Ziban*. Nos compagnons de voyage étaient deux jeunes médecins possédant, tous denx, ce qu'il fallait pour nous seconder dans les études que nous nons proposions de faire, MM. les docteurs Lorent et Rouet, le premier connu, depuis longtemps, par ses voyages en Orient (1), le second, alors médecin dans l'armée, d'où il s'est retiré depnis (2).

(1) M. le d[r] Auguste Lorent, de la Caroline méridionale, est anteur de denx ouvrages remarquables, l'un sur les animaux infusoires (*De animalculis infusoriis Diss. inauguralis*), et l'autre sur son voyage en Orient. Le premier, publié en 1834, a été cité avec éloges par Ehrenberg; le second, publié dix ans plus tard, en 1844, porte ponr titre : *Pérégrinations en Orient* (*Wanderungen im Morgenland.*)

La botanique est redevable à ce jeune et infatigable voyageur de plus de soixante plantes nouvelles recueillies tant dans le Kurdistan que dans l'Afrique du nord, notamment dans *les Régences de Tunis et de Tripoli*. Nons renvoyons les natnralistes qu'elles ponrraient intéresser, à la descriptiun qni en a été faite, et dans les *Pérégrinations en Orient*, et dans le journal de botanique pnblié à Munich, sous le titre de *Flora*, nons bornant à dire ici que quatorze de ces plantes portent le nom de nutre laborieux compagnon de voyage, nom qui leur a été dunné par ses semi-compatriotes des bords du Rhin.

Notre ami habitait Manheim, Grand Dnché de Bade. Il était, dans ses projets, d'entreprendre un de ces grands vnyages dans lesquels ceux qui les ont tentés jusqn'à ce jour, sont presque tous morts à l'œnvre : son silence, qui dure depuis si longtemps déjà, nuns donne lieu de penser qn'il réalise, dans ce moment, l'nn de ses voyages projetés, à moins que cette main de fer qni nons arrête tous dans la vie, ne l'ait déjà snrpris snr sa route, et ce qui nous le ferait craindre, c'est que sa santé ne répondait pas à l'énergie de son caractère.

(2) M. le d[r] Paul Rouet, de Lunel, aujourd'hui à St-Laurent-d'Aigouze (près Lunel), où il exerce sa profession.

A des connaissances variées, ces deux confrères joignaient un talent devenu indispensable à tout voyageur de notre époque, quel que soit le point de vue qui le dirige dans ses pérégrinations : nous voulons parler du talent du dessin. Combien, dans nos courses en Amérique, sur différens points de l'Europe, comme sur cette même terre d'Afrique où nous nous trouvons depuis si long-temps déjà, n'avons-nous pas eu à regretter d'en être privé ! Aussi, que de souvenirs, que de faits importans nous ont souvent échappé !... Le voyageur, privé de ce secours, est arrêté à chaque pas ; à chaque pas, il est tenté de briser son bâton, et il le brise par fois, comme nous l'avons fait nous-même maintes et maintes fois..... Heureux celui à qui une main étrangère vient alors en aide ! Cette main, malheureusement, peut lui manquer à tout moment, comme il faillit nous arriver par suite de la maladie qui arrêta M. Rouet sur notre route : il ne put nous suivre que jusqu'à Batna.

Mais quelque bonne fortune advient parfois au voyageur, et c'est ce qui nous advint à nous-même dans cette circonstance : nous trouvâmes, parmi les médecins militaires de Biscara, un jeune collaborateur fort habile dans l'art du dessin, et qui nous offrit le secours de son talent. Ce jeune médecin, M. le docteur Verdalle (1), nous accompagna dans toutes les oasis que nous visitâmes. Ses fatigues ne furent pas étrangères à une maladie qui faillit l'emporter à notre retour. Sa coopération à notre œuvre a été grande : toutes nos vues des *Ziban*, au nombre de vingt-sept, lui appartiennent (2). Ce dernier travail, ainsi qu'on en jugera sans doute, fait mieux connaître le pays que les meilleures descriptions qu'on en pourrait donner. Aussi, et nous nous hâtons de le dire, c'est surtout cette pensée qui nous a déterminé à publier la relation que nous donnons au public, et qui n'était pas destinée à voir le jour. Notre publication, d'un autre côté, nous fournit l'occasion de nous rappeler au souvenir de quelques savans de France et de l'étranger, et de leur exprimer notre vive gratitude, pour ce que nous leur devons à divers titres. Ces paroles s'adressent particulièrement à MM. de Martius, de Munich ; Eichwald, de Pétersbourg ; Boissier et Reuter, de Genève ; Louis de Reichenbach, de Dresde ; Gustave de Reichenbach, de Leipsick ; Heckel, de Vienne ; Antinori et Balocchi, de Florence ; Graeffe, de Berlin, ainsi qu'à MM. le professeur Flourens,

(1) M. le d[r] Aristide Verdalle, de Cierp (Haute-Garonne), appelé à ne pas rester ignoré dans la carrière qu'il parcourt.

(2) Les autres, toutes du Tell, sont le travail de MM. Lorent et Rouet, déjà cités l'un et l'autre, et de M. le capitaine Brénot, qui faisait partie de la garnison de Batna, lors de notre passage dans cette localité.

Durieu de Maisonneuve, Montagne, Guénée, Guérin-Méneville, H. Lucas, Charles Naudin et Serville, de Paris. A ces noms, nous en joignons avec douleur deux autres, ceux de Bischoff, de Vienne, et de Falbe, de Copenhague tous deux ravis, dans ces derniers temps, aux sciences qu'ils cultivaient avec tant d'ardeur et de persévérance (1) !.....

Nous terminons notre relation à notre rentrée à Biscara, après avoir visité les oasis des environs. Là, pourtant, n'était pas le terme de notre voyage : de Biscara, nous devions repasser à Batna, puis nous rendre à Sétif (*Colonia sitifensis*), et rentrer à Constantine, après avoir poussé une reconnaissance jusqu'à notre fort de la Medjana. De Constantine, nous avions à nous rendre à Hammam-Meskoutin, à Guelma, l'ancienne *Calama*, à Bône et à La Calle. De ce dernier point, revenant sur nos pas, nous devions repasser à Bône et nous y embarquer pour Alger, notre point de départ et notre résidence. Tout cela s'accomplit en assez peu de temps (2), et tout cela aussi pourrait faire la matière d'une autre relation, que nous n'avons ni le loisir ni la volonté d'entreprendre.

---

(1) Le baron Bischoff, médecin général de l'armée autrichienne, et le capitaine de vaisseau Falbe, ancien consul général de Tunis, etc., si connu par ses importans travaux sur Carthage. Nous formons des vœux pour que le bel ouvrage de ce dernier, sur la *Numismatique de l'Afrique du nord*, ouvrage qu'il a laissé inachevé, soit continué, et c'est une œuvre que nous signalons à M. Thomden, son digne successeur, dans la direction des musées des antiques, de numismatique et d'ethnographie, de Copenhague.

(2) Nous rentrions au port le 27 juin, après une absence de deux mois et demi.

VOYAGE

D'ALGER AUX ZIBAN

L'ANCIENNE ZEBE



ALGER.

Avril, samedi 10. — Nous nous embarquâmes à 7 heures du matin, à bord du *Cocyte*, vapeur de l'État, capitaine Girand : deux heures après, nous cinglions vers l'est ; — nous nous détachions, avec la rapidité de l'oiseau, et de la ville aux blanches maisons, cette Cadix africaine, et de ce verdoyant côteau de Mustapha, couronné par la position historique du fort l'Empereur. On sait que c'est là que s'établit Charles-Quint lors de son attaque contre la ville, en 1541.

Il est peu de voyageurs qui restent insensibles au beau tableau offert par Alger vue de la mer. L'illustre auteur d'*Atala* en compare la position à celle de Pausilippe. « Alger, dit » de Châteaubriand, est bâtie dans une position charmante, sur » une côte qui rappelle la belle colline de Pausilippe. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

M. de Châtaubriand ne descendit pas à Alger ; il ne fit que l'entrevoir comme il passait de Tunis en Espagne (mars 1807), et l'ancienne cité barbaresque n'y aura sans doute pas perdu : on l'a déjà dit bien souvent, les plus belles choses du monde sont encore embellies par le prestige de l'éloignement.

Alger, en arabe *El-Djézaïr* ou, mieux, *Djézaïr-Beni-Mezarhanna* (1), est l'ancienne *Icosium.* C'est ce qui avait déjà été déterminé par les Itinéraires anciens, lorsque la découverte d'une inscription, où sont nommés les habitans d'*Icosium*, est venue le confirmer sans réplique. Cette inscription existe sur une pierre qui servait d'enclume à un cloutier, et qui, aujourd'hui, fait partie de l'arcade d'une maison formant l'angle des rues Bab-Azoun et du Cafetan. Elle se voit dans la première du

(1) Edrisi écrit *Aldjezaïr-Beni-Mazghana.*

ces rues, à la hauteur de l'arcade. Quant à l'inscription, la voici telle que la donne M. Berbrugger, avec sa traduction et ses explications :

JULIO (OU PUBLIO) SITTIO MARCI FILIO QUIRINA
PLOCAMIANO
ORDO
ICOSITANORUM
MARCUS SITTIUS PUBLII FILIUS QUI
COECILIANUS
PRO FILIO
PIENTISSIMO
HONORE RECEPTO IMPENSAM REMISI (1).

Traduction.

A Julius (ou *Publius*) *Sittius, fils de Marcus, de la tribu Quirina, Flocamianus, l'ordre des Icositains, Marcus Sittius, fils de Publius, de la tribu Quirina. Cœcilianus, pour son fils très pieux. Satisfait d'avoir reçu l'honneur, j'ai remis la dépense.*

D'après Solin, le mot *Icosium* viendrait du mot grec *Icos*, qui veut dire vingt, et ce nom aurait été donné à la ville de ce que ses fondateurs étaient au nombre de vingt. Voici, du reste, tout le passage de Solin sur ce sujet :
Hercule enim illa transeunte, viginti qui à comitatu ejus desciverant, locum deligunt, jaciunt mœnia : ac ne quis imposito à se nomine privatim gloriaretur, de condentium numero urbi nomen datum. (SOLIN, *De la Mauritanie*, ch. XV.)

Cette étimologie du mot *Icosium* rappelle celle du mot *Memphys*, qui vient, comme nous l'apprend Norden, du mot copthe *Map*, que les Arabes prononcent *Mdfils*, qui signifie trente. Or, ce nom de trente, et toujours d'après le même voyageur, aurait été donné à la célèbre Memphys, en Égypte, de ce que ceux qui vinrent la fonder, dans les temps voisins du déluge, étaient au nombre de trente.

Icosium portait le nom de colonie, et avait reçu de Vespasien celui de ville latine, au rapport de Pline (*lib.* V, *cap.* II.).

---

(1) Tous les mots de la première ligne sont en abrégé, excepté le mot Sittio, et comme suit : P. (ou I.) Sittio M. F. Q V R.

voici
t ses

Firmus, avant de se rendre à Théodose, ce qui eut lieu en 375 de notre ère, fit déposer à Icosium ses prisonniers, ses drapeaux et tout ce qu'il avait de précieux. C'est ce que nous apprend Ammien Marcellin.

Sous le règne des Vandales, un chef de parti s'empara d'Icosium, qu'il démolit de fond en comble. Paul Diacre, le seul écrivain qui parle de ce fait, nous laisse ignorer le nom du conquérant.

Icosium est seulement mentionnée par Ptolémée, Pomponius-Méla et Antonin. Nous renvoyons, sur ses antiquités, à la savante dissertation qu'y a consacrée M. A. Berbrugger, intitulée: *Notice sur les Antiquités romaines d'Alger*. — Alger, 1845.

Icosium paraîtrait avoir joui d'une certaine importance depuis l'ère chrétienne. L'histoire nous a conservé le nom de plusieurs de ses évêques, qui furent; savoir:

Laurentius Icositanus, envoyé de la Mauritanie Césarienne au concile convoqué à Carthage, en 419, par l'évêque Aurélius;

Crescens Icositanus, de la secte des Donatistes, qui se trouvait à la conférence de Carthage de l'an 411;

Victor Icositanus, l'un des évêques mandés à Carthage en 484, dernière année du règne d'Hunéric.

RUSGONIA.

Nous reconnûmes au loin, fuyant derrière nous, les traces sur la mer de l'Harrache et de l'Hamise, le *Savus* et le *Nabar* ou *Vabar* des anciens. Nous saluâmes, en passant, les restes de *Rusgonia*, dont la position se trouve irrévocablement fixée par l'inscription ci-après, découverte depuis notre occupation:

LIADIO. L. FIL. QVR
ROGATO
DEC. AED. II VIR ET VIR
QQ. RVSG. ET RVSG.
CONSISTENTES OB
MERITA QVOD FRV
MENTVM INTVLERIT
ET ANNONAM PAS
SV CIT INCRESCERE
AERE COLLATO

Rusgonia ne figure guère, dans l'histoire, que par deux de ses évêques, Boniface et Numérien. Le premier, Boniface, Bonifacius Rusguniensis, se trouvait au concile de Carthage ordonné par Hunéric, avec son collègue Victor, d'Icosium; le

second, Numérien, Numerianus Rusgnniensis, fut un des envoyés de la Mauritanie Césarienne au concile de Carthage, sous Aurélien, en 419; il s'y trouvait aussi avec son voisin d'Icosium, Laurentius Icositanus.

Rusgonia est désignée par Pline sous le nom de Rusconia, et sous celui de Rustonium par Ptolémée. Elle était encore habitée dans la première moitié du XII[e] siècle, comme nous l'apprend un témoin oculaire, Edrisi. Après avoir dit que Tamedfos (Matifoux) est un beau port, près d'une ville petite et ruinée, le géographe arabe continue ainsi, parlant de cette dernière :

« Les murs d'enceinte sont à demi-renversés, la population » peu nombreuse. On n'y voit, pour ainsi dire, que des débris » de maisons, de grands édifices et d'idoles en pierre. On dit » que c'était autrefois une grande ville. » (*Géographie d'Edrisi*.)

Les ruines de Rusgonia sont entrées pour beaucoup dans la construction d'Alger musulmane; celles qui existaient encore en 1830, ont fait le sujet d'un mémoire honoré d'une médaille d'or, en 1838, par *l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Ce mémoire ne paraît pas avoir été livré à la publicité. Son auteur est M. A. Berbrugger, à qui l'Algérie est redevable de tant de travaux importans.

Nous doublâmes le cap Matifoux (1), ce muet témoin du désastre de Charles-Quint : ce fut là, comme on sait, qu'il se rembarqua en fugitif, avec les débris de sa brillante armée.

Poursuivant notre marche, nous reconnûmes, au loin, l'embouchure du Bouberac, l'un des grands cours d'eau du nord de l'Afrique, et autrefois point limite des Mauritanies Césarienne et Sétifienne. Quel nom portait-il dans l'antiquité ? Y faut-il voir la Nasava de Ptolémée? Oui, vraisemblablement, si la Summam, ou le Bou-Messâoud, qui traverse la plaine de Bougie, est l'ancienne Audus, comme le pense un auteur que nous aurons à citer plus loin, M. Lapène, qui fait remarquer que le nom d'Audus se retrouve assez bien dans celui d'Adouze, nom du principal affluent de la rivière de Bougie, qui prend sa source dans le Jurjura.

DELLYS.

Nous fûmes, bientôt après, devant Dellys, position des plus pittoresques, et à laquelle Alger doit les beaux raisins que l'on voit, dans la saison, étalés sur ses marchés.

Dellys, la Teddelès de Léon, est l'ancienne Rusuccurum, que

---

(1) Shaw écrit *Temenfus*.

Pline écrit Ruscurium, et d'autres, Rusuccoro et Rusuccoræ ou Rusukoræ (Ptolémée). C'est la Rusuccura de Peutinger.

Au rapport de Pline, Rusuccurum obtint de l'empereur Claude les priviléges de colonie romaine, et nous voyons un de ses évêques, Metcun Rusuccuritanus, figurer dans la Notice des évêques d'Afrique, pour la Mauritanie Césarienne (1).

On connait encore deux autres évêques de Rusuccurum, Fortunatus et Nicellus ou Nivellus, tous deux du parti donatiste.

Rusuccurum paraîtrait avoir joui de quelque importance, à raison des différentes routes qui y aboutissaient, aussi est-elle accompagnée de tourelles dans la table de Peutinger. Elle était encore assez considérable du temps de Léon, qui en parle en ces termes :

« La ville de Teddeles est ceinte de très anciennes et très » fortes murailles. Une bonne partie de ses habitans sont tein- » turiers en drap, à cause de la commodité d'un grand nombre » de rivières et de ruisseaux qui la traversent. » (J. Léon, *Description de l'Afrique.*)

Il reste encore de Rusuccurum les fondements de son mur d'enceinte, qui saillent çà et là, plus ou moins, à une certaine élévation. Ce mur partait des bords de la mer, et s'étendait sur une suite de collines qui dominaient l'ancienne cité. Nous en avons suivi le tracé par l'établissement de notre ligne de défense, constituée pour des blockaus.

Des restes romains, en bon nombre, ont été trouvés à Dellys lors de notre prise de possession, et on en rencontre encore presque partout où on remue le sol. Ces restes consistent, pour la plupart, en pierres tumulaires, dont quelques-unes sont ornées de bas-reliefs parmi lesquels nous avons remarqué, à une autre époque (1844), les sujets suivans : deux personnages debout et se donnant la main ; — un personnage tenant, de la main droite, une grappe de raisin (emblême frequemment répété sur les monumens tumulaires de l'Algérie ancienne), de l'autre, une sorte de vase ; — un cavalier debout et adossé sur le côté gauche de son cheval, etc. De toutes les inscriptions offertes par ces monumens, nous nous bornons à reproduire la suivante, comme la plus complète :

C. ANICIVS

FIRMVS

HIC SITVS EST

VIXIT AN. LI.

---

(1) Il paraîtrait que, lors de l'établissement de la Notice des évêques d Afrique, les délimitations entre les deux Mauritanies avaient changé.

Il en était quelques-unes où des lettres grecques se trouvaient mélangées avec les lettres romaines. Ceci, du reste, se voit fréquemment dans les inscriptions tumulaires et autres des différents points du nord de l'Afrique. Tout récemment, on a trouvé, dans les environs de la ville moderne, à peu de profondeur dans le sol, un vase renfermant une assez grande quantité de petites médailles en argent, à l'effigie de Juba II et de Ptolémée, son fils, et presque toutes d'une belle conservation. Nous avons été assez heureux pour avoir pu nous procurer une bonne partie de cette importante trouvaille.

Shaw, qui visitait Dellys il y a environ 130 ans, parle d'une statuette, dans l'attitude d'une Madone, au fond d'une niche, qui se voyait dans une muraille dominant le port : ce précieux reste d'antiquité existe toujours, bien que, dans une promenade à Dellys, une grande dame d'Alger eût témoigné le désir de l'emporter.

Nous avions sous les yeux, depuis notre départ d'Alger, le Jurjura, le *Mons Ferratus* des anciens (1), encore tout resplendissant de blancheur par la persistance des neiges de l'hiver. Les neiges du Jurjura persistent longtemps, et c'est un spectacle qui n'est pas sans intérêt pour les habitans de l'ancienne cité barbaresque, lorsque, déjà accablés par les chaleurs de l'été, leur vue plane sur les flancs glacés de la montagne.

—

BOUGIE.

Il était nuit lorsque nous passâmes devant Bougie, dont le nom rappelle ce comestible devenu d'un usage si général parmi les nations civilisées. Bougie est l'ancienne Saldæ, porte de la Mauritanie Sétifienne, et siège d'un évêché sous les Empereurs. Un de ses évêques, Paschalius Salditanus, se trouvait au concile déjà cité, de l'an 484.

Saldæ, la *Sarda* de Strabon, devint, sous la domination musulmane, la capitale d'un petit royaume florissant, celui de Beni-Hamad. « De nos jours, dit Edrisi, Bedjaïa (Bougie) fait » partie de l'Afrique moyenne, et constitue la capitale du pays » des Beni-Hamad. » (*Géographie de l'Afrique.*)

(1) Ainsi nommé, sans doute, du fer qu'on en retire, et qui sert aux indigènes pour la fabrication de leurs armes (de leurs beaux flissah entr'autres) et de leurs instrumens d'agriculture.

Le même Edrisi parle des plantes odoriférantes et médicinales de Bedjaïa, ainsi que des scorpions jaunes qu'on y rencontre, et qui, du reste, ne diffèrent en rien de ceux qui existent également sur les autres points de la côte.

Il est à remarquer que Bougie est la seule ville de ces parages dont fasse mention le géographe Albuféda.

Bougie fut occupée par l'Espagne de 1509 à 1555, et tout le monde connait le châtiment terrible infligé à son dernier gouverneur, Don Alonzo de Peralta, qui ne sut pas la défendre contre Salha-Raïs : il fut décapité à Valladolid, en 1556, par l'ordre de l'Empereur.

Bougie jouit d'un mouillage excellent et où l'on est à l'abri des vents de nord-ouest ; Charles-Quint, comme on sait, s'y réfugia après sa défaite devant Alger. Ici, qu'il me soit permis d'évoquer le nom d'un des plus illustres personnages de sa suite, celui de Cortez, le conquérant du Mexique, et qui n'avait pas désespéré, lui, non plus que le comte d'Alcaudette, alors gouverneur d'Oran, de la prise de la ville barbaresque. Près de trois siècles plus tard, en 1809, un homme non moins illustre se trouvait sur ce même point de la Méditerranée, également rejeté par une tempête, comme il poursuivait, sur un tout autre terrain que celui de la guerre, des conquêtes moins périssables que celles de nos vulgaires conquérans. Déjà, et avant moi, les amis des sciences ont nommé l'homme qui a rempli un rôle si éminent dans notre révolution de février 1848, Arago, illustre par la science et par toutes les vertus civiques ; — Arago, ce nouvel exemple de l'ingratitude des républiques (1) !....

Nous serions entré dans de plus grands détails sur Bougie si nous n'en avions été dispensé par l'ouvrage consacré à cette localité par M. le colonel Édouard Lapène, publié à Paris, il y a quelques années déjà, sous le titre de *Vingt-six mois de séjour à Bougie*, etc. Le travail de M. Lapène est un résumé de l'histoire ancienne et moderne de Bougie. De plus, l'auteur y a reproduit les inscriptions retrouvées de l'ancienne Saldæ, et fait figurer plusieurs tombeaux creusés dans le rocher situé sur la gauche du chemin qui conduit du fort Abd-el-Kader au marabout de Sidi-Yaïa. Nous croyons pourtant devoir reproduire, à notre tour, la précieuse inscription qui, par le mot *Colonia* qui s'y trouve, a levé tous les doutes sur la position de Saldæ. Cette inscription, qui se lit sur un beau marbre blanc, la voici, avec

(1) M. Arago (Dominique-François), se trouvant sur la Méditerranée, y fut pris par des corsaires et conduit à Bougie. Il venait de mesurer, entre Dunkerque et Barcelone, l'arc du méridien qui a servi de base à notre système métrique. Il était accompagné, dans cette mission, par deux commissaires espagnols, MM. Chaix et Rodriguès.

sa traduction, telle qu'elle a été donnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres :

SEX CORNELIO
SEX. Γ. ARN DEXIRO
PROC. ASIAE. IVRIDICO ALE
XANDREAΓ. PROC. NEASPO
LEOS. ET. MAVSOLEI. PRAEF
CLASSISSYR. DONIS. MILITA
RIB. DONATOADIVO. HADRI
AN͡D. OBBE IIVM IVDAICVM
HASTAPVRAEIVEXILLO
PRA EΓAL/ VIAVG GEM CO
LONOBVM. TRIB LEG VIII. AVG
PRAEF. COHV. RAETORVM
PRAEF. FA. RVMIII. PATRONO
COLONIAE
P. BLAESIVS FELIX ꝯ. LEG. IITRA
IAN FORTADFINI PIİSSIMO
OBMERITA

Voici comme elle doit être lue :

Secto Cornelio, Sexti filio, Arniensis (tribu) *Dextro, proconsuli Asiæ, juridico Alexandreæ, procuratori Neaspoleos, et Mausolei, præfecto classis Syriacæ, donis militaribus donato a divo Hadriano, ob bellum judaïcum hasta pura et vexillo, præfecto alæ primæ augustæ geminæ colonorum, tribuno legionis octavæ augustæ, præfecto cohortis quintæ Ræthorum, præfecto fabrum tertiùm, patrono coloniæ. Publius Blæsius Felix, centurio legionis secundæ trajanæ, fortis ad fini piissimo ob merita.*

Traduction.

A Sextus Cornélius Dexter, fils de Sextus, de la tribu Arniense, proconsul d'Asie, chef de la justice à Alexandrie, administrateur

de Naples et du Mausolée, commandant la flotte de Syrie, ayant reçu du divin Hadrien une lance d'honneur et un drapeau comme récompense de sa conduite pendant la guerre contre les Juifs, chef du premier escadron impérial bis des colons, tribun militaire de la huitième légion auguste, chef de la cinquième cohorte des Rhétiens, préfet (ou commandant) *des ingénieurs pour la troisième fois, protecteur de la colonie. A son parent généreux, à cause de ses services, Publius Blœsius Felix, centurion* (capitaine) *de la deuxième légion Trajane vaillante.*

GIGELLI.

Dimanche 11. — Vers midi, nous étions mouillés devant Gigelli, encore appelée Gigerl, Gégel et Gigel, tous mots qui s'orthographient diversement, au gré des auteurs qui s'en servent. Ainsi on écrit Gigelli ou *Jigelli* et *Jigeli*, Gégel ou *Jéjel*, Gigel ou *Jigel*. Nous n'arrivâmes au port qu'assez fortement indisposés, par suite de l'état de la mer, qui était très houleuse, et du trajet que nous avions eu à parcourir, à raison de l'éloignement du mouillage.

Gigelli est l'ancienne Igilgilis, dont le siége épiscopal fut occupé par les évêques Urbicosus et Domitianus. Le premier était à la conférence de Carthage de 411, et le second, au concile assemblé dans la même ville en 484.

Ce fut à Gigelli, ou tout près de Gigelli, que débarqua Théodose, en 372, lorsqu'il vint en Afrique pour porter la guerre à Firmus : il y rencontra Romanus, qui commandait alors les forces romaines en Afrique, et qui se trouvait à Gigelli par hasard. Après lui avoir adressé quelques reproches sur l'état des affaires, il se porta de suite sur Sétif, Colonia Sitifensis, qui était restée fidèle aux Romains, et dont il fit le centre de ses opérations.

Igilgilis, comme la plupart des autres cités romaines de la côte, telle que Saldæ, par exemple, est d'origine carthaginoise, et nous renvoyons, sur ce sujet, à Heeren (*Commerce et Politique des Anciens*, t. IV), ainsi qu'à Scylax (p. 51, édit. Huds). Il nous reste, à l'appui de l'origine carthaginoise d'Igilgilis, ses tombeaux creusés dans le roc, tombeaux en tout semblables à ceux qui ont été vus, par l'un de nous, le docteur Lorent, près de Carthage, à Tripoli de Barbarie et en Syrie, et comme on en trouve aussi sur d'autres points de l'Algérie, soit sur la côte (Saldæ, Cartenna, aujourd'hui

Ténès), soit dans l'intérieur (1). Nous dirons en passant, puisque nous en trouvons l'occasion, que ces sortes de tombeaux, si communs dans tout le nord de l'Afrique, ne sont pas pour nous un témoignage bien irrécusable d'une origine carthaginoise. Ce mode de sépulture des Carthaginois, dans leur patrie première, la Phénicie, leur avait été, en quelque sorte, imposé par la nature presque partout calcaire de cette contrée ; il leur offrait en même temps l'avantage de pouvoir laisser à la culture tout le terrain où elle pouvait s'étendre. On conçoit que d'autres peuples, placés dans les mêmes circonstances, ont dû être conduits à la même pratique, c'est-à-dire à creuser aussi leurs tombeaux dans le roc; seulement, dans le nord de l'Afrique, l'origine carthaginoise de cet usage se trouve corroborée par tous les témoignages historiques.

Les tombeaux de Gigelli se voient sur différents points de ses environs, notamment sur le monticule qui se trouve en sortant de la ville à droite, et sur la colline qui longe la mer, depuis la ville jusqu'au fort Duquesne. Aujourd'hui, tous ces tombeaux sont vides; on n'y retrouve même plus le moindre vestige des pierres de recouvrement, et, de plus, ils s'effacent chaque jour davantage, par suite de l'action des agens extérieurs, favorisée par le peu de cohésion du calcaire dans lequel ils sont pratiqués.

Tout récemment, on a découvert, à Gigelli, un bronze, parfaitement conservé, représentant un enfant tout nu, de l'âge de 12 à 14 ans; mais cet objet, comme tous ceux susceptibles de déplacement, ne sera bientôt plus que dans les souvenirs de la localité. Ce qui y restera plus longtemps, c'est un puits large et profond qu'on rencontre en sortant de la ville à gauche ; il est construit en belles briques (2), et fournit encore de l'eau à la population d'aujourd'hui. Il est pénible de le dire, mais que la France se retire de l'Algérie demain, combien de ses fondations seraient encore debout dans un siècle ? Bien peu, sans doute... Dans ce petit nombre, pourtant, serait, selon toute vraisemblance, l'hôpital militaire de Gigelli, fondé avec cette pensée de durée qui n'a pas toujours présidé aux constructions élevées en Algérie jusques dans ces derniers temps.

Gigelli, la ville arabe, est un amas de petites maisons, au seul rez-de-chaussée, maisons toutes misérables, comme la

---

(1) Un de ces tombeaux, trouvé à Tiaret, province d'Oran, était hermétiquement fermé par une large dalle : on en ôta l'ouverture, non sans quelque peine, et on y trouva un squelette encore tout entier.

(2) Toutes les briques romaines qu'on trouve en Algérie sont à la fois plus longues et plus larges que les nôtres; elles sont aussi mieux cuites, et cannelées sur leurs deux faces, ce qui en rendait plus intime l'adhérence du mortier.

population qui s'y trouve, en quelque sorte, enfouie. Elle est située sur le bord de la mer, et sur l'emplacement de la cité romaine, qui, sans doute, s'avançait davantage dans l'intérieur.

Gigelli a été la demeure du célèbre corsaire Barberousse, et c'est de là qu'il surgissait, comme un ouragan, pour désoler les mers et commettre, sur les côtes, toute sorte de dévastation. Cet état de choses se termina, comme on sait, par la fondation, en Barbarie, d'un puissant empire, l'Odgeac (1) d'Alger. Ceci s'accomplissait vers 920 de l'hegire, 1514 de notre ère. Quatre ans plus tard, en 1518, l'Odgeac d'Alger passait sous la domination de La Porte, par suite de la mort de Barberousse (2), et sur la proposition de son frère, Kaïr-ed-Din.

Gigelli était affectionnée par l'illustre corsaire ; il y revenait fréquemment, et nous l'y voyons transporter sa fortune, lorsque, fatigué de la souveraineté d'Alger, il prit le parti de s'en retirer, en quelque sorte, furtivement, remettant aux mains de ses sujets leurs propres destinées. L'histoire nous a conservé les paroles qu'il leur adressa dans un grand divan convoqué à cet effet :

« Habitans d'Alger, leur disait Barberousse, j'ai formé la » résolution de vous quitter, et de laisser à vos soins et à votre » sagesse le commandement de cette ville ; je vous en remets » la garde, et vous invite à veiller avec union, avec constance, » à sa conservation et à votre bonheur. » (*Fondation de la Régence d'Alger*, etc., t. 1er, p. 188 ; par MM. Sander-Rang et Ferdinand Denis. Paris, 1837.) Cependant, le lendemain, sur les instances de la population, qui le pressait de rester, il promit de revenir au bout de trois ans. Voici les paroles qu'il prononça encore dans cette circonstance, étant descendu de son bâtiment, où il était embarqué depuis la veille ; il répondait à une allocution faite par un des principaux habitans :

« Habitans d'Alger, disait Barberousse, je me propose d'être » absent trois ans, et de revenir ensuite au milieu de vous. » Après ce terme, si vous ne me revoyiez pas, c'est que cette » séparation devrait être éternelle. » (*Op. cit.*, *eodem loco.*)

On sait ce qui advint de cette résolution du corsaire ; on sait qu'elle avait été dictée par la crainte, imposée par les circonstances, et que son abdication, en un mot, était du genre de celles dont l'histoire a déjà enregistré tant d'exemples. Le pouvoir, malgré tous ses soucis, a donc un bien grand empire sur l'homme !....

Des souvenirs français se rattachent aussi à Gigelli : le

---

(1) Rang et Denis écrivent *Odjeac.*

(2) Barberousse, Aroudj, mort glorieusement sur le champ de bataille, en 1518, route d'Oran à Tlemcen. Son frère Ishaac avait péri de même peu avant, ainsi qu'Escander, le chef des troupes turques.

voyageur qui pénètre dans son port, aperçoit, sur sa gauche, le fort Duquesne, dont la construction remonte à l'expédition dirigée sur Gigelli, en 1664, par le duc de Beaufort. Cette construction est située sur la pointe qui limite et défend son port à l'est. Ce pourrait bien être sur cette même partie de la côte que ce serait opéré le debarquement de Théodose, car l'histoire ne précise pas le lieu où son débarquement se fit; elle rapporte seulement que ce fut sur la côte Igilgitaine. A cette époque, du reste, les campagnes de la ville devaient s'étendre jusques sur la pointe où s'élève le fort Duquesne.

Notre dernière occupation de Gigelli remonte au 13 mai 1839. Ce point, comme colonie, ne sera jamais que d'une médiocre importance; il ne pourrait en acquérir une plus grande que par des communications avec l'intérieur. D'un autre côté, des communications de cette nature sont réclamées avec plus d'urgence pour un port voisin, Bougie, et peut-être ne devraient-elles plus être à établir, après tant d'opérations qui n'ont laissé aprés elles que le souvenir de leur inutilité. De grandes economies en résulteraient pour le trésor. Une révolution commerciale s'opérerait en même temps dans le pays : les produits de l'intérieur afflueraient alors à Bougie par Sétif, deux points qui acquéreraient, par le même fait, une haute importance Nous ferons remarquer, en passant, que Philippeville, où sont dirigés aujourd'hui les produits de Biscara, en est à 80 lieues, tandis que Bougie n'en est qu'à 60. Or, avec les produits de Biscara, s'écoulent aussi tous ceux des autres parties des Ziban et de points plus éloignés encore dans le sud, tel que le pays de Souf, par exemple.

Du temps de Peyssonnel (1), qui visitait Gigelli en septembre 1725, les habitans achetaient les cuirs, les cires et les huiles

(1) Peyssonnel (Jean-André), que nous aurons encore à citer par la suite, était un médecin dont le nom a figuré dans la peste de Marseille de 1720. Son père (Charles), alors doyen des médecins de Marseille, mourut à l'âge de 86 ans, à l'hôpital du St-Esprit, où il s'était renfermé, pour soigner les pestiférés. Il commençait à exercer la médecine, sous l'égide de son père, lorsque le fléau éclata ; il y rendit des services qui furent récompensés par une pension du gouvernement. Il croyait à la contagion, sujet sur lequel il a publié un écrit qui avait pour titre : *La Contagion expliquée, et les Moyens de s'en préserver.* Il commit l'insigne imprudence de divulguer la nature du fléau à une époque où tout le monde en doutait encore, et provoqua ainsi le fameux arrêt rendu par le parlement de Provence, à la date du 2 juillet, qui interdisait, sous peine de mort, toute communication avec Marseille. Peyssonnel était correspondant de l'Académie des Sciences, en 1723, n'ayant encore que 29 ans. L'année d'après, 1724, il partit pour la Barbarie, avec une mission du gouvernement qui avait pour objet l'histoire naturelle ; il lui donna de l'extension, ou, pour mieux dire, il la changea tout-à-fait, en se livrant à des recherches de géographie et d'archéologie, qui n'entraient pas dans le programme de son ouvrage.

des Kabyles, leurs voisins, et les allaient vendre à La Calle, à Tabarque, à Tunis et à Alger. Ils se livraient aussi à la pêche du corail, pour laquelle ils avaient alors quatre bateaux. Cette dernière industrie paraît avoir entièrement cessé.

Le même voyageur, dans sa correspondance avec l'abbé Bignon, parle de *quelques lambeaux de vieilles murailles* et d'une *ancienne tour en ruines*, près de la porte de terre, le tout, sans doute, d'origine romaine ; il parle aussi des *débris de deux forts* élevés, par la France, sur des hauteurs, pour défendre la campagne : tous ces restes, de diverses époques, ont disparu.

Gigelli est célèbre dans les fastes médicales de l'Algérie, et par des fièvres graves en été, et par le scorbut en hiver ; elle est pourtant située sur un terrain exempt, en apparence, de toute influence insalubre. C'est un rocher calcaire et parfaitement ventilé ; seulement au-delà, sur le prolongement du rocher, est un terrain bas, quoique non marécageux, et qui doit conserver de l'humidité une partie de l'année. C'est ce qu'on appelle la plaine de Gigelli. Un terrain plus humide encore existe au-delà, derrière la ligne de blockaus qui en ceint le premier. Là, derrière le blockaus le plus à l'ouest, est une source dont les eaux, non rassemblées, s'épandent dans tout le pourtour, en formant ainsi une plage marécageuse, de peu d'étendue l'été, mais assez considérable dans la saison des pluies. Quoi qu'il en soit de cette cause d'insalubrité, comme de celles qui peuvent encore exister ailleurs, toujours est-il que toutes ces causes auraient moins d'action sur les hommes qui y sont soumis, sans le service qu'ils sont obligés de faire dans les blockaus dont nous avons parlé plus haut.

Ces blockaus, comme tous nos blockaus également en bois, sont construits en planches mal jointes, de sorte que tous les agens extérieurs y ont le plus libre accès, d'où il résulte qu'il y fait très chaud l'été, très froid l'hiver, et que la plus grande humidité y règne en toute saison. Au printemps et en été, cette humidité se trouve augmentée par d'épais brouillards dont les blockaus, assez souvent, sont enveloppés la nuit et une partie de la matinée. Toujours est-il, pour ne parler ici que du scorbut, que je ne sache pas de conditions plus favorables à son développement, à part les cachots froids et humides, ainsi que les silos (1), qui en tiennent lieu dans les camps, que le séjour dans des blockaus en bois, mal fermés et placés dans une localité marécageuse ou seulement humide. C'est une opinion que nous avons déjà émise quelque part, à l'occasion du scorbut observé à Bône en 1835, et au Fondouck en 1840.

(1) Cavités pratiquées dans le sol, où les indigènes déposent et conservent leurs grains.

KOLLO.

Lundi 12. — Il ne faisait pas encore jour lorsque nous passâmes devant Kollo ou Collo, et nous n'en parlerons ici que parce que nous nous y sommes arrêtés en revenant : c'était le 26 juin. Le général Bedeau en était alors à peu de distance. Le bâtiment sur lequel j'étais, l'*Euphrate*, capitaine Pradier, était chargé de lui porter des objets de ravitaillement, et c'est à cette circonstance que je dus de voir Kollo, que la France, jusqu'à présent, n'a pas jugé convenable d'occuper.

Le pays de Kollo apparaît, au navigateur, sous l'aspect le plus riant; il s'élève du fond d'une baie ouverte à l'est et abritée des vents d'ouest par un promontoire qui s'avance assez avant dans la mer. Derrière ce promontoire, est une anse où abordent les petites embarcations, et que les indigènes appellent Bahar en-Neça, *la mer des femmes*.

Du promontoire s'élèvent deux mamelons, l'un à droite, l'autre à gauche. Le premier, qui est le plus considérable, est presque entièrement cultivé. Sur ce mamelon, et en avant, s'étend l'un des quatre groupes de maisons ou villages qui constituent Kollo. C'est le village de la marine, appelé la Jasde, du nom du mamelon sur lequel il s'élève. Entre la Jasde et la mer, est la mosquée, qui ressemblerait tout-à-fait à une de nos églises de village, sans l'absence du symbole qui les couronne. Entre la mosquée et la mer, à peu d'élévation au-dessus de celle-ci, est un tout petit marabout où se font les ablutions, et sur lequel nous aurons occasion de revenir.

Des trois autres villages, l'un s'appelle Brïat-el-Qaïd, ou *Terre du Caïd* : c'est le plus éloigné de la marine; l'autre, l'Azoulin, du nom de ses habitans, et le troisième, *la Terre longue*, dans la langue des habitans, Beur-Touil.

Les quatre villages sont à environ de quatre à cinq cents pas l'un de l'autre; ils occupent, en quelque sorte, les quatre angles d'une plaine quadrilatère et quelque peu accidentée, qui s'étend derrière le promontoire. Les maisons, au nombre d'une centaine, n'ont que le rez-de-chaussée; presque toutes, bâties en briques séchées au soleil, sont couvertes de tuiles dites à l'italienne, c'est-à-dire courbes selon leur largeur. Ce mode de couverture donne aux villages de Kollo l'aspect de petits villages ou hameaux européens.

Entre les villages, sont des jardins et des champs de céréales. Dans les premiers, étaient de beaux arbres fruitiers, qui paraissaient être cultivés avec soin. Dans la plupart des haies de clôture, était une plante que nous n'avions pas encore aperçue en Algérie : c'était le *solanum sodomeum* (Lin.), qui, peut-être, aura été importé à Kollo par des pèlerins venant de la Mecque. On sait

que cette plante existe dans le Levant et sur quelques points du bassin de la Méditerranée.

Sur le bord d'un sentier qui conduit de la Jasde, ou village de la marine, dans la plaine, est une source abondante et limpide, ombragée par un épais feuillage formé par d'enormes figuiers et par un micocoulier séculaire. Le dernier nous frappa d'admiration, autant par son volume que par son élévation; il nous remit de suite en mémoire ce vieux chêne de la forêt de Vincennes, à l'ombre du quel un de nos bons rois de France rendait la justice. On s'arrête avec plaisir au lieu dont nous parlons, l'hiver comme l'été : l'hiver, à cause de l'abri qu'on y trouve ; l'été, à cause de l'air frais qu'on y respire, et de l'eau qui n'y tarit jamais. J'ajoute que c'est là que se réunissent, pour traiter de leurs affaires communes, les habitans des quatre villages ; que c'est là que se décide la paix, ou la guerre, soit avec leurs voisins, les montagnards, soit avec d'autres adversaires.

Selon les habitans, le port de Kollo serait le meilleur de la côte : toujours est-il que le mouillage y est bon, et qu'on y est assez bien abrité des vents d'ouest par la partie du promontoire qui se porte vers l'est.

Kollo paraît être dans de bonnes conditions de salubrité, et cette apparence prendrait le caractère d'un fait si nous nous en rapportions au témoignage d'un homme qui y a séjourné plusieurs années, en qualité d'agent pour la Compagnie d'Afrique. Cet agent, nommé Hugues, dit, en effet, que « l'air de » Kollo est sain et tempéré. » (*Mémoires sur Kollo*, dans les *Lettres sur la Barbarie*, etc ; par l'abbé Poiret, t. II. Paris, 1789.)

Cependant, à une lieue environ des villages, dans le sud, sont deux marais dont les effluens pourraient bien avoir quelque influence sur Kollo lorsque les vents soufflent du sud, et qu'ils se maintiennent quelque temps dans cette direction. Toutefois, et comme on sait, les vents dominans sur la côte, ne sont pas les vents de sud, et leur règne est toujours de peu de durée.

La population, comme celle des autres points du littoral, est Kabyle; mais on y remarque, en plus grand nombre qu'ailleurs, de ces hommes à belle stature, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, et dont la douceur des mœurs parait répondre à celle de la physionomie. Un de ces hommes, qui m'a paru être un des principaux du pays, n'était pas seulement blond, mais tout-à-fait roux. Sa gracieuseté pour moi fut des plus grandes, mais peut-être était-elle favorisée par l'effroi répandu dans la population par l'approche de nos troupes : les Kollins croyaient qu'elles venaient s'emparer de leurs villages. Quoi qu'il en soit, j'eus beaucoup à me louer de l'homme dont je parle, et qui me combla de toutes sortes d'attentions. Ainsi, il me fit entrer dans son jardin, m'y montra ses plantes les plus rares, et finit par m'y offrir, après m'avoir fait asseoir sur un tapis, les plus beaux fruits d'un prunier tellement chargé de fruits qu'on en voyait à peine les feuilles.

Le teint blond, de même que la belle stature, qu'on remarque dans la population de Kollo, n'avait pas échappé à Hugues, qui dit que « Les Kollins sont, en général, blonds, grands et robustes. » (*Op. cit.*)

Les principales récoltes des habitans de Kollo consistent en blé, orge ot sorgho ou millet noir, produits qu'ils échangent avec les montagnards, contre des peaux de bœuf, de la cire, du miel, du beurre salé, des noix, des figues et du goudron. Leur seule industrie interieure consiste à fabriquer des toiles grossières, avec du lin qu'ils retirent de différents points de la côte. Ces toiles font encore l'objet d'un commerce d'echange avec leurs voisins.

Une calamité dont se plaignent beaucoup les Kollins (ainsi que les habitans de Kollo sont appelés par Hugues), ce sont les singes, qui sont très multipliés dans le pays. Ces animaux s'attaquent aux récoltes, à partir de l'époque des semailles; ils y font de grands dégâts, ce qui oblige d'y établir des gardes jour et nuit, pour les en écarter. Cette mesure ne fait pourtant que diminuer le mal, tant les singes mettent de ruse et d'adresse à tromper les gardiens Ces singes appartiennent, comme on sait, au grand magot, *Simia silvanus*, *pithecus*, etc. (Lin.)

Du temps de Peyssonnel, en 1725, la Compagnie de La Calle avait un comptoir à Kollo; les employés y passaient toute l'année, pour y acheter des cuirs et de la cire: celle-ci, ils pouvaient se la procurer directement, par les Kabyles des montagnes voisines; mais il n'en était pas de même des cuirs, qu'il ne leur était permis d'acheter que par l'intermédiaire des habitans des villages. C'était un usage depuis longtemps établi, et dont la Compagnie s'accommodait. Elle payait au bey de Constantine dix pour cent de toutes les marchandises qu'elle achetait, et qui se composaient, annuellement, d'onviron 15,000 cuirs et do 150 quintaux de cire. Le personnel du comptoir se composait de deux commis et d'un domestique; ils y passaient leur temps *avec beaucoup de désagrément et de peur*, selon les expressions de Peyssonnel.

Du temps de Hugues, c'est-à-dire quelques soixant-dix ans plus tard (1785), l'état des choses, au point de vue commercial, etait à peu près le même: les indigènes, comme on sait, ne progressent en aucun sens; ils ne sauraient faire aujourd'hui que ce qu'ils ont fait hier. Ce sont des machines répétant sans cesse les mouvemens qui leur ont eté imprimés par une première impulsion. Je remarque que Hugues nomme le coton parmi les objets quo les montagnards apportaient aux Kollins, et que depuis quo nous occupons l'Algérie, nous n'y avons jamais entendu parler de la culture du cotonnier.

Les deys d'Alger entretenaient une garnison à Kollo, mais plutôt pour la forme qu'autrement, car le chef avait peu d'autorité sur les habitans, qui ne tiennent pas moins à leur indé-

pendance que leurs voisins, les montagnards. Aussi, à quelqu'un qui leur demandait, lors d'une expédition dont nous allons parler, où étaient leurs chefs : — « Nos chefs, nous n'en con- » naissons pas d'autres que nos anciens (vieillards); leurs conseils » nous suffisent. »

Des rixes avaient souvent lieu entre les Kollins et la garnison turque; souvent aussi des soldats en étaient victimes, et jamais, pourtant, les deys ne se sont crus assez forts pour en obtenir réparation.

Pour la première fois, en 1843, une expédition française, venant de Constantine, s'approcha de Kollo. C'était le 12 avril. Elle campa, ce jour-là, à un quart-d'heure des villages, du côté de la plaine. Elle avait pour mission de punir quelques agressions qui avaient été commises peu avant. Comme elle s'éloignait de Kollo, elle eut tellement à souffrir des vives attaques de l'ennemi, qu'elle fut obligée d'y revenir pour aviser à évacuer, par mer, ses nombreux blessés. Dans ce retour sur ses pas, elle fut bien péniblement affectée à la vue des membres dispersés d'un cadavre : c'étaient ceux d'un fourrier tué par l'ennemi, et qu'elle avait enterré peu de jours avant. Ce triste spectacle motiva la mesure prise alors par le général en chef, et qui fut exécutée pendant tout le reste de la campagne, celle de faire brûler la nuit, dans des bûchers allumés à cet effet, les cadavres de la journée. Il en fut ainsi brûlé neuf dans la seule nuit du 18 au 19 avril. Cette opération avait été confiée aux soins de l'officier de santé et de l'officier du génie du corps expéditionnaire.

Kollo est l'ancienne *Cullu*, ainsi désignée dans la table de Peutinger, le *Collops magnus* de Ptolémée, le *Chulli municipium* d'Antonin (*Itinéraire*), le Chulli de Solin. Du temps de cet auteur, Cullu avait une assez grande importance : elle occupait, en Numidie, le second rang après Cirta.

« Cirta, dit Solin, tient le premier rang, ensuite Chulli. » Il ajoute que ses teintures en pourpre égalaient en beauté celles des Tyriens. *Purpurario fuco Tyriis velleribus comparatæ.* (Solin.)

Cet art de la teinture en pourpre, qui existait encore à Dellys du temps d'Edrisi (*vide suprà*), témoigne assez, pour sa part, de l'origine phénicienne de Kollo, car on sait que les Phéniciens excellaient dans cet art, qu'ils ont introduit, avec eux, sur toute la côte d'Afrique.

Cullu était le siége d'un évêché, mais nous ne voyons pas figurer son évêque au nombre de ceux qui furent convoqués à Carthage par Hunéric.

Il reste, de l'ancienne Cullu, une portion de rue qui se voit au bas et sur la gauche de la Jasde, venant de la marine. Cette portion de rue donne une idée parfaite de la rue entière, qui était étroite, à l'instar des rues barbaresques. C'est un mode

de construction que les indigènes, bien évidemment, ont imité des Romains, qui, peut-être, de leur côté, l'avaient déjà trouvé établi en Afrique. Les maisons sont en pierres de taille, sans mortier, et quelques-unes n'ont été remaniées que dans leurs assises supérieures. Ces maisons sont carrées, avec une cour intérieure, absolument comme nos maisons mauresques.

Sur la gauche du port, venant de la mer, sur le revers d'un côteau, est un bâtiment carré, d'une assez grande élévation, et que je ne saurais mieux comparer qu'à la Tour-Magne de Nîmes. N'ayant pu en approcher, je ne saurais dire si ce bâtiment est romain ; peut-être faut-il le rapporter aux Génois, qui, à une époque assez reculée déjà, ont occupé Kollo, ainsi que Gigelli et quelques autres points de la côte.

Les fondemens du petit marabout dont nous avons parlé précédemment, sont de construction romaine. Les matériaux en sont entièrement en briques. L'eau qui sert aux ablutions est contenue dans une de ces immenses jarres que fabriquaient les Romains ; elle est scellée, jusqu'à son ouverture, dans une construction semblable à celle du reste du monument, et qui s'élève jusqu'à hauteur d'appui. L'eau que contenait autrefois la jarre servait sans doute à d'autres usages ; elle pouvait être destinée, comme boisson, aux bateliers du port, aucun ruisseau ne se trouvant dans les environs. Quant au monument lui-même, sa position sur le bord de la mer, d'une part, de l'autre, le mot *Neptuno* qui se lit sur son frontispice, tendrait à y faire voir un autel dédié à Neptune. Seulement je ferai remarquer que la plaque de marbre qui porte le nom du dieu, a été retournée de bas en haut, de telle sorte que ce nom se voit renversé, et comme suit :

ONVꓕdƎN

Du temps de Hugues, ainsi qu'on le verra plus loin, les choses étaient dans le même état, mais le mot *Neptuno* était suivi de celui *Jovi*. Sans doute, la portion de marbre qui supportait le dernier aura été détruite ; celle qui reste est de la plus belle conservation, et le mot *Neptuno* semblerait y avoir été creusé hier. Le marbre a 40 centimètres de largeur, sur 20 de hauteur, et se trouve fracturé, sans déplacement, dans ce dernier sens. L'entrée du monument est étroite et de peu d'élévation, de sorte qu'il faut se courber pour y entrer.

Dans une maison de la portion de rue ancienne, était une pierre tumulaire que son propriétaire voulait me vendre, remarquant l'intérêt que j'y attachais. Cette pierre, qui était sans emploi, à côté de beaucoup d'autres, était d'un calcaire

très dur; elle avait 45 centimètres de hauteur, autant de largeur, et 12 centimètres d'épaisseur. On y lisait ces simples paroles :

D MS GEMINA

PACATA ❦ V ❦ A

XXXXI

Hugues, que nous avons déjà cité plusieurs fois, parle de la tour mentionnée plus haut, mais sans s'expliquer snr son origine; il parle aussi d'anciens puits que le peu d'heures que nous passâmes dans le pays, ne nous permit pas de découvrir. Mais citons textuellement tont ce que l'auteur dit des restes romains de Kollo.

« D'anciens puits, qui sont encore dans le meilleur état, un » vieux château et quantité de vieilles mâsures, font voir » clairement que ce pays a été habité avant l'arrivée des Maures, » et ce qui porte à croire que les Romains y avaient formé un » établissement très considérable, ce sont quelques inscriptions » que l'on voit sur de grandes pierres blanches, qui servaient » apparemment de frontispice à leur temple. On y lit *Neptuno*, » *Jovi*. D'autres inscriptions se trouveut sur plusienrs antres » pierres, avec l'écriture renversée, et on ne peut les lire. » (*Op. cit.*)

Peyssonnel ne nons est pas d'un plns grand secours que Hugues sur les restes de l'ancienne ville : il se borne à nous apprendre qu'on tronvait encore à Kollo « quantité de débris de » vieilles murailles, des colonnes, des citernes et de grands » quartiers de pierre. » Il ajoute qn'il fallait que la ville fût autrefois considérable, faisant remarquer que le mouillage en est bon, et qu'on y est assez bien à l'abri contre tous les vents.

STORA.

Le même jour, 12, nous étions devant Stora, où nous dûmes débarquer à cause de la forte houlle existant depnis la veille, et qui ne nous eût point permis d'atterrer à Philippeville. La mer, du reste, est presque toujours mauvaise sur ce point, surtout en hiver, aussi Stora est-il le port naturel de Philippeville, comme Il l'était de Rusicada du temps des Romains.

Stora, à deux lieues ouest de Philippeville, offre un mouillage où l'on a de 9 à 10 brasses d'eau; les bâtimens y sont assez bien abrités en hiver, à moins qu'il ne survienne

de ces ouragans qui, heureusement, ne se présentent pas tous les ans. De nombreux côteaux, à pentes plus ou moins rapides, font de Stora une position fort pittoresque. Le directeur du port y habite; sa demeure, sise à mi-côte, est à la fois vaste et confortable. Depuis plusieurs années déjà, un pénitencier a été formé à Stora; les hommes qui s'y trouvent, comme leurs malheureux camarades ailleurs, rendent de bons services dans les divers travaux auxquels on les emploie; ils y ont élevé un petit théâtre qu'on ne visite pas sans intérêt, et où ils donnent des pièces assez fortes, eu égard au peu d'expérience des artistes. C'est un genre de récréation que nos condamnés militaires ont introduit partout où ils sont aujourd'hui, et qui, pendant quelques heures, tous les deux ou trois jours, leur fait oublier leurs misères, en même temps qu'il les retire d'un désœuvrement qu'ils emploieraient rarement à bien faire. C'est aussi un véritable progrès dans le régime de ces malheureux, si dignes de l'attention du gouvernement, et ce progrès, il est juste de le dire, appartient tout entier au colonel Marengo, qui en a eu le premier l'idée, et qui, le premier aussi, en a fait l'application. Ceci, du reste, n'est qu'une faible partie de tout ce que le colonel Marengo a fait pour les condamnés militaires: il les avait, en quelque sorte, transformés en d'autres hommes, en les améliorant à la fois au physique et au moral, par des exercices du corps et de l'esprit. Le colonel, en même temps, a su retirer, de leurs travaux, le meilleur parti pour la colonisation, et n'a pas moins bien mérité sous ce rapport que comme philantrope. Aussi, pour qui sait apprécier les choses à cette valeur que mesurent à la fois l'utile et la durée, s'est-il acquis ainsi plus de gloire que s'il se fût illustré par le plus beau fait d'arme accompli par nos troupes en Algérie. Les traces de son champ de bataille, à lui, ne s'effaceront pas: on les retrouvera toujours aux portes d'Alger, dans le jardin auquel le public donne tantôt son nom, tantôt celui de ses habiles manœuvres, et dans le Sahel, aux deux villages qui lui doivent leur création, Saint-Ferdinand et Sainte-Amélie.

Les archéologues, jusqu'ici, ne se sont pas expliqués sur l'origine de Stora. Stora n'est pas Rusicada; elle n'en est que le port, comme Mers-el-Kébir, dans l'ouest, est le port d'Oran. Marmol, parmi les modernes, est le seul qui distingue Stora de Rusicada, qu'il écrit *Sucaycada*. Le port de Stora se nommait alors le port des Génois. « Entre ce port (Rusicada) et le pré-
» cédent (Kollo), il y en a un autre qu'on appelle des Génois, et
» où les vaisseaux ont coutume de relâcher pendant la tempête,
» à cause qu'on y est à couvert des vents du nord et du vent grec
» appelé Levantin. » (*L'Afrique de Marmol*, liv. VI.)

Les traces romaines sont nombreuses à Stora; la plus remarquable est une citerne gigantesque dont la conservation est encore telle, que nos bâtimens de l'État et du commerce y

viennent faire leurs provisions d'eau, comme autrefois, sans doute, ceux du grand peuple auquel elle doit sa fondation. Qu'il était magnifique ce peuple romain, dans ses œuvres matérielles, comme dans ses institutions ! Incomparable peuple, qui semblerait n'avoir paru au monde que pour y laisser le type de toute la puissance de l'homme !...

La citerne dont nous parlons est sise immédiatement sur le bord de la mer, au bas d'un côteau rapide et tout couvert de chênes-liége. La prise d'eau donne sur la mer. Les réservoirs sont alimentés par une source abondante et limpide venant d'un ravin situé sur la colline au bas de laquelle s'élève la citerne. Cette source est ceinte d'un petit carré en maçonnerie qui semblerait avoir été construit hier ; il est en belles briques assemblées par un mortier qui a la dureté du fer. Il en est de même du conduit qui en part, et qui porte les eaux à la citerne. Vers le milieu de son trajet, sur le versant du côteau, est un soupirail dont la construction répond au reste de l'édifice général. Ce soupirail est une bonne fortune pour qui gravit le côteau par les fortes chaleurs de l'été : il peut s'y désaltérer, et jouir en même temps de l'ombre agréable des chênes-liége et de quelques autres végétaux qui s'y trouvent.

Les environs de la source sont dominés par des monticules plus ou moins élevés et qui, tous, sont couverts d'une épaisse et vigoureuse végétation. Nous y avons remarqué l'yeuse (*quercus ilex*), le myrte (*myrtus communis*) et l'arbousier (*arbutus unedo*). Les fruits de ces trois arbres ou arbustes sont recherchés des singes, qui, avant notre prise de possession de Stora, étaient toujours en grand nombre sur le point du côteau dont nous parlons. Ces animaux, par leurs courses et par leurs bonds, étaient un objet d'amusement pour les marins qui côtoyaient le rivage voisin ; les femelles surtout intéressaient vivement alors qu'elles avaient des petits, ou qu'elles portaient, ou dont elles étaient suivies. Ces animaux, comme quelques autres, s'éloignent de plus en plus de la côte, depuis notre établissement en Algérie.

Sur la gauche de la citerne, quand on en approche de la mer, était un cimetière remarquable par son mode d'inhumation : les cadavres y étaient déposés tout entiers dans de grandes jarres, la tête en haut, et ces jarres étaient ensuite couchées les unes à côté des autres, ainsi que le démontre une coupe perpendiculaire du terrain où elles se trouvent. Nous avons examiné bon nombre de crânes qui y étaient renfermés, et dont aucun n'était bien conservé : chez tous, le sincipul était généralement déprimé, et l'occiput, au contraire, très-développé.

A l'est, et tout à côté du même cimetière, en était un autre dû, vraisemblablement, à une population moins ancienne, et où l'on trouve, dans les remuemens de terre, des sarcophages d'une seule pièce. Un de ces sarcophages, découvert peu

avant notre passage, en contenait un autre en plomb, où étaient encore toutes les parties d'un squelette. A ce sarcophage se rattachait une inscription latine, d'une assez grande étendue : elle a été emportée, nous a-t-on dit, pour un musée du midi, par un capitaine de bâtiment.

On a trouvé, et on trouve encore tous les jours, des médailles dans le sable du rivage, surtout après de fortes pluies qui, en pénétrant profondément le sol, en soulèvent les médailles et les portent à la mer. Aussi, depuis qu'on sait que nous attachons quelque intérêt à ces objets, tout le monde, indigènes et européens, occupe ses loisirs à en chercher. Mais cette sorte de mine, comme bien on pense, est beaucoup moins productive que celle de la Californie.

Nous avons vu, à différentes époques, des médailles trouvées à Stora : elles étaient toutes du Bas-Empire, à l'exception de deux ou trois de ces médailles encore indéterminées, mais qui appartiennent à l'un ou à l'autre des deux rois Bocchus et Syphax. On nous présenta, à Stora, une lampe sépulcrale semblable à celles qu'on trouve partout où ont vécu les Romains : elle appartenait à un malheureux, et nous en avons fait l'acquisition.

Nous nous rendîmes, quelques heures après, à Philippeville, qui n'en est qu'à deux lieues, comme nous l'avons déjà dit. Le chemin qui y conduit longe toujours le bord de la mer, mais à une certaine élévation, et sur le revers de côteaux dont l'aspect varie à chaque instant, à raison de leurs nombreux accidens de terrain. Aussi le trajet de Stora à Philippeville est des plus rians, et c'est plutôt une promenade qu'un voyage pour les personnes qui, sans préocupations d'affaires, peuvent se laisser aller à l'admiration d'une belle nature.

Dans les premiers temps de notre occupation de Stora, à peu de distance de Philippeville, dans des broussailles, et sur la droite de la route, étaient plusieurs fragmens de colonne ; sur l'un d'eux se lisait l'inscription suivante :

TIBC. IVS
SABINVS PRIMIPILARIS
VIVVS FECIT

PHILIPPEVILLE.

Philippeville est située à 360 kilomètres est d'Alger, à 100 kilomètres ouest de Bône, et à 83 kilomètres nord de Constantine. C'est une ville tout européenne : quelques tentes seulement existaient sur l'emplacement où elle se trouve,

lorsque nous y élevâmes nos premières constructions. Elle est bâtie sur les deux flancs d'une petite vallée qui court nord-sud, et qui se continue, dans cette dernière direction, avec la grande vallée de la Saf-Saf.

Sur le flanc ou versant gauche de la vallée, venant de la mer, sont l'hôpital militaire, les casernes, l'hôtel du commandant supérieur ; sur le flanc ou versant droit, la sous-préfecture, l'hôpital civil, etc. Les maisons de campagne et les jardins où se cultivent les légumes pour la population, sont au sud de la ville, des deux côtés de la route de Constantine, mais surtout du côté gauche.

Philippeville manque d'eau, bien que les puits y soient nombreux, mais l'eau en est mauvaise. Cette considération aurait dû ne pas faire négliger l'établissement des citernes dans les maisons. Ce manque de citernes se retrouve, du reste, dans toutes les constructions européennes en Algérie. C'est une grande imprévoyance qui se fait déjà sentir, et qui, certaine éventualité advenant, expose les populations à la privation complète d'un des élémens les plus nécessaires à la vie.

La ville est saine, à part les quelques fièvres intermittentes qui s'y observent l'été, alors que, sous le règne des vents de sud (qui ont un libre accès sur Philippeville, par l'ouverture sud de la vallée dont nous avons parlé), les effluves de la Saf-Saf arrivent jusqu'à la population.

Des maladies graves ont régné à Philippeville, parmi les troupes, dans les premières années de notre établissement (1) ; elles tenaient, en grande partie, au manque de casernement et à la nature de l'alimentation, qui laissait à désirer. Aujourd'hui Philippeville a de bonnes casernes, et l'alimentation des troupes est très-convenable. Il serait à désirer que, sous ces deux points de vue, la population civile fût dans des conditions aussi favorables : il n'en est pas ainsi, malheureusement. Aussi la population de Philippeville a-t-elle toujours beaucoup de malades en été, et ces malades se trouvent augmentés de ceux des villages voisins, qui viennent se faire soigner dans la ville. Cet état de choses ne peut manquer de s'améliorer avec le temps, c'est-à-dire au fur et à mesure que la population passera à une position de mieux être d'habitation et de régime. Ce que nous disons ici de l'état sanitaire de la population civile de Philippeville, nous le répéterons à l'égard des populations voisines, placées, pour la plupart, dans des localités ou marécageuses, ou sous l'influence de localités de cette nature.

---

(1) En 1839, de septembre en octobre, ces maladies consistaient en fièvres paludéennes de tous les types, compliquées d'une ophthalmie des plus intenses, complication dont peu de malades étaient exempts.

Seulement, ici, la culture et quelques travaux d'assainissement devront concourir au progrès que nous signalons.

Les populations réunies de Philippeville et de Stora se composaient, en 1847, de 5,516 âmes. Le commerce de Philippeville, avec l'intérieur, est assez considérable; il ne peut que s'augmenter encore par la suite.

Philippeville est la Sikida des indigènes, nom qu'elle tire d'un cap voisin, le cap Ras-Sikida (1). C'est l'ancienne Rusicada, mentionnée par Ptolémée, Pomponius Méla, Pline, ainsi que dans les Itinéraires, qui lui donnent le titre de colonie. Elle figure, avec des maisonnettes, dans la Table de Peutinger.

Vibius Sequester parle de la rivière de Tapsus, qui se jetait à la mer dans son voisinage. *Tapsus Africæ fluvius, juxta Rusicadem.* (*De fluminibus.*) Ce cours d'eau, nous le retrouvons aujourd'hui dans la Saf-Saf, à l'ouest de Philippeville, comme nous pouvons retrouver aussi la Phénicienne Tapsa ou Thapsa dans la moins ancienne Rusicada. Thapsa est mentionnée par Scylax, dans son Périple.

L'histoire est d'un silence désespérant sur l'ancienne Rusicada; elle dut pourtant avoir une grande importance, et comme point central de la côte numidique, et comme point le plus rapproché de la capitale. L'importance de Rusicada ressort, du reste, des ruines considérables que nous en retrouvâmes lorsque, le 7 octobre 1838, nous primes possession de son emplacement, sous le commandement de M. le Maréchal Cte Valée.

Rusicada dut être le siége d'un grand mouvement après que la Numidie eût été convertie en province romaine, ce qui s'accomplit insensiblement, comme on sait, par suite de la bataille de Thapsus, gagnée par César, l'an 46 avant J.-C. Les communications qui, antérieurement à cette époque, existaient entre Rome et la Numidie, avaient lieu par le port d'Utique. Ce fut là que débarqua la députation dont faisait partie Marcus Scaurus, consulaire et prince du Sénat, députation envoyée par Rome pour enjoindre à Jugurtha de cesser ses hostilités contre Cirtha, dont il faisait alors le siége, et de terminer par la voie des négociations ses différens avec son cousin Adherbal. Vraisemblablement, et bien que l'histoire n'en dise rien, la précédente députation avait suivi le même itinéraire. Elle était, comme on sait, chargée d'une mission semblable, et on sait aussi que Jugurtha ne lui permit même pas d'avoir une entrevue avec Adherbal, sur la demande de qui elle avait été envoyée. Cette députation, du reste, devait imposer peu à l'astucieux Numide; car, comme nous l'apprend Salluste, elle se composait de trois hommes à peine sortis de l'adolescence. *Tres*

(1) *Skikida*, Carte de M. Dureau de la Malle.

adolescentes in Africam legantur, dit Salluste, parlant du Sénat. (*Jugurtha seu Bellum jugurthinum.*)

Le nom d'un des évêques de Rusicada, Donatus Rusicadensis, est parvenu jusqu'à nous. Ce Donatus était un des évêques rassemblés à Carthage, en 485, par ordre d'Hunéric. M. Marcus pense qu'il faut rapporter aussi à Rusicada l'évêque Sulscazensis, aucun doute n'existant pour lui sur l'identité de Sucaycada et de l'Uzicath de Ptolémée.

Comme nous l'avons déjà dit, l'importance de Rusicada ressort des ruines que nous en avons retrouvées. Ces ruines, malheureusement, disparaissent chaque jour, depuis les événemens qui nous y ont conduits. Ainsi, déjà a disparu le cirque, qui était encore si bien conservé, lorsqu'il se montra la première fois à nos regards, qu'on eût pu croire qu'une représentation y avait été donnée la veille. Ce cirque était situé en dehors de la ville, au sud-est. Il était construit en belles pierres de taille, d'un calcaire très dur. Tous ces matériaux sont entrés dans les nouvelles constructions que nous avons élevées sur d'autres points.

Il reste encore de Rusicada : 1° la partie du théâtre qui a été découverte, et qu'on paraît vouloir respecter; 2° la vaste citerne qui alimentait d'eau toutes les fontaines de la cité; 3° une mosaïque remarquable, et qui, sans doute, aurait déjà disparu si elle ne se trouvait pas sur une propriété particulière.

La portion de théâtre découverte à Philippeville est située sur le côté droit de la vallée, venant de la mer, à quelque élévation au-dessus de la Grand'Rue; elle consiste en une muraille en briques formant un quart de cercle, et d'une étendue de cent pieds. Le long de sa partie concave, à égale distance les unes des autres, sont dix niches encore assez bien conservées et qui étaient sans doute occupées par des statues.

Un ingénieur des ponts-et-chaussées, M. Laborie, a eu l'heureuse idée de rassembler, sur l'emplacement de l'ancien théâtre, tout ce qui restait de Rusicada, à son arrivée sur les lieux. La plupart des restes qu'on y voit aujourd'hui viennent de Stora; les autres, et les plus importants au point de vue historique, ont été transportés en France, par M. de Lamare, l'archéologue-dessinateur de la Commission scientifique de l'Algérie. Les premiers consistent principalement en trois torses en marbre, en un sarcophage également en marbre, mesurant deux mètres de longueur, en quelques chapiteaux de colonne, et en plusieurs pierres tumulaires dont les inscriptions sont bien conservées.

On a trouvé, dans des travaux pratiqués sur le même emplacement, une jarre semblable à celle dont nous avons parlé à l'occasion de Stora; seulement, ici, la jarre était droite et scellée dans un mur, par sa partie la plus renflée. Voici, du

reste, ce que nous en écrivait alors un temoin de la découverte, le docteur Lodibert :

« Déblayant le théâtre romain de Philippeville, reconnu depuis » peu, on a trouvé une jarre cimentée circulairement dans la » partie la plus renflée de son ventre. Cette jarre, qui avait été » brisée par un coup de pioche, contenait des ossemens en » assez bon état de conservation. » (*Lettre de Philippeville*, en date du 26 mars 1841.)

D'autres jarres, en tout semblables aux précédentes, ont encore été trouvées sur d'autres points de l'Algérie. Une chose étonne dans ces vases, eu égard à leur destination, c'est l'étroitesse de leur ouverture : il est impossible qu'elle ait pu permettre l'introduction d'un corps, voire même celle du corps d'un enfant, car il est des vases où elle n'a pas plus de 3 à 4 pouces de diamètre.

Il va sans dire qu'ici il n'est pas question des vases cinéraires qu'on rencontre fréquemment en Algérie, et tels que ceux encore récemment trouvés à Guelma, l'ancienne Calama. Ceux-ci contenaient tous, avec des cendres et du charbon, des portions d'os plus ou moins bien conservées, telles que des portions de crâne, de vertèbre, de côte, etc. Ces ossemens provenaient d'individus de différens âges, et la capacité des récipiens semblait en rapport avec la taille des individus qu'ils renfermaient. Le plus grand avait 80 centimètres de hauteur, avec une ouverture de 14 centimètres ; le plus petit, 16 centimètres de hauteur, avec une ouverture de 4 centimètres et demi. Le premier avait deux anses, et les autres n'en avaient qu'une seule. Tous étaient d'une argile grossière et peu cuite (1).

Il a encore été trouvé, sur l'emplacement du théâtre, un squelette tout entier, mais absolument nu, soit qu'il ait été déposé ainsi dans la terre, soit que l'enveloppe qui le renfermait ait été détruite par le temps. *Des médailles étaient sous la tête, des ossemens d'oiseaux sur les pieds, un cheval et un chien au-dessus du tout*. Ces détails sont de M. Laborie, cité plus haut, et qui a fait du squelette dont nous parlons, le sujet d'une lettre à M. Hase, qui en a donné communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. (*Messager* du 6 janvier 1846, n° 6.)

La vaste citerne qui fournissait de l'eau à Rusicada se voit au-dessus du théâtre. La montée, pour y arriver, est assez rapide ; mais, une fois qu'on y est rendu, on est dédommagé de la fatigue de l'ascension, par une vue très étendue sur la ville et les environs.

---

(1) Je dois tous ces détails, sur les vases cinéraires de Guelma, à M. le docteur Colau, témoin de leur découverte, et qui en possède quelques-uns.

La citerne, ou le réservoir d'eau, est à ciel ouvert, et rien n'indique qu'aucune construction l'ait recouvert primitivement. En 1838, lors de notre établissement dans le pays, il était plein d'eau, et toute sa surface était tapissée, comme la plupart de nos étangs d'eau douce, par le *nymphæa alba*, le *typha angustifolia* et quelques autres plantes marécageuses. Depuis, il a été vidé, nettoyé et restauré par nous, dans l'intention de le rendre à sa destination première. Aujourd'hui, il ne reste plus, pour compléter l'œuvre, qu'à rétablir l'aqueduc qui y amenait l'eau. C'est un de ces travaux urgens, en Algérie, que le manque de fonds empêche d'achever. L'eau qui alimentait le réservoir venait du ravin de Beni-Melek, ainsi qu'il a été constaté par la reconnaissance de plusieurs portions de l'aqueduc établi entre ces deux points. Cet aqueduc était souterrain.

La mosaïque est d'un travail fini; elle était d'une plus grande étendue; ce qui en reste représente divers sujets mythologiques: c'est Amphytrite montée sur un griffon, au milieu de poissons nageant; c'est une amazone combattant un tigre; enfin, c'est une danseuse dont on ne voit plus qu'un bras et les deux jambes, depuis le bas des cuisses jusqu'aux pieds : au poignet et aux malléoles, sont des bracelets en tout semblables à ceux dont usent, aux mêmes parties, les femmes indigènes de notre époque, mauresques, arabes et kabyles.

Ce beau reste antique est situé sur une plate-forme qui domine la mer, sur le côteau ouest de la ville. Là, sans doute, était quelque palais ou habitation remarquable; il n'en reste plus rien que la mosaïque, avec quelques traces de construction. Son emplacement appartient aujourd'hui à un officier supérieur de la marine militaire, l'un des notables habitans de la nouvelle cité.

Dans des déblais pratiqués près du bord de la mer, il y a quelques années déjà, on a rencontré des débris d'éléphant, entr'autres le condyle d'un fémur (1). Rien de surprenant, du reste, de trouver des ossemens d'éléphant dans le nord de l'Afrique, où l'éléphant était si nombreux autrefois (2). On sait qu'il entrait alors dans la composition des armées, et qu'il en faisait la principale force. La Numidie ayant toujours été, dans les temps passés, un grand centre d'opérations militaires, on

---

(1) Cette pièce était en ma possession : j'en ai disposé en faveur de M. le docteur Deshayes, zoologiste de la Commission scientifique de l'Algérie, qui en tirera partie pour ses travaux.

(2) Je laisse de côté la question de l'existence, à l'état sauvage, de l'éléphant sur le littoral nord de l'Afrique, existence en faveur de laquelle tant d'autorités déposent.

peut supposer que les éléphans y étaient en plus grand nombre que dans les autres parties de l'Afrique septentrionale. Ceux que Jugurtha avait dans son armée, sont souvent mentionnés par Salluste. Nous voyons, dans cet historien, que le roi numide en avait quarante-quatre à la bataille qu'il livra près de la rivière Muthul (1), et qu'il les perdit tous dans cette bataille : quatre furent pris, et tous les autres, tués. *Elephanti quatuor capti; reliqui omnes, numero quadringinta, interfecti.* (Salluste, *Jugurtha, seu Bellum jugurthinum*, LVI.)

Mais tous les éléphans du roi numide n'étaient pas alors sous les drapeaux; car, lorsqu'il fut amené, peu après, par les conseils de Bomicar, à entrer en négociations avec Métellus, il lui fut imposé, pour premières conditions, de livrer tous ses éléphans, avec 200,000 marcs d'argent, ainsi qu'une certaine quantité d'armes et de chevaux. *Per legatos Jugurthæ imperat argenti pondo ducenta millia, elephantos omnes, equorum et armorum aliquantum.* (Salluste *Op. cit.*, LXV.)

Il est permis de supposer que des éléphans vécurent autrefois casernés sur le point de Philippeville où on a rencontré de leurs restes; le bord de la mer, pour la facilité de se débarrasser de leurs immondices, était un emplacement favorable pour leur habitation.

Depuis qu'on a trouvé des os d'éléphant à Philippeville, on en a trouvé aussi à Douéra, près Alger, et à Cherchel, dans les travaux exécutés dans le port de l'ancienne Julia Cæsarea. Je rappelle, à cette occasion, qu'un éléphant figure sur une des médailles de Juba II, qui régnait à Julia Cæsarea.

Léon l'africain, qui parcourait le nord de l'Afrique dans les premières années du XVIe siècle (2), parle en ces termes de Rusicada, qu'il écrit *Sucaicada* :

« Cette cité fut anciennement édifiée par les Romains, sur la » mer Méditerranée, et ruinée, depuis, par les Goths. Mais, » parce qu'il y a un bon port, le seigneur de Constantine y a » fait dresser certains logis et magasins pour les marchands génevois (3) qui trafiquent en ce pays, avec un village, sur le sommet » de la montagne, qui l'avertit incontinent lorsque quelque » navire vient surgir près du port. Les montagnards échangent » leurs grains pour draps et autres marchandises, que les » Génevois y transportent de l'Europe. »

---

(1) Aujourd'hui la Seybouse, selon Mannert, opinion que ne partage pas son traducteur, M. Marcus.

(2) Il termina la relation de son voyage le 10 mars 1526, à Rome, où il vivait sous la protection du pape Léon.

(3) Il va sans dire qu'il est ici question des habitans de Gènes.

Shaw paraît n'avoir vu qu'à la hâte l'ancienne Rusicada ; voici tout ce qu'il en dit :

« Sgigata, l'ancienne Rusicada, appelée aussi Stora par les » modernes, est une ville plus grande que Chull (Kollo), et » renferme quelques antiquités, entr'autres des citernes, dont » on a fait des magasins à bled. » (*Op. cit.*, t. Ier, p. 117.)

De quelles citernes veut parler ici le voyageur anglais ? Est-ce des citernes de Stora, ou de celles de Philippeville ? Il serait difficile de le dire.

Je termine ce que j'avais à dire de Philippeville en rapportant les inscriptions les plus importantes qu'on y a trouvées, et qui, déjà, en ont disparu en grande partie.

Sur une pierre de 62 centimètres quarrés de superficie, et de 25 cent. d'épaisseur, en lettres bien gravées :

C. CAECILIUS. QE GAL. GALLVS. HAB
EQVVM. PVB. AED. HAB. IVR. DIC. Q. PRO
PRAET. PRAEF. PRO III. VIR IIII. PRAEF. FABR. COS
II. ET PRAET II. HAB. ORN. QVINQ. DD. EX V DECVRIIS
DEC. III. QVINQVENNALIS. PRAEF. I. D. RVSICADI
FIAM. DIVI. IVLI

NOMINE SVO ET. PROXIMAE. M. PROCVLAE. VXORIS SVAE ET.
FIL. GALLAE. ET GALLI ET CORVFCANIAE. ET SIGILLINAE TRIBVNAL
ET ROSTRA.

S. P. F. C.

Le corps de l'inscription est séparé par un intervalle en blanc où sont deux excavations quadrilatères, telles qu'on a cherché à les reproduire.

Sur la face d'épaisseur de la même pierre, correspondant à la terminaison des lignes de la précédente :

C. CAECILIVS. Q. GAL.
GALLVS. S. P.

Une autre copie porte les variantes suivantes :
3e ligne, dans FAB., L au lieu de F ;
6e ligne, dans FIAM, H au lieu de FI;
7e ligne, PROXIVIAE au lieu de PROXIMAE. Entre M. et PROCVLAE, E suivi d'un point.
8e ligne, CORNVNCANIAE au lieu de CORVNCANIAE.

Cette inscription a été trouvée sur le côteau est de Philippeville, en travaillant aux fondations de l'hôpital militaire.

Sur une pierre trouvée aux arènes :

GENIO COLONIAE
VENERIAE RUSICADIS
AVG ❦ SACR ❦
MAEMILIVS BALLATOR
PRÆTER +-S ❦ X̄ ❦ M̄ ❦ N̄ ❦ QVÆ IN
OPVSCVLTVM VE THEATR
POSTVLANTE POPVLO DE
DIT STATVAS DVAS GENI
VM PATRIÆ N̄ ET ANNO
NÆ SACRÆ VRBIS SVA
PECVNIA POSVIT AD ❦
QVARVM DEDICATIO
NEM DIEM LVDORVM
CVM MISSILIBVS EDIDIT ❦
L. D. D. D.

Cette inscription a été expliquée par M. Hase, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. Laborie, dans sa lettre précitee, mandait à ce savant que, dans le moment où il lui ecrivait, le bloc où elle se trouve lui servait de table, et que des fragmens des statues qui y sont mentionnées, étaient utilisés à retenir ses papiers.

Sur une pierre d'un mètre de hauteur, d'un mètre 17 cent. de largeur, et de 6 cent. d'épaisseur, aujourd'hui à l'ancien théâtre :

ESACRVM
PLIFELCIS AVGBVI
VERI TRIBPOT
COS P P
XORNATVS FLAMEN P P
CETERA PROMISISSE PATRIAE
SVLTIDEMOVEBE DICAVIT D D

Sur un piédestal cubique, en grès dur, trouvé en creusant près du port :

TRAIANO
HADRIANO
AVG. P. M. TR. P.
VII. P. P. COS. II
D. D. P. P.

Cette inscription existait, en 1848, parmi les ruines d'un édifice d'un beau style, à en juger par des fragmens de frise et des colonnes de deux ordres, de différentes grandeurs, placés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du péristyle. Cet édifice devait être, d'après l'inscription que nous rapportons, un temple dédié à Trajan.

On a encore trouvé, dans la même localité, les fragmens d'inscription qui suivent :

Près d'un monument de forme octogonale, sur une plaque de marbre, lettres d'un pied de hauteur :



Sur deux marbres de trois pieds de largeur, sur quatre pouces d'épaisseur :



Sur une pierre dont je ne puis indiquer l'origine :



Sur des fragmens de pierre, les lettres suivantes, d'une grande dimension :

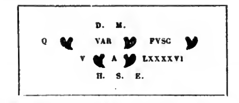


Les inscriptions tumulaires étaient nombreuses à Philippeville ; elles ont presque toutes été relevées par notre très habile et infatigable ami, M. le commandant de Lamare (1), qui ne peut tarder à les publier, ce qui nous engage à n'en rapporter qu'un petit nombre.

---

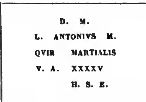
(1) M. de Lamare a commencé ses publications dans la *Revue Archéologique*.

Sur une pierre, près de la porte de Constantine, au-dessous d'une tête d'homme :

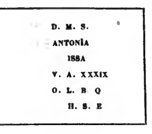

D. M.
Q VAR FVSC
V A LXXXXVI
H. S. E.

Au-dessous de la pierre était le tombeau, avec des ossemens humains. En face de ce tombeau en était un autre consistant en une arcade en briques, et où étaient aussi des ossemens humains, avec d'autres de mammifères. Ces différens ossemens furent recueillis par M. de Lamare, déjà cité ; il me les fit voir à Alger, comme il rentrait en France, sa mission terminée.

Sur une pierre, dans la même localité :


D. M.
L. ANTONIVS M.
QVIR MARTIALIS
V. A. XXXXV
H. S. E.

Sur une pierre de deux pieds de hauteur, dans la même localité :


D. M. S.
ANTONIA
ISSA
V. A. XXXIX
O. L. B Q
H. S. E

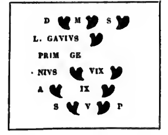
Sur une pierre, près de la porte de Constantine :

D. M. S.
C. POMPEIVS
CRESCENS
V. A XX
H S E

Une autre pierre, dans la même localité, portait les noms suivants :

AEMILIVS POMPEIVS CRESCENS.

Sur une pierre de l'intérieur de la ville :



Sur une pierre qui était sous des figuiers, côté gauche de la Grand'Rue, venant de la mer :

DIS MANIBVS
PACTIM. EIA
DVBITATA
P. PACTUM ET
TROPHIM. L. F.
V. AN. XXI H. S. E.

Sur un cippe où étaient figurés un vase à anse, d'une forme élégante, et une couronne :

D M S
LO LIIA
VITRIX
V. A. XXV

Ce cippe était sur l'emplacement des magasins de l'Administration; quelques fouilles, pratiquées au-dessous, mirent à découvert des ossemens humains bien conservés.

Sur une pierre, près du mur d'enceinte, du côté des jardins :

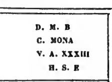
D. M. S.
PERELIAI
MONN
A. V. A
XXXXI
H. S. E.

Sur une pierre, au-dessous d'un personnage :

OPIA. FKARO
AAIEVIOPIS.
EV. IAIXXV HS

Sur six pierres, de différentes dimensions :

IVLIA. C
BABARI
V. A. LXX


D. M. B
C. MONA
V. A. XXXIII
H. S. E

AAIKIA V. A. XVIII H. S. E	IBERT RTIS XXXIII	D M S VIRTIA A. LXXX

C. FLAMINIUS
POTI VS
V. ARV
H. S. E.

Les trois lettres LAM du mot *Flaminius* étaient réunies, selon l'usage de l'époque.

Sur une pierre :

PHILI
PVS CY
RENAEI
CVS VA CV

Il paraîtrait que les centenaires n'étaient pas rares dans l'Algérie ancienne : à celui dont nous venons de rapporter l'épitaphe, Philippe, de Cyrène, nous en ajouterons trois autres pour l'Algérie orientale, savoir :

Maximus, à 12 lieues sud-est de Constantine, près de Djebel-Guérioun, dans une population qu'on soupçonne être ou Biduxis ou Visalta, et qui vécut 101 ans (1) ;

Claudius, à Mdaurouch (ruines), au sud-est de Bône, et qui atteignit, comme Philippe-le-Cyrénéen, l'âge de 105 ans (2).

(1)

O S
CIVIVS
MAXIM
VS VIXI
ANIS CI
S

(2)

D M. S
TICLAVDIVS
SVCCESSICO
CHALRILOVI
RINA. SVCCESS
SVS RRVCIVERI
IAIM MATOR
VIXIT AN. CV

Posthumius, à Krémissa (ruines considérables), route de Guelma à Tebessa, et qui vécut 102 ans (1).

La femme de ce dernier, laquelle se nommait Krysis, poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 90 ans, ainsi qu'il résulte de l'épitaphe placée sur le cippe qui lui fut commun avec son mari.

Ainsi qu'on a dû le remarquer, parmi les décédés dont nous avons reproduit les épitaphes, un Fuscus vécut 96 ans ; une Virtia, 80 ans ; une Julia, 70 ans. A ces noms, nous ajouterons ceux d'une Junia, qui vécut 80 ans, d'un Pænius, 75 ans ; d'une Porcia-Acathemer, le même âge ; d'un Ganius, 70 ans. Ces exemples d'une carrière assez avancée, sembleraient témoigner en faveur de la salubrite de l'ancienne cité.

Les inscriptions que nous venons de rapporter, existaient dans la localité en 1838 : elles en ont disparu depuis, mais les suivantes s'y voient encore ; elles ont été réunies sur l'emplacement de l'ancien théâtre.

Sur une pierre de : h. 65 c. l. 34 c. é. 2 c.	Sur un marbre de : h. 51 c. l. 39 c. é. 13 c.
A N FVSCVS VIXIT ANNIS XXXII	M. CIA HOSPITALIS V A XXI

(1) Au-dessus d'une guirlande :

D M S CHRYSIS POSTVMI PECVLIA RIS VXOR PIA. V. AN. X C.	D M S POSTVMI VS PECV LIARIS PIVS. V. A CII

Sur une pierre de : h. 68 c.
l. 41 c.
é. 8 c.

IVLIA. A F.L
VRBANILLA
V. A. LX
H. S. E.

Sur un marbre de : h. 30 c.
l. 36 c.
é. 3 c.

MERA
IVIISE
CIANVS CON
IBARISS

Sur un marbre de : h. 82 c.
l. 41 c.
é. 9 c.

D M S
IVLIA
BVIV A
RIA VA
XXXVI

Sur un marbre de : h. 87 c.
l. 32 c.
é. 9 c.

DIS M
ANIBVS
S AMIRS
NI V. A
XXXX. H. S. E.

Sur une pierre de : h. 87 c.
l. 27 c.
é. 10 c.

D M.
CAIVIDIA
ISSVIA
V. A. XXX
H. S. E.

EL-ARROUCH.

Jeudi, 15. — Nous quittâmes Philippeville pour nous rendre à Constantine, qui n'en est qu'à 18 lieues. Nous prîmes, pour faire ce trajet, la voiture ordinaire, qui le fait en un jour.

Partis de Philippeville à 7 heures 3/4, nous passions au village de Saint-Antoine à 8 heures 20 minutes, et à celui de Saint-Michel, à 9 heures 1/2. Ces deux villages sont situés sur la rive gauche de la Saf-Saf, et se ressentent de cette position par les fièvres qui y règnent annuellement. A midi, nous étions rendus à El-Arrouch, où nous avions à nous arrêter jusqu'au lendemain. Nous quittâmes donc la voiture, qui continua sa route, après avoir laissé reposer ses chevaux.

Le chemin de Philippeville à El-Arrouch, comme celui de ce dernier point à Constantine, suit presque toujours le tracé de l'ancienne voie romaine. C'est ce qui avait déjà été constaté par Léon l'Africain, qui dit : « Depuis là (Rusicada) jusqu'à » Constantine, se voit un chemin pavé de pierres noires, » comme on en voit aucuns en Italie, qui sont appelés chemins » de Rome. » (*De l'Afrique, contenant la description de ce pays,* par Léon l'Africain, traduction publiée par Jean Temporal, en 1556, réimprimée en 1830.) Toute cette route est couverte par une broussaille plus ou moins épaisse, dont le fond est principalement formé par le lentisque (*pistacia lentiscus*), le myrte (*myrtus communis*), le garou (*daphne gnidium*) et quelques autres arbrisseaux de la même taille. L'un deux les éclipsait alors par l'état de sa floraison : c'était un genêt (*genista*) dont les fleurs, abondantes et pressées, formaient un superbe tapis jaune, à la beauté duquel ajoutait encore le vert feuillage du lentisque et autres arbrisseaux sur lesquels il s'étendait. Aux fleurs jaunes du genêt venaient se marier, çà et là, les fleurs de l'asphodèle (*asphodelus ramosus*), qui tachait ainsi d'un blanc de neige le tapis d'or du genêt. Notre vue se reposait avec abandon sur une pareille draperie ; elle ne cessait de nous faire répéter : que c'est beau ! Nous arrivâmes ainsi à El-Arrouch.

El-Arrouch (1) est situé dans la vallée de l'Oued-Ença, au nord et à 1 kilomètre environ de cette rivière.

La vallée de l'Oued-Ença est limitée à l'ouest par le col des Kantours, point de partage des eaux entre Philippeville et Constantine ; elle s'élargit en se rapprochant de la Saf-Saf, qui

(1) El-Arrouch, en français le *rugeux*, le *raboteux*, n'est pas la position à laquelle nous donnons ce nom, et où se trouve notre établissement. Celle-ci, quoi que nous en disions, est appelée par les Arabes Meslen-el-Kebch, qui veut dire l'*échine de mouton*. La première position est de l'autre côté de l'Oued-Ença.

la termine à l'est. Sa largeur moyenne est de 6 à 7,000 mètres, et sa longueur totale d'environ 23,000. Elle est limitée au sud par les contreforts des Toumiettes et le Djebel-Msouna, aux pieds desquels coule l'Oued-Ença. Ces montagnes sont couvertes de broussailles sur leurs sommets; leurs versans s'adoucissent vers leur base, où ils sont en partie cultivés.

Le village est bâti sur l'extrémité est d'un contrefort dont les pentes, extrêmement douces, limitent la vallée vers le nord. Le sol, presque partout pierreux supérieurement, se compose vers l'est, principalement sur le contrefort d'où s'élève le village, d'une couche de terre noire très friable et offrant, dans la saison des chaleurs, de nombreuses et profondes crevasses (1). Cette couche, dont l'épaisseur moyenne est d'un mètre, repose elle-même sur une couche d'argile, très profonde et très serrée sur plusieurs points.

Le territoire d'El-Arrouch est arrosé au nord par l'Oued-Ença, qui va mêler ses eaux à celles de la Saf-Saf, à environ 3,000 mètres du village.

La Saf-Saf est ainsi nommée du grand nombre de peupliers qui croissent sur ses bords. Saf-Saf, en effet, est un mot arabe qui veut dire *peuplier*. C'est un cours d'eau considérable, surtout l'hiver, et qui va déboucher à la mer, à l'est de Philippeville. Il prend sa source dans la gorge des Ardesas, se dirige du sud au nord, baigne la forêt d'El-Arrouch, et passe à Saint-Charles, sous le nom d'Oued-Zerga, après avoir reçu les eaux de l'Oued-Ença. Contrairement à la plupart des cours d'eau du nord de l'Afrique, il est presque partout boisé. Dans le nombre des grands végétaux que nous y avons remarqués, se trouvent les peupliers blanc et noir, le frêne (*fraximus excelsior*, Lin.), le tamarisc (*tamarix gallica*, Lin.), l'orme, etc.

La Saf-Saf et l'Ença sont assez poissonneuses, mais on n'y rencontre que l'anguille (*anguilla nilotica*) et le barbeau (*barbus callensis*), avec un poisson de mer qui remonte assez haut dans tous les cours d'eau de la côte (2). Ce poisson, le *mugil capito*, est infiniment préférable au barbeau, qui, malgré son volume, est de peu de valeur: c'est une chair toute molasse et sans saveur.

L'eau de la Saf-Saf, comme celle de l'Ença, n'est guère potable. Celle qu'on boit à El-Arrouch vient de plusieurs sources qui sourdent à 7 kilomètres plus haut, du côté de Constantine, et dans le lit même de l'Oued-Ença; elle est amenée jusqu'à El-Arrouch par un conduit fort bien entendu, que nous avons construit depuis notre occupation. Nous reviendrons plus loin sur les sources qui la fournissent, et qui avaient été reconnues et utilisées par les Romains.

---

(1) C'est un des caractères des contrées insalubres.

(2) Il remonte, dans le Chélif, jusqu'à Orléanville et au-delà.

A l'Oued-Ença, en français *rivière de la femme* (1), se rattacho uno légendo qui expliquo le nom qu'ello porte, et que nous donnerons en peu de mots.

Une femme, jeune et belle, perd son mari dans un combat; elle s'arme tout aussilôt, et se jelte avec tant d'impétuosité sur l'ennemi, qu'elle fait mordre la poussière aux plus intrépides. Cependant, à la fin, elle est obligée de céder au nombre, restant seule de tous les siens, qui avaient péri ou pris la fuite........... Ello se retirait lentement lorsqu'arrivée à la rivière dont nous parlons, elle s'arrête, jelte bas ses armes, se dépouille de son haïck; puis, faisant face à ses nombreux assaillans, elle s'écrie, le sein découvert: *Vous le voyez, je ne suis qu'une femme!...* Stupéfait d'uu pareil béroïsme, l'ennemi est désarmé à son tour; mais on suppose, dans la contrée, que la beauté de l'héroïne ne fut pas étrangère à ce résultat.

El-Arrouch laisse peu à désirer sous le rapport de l'agrément de la position. En revanche, ce point de nos possessions en est un des plus insalubres (2). C'est la patrio, par excellence, des fièvres paludéennes de tous les types; elles y sont remplacées, en hiver et au printemps, par des affections scorbutiques et des diarrhées. Cet état pathologique d'El-Arrouch tient surtout à son voisinago des deux cours d'eau dont nous avons parlé, et à sa position au bas d'uno longue vallée où les brouillards séjournent toujours plus longtemps que dans la partie supérieure, ainsi que nous en avons fait l'observation à plusieurs époques. L'insalubrité d'El-Arrouch n'est pourtant plus aujourd'hui ce qu'elle était par le passé; elle s'améliore sensiblement chaque jour, au fur et à mesure que de bonnes habitations s'y élèvent et garantissent des causes morbides de la localité. Les villages des environs, jusqu'à Philippeville, qui ne sont pas encore parvenus à ce point de progrès, fournissent, au moment où nous écrivons (premiers jours d'août 1849), de nombreux malades. Les maladies régnantes sont, comme à El-Arrouch et à Philippeville en 1839, des fièvres paludéennes compliquées d'ophtalmies, complication due sans doute aux brouillards qui, là comme ailleurs, ont été plus fréquens cette année que les années précédentes.

La garnison d'El-Arrouch était commandée par M. de Lignières, chef de bataillon, dont nous avions fait la connaissance en 1843, sur les bords du Chélif. Nous dînâmes ensemble, ce

(1) Femme, en arabe, se dit aussi *M'ra.*

(2) De 11 individus dont se composait une famille bavaroise, depuis peu dans le pays, il n'en restait plus que deux. Dans le nombre des décédés, était un jeune garçon que le ministre de Salvandy avait tenu sur les fonts baptismaux à son passage à El-Arrouch, lors de son voyage en Algérie.

qui me fournit l'occasion de voir le fameux tueur de lions, Gérard, sous-officier aux spahis, qui vint alors rendre compte au commandant d'une mission dont il avait été chargé.

Gérard, qui pouvait avoir de 27 à 28 ans, est un homme de petite taille, d'une constitution délicate et de la physionomie la plus douce. Nous nous en étions formé, comme bien on pense, un tout autre portrait, à ce point que, voulant lui parler, nous restâmes un instant muet. Après lui avoir adressé quelques paroles, nous continuâmes en lui demandant combien de lions il avait tués jusqu'alors ? « Onze, et j'ai fait un prisonnier, nous répondit modestement le jeune sous-officier. » Ce prisonnier était alors à Guelma, où nous eûmes occasion de le voir à notre retour des Ziban. Nous le revîmes encore à Alger, en compagnie de M. Gérard, comme il l'accompagnait à Paris, pour être déposé à la Ménagerie nationale.

Quelques restes romains ont été trouvés à El-Arrouch. Ainsi, sur le point où est aujourd'hui la caserne, était un mur formant un rectangle d'une étendue moins grande que l'édifice qui lui a succédé.

Dans le lit de l'Oued-Ençа, et près de l'Arrouch des Arabes, est une fontaine romaine construite en briques, et qui encaisse les sources dont nous avons parlé précédemment. Cette construction, d'où partent les eaux que nous avons conduites jusqu'au nouvel El-Arrouch, est encore en fort bon état.

Près de la ferme qui a été élevée par la garnison, sur la gauche de la route de Constantine, est un puits en briques, de forme carrée ; il n'aurait besoin que d'être nettoyé pour être rendu à sa destination.

Dans les premiers temps de notre établissement à El-Arrouch, à peu de distance de ce point, et près de la route, était un fragment de colonne, avec l'inscription suivante :

IMP. CAES. MAX
PIO CARINO INV
TO PIO FELICI MAXIMO
TRIBVNICIAE POT
TESTATIS PATER PA
TRIAE PROCONSVL
VIAM IMBRIBVS E
T VETVSTATE
SAM CVM
ESTI

toute la contrée, du reste, surtout la partie de la rive dr... de la Saf-Saf, abonde en vestiges romains provenant, sans doute, ou de petites populations, ou de villas. Ainsi, à Robertville, village de récente création, ont été reconnus des murs dans lesquels allaient s'implanter, après avoir traversé une épaisse couche de terre végétale, les racines d'un massif d'oliviers séculaires. On rencontra aussi, sur le même point, de longues portions d'un conduit en étain, restes d'un aqueduc souterrain, ainsi qu'une grande pierre taillée, de forme aplatie, avec une concavité limitée par des rebords saillans; sur l'un d'eux était une échancrure qui paraissait avoir été destinée à laisser couler un liquide. Cette pierre avait quelque analogie avec les pierres druidiques employées aux sacrifices humains.

Je termine ce que j'avais à dire sur El-Arrouch, en priant M. le docteur Ducastaing, chirurgien-major du 3e bataillon léger d'Afrique, de recevoir mes remercîmens pour les détails qu'il m'a fournis sur cette localité.

SMENDOU.

Vendredi, 16. — Nous partîmes d'El-Arrouch à 10 heures du matin : nous étions à Smendou à deux heures. Là est un camp établi depuis notre prise de possession de Philippeville. C'est le dernier lieu d'étape pour l'infanterie se rendant à Constantine. Son insalubrité, dans les premiers temps de son occupation, différait peu de celle d'El-Arrouch, et le scorbut s'y est même fait remarquer par son intensité en 1840. Il est vrai que la constitution médicale de cette année fut favorable à son développement : il régna alors sur bon nombre d'autres points de l'Algérie, tandis que, jusques-là, il n'avait encore été observé qu'isolément dans les prisons et les cachots de la côte.

A Smendou, comme à El-Arrouch, s'est formé un village qu'on a baptisé sous le nom de Condé. Près de ce village est un cours d'eau assez fort l'hiver, et sur les bords duquel existe un dépôt de lignite. On y a rencontré aussi, dans ces derniers temps, des restes fossiles d'un grand mammifère.

EL-HAMMAM.

Après une heure passée à Smendou, nous reprîmes notre route; et, à 5 heures, nous traversions El-Hammam, localité ainsi nommée des eaux thermales qui l'arrosent.

El-Hammam, en français *le bain*, est une oasis qui ne diffère des oasis du désert que parce que sa grande végétation est

constituée par des arbres de nos climats (peupliers, ormes, etc.) au lieu de l'être par des palmiers. Déjà nous l'avions visitée. Ce fut en 1840, mois d'août, et voici ce que nous en écrivions peu après :

« Le voyageur qui se rend à Constantine par la route de
» Philippeville, aperçoit, sur sa droite, l'oasis de Constantine (1),
» deux lieues environ avant d'arriver dans cette ville. Sa forme
» est ovalaire, sa plus grande étendue courant nord-sud. Elle peut
» avoir trois-quarts de lieue de long, sur environ un quart de lieue
» de large, dans son plus grand développement. Tout le sol qui la
» constitue est couvert de la plus vigoureuse végétation. Le peu-
» plier, l'orme et l'olivier y ont des dimensions colossales. C'est
» de là que les habitans de Constantine retirent presque tous leurs
» légumes et leurs fruits. Nous y avons vu et mangé des prunes
» de reine-claude, qui ne le cédaient en rien aux nôtres ; elles
» étaient même beaucoup plus grosses.

» Le gibier afflue dans l'oasis, ce qui en pourrait faire,
» pour nos compatriotes de Constantine, un rendez-vous
» de chasse fort agréable. M. le docteur Boulian, qui s'en est
» approché plusieurs fois, pour y chasser, signale, parmi les
» oiseaux qu'il y a aperçus, la bécasse, la bécassine, le courlis,
» la sourde, le rale d'eau, le rale des genêts, la poule sultane
» bleue, la poule morelle, le canard sauvage, le canard royal,
» la sarcelle, le pluvier commun, le pluvier doré, le vanneau,
» le choucas, le martinet, l'hirondelle, le guépier, le héron
» pourpré, des variétés de ce dernier oiseau, etc.

» L'oasis de Constantine est habitée par des indigènes qui
» la cultivent ; ils y vivent avec leurs familles, dans des cabanes
» élevées avec des pierres romaines, qui sont très multipliées
» dans l'oasis. Ces jardiniers sont kabyles, et appartiennent à
» la tribu dont on voit un des villages sur le côteau au bas
» duquel sourdent les eaux thermales. Cette tribu porte le nom
» de *Bkreira*.

» L'oasis de Constantine est encore peu connue de nos com-
» patriotes de Constantine, et nous ignorions tout-à-fait qu'elle
» fût arrosée par des eaux thermales lorsque, dans les premiers
» jours du mois d'août dernier (1840), je me détournai de la
» route, avec M. l'abbé Suchet, pour aller la visiter. Un torrent
» d'eau thermale la parcourt dans la plus grande partie de sa
» longueur ; il est assez prêt de la route, de sorte que nous y
» arrivâmes sans peine. Mais il en fut tout autrement lorsque
» nous voulûmes remonter à sa source, les Kabyles qui nous
» accompagnaient paraissant avoir formé la résolution de lasser
» notre patience en nous faisant perdre du temps : ils nous
» avaient engagés dans des terrains marécageux et très difficiles

(1) Aujourd'hui la route traverse l'oasis.

» à parcourir ; ils ne nous en sortaient que pour nous ramener » toujours sur un point d'où ils nous montraient sans cesse la » route de Constantine, en nous souhaitant un bon voyage. » M. l'abbé Suchet apporta, dans cette circonstance, une » ténacité qui fait bien hautement ressortir son amour » pour les recherches. Comme il voulait absolument arriver » à son but, il s'était beaucoup écarté de l'oasis, ac- » compagné d'un jeune Parisien, qui faisait route avec » nous pour Constantine. Ce jeune homme, tout-à-coup, se » met à fuir à toutes jambes, effrayé du grand nombre de » Kabyles qui les entouraient, dans un lieu si solitaire. Ceux-ci, » ne se méprenant pas sur la cause de cette fuite, accompagnent » de leurs huées le jeune Parisien, en même temps que l'abbé » Suchet devient, de leur part, l'objet d'une sorte d'ovation ; » ils venaient de lui adresser ces paroles : — Tu n'as donc pas » peur, toi? — Pas du tout, avait répondu l'abbé. Mais, déjà, » les Kabyles avaient reconnu dans le voyageur le marabout » français dont la bonne renommée était, depuis longtemps, » parvenue jusqu'à eux (1).

» L'oasis de Constantine doit son existence à des sources » multipliées qui naissent au pied et au sud d'un côteau courant » est-ouest ; elles sourdent perpendiculairement à travers une » grande épaisseur de petits cailloux devenus très lisses par le » frottement continuel auquel ils sont soumis, étant sans cesse » projetés de bas en haut par la sortie des eaux. Celles-ci » forment aussitôt de petits lacs dans le pourtour desquels » croissent des joncs, des typhas (*t. angustifolia*) et quelques » autres plantes particulières aux terrains marécageux. Dans » le nombre des espèces animales que nous y avons aperçues, » étaient la vipérine, *coluber viperinus*, l'*emys leprosa*, la » *rana esculenta*, le *thelphusa fluviatilis*, etc. Sur toutes les » pierres baignées par les eaux, était une petite paludine qu'on » rencontre aussi dans la plupart des eaux thermales et autres » de l'Algérie.

» Des petits lacs résulte le torrent dont nous avons parlé. Ce » torrent, d'où partent des canaux d'irrigation, arrose toute » l'oasis, puis va se jeter dans le Rummel, un peu au-dessus du » point qui, de l'autre côté de cette rivière, reçoit les eaux » thermales des pittoresques jardins de Sala-Bey (2).

» Le torrent de l'oasis est connu des indigènes sous le nom » de *Rivière-Chaude;* il est profond et rapide. A l'époque de

---

(1) M. l'abbé Suchet, aujourd'hui vicaire-général à Alger, a été le premier pasteur de Constantine, après la prise de cette ville.

(2) Superbe campagne, à environ six kilomètres ouest de Constantine, avec des restes d'un établissement thermal. Cet établissement, d'origine romaine, sert encore aujourd'hui aux indigènes. Il consiste en un

» notre voyage, son volume, à sa jonction avec le Rummel, » égalait celui de cette rivière. L'eau en est belle et limpide. » sa température, prise vers le milieu de l'oasis, le 3 août, était » de 28° centigrades, la température atmosphérique étant de 27°, » même échelle, à l'ombre d'un épais massif de roseaux » (*arundo donax*) qui formaient sur le torrent un berceau » impénétrable aux rayons du soleil. Ce berceau était de la » belle verdure, comme le reste de l'oasis, ce qui contrastait » d'autant plus avec l'aspect désolé des environs, où tout était » desséché, brûlé. Ce n'était plus qu'une vaste solitude que » parcouraient, seules, des sauterelles qui se rabattaient alors » sur l'oasis, pour y trouver quelque pâture ; une seule plante » survivait à toute la végétation torréfiée, c'était un eryngium, » l'*eryngium triquetrum* (Vahl.), qui appelle les regards du » voyageur par le bleu d'azur de ses tiges.

» Des différentes sources qui alimentent le torrent, il en est » deux principales ; leur température, à la date du 8 août (1), » était de 34°, échelle centigrade, celle de l'air ambiant étant » de 27°, même échelle ; un kilogramme d'eau puisé dans l'une » des deux, a donné à l'analyse :

» Acide carbonique libre, à peu près le volume de l'eau.
» Chlorure de Sodium........................ 0,195
» Carbonate de Soude........................ 0,115
» — — Chaux........................ 0,436
» — — Magnésie........................ 0,008
» Oxide de fer........................ 0,115
» — — Maganèse, des traces........................
» Matière organique combinée, en partie, avec l'oxide
» de fer........................ 0,033

» Total..... 0,932

grand bassin carré et couvert, construit en belles briques d'un rouge foncé, de même que cinq petites loges également couvertes, et où sont autant de baignoires, en forme d'auge, chacune d'une seule pierre, d'un calcaire très dur. Ces baignoires sont situées en avant du bassin, et l'eau s'y rend, de celui-ci, par des conduits qui s'ouvrent à volonté. En sortant des baignoires, l'eau arrose les racines d'un fort beau palmier qui s'aperçoit de Constantine, et offre ceci de particulier, qu'il se bifurque à quelques pieds au-dessus du sol.

Nous visitâmes les jardins de Sala-Bey pour la seconde fois en 1839, comme nous nous rendions aux Portes-de-Fer. La température des eaux thermales, au moment de notre passage (16 octobre, 10 heures du matin, le temps étant fort beau), était de 27° centigrades dans le grand bassin. Leur analyse n'a pas été faite, mais tout porte à croire que leur composition ne diffère pas de celle des eaux d'El-Hammam, non plus que de celle des sources de Sidi-Memnon, de l'entrée du Rummel et de quelques autres qui sourdent encore dans le pourtour de Constantine.

(1) Jour où nous repassâmes dans l'oasis.

» L'oasis de Constantine ne pouvait manquer d'attirer les » regards du peuple dont nous retrouvons, si souvent, des » traces en Algérie. Elle fut, en effet, habitée par les Romains, » qui devaient y avoir des maisons de plaisance, des établisse- » mens de bain. Ce sont, peut-être, des restes d'un établisse- » ment de cette nature que ceux qui existent à peu près au » centre de l'oasis, sur la rive droite du torrent; ils consistent » dans des pans de mur d'une grande épaisseur et de vingt à » vingt-cinq pieds d'élévation. J'y ai compté cinq assises de » belles pierres de taille, non compris celles qui se trouvent » enfouies dans le sol. L'édifice se continuait en béton, et il » reste encore plusieurs pieds de ce mode de maçonnerie. Tous les » environs sont couverts de pierres de taille dont la plupart, par » leurs dimensions, peuvent donner une idée de l'importance » des constructions dans lesquelles elles entraient.

» L'oasis romaine était traversée par une route constituée » par de larges dalles, comme toutes les voies romaines; elle » n'a éprouvé que peu de dégradations sur certains points où » l'on croirait que les Romains la parcouraient encore hier, tant » ce peuple inimitable a imprimé de durée à tout ce qui est » sorti de ses mains. » (*Moniteur Algérien* du 26 janvier 1841.)

L'oasis avait bien changé d'aspect depuis notre première visite, par suite de sa mise en culture par des bras européens. Tout son caractère féerique avait disparu. En outre, la plupart des habitans y avaient eu la fièvre l'année d'avant, et bon nombre en portaient encore des traces exprimées par des teints pâles et blafards, et par des engorgemens du bas-ventre. Tel était le cas d'une vieille Picarde que nous y rencontrâmes, et qui, après bien des vicissitudes, y avait établi ses pénates.

Il n'est personne qui, parvenu à l'âge mûr, n'ait conservé le souvenir de quelque beauté de 15 à 20 ans: que s'il vous arrive de la revoir quelque 25 ans plus tard, vous aurez une idée de mon désenchantement au milieu de l'oasis actuelle de Constantine. Aussi, je cherchais, pour ainsi dire, à ne pas la voir, et je n'en voyais que ce je ne pouvais pas voir, c'est-à-dire le chemin européen qui la traverse, avec les quelques figures malingres que j'y rencontrais çà et là. Il me tardait vraiment de m'en éloigner....

Sorti de l'oasis, je descendis de cheval, et m'assis sur les bords du torrent formé par les eaux thermales, après qu'elles ont fertilisé l'oasis. Ces eaux, elles étaient restées ce qu'elles étaient, abondantes et limpides... J'y bus, et je me complaisais à y étendre les bras, comme pour me rattacher à ce qui me restait de cette belle nature sur laquelle j'avais tant aimé, jusqu'alors, à reporter mes souvenirs; elles sont désormais pour moi ce que sont, pour les admirateurs de l'ancienne Alger, les toutes petites rues de sa partie élevée.

Du point dont nous parlons, le torrent descend vers le

Rummel avec une grande vitesse; il fait, dans ce parcours, tourner je ne sais combien de petits moulins, et fertilise encore je ne sais, non plus, combien de petits champs et de jardins dont les propriétaires sont si habiles à détourner les eaux.

On descend rapidement lorsqu'on approche d'El-Hammam; on descend plus rapidement encore lorsqu'on approche du Rummel. Ces deux parcours de la route sont des plus pittoresques, les sites variant à chaque pas. Oh! quel beau et imposant tableau que Cirta vue du pont jeté sur le Rummel!.. Sans doute, il s'en présente rarement de pareils au voyageur... C'est de ce point surtout que Constantine doit être vue! Qu'elle vous y apparaît bien, de son noir rocher, comme un nid d'aigle, selon l'expression d'un voyageur. On voit en même temps, sur la gauche du rocher, la belle cascade du Rummel... Ah! qu'elle est belle cette masse écumeuse, semblable à une avalanche qui se détache, en se renouvelant sans cesse! qu'elle est belle surtout alors que le soleil couchant vient la dorer de ses derniers rayons!...

Au-dessus de la cascade, à droite, au point culminant et le plus avancé du rocher, surgit la pierre noire et dénudée si connue des Constantinoises, sous le nom de *tsechoura*. C'est là que les habitants plaçaient leurs femmes infidèles, qu'ils précipitaient ensuite dans le gouffre mesuré par la distance de la fatale pierre et les bords du torrent (1), où elles n'arrivaient que toutes mutilées et brisées, après être tombées de la pierre dont nous parlons sur une autre, et de celle-ci sur une troisième. Elles étaient livrées à ce supplice après avoir été cousues dans un sac, la tête dehors. On les précipitait ainsi vivantes; mais, sous l'administration de l'ancien bey, et dans un but d'humanité, elles étaient préalablement étranglées. Ce supplice barbare s'était encore renouvelé peu avant notre prise de Constantine, en 1837.

Sous un des derniers beys, deux femmes firent volontairement ce saut de Leucade africain : l'une se sentant coupable, et ne pouvant vivre avec la pensée de son crime; l'autre étant seulement soupçonnée, et voulant éviter au bourreau la peine de son supplice. Les corps étaient ramassés sur le point de leur chute, puis inhumés par les parens, mais en dehors du cimetière commun (2).

---

(1) J'essayai d'en mesurer la hauteur lors de notre prise de la ville : placé sur le point culminant, je ne pus arriver jusqu'au bas avec une ficelle de 104 mètres de longueur; le plomb dont elle était garnie s'arrêta sur le haut de la base du rocher, au point de départ d'une pente qui s'étend jusqu'à la première cascade.

(2) A Alger, pour le même délit, les femmes étaient jetées à la mer. A cet effet, on les renfermait dans un sac, en leur attachant un ou deux bou-

Le supplice des Constantinoises, sous la domination musulmane, était, à ce qu'il paraît, fort ancien; on ne saurait en assigner l'origine, mais il rappelle un fait qui pourrait bien s'y rattacher, et qui se passa sur les bords de ce même Rummel dont les eaux, depuis, ont été si souvent teintes du sang des victimes constantinoises. Nous voulons parler de la belle-sœur de Giséric, que ce roi vandale fit jeter dans l'Ampsaga, aujourd'hui le Rummel, après lui avoir attaché une pierre. C'est ce que nous savons de Victor de Vite, parlant des cruautés d'Hunéric envers les siens. *Imitator existens Geiserici patris, qui sui fratris uxorem ligato pondere lapidum, in Ampsagam fluvium Cirtensum famosum, jactando demersit* (1). (Cap. ii, intitulé : *Hunericus in suos sævit.*)

Du pont sur le Rummel, il faut gravir une côte rapide, pour arriver à Constantine; on n'y arrive qu'essoufflé quand on a fait ce trajet à pied.

Trois lieues environ en deçà de Constantine, est un ponceau en ruines dont nous avons omis de parler en son lieu; sur une pierre qui entrait dans sa construction, se lisait l'inscription ci-après, parfaitement conservée :

EX AVCTORITATE
IMP. CAESARIS
TRAIANI HADRI
ANI AVG. PONTES
VIAE NOVAE RVSI
CADENSIS RP. CIR
TENSIVM SVA PECV
NIA FECIT SEX IVLIO
MAIORE DC. AVG.
LEG. III AVG. PR. PR.

lets aux pieds; on les menait ensuite, dans une embarcation, jusqu'au milieu de la rade, où elles étaient précipitées dans la mer. Il en était sans doute qui, dans leur chute, recevaient la sépulture des requins (*Squalus*) qui passaient. De coutume, après une pareille exécution, les habitans s'abstenaient de manger du poisson pendant plusieurs jours. Le manque de poisson à la pêcherie annonçait aux Algériennes qu'une des leurs avait failli, et que justice avait été faite.

Une dame européenne, qui a vécu sous les cinq derniers deys, connaissait particulièrement une Algérienne, nommée Bédirah, qui a péri ainsi dans la rade d'Alger. C'était une des plus belles femmes du pays. Elle fréquentait les maisons consulaires, où elle aimait à s'habiller à l'européenne, ce à quoi les dames des Consuls se prêtaient volontiers.

Toutes les Algériennes à qui il arrivait de faillir n'étaient pas jetées à la mer; il n'y avait que celles contre lesquelles les maris portaient plainte aux Deys; les autres étaient répudiées et tombaient dans le domaine public, à moins qu'elles ne convolassent à de nouvelles noces avec leurs complices.

(1) Il est à regretter que l'auteur ecclésiastique laisse ignorer le motif de cet acte de cruauté.

CONSTANTINE.

Six heures sonnaient comme nous entrions à Constantine : c'était pour la cinquième fois que je la revoyais depuis 1836. Nous nous logeâmes au Palais-Royal, ainsi que se nommait alors le principal hôtel de la ville. Cet hôtel est situé à quelques pas de cette brèche mémorable où nous avions eu sous les yeux un si hideux spectacle, où nous avions été témoin de si atroces douleurs..... Il nous semble y être encore au milieu de tous ces braves que le feu d'une explosion terrible venait d'envelopper (1), et dont la plupart ne pouvaient être reconnus, tant le feu avait torréfié leurs cadavres !.... Combien d'autres affligeants souvenirs se rattachent encore à notre entrée dans la vieille Cirta, en 1837 !... Peut-être aurons-nous, plus loin, occasion d'y revenir.

Constantine avait bien changé pendant cette période de dix années ! Elle avait subi bien des transformations !... C'était à ne plus s'y reconnaître !.. Des maisons mauresques s'étaient francisées, des maisons françaises, en plus grand nombre, s'étaient élevées et alignées en rues, comme chez nous, toute une ville française, en un mot, avait surgi, tendant de plus en plus, chaque jour, à envahir la ville arabe. Des limites, pourtant, ont été assignées à ces envahissements, de sorte qu'à moins de dispositions contraires, le voyageur qui se rend à Constantine, peut espérer d'y retrouver encore quelque reste de la cité arabe.

Constantine, chef-lieu de la province de ce nom, est située par les 36° 34' de latitude nord, et par les 3° 48' de longitude est, méridien de Paris, à 32 myriamètres d'Alger, 160 kilomètres de Bône, et à 88 de Philippeville. Son élevation au-dessus du niveau de la mer, est de 644 mètres ; elle ne serait que de 628, d'après l'évaluation de feu Boblaye, officier supérieur d'état-major.

Constantine s'élève d'un rocher qui forme comme une presqu'île au milieu de la campagne environnante ; elle n'y communique qu'au sud, par le prolongement de la colline connue sous le nom de Coudiat-Ati. C'est par là que nous y pénétrâmes en 1837, après avoir battu en brèche l'épaisse muraille, de construction romaine, qui l'enceint encore partout où la nature n'a pas dispensé de ce soin.

Au pied du rocher de Constantine, coule le poétique Rummel, l'ancien *Ampsaga* ou *Ampsagas*, qui prend sa source au sud de

(1) Tout près du point où fut pratiquée la brèche, était un dépôt de poudre destiné à alimenter la batterie qui tirait sur Coudiat-Ati ; le feu y prit, par suite de l'engagement qui eut lieu entre nos troupes et les habitans, au passage de la brèche. De là la catastrophe qui nous coûta plus de monde que la défense de la place.

la province, et va porter ses eaux à la Méditerranée, entre Gigelli et Kollo, à peu près à égale distance de ces deux points. Cette rivière, avant d'arriver sous les murs de Constantine, reçoit le Bou-Merzoug, à deux milles environ de cette ville, au sud. Elle entoure le gigantesque rocher dans les deux tiers, à peu près, de son périmètre, disparaissant et reparaissant plusieurs fois dans son trajet, avant de former la belle cascade dont nous avons parlé (1), et d'où elle se dirige, bientôt après, dans le nord-ouest.

A Constantine, comme dans les autres villes du Tell ou pays élevé, les maisons sont construites comme celles du littoral, à cette différence près, qu'au lieu d'être couvertes en terrasses, elles le sont en tuiles. Or, comme les rues de toutes les villes musulmanes sont étroites, il en résulte que, vus d'en haut, les toits des maisons de Constantine semblent se toucher. Cette surface presqu'uniforme, et d'un jaune sale, qu'on a sous les yeux des points qui dominent la ville, tel que le plateau de Mantsourah, inspire je ne sais quoi de triste, de désolé, sentiment qui n'est pas affaibli par les nombreux minarets qui, semblables à des cippes ou mausolées antiques, saillent çà et là au-dessus de la surface des toits, — non plus que par les cyprès dont quelques-uns sont accompagnés, et qui ajoutent encore à l'aspect funéraire de la localité (2)..... J'en dirai autant de toutes les cigognes qui sillonnent les airs, entre la ville et le dôme des cieux, et qui ont fixé leur domicile sur la surface des toits (3), comme si nul être humain n'existait plus au-dessous. En résumé, ce n'est pas d'en haut, mais d'en bas ; ce n'est pas du ciel, mais de la terre, qu'il faut voir Constantine.

Les hivers sont rigoureux à Constantine, ce qui tient, d'un côté, à son élévation, et, de l'autre, à sa position découverte, qui l'expose ainsi à tous les vents. On y souffre d'autant plus du froid, que pour peu qu'il se fasse sentir, le bois de chauffage y est rare, les environs, à de grandes distances, n'en fournissant pas. Les malheureux, qui y sont en grand nombre, en

---

(1) Sa première disparition a lieu immédiatement avant le pont, de sorte que, sous le pont, il n'y a pas d'eau ; elle se remontre peu après le pont, puis disparaît encore deux fois, se précipitant, non loin de sa dernière réapparition, d'une hauteur d'environ trente pieds, ce qui constitue la cascade.

(2) C'est ainsi que Constantine est apparue à M. l'abbé Suchet, qui la contemplait du Mantsourah. — *Lettres édifiantes et curieuses sur l'Algérie*, par l'abbé Suchet, vicaire-général d'Alger. Tours, 1840.

(3) A notre prise de possession de Constantine, chaque maison avait son nid de cigogne, et beaucoup en avaient plusieurs à la fois. Ajoutons qu'à Constantine, comme dans toutes les autres villes du Tell, où la cigogne n'est pas moins commune, cet animal est très vénéré des habitans, et personne ne s'aviserait de lui faire aucun mal.

sont réduits à se chauffer, l'hiver, avec la fiente desséchée de divers ruminans.

Les fièvres des marais y sont inconnues ; elles ne s'observent que dans les lieux humides des environs, tels que les bords du Rummel et du Bou-Merzoug, ainsi que l'oasis dont nous avons parlé précédemment. Des fièvres aiguës l'été, avec des accidens cérébraux ou gastriques ; l'hiver, des pleurésies, des pneumonies et autres affections pulmonaires, voilà le fond dont se compose la pathologie des habitants de Constantine. Nous passons sous silence quelques maladies de peau qui lui sont communes avec les autres habitants des lieux élevés de l'Algérie.

Constantine est la Constantina romaine, dont le nom se retrouve aujourd'hui dans deux inscriptions sur lesquelles nous reviendrons plus loin, et la Constantina romaine était la numide Cirta (du cartaginois *Carta*, ville), à la fois la plus ancienne et la plus célèbre cité de la Numidie, ainsi qu'en parlent Strabon, Solin et Hirtius.

« A l'interieur du pays des Massæsyliens, dit Strabon, est » placée Cirta, résidence royale de Massinissa et de ses succes- » seurs, ville très forte et magnifiquement ornée de toutes » sortes d'édifices et d'établissements qu'elle doit principalement » à Micipsa. » (XVII, p. 832.)

Solin, parlant de la Numidie :

Urbes in eâ quam plurimæ nobilisque, sed Cirta eminet. (*De Numidiâ*, cap. XVI.)

Et Hirtius, dans sa *Guerre d'Afrique*, parlant du royaume de Juba :

Oppidum ejus regni opulentissimum. (Cap. XXV.)

Cirta fut successivement la capitale de Syphax, de Massinissa (1), de Micipsa, d'Adherbal et de Juba le jeune (2). Jules César, après la bataille de Tapsus, l'érigea en colonie romaine et la donna à Sittius Nucerinus, pour le récompenser, lui et ses partisans, du concours qu'il en avait reçu dans sa campagne d'Afrique. De là ses noms de Cirta Julia et de Cirta Sittianorum. Elle fut ainsi connue jusqu'au IVe siècle de notre ère, où elle prit le nom de Constantina, de Constantin-le-Grand, qui la fit rebâtir et l'embellit (3). Cirta se revêtit ainsi d'un nouveau

---

(1) Massinissa devint roi de Numidie en 202 avant J.-C.; il mourut en 148.

(2) La capitale de Juba l'ancien était Zama. Juba II, étant roi de la Mauritanie Césarienne, avait pour capitale Césarée, aujourd'hui Cherchel.

(3) Selon quelques historiens, ce serait à la fille de Constantin qu'il faudrait rapporter l'honneur d'avoir réédifié et embelli l'ancienne Cirta.

lustre qui se maintint jusqu'à l'invasion arabe, époque de l'abandon à la barbarie et à l'action des élémens de toutes les œuvres matérielles laissées sur le sol d'Afrique par la civilisation romaine.

Constantine, par sa position, était considérée, dans l'antiquité, comme imprenable, et c'est ce que Salluste exprime en ces termes : *Neque propter naturam loci, Cirtam armis expugnare potest.* (*Jurgurtha, seu bellum jugurthinum.*) Aussi, lorsque, dans ses guerres d'autrefois, elle passa aux vainqueurs, ce ne fut presque toujours que par suite du dénouement de la place, ou qu'en vertu d'un traité.

Cirta fut prise par Massinissa sur Syphax, dans la première guerre punique, alors que Scipion était en Numidie avec Lélius. Elle tomba aux mains de Jugurtha, qui l'enleva à son cousin Adherbal, 112 ans avant J.-C., et souilla sa victoire en le faisant périr, malgré la foi des traités. Cirta fut reprise par Métellus sur Jugurtha, qui se refugia, après la bataille, chez son beau-père Bocchus.

Sittius et le roi Bogud s'emparèrent de Cirta sur Juba Ier, alors que celui-ci était allé se rallier à Scipion contre César, 49 ans avant J.-C. Cirta fut encore prise par Zénas, envoyé à cet effet par Maxime, sur Alexandre surnommé le Pannonien (1), qui y fut arrêté et étranglé. Ceci se passait vers 311 de notre ère. Plus tard, sous la domination vandale, Cirta fut, avec Hippône et Carthage, une des trois villes qui résistèrent le plus à leurs armes, et il paraitrait même qu'elle ne serait passée en leur pouvoir que par un traité conclu entre Giséric et les habitans, après la double chute d'Hippône et de Carthage.

Le christianisme s'introduisit de bonne heure dans Cirta, et s'y éleva à une haute splendeur. Ceux de ses évêques dont l'histoire nous a conservé le nom, sont assez nombreux ; les voici dans l'ordre de leur succession :

Crescens, le premier connu, et qui vint à Carthage en 255, pour assister au Concile présidé par St-Cyprien, ayant pour objet la question du baptême des hérétiques ;

Paullus, qui florissait lors de la promulgation do l'édit de Nicomédie, en 303, et qui mourut en 305 ;

Silvanus, successeur du précédent, dont il avait été le sous-diacre (*Hypodiacus*), et qui fut ordonné à Constantine, en 305 ;

Zeuzius, qui vivait en 330, et occupait le siége de Cirta lors de la lettre de l'empereur Constantin, relative à la construction d'une nouvelle église dans cette ville ;

Générosus, à qui se trouve adressée une lettre de St-Au-

(1) Cet Alexandre, avant d'être proclamé Auguste, avait été comte de l'Afrique, puis vicaire ou lieutenant-général de tout le diocèse.

gustin, citée plus loin, et qu'on suppose avoir été écrite avant l'an 400 ;

Profuturus, successeur du dernier, mort peu après son ordination, et dont la durée de l'épiscopat ne dépassa pas l'an 410 ;

Fortunatus, qui succéda à Profuturus, et assista à la Conférence de Carthage de l'an 411, le même qui fut ordonné par St-Augustin, qui s'était rendu à cet effet à Constantine ;

Pétilianus, qui se trouvait à la Conférence précitée, de l'an 411, et à qui est adressée la célèbre épître de St-Augustin, intitulée : *Contra Petilianum*,

Honoratus Antoninus, qui vivait sous Giséric, mentionné par Gennadius (*De viris illustribus*, cap. 95), qui rappelle sa lettre à Arcadius, rapportée par Ruinart, et commençant ainsi : *Perge fidelis anima, perge, et confessor unitatis gaude, qui pro nomen Jesus pati meruiste contumeliam ;*

Victor, qui se trouvait au Concile convoqué à Carthage par le roi Hunéric, en 484, et qui, condamné à l'exil avec tant d'autres, mourut dans le voyage.

A ces noms, nous ajouterons celui de Joannes Jubeus qui, en 1542, fut désigné comme évêque honoraire de Cirta par le souverain pontife Paul III. Morcelli en parle en ces termes : *Joannes Jubeus, ex familia franciscana, anno* M.D.XXXXII *à Paulo III P. M. designatus, quem sibi adjutorem adscivit Antistes Barcinonensium.* (*Africa christiana*, vol. 1, p. 143)

L'Église de Constantine paya son tribut aux persécutions qui, à différentes époques, s'exercèrent en Numidie ; elle s'éleva ainsi à la plus grande gloire, mais elle eut aussi des jours néfastes, des jours de deuil : Paul, son propre évêque, et le sous-diacre Sylvain, depuis évêque lui-même, figurèrent parmi les *Traditeurs*, c'est-à-dire que, pour se soustraire au martyre, ils livrèrent aux magistrats les *Écritures* ou *Livres saints*. Leur exemple fut suivi par d'autres évêques de la Numidie, qui furent les deux Donat (l'un de Calama, l'autre de Masculi), Victor, de Rusicada, Marinus, de Tibilis, Purpurius Limatensis et Mélanus dont l'histoire n'indique pas le siége. Lui-même, le Primat d'alors, comme nous le verrons plus loin, fut à-peu-près convaincu, dans une assemblée d'évêques, de s'être rendu coupable de la même félonie.

Plus tard, l'Église de Constantine eut aussi à souffrir du schisme des Donatistes ; il y prit même naissance, en quelque sorte, puisque son principal auteur est l'évêque Donat (1), des Cases-Noires, *Casis nigris*, en Numidie (2). De plus, le siége de Constantine fut longtemps occupé par des évêques donatistes, comme il ressort d'une lettre de St-Augustin, qui lui était commune

(1) Condamné, en 313, au Concile du Latéran, présidé par le pape Miltiade.

(2) *Casæ negræ*, localité dont l'emplacement n'est pas encore connu.

avec ses deux collègues Fortunat, de Constantine, et Alipe, d'Hippône. Cette lettre était adressée à Générosus, de Constantine, et c'était une réponse à une autre écrite à ce même personnage par un prêtre donatiste, qui l'engageait à entrer dans sa communion, dont il appuyait l'autorité de la longue succession de ses évêques sur le siége de la cité. Je me borne à reproduire le passage suivant de la reponse du saint évêque d'Hippône :

« Mais, pour ne pas lui laisser ce qui le flatte (le prêtre donatiste), dit St-Augustin, dans cette succession des évêques de » votre ville de Constantine, faites-lui voir ce qui se passa le » le 11 des calendes de juin (19 mai), devant Manatius Félix, » pontife perpétuel et chargé de la police de la cité. »

(*Fortunat, Alipe et Augustin saluent en J.-C. leur très cher et très honorable frère Générosus* (1). Lettre LIII.)

Il ressort encore d'une autre lettre de St-Augustin, écrite en 412, que les Donatistes étaient alors très nombreux à Constantine. Cette lettre, adressée aux notabilités de tous les ordres de la ville, fut écrite d'Hippône après un séjour qu'il venait de faire à Constantine, et pendant lequel il avait exhorté les Donatistes à rentrer dans le giron de la catholicité. Il me suffira de reproduire de cette lettre les paroles suivantes :

« Si ce qu'il y avait d'affligeant pour nous dans votre ville ne » subsiste plus, dit St-Augustin ; si la force de la vérité a triomphé » de la dureté des cœurs qui lui avaient résisté jusqu'à présent ; » si vous goûtez maintenant la douceur de la paix ; si vos yeux, de » fermés qu'ils étaient, se sont ouverts ; s'ils se sont éclairés et » fortifiés par la brillante lumière de l'unité, c'est l'ouvrage de » Dieu, non celui des hommes, et je me garderai bien de me » l'attribuer, quand même la conversion d'une *si grande multitude* serait arrivée dans le temps que j'étais avec vous, et dans » le moment même que je vous parlais, que je vous exhortais. »

(*Augustin, évêque, à ses très chers frères les très honorables seigneurs de tous les ordres de la ville de Cirta.* Lettre CXLIV.)

Les évêques Silvanus, Générosus, Profuturus et Pétilianus, nommés plus haut, appartenaient au parti donatiste. Le plus célèbre était le dernier, Pétilianus, l'un des sept commissaires qui le représentèrent à la Conférence de Carthage de l'an 411, sous l'empereur Honorius. Son collègue de Cirta, Fortunatus, également nommé plus haut, était l'un des sept commissaires du parti catholique dans la même Conférence. Celle-ci, qui eut lieu aux Thermes-Gargiliennes, était présidée par Mar-

(1) Ce Générosus ne serait-il pas celui auquel est adressée une autre lettre d'Augustin, et qui était gouverneur de Numidie, pour lui recommander un certain Faventius, habitant d'Hippône ? J'ajoute qu'en faisant figurer Générosus au nombre des évêques de Constantine, j'ai suivi le savant Morcelli.

cellin, délégué à cet effet par l'empereur Les Donatistes, auxquels il n'était pas favorable, y parurent vaincus: ils ne s'en remontrèrent pas moins, avec de nouvelles forces, un peu plus tard. C'est l'histoire de tous les partis. Les Vandales envahissaient alors l'Afrique; ils étaient Ariens, c'est-à-dire que leurs croyances différaient peu de celles des Donatistes. Cette communauté de croyances, d'une part, de l'autre, quelque esprit de réaction politique, firent que les Donatistes s'unirent aux Vandales, et contribuèrent ainsi, pour leur part, à l'invasion et à la ruine de leur pays.

Cirta, ou Constantine, a conservé son appellation romaine parmi les Arabes, qui la nomment Qôstantiuah. Elle était, sous la domination turque, le chef-lieu d'une des quatre provinces de la Régence, qui étaient administrées par des Beys relevant du Dey d'Alger.

Le Bey de Constantine, en 1836, n'avait pas encore reconnu la domination de la France, bien que, depuis longtemps déjà, son beylic se trouvât diminué d'une grande partie du littoral (depuis Bône jusqu'à La Calle). Cette résistance ne pouvait durer plus longtemps, et la France résolut d'y mettre un terme. Une première attaque contre Constantine, novembre 1836, ne fut pas heureuse: elle fut suivie d'une retraite désastreuse, qui fut due, d'une part, à la rigueur de la saison, et, de l'autre, au manque de subsistances. C'est un des épisodes les plus néfastes de nos armes en Afrique.

La France fut plus heureuse l'année suivante, 1837, mais sa victoire lui coûta cher; elle ne coûta pas moins à ses héroïques défenseurs. Au spectacle déchirant de nos frères d'armes plus ou moins calcinés par le feu près de la brèche, vint se joindre celui des habitants jonchant partout le sol où ils étaient tombés en défendant leurs foyers pas à pas, jusques au sein et au plus haut de leurs maisons. Nous avons encore sous les yeux l'intérieur de celle où nous établîmes notre logement à notre entrée dans la ville: le seuil, la cour, l'escalier, les appartemens, tous ces lieux étaient couverts de corps tellement pressés les uns contre les autres, qu'il eût été difficile d'y faire un pas sans en fouler aux pieds (1). Et que dire de cette traînée de cadavres

(1) Cette maison était celle du lieutenant d'Hamed Bey, Ben-Aïssa, le défenseur de la ville. De grandes richesses y étaient enfouies; elles en furent exhumées par l'autorité locale, après avoir été découvertes par nos propres domestiques. Ainsi que nous l'apprîmes dans ces derniers temps, par une personne bien informée, ces richesses étaient à la fois celles de Ben-Aïssa et du Bey Hamed. Elle se composaient d'argent monnoïé et de bijoux. L'inventaire qui en a été dressé ne paraît pas avoir été rendu public.

Une autre découverte faite dans la même maison, et qui nous a été personnellement profitable, ce sont des confitures de nature très

de femmes et d'enfans, sans aucun autre; que dire de cette traînée de cadavres, qui se voyait dans le replis tortueux d'un précipice où de malheureuses femmes s'étaient laissé glisser, avec leurs enfans, à la frayeur qui s'était emparé des esprits, à notre entrée dans la ville? C'était horrible à voir!..... De ce torrent de chair humaine, toute mutilée, lacérée par les rochers, surgissaient çà et là quelques enfans à qui leurs mères avaient conservé la vie en les soulevant, tant qu'elles avaient pu, au-dessus de la surface ensanglantée (1), rappelant ainsi, cette autre mère qui, se détachant, par la mort, de la surface de l'eau, y maintenait encore le fruit de ses entrailles!.... Oh! oui, le plus sublime dévouement est le dévouement maternel!....

La population, il faut le dire, avait apporté le plus magnanime courage à la défense de ses pénates; Numance et Sagonte, dans l'antiquité, n'avaient pas mieux fait... Hommage donc au courage malheureux!.. Hommage aux modernes Cirtésiens!... Hommage, avant tout, à leur intrépide chef, le Bélisaire de notre époque (2)!...

Ben-Aïssa, ce chef à la fois si valeureux et si puissant sous le dernier Bey de Constantine, s'était rallié à notre cause, et paraissait la servir de bonne foi lorsque, tout-à-coup, il fut précipité de la haute position que nous lui avions faite, pour subir devant ses concitoyens le supplice de l'exposition publique; il passa ensuite dans un bagne de France. Depuis, rendu à la liberté, par la clémence du souverain, il a effectué son retour par Alger, où il a séjourné quelque temps. Tout le monde, à cette époque, et à l'approche de la nuit, a pu rencontrer, de par les rues tortueuses d'Alger, un homme aux formes athlétiques, à la tête imposante, aux yeux de feu (3), — et couvert de

---

variée, mais exhalant toutes le muse, ce qui ne nous empêcha pas d'en user de suite, en prenant pour table les tapis et matelas encore chauds de l'appartement qui les renfermait. Cet appartement était celui des femmes de la maison; elles étaient toutes parties, et toutes aussi, peut-être, au nombre des victimes du ravin dont nous avons à parler.

(1) Les cadavres dont nous parlons sont restés plusieurs jours exposés à la vue de nos soldats, et ils étaient en pleine putréfaction quand on a songé à les inhumer.

Un des enfans, qui était une jeune fille, fut recueillie par un militaire (du 17e léger, je crois) et remise à une cantinière, qui en prit les meilleurs soins. A la rentrée de l'armée à Bône, l'enfant fut déposée chez les sœurs de charité, où son père, assez longtemps après, vint la réclamer. Cette jeune fille fait le sujet d'un épisode fort intéressant des *Lettres*, déjà citées, de M. l'abbé Suchet.

(2) L'histoire appréciera, comme elle le doit, les motifs qui ont dicté notre conduite ou, pour mieux dire, celle du représentant de la France, à Constantine, envers le lieutenant du bey Hamed.

(3) Ben-Aïssa appartient à la race kabyle, et il en constitue un des plus beaux types.

haillons : — c'était le quasi-souverain de Constantine sous Hamed Bey, c'était son valeureux lieutenant, c'était Ben-Aïssa..... Alors, plongé dans la plus profonde misère, sa nourriture ne se composait que de pain sec; son habitation était une sorte de cloaque de quatre à cinq mètres carrés, sans air ni lumière, avec un tapis vermoulu pour tout ameublement. J'oubliais : on y voyait aussi une petite cruche ébrechée contenant l'eau à l'usage du général déchu. Cette eau, il allait la puiser lui même, le soir, à la fontaine voisine, — de cette même main qui, quelques années avant, avait dirigé le boulet qui renversa, en 1837, le chef d'une armée européenne!... Il est peu de sujets aussi dramatiques que ce nouveau Bélisaire, et on a lieu de s'étonner qu'il n'ait pas encore été mis en scène par quelque poète algérien.

Les restes de l'ancienne Constantina, de l'antique Cirta, étaient encore considérables et fort remarquables à notre prise de la ville arabe. Leur conservation tenait à la nature des matériaux qui entraient dans leur construction, matériaux constitués par un calcaire des plus durs, de couleur noire, et auquel le poli donne l'aspect du marbre. Ce calcaire était fourni par le rocher même sur lequel la ville est assise. Nous rappelerons succinctement ce qui reste encore de la cite ancienne

Au confluent du Bou-Merzong et du Rummel, est une portion d'aqueduc remarquable (1); l'aqueduc dont elle faisait partie venait aboutir à Codiat-Ati, dans d'immenses citernes encore bien conservées; il n'y manque que des parcelles de voûte qui se sont affaissées çà et là. C'est un peu en avant de ces citernes, du côté du Rummel, qu'a été tué le lieutenant-général Damremont, chef de l'armée expéditionnaire en 1837. Ce qui reste de l'aqueduc consiste en six arches entières, non compris celle qui se trouve isolée, à quelque distance des autres, du côté de Codiat-Ati, et le tout constitue un des beaux restes de la cite de Constantin. On en avait commencé la destruction pour bâtir une ferme; on y a renoncé, sans doute parce qu'on se sera aperçu qu'il était plus facile de tailler des pierres dans le roc du voisinage que de dégager de leur ciment celles qui entrent dans la construction de l'aqueduc. Quelle que soit, au reste, la cause à laquelle il faille rapporter la cessation de la destruction commencée, les sciences archéologiques ne peuvent que s'en réjouir.

Codiat-Ati, que nous venons de nommer, était un annexe, une sorte de faubourg de l'ancienne cite. Outre les citernes mentionnées plus haut, d'autres traces antiques s'y aperçoivent encore de toutes parts; elles consistent surtout en pans de

(1) Dimension des arches : largeur, 5 mètres 30; hauteur, 3 mètres 25; séparation, 1 mètre 28; hauteur du bas des arches au-dessus du sol, 5 mètres 87.

muraille d'une grande épaisseur. On y a trouvé une mosaïque de toute beauté, qui se voit aujourd'hui au Musée algérien de Paris. Cette précieuse antiquité, dont la perte est à jamais regrettable pour nos modernes Cirtésiens, devait se rattacher à un édifice somptueux. Elle représente une scène maritime.

A l'angle nord-est de la ville, est un pont jeté sur le précipice qui sépare le rocher de Constantine du plateau de Mantsourah. Ce pont, connu sous le nom d'El-Kantara (le pont), se compose de deux rangs d'arches superposées; le supérieur, qui s'était écroulé, a été relevé, en 1790, par Sala-Bey, celui de tous les Beys de Constantine qui a régné le plus longtemps, et qui a le plus fait pour son pays. Les matériaux de la nouvelle construction ont été retirés des îles Baléares, et le directeur des travaux était un architecte sicilien.

Le pont est d'une hauteur vraiment effrayante lorsqu'on la mesure de l'œil de haut en bas ; on ne saurait le faire sans que la tête vous tourne (1).

Békri, voyageur arabe qui parcourait l'Afrique sur la fin du XI siècle, et qui donne du pont d'El-Kantara une description assez détaillée, dit que, du parapet, « la rivière ne paraît que « comme une petite étoile, tant est grande la profondeur de « l'abîme. » (*Notice des Mss.*, t. XII, p. 416.)

Un autre auteur arabe, Edrisi, ne donne au pont d'El-Kantara qu'une élévation de cent coudées, mais il n'en trouve pas moins que c'est une des constructions les plus curieuses qu'on ait jamais vues. Edrisi, qui écrivait en 1154, avait visité Constantine quelques années avant. Depuis, les voyageurs européens qui l'ont visitée à leur tour, tels que Shaw, Peyssonnel, Poiret et Desfontaines, ont également paye leur tribut d'admiration à l'un des plus beaux monumens de l'antique Cirta.

Au-dessus du pilier qui repose sur la voûte naturelle du Rummel, au-dessous et au milieu des deux grandes arches du rang supérieur, sont des sculptures dont la principale représente une femme debout au-dessus des trompes enlacées de deux éléphans qui se regardent; sa tête est ombragée par la concavité d'une coquille bi-valve (2).

Shaw parle ainsi de cette sculpture :

« Entre les deux principales arches, on voit encore en relief, » très bien exécutée, une dame marchant sur deux éléphans,

---

(1) Le pont a 115 mètres de longueur sur 7 mètres 17 centimètres de largeur. Sa hauteur, du parapet au fond du ravin, est de 105 mètres; savoir : 29 mètres en construction romaine, 21 mètres en construction moderne, et 55 mètres en voûte naturelle formée par le rocher même du ravin

(2) La coquille figurée est la valve supérieure, au-dessus des proportions normales, de la pélerine ou coquille de St-Jacques, *Ostrea maxima* (LIN).

» avec une grande coquille qui lui sert de dais. Les éléphans ont
» la tête tournée l'une contre l'autre, en entortillant leurs
» trompes, et la dame, qui paraît coiffée en cheveux, porte un
» habit fort juste au corps, à-peu-près de la façon de nos casa-
» ques, et relève ses jupes de la main droite, en regardant la
» ville d'un air moqueur. » (*Ouv. cité*, t. I[er], p. 158.)

La figure que Shaw donne de la femme ne s'accorde pas avec sa description ; de plus, ni l'une ni l'autre ne sont conformes à la vérité. La femme, au lieu de regarder la ville, lui tourne le dos; sa main droite, au lieu de soulever ses *jupes*, est réunie à la gauche, au bas de la poitrine ; les *jupes* ne sont pas soulevées, seulement leur peu d'épaisseur permet aux membres de se dessiner. Quant à l'action que l'artiste a pu vouloir attacher au personnage, ce pourrait être celle de se pencher un peu pour voir passer le torrent, en retenant des deux mains le haut de sa robe, au niveau de la ceinture. A sa gauche, est un poisson dont la tête était tournée du côté de la femme, et qui manque maintenant, la pierre où elle était figurée, s'étant détachée. Ce qui reste du poisson est surmonté d'une inscription dont le commencement était sur une pierre qui s'est également détachee; la suite consiste en ces deux mots : VILI PATRI.

Des restes d'un autre pont également jeté sur le Rummel, se voient entre celui dont nous venons de parler et l'entrée de la rivière sous les murs de la cite. Ces restes, qu'on considère comme d'origine punique, sont en petites pierres liées entre elles par un ciment de la nature de celui des Romains.

Sur la rive gauche de la rivière, entre la cascade et le rocher de Constantine, est un petit bâtiment oblong également considéré comme d'origine punique, d'après la nature de ses matériaux, qui sont semblables aux precédens, pour les pierres comme pour le ciment. Ce monument, peu fait pour attirer l'attention du voyageur, est probablement un mausolée. Un peu plus loin, en amont de la rivière, est la base du rocher où tombaient autrefois, déjà plus ou moins mutilees, les malheureuses femmes condamnées au supplice du rocher.

A peu de distance de la porte de la brèche, ancienne porte Dgedid, au carrefour des rues Combes et Caraman, sont des restes d'un édifice considerable, avec deux inscriptions offrant, toutes deux, le nom romain de la cité, *Constantiana;* elles nous apprennent en même temps que là était la curie de Constantine, *Curia Constantiana*, c'est-à-dire le lieu où s'assemblaient les sénateurs ou magistrats de la ville. On y lit, en effet, que Claudius Aurélius, chef de l'ordre des praticiens de Constantine, agissant au nom et pour les membres de cet ordre, a fait ajouter un Tétrapylum et des portiques au lieu d'assemblée des sénateurs de Constantine, *Constantianam curiam*, et que le travail a été terminé par Julius Damasius. De ce monument, il reste trois côtés, et, de l'édifice principal, deux arches bien conservées.

De ces deux arches. l'une se voit rue Combes (1), et l'autre, rue Caraman (2). Avec ces différents restes de la curie de Constantine, sont encore quelques pans de mur qui pourraient servir à retrouver le tracé du monument.

Des ruines plus considérables que celles que nous venons de mentionner, et occupant une plus vaste etendue, existaient aussi au point culminant de la ville, connu sous le nom de Casbah (3). C'étaient celles du Capitole, ainsi qu'il résulte d'une inscription qu'on y a trouvée; mais, avec ces mêmes ruines, sans doute il en était encore de plus anciennes; sans doute il était encore là quelques vestiges de ces édifices somptueux qu'y avaient élevés les anciens chefs du pays, depuis les Syphax, les Massinissa, les Micipsa, les Juba jusqu'à Salluste et autres consuls romains qui se succédèrent, en si grand nombre, dans le gouvernement de l'ancienne Numidie (4). Ruines auxquelles se rattachaient tant souvenirs, que vous etiez éloquentes! Combien vous impressionniez l'âme! que vous l'eleviez haut dans les temps!..... Ces ruines, toutes pétriées, en quelque sorte, de souvenirs, avaient disparu; la pioche française en avait effacé toute trace (5). En leur lieu et place s'était élevé un hôpital, et c'était dans les constructions d'un asile de douleurs qu'il fallait aller interroger la pierre taillée, il y a tant de siècles, pour une toute autre destination! c'etait dans les constructions de la plus prosaïque demeure qu'il fallait aller redemander ce je ne sais quoi des quelques personnages, sorte de demi-dieux, dont l'existence donne un peu d'animation à nos premières pages historiques!...

L'emplacement de l'ancienne Casbah ouvre un libre champ à l'imagination. Ce devait être un delicieux sejour pour ses habitans, autant par la pureté de l'air qu'on y respire que par cette vue d'aigle dont on y jouit toujours sur tout le pays d'alentour. De là l'œil plonge, en toute liberte, dans les mille replis de cette longue et profonde vallée du Rummel, où s'aperçoit, comme un reptile fuyant, le cours d'eau qui la parcourt à travers des bosquets de citronniers, d'orangers, de grenadiers, etc. Le voya-

(1) Du nom du colonel Combes, mort d'un coup de feu à la poitrine, reçu pendant le siége de la place.

(2) Du nom du général d'artillerie Caraman, mort du choléra qui vint assaillir les conquérans aussitôt après notre entree dans la place.

(3) En 1837, l'entrée de la Casbah était formée par deux colonnes qui surprirent toute l'armée par le diamètre de leur fût, qui étaitd'un mètre 70 centimètres; celui du tors inférieur était de 2,05.

(4) Dans les temps les plus reculés, comme de nos jours, c'était sur les points culminans des cités qu'on élevait les temples, les palais et autres monumens de la munificence des princes ou des gouvernemens.

(5) Il n'en reste que les citernes, au nombre de vingt et une, dont quatre ou cinq plus petites que les autres; elles peuvent, par leur étendue et leur mode de construction, donner une idée du grandiose des édifices auxquels elles se rattachaient.

geur ne saurait se détacher de ce ravissant tableau ; il se laisse aller à la contemplation de cette belle nature ; il s'y oublie et s'y endort, en quelque sorte, comme dans une douce ivresse... Que d'événemens, de toutes sortes, durent se passer sur les lieux dont nous parlons ! Quelques-uns seulement ont traversé les siècles ; quelques-uns seulement sont arrivés jusqu'à nous.

Pour qui connaît Cirta, qu'il est facile de se représenter Massinissa arrivant sous ses murs, placer des gardes aux portes, pour s'opposer à la fuite des habitans, puis courir, de toute la vitesse de son cheval, au palais de Syphax, où l'attirait surtout la femme de ce prince, la belle carthaginoise Sophonisbe !

Sophonisbe, fille d'Asdrusbal, nourrissait contre les Romains une haine implacable ; elle n'ignorait pas que Massinissa combattait dans leurs rangs ; elle savait peut-être déjà que Syphax était tombé dans leurs mains, et que Massinissa lui-même, cet ancien allié de sa patrie, venait de l'exposer garotté aux regards des Cirtésiens. .... Comme Massinissa entrait sous le vestibule du palais, Sophonisbe, qui l'avait reconnu à l'éclat de ses armes et à la richesse de ses vêtemens, s'avance vers lui en suppliante, et lui adresse la touchante allocution que nous a conservée Tite-Live, et commençant ainsi :

« Nous sommes, leur dit-elle, entièrement à votre discrétion ;
» les Dieux, votre valeur et votre heureuse fortune en ont ainsi
» décidé. » (Lib. xxx, cap. 12.)

Que Massinissa eût déjà connu Sophonisbe, et que même, selon Appien, il eût dû l'épouser, toujours est-il que leur union suivit de près leur entrevue au palais. Cet empressement de Massinissa à s'unir à Sophonisbe avait pour but de la soustraire à la captivité romaine ; il pensait que la femme de Massinissa ne pourrait être réclamée comme une dépouille du vainqueur : il se trompait. En effet écoutons Scipion, qu'il venait de tenter de fléchir, en faveur de la belle captive, après qu'il l'eut épousée :

« Syphax a été vaincu et fait prisonnier sous les auspices du peu-
» ple romain. Ainsi sa personne, sa femme, ses états, ses places,
» leurs populations, enfin tout ce qui était à Syphax, est devenu
» la propriété du peuple romain. Le roi et sa femme (ne fût-elle
» pas carthaginoise et fille du général que nous voyons à la tête
» des ennemis) devraient être envoyés à Rome pour que le sé-
» nat et le peuple décidassent et prononçassent sur le sort d'une
» femme qui passe pour avoir détaché un roi de notre alliance
» et l'avoir poussé à la guerre tête baissée. Faites taire votre pas-
» sion ; n'allez pas souiller tant de vertus par un seul vice, ni
» perdre le mérite de tant de services par une faute plus grave
» encore que le motif qui vous l'a fait commettre. » (*Tite-Live*,
lib. xxx, cap. 14.)

Ceci se passait au prétoire (1), où Scipion reçut Massinissa dès

---

(1) Où était le prétoire de Cirta ? Vraisemblablement au lieu où fut depuis la curie. *Vide suprà.*

son entrée dans la ville. Celui-ci, tout confus après l'allocution que nous venons de rapporter, se borna à dire qu'il se mettait entièrement à la discrétion du général romain, qu'il le priait seulement d'avoir égard, autant que les circonstances le permettraient, à l'engagement téméraire qu'il avait contracté, lui Massinissa, en promettant à la captive de ne la livrer à qui que ce fût. Il sortit ensuite du prétoire et se retira dans sa tente. Là, absorbé dans son désespoir, il appelle l'esclave chargé du poison que les rois de ces contrées étaient dans l'usage de se réserver en cas de revers; il lui ordonne d'en préparer de suite une coupe et de la porter à Sophonisbe. L'esclave, en même temps, était chargé de dire, à la malheureuse princesse « que Massinissa aurait » voulu remplir ses premiers engagemens, comme une femme » a droit de l'attendre d'un époux, mais que, dépouillé par une » autorité supérieure du droit de disposer de son sort, il lui te» nait sa seconde parole et lui épargnait ainsi le malheur de tomber » vivante au pouvoir des Romains. » Et Sophonisbe prenant le poison de l'esclave : « J'accepte, dit-elle, ce présent de noces, » et je l'accepte avec reconnaissance si c'est là tout ce que mon » époux peut faire pour sa femme. Dis-lui pourtant que ma mort » eût été plus douce si le jour de mon hymen n'avait pas été le » jour de mes funérailles (*Si non in funere meo nupsissem*). »

Tite-Live ajoute que « la fierté de ce langage ne fut pas démen» tie par la fermeté avec laquelle elle prit la coupe fatale et la » vida sans donner aucun signe d'effroi (*Impavide hausit*)..... » Ce fut le lendemain de cet évènement que Scipion, monté sur son tribunal, donna, pour la première fois, le nom de roi à Massinissa, le combla d'éloges, et lui fit présent d'une couronne et d'une coupe d'or, d'une chaise curule, d'un bâton d'ivoire, d'une toge brodée et d'une tunique à palmes. Massinissa, sans doute, était peu digne du beau dévouement de Sophonisbe s'il pût trouver, dans ces honneurs, quelque compensation à sa douleur.

La mort de Sophonisbe, cet épisode de la campagne de Scipion en Afrique, a inspiré trois de nos auteurs tragiques; leurs œuvres, plus ou moins imparfaites, ne sont pas restées au théâtre, bien que leurs auteurs eussent noms Corneille et Voltaire; le troisième était Mairet.

L'ecclésiastique qui parcourait les rues alors désertes de Cirta, n'était pas moins accablé de souvenirs que le voyageur aux recherches profanes : bien des faits palpitans des premiers temps du christianisme s'y étaient accomplis. L'un d'eux a trait aux traditeurs Paul et Silvain, le premier évêque, le second sous-diacre, lesquels livrèrent, comme on sait, les Saintes Écritures à Munatius Felix, pontife perpétuel (*flamen perpetuus*) et chargé en même temps de la police de la cité (*Curator col. cirtensis*). Ceci se passait en 303, Dioclétien étant alors consul pour la septième fois, et Maximien pour la huitième.



A cette demande de Munatius Félix :

Proferte Scripturas legis, et si quid aliud hic habetis, ut praecepta et jussioni parere possitis,

Paulus répondit :

Scripturas, lectares habent, sed nas quod hic habemus, damus.

Morcelli ajoute :

Proditumque tùm est quidquid supellectis ecclesia habebat, calices duo aurei, item calices sex argentei, urceola sex argenta et reliquum instrumentum : deindè et sacra volumina, quae apud lectores erant, impiè hostibus tradita.

Morcelli ne rapporte pas la conduite tenue, dans la même circonstance, par le sous-diacre Silvanus, mais nous voyons dans St-Augustin qu'il concourrut, avec Paulus, à la remise des vases sacres, vases que les magistrats ne demandaient pas, à ce qu'il parait, et qu'il alla même jusqu'à deterrer une lampe et une boîte d'argent qu'on ne fût jamais parvenu à découvrir, tant elles étaient bien cachées. De-là ces dures paroles à lui adressées par un certain Victor, temoin oculaire, et revolté d'une si grande lâcheté : *Vous en seriez mort si vous ne les eussiez pas trouvées !...* (St-Augustin, *lett.* XLIII.)

A la conduite de Paul et de Silvain, à Constantine, l'église est heureuse de pouvoir opposer celle de Félix, evêque de Carthage, en la même annee, 303. Racontons-la brièvement.

A cette interpellation de Magulianus (*Curator municipii*) : *Felix, episcope, da libras, vel membranas quascumque habes,*

Felix répondit : *Habea, sed non do.*

A cette autre, du même magistrat, quelques jours après : *Da libras, ut possint igni aduri,*

Félix répondit : *Melius est me igne aduri, quam Scripturas deificas.*

A cette interpellation du proconsul Anulins, auquel il fut conduit chargé de chaînes : *Quare Scripturas supervacuas non reddis ?*

Felix répondit : *Habea, sed non dabo.*

A cette interpellation du préfet, qui témoigne tant du désir de le sauver : *Felix, quare Scripturas non das ? aut forsitan non habes ?*

Félix répondit : *Habeo quidem, sed non da.*

Son supplice moral s'arrêta là, le prefet ayant dit : *Felicem gladio interficite*

Un autre fait affligeant de l'histoire ecclésiastique de Cirta est celui du primat Secundus de Tigisis, qui avait convoqué, pour les juger, ceux de ses collègues accusés ou soupçonnés d'avoir livré les Livres Saints pendant la persécution precitée.

Ces evêques, que nous avons dejà nommes, étaient Donat de Calama, Donat de Mascula (entre Theveste et Lambèse), Victor de Rusiccada, Marin de Tibilis (route de Bône à Cons-

tantine), Purpurius de Limata et Mélanus (1). Le dernier, qui avait été convoqué, ne se trouva pas à la réunion ; il s'excusa en prétextant un mal d'yeux (*oculorum dolorem fingens*. Optat); il était accusé, lui, non d'avoir livré des Livres Saints (peut-être n'en avait-il pas), mais d'avoir offert de l'encens aux Dieux. Sans doute, ce fut un bien singulier interrogatoire que celui fait par le primat Secundus, — une bien singulière cause que celle où l'on vit le juge passer sur le banc des accusés, — une bien singuliére réunion que celle de tous ces félons qui ne trouvèrent rien de mieux à faire que de s'absoudre réciproquement. Mais écoutons, sur ce grand scandale ecclésiastique, le célèbre évêque du Mileu, dans le vieux langage de son traducteur Viel. « Ceux-ci et autres, dit Optat (parlant de Secun-
» dus et de ses collègues), lesquels, peu après, je montreral
» les conducteurs et auteurs de votre schisme (il s'adressait aux
» donatistes), s'étaient assemblés après la persécution, le 3ᵉ jour
» des Ides de mai, à la maison d'Urbain Casiri (à cause que les
» temples n'étaient pas rendus aux chrétiens), située en la ville
» de Cirta. De ceci portent témoignage les écrits de Nundarius,
» alors diacre, et les vieux registres et enseignemens, lesquels
» nous pouvons montrer à ceux qui douteraient du fait. Et, pour
» faire pleine foi de notre dire, nous avons pris d'iceux registres,
» ce qui est à la fin écrit ; c'est à savoir que les évêques plus
» haut nommés, étant interrogés par Secundus Tisigitain, ont
» confessé qu'ils avaient livré les Livres Saints, et qu'alors icelui
» Secundus était blasmé de Purpurius, disant qu'il avait été
» long-temps dans les mains des persécuteurs, gendarmes sta-
» tionnaires, et qu'il n'avait fui de leurs mains, mais qu'ils
» l'avaient librement laissé aller (*Quomodo te liberasti ab ipsis,*
» *nisi quia dedisti, aut jussisti dare* (2) *quodcumque*). Aussitôt
» tous les hérétiques commencèrent à murmurer, disant que
» Secundus n'avait été laissé aller pour autre cause, sinon pour
» ce qu'il avait livré lesdits Livres Saints. Alors Secundus, crai-
» gnant leur animosité et félonie, prend conseil du jeune Secun-
» dus, fils de son frère, qui fut d'avis de réserver à Dieu la con-
» naissance de telle cause. De ce, on consulte ceux qui étaient
» encore demeurés, à savoir Victor Gradiense, Félix de la Rone
» et Nabora, centenier, qui sont aussi d'avis de réserver à Dieu
» telle cause. Sur ce, Secundus, comme président, leur dit que

(1) Morcelli écrit : *Mélanius*.

(2) On conçoit peu, à la distance où nous sommes des événemens, la valeur que pouvait avoir pareille accusation dans la bouche d'un misérable qui venait d'avouer, avec la plus insigne effronterie, qu'il avait tué à Mileu ses deux neveux, fils de sa sœur, et qu'il était disposé à en faire autant de tous ceux qui lui seraient contraires. *Nam eo occidi,* disait cet assassin, *et occido eos qui contra me faciunt.*

» tous eussent à s'asseoir, puis alors, tous s'étant assis, rendirent » grâces à Dieu, et, par ce moyen, s'absolvèrent les uns et les » autres de tel crime de tradition. » (*Histoire du schisme, blasphèmes, sacriléges, etc., des Donatiens*, écrite premièrement en latin, par Optat, évêque milevitain, l'an du Seigneur, environ 386, pag. 25 et 26. — 1564.)

Ce fut dans cette même assemblée d'évêques, présidée par Secundus, que fut ordonné évêque l'accusé Silvain, qui avait mis tant d'obséquiosité envers les magistrats, et qui, quelques années plus tard, en 320, par suite des depositions de Nundarius (1), fut banni par Zénophyle, gouverneur de la Numidie.

L'assemblée d'évêques dont nous venons de parler, eut lieu dans une maison particulière, les églises étant alors fermées. St-Augustin et St-Optat, évêque de Mileu (aujourd'hui Milah), parlent tous deux de cette maison dont le propriétaire s'appelait Urbain Donat, selon l'évêque d'Hippone, et Urbain Casiri, selon celui de Mileu. Où était, dans Cirta, cette maison d'Urbain ? C'est ce que l'ecclésiastique qui parcourt encore aujourd'hui les rues de Constantine, peut se surprendre à demander.

Mais qu'allais-je faire ? Je croyais avoir tout dit des restes aujourd'hui disparus de la Casbah de Constantine ; j'allais oublier de mentionner le plus important, sans contredit, au point de vue religieux ; j'allais oublier de parler de la basilique de Cirta, retrouvée, encore si entière, à notre prise de cette ville.

« Il faudrait peu de dépenses, disait l'abbé Suchet, alors pasteur de Constantine, pour la réparation de ce précieux monu» ment. Le sanctuaire, solidement bâti, avec ses deux chapelles » latérales, existe presque en entier sur les deux tiers de son » hemicycle, jusqu'à la hauteur de la voûte qui s'est écroulée ; » sur l'autre tiers, il n'y aurait qu'un mètre ou deux de maçon» nerie à élever, pour le mettre au même niveau, et il n'y aurait » plus, après, que le toit à placer. » (*Op. cit.*, p. 301.)

L'abbé Suchet, reconstruisant, dans sa pensée, le précieux monument, omettait le vœu qu'on reproduisît, au frontispice, ces simples paroles de la lettre du grand empereur :

« J'ai donné ordre que cette basilique fût élevée en cet endroit, » aux frais de l'État. J'ai écrit aussi, et j'ai ordonné au consul » de Numidie, de seconder en tout votre sainteté, dans la cons» truction de cette même église. » (*Op. cit.*) Mais voici le texte latin de ce passage de la lettre de l'empereur :

.... *Quam petitionem more instituti mei libenter amplexus sum, et statim ad Rationalem competentes litteras dedi, ut domum honorum nostrorum transgredi faciat, cum omni jure suo, ad dominium ecclesiae catholicae, quam prompta liberalitate donavi, oc vobis tradi protinus jussi, in quo tamen loco sumptu fiscali Basilicam erigi praecepi. Ad consularem quoque scribi man-*

(1) Morcelli écrit : *Nundinarius*.

davi Numidiae, ut ipse in ejusdem ecclesiae fabricatione in omnibus sanctimoniam vestram juvaret.

Malheureusement, rien n'a pu soustraire au vandalisme de notre époque l'eglise catholique de Cirta ; rien, ni tout le prestige, tout le magique qui s'attache aux œuvres matérielles des temps passés, ni tout ce qu'offre d'imposant et de saint les premières traces sensibles de nos croyances religieuses, ni les promesses d'un roi de France (1) !... Et quand on songe que le monument à jamais si regrettable de Cirta, matérialisait, en quelque sorte, les paroles de Constantin, qu'il les transformait, pour ainsi dire, en caractère d'airain, on ne trouve pas d'expressions assez fortes pour traduire l'amertume de ses regrets..... Bien des ruines, sur tous les points de l'Algérie, attestent à l'Arabe qu'en prenant ce pays, nous n'avons fait que reprendre notre bien ; — que nous l'avons précédé sur cette terre, qu'il n'en est que l'usurpateur : le monument de Cirta, l'œuvre du grand Constantin, lui disait quelque chose de plus ; il lui disait que, sur cette même terre, notre foi avait devancé la sienne ; — que le Christ y avait précédé Mahomed.

Des inscriptions, de toute nature, étaient assez multipliées à notre prise de possession de la ville ; les plus importantes, je crois, ont été publiées.. J'en rapporterai ici quelques-unes, que je vais prendre au hasard dans mon journal de voyage.

IAE. AVGVSTAE
ATRI. CASTRORVM
C CONIVGI
CAESARIS. DIVI. MARCI·
ONINI. PII. GERMANICI. SAR
CI. FILI. DIVI. COMMODI. FRATRIS
TONINI. PII. NEPOTIS. DIVI. HADRIAN

O PAGAIOBIS. IMPERII. FORTISSIMI. FELICISSIMI. QVI. PRIN
S. PATRIAE. MATRI. IMP. CAESARIS. L. SEPTIMI. SEVERI. PII
S. AVG. ARABICI. ADIABENICI. PARTHICI. MAXIMI. FILI. DIV
NI. PII. GERMANICI. SARMATICI. NEPOTIS. DIVI. ANTONINI
NEPOTIS. DIVI. HADRIANI. AB. NEPOTIS. DIVI. TRAIANI
DIVI. NERVAE. AB. NEPOTIS. M. AVRELI. ANTONINI. PII
AVG PONTIFICIS. MAX. TRIB. POTESTATV. COS. PRO
SSIMI. FELICISSIMI. QVE. PRINCIPIS. PATRIS. PAR
ISSIMI. ET. SVPER. OMNES. PRINCIPES
INDULGENTISSIMI.
SPUBLICA. CIRTENSIUM.

(1) Le vénérable abbé Suchet a fait tout ce qu'il a pu pour s'opposer à la destruction du monument si éminemment historique de Constan-

L'inscription pourrait être lue comme suit :

Juliae (Domnae) Augustae Matri castrorum,
Clarissimae conjugi Imperatoris Caesaris, divi Marci Antonini, Pii Germanici, Sarmatici filii, divi Commodis fratris, divi Antonini pii nepotis, divi Hadriani pronepotis, divi Trajani Parthici abnepotis, divi Nervae adnepotis, Lucii Septimii Severi, Pii, Pacatoris imperii, fortissimi, felicissimi que principis, Patri patriae.
Matri Imperatoris Caesaris, Lucii Septimi Severi, Pii, Pertinacis, Augusti, Arabici, Adiabenici. Parthici maximi filii, divi Marci Antonini Pii, Germanici Sarmatici nepotis, divi Antonini pronepotis, divi Hadriani abnepotis, divi Trajani et divi Nervae abnepotis, Marci Aurelii Antonini Pii Augusti, Pontifici maximi, tribunitiae potestatis quintum, Consulis Proconsulis, fortissimi felicissimique principis, Patris patriae, clementissimi et super omnes principes indulgentissimi.
Respublica Cirtensium (202 post Christ.)

A Bab-el-Djebia, sur un marbre blanc de 1 m. 20 c. de hauteur sur 80 de largeur, était une inscription dont la première partie se composait de caractères grecs et romains; elle se terminait ainsi :

TRANSLATA AB VRBE SECVNDVM VOLVNTATEM
MARCIANI TESTAMENTO SIGNIFICAT. D. D.

Nous nous bornerons à en reproduire la traduction telle qu'elle a été donnée par feu le capitaine Mangay, du génie militaire, et que voici :

« A Publius Julius Marcianus, lieutenant des empereurs, commandant militaire sous les ordres des Adriens, préposé aux villes d'Arabie pendant la guerre qui a amené leur soumission, commandant la province d'Arabie sous les ordres des Adriens.
» Transféré de la ville suivant la volonté exprimée par Marcianus dans son testament.
» Ses compagnons d'armes. »

---

tine; il en écrivit à son évêque, celui d'Alger; il en écrivit aussi à un de ses anciens chefs de France. L'évêque d'Alger, de son côté, en parla au roi, qui avait répondu : *nous conserverons cet antique sanctuaire catholique sous le nom de St-Ferdinand, patron de mon fils.*

Aussi à Bab-el-Djebla, sur une pierre noire et très-dure :

LIO P FIL QVIR
MINIO MARCIANO
SODALI TITIO PROCOS PROVINC
[E MACEDONIAE LEG AVGG PROPR
VINCIAE ARABIAE LEG AVGG SV
VEXILLATIONES IN CAPPA
CIA LEG AVG LEG X GEMINAE
PRPR. PROVINC. AFRICAE]
RAETORI. TRIB. PLEB. QVAESTORI
IBUNO LATICLAVIO LEG X
ETENSIS ET LEG. IIII SCY
ICAE III VIRO KAPITALI
TIMO CONSTANTISSIMO
VRMIVS FELIX PRIMI
LARIS LEG. III CYRENEICAE
ATOR IN ARABIA MAIORIS
MPORIS LEGATIONIS EIVS
ON CAVSA. D D.

Cette pierre et la précédente avaient servi aux habitans pour élever la barricade qu'ils avaient formée à la porte El-Djebia, lors du dernier siége de la ville.

L'inscription a été ainsi complétée et lue par le capitaine Mangay.

Julio, Publii filio, Quirinâ (tribu), *Geminio, Marciana, sodali Titio, proconsuli provinciae Macedoniae, legato Augustorum (duorum) propraetori provinciae Arabiae, legato Augustorum (duorum) super vexillationes in Cappadociâ, legato Augusti legionis decimae geminae, propraetori provinciae Africae, praetori, tribuno plebis, quaestori, tribuno laticlavio legionis decimae geminae et legionis quartae Scythicae, triumviro kapitali, optimo, constantissimo.*

Saurmius Felix, primipilaris legionis tertiae cyrenaicae, curator. In Arabiâ majoris temporis legationis ejus causa dedicavit.

Le capitaine Mangay, dont les sciences archéologiques déplorent encore la perte, a donné, de la même inscription, la traduction ci-après :

« Saurmius Félix, ex-commandant des lanceurs de javelots de
» la III° légion, surnommée la Cyrénéenne, a élevé ce monument,
» A Julius, fils de Publius, de la tribu Quirine, Géminius
» Marcianus, prêtre d'Apollon, pro-consul de la province de
» Macédoine ; envoyé, par les deux empereurs, pour commander
» la province d'Arabie, au lieu d'un prêteur; commandant supé-
» rieur, pour les deux empereurs, des compagnies détachées
» dans la Cappadoce; commandant, pour l'empereur, la X° légion
» *bis*, pro-prêteur de la province d'Afrique, prêteur, tribun du
» peuple, questeur, tribun patricien de la X° légion surnommée
» du Détroit, et de la IV° légion surnommée la Scythique, ins-
» pecteur des prisons et juge criminel, homme excellent et d'une
» fermeté parfaite,
» A cause de la prolongation de son commandement pour les
» empereurs, en Arabie. »

Nous devons encore, au capitaine Mangay, une savante dissertation sur les deux personnages qui font le sujet des deux inscriptions de la porte El-Djebia ; elle a été insérée, ainsi que les inscriptions, dans le *Moniteur Algérien*, n° 329, année 1838. Nous renvoyons à ce travail, que nous ne pourrions reproduire ici, nous bornant à dire qu'il résulte des recherches du savant officier :

1° Que Publius Géminius, sujet de la première inscription, aurait exercé un commandement en Afrique, vers l'an 122, sous l'empereur Hadrien, et que l'inscription qui lui a été consacrée pourrait être rapportée à l'année suivante 123 ;

2° Que Julius Géminius, fils de Publius, sujet de la seconde inscription, aurait été pro-prêteur d'Afrique vers la fin du règne d'Antonin-le-Pieux, c'est-à-dire vers la fin de l'an 160.

M. COCULNIO
SEX. FIL. QUIR.
QVINTILIANO. LATO
CLAVO. EXORNATO. AB
IMP. CAESARE. L. SEPTIMO
SEVERO PERTINACE AVGVSTO PIO
PARTHICO ARABICO PARTHICO
ADIABENICO QAESTORI DESIG
POST FLAMINIUM ET HONORES
OMNES QUIBUS IN COLONIA IVLIA
IVVENALI HONORIS ET VIRTVTIS CIRTA
PATRIA SVA FVNCTUS EST
FLORUS LABAEONIS. FIL
PRINCEPS ET VNDECIM PRIMUS
GENTIS SABDIDU MAMICO MERENT
DESVO POSVIT IDEMQ. DEDIC
L A D

P IVLIO IVNIANO MARTIALIANO CV
COS QVAEST PROVINCIAE ASIAE TRIB
PLEBEI PRAETORI CVRATORI CIVITATIS CA
LENORUM CVRATORI VIARVM CIODIAE
CASSIAE ET CIMINIAE PRAEFECTO AERARI MILI
TARIS PROCONSVLI PROVINCIAE MACEDONIAE
LEGATO LEO III AVG SEVERIANAE
PRASIDI ET PATRONO RESPVBLICA CIRTENSIUM DE
CRETO ORDINIS DEDIT DEDICAVITQVE

Dimensions de la pierre :
Longueur, 1 mètre 86 cent.; hauteur, 1 mètre; épaisseur, 27 cent.

T CAESERNIO
QVINTIO STAT
CRINO COS SOD
PROVINCIAE AF
MISSO ADIL LEG
HADRIANO IN B
NAM TRIB PLOVAE
C. MITI EIVS DEM
D D PAI

Dimensions de la pierre :
Longueur, 70 centimètres.
Hauteur, 1 mètre 18 cent.
Épaisseur, 10 centimètres.

F PALAT STATIO
NOMEM MIOMA
I AVGVSTALI LEO PRPR
CAE LEG XIIII GM
M IVNIORVM ALI
GIONEM TRANS PAD
DIDATO DIVI HADRIAN
VIRVM STLITIS
D
ON P P

Dimensions de la pierre :
Longueur, 80 centimètres.
Hauteur, 95 id.
Épaisseur, 28 id.

L. IVLIO VICTOR
MODIANO VE PROC
AVGGG NNN PERNV
MIDIAMVA PROTRAC *
TVS THEVESTINI
FORTVNATVS VINDEX
ET DIOTIMVS AVGGG
LIBADIVT TABVL
FVSAE AMORE EIVS
SEMPER ET DIGNA
TIONE PROTECTI

C POIV
OCCIVS F LIA
M. FIL QVI P OP
DIVI PSAC
M. ANTONIN
OB HONOREM III VIR
EXIIS VI MIL N SVA
PO VI
SPORTVAS DENARIOS
SECVNDVM MATRI REMPVBL
CIVIBVS DE SVO DEDIDIT MO
IVD OSS VM

Dans le mur d'enceinte de la Casbah :

ARGENTEVM EN
KAPITOLIO
EX II-S CCCXII

DACIVM EIO PE
VIR CLEMENTI
RVM STILITIBVS IVDICANDO
EST LEG. CROSIANI GEMINI
CERI SVI PROCOS IN ACHAIA
B. PLEB FETIALI. LEG. DIVI
DRIANI. ATHENIS THESPIIS
ET ITEM IN THESSALIA
VR NO LEGATO
RA ONES

C FILIA
PVRNIA
ICATA FLAM
EX CONSEN
IVLIO BMV
GENTIANE
VO AER
O EXPOS
VERANT
ISSI CONI
N D

Sur une colonne de calcaire grossier, parmi les ruines de la Casbah :

IMP. CAESAR
M. AVRELIVS SEVE
RVS ANTONINVS
PIVS FELIX AVG. PAR
THICVS MAX. GERMANNI
CVS MAX. PONTIF. MAX.
TRIB POTEST. XIX IMP. IIII
CO[illegible] IIII PROCOS. MAXI
MVS INVICTISSIMVS SANC
TISSIMVS FORTISSIMVS FE
LICISSIMVS ET SVPER OM
NES PRINCIPES INDVLGEN
TISSIMVS DIVI SEPTIMI
SEVERI PII AUG. FILIVS

À la mosquée de la Casbah :

IMP. CAESAR
DIVI MAGNI
ANTONINI PII
FILIVS DIVI SEVE
RI PII NEPOS
M. AVRELIVS
ANTONINVS PIVS FELIX
AUG PONTIF MAX
TRIB POTES III COS III
DESIGNATVS IIII PROCOS
FELICISSIMVS SUPER
OMNES PRINCIPES
INDVLGENTISSIMVS
VIAM IMBRIBVS ET
VETVSTAT CONLAPS
AN CVM PONTIBVS
RESTITVIT

A la grande mosquée, près du bazar :

CONCORDIAE
COLONIARVM
AGRVM
CIVLIVS C FIF QVIR
BARBARVS QVA EST
AED STATVAM QVAM
OB HONOREM
AEDILITATIS POLLI
CITVS EST SVA PECV
NIA POSVIT
ID DD

Dans le mur d'enceinte de la ville, près Bab-el-Kantara :

AT VOTVM SOLVIT L. A. D D.

Dans le mur de la grande mosquée :

VENERI AVG
VS. LEG. AVG. PR. PP. PE

V GVSTALI
TRIBVNO. PLE
IMP CAESARIS I
AVG. GERM
PATRONO III
D D

Dimens. de la pierre :
Hauteur, 70 cent.
Largeur, 75 cent.
Épaisseur, 27 cent.

Dans le mur d'enceinte de la ville, à l'intérieur, près Bab-el-Djebia :

FELICI AVG PONTIFICI
MAXIMO GERMANICO
MAXIMO TRIBVNICIAE PO
TESTATIS BIS CONSVLI PAT
RI PATRIAE CONSVLI PROCON
SVLI M. AVRELIVS DECIMVS
VIPPN EX PRINCIPE PEREGRI
NO DEVOT

Sur une pierre divisée en trois fragmens, dans une maison de la ville, une inscription commençant par les mots

M. AVRELIO ANTO
NINO CAES. IMP. DES
TINATO FILIO .

a été ainsi traduite par le capitaine Mangay, déjà cité, et Sir Grenville-Temple (1) :

« La colonie des Signitains a élevé ce monument à Marc-Aurèle-» Antonin, César, choisi pour être empereur, fils de Lucius » Septime-Sevère-le-Pieux, surnommé Pertinax, Auguste, le » Parthique-Arabique, le Parthique, vaillant et intègre (lequel » *Septime-Sévère est*). fils du divin César l'empereur Marc-» Antonin-le-Pieux, le Germanique, le Sarmatique, frère du divin » Commode, petit-fils du divin Antonin-le-Pieux arrière petit-» fils du divin Hadrien, arrière petit-fils du fils du divin Trajan-» le-Parthique, arrière petit-fils du petit-fils du divin Nerva. »

Des recherches des auteurs précités, il résulterait que Marc-Aurèle-Antonin, à qui a été consacrée cette inscription, ne serait autre que Caracalla (surnom qui lui fut donné à cause de son goût prononcé pour le vêtement gaulois du même nom), ce qui reporterait, à l'an 198 à peu près, l'époque de l'inscription ou de la dédicace.

Sur une pierre trouvée dans la brèche, près Bal-el-Djedid :

M COCCEIO
ANICIO FAVS
TO FLAVIANO
PATRICIO
CONSVLARI
OMNIV VIR
TVTVI

(1) Colonel dans l'armée britannique, auteur d'un *Voyage autour de la Méditerranée*. Ce savant voyageur était avec nous au siége de Constantine, en 1837, ainsi que notre ami le capitaine de vaisseau Falbe, de la marine danoise, auteur d'un *plan de Carthage* et de plusieurs autres travaux non moins importans. Sa mort récente laisse inachevé un ouvrage, fruit de bien des labeurs, sur la *Numismatique de l'Afrique ancienne*.

A Codiat-Ati :

PERPETVAE VICTORIAE
DDD NNNN CONSTANTINI
MAXIMI TRIVMPHATORIS
SEMPER AVG ET CONST
ET CONSTANTI ET
CONSTANTIS NOBILISSI
MORVM AC FLORENTISSI
MORVM CAESARVM
CLODIVS CELSINVS VL COVS
PM DEVOTVS SEMPER
NVMINI MAIESTATI
QVE EORVM

Près du palais du bey, dans le mur d'une maison :

D. M. S
PREPVSA
AVGN. LIBR
CONIVX
RARISSIMA
OBSEQVENS
ET CASTA
CVM GRAND
PIETATE
MARITA
V. A. XXXV
H. S. E
ONISIMVS
MARITAE

Aussi près du palais du bey, dans le mur d'une autre maison :

D M
L CAECILIVS
FIRMIANVS
V. A. XXV
H S E

Dans le mur d'une maison, rue des Épiciers :

D. M. S
PACTVMEIA
HACNE
INCOMPARA
BILIS FEMINA
AMANTISSIMA
MARITI ❦ V. A. XX
H S E O I B Q

Dans la cour d'une maison, rue Damrémont :

D. M.
GEMINIA
CANDIDA
V A. XXV
O. T. B. Q

D. M
SARNIA
SATVRN
INA V A

Dans un mur faisant face à la maison de Ben-Aïssa :

D. M
L TITIVS
MATIA
L^{V} IS TA VII
H S E

Sur la marche d'une boutique :

IVLIA FAVS
TINA VIXIT
ANIS IMIII
C S EST PE

Dans le mur d'une maison, près la brèche :

D . M
SEIA
AGATOPV
LA V. A. XXXIII
H. S. E.

Au-dessous d'une tête :

SEIA CONCO
RDI VICTO
RICVS MARVM

Hauteur de la pierre, 0, 55 cent.

A la brèche, sur un cippe :

D M
L LCIVIV
I FIL QUIR
RVSTICVS
IVMNVS
V. A. XIX

Dans le mur d'enceinte de la ville, à l'extérieur, près la brèche :

SASA
V A XXII HSE
O. I. B. O
NELI

A Bab-el-Djebia, sur un marbre blanc :

A. POMPEIO
A. FIL QVIR MA
RITI MIANO
L NAEVIVS LI
BO PATRVS

Dimensions de la pierre :

Hauteur, 1 mètre 35 cent.
Largeur, 64 centimètres.

Aussi à Bab-el-Djebia, sur un cippe :

A. POMPE
IVS A. FIL
QVIR
MARITI
MIANVS

Dimensions du cippe :

Hauteur, 1 mèt. 20 cent.
Largeur et épaiss., 0,42 cent.

Ce cippe, lors de notre passage, allait être transporté à la direction de l'artillerie, où se trouve réuni bon nombre de monumens épigraphiques et autres.

Sur différens points de l'intérieur de la ville, les inscriptions suivantes :

POMPEIO
RESIVTO
IVDEO
POMPEIA CARA
PATRI RARIS
SIMO
FECIT

Hauteur de la pierre, 0,40 cent.

L. MAECILI
O. P. F. Q. NEPO
TI. FL. PP. EQ. P.
EXORNATO
OMNIBVS. HO
NORIBVS. IN IIIIC.L
FVNCTO
P. PACONIVS CERI
ALIS AMICO OPTI
MO. ET. MERENTI. S. PP.
L. D. D. D.

Dimensions de la pierre :

Hauteur.................. 1, 8 cent.
Largeur et épaisseur,..... 0,54 cent.

D M
APRONIA
CRISIME
V A XXXV
H. S. E

CLAVDI
VS HONO
RATVS
VIXIT AN
IS
XXX

D M
Q T.RAVF SIV
S. FATALIS
V. A. L.
O I B Q

A Codiat-Ati :

D M
QI. VIC
TORICVS
VA LI

Sur le plateau de Mantsourah :

LORIAE DO
AE QVADRA
E CONIVGI RAR
COMPARABILI

Sur un cippe, à Sidi-Makhlouf :

D M
Q HORDIO
NI V SALV
TARIS V A
VIII HSE

A la batterie d'El-Kantara :

D M
CANNIV
S SEVERVS
V A
LXXXXV
H S E

Sur une même pierre, à Aïn-el-Foul, fontaine au bas du sentier conduisant de Bab-el-Djedid à Codiat-Ati :

D. M.
DO AI
LVCRETIA
HOSPITALIA
V. A. XLVI
O. I. B. Q

D. M.
IVLIA MA
VRA P.V. FLA
KARISSIMA
V. A. XXXI
O. I. B. Q

Aussi à Aïn-el-Foul :

D. M.
IOIIVS
HONORA
TVS VIXI
T ANNIS LXXX

Sur un cippe, aux moulins, sur les bords du Rummel :

D M
AL FINAE
M. F
MARCIANA
V. A XVI
H. S. E.

Samedi, 17. — Cette journée fut presque entièrement employée à faire des visites. Nous retrouvâmes, dans M. le général Bedeau et M. l'intendant Lyautey, deux anciens compagnons de l'expédition de Constantine, en 1837. Le premier, alors, n'était encore que chef de bataillon, mais il annonçait déjà ce qu'il est devenu depuis. Nous l'avions revu quelques années après, en 1840, à un combat bien mémorable, le plus mémorable, sans contredit, qui ait été livré en Algérie après l'assaut de Constantine. Nous voulons parler de la prise de Medeah, qui nous fut si vivement disputée au col de Teniah, par les réguliers d'Abd-el-Kader. Le général fut atteint, sur ce point, d'une légère blessure à la face : il commandait alors le valeureux 17ᵉ léger.

Dimanche, 18. — Nous sortîmes de la ville, après déjeûner, pour nous rendre sur le plateau de Mantsourah, où nous désirions revoir la grotte, de si douloureuse mémoire, où nous nous trouvions avec les blessés de notre armée, en 1836, au moment même où l'ordre fut donné de battre en retraite sur Bône. Deux chemins conduisent de Constantine au plateau de Mantsourah, l'un qu'on prend au bas de la ville, et qui passe par le pont d'El Kantara, l'autre qu'on prend à la porte de la Brèche, et qui laisse la ville sur la gauche. De ces deux chemins, nous prîmes le dernier, qui nous fournissait l'occasion de voir, en passant, une inscription précieuse dont la découverte ne fut faite que plusieurs années après notre établissement à Constantine. Cette découverte est due à l'ex-préfet de Constantine, M. le capitaine du génie Carette, qui la raconte en ces termes :

« Il existait, sur la rive opposée (M. Carette était alors placé sur » Codiat-Ati), un rocher taillé à pic. Quoiqu'il régnât sur une » assez grande longueur, il n'avait point encore attiré notre atten- » tion, parce qu'aux heures de nos visites, il était éclairé de face » et ne réfléchissait qu'une clarté uniforme ; mais, en ce moment, » les rayons qui tombaient obliquement, dessinaient avec une » fidélité minutieuse toutes les aspérités de sa surface. Parmi ces » jeux d'ombre et de lumière, nous crûmes distinguer des lignes

» régulières ; et, descendant aussitôt pour examiner de plus près,
» ce ne fut pas sans surprise que nous trouvâmes l'inscription
» suivante gravée sur le roc :

. . . .
QUARTO NONAS NOVEMBRES, PASSIONE MARTYR (UM)
(PI) ORUM HORTENSIUM : MARIANI ET
JACOBI, DATII, APTI (1), RUSTICI, CRISPI-
NI, MELITUNIS, PASTORIS (2), SILBANI, EGIPTII,
JUSTI, SANCTI DIEI MEMORIAM HIC, IN CONSPECTU OMNIUM,
QUORUM NOMINA SCITIS (3), SUFFECIT IND. XV.

» C'est-à-dire :

Le 4 des nones de novembre, jour où souffrirent le martyre les pieux patrons de nos jardins, Marien et Jacques, Datius, Aptus, Rusticus, Crispinus, Melitune, Pastor, Silvain, Ægyptius, Juste, (N....., évêque de Cirta) a consacré la mémoire de ce jour saint, devant tous ceux dont les noms vous sont connus en la quinzième indiction.

» La restitution que nous donnons ici de cette inscription est
» due, en grande partie, aux conjectures du savant M. Hase. »

Le rocher sur lequel se trouve l'inscription, commence au point même où le Rummel s'engouffre sous les murs de la ville ; il en forme la berge gauche. L'inscription est à une assez grande élévation au-dessus du sol, de telle sorte qu'on ne peut la lire qu'en s'en approchant à l'aide d'une echelle De plus, les caractères en sont assez difficiles à déchiffrer, à raison de leur forme quelque peu étrange, qui les rapproche de ceux du moyen âge. Nous y fûmes bientôt rendus dès que nous eûmes traversé le Rummel, et je ne saurais dire l'émotion dont nous fûmes tous pénétrés, mes compagnons et moi, à la vue de ce vestige materiel de l'un des plus beaux traits des premiers temps du christianisme. Nous y reviendrons plus loin, lorsque nous en serons à notre passage à Lambèse, et nous discuterons en même temps une opinion emise par M. le capitaine Carette, relative au lieu où Jacques et Marien,

---

(1) Ou *Apri.*

(2) Un hymne de Prudence réunit le nom de ce saint à celui de saint Juste, dont il est fait mention ensuite.

(3) Cette manière vague de s'exprimer paraît avoir été employée ici, par l'évêque consécrateur, pour désigner, soit les puissances supérieures invisibles, soit les magistrats laïques, sans consigner les noms de ceux-ci sur la pierre de l'inscription commémorative.

mentionnés dans l'inscription, ont reçu la couronne du martyre (1).

Après nous être assez longtemps arrêtés ou, pour mieux, oubliés en regard de la magique inscription, nous reprîmes notre route en gravissant la côte rapide de Mantsourah.

Rendus sur le point où devait être la mémorable grotte aux blessés français, nous ne la retrouvâmes pas : des travaux de mine l'avaient complètement détruite, peut-être pour effacer le souvenir des atrocités qui s'y commirent, ce que nous ne demandâmes pas. Quelques années avaient suffi pour faire disparaître un immense rocher, — quinze siècles avaient respecté quelques caractères faiblement tracés sur un autre ! ne semble-t-il pas qu'il y ait ici quelque chose de providentiel ?...

Malgré la disparition du rocher, dont il y avait table rase, je n'en aurais pas moins pu disposer, dans l'ordre où ils étaient, les pauvres blessés dont je partageais la demeure, tout-à-fait aux avant-postes de l'armée (2). Il me semble ressentir encore, comme

---

(1) Lorsqu'on se rend de Constantine à Sétif par la plaine des Abdenour (c'est la seule route suivie aujourd'hui), on longe sur la droite une chaîne de montagnes qui limite la Kabylie au sud : là sont des grottes nombreuses qui doivent avoir servi de refuge aux chrétiens dans les temps de persécution, et dont quelques-unes s'aperçoivent de la route même dont nous parlons. La plupart offrent au voyageur des noms de martyrs inconnus dans l'histoire. Il en est de même d'une grotte que j'ai visitée dans le cours du voyage dont je donne la relation, et qui se trouve au sommet de Djebel-M'taïa, montagne qui domine toutes celles de la contrée, à environ trente-deux kilomètres de Guelma. Ici, le nom du martyr est suivi des lettres B A. S. A l'entrée même de la grotte, sur la gauche, se lit aussi l'inscription suivante :

PATER NOS. . . .
IMAGINI. . . . .
SACRAMENT. .
DONATVS . . .

M. le d[r] Grellois, qui nous accompagnait à la grotte de Djebel-M'taïa, l'avait déjà visitée, et il en avait fait une fort intéressante description qui a paru dans la *Revue d'Orient*, année 1843. A l'époque de notre commun voyage, en 1847, on venait de découvrir, à quelques pas de l'entrée de la grotte, une mine d'antimoine. Le Djebel-M'taïa est en pleine Kabylie ; nous nous y rendîmes d'Hamman-Meskoutin, et c'est une des promenades les plus agréables qu'on puisse faire dans cette contrée.

(2) L'armée était sans abri, et le temps des plus mauvais. La grotte, que nous avions trouvée par hasard, en nous avançant pour mieux découvrir la ville, fut donc considérée comme une bonne fortune pour les malades de l'armée : il en eût été autrement dans la prévision d'une retraite, puisque, dans cette prévision, on livrait sans défense, aux premiers coups de l'ennemi, les malheureux qu'on y aurait déposés.

A côté de cette grotte, il en était plusieurs autres où vinrent se réfu-

une impression d'hier, celle qui nous surprit tous lorsque, vers la fin d'une nuit froide et brumeuse, une voix charitable vint nous crier en courant : *Sauvez-vous ! les Arabes montent !...* Et, en effet, les Arabes montaient ; ils montaient des bords du Rummel vers notre grotte, alors devenue un point de reconnaissance par les deux pièces de montagne qui se trouvaient tout à côté, et que nous devions y laisser.

Les blessés qui ne purent être retirés assez à-temps, furent massacrés par les premiers Arabes qui pénétrèrent dans la grotte ; ceux qui avaient pu en sortir ne furent pas plus heureux : ayant eu l'imprudence de monter sur deux prolonges abandonnées, croyant qu'on allait venir les atteler, ils y furent bientôt joints et massacrés (1) Ceci se passait sous les yeux de l'armée, alors dans tout le désordre d'une retraite, et c'est à ce moment que le chef de bataillon Changarnier, chargé de soutenir l'arrière-garde, s'arrêta et se forma en carré, fait d'armes qui le fit connaître et lui ouvrit la belle carrière qu'il a parcourue depuis. Qui m'eût dit alors, au milieu des plus vives émotions qu'on puisse éprouver sur un champ de bataille, qui m'eût dit que, douze ans plus tard, il m'arriverait de prendre paisiblement le café, au sein même de la capitale algérienne, avec le chef de l'armée ennemie, Hamed-Bey (2), et que ce serait de lui-même que j'apprendrais »

---

gier, sans y avoir été envoyés, les hommes qui ne pouvaient plus aller par suite des fatigues, du froid et du manque de subsistances. C'est à cette dernière cause surtout que doivent être rapportées les congélations, en grand nombre, qui apparurent dans l'armée comme elle opérait sa retraite, bien que, pendant toute la durée de son séjour sous les murs de la ville (trois jours), le thermomètre ne fût jamais descendu au-dessous d'un demi-degré cent. au-dessus de zéro.

(1) J'eus plus tard, sur cette catastrophe, des détails bien affligeans ; ils me furent donnés par le fils de Ben-Aïssa (mentionné plus haut), qui se trouvait au nombre des assaillans des deux prolonges.

(2) Nous le cherchions alors partout, sans pouvoir l'apercevoir nulle part, ce qui se prolongea jusqu'à Medjez-Amar (à moitié chemin de Bône à Constantine), où les troupes d'Hamed cessèrent de nous suivre.

L'ex-bey de Constantine, Sidi-el-Hadj-Hamed-Bey, s'est rendu à la France le 5 juin 1848 Il était peu après à Alger, où il vit aujourd'hui avec une faible pension de notre Gouvernement. Nous ferons, de ce personnage, le sujet d'une notice que nous placerons à la fin de notre relation. Nous y joindrons une *Chronologie des beys de Constantine, depuis* 1775 (1168 *de l'hégire*) *jusqu'en* 1826 (1242 *de l'hégire*), époque de l'élection d'Hamed au beylicat de Constantine. Nous empruntons ce travail aux *Mémoires d'Hamed*, rédigés par son ami, M. le capitaine de Rouzé, chef de bureau au secrétariat-général du Gouvernement, à Alger Ces *Mémoires*, dont on doit désirer la publication, offrent un grand intérêt autant par le personnage qui en fait le sujet, que par les événemens auxquels il a été mêlé.

jusques dans les plus petits détails, ce qu'était devenu le mulet chargé de mes bagages, que j'avais perdu pendant la campagne?... Ce qu'il était devenu, le voici : il avait été pris par l'ennemi et conduit au Bey, comme toutes les autres prises alors faites sur les Français, et cent douros avaient été la récompense donnée à l'auteur de la capture. Hamed me parla, à cette occasion, d'une boîte contenant des insectes piqués sur du liège, laquelle boîte faisait partie d'une prise qui avait eu lieu peu avant notre expédition, dans une escarmouche entre ses troupes et celles du chef-d'escadron Yussuf, alors en garnison à Bône. Hamed se rappelait avoir donné dix douros pour la boîte ; elle l'avait quelque peu amusé, en songeant que nos soldats pouvaient s'occuper à ramasser et à conserver ainsi de si petites bêtes (1). Cette boîte, me disait encore Hamed, a été déposée dans mon palais, et vous auriez pu l'y voir lorsque vous y êtes entrés (les Français). Je ne pus m'empêcher de sourire à cette observation de l'ex-Bey : ceux d'entre nous qui entrèrent au palais ou, pour mieux dire, ceux qui y logèrent avec le duc de Nemours, pouvaient avoir à y chercher bien autres choses que des boîtes d'insectes !... Je me borne à faire remarquer ici que le Bey, en sortant de Constantine, quelque temps avant le siége, n'avait emmené avec lui que ses femmes légitimes ; toutes les autres, qui composaient le sérail, étaient restées à Constantine, et, avec elles, par conséquent, tous les tissus et autres objets d'approvisionnement destinés à leur usage ; les magasins du palais en regorgeaient, et de-là provinrent, pour le dire en passant, les belles couvertures de laine et autres effets de literie qui furent d'un si grand secours aux nombreux brûlés et autres blessés de l'armée expéditionnaire.

Puisque nous venons de nommer le sérail du bey Hamed, nous en dirons de suite quelques mots.

Ce sérail, que nous visitâmes deux ou trois jours après notre entrée dans la ville, était une vaste maison mauresque ouvrant dans l'intérieur du palais. Les appartemens en étaient généralement sombres, et la plupart communiquaient les uns dans les autres. Leur ameublement, loin d'être somptueux, était fort simple : il consistait surtout en tapis, matelas, coussins et bahuts (2).

Le personnel se composait de plusieurs centaines de femmes de tous les âges et de toutes les couleurs, depuis la négresse jusqu'à

---

(1) Il paraîtrait que quelque entomologiste accompagnait les troupes de M. le chef d'escadron Yussuf.

(2) Sortes de malles en bois de cyprès (bois choisi pour cette destination à cause de son odeur), dans lesquelles les indigènes mettent tous leurs effets de corps ; ils s'en servent, en un mot, comme nous de nos armoires, meubles qu'ils ne connaissent pas.

la Georgienne et même à la Circassienne (1). Cette bigarrure de couleurs n'était pas ce qui flattait le plus les yeux; ils en étaient, au contraire, très-désagréablement affectés. Aucune figure riante, ou seulement quelque peu gracieuse, n'apparaissait dans cette agglomération feminine; mais cela tenait sans doute aux événemens qui venaient de s'accomplir, ainsi qu'aux inquiétudes qui devaient s'ensuivre au sérail. Et, en effet, quel était le sort réservé à ses habitantes? C'était ce que chacune devait se demander..... Bon nombre d'elles avaient des enfans, ce qui n'ajoutait pas du tout à la propreté des appartemens, dont aucun ne sentait la rose; tous, au contraire, laissaient monter au nez d'assez mauvaises odeurs, malgré les parfums qu'on y brûlait sans cesse. En resumé, si tous les sérails ressemblent à celui de Constantine, et tous doivent y ressembler plus ou moins, j'engage les voyageurs à ne jamais visiter, ailleurs que dans les livres., ces sortes d'établissemens. Aussi le bey Hamed s'abstenait-il d'entrer dans son serail, on me l'a assuré toutefois; seulement, deux ou trois fois par mois, il en faisait sortir le personnel, pour en passer la revue, comme un colonel passe la revue de son régiment. A cet effet, les femmes se plaçaient sur deux rangs, que le bey traversait, s'arrêtant plus ou moins auprès de chaque femme, pour s'assurer de son état de santé et de ses besoins personnels. Cette inspection, qu'accompagnait une femme de confiance, était toujours suivie d'une distribution de remèdes, de vêtemens, d'objets de toilette et de divers cosmétiques, tels que parfums, essences, poudres d'antimoine et de henné.

Le sérail, à notre entrée à Constantine, était gardé par une jeune femme, sans doute à défaut d'eunuque. Cette femme, nommée Aïcha, a acquis, peu après, une certaine celébrité : elle s'est faite chrétienne et a epousé un Français. Son baptême et son mariage s'accomplirent à Alger, au couvent des Sœurs de la baronne Vialar, où elle avait été recueillie à son arrivée de Constantine. C'était à peu près la plus jolie femme du sérail, celle à laquelle le maître, à ce qu'il paraît, était le plus attaché, et c'était aussi, à l'époque dont nous parlons, un veritable cerbère, qui ne cédait qu'à la force le passage dans son bercail. Plus tard, après son baptême, et comme elle commençait à parler notre langue, je lui rappelai la mauvaise grâce qu'elle avait mise à m'ouvrir les portes de son trésor : elle sourit, mais sans paraître trop repentante de ce que je lui reprochais. Cette femme, dont les journaux ont entretenu le public, a habité Paris après son mariage; elle est maintenant en Egypte avec son mari, et on assure qu'elle s'est

---

(1) Il y avait quelques Georgiennes et quelques Circassiennes dans le sérail.

parfaitement façonnée à nos mœurs et à nos usages, en devenant une excellente femme de ménage.

Aïcha, qui est fort blanche, ignorait son origine ; elle se rappelait seulement qu'elle avait été prise fort jeune, sur les côtes d'Italie, elle et son frère (1). Elle est donc née de parens chrétiens, et c'est le souvenir de cette origine qui l'a engagée à abjurer le mahométisme, pour retourner à la religion de ses pères. Elle eut pour parrain l'evêque d'Alger, alors Mgr Dupuch, et, pour marraine, une dame de Bordeaux. Le duc de Nemours, avant de quitter Constantine, avait ordonné sa mise en liberté et celle de ses compagnes. Celles-ci, dont un bon nombre avaient des parens à Constantine, furent réparties entre les notabilités de cette ville, à l'exception de deux qui furent dirigées sur Paris, sous le patronage d'un haut personnage ; elles y donnèrent, plus tard, quelque embarras à notre Gouvernement.

Lundi, 19. — Mes compagnons de voyage et moi, nous déjeûnâmes chez M. le général Bedeau, commandant supérieur de la province. Comme nous devions passer à Batna, il nous engagea à nous y rendre, non par la route ordinaire, mais par l'ancienne voie romaine, qui laisse la première sur la droite. La dernière nous faisait passer sur plusieurs points importans, sous le rapport archeologique, notamment à Tamugadis et à Lambasa. Nous adoptâmes avec empressement l'itinéraire que M. le général Bedeau nous engageait à suivre, bien qu'il ajoutât à notre marche une journée de plus.

Le palais du bey Hamed, où nous nous trouvions, est affecté à la résidence du commandant supérieur de la province. Ce palais fut bâti par Hamed lors de la prise d'Alger, en 1830. Il est fort remarquable par sa construction, et nous renvoyons, sur ce sujet à la description du palais faite par divers voyageurs.

En sortant de table, le général nous proposa une promenade dans sa belle demeure, qui avait déjà subi bien des transformations depuis le départ de son premier propriétaire. Le général nous fit voir, chemin faisant, une colonne miliaire qui, depuis peu, lui avait été envoyée de l'intérieur. Nous étions accompagnés, dans cette promenade, par le premier chiaoux du général, le célèbre Braham qui, sous l'administration du général Négrier, avait fait tomber tant de têtes..... C'est un vieux Turc qui, du temps du bey Hamed, était janissaire. Lorsque celui-ci passa à Constantine, pour aller à Alger, après s'être rendu à la France, Braham s'empressa de venir lui baiser la main. Cet homme qu'on croirait être une sorte de bête féroce, à la mémoire des flots de sang qu'il a répandus, n'a rien dans la physionomie qui decèle un naturel sanguinaire : c'est tout bonnement une de ces natures passives qui n'ont de volonté que celle qu'on leur imprime, et qui semblent nées pour

(1) Il n'existait plus lors de la prise de la ville.

s'incarner, en quelque sorte, avec ces hommes de sang qui s'en servent pour la perpétration de leurs actes. Durant toute notre promenade, Braham ne souffla pas un mot ; tout son être semblait comme attaché, par les yeux, à ceux de son maître, assez heureux pour avoir pu quitter son commandement, sans avoir eu besoin de recourir à son sanguinaire concours. En résumé, Braham, le grand coupeur de têtes, malgré tout le sang humain qu'il a répandu, ne tuerait peut-être pas une poule par le seul fait de sa volonté. Telle est, du moins, l'impression que nous a laissée sa personne, et qui nous porterait à l'absoudre sans restriction aucune, s'il avait à comparaître devant notre tribunal pour rendre compte de toutes les têtes tombées, comme aussi de tous les cous étranglés ou tordus et autres méfaits qui sembleraient devoir peser sur sa conscience.

Nous vîmes, dans la soirée, le négociant Garcin, à qui revient l'honneur d'avoir été le premier à Tuggurth. Ce voyage était encore tout récent (janvier 1847) ; depuis, il en a publié la relation dans le *Journal de Constantine*, feuilleton du 30 avril 1848 au 30 décembre, même année. Cette relation, faite principalement au point de vue commercial, ne manque pourtant pas d'intérêt sous d'autres rapports. M. Garcin se rendit de Biscara à Tuggurth en sept jours. Son retour fut plus rapide : il l'accomplit en cinq jours. Nous vîmes chez lui un jeune couple nègre, avec une belle autruche femelle : le tout lui avait été donné en cadeau par le petit souverain de Tuggurth. Depuis le retour de M. Garcin, plusieurs autres personnes ont fait le même voyage, qui ne sera bientôt qu'une promenade pour nos voyageurs en Algérie, mais surtout pour nos compatriotes de Biscara.

Mardi, 20. — La journée se passa, en grande partie, en préparatifs de voyage. Les Chaouia, qui ont fort préoccupé les anthropologistes, sont assez nombreux à Constantine, et j'en vis une famille qui prépara beaucoup les études que je me proposais d'en faire, à notre passage dans les Aurés.

Je revis, dans la même journée, l'ancien Hakem-Hamouda, cet homme qui nous était apparu en 1837, comme le sosie du Christ ; il lui ressemblait par toute sa personne et par sa belle tête surtout. Que de changemens s'étaient opérés chez cet homme ! Il n'était plus que l'ombre de lui-même, et c'était à ce point que je ne l'eusse certainement pas reconnu, si je n'avais su être en sa présence (1).

Nous aurons terminé ce que nous avions à dire sur Constantine, lorsque nous aurons parlé des sources thermales qui sourdent d'une foule de points de ses environs. Il en est deux principales, et ce sont les seules dont nous nous occuperons, car toutes se ressemblent, ou diffèrent peu les unes des autres, au

(1) Voir, sur ce personnage, les journaux du temps.

point de vue de leurs propriétés physiques et de leur composition chimique. Ces deux sources se voient, l'une à l'entrée du Rummel, sous les murs de la ville, l'autre, à Sidi-Memnon (1).

1re SOURCE. — Elle sourde sur le bord même du Rummel, rive droite, du fond d'une excavation de rocher qui a été continuée sous forme de voûte par les Indigènes. On y pénètre par une ouverture basse et étroite. L'eau, à sa sortie même du rocher, forme un volume assez considérable pour que trois ou quatre hommes puissent s'y baigner à la fois. Une épaisse vapeur se dégage toujours de la surface de l'eau, de telle sorte qu'on peut prendre, à volonté, ou un bain ordinaire, ou un bain à vapeur. Beaucoup d'indigènes se contentent de ce dernier bain.

L'eau est très-limpide et n'offre aucun mauvais goût à la dégustation. Sa température, prise le 30 octobre 1837, à quatre heures du soir, était de 30°, et celle de l'atmosphère, au-dessus de la surface de l'eau, de 25°, thermomètre centigrade (2). Soumise à l'analyse, cette eau a donné, pour un litre de liquide, 0,727 de matières salines, savoir :

Hydro-sulfate de soude		0,060
Carbonates	de magnésie	0,053
	de chaux	0,070
	de fer	0,087
Chlorure de sodium		0,087
Silice		0,017
	Perte	0,186
	Total	0,727

2e SOURCE. — Celle-ci, connue sous le nom de Sidi-Memnon, se fait jour au pied du rocher sur lequel la ville est assise, en regard du point où le Rummel quitte la ville pour continuer son cours vers la mer. Cette source est recouverte d'une voûte qui permet d'y prendre des bains de vapeur comme à la précedente. La partie inferieure de cette voûte est toute romaine; sa partie supérieure, bien que construiteen pierres de même origine, est entièrement arabe, mais, très-vraisemblablement, elle était aussi romaine primitivement.

(1) Voir plus haut ce qui a été dit de celle de l'oasis située sur la route de Philippeville à Constantine. Une autre source, non moins abondante que celle-ci, est celle qui arrose les jardins de Sala-Bey (à six kilomètres ouest de la ville), et où on peut se baigner dans des baignoires romaines encore en fort bon état. Les Romains avaient là un établissement considérable ; il en reste, outre les baignoires dont nous venons de parler, un grand bassin entièrement recouvert, une mosaïque qui se détériore de plus en plus, etc.

(2) Le thermomètre centigrade est toujours celui dont nous nous sommes servi pour les observations rapportées dans notre relation, et nous en prévenons une fois pour toutes.

L'eau de la source de Sidi-Memnon ne paraît différer en rien, au point de vue de ses propriétés physiques, de celle de la première source. Sa température, prise le 22 octobre 1837, dans l'après-midi était de 31°, celle de la voûte étant alors de 28°. L'analyse qui en a été faite a donné, pour un litre d'eau, 0,667 de matières salines; savoir :

Carbonates	de chaux	0,163
	de magnésie	0,110
	de fer	0,067
Chlorure de sodium		0,053
Débris de matières organiques		0,167
	Perte	0,107
	Total	0,667

Les eaux de Sidi-Memnon étaient très-fréquentées par les indigènes. On y voyait des tortues, en grand nombre (*Emys leprosa*), qui, non seulement étaient respectées par les baigneurs, mais qui étaient encore pour eux l'objet d'une sorte de culte. Il y en avait aussi du temps de Léon l'Africain, qui en parle en ces termes :

Hic maxima est testudinum copia, quas ejus civitatis mulieres dæmones dicunt, et quoque contingit aliquem corripi febre, aut alio quovis morbo, illud mox à testudinibus profectum putant (1). (Léon l'Africain, liv. v.)

Le voyageur arabe eût pu mentionner aussi, comme vivant dans les mêmes eaux, sinon le petit mollusque (*Paludina*) qu'on trouve sur les bords du bassin, du moins la grosse grenouille (*Discoglossus pictus*) qui, soir et matin, fait retentir la voûte de son très-peu harmonieux coassement.

On n'arrive pas à la source de plain-pied; on y descend par un escalier d'une vingtaine de marches. Sur la dernière était une figure, en grande partie effacée, qui paraissait être celle d'un bélier. Ne serait-ce pas ici, mais deterioré, le bœuf-sanglé figuré par Shaw (t. 1er, pag. 160), avec un crabe (*Thelphusa fluviatilis*),

(1) La même superstition se retrouve dans la régence de Tunis. Ainsi, comme j'y visitais, il n'y a pas longtemps, la source thermale de l'ancienne Utique, j'y trouvai des femmes jetant des miettes de pain sur une pierre faisant saillie à la surface de l'eau; elles criaient en même temps *Abou! Abou! Abou!* ce cri faisait sortir, d'entre les pierres, une forte émyde qui venait manger ce qu'on lui jetait. Je voulais m'en emparer, mais je dus renoncer à ce dessein à la levée de boucliers de toutes les femmes qui entouraient la source : elles m'eussent, je crois, arraché les yeux, si j'eusse persisté plus longtemps dans mon dessein.

séparés l'un de l'autre par une inscription, que nous reproduisons d'après le même voyageur :

M. MAGNI. IVS
FELIX QVIR IT
SECR. ET. IVS
VIX. AN. XXXX

Shaw rapporte encore une autre inscription qui existait sur les mêmes lieux : elle a également disparu. A défaut de cette inscription, nous en avons aperçu une autre sur une pierre rapportée, comprise dans la maçonnerie de la voûte, à l'extérieur ; la voici :

MAE
C IVLI
TONIS
|XXXX
IVLIVS I
TOR PAR (1)

DÉPART DE CONSTANTINE, BIVOUAC CHEZ LES BÉNI-HADDADAH.

Mercredi, 21. Nous partîmes de Constantine à onze heures et demie du matin, en prenant l'ancienne voie romaine, selon le conseil que nous en avait donné M. le général Bedeau. La direction de la route que nous avions à parcourir était donc S.-S.-E. Notre escorte n'était pas nombreuse ; elle se composait seulement de cinq spahis, dont un brigadier, mais elle était suffisante. Une escorte plus nombreuse nous eût même été un embarras, ainsi que la suite de notre voyage nous l'a démontré chaque jour davantage. A notre escorte était joint un interpréte.

Nous voyageâmes quelque temps dominés par des montagnes. Aprés quoi, nous nous trouvâmes sur un plateau où nous marchâmes le reste de la journée. Des traces de portes romaines, échelonées de cinq minutes en cinq minutes, nous indiquaient que nous étions bien sur l'ancienne route de Cirta à Lambasa. La plante la plus commune de cette route, et la bordant des deux

(1) Un éboulement du rocher au pied duquel est la source l'avait fait disparaître, mais elle s'est remontrée un peu plus loin, non moins abondante, près d'un petit moulin qu'elle fait encore tourner aujourd'hui comme en 1837.

côtés, était l'artichaud sauvage (*Cinara spinosissima*, Desf.), dont les tiges et les fruits sont d'une si grande ressource pour les indigènes ; les européens ne les dédaignent pas non plus, et ils ont été, dans maintes et maintes occasions, d'un grand secours pour nos soldats manquant de vivres.

A deux heures, nous étions au pied d'un poste romain sis immédiatement sur la route, et dont il reste, saillant de plusieurs pieds hors du sol, le tracé de l'enceinte, avec un grand amas de pierres taillées. Nous nous détournâmes de ces ruines, sur la gauche, pour aller nous reposer à une source voisine connue sous le nom d'*Aïn-Kerma*. On la connait aussi sous celui d'*Aïn-Bey*, nom qui lui vient de ce que les beys de Constantine y envoyaient faire leurs provisions d'eau, l'eau de cette source passant pour la meilleure de la province.

L'Aïn-Kerma ou Aïn-Bey se compose de plusieurs sources qui forment, par leur réunion, un cours d'eau assez large et rapide. La principale est encaissée par une construction romaine en pierres de taille et en briques rouges, qui s'élève encore à environ deux pieds au-dessus du sol. Le ruisseau, à sa naissance, court nord-sud, et des femmes arabes y lavaient du linge au moment de notre passage Dans le nombre des plantes en fleurs qui émaillaient ses bords, étaient l'*Adonis vernalis*, l'*Anagallis caerulea*, l'*Iris germanica*, l'*Oxitropis montana*, la *Salvia pratensis*, la Renoncule bulbeuse, le *Papaver reas*, la Scorzonère des prés, des petites espèces de Calendule, d'Éménocale, de Cyste, de *Silene*, de Chrysanthème, etc. J'en partis en y laissant mes lunettes, perte dont je ne m'aperçus que rendu au bivouac ; elle m'eût été plus sensible si, moins habitué aux voyages que je ne le suis, je n'avais fait provision de lunettes, de ces objets devenus, pour ainsi dire, par l'usage, partie intégrante de notre pauvre organisation.

Depuis notre départ, nous n'avions cessé de voir devant nous, et sur la gauche, à l'est, le Bou-Kameroun et le Guérioun, deux montagnes remarquables. La dernière se distingue de l'autre par une configuration sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Vers les cinq heures et demie, nous débouchions dans une vallée connue sous le nom de la source qui l'arrose, l'Aïn-Haddadah. Cette vallée, qui est toute marécageuse, est sillonnée par une multitude de petits ruisseaux dont l eau est très-salée. Aussi dépose-t-elle, sur les bords des ruisseaux qu'elle parcourt, dans la saison des chaleurs, une assez grande quantité de sel, pour qu'elle puisse suffire aux besoins de tous les habitans de la contrée. L'atmosphère s'était beaucoup refroidie depuis que le soleil s'approchait de l'horizon, et nous souffrions déjà du froid lorsque nous aperçûmes le point où nous devions passer la nuit.

Il était six heures quand nous arrivâmes, bien fatigués, chez les Béni-Haddadah, fraction de la grande tribu des Sinouls. De·

gros nuages roulaient alors sur les flancs du Guérioun, en de-çà duquel s'élevaient les tentes des Béni-Haddadah.

L'emplacement qu'ils occupaient était tout couvert de Dryas (le Bou-Nefa des habitans de la côte, *Thapsia garganica*, Lin.), plante qui occupe un des premiers rangs dans la matière médicale indigène. Sa racine est très-employée comme purgative, ainsi que pour produire des rubéfactions de la peau (1). Les femmes indigènes, maures, kabyles et arabes, lui attribuent des propriétés qui la font rechercher (2); les principales seraient de donner de l'embonpoint, de rendre la peau blanche et lisse, et de faire cesser la stérilité. De quelques recherches que j'ai faites sur cette plante, il y a déjà plusieurs années, il résulterait qu'elle pourrait être le Silphion des Grecs, qui était le *Silphium* ou le *Laserpitium* des Latins, plante qui jouissait d'une si grande célébrité, et que les naturalistes modernes n'ont pas encore retrouvée (3).

Selon les Haddadah, les chèvres *seules* touchent à la Dryas, et ce serait un poison pour tous les autres animaux (4). Ce dire des Haddadah nous a été répété sur d'autres points de la province. La Dryas est très-multipliée chez les Haddadah ; elle constitue, pour ainsi dire, la mauvaise herbe de leur territoire, circonstance qui nous fit baptiser notre bivouac chez eux du nom de *bivouac des Dryas*.

La Scille (*Scilla maritima*) et l'artichaud sauvage (*Khorchef* en arabe), que nous n'avions guère cessé de voir depuis Philippeville, ne croissent pas chez les Haddadah : ils nous avaient laissés à notre entrée dans la vallée.

Les Haddadah ont des troupeaux de chameaux qui paissent à la manière de nos troupeaux de bœufs et de moutons, et c'est un

---

(1) A cet effet, il faut que la racine soit fraîche. Il en sort alors un suc laiteux qui agit à l'instar du vésicatoire.

(2) Au printemps, lors de la récolte de la racine de Bou-Néfa, les herboristes d'Alger, parcourent les rues en criant *Bou-Néfa ! Bou-Nefa !* Les femmes font alors leur provision.

(3) Sur le *Silphion* des Grecs, le *Silphium* ou le *Laserpitium* des Latins. *Moniteur algérien* du 1er mars 1843. Voir aussi l'*Écho du Monde savant*, même année.

(4) Un fait qui vient à l'appui des propriétés malfaisantes de la Dryas, c'est un usage que j'ai trouvé établi dans la Régence de Tunis, et qui consiste à jeter, sur les figuiers de Barbarie (*Cactus opuntia*) des feuilles de Dryas ou Bou-Néfa (*le père de l'utile*), afin d'en écarter la dent des chameaux, qui en sont très-friands. J'ai vu de ces feuilles, ainsi jetées sur des figuiers de Barbarie, sur différens points de la Régence, notamment dans mon trajet de Madhia, l'ancienne *Africa*, aux ruines de *Tapsus*, sur le cap Dimas, ville immortalisée par la dernière bataille de César en Afrique.

spectacle assez curieux pour qui en est témoin pour la première fois. Les chameaux intéressent par leurs jeux, qui consistent surtout en sauts et en bonds ; ceux de leurs petits, auprès de leurs mères, intéressent encore davantage. Mais ce qui n'intéresse pas du tout au milieu de ces bandes d'animaux, ce sont leurs cris à la fois si rauques et si perçans, alors surtout qu'ils se font entendre au milieu de la nuit.

Rendus chez les Béni-Haddadah, nos bagages étaient encore loin derrière nous, ce qui tenait à ce que nos bêtes de somme avaient été chargées outre mesure à notre départ de Constantine. Or, avec nos bagages était notre tente. Force nous fut donc, la nuit étant déjà avancée, d'accepter l'hospitalité qui nous fut offerte par le chef du douar. Ainsi, nous partageâmes sa tente, avec sa famille, dont nous n'étions séparés que par une mince cloison en tissu de laine. Notre passage dans le pays était, pour ses habitans, un événement, ainsi qu'en put juger notre interprète ; car, toute la nuit, nous ne cessâmes de faire le sujet de la conversation de la famille arabe.

Ce fut chez les Haddadah que nous reçûmes, pour la première fois, la Diffa, ainsi qu'on appelle le repas offert par l'Arabe aux voyageurs qui le visitent. La Diffa ordinaire, dans le pays où nous étions, comme dans celui que nous allions parcourir, se compose du couscoussou, dont tout le monde connaît la composition, d'œufs, de dattes et de lait. Cette offrande se répéta chaque jour, matin et soir, dans tout le reste de notre voyage.

DÉPART DE CHEZ LES BÉNI-HADDADAH, BIVOUAC A AÏN-MORNIATH.

Jeudi, 22. — Au soleil levant, quelques nuages ; le thermomètre, qui était descendu assez bas dans la nuit, marquait 9° (1). Il était déjà huit heures lorsque nous nous mîmes en route. Le temps, malgré l'heure avancée, était encore très frais. A huit heures et demie, nous traversions l'Oued-Melila, ruisseau provenant de la source du même nom, qui n'en est pas éloignée. Notre route était alors Sud-Est. A neuf heures, nous entrions dans le pays d'El-Fesguiath, et nous nous arrêtâmes, peu après, dans un douar des Smouls, celui des Beheschas, dont les tentes étaient placées en regard et à peu de distance du trou du Guérioun. Les arabes appellent ainsi une vaste et profonde anfractuosite de la montagne, ouverte à l'Ouest, et qui apparaît de fort loin au voyageur qui vient de Constantine.

Parmi les herbages qui furent apportés à nos chevaux et bêtes de somme, chez les Beheschas, étaient la santoline (*Santolina*

---

(1) Cette nuit et les suivantes, le thermomètre descendit jusqu'à 1° au-dessus de zéro, ce qui, joint au vent du nord qui soufflait en même temps, constituait une atmosphère assez froide.

chamaecyparissus), et une petite centaurée qu'ils désignent sous le nom de Grouen-Aksel, et dont ils mangent les jeunes feuilles. C'est ce que nous ne savions que depuis la veille seulement ; nous l'avions appris à notre bivouac chez les Haddadah, où nous en avions vu plusieurs manger la plante dont nous parlons, assis près de la source qui fournit à leurs besoins. Celle-ci se voit en arrière et sur la gauche du campement qu'ils occupaient lors de notre passage.

Les jeunes feuilles du Grouen-Aksel ressemblent, par leur imbrication, à des artichauds naissans. C'est un manger agréable, et que je recommande aux voyageurs qui parcourent les hauts plateaux de l'Afrique du Nord (1).

Nous nous remîmes en marche à onze heures. La route que nous allions parcourir traverse une plaine immense, qui se déroulait majestueusement devant nous. A midi, nous étions aux ruines romaines qui portent le nom d'El-Fesguiath. Ces ruines consistent en un grand nombre de pierres de taille amoncelées çà et là. Deux heures après, nous étions à Aïn-Morniath, où nous arrivâmes en foulant aux pieds un agréable tapis formé par la fleur de la mauve commune. Le mauvais temps qui s'annonçait, nous engagea à y dresser notre tente pour y passer la nuit. Et, en effet, à peine était-elle dressée, que nous reçûmes une averse considérable.

Depuis notre entrée dans la vallée des Haddadah jusqu'à Aïn-Morniath, nous avons cheminé ou à travers des prairies naturelles, ou à travers des plages sablonneuses couvertes de *Salsola* et autres plantes propres à la région maritime : ici nous apparaissaient des champs ensemencés, avec d'autres caractères qui annonçaient que nous entrions dans une zône nouvelle.

Les plages sablonneuses dont nous venons de parler s'étendent à l'Ouest de la route, du Nord au Sud ; elles sont couvertes d'eau l'hiver et forment ainsi un lac d'une grande étendue. L'eau en est salée et fournit du sel par l'évaporation. C'est ici la position romaine désignée, sous le nom de *Lacus regius*, dans la table de Peutinger, et au Sud de laquelle s'élève le Nif-Enser (*le corps perdu*), montagne remarquable par sa configuration (2). Une légende, assez intéressante, s'y trouve attachée ; elle fait le sujet

---

(1) La centaurée dont je parle est encore à déterminer. En Algérie, je ne l'ai vue que sur les hauts plateaux ; mais, dans la Régence de Tunis, elle se rapproche du littoral, dans le Sud du moins. Ainsi, je l'ai rencontrée en grande quantité, en mars dernier, dans les environs de Sousse ; elle était alors très-bonne à manger. Dans la Régence de Tunis, comme sur les hauts plateaux de l'Algérie, elle entre pour beaucoup dans la nourriture des bestiaux.

(2) Son sommet offre des dentelures qu'on dirait avoir été faites par la main de l'homme.

d'un feuilleton inséré dans la *Sentinelle de la Méditerranée*, mois de novembre et décembre 1846.

Le *Lacus regius* est d'un aspect fort triste, alors surtout qu'il se trouve à sec : lorsqu'il est couvert d'eau, les oiseaux qui en sillonnent la surface, lui donnent un peu d'animation. Parmi ces oiseaux, nous nommerons la cicogne qui s'y voit, de coutume, en nombre considérable. La Salicorne et des *Salsola*, voilà, à peu près, les seuls végétaux qu'on y aperçoit. Les dernières, connues des habitans sous le nom générique de Rgheal ou R'goul, ne sont pas sans utilité ; elles sont même d'une grande ressource pour les bestiaux de ces contrées : tous en mangent, sans en excepter ni les chevaux ni les chameaux.

DÉPART D'AÏN-MORNIATH, BIVOUAC SUR L'OUED-CHEMEURRA.

Vendredi, 23. — La nuit du 22 au 23 fut très-froide, ce qui provenait surtout d'une brume glacée qui tombait. Bien que le soleil fût déjà levé et chaud, le thermomètre ne s'élevait encore que de 2° à 2° et demi. Nous partîmes à sept heures, et parcourûmes d'abord une plaine toute tapissée par les fleurs jaunes de l'*Altona cherifolia*. Une demi-heure après, nous étions au marabout de Sidi-Mourgat, dans les environs duquel sont quelques ruines romaines. Dix minutes plus tard, nous nous arrêtâmes près d'un monument isolé et du centre duquel s'élevait, en traversant des pierres de taille amoncelées, un lentisque atlantique (*Pistacia atlantica*. Desf.), arbre qui s'offrait à nos regards pour la première fois. Le monument, dont nous ne saurions indiquer la destination, est de forme carrée ; il a six mètres de hauteur, et chacune de ses faces en a neuf. Toutes les pierres qui entrent dans sa construction sont carrées et d'un calcaire très-dur ; celles qui se trouvent amoncelées dans son intérieur, proviennent de sa partie supérieure écroulée. Il est connu des habitans de la contrée sous le nom de Casser-Bita-Taloubet. Nous y restâmes jusqu'à neuf heures trois quarts. Peu après, nous étions sur les bords d'un cours d'eau assez rapide, et sur la rive droite duquel sont les restes d'une ville qui paraît avoir eu de l'importance. On retrouve encore le trace d'un grand nombre de maisons, avec celui d'une longue muraille qui longeait la rive droite de la rivière. Ces ruines sont connues des Arabes sous le nom de Fesguiath. Tout à côté, sur la rive gauche du cours d'eau, était une ferme du bey de Constantine ; il n'en reste plus que le mur d'enceinte qui était construit en pierres romaines provenant de la ville voisine. Au pied de ces ruines modernes est une source abondante, qui s'écoule dans la rivière dont nous venons de parler. Ses bords étaient alors tapissés d'un cresson dont nous fîmes provision pour notre repas du soir. De ce point de la route, regardant en arrière, nous avions le Nif-Enser sur la gauche et le Guérioun sur la droite.

A dix heures, nous nous arrêtâmes au douar des Béni-Sahnoun, autre fraction des Smouls, au pied de deux montagnes elevées, Hanout-el-Kebir et Hanout-el-Seghir (*la grande et petite boutiques*). Nous reprimes notre route une demi-heure après.

Les deux montagnes dont nous venons de parler, forment, du nord au sud, une vallee assez étroite par laquelle passe la route. Cette route n'est pas moins agréable par ses accidens de terrain que par sa végétation : le pistachier atlantique, dont nous n'avions encore rencontre qu'un seul individu, est ici très-multiplié ; il y forme, avec des bouquets de verdure fort agreables pour les yeux, des ombrages très-recherches des voyageurs pendant les fortes chaleurs de l'été ; ils ne le sont pas moins par une foule d'animaux, tels que la gazelle et l'autruche, qui s'y rassemblent dans les mêmes circonstances. Les autres végetaux les plus multipliés dans la vallée sont le *Spartium monospermum*, le *Cytisus spinosus* et le *Carduus sub-acaulis*. Nous marchâmes trois heures dans cette vallée, qui se termine au sud par les chaînes de l'Aurès. Les plus élevées étaient encore couvertes de neige à l'époque de notre voyage. Nous arrivâmes ainsi sur le territoire, à la fois si fertile et si bien cultive, de Chemeurra, à une lieue environ du point où nous devions passer la nuit. Il était alors deux heures de l'après-midi.

Une demi-heure après, nous nous trouvions sur un point assez élevé et couvert de pierres de taille, avec des auges, en bon nombre, comme nous allions en trouver encore un peu plus loin. Au pied de ces ruines, à l'ouest, était un cours d'eau, continuation, sans doute, de celui près duquel nous devions bivouaquer le soir.

La positinn romaine désignée, dans la table Peutingérienne, sous le nom d'*Ad-Rotam*, devait être en cet endroit ou dans les environs. Le point où nous étions etait dominé par un côteau coupé à pic, coupure qu'on eût pu croire avoir été faite par la main de l'homme. En outre, on y remarquait des stratifications bizarres que nous avions prises pour des ruines antiques, alors même que nous en étions deja assez rapprochés.

Les restes dont nous venons de parler etaient sans doute ceux d'un poste romain : la nature de la position où ils se trouvent, permet de le soupçonner. Nous étions d'ailleurs sur la voie romaine. Nous nous en detournâmes, en cet endroit, pour aller reconnaître les ruines d'une ville qu'au dire de notre brigadier, notre armée n'avait pas encore traversée. Nous marchâmes alors tout-à-fait à l'est, notre vue plongeant ainsi dans la profondeur d'une large vallée sans limites devant nous. Nous ne tardâmes pas à apercevoir les ruines qu'on nous avait signalées, et qui se dévoilaient, de plus en plus, sous la forme d'une citadelle. Nous mîmes une heure pour nous y rendre, de sorte que nous y étions à trois heures et demie. Nous côtoyâmes, dans ce trajet, le revers d'une colline, courant est-ouest, et où etaient plu-

sieurs tentes, que nous laissâmes sur notre gauche. Ces tentes étaient habitées par des Chaouia. Un habitant de la dernière, qui était un jeune homme, nous accompagna jusqu'aux ruines.

Ces ruines se trouvent sur le prolongement de la colline dont nous venons de parler, et sur un plan legèrement incliné du nord au sud, en regard du revers nord de l'Aurès. Entre ces deux positions s'étend, de l'est à l'ouest, la large et profonde vallée que nous avions sous les yeux en nous rendant aux ruines. Celles-ci consistent principalement en un mur d'enceinte qui existe sur un assez grand développement, et dont l'élévation peut avoir encore de quinze à vingt mètres et plus sur différens points. On y retrouve plusieurs portes entières, mais toutes sont obstruées par une grande quantité de matériaux provenant du mur où elles sont pratiquées. En dehors et en dedans de son enceinte, et sur toute la surface de celle-ci, sont des amas de pierres de taille, avec des tracés de fondations d'édifices divers.

En dedans du mur, et tout à côté, dans sa partie la plus rapprochée de la colline, est un édifice carré, encore assez bien conservé, qui a toute l'apparence d'un temple chrétien. Un ou deux jeunes figuiers s'élevaient du milieu des pierres de taille qui encombraient son enceinte. Le figuier, comme on sait, est le grand destructeur des monumens anciens; son action destructive est plus assurée que celle de la mine: il ne lui faut qu'un auxiliaire qui ne lui manque jamais, le temps.

Dans le voisinage de l'édifice dont nous venons de parler, en dehors du mur d'enceinte, sur la colline, étaient plusieurs sarcophages sur deux desquels était figuré le symbole de la croix.

Les amas de pierres taillées qui entouraient le mur d'enceinte, se faisaient surtout remarquer du côté de la vallée; ils y étaient plus considérables et y occupaient une plus vaste étendue que sur les autres points. Avec tous les amas de pierres taillées étaient des auges en grand nombre.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu apercevoir, nulle part, une seule inscription, pas même tumulaire.

Selon notre appréciation, le mur d'enceinte dont nous venons de parler, serait celui d'une citadelle qui aurait occupé le point culminant de la ville, laquelle se serait développée au bas, du côté de la vallée, où se trouvait le plus de ruines, comme on l'a vu plus haut. Quelle était cette ville? Nous n'osons y rattacher aucun nom, faute de recherches auxquelles nous ne pouvons nous livrer. Nous nous bornerons à faire remarquer que nous étions près de Lambèse, et que, selon M. Dureau de la Malle, Vaga et Tigisis (1) étaient dans le voisinage de cette ville.

---

(1) Tigisis serait-elle la Tidjis que les géographes arabes placent sur les bords de l'Oued-Tabouda, à trois journées de marche de Téveste, aujourd'hui Tifach ou Tifech?

Ajoutons pourtant que, selon M. d'Avezac, au contraire, Tigisis serait assez éloignée de Lambèse, puisqu'il la porte où est aujourd'hui Tagzah, encore connu sous le nom de Bourgh-Touil. Or, on connaît tout le poids de l'opinion de M. d'Avezac en matière de géographie ancienne. D'un autre côté, M. Dureau de la Malle lui-même semble se ranger à son opinion..

Nous jetâmes un regard d'adieu à la ville inconnue, et reprîmes notre marche, en nous reportant à l'ouest, non par la route que nous venions de parcourir, mais en suivant la vallée dont il vient d'être question. Nous arrivâmes ainsi jusques sur les bords de l'Oued-Chemeurra. Dans ce trajet, nous n'avons cessé de voir, à des distances fort rapprochées, des amas de pierres de taille, des colonnes entières ou brisées, des auges, etc. Ces vestiges nous ont paru être ceux de villas qui devaient être fort agréables pour leurs habitans, placées, comme elles l'étaient, dans un pays bien découvert, ayant vue sur le revers nord de la majestueuse chaîne de l'Aurès.

L'Aurès le *Mons Aurarius* du moyen âge, est un massif de montagne à la fois considérable et remarquable; il court, sous forme de chaîne, de l'est à l'ouest, séparant ainsi deux contrées bien distinctes de la province, les hauts plateaux et les Ziban. Son élévation n'a pas encore été déterminée, à ce que nous sachions du moins. Ses habitans actuels sont les Chaouia, qui forment une population à part au milieu des autres populations de l'Algérie. Procope, qui accompagnait Belisaire (en qualité de secrétaire) dans son expédition en Afrique, parle de l'Aurès en ces termes :

« Nous n'en savons pas de plus haute dans le monde. Elle est » à treize journées de Carthage, et l'on n'en peut faire le tour » qu'en trois jours. Elle est fort raide, mais quand on en est à la » cime, on y trouve une campagne de grande étendue, qui est » arrosée par de belles sources et ornée de jardins très-agréables. » Les blés et les fruits qui y viennent sont une fois plus gros » que dans le reste de l'Afrique. Les habitans n'y ont pas bâti » de forts, parce qu'ils ne l'ont pas jugé nécessaire, surtout depuis la ruine entière des Vandales. »

(*Histoire de la guerre contre les Vandales, traduction de Cousin*, pag. 303. Paris, 1685.)

A l'Aurès se rattachent bien des faits historiques ; j'en rappellerai quelques-uns.

Lorsque Belisaire vint en Afrique pour porter la guerre aux

Près de Tigisis étaient, selon Procope, deux colonnes en pierres blanches (marbre), avec cette inscription, en langue phénicienne :

Nous sommes ceux qui ont fui devant Jésus le voleur, fils de Navé.

Rien ne paraît moins authentique que les colonnes et l'inscription dont parle Procope. Voir, sur ce sujet, Mannert, *Géographie ancienne*, traduction de Marcus, pag. 694.

Vandales, en 533, l'Aurès était occupé par les Maures (je dis *Maures* pour me servir de l'expression du temps) qui avaient alors pour chef Jabbas. C'était, selon Procope, un des hommes les mieux faits et les plus braves parmi les siens. Cependant, le même Procope en rapporte un trait qui ne témoigne ni de sa force ni de sa bravoure. Qu'on en juge :

Jabbas venait de ravager la Numidie, et il en emmenait avec lui, dans ses montagnes, beaucoup de prisonniers et force butin. Le gouverneur d'un fort voisin, Altias, dans le but de lui enlever ses prises, s'empare d'une fontaine où il supposait qu'il viendrait pour les besoins de ses troupes (1). Jabbas était à la tête de trente mille combattans, tandis que soixante-dix Huns seulement composaient toutes les forces d'Altias (2). Quelle témérité de la part du dernier ! Néanmoins, les troupes de Jabbas, fatiguées et mourant de soif, s'avancent en foule sur la fontaine, mais elles en sont repoussées par les gens d'Altias. Les deux chefs entrent de suite en conférence, et Jabbas offre la moitié de son butin pour pouvoir prendre de l'eau à la fontaine. Altias refuse et propose un combat singulier, entre lui et Jabbas, qui l'accepte à la condition que, s'il en sort victorieux, ses troupes prendront aussitôt possession de la fontaine. Les Maures pouvaient se croire sûrs du succès : Jabbas était *fort* et *brave*, tandis qu'Altias était *grêle* et *faible*. Les troupes, des deux côtés, se rangent en silence ; les deux chefs sont à cheval et s'avancent l'un vers l'autre : Jabbas jette sa lance le premier ; Altias la saisit de la main droite en même temps que, de la gauche (dont il se servait aussi bien que de la droite), il tend son arc et tue le cheval de Jabbas. Un autre cheval est aussitôt amené au chef maure : il monte dessus et s'enfuit au galop, suivi de tous les siens (3) !...

Salomon, lieutenant de Bélisaire, était depuis quelque temps à Carthage lorsque, par suite des déprédations commises en Numidie par Jabbas, il se décide à porter la guerre dans l'Aurès.

(1) Selon Marcus, cette fontaine se trouvait près du château de *Centuria*, désigné sous le nom de *Locus ad centum arbores* dans les Actes de St-Mammarius.

(2) La présence des Huns en Afrique, en 533, est un fait qu'il est bon de constater, au point de vue de l'histoire en général et de celle des races africaines en particulier.

(3) Ainsi, 30,000 hommes, commandés par un chef valeureux et expérimenté, auraient fui devant 70 hommes seulement... Quelque respectable que soit l'histoire, la plus bénévole critique ne peut admettre une pareille assertion ! Malheureusement, ce n'est pas la seule de cette nature qu'on soit en droit de reprocher au secrétaire de Bélisaire. Que penser, du reste, de cet historien à double face, de cet homme qui fut à la fois le panégyriste et le détracteur de l'empereur et du général qu'il servait ?....... Je renvoie, sur ce sujet, à l'*Histoire secrète* de Procope.

D'un autre côté, il était poussé à cette guerre par deux chefs du pays qui avaient à se plaindre de Jabbas. Ces deux chefs étaient Massonas et Orthaïas. Salomon, auquel étaient venus se joindre ses alliés, marche sur l'Aurès, et vient camper près du fleuve Abigas, qui baigne le pied de cette montagne. De là, après avoir fait des distributions d'argent à ses alliés, pour s'assurer de leur fidélité, il se rapproche de la montagne, où il croyait livrer bataille le même jour. Ne rencontrant personne, il poursuit sa route; et, après avoir parcouru un espace de cinquante stades, par des chemins très-difficiles, il s'arrête pour passer la nuit. Il marche ainsi pendant sept jours : le septième, il arrive à une partie de la montagne connue sous le nom d'*Aspis*, et où existait un vieux fort ou château, avec une fontaine. Salomon avait espéré d'y trouver l'ennemi : il n'en fut rien. Trois jours se passent encore sans que personne se présente (1). Pendant ce temps, les vivres s'épuisaient. D'un autre côté, on commençait à craindre quelque perfidie de la part des alliés, qui paraissaient avoir des intelligences avec l'ennemi. « Cette appréhension, dit Procope, était » augmentée par la connaissance qu'on avait que les Maures » étaient traîtres de leur nature, surtout quand ils portaient les » armes pour les Romains, ou pour d'autres peuples, contre » leur patrie. » (*Op. cit.*, pag. 304.)

Toutes ces considérations engagèrent Salomon à se retirer, et l'ordre de la retraite fut donné. On se porta dans la plaine voisine, et on s'y établit en s'appuyant d'un fort bon retranchement. Cela fait, Salomon mit garnison dans les places de la Numidie, puis s'en retourna à Carthage, avec l'intention de revenir sur l'Aurès au printemps suivant, mais, cette fois, sans le secours douteux des confédérés ou alliés.

Au printemps suivant, en effet, Salomon sortit de nouveau de Carthage pour se reporter sur l'Aurès. Il se fit précéder par un ses gardes, nommé Gontharis, qui, arrivé sur les bords de l'Abigas, campe près de Bagaï (2), petite ville abandonnée. Peu après, ayant livré bataille, il est obligé de rentrer dans son camp, où il est aussitôt investi par l'ennemi. Ce n'est pas tout : le camp occupé par Gontharis est bientôt transformé en un lac où il court les plus grands périls. Ce lac était dû aux eaux de l'Abigas, que les habitans avaient détournées pour les déverser sur l'ennemi, qui

(1) Leurs descendans nous ont habitués à ce genre de guerre.

(2) Qu'on écrit encore Baghaï, Bagaïa et Bagasis. Cette ville est aussi mentionnée par les évêques St-Cyprien et St-Augustin. Les Donatistes y tinrent un Concile en 394, et, en 402, ils forcèrent l'évêque catholique de cette ville, Maximien, d'abdiquer. Deux ans après, on le fit mourir dans les tortures, parce qu'il avait tenté de remonter sur son siége. Ce fut un évêque donatiste de cette ville, Donatius, qui devint le chef de la fameuse secte des Circumcellions.

se trouvait au-dessous du point qu'ils occupaient. Mais qu'on nous permette de laisser parler Procope lui-même, sur un moyen de défense que les habitans de la contrée ont souvent employé depuis (1).

« Le fleuve (ou mieux *rivière* tout au plus) Abigas (2) a sa source » dans le mont Aurès, d'où il descend dans la plaine qu'il arrose » de la manière qu'il plaît aux habitans, parce qu'il est partagé » en divers canaux qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté. » Les Maures bouchant alors tous les canaux, en dirigèrent les » eaux sur le camp des Romains ; il en résulta comme un lac » qui les mit dans un péril et une appréhension extrêmes. » *Op. cit.*, pag. 322.

Salomon, informé de la position où se trouvait Gontharis, lui envoie d'abord un renfort, puis se porte ensuite vers lui de sa personne. Les barbares (expression de Procope), effrayés de sa présence, se retirent au pied de la montagne, en un lieu appelé *Babosis* (3). Salomon marche sur eux avec toute son armée ; il leur livre bataille et triomphe. Des vaincus, partie se retire dans la Mauritanie voisine (Mauritanie de Sétif), et partie, chez les barbares au sud de l'Aurès (les Ziban). Jabbas, lui, ayant encore 20,000 hommes, se porte sur le fort Zerbulon, situé dans l'Aurès (4). Salomon, de son côté, s'avance sur une campagne voisine, située près de Tamagadis, et qui lui permettait sans doute de ravitailler son armée. Après quoi, il retourne à la poursuite de Jabbas, vers le fort Zerbulon : Jabbas ne l'y avait pas attendu ; il en était sorti pour gagner le haut de la montagne, après y avoir laissé les forces nécessaires pour le défendre. Sur le haut de la montagne, au milieu des rochers et environné de précipices, s'élevait une forteresse connue sous le nom de *Tumar* (5). C'était là que Jabbas s'était retiré avec tous les siens.

---

(1) Un habitant de Bagal, dont je recevais souvent la visite, il y a quelques années, me disait que leur rivière était un de leurs meilleurs moyens de défense dans leurs guerres avec leurs voisins.

(2) Ou seulement Abiga. C'est la rivière qui passe à Bagal, l'oued Abiga ou Abigas des voyageurs arabes.

(3) Babosis, au sud de Bagaï, entre cette ville et Tamugadis, désignée sous le nom de Boseth par Mabillon (Actes de St-Mammarius), qui lui donne les épithètes d'*Anforiaria* et d'*Amphoriaria*, à tort peut-être. Il y eut un évêque de Boseth ou Boset, *episcopus Bosetensis*, à l'Assemblée de Carthage de 411.

(4) *Zerbulæ*, au sud-ouest de Tumugadis, n'est signalée que par Procope.

(5) Tumar ou Tumarra. Ptolomée place, au sud de la Mauritanie de Sétif, un lieu qu'il désigne sous le nom de Toumarra. Ce Toumarra de Ptolomée est vraisemblablement le Tumar ou la Tumarra de Procope.

Sur ces entrefaites, les Romains assiégeaient le fort Zerbulon; ils l'assiégeaient depuis trois jours lorsqu'ils résolurent de passer outre pour aller droit à Jabbas. C'était le matin du quatrième jour : comme ils enlevaient leurs tentes et ployaient leurs bagages pour partir, ils font cette remarque que personne, contrairement aux jours précédens, ne paraissait sur les murailles du fort. Ils s'en approchent aussitôt, en font le tour, et s'aperçoivent qu'une des portes était toute grande ouverte. Quelques soldats y viennent ; ils s'encouragent les uns les autres, et tous finissent par arriver jusques dans l'intérieur du fort : il n'y avait plus personne ; les assiégés s'étaient enfui la nuit. Les Romains se hâtent de s'en assurer la possession, en y laissant une partie des leurs, et poursuivent ensuite leur marche.

Arrivé près de Tumar, où l'ennemi s'était renfermé, Salomon y établit son camp. Il était là depuis quelques temps déjà, comptant toujours sur une sortie des Maures : il n'en fut rien. Sur ces entrefaites, les vivres s'épuisaient, et l'eau commençait à manquer à ce point que Salomon s'était chargé d'en faire lui-même la distribution. Les hommes n'en recevaient plus qu'un verre par jour. Les troupes souffraient donc beaucoup, aussi commençaient-elles à murmurer. Dans ces conjonctures, Salomon ne vit rien de mieux à faire que d'attaquer, malgré la position avantageuse de l'ennemi. Une courte allocution est adressée aux soldats, et l'attaque commence. Le hasard, qui décide si souvent du succès à la guerre, vint en aide aux Romains, et Tumar fut emporté. Des Maures, en bon nombre, furent faits prisonniers ; d'autres, tués en fuyant dans les détours de la montagne. Quant au chef lui-même, il fut blessé à la cuisse, et se retira ensuite dans la Mauritanie voisine, celle dont Setif était la capitale.

Les Romains enlevèrent de la citadelle tout ce qu'ils purent, et résolurent de s'en rendre maître pour toujours, ainsi que des autres postes de la montagne. Procope, à qui nous empruntons tous ces détails, ne dit pas si Salomon prit de suite possession de la montagne; il dit seulement que, depuis, les Romains y elevèrent des forts pour se défendre contre les Maures.

Sur un autre point de l'Aurès était, dans un lieu presque inaccessible, un rocher appelé le *Rocher de Géminien*, avec une tour où étaient renfermées les femmes et les richesses de Jabbas, sous la garde d'un vieux capitaine de sa nation. Un soldat parvenu à cette tour par hasard, y tue le capitaine ; puis, bientôt après, le même soldat, avec plusieurs de ses camarades, était dans la tour. On prit les femmes et les richesses de Jabbas ; celles-ci servirent à Salomon pour faire relever les murs de plusieurs villes de la Numidie Il retira aussi de l'argent des habitans du Zab, qu'il imposa d'une contribution avant de quitter le pays. Sans doute, ils avaient prêté leur concours à Jabbas contre les Romains Les Maures qui échappèrent à Salomon se retirèrent sur divers points de la Numidie. Quant à Salomon lui-même, il retourna à Carthage et fut

tué quelque temps après, du côté de Tébessa, dans un engagement avec les Maures. Mais revenons à notre narration.

La nuit s'approchait comme nous traversions l'Oued-Chemeurra, courant assez rapide qui descend de l'Aurès Nous n'y étions arrivés qu'avec bien des difficultés, obligés que nous étions de franchir à tout moment des canaux d'irrigation qui sont très-multipliés dans toute la contrée.

Nous devions passer la nuit chez le caïd des Aurès, pour lequel nos spahis étaient chargés d'un pli Ses tentes étaient voisines de la rive gauche du torrent, où ses fils vinrent nous recevoir. Ils nous apprirent que leur père était absent : il venait de se joindre à la colonne Herbillon, qui allait expeditionner dans l'est, du côté de Tebessa. Notre tente fut bientôt dressée ; elle fut placée au bas de celles de la tribu, qui étaient nombreuses et se deployaient sur une assez large surface. Notre arrivee fut bientôt suivie de la présentation de la diffa. Notre repas pris, nous ne tardâmes pas à nous coucher et à nous endormir, malgré une musique criarde qui, partant des tentes, venait agacer nos oreilles, et malgré encore les aboiemens des chiens, qui ne cessèrent pas de la nuit.

DÉPART DE L'OUED CHEMEURRA ET BIVOUAC A LAMBÈSE.

Samedi, 24. — Pendant qu'on chargeait nos bêtes, nous fîmes le tour de la tribu, accompagnés des fils du caïd ; nous fussions entrés dans la tribu même si ce n'eût été, comme dans toutes les tribus, du reste, cette nuée de chiens qui aboient sans cesse après tout étranger qu'ils aperçoivent. Les tentes de la tribu s'élevaient sur le revers d'une colline d'où la vue s'étend largement sur l'Aurès. Deux plantes, l'Harmel (*Peganum harmala*), et le Shée (*Artemisia judaïca*), y sont très-multipliées : elles y forment le fond de la vegetation. Les sommités de la dernière sont un excellent vermifuge. On sait, du reste, que, seules ou réunies à celles de plusieurs autres artemises, elles constituent le *Semen contra* de nos pharmacies, produit que l'Europe va encore demander à l'Orient alors que les hauts plateaux du Nord de l'Afrique pourraient en approvisionner le monde entier.

Il pouvait être sept heures lorsque nous quittâmes la tribu, accompagnés par les fils du caïd. Ceux-ci nous rendirent alors un très-mauvais service, tout en voulant nous obliger : pour nous faire arriver plus vite à Lambèse, où nous devions planter notre tente la nuit suivante, ils nous firent prendre un chemin de traverse où nous égarâmes complètement. De plus, nous y rencontrâmes des gens porteurs de fort mauvaises mines, et qui ne laissèrent pas de nous donner quelque inquiétude, d'après tout ce que nous en disaient nos spahis, qui connaissaient bien le pays. Un plus grand mal encore resultait pour nous du chemin que nous avions pris: nous laissions derrière nous, sur la gauche, les restes de Tamugadis, la ville la plus célèbre de la contrée

après Lambèse. Tamugadis est placée, par Antonin, à quatorze milles de Lambèse, sur la route de cette ville à Cirta. Rendus à Lambèse, nous nous consolions de n'avoir pas vu Tamugadis, nous promettant de la voir à notre retour des Ziban. Malheureusement, à notre retour de cette contrée, le temps nous manqua, nos regrets se renouvellèrent, et ils se renouvellent encore au nom de Tamugadis. Règle générale, en voyage, tout projet ajourné est un projet avorté ; que les jeunes voyageurs s'en souviennent!

Bruce, qui a visité Tamugadis, la nomme *Témugadi*. Il y a vu un temple et un arc de triomphe, tous deux d'ordre corinthien, qu'il a fait dessiner par un architecte italien dont il était accompagné. Ces beaux restes antiques existent encore, et nos troupes les ont visités plusieurs fois depuis notre établissement à Batna.

Nous avons vu plus haut que Salomon, lieutenant de Bélisaire, s'est avancé dans les environs de Tamugadis avant de mettre le siége devant Zerbulæ, où s'étaient renfermés les Maures commandés par Jabbas.

L'histoire ecclésiastique nous a conservé le nom de cinq évêques de Tamugadis, qui étaient, dans l'ordre des temps, Novatus, Sextus, Optatus, Faustinianus et Secundus. Le premier était au concile de Carthage convoqué par Saint-Cyprien, en 255 ; le second faisait partie des évêques qui, en 320, condamnèrent Silvanus, évêque de Cirta ; le troisième fut tué en prison, en 398, par un satellite du tyran Gildon ; le quatrième était à l'assemblée de Carthage de l'an 411, et le cinquième, à celle de l'an 484, par suite de laquelle il fut exilé, avec beaucoup d'autres de ses collègues. Celle-ci, comme on sait, avait été convoquée par le roi Vandale Hunéric. Pour plus de détails sur les évêques dont nous venons de parler, nous renvoyons à Morcelli, (*Op. cit.*, vol. 1, pag. 3.)

Le chemin que nous parcourions était des plus pénibles : il nous fallait à tout moment, ou monter, ou descendre, souvent à côté de précipices où pouvaient se précipiter nos bêtes de somme encore trop chargées, malgré tout ce que nous avions pu faire pour les alléger. Le fond de la végétation de la route se composait de Dys, *Arundo festucoïdes*, et de Sparte, *Stipa tenacissima*. On y rencontrait aussi, çà et là, de fort beaux genévriers, *Juniperus communis*, avec un joli petit arbrisseau épineux, alors en fleur, et que nous n'avions pas encore aperçu sur notre route. Cet arbrisseau était l'*Anthyllis tragacanthoïdes*. (Desf.)

Nous suivions, dans notre trajet, le pied du Bou-Arif, qui limite au nord la longue vallée que l'Aurès limite au sud. Après huit heures de marche, nous étions près d'une source que nous entendîmes nommer *Bir-el-Arif;* elle était abondante et environnée de vestiges romaines. Quelques indices, entr'autres des fragmens d'inscription provenant d'une pierre fraîchement brisée, nous disaient assez que nous y avions été précédés par nos troupes. C'était, du reste, ce que nous assuraient nos spahis. Il est affli-

geant de le dire, mais on ne saurait faire un pas en Algérie sans avoir à constater quelque destruction récente des œuvres des peuples qui nous y ont précédés. Plusieurs ravins que nous eûmes à traverser se faisaient remarquer, dans leur profondeur, par un double ruban d'uno blancheur de neige, que nous ne savions à quoi attribuer. Ce n'était autre que du sel cristallisé que laissaient, sur leurs bords, des ruisseaux salés provenant de sources qui se font jour dans le Bou-Arif.

Le soleil touchait au terme de sa course, et nous désespérions de voir, avant la nuit, ce que nos yeux, depuis long-temps, demandaient à tous nos alentours, alors que, nous dégageant d'un repli de terrain, nous plongeâmes tout-à-coup sur des ruines dont la vue ne pouvait embrasser l'étendue. Un grand nombre surgissaient encore, de toute leur hauteur première, au-dessus de la surface du sol..... C'était, sur notre gauche, et sur le point culminant de Lambèse, le temple d'Esculape, si pittoresquement placé au pied de l'Aurès, et dans la direction d'un vallon alors tout blanchi par les neiges de l'hiver ; — c'était, sur notre droite, et vers le bas de la ville, le Temple de la Victoire dont les quatre murs sont encore debout, avec la porte d'entrée, surmontée d'une inscription ; — c'etait, devant nous, et vers le milieu de l'antique cité, un bel arc de triomphe, d'une admirable conservation ; — c'était dans son prolongement, au-delà et sur les bords d'un ruisseau, un mausolée remarquable ; — c'étaient, de tous côtés, et des pans de mur, soit en pierres, soit en briques, et des colonnes debout ou renversées, des chapiteaux, des bas-reliefs et que sais-je encore !... Jamais je n'avais vu un si vaste champ de ruines, — jamais je n'avais vu des ruines à la fois si considérables et si imposantes !... celles de Balbec ou de Ninive ne sauraient impressionner davantage, je crois.. Et, du sein de tant de témoignages de générations détruites, de tant de splendeur passée, aucune voix humaine ne s'élève plus aujourd'hui ! On n'y entend plus que le cri de l'oiseau de proie, mêlé au mugissement des bêtes fauves !...

Cette absence de l'homme où il fut jadis si florissant, attriste l'âme profondément ; elle la fait, en quelque sorte, rentrer en elle-même ; — elle l'étreint et l'anéantit..... Et les ombres de la nuit, qui nous atteignaient déjà, venaient ajouter encore à nos sombres rêveries : on eût dit que le fantôme de la mort déroulait un nouveau linceuil sur toutes ces générations anéanties..... Anéanties !... Oui, si, par impossible, l homme n'est que pure matière ; — si, par impossible, et tant de chefs-d'œuvre de l'art, et tant de chefs-d œuvre de l'esprit, no sont quo le produit d'une modification de la matière ; — si, par impossible, l'être qui embrasse, par la pensée, l'univers tout entier, n'est sur la terre que de la terre, — ne sort de la terre que pour y rentrer, comme le frêle vermisseau qui n'y paraît, en quelque sorte, que pour y laisser sa dépouille..... Oh ! non, et on le sent

encore davantage face à face do tant de ruines amoncelées et noircies par les âges !... Oh ! non, la terre n'est pas la fin de l'homme ; — elle est ailleurs, elle est là haut, —ou en quelqu'autre lieu ; — elle est où est Dieu, l'origine et la fin de toute chose, — auprès de ce principe immatériel dont l'homme est une émanation.....

LAMBÈSE.

Nous approchâmes silencieux de Lambèse ; nous y entrâmes par un sentier encadré, des deux côtés, par des monumens tumulaires ; la conservation en était telle qu'on eût pu n'en faire remonter l'origine qu'à quelques années. Cette conservation monumentale est un des caractères des restes de Lambèse ; elle tient à la bonne qualité des matériaux qui les constituent (calcaire grisâtre des plus durs), mais elle n'en est pas moins remarquable au point de vue des extrêmes de la température de la contrée : il y fait à la fois très-chaud l'été et très-froid l'biver. Il gèle très-fort à Lambèse, tous les ans, et la neige s'y maintient longtemps. A l'époque où nous y étions, des monceaux de neige blanchissaient encore quelques gorges des montagnes voisines, appartenant à l'Aurès, ainsi que quelques autres des montagnes des Ouled-Sultan, qui semblent continuer, dans l'ouest, la chaîne des Aurès.

Le sentier où nous étions engagés nous conduisit, par une pente douce, à un ruisseau que nous devions traverser. Peu avant ce ruisseau, et sur la gauche, est un monument au pied duquel nous passâmes. Ce monument est de forme carrée ; ses quatre murs sont encore assez élevés, et ils devaient l'être beaucoup à en juger par la grande quantité de matériaux qui les masquaient, à l'intérieur et à l'extérieur, et qui, eux-mêmes, étaient masqués, à leur tour, par une végétation des plus vigoureuses et inextricable.

Nous traversâmes le ruisseau mentionné plus haut, lequel coulait pour nous de gauche à droite, et nous nous dirigeâmes vers le monument le plus voisin. Chemin faisant, ici nous heurtions une colonne, là un chapiteau, ailleurs un torse de statue ; partout des fragmens de poterie craquaient sous les pieds de nos chevaux, comme le grain sous la meule. Nous arrivâmes ainsi près du monument, puis nous en fîmes le tour et entrâmes dans son enceinte. De nos observations communes, sur ce beau reste de Lambèse, nous crûmes pouvoir conclure que c'était un temple élevé à la victoire. Quoi qu'il en soit, devant en parler encore, nous prévenons que nous le désignerons désormais sous le nom de Temple de la Victoire.

Nous élevâmes notre tente au pied de ce monument ; nous l'eussions élevée dans son enceinte même, si ce n'eussent été les

inégalités de terrain et les immondices qu'y laissent les troupeaux qui s'y retirent pendant les mauvais temps.

Au-delà d'un ruisseau qui passe près des ruines, et que nous avions sur notre droite, tournant nos regards vers le haut de l'ancienne cité; au-delà, dis-je, de ce ruisseau, et sur un des versans de l'Aurès, étaient trois douars de Chaouïa que nous apercevions de notre bivouac.

Leurs chefs, informés de notre arrivée, ne tardèrent pas à se présenter; ils furent bientôt suivis par des tapis d'une longueur démesurée, destinés à garnir l'intérieur de notre tente. Ces tapis étaient portés par des femmes conduites par leurs maris, ayant tous un petit bâton à la main, bâton à l'usage de ces dames, ainsi que nous pûmes nous en assurer plus tard. Les mêmes femmes nous ayant quittés, reparurent peu après, encore accompagnées de leurs maris; cette fois, elles nous apportaient, le tout chargé sur leur tête, de l'eau, des dattes, du couscoussou, des œufs et du lében ou lait aigre (1): moins de choses, sans doute, eût suffi à notre premier repas sur les ruines de Lambèse.

Lambèse, *Lambesa*, est mentionnée par Ptolomée, par Antonin, dans les Actes de St-Mammarius, dans une lettre de St-Cyprien au pape Corneille, dans l'Anonyme de Ravenne. Ptolomée la place dans la nouvelle Numidie; Antonin, entre Tamugadis et Diana. Elle était le siége de la IIIe Légion Auguste, ainsi qu'en témoignent encore mille débris d'inscriptions lapidaires (2). St-Cyprien lui donne le titre de Colonie, ainsi que nous le verrons plus bas. Elle est célèbre, dans l'histoire ecclésiastique, par le concile des quatre-vingt-dix évêques qui condamnèrent Privat, l'un de ses évêques, en 240, sous Alexandre Sévère. Le siége de St-Pierre était alors occupé par le pape Fabien. Assez longtemps après sa condamnation, Privat fit un voyage à Carthage, voyage dont parle St-Cyprien, dans une de ses lettres au pape Corneille;

Timgad

(1) Un de nos médecins les plus distingués de l'armée d'Afrique a fait du *lében* le sujet d'un article plein d'intérêt, qui a paru dans le journal *l'Algerie* du 16 juin 1844, n° 81. Nous y voyons, entr'autres choses, que le *lében* a été chanté par les poètes, et l'auteur en rapporte plusieurs couplets dont le refrain est celui-ci:

Et moi, pour apaiser,
Des cavaliers la soif ardente,
Là bas, sous la tente.
Dans ma chenna *, je vais puiser
Le *lében* dont leur soif ne saurait épuiser
La source abondante.

(2) Les mots IIIe *Légion Auguste* se lisent dans un bon nombre d'inscriptions de la ville, et se retrouvent encore, en relief, sur les briques provenant de ses ruines.

* Petite outre que les Arabes portent en bandoulière.

il y rappelle en même temps la condamnation de Privat. Mais rapportons ce passage du célèbre évêque de Carthage :

Per felicianum autem significavi tibi, frater, venisse Carthaginem, Privatum veterem hereticum, in Lambasitanâ coloniâ, ante multos, fere omnes, ob multa et gravia delicta, nonaginta episcoporum sententiâ, condemnatum. (St-Cyprien, *Epist.* 45.)

Deux autres évêques, Januarius et Félix, sont mentionnés dans l'histoire.

Le premier, Janvarius, se trouvait au concile de Carthage convoqué, en 245, par St Cyprien, à l'occasion du baptême des hérétiques. L'histoire nous a conservé l'opinion émise, dans cette question, par Janvarius ; la voici :

Secundum scripturam sanctarum autoritatem decerno haereticos omnes baptizandos, et sic in ecclesiam sanctam admittendos, (Sententiæ episcoporum Concilii Carthaginensis (1).

Félix, l'autre évêque de Lambèse, fut mandé à l'Assemblée de Carthage de l'an 411, mais il n'y vint pas pour cause de maladie. Il appartenait au parti donatiste Son absence donna lieu à une discussion assez vive entre les donatistes et les catholiques ; le célèbre donatiste Pétilien y prit la plus grande part (2).

Le scandale donné à Lambèse, en 240, par l'évêque Privat, fut bien effacé, dix-neuf ou vingt ans après (249 ou 250), par le glorieux martyre de Jacques et de Marien. C'est ici le lieu de revenir, comme nous avons annoncé que nous le ferions, à l'inscription du rocher de Constantine, où figurent, avec d'autres noms, ceux de *Jacobus* et de *Marianus*.

M. Carette, qui en a fait la découverte, comme nous l'avons déjà vu, pense que tous ces martyrs ont terminé leur vie à Cirta, ce qui ne s'accorde pas avec l'histoire, du moins en ce qui concerne Jacques et Marien, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici. En effet, que dit l'histoire sur ce point ? Le voici ; je copie Ruinart :

« Les magistrats de Cirta voyant que ces généreux chrétiens
« étaient inébranlables dans leur foi, envoyèrent Jacques et Marien,
» avec une grande quantité d'autres prisonniers, au gouverneur

(1) *Opera divi Caecilii Cypriani, episcopi Carthaginensis*, etc. — Parisiis, 1841.

(2) Morcelli, vol. 1, pag. 195.

» de la province, qui était à Lambèse. Ils souffrirent beaucoup
» durant le chemin, qui était long et difficile. Lorsqu'ils furent
» arrivés, on les mit en prison : chaque jour, on en exécutait
» plusieurs. On commença par les laïques qu'on croyait plus fa-
» ciles à séduire. »

Ici Ruinart entre dans quelques détails sur lesquels nous reviendrons, puis il ajoute : « Jacques et Marien furent condamnés
» à mort le lendemain. »

Sans doute, il résulte bien clairement de ce que nous venons de rapporter, que c'est bien à Lambèse, non à Cirta, où ils avaient, d'abord, été mis en prison et soumis à des tortures, que Jacques et Marien ont enfin consommé leur martyre ? Nulle difficulte ne semblerait pouvoir s'élever sur ce point. Il en est pourtant autrement pour M. Carette, dont l'opinion, du reste, semble reposer tout entière sur la description du lieu où s'est accompli le dernier sacrifice des deux saints. Cette description, la voici, aveo les réflexions de M. Carette.

« On choisit, pour le lieu de l'exécution, une vallée à travers
» laquelle coulait la Pagyde, Les collines qui s'elevaient de cha-
» que côté, formaient comme un amphithéâtre pour les specta-
» teurs. Les prisonniers étant arrivés sur le bord de la rivière,
» on les rangea tous de suite et sur la même ligne, afin que
» l'exécuteur ne fit que passer de l'un à l'autre, en coupant les
» têtes...... »

(*Saints Jacques, Marien et leurs compagnons, martyrs en Numidie, A tiré de leurs ctes sincères, écrits par un évêque, compagnon de leur martyre* (1).)

« Il est peu de faits historiques dit M. Carette, dont le théâtre
» ait été décrit en termes plus précis ; des indications aussi claires
» donnent le désir de visiter les lieux et l'espoir de tout remettre
» en place. Par un heureux concours de circonstances, la topo-
» graphie bizarre de Constantine resserre encore le champ des
» conjectures. Les deux hauteurs qui dominent les rives du
» Rummel, sont les seules auxquelles la description puisse s'ap-
» pliquer ; car, en amont, il n'en existe pas d'autres, et, en aval,
» la rivière entre presque aussitôt dans une crypte profonde,
» qui dispense de toute recherche de ce côté. Le lieu de la scène
» se trouve ainsi bien determiné : c'est au bord du Rummel,
» entre le Mansoura et le Codiat-Ati, un peu avant l'entrée du
» fleuve dans le goufre où il disparaît. »

(*Les deux Martyrs de Cirta*, dans le journal *L'Algérie, courrier d'Afrique*, etc., du 5 décembre 1844, n° 65.)

---

(1) *Vies des Pères, des Martyrs et autres principaux saints,* par l'abbé Godescard. Paris, 1826.

Mais, et quoi qu'en dise M. Carette, il est mille et un sites, en Afrique, auxquels pourrait s'adapter, tout aussi bien qu'aux bords du Rummel, cette description du lieu où Jacques et Marien consommèrent leur martyre, et si nous avions à en chercher un semblable à Lambèse, nous le trouverions sur un des points du cours d'eau qui parcourt la vallée située entre la ville et le dernier versant de l'Aurès. Les bords de cette rivière, assez larges et découverts vers le bas de l'ancienne ville, se rétrécissent et s'encaissent de plus en plus vers le haut. Ainsi, près du temple d'Esculape, derrière lequel elle passe, ses deux berges sont tout à la fois assez élevées et assez rapprochées pour que des spectateurs qui s'y trouveraient placés, puissent y voir à merveille et, pour ainsi dire, à plomb tout ce qui se passerait sur ses bords.

Comme on a dû le remarquer plus haut, le cours d'eau près duquel Jacques et Marien ont accompli leur martyre, se nommait *la Pagyde* (1), circonstance dont ne parle nullement M. Carette. Or, le Rummel, qui passe sous les murs de Constantine, est bien l'Ampsaga d'autrefois. Il est vrai que cette rivière pouvait porter un autre nom à son passage à Cirta, comme nous le voyons aujourd'hui pour la plupart des cours d'eau du nord de l'Afrique, qui changent de nom selon les contrées qu'elles traversent. Aussi n'insisterons-nous pas davantage sur une circonstance que nous ne pouvions pourtant pas passer sous silence.

Vraisemblablement, parmi les martyrs rappelés dans l'inscription de Constantine, plusieurs auront subi leur martyre dans cette ville, au point ou dans le voisinage, si l'on veut, du lieu où se lit l'inscription (2), de sorte que, dans notre opinion, son auteur aura voulu réunir, dans une même consécration, des martyrs qui avaient souffert à peu près en même temps, sans distinction de lieu. D'un autre côté, le martyre de nos deux saints avait commencé à Cirta, puisqu'ils y avaient été soumis à une cruelle torture. Mais rapportons leur histoire tout entière ; nous le devons d'ailleurs, puisqu'ils appartiennent à Lambèse, sinon par leur naissance, du moins pour leur beau sacrifice.

---

(1) M. l'abbé Suchet donne à ce cours d'eau le nom de *Zootus*. (*Op. cit.*, pag. 294.) L'oued *Zootus* poursuit sa marche dans la plaine, où elle se réunit à l'oued Serka

(2) Le point où le Rummel s'engouffre sous les murs de la ville paraîtrait avoir été choisi pour un théâtre de supplice, par les habitans musulmans. Ainsi, à l'époque de notre voyage, et sur l'avis d'un marabout, on y précipita un autre marabout, pour faire cesser la sécheresse qui affligeait alors le pays. Ce malheureux avait beau crier et dire que son supplice n'amènerait pas une goutte d'eau, on ne lui en replongeait pas moins la tête dans la rivière, toutes les fois qu'elle se montrait à la surface. On ne cessa de le faire ainsi souffrir que lorsqu'on le vit au bout de ses forces.

Les lieux qui virent naître Jacques et Marien sont restés inconnus ; ils en venaient peut-être lorsqu'ils parurent en Numidie. On pensait qu'ils étaient parens. Jacques était diacre, et Marien, lecteur. La mère du dernier se nommait Mario, et St-Augustin lui a consacré quelques lignes, comme nous le verrons plus loin. C'était lors de la persécution exercée par l'empereur Valérien, persécution qui ne fut, nulle part, plus violente qu'en Numidie. Pourquoi Jacques et Marien voyageaient-ils ? Pourquoi étaient-ils venus au foyer même de la persécution ? On ne le dit pas, mais le martyre qu'ils devaient bientôt subir, peut bien le faire soupçonner. Ils s'étaient arrêtés dans les environs de Cirta (*Suburbana vicinitas*), dans un lieu appelé Mugis ou Muguas, qui était une sorte de retraite ou de rendez-vous de chrétiens. Là, ils se rencontrèrent avec deux évêques qui venaient d'être bannis pour leur foi, Agapius et Secundinus, et qui y arrivèrent en même temps qu'eux. Des liaisons intimes s'établirent de suite entre tous ces saints personnages ; elles eurent pour résultat de fortifier encore, dans leur foi, les deux voyageurs chrétiens.

Agapius et Secundinus, qui ne devaient pas tarder à subir le martyre, étaient partis depuis deux jours lorsqu'une troupe de païens vint arrêter les deux saints, par ordre du gouverneur de la province. On les conduisit tous deux à Cirta, avec un évêque à qui nous devons toutce que nous savons de Jacques et de Marien : ce fut lui qui écrivit les Actes de leur martyre. Arrivés à Cirta, ils furent mis en prison.

A leur premier interrogatoire, Jacques déclara qu'il était chrétien et, de plus, diacre, bien qu'une loi de Valérien, promulguée en 258, condamnât à la peine de mort, non seulement les prêtres et les évêques, mais encore les simples diacres, qu'ils renonçassent ou non à leur foi. Tous deux furent soumis à une cruelle torture. Marien, en outre, fut suspendu par les pouces, avec de gros poids aux pieds. La torture finie, les deux confesseurs furent remis en prison, avec d'autres chrétiens. Tous les jours, il était de ces prisonniers qu'on faisait sortir pour les envoyer au supplice. Tel fut le sort des évêques Agapius et Secundinus, dont nos deux saints avaient fait la connaissance à Muguas.

Jacques et Marien furent de nouveau conduits devant les magistrats, qui les trouvèrent inébranlables dans leur foi, comme dans leur premier interrogatoire. Ce fut alors, comme nous l'avons vu précédemment, qu'ils furent dirigés sur Lambèse. Parmi leurs compagnons de voyage, également poursuivis pour leur croyance, était une femme avec deux enfans jumeaux, ainsi que deux jeunes filles, Tertulla et Antonia, et qui, tous, devaient participer à leur gloire.

Chaque jour, on exécutait quelques-uns des prisonniers, et nos deux confesseurs ressentaient une vive douleur de voir ainsi différer leur supplice. Enfin, une nuit, Jacques vit en songe l'évêque Agapius, qui lui apparut tout resplendissant de gloire

et se préparant à un festin, sorte d'*Agape* (1), auquel il l'invita, lui et son compagnon Marien. Les deux saints y rencontrèrent un jeune enfant : c'était l'un des deux jumeaux qui, trois jours auparavant, avaient souffert le martyre avec leur mère. Cet enfant portait au cou une couronne de roses, et tenait à la main droite une palme. *Réjouissez-vous* ! dit-il aux deux confesseurs, *demain nous souperons ensemble*.. Et le lendemain, en effet, Jacques et Marien furent condamnés à mort, — et la fin du sacrifice répondit au commencement. Ainsi s'accomplit le songe de Dieu pour les deux illustres chrétiens d'Afrique.

St-Augustin mentionne avec éloge la mère de Marien, qu'il compare à celle des Maccabées, alors qu'elle se réjouissait, sur les restes sanglans de son fils, de son beau sacrifice.

Complectebatur in filii corpore suorum viscerum gloriam, et in ipsâ cervicis vulnerâ frequens osculum pietas religiosa figebat.

(St-Augustin, *Sermon* 284, num. 2.)

Jacques et Marien paraissent avoir subi leur martyre le 6 mai (2); leurs noms se trouvent,à cette date,dans l'ancien calendrier de Carthage, dressé à la fin du ve siècle. Les auteurs latins placent leur fête le 30 avril. Tous deux sont patrons d'Eugubio, duché d'Urbain (l'ancienne Ombrie), et on assure que leurs reliques sont dans l'église de cette ville (3). Ce sont les patrons naturels de la nouvelle Lambèse, que nos transportés de juin sont appelés à fonder, et nous en dirons autant de leurs compagnes de gloire, dans leur commun sacrifice, Tertulla et Antonia.

---

(1) On appelait ainsi les repas de charité qui se faisaient sur les tombeaux des saints et des martyrs. Cet usage, du temps de St-Augustin, alors simple prêtre d'Hippône, était dégénéré en abus. (Voir sa *Lettre à Alipe, évêque de Tagaste*, écrite en 395.)

Les agapes, qui se pratiquaient dans toute l'Afrique, avaient pris naissance à Hippône, après le martyre de son évêque Théogène, qui donna lieu à leur institution. Elles remontent donc à l'année 250, Théogène ayant subi le martyre en la persécution de cette même année.

(2) Henschenius place la mort de nos deux confesseurs vers l'an 259, c'est-à-dire peu après celle de St-Cyprien.

(3) *Vide* Ruinart, *Op. et loc. cit.*



SÉJOUR A LAMBÈSE.

Dimanche, 25. — Fatigués de la route et de nos impressions, nous avions passé une bonne nuit. Le jour s'annonçait à peine que déjà nous songions, chacun de notre côté, à nous répandre dans les ruines.

Ces ruines sont disséminées sur un terrain en amphithéâtre dont la plus grande longueur s'étend du N.-N.-E. au S.-S.-O. De ce côté, il est couronné par des montagnes qui se rattachent à l'Aurès. se continuant au N.-N.-E par une plaine qui se prolonge jusqu'à Batna. Cet emplacement est disposé de telle sorte que, du bas, on n'en voit pas le haut, et *vice versâ*. Il est côtoyé, de part et d'autre, par un ravin au fond duquel coule un ruisseau. Déjà, nous avons mentionné les deux ruisseaux de Lambèse, qui se continuent dans la plaine, en quittant les ruines de l'ancienne cité. Le principal, que nous croyons être l'ancienne Pagyde, comme on l'a vu précédemment, coule du sud au nord, derrière les temples d'Esculape et de la Victoire, offrant, sur sa rive gauche, le mausolée dont il sera parlé plus loin. C'est à ce même ruisseau, je crois, que Shaw donne le nom de *Sootus*. « La rivière Serkah (1), dit » Shaw, prend sa source dans un pays montagneux, au sud de Tagzah » et de Burgh-Twiell ; et tournant ensuite près Djebel-Aurès, elle reçoit » le Sootus, ruisseau de Tezzoute, et d'autres ruisseaux encore. » (*Op. cit.*, p. 150.)

L'étendue de Lambèse était considérable ; si elle n'avait pas trois lieues de circonférence, comme le dit Peyssonnel, et comme Shaw le répète après lui (2), elle en avait certainement plus de deux. C'était, sans contredit, l'une des villes les plus importantes du nord de l'Afrique, et elle en était, sans contredit aussi, l'une des plus salubres. C'est, du reste, ce qui ressort de son élévation au-dessus du niveau de la mer, cette élévation n'étant pas moins de douze cents mètres. Il en résulte que le climat de Lambèse est des plus tempérés, et qu'il est plus européen encore que celui de Constantine(je rappelle que l'élévation de cette ville n'est que de 652 à 653 mètres au-dessus du niveau de la mer). « Sa situation, » dit Peyssonnel, est avantageuse, au commencement de l'Aurès, dans » une belle et fertile plaine, arrosée d'une petite rivière. » (*Op. cit.*, pag. 356.)

Sans doute, on y eût porté l'établissement que nous avons fondé à Batna, si des considérations stratégiques ne s'y étaient opposées. Ne serait-ce pas à son heureuse position qu'il faudrait rapporter le temple qu'on y a élevé au Dieu de la Médecine, ainsi que nous le verrons plus loin ? Au climat favorisé de Lambèse vient se joindre un sol des meilleurs pour toutes nos productions du nord et pour les céréales avant tout, de sorte qu'une colonie européenne ne saurait être mieux placée que sur ce point. Aussi est-ce là que nous devons établir ces hommes, sans doute plus égarés que coupables, que nous appelons *les transportés de Juin*, et qui sont encore aujourd'hui à la Casbah de Bône.

Les principaux monuments qui nous restent de Lambèse sont le temple de la Victoire, l'Arc-de-Triomphe et le temple d'Esculape. Nous n'en dirons que quelques mots seulement, les dessins qui accompagnent no-

(1) Je la trouve inscrite sous le nom de Kheis, Oued-Kheis (qu'on prononce Greis), sur la carte d'un officier d'état-major.

(2) On sait que Shaw n'a pas visité les lieux.

tre relation (1) pouvant en donner une meilleure idée que la description la plus détaillée

---

(1) Au nombre de nos dessins sont deux vues appartenant à des localités que nous n'avons visitées qu'à notre retour des Ziban, l'une du Médraschem, et l'autre d'une porte de Zainah ou Zéna, l'ancienne *Diana veteranorum*.

A côté du Médraschem, planche 4 *bis*, nous avons figuré le Qobour-Roumia ou tombeau de la Chrétienne, monument situé entre Alger et Cherchell, l'ancienne *Julia Caesaria*. Cette dernière figure n'a pour but que de faire ressortir l'identité de construction et, par conséquent aussi, de destination entre le Médraschem et le tombeau dit de la Chrétienne. Il n'y a guère de différence entre les deux monuments que dans leur grandeur relative, le dernier étant un peu plus grand que l'autre.

Le Médraschem est bien évidemment un monument sépulcral et, très vraisemblablement, celui des anciens rois de Numidie. Et, en effet, outre sa configuration qui rappelle quelque peu celle des pyramides d'Egypte, il est en tout semblable, comme nous l'avons déjà fait remarquer, au tombeau dit de la Chrétienne. Or, la destination de ce dernier monument nous est parfaitement connue : c'était le lieu de sépulture des anciens rois de Mauritanie, ainsi qu'il résulte de ces paroles, bien claires, de Pomponius Méla :

.... *Utrà* (Sardanapale Fluvius, le Chélif d'aujourd'hui), *monumentum commune regiae gentis, deindè Icosium*, etc.

POM. MÉLA.

Ce monument a été figuré par Shaw, mais fort mal. (*Op. cit.*, p. 57.) Son nom de tombeau de la Chrétienne se rattache à une tradition d'après laquelle la fille du comte Julien y aurait été déposée. Ce comte Julien est celui à qui l'histoire a infligé la flétrissure d'avoir livré l'Espagne, son pays, aux Arabes, alors qu'il était gouverneur de l'Andalousie pour les Wisigoths.

Le Médraschem (quelques-uns écrivent *Madr'acen*) a été vu et dessiné par Bruce, mais son dessin n'a pas été publié ; il est resté dans son portefeuille, comme il nous l'apprend lui-même. Bruce voyait, dans le Médraschem, le *tombeau de Syphax et des autres rois de Numidie*. Sur quoi s'était-il formé cette opinion ? il ne le dit pas. Mais rapportons, tout entier, le peu de paroles qu'il a consacrées à ce monument :

« De Taggout-Zainah, dit Bruce, je continuai mon voyage droit au sud-est,
» et j'arrivai bientôt à Médraschem (c'est le nom du monument donné à la
» localité). Là, on voit une superbe masse d'architecture, qui est le tombeau
» de Syphax et des autres rois de Numidie. Les Arabes croient que les trésors
» de ce prince y sont aussi déposés. Nous avons, dans notre portefeuille, le
» dessin de ce monument. » (*Voyage en Nubie*, etc., Introd.)

Pour Shaw, comme pour Bruce, son compatriote, le Médraschem était aussi un tombeau, de même que le monument dit de la Chrétienne. Il parle des brèches pratiquées à ces deux monuments par les Indigènes. Mais laissons parler, lui-même, le voyageur anglais.

« A cinq lieues est de Taggout-Zainah, dit Shaw, joignant Djebel-Aurès au nord,
» se trouve un tombeau remarquable situé entre deux éminences. On l'appelle
» Médraschem ou Mail'Cashem, c'est-à-dire le trésor de Cashem. Il a à-peu-près
» la même forme que celui de Kubber-Romeah ; seulement il est plus grand (*),
» et la base de sa corniche est soutenue par des pilastres d'ordre tuscan. Les
» Arabes, qui s'imaginent que ce tombeau renferme d'immenses trésors, l'ont
» ouvert avec le même insuccès que celui de Kubber-Romeah. » (*Op. cit.*, pag. 136.)

Peyssonnel ne dit absolument rien de la destination du Médraschem, malgré la description, assez détaillée, qu'il en donne, et que nous reproduisons :

« C'est, dit ce voyageur, un grand corps de bâtiment rond, qui a six cents
» pieds de circonférence ; soixante pilastres d'ordre tuscan, hauts de vingt-
» cinq pieds, avec leurs corniches, contournent l'édifice, qui se termine en
» pyramide par trente-deux degrés, chacun de deux pieds d'élévation, sur deux
» pieds et demi de largeur. Sa hauteur est d'environ quatre-vingt-dix pieds. Il

(*) C'est tout le contraire, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Temple de la Victoire (1).

Le monument que nous désignons sous ce nom est situé au bas de la ville, près du mur d'enceinte, dont les fondements, sur ce point, saillent encore plus ou moins hors du sol.

La hauteur du monument est de quinze mètres huit centimètres; sa largeur de vingt-cinq mètres, et sa longueur ou profondeur de trente-deux. L'intérieur en est bien conservé : il est orné de pilastres. Primitivement, l'edifice était entouré de colonnes, ainsi qu'en témoignent les quelques colonnes qui restent, ou encore debout, ou jonchant le sol, plus ou moins mutilées.

La façade principale est en regard de la plaine de Batna, et chaque façade est percée d'une porte. Au-dessus de la porte d'entrée est une femme portant, d'une main, une couronne, et, de l'autre, une palme ou branche de palmier. Au-dessus et sur les côtés de la porte sont deux niches où étaient sans doute placées des statues. La clef de cintre de ces niches, comme celle de plusieurs ouvertures existant sur les quatre côtés de l'édifice, représente une couronne en relief. Au frontispice était une inscription dont on ne peut plus lire distinctement que les fragments suivants :

IMP. M. AVRELIVS
PR. PROCON. AVGVSTA
PROVIN.

» est construit avec des pierres toutes de la même grosseur; elles ont, chacune, » sept à huit pieds de long, sur deux à trois pieds en largeur et en épaisseur. » Je n'ai trouvé aucune inscription; peut-être que les Arabes, qui ont pénétré » dans cette montagne artificielle, ont détruit les pierres où il y avait des » écritures. Ils y ont fait deux petites brèches, et ont pénétré ainsi jusqu'au » quart de son diamètre. C'était dans l'espoir d'y rencontrer des trésors; » mais, trouvant tout solide, ils ont abandonné leurs recherches.

» Après le premier rang des grosses pierres, on trouve le solide du bâtiment, » lequel est formé de pierres de grès, plates et peu épaisses. C'est un des beaux » morceaux d'antiquité qu'on puisse voir. » (*Op. cit.*, pag. 343 et 344.)

Je termine cette note, un peu trop longue peut-être, sur le Médraschem, en portant à la connaissance des voyageurs qu'un monument semblable se voit aussi à la frontière de Tunis. C'est, du moins, ce qu'assure le dernier bey de Constantine, Hadj-Hamed, qui dit s'y être plusieurs fois arrêté dans ses courses dans la province, pour la levée des impôts.

Quant à ce qui a trait à la porte ou à l'arc-de-triomphe de Zainah, nous renvoyons à la description qui en a été faite, et par Peyssonnel, pag. 334 et 335, et par Shaw, pag. 136, nous bornant à en reproduire l'inscription dont bon nombre de fragments gisent aujourd'hui au pied du monument. Voici cette inscription, également donnée par les deux voyageurs que nous venons de citer, ainsi que par Maffei, mais avec des variantes :

IMP. CAES. M. AVRELLIO SEVERO.... FELICI
AVG. PONT. MAX. TRIB. POTEST. COS. DESIGN. ....
PROVIDENTISSIMO ET SANCTISSIMO PRINCIPI.... ET ANTONINO
NOBILISSIMO CAESARI PRINCIPI IVVENTVTIS DIANENSIVM
EX DECRETO D. D. P. P.

(1) *Atlas*, monuments du Tell, planche 1re.

Derrière le temple, au sud, sont quatre citernes construites en moëllons ; elles ont, chacune, six mètres de longueur sur un mètre cinquante centimètres de largeur.

A peu de distance du temple, et faisant face à son côté droit, est une large et haute porte en belles pierres de taille. A côté de cette porte, sur la droite, venant du temple de la Victoire, est un grand édifice carré, aussi en belles pierres de taille, et dont il serait difficile do dire la destination.

Sortant du temple par la porte dont nous venons de parler, et prenant à droite, on entre dans une rue parfaitement tracée par les fondements des maisons qui s'y trouvaient, et sur lesquels de nouvelles constructions pourraient être élevées. A gauche de cette rue, en montant dans l'ancienne cité, on rencontre le cirque dont l'enceinte, malgré le temps, offre encore assez de profondeur. Les gradins en sont plus ou moins detériorés ; il en est pourtant bon nombre qui sont toujours à leur place première. De plus, il reste encore de l'édifice, dans un assez bon état de conservation, une porte située à l'est, et quatre voûtes, dont trois au sud, et la quatrième à l'ouest. A côté et à l'ouest du cirque est un petit temple chrétien dont les murs n'ont pas moins d'un mètre vingt centimètres d'épaisseur.

A peu de distance du cirque, au-dessous et à l'est, était le théâtre, et, non loin du théâtre, au sud, est l'Aïn-Tazzout, qui donne son nom à la localité. Au-dessous de cette source, et dans la direction du temple d'Esculape, en est une autre, l'Aïn-Aksour.

Du cirque, en tirant un peu sur la gauche, on arrive, par une montée assez rapide, à l'Arc-de-Triomphe, qui se trouve placé vers le centre de l'ancienne ville, en prenant celle-ci dans le sens de sa longueur.

Arc-de-Triomphe (1).

Le monument qu'on a désigné et qu'à notre tour nous désignons sous ce nom, n'était peut-être qu'une porte. C'est l'opinion de l'un de nous, le Dr Lorent, qui la fonde sur l'absence qu'on y remarque de toute inscription. Ce qui, selon nous, viendrait encore à l'appui de son opinion, c'est un massif de construction qui semblerait le reste d'un mur faisant suite à la porte, sur la droite, lorsqu'on y arrive du bas de la ville. Quoiqu'il en soit, s'il ne fallait voir, dans le monument dont nous parlons, qu'une simple porte, cette porte était grandiose et différait beaucoup, sous ce rapport, de celles dont nous parlerons plus loin. Tout près de là et à l'est sourde l'Aïn-Aksour, déjà mentionnée plus haut ; à l'ouest sont des traces de bains.

Pour la commodité de ce que nous avons encore à dire de l'antique cité, nous la diviserons en ville haute et en ville basse. Le point de jonction de ces deux parties de la ville sera celui d'où s'élève l'Arc-de-Triomphe : la vue, de là, embrasse toute la ville basse, en meme temps qu'elle s'étend sur toute la ville haute, qui, à partir de l'Arc-de-Triomphe, s'élève rapidement en amphithéâtre. Près du point culminant de celle-ci, et sur la droite, à peu de distance du ravin parcouru par l'ancienne Pagyde, est le temple d'Esculape. Plus haut, et sur la gauche de ce temple, est un vaste bâtiment carré, dominé par un terrain devenu marécageux par une perte d'eau due à un aqueduc rompu. Sans doute, là venait se rendre la masse d'eau qui se distribuait ensuite dans les différents quar-

(1) *Atlas*, Monuments du Tell, planche 3.

tiers de la cité (1). Près de l'aquéduc, dont il reste encore six arceaux, était un pont que nous n'avons pas vu, mais dont parle Peyssonnel. « A côté du temple d'Esculape, dit ce voyageur, il y a une rivière avec » un beau pont et des acquéducs dont il reste plusieurs arcades. » (*Op. cit.*, p. 352.)

Temple d'Esculape (2).

Le temple d'Esculape est situé dans la partie la plus élevée de la ville, sur la droite, venant de la basse ville, et son entrée ouvre à l'est-sud-est. Lorsqu'on s'en approche dans cette direction, la vue s'étend sur un des beaux versants de l'Aurès, qui semble, en quelque sorte, protéger le temple placé à ses pieds Cet édifice est à peu près carré : la longueur de la façade d'entrée est de six mètres soixante-quinze centimètres, et celle des côtés latéraux de sept mètres. L'entrée est ornée de quatre colonnes cannelées dont la hauteur est de trois mètres soixante-huit centimètres et la circonférence d'un mètre dix-huit centimètres. Quatre pierres, dont une est fracturée obliquement, la deuxième (en comptant de droite à gauche), forment le frontispice sur lequel on lit l'inscription que voici :

AESCVLAPI ET SALVTI

IMP. CAES. M. AVRELIVS ANTONINVS AVG. PONT. MAX. ET

IMP. CAESAR. M. AVRELIVS VERVS AVGVSTVS

(Les lettres de la 1re ligne peuvent avoir trois pouces de hauteur.)

Des fouilles faites dans le temple depuis notre passage, ont amené des résultats importants. Nous nous bornons à signaler les suivants :

1° Un escalier composé de six marches bien conservées, en marbre blanc ;

2° Une mosaïque dans toute son intégrité, ayant quatre mètres de longueur sur trois de largeur. Elle représente des fleurs, avec l'inscription suivante :

BONVS INTRA

MELIOR EXI

(ENTRE BON, SORS MEILLEUR.)

Le fond en est blanc, et les lettres de l'inscription sont constituées par un marbre ou une composition bleuâtre ;

3° Deux statues d'une beauté remarquable, en marbre blanc. L'une, la première qui fut découverte, n'a pas moins de six pieds. C'est celle d'Esculape ; elle est intacte, à l'exception du bras droit dont il manque une partie (3). L'autre est celle d'une femme dont le même bras est entouré d'un serpent. C'est celle d'Hygie ; il ne lui manque que la tête, qu'on a l'espoir de retrouver ; le reste est bien conservé (4).

(1) L'acquéduc pourrait être rétabli, et ce sera, sans doute, un des premiers travaux de la nouvelle colonie que la France va fonder à Lambèse.

(2) *Atlas*, Monuments du Tell, planche 2.

(3) *Atlas*, Monuments du Tell, planche 2 *bis*.

(4) *Atlas*, Monuments du Tell, planche 2 *bis*.

Non loin du temple était le capitole et le templo de Minerve, le premier au sud-est, et le second à l'ouest. La découverte du premier est postérieure à notre voyage. Nous ignorons sur quels indices il a été reconnu. Quant au second, le temple de Minerve, sa destination ressort de l'inscription que nous y avons relevée, et que nous rapportons ci-après. Ce qui reste de l'édifice consiste principalement en huit colonnes encore debout, au milieu d'un enclos entouré de ruines. Cet enclos est situé un peu plus bas que le bâtiment que nous avons mentionné plus haut. L'inscription, la voici.

AVG COSS
MINERVAE ET GENIO LAMBAE
SITANORVM ANNO ET MENSIBVS
M. AVRELIO COMINIO CASSIAN
ICIPII......

*(Aug. coss. **Minervae et** Genio **Lembaesitanorum anno et mensibus** M. Aurelio Cominio. cassian. municipi.....)*

Hauteur de la pierre,		0,33
Largeur	—	1,25
Epaisseur	—	0,30

Sortant du temple d'Esculape, et se dirigeant sur la gauche, on passe sous des portes assez rapprochées l'une de l'autre, et dont quelques-unes sont encore entières. Peyssonnel en parle en ces termes :

« On compte, à Lambèse, quarante portes ou arcs-de-triomphe, » ouvrages détachés et dans le genre des portes de Paris. J'en ai vu » encore quinze en bon état, plusieurs à trois portiques, celui du » milieu très grand, proportionnellement aux autres. » (*Op. cit.*, p. 354.)

Shaw, comme Peysonnel, porte aussi à quarante le nombre des portes de Lambèse, et il ajoute que, selon les Arabes, elle pouvait, au temps de sa prospérité, faire sortir quarante mille hommes armés par chaque porte.

Peyssonnel donne à ces portes de cinquante à soixante pieds d'élévation ; il dit qu'elles sont sans bas reliefs, mais d'un ordre très beau. Sur l'une d'elles était ce lambeau d'inscription :

RESPVBLICA ET.....
DEDICAVIT
M. AEMILIO MACRO ET SA.....

De l'autre côté de la même porte était une inscription plus grande, mais tellement dégradée par le temps que le voyageur provençal ne put la lire. Il ne dit rien d'une autre inscription qui se voit aussi sur une des portes dont nous parlons. Celle-ci ne se compose que d'un seul nom, mais d'un nom tout-à-fait historique, celui de Bélisaire, BELISARIO. La pierre qui le porte est postérieure au monument, ainsi qu'on en peut juger au premier coup-d'œil, d'après sa disposition parmi les autres. Le monument est donc antérieur aux guerres que les lieutenants de Bélisaire portèrent dans la contrée.

Bruce, qui a visité Lambèse avant son voyage en Nubie, y a compté sept portes ; il fait remarquer que le mur d'enceinte de la cité était

solidement bâti en pierres de taille assemblées sans mortier. Il n'y signale qu'un seul monument, c'est celui du temple de la Victoire, et l'on me permettra de rapporter ce qu'il en dit.

« Un seul de ses édifices, dit Bruce, paraît d'un bon goût. Le dessin » en est dans la collection du roi. Je ne puis pas dire à quoi il servait, » mais je juge pourtant, d'après l'élévation de ses portes, qu'il était » destiné à quelque usage militaire, et qu'on y mettait ou la catapulte, » ou quelque autre machine de guerre. Mais, il n'y a pas de traces sur » les murailles qui indiquent rien de tout cela. Sur la pierre qui sert » de clef au cintre de la principale porte, on a sculpté un bas relief » représentant l'étendard d'une legion, et on lit au-dessous : LEG. III » AVG. » *(Op. cit., Introd.* p. 30.*)*

Des monuments tumulaires, en très-grand nombre, se trouvent sur différents points de la ville, mais notamment dans la ville haute et, surtout, au-delà des deux ravins dont nous avons parlé. Le plus remarquable est situé sur la rive gauche de l'ancienne Pagyde, et c'est celui dont le voyageur Peyssonnel parle en ces termes :

« D'un autre côté, et où devait être le cimetière de la ville, on voit » les débris de plusieurs monuments, entr'autres un mausolée dans le » genre de ceux du royaume de Tunis, c'est-à-dire une espèce de niche » ou oratoire. » (*Op. cit.*, pag. 352.)

Ce monument, de forme carrée, mesure un peu plus de trois mètres de chaque côté (trois mètres treize centimètres). Il est construit partie en briques et partie en pierres de taille d'un calcaire noir très-dur (1). Il a la forme d'une chapelle et s'ouvre à l'ouest, c'est-à-dire à l'opposite de la ville. Son entrée est ornée de pilastres et surmontée d'une corniche, avec deux guirlandes en relief, sans inscription. Le fond du monument répond à la façade sud du temple de la Victoire.

Je termine le peu que je voulais dire des ruines de Lambèse, en reproduisant le passage suivant du voyageur Peyssonnel :

« On trouve à Lamba, dit Peyssonnel, un superbe arc-de-triomphe » d'une forme particulière. C'est un grand enclos de murailles à quatre » façades, plus long qu'il n'est large. Les façades qui regardent le nord » et le sud ont vingt-huit pas ; elles sont percées d'une grande porte de » trente pieds de large sur quarante d'élévation, et de deux petites portes » de dix pieds chacune. Entre ces portes, et pour l'ornement des façades, » il y a six colonnes d'ordre corinthien, posées sur des piédestaux de dix » pieds de haut. La colonne a vingt pieds; la corniche et les ornements » complètent les quarante pieds, hauteur de la porte. Au-dessus il y a » une grande fenêtre carrée et un rang de colonnes proportionnées, » d'ordre ionique, au-dessus du grand portail. On y voit des inscrip- » tions que je ne pus lire. Je découvris seulement, sur les clefs de » voûtes des petites portes, cette légende :

LEG. III AUG.

» Les façades qui donnent du côté de l'est et de l'ouest ont trois por- » tes comme les autres, avec un quatrième portail qui paraît hors- » d'œuvre et gâte la symétrie de l'ouvrage, qu'il allonge d'environ dix

(1) Ces pierres sont d'une grande dimension, notamment celles qui entrent dans la construction de la porte d'entrée, et qui ne mesurent pas moins d'un mètre cinquante centimètres de longueur sur cinquante centimètres de hauteur. De l'autre côté du cours d'eau est une très belle pierre tumulaire d'un mètre quarante centimètres de longueur, et qui portait une inscription que le temps a complètement effacée.

» pas. Le dedans est un grand carré qui semble avoir été toujours vide ;
» il n'y a que quelques pilastres qui montent simplement jusqu'au haut
» de l'édifice, qui est encore, aujourd'hui, très-bien conservé. Sur le
» devant, il y avait quatre grosses colonnes détachées et hors-d'œuvre,
» d'ordre corinthien ; elles avaient environ cinquante pieds d'élé-
» vation et quatre de diamètre : il n'en reste plus que deux. Au reste,
» cet édifice ne paraît pas avoir été voûté ni couvert. » (*Op. cit.*, p. 356.)

A quel monument de Lambèse peut s'appliquer cette description de Peyssonnel ? Je ne sais trop, à moins que ce ne soit au temple de la Victoire. Nous en dirons autant de la *grande chambre plus longue que large, avec une grande porte à chaque bout*, et dont parle Shaw. (*Op. cit.*, pag. 146). Le même voyageur mentionne aussi le mausolée des bords de la rivière, qu'il désigne sous le nom de *Cubb-el-Arrosah*. « Enfin, dit Shaw, complétant sa description, le Cubb-el-
» Arrosah ou le *Dôme de la mariée*, nom que donnent les Arabes à un
» petit mausolée qui est fort beau et bâti en forme de dôme, soutenu
» par des colonnes d'ordre corinthien. » (Pag. 146.)

J'ajoute que le mausolée dont nous parlons a beaucoup de ressemblance avec un autre voisin de Sétif, à peu de distance de la rivière qui passe près de cette ville, l'oued Bosselam.

Au nombre des découvertes qui ont été faites à Lambèse depuis notre voyage, est celle d'une colonne de six mètres quarante centimètres de hauteur, ayant pour base un carré de deux mètres quatre-vingt-deux centimètres. D'autres découvertes ont été faites en même temps dans les environs. Parmi celles-ci, nous citerons :

1° Dans la contrée de Chemeurra (*Chemoura* ou *Choumara*), au point désigné (*Carte de l'état-major*) sous le nom de Kesseria ou Kesria, une assez vaste basilique, sur le parvis de laquelle était une belle mosaïque représentant des poissons (*symbole chrétien*, comme on sait), avec l'inscription suivante :

Publius Petroninus Tunenus votum quod Deo et Cristo ejus ipsi promiserunt et compleverunt. Favente Deo Gadiniana flore.

2° Un mausolée situé à quatre kilomètres nord de Lambèse, sur la voie romaine de cette ville à *Cirta*. Ce mausolée, qui est celui du chef de la III° *Légion-Auguste*, a été publié dans la *Revue archéologique, numéros des* 15 *mars* et 15 *juin* 1850, avec son inscription, que nous rapporterons à notre tour. La voici, elle se lit sur une pierre de deux mètres de largeur, et de trente-deux centimètres de hauteur :

D M S
T. FLAVIO. MAXIMO. PRAE. LEG III AVG. HEREDES. IVLI. SE
CVNDI. QVONDAM. S. LEG. S. S. CVI. IDEM. MAXIMVS. TESTAMENT.
SVO. MONMENTVM. SIBI. EX. SS. XII. NVMMVM. FACIENDVM.
DELEGAVERAT.

(*Diis Manibus Sacrum.*
Tito Flavio maximo praefecto Legionis III Augustae haeredes Julii secundi, quondam centurionis Legionis supra scriptae, cui idem Maximus testamento suo monumentum sibi et sestersimae XII Nummum faciendum delegaverat.)

Elle se lit sur une pierre de quarante centimètres de hauteur et de deux mètres trente-deux centimètres de longueur.

Toutes les découvertes dont nous venons de parler appartiennent à M. le colonel Carbuccia ; aidé, dans ses recherches, par la garnison de Batna, dont il a le commandement, le colonel a fait, de ses découvertes, le sujet d'un travail considérable et des plus interessants. Ce travail, envoyé dans le temps à M. le général Charon, alors gouverneor de l'Algérie, est aujourd'hui au Ministère de la guerre, *Direction des Affaires de l'Algérie*. Il est vivement à désirer que la publication ne s'en fasse pas attendre trop longtemps.

Les inscriptions de Lambèse sont très-nombreuses ; il en est d'admirablement conservées. Nous nous bornerons à en rapporter quelques-unes, que nous prendrons parmi les plus importantes.

Sur une colonne d'un mètre trente-deux centimètres de hauteur, sur quarante centimètres de diamètre, qui a été transportée à Batna :

GENIO LAMBAESIS
PRO SALVTE
IMPP. CAESS. L. SEPTIMI
SEVERI PERTINACIS AVG.
ET M. AVRELI ANTONINI
AVG. FELICI. PAR. BR. GER. MX.
AVG. ET IVLIAE AVG. MA
TRI AVG. N. ET CASTROR.
DEDICANT EQ ANICIO FAVS.
LEG. AVGG PR PR CVC° S DES
L. BALBIVS FAVSTA
NVS SIG. LEG. III AVG PI
L. BALBI FELICIS V ET EX
SIGNIFERO FILIVS
VOTVM SOLVIT

(*Genio Lambaecis pro salute*
Imperatorum Caesarum, Lucii Septimi
Severi, Pertinacis, Augusti et Marci
Aurelii Antonini Augusti, Felicis, Parthici,
Britannici, Germanici maximi Augusti et
Juliae Augustae, matri Augusti nostri
et castrorum.
Dedicante quinto anicio Fausto,
Legato Augustorum, Propraetore,
Consulari designato, Lucius Balbus
Faustanus, signifer Legionis tertiae
Augustae Piae, Vendicis, Lucii Balbi
Felicis, veterani.
Exsignifero filius votum solvit.)

Sur une colonne des mêmes dimensions que la précédente, qui a été transportée aussi à Batna :

GENIO LEG. III AVG. PV
PRO SALVTE
IMPP. CAESS. L. SEPTIMI
SEVERI PII PERTINACIS
AVG. ET M. AVRELI AN
TONINI AVG. FELICIS
PAR. BRIT. GER. MX. AVG.
ET IVLIAE AVGVSTAE
MATRIS AVGVST. N.
ET CASTROR. DEDICAN
Q. ANICIO FAVSTO LEG.
AVGG. PRPR COS DES
.... S DATVS
SIGNIFER
EX S III MILL DE SVO
POSVIT

(Genio Legionis tertiae Augustae Piae, Vindicis, pro salute Imperatorum Caesarum Lucii Septimi Severi, Pii, Pertinacis, Augusti et Marci Aurelii Antonini Augusti, Felicis, Parthici, Britannici, Germanici maximi, Augusti et Juliae Augustae, matris Augusti nostri et castrorum.
Dedicante quinto anicio Fausto, Legato Augustorum, Propraetore, Consulari designato, Afranius patus (paetus) signifer ex sestertiis tribus millibus nummum de suo posuit)

Sur une pierre d'un mètre quinze centimètres de hauteur, sur quatre-vingt-deux centimètres de largeur et cinquante d'épaisseur :

D FONTEIO FRONTINIAN
STERTINIO RVINO
LEGATO AVGVSTORVM
PR PR COS DESIGNATO
SEX TERENTIVS SATVRNI
NVS LEG III AVGVST.

(Decimo Fonteio Frontiniano et Julio Stertinio Rufino, Legato Augustorum Propraetore, Consulari designato, Sextus Terentius Saturninus Legatus Augustorum.)

Sur une pierre d'un mètre de hauteur, sur quarante-six centimètres de largeur et quinze d'épaisseur :

M. V. . . . .
MAXIMIANO
LEG AVG PR PR
LEG III AVG COS
PRAESIDI
RARISSIMO
REFRIVS MA
XIMVS LEG
III AVGVRA
TOR. EIVS

(*Marco Valerio Maximiano, Legato Augusti Propraetore Legionis III Augustae curatori ejus.*)

Sur une pierre dont les dimensions n'ont pas été prises :

NO MRTALIA
NO LEG XX PP
PRCVCOS PRAE
SIDIVS TSSIMO
ET BEGNIGNISSI
MO G. CALVENTVS
IANVARIVS
LEG III AVG

(*Publio Julio Juniano Martialiano, Legato Augusti Propraetore, clarissimo viro, Consulari Praesidi Justissimo et benignissimo Gaius Calventinus Janvarius, Centurio Legionis III Augustae.*)

Le haut de la pierre était engagé dans le sol. La première ligne de l'inscription, qui s'y trouvait comprise, a été complétée d'après une autre inscription dédiée à Martialianus, et qui existe à Constantine.

Sur un monument d'un mètre vingt-cinq centimètres de hauteur et de soixante-quinze centimètres de largeur, qui a été transporté à Batna :

PRO S LVTE AVGG
OPTIONES SCHOLAM SVAM CVM STATVIS ET IMAGINIBVS DOMV. DIVINAE
ITEM DIIS CONSERVATORB. EORVM EX LARGISSIMIS STIPENDIIS ET
LIBERALITATB. QVAE IN EOS CONFERVNT FECER. CVRANTE
LEGNATO MYRONE Q.
OB QVAM SOLEMNITATEM DECREVERVNT VTI COLLEGA PROFICISCENS
AD SPEM SVAM CONFIRMAN
DAM ACCIPIAT IS VIII MIL. N. VETER. QVOQVE MISSI ACCIPIANT
M. LIANA LARIVM. SINGVLES VMIL. N.
QVAE ANVLARIA SVA DIE QVESTOR SINE DILATIONE ADNVMERARE
CVRABIT.

VOLVS
IVLIVS G
POMPEIVS
IVNIVS RVSI
AGRIVS G AI
HERNIVS RVCATV
IVLIVS HONORATV
IV LIVS DONATVS
CAELIVS LAVRENNVS
C IVLIVS SILVANVS
M. SALLVSTIVS QVESTOR
IVLIVS QVIETVS
CAETERLVS NOVELIVS

N
PR PRACIVS
NAT FORTVNAT
NATIVS MIRO
C. OCTAVIVS FELIX
C. IVLIVS DONATVS
C. GARGILIVS FELIX
C SEMPRONIVS FELIX
L. CLOD. HONORATVS
C. APONIVS SATVRNINVS
P. PEREILIVS FELIX
L. SEMPRONIVS VICTOR
M. IVLIVS CINNIVS
M. M. .,.. AT ROMANVS
C SERGIVS CATERVANVS
M. LAETOR BELLICVS
L. AVFIDIVS HILARIVS
Q. IVLIVS FLORVS
C. IVLIVS FELIX
L. OVITIVS FELIX
M VALERIVS FELIX
C. MVMI ICINI
C. IVLIVS FRONTO
C. IVLIVS AFRICANVS
C. IVLIVS GERMANVS
C. IVLIVS MONIMVS

C
L C CP
C. FVLVI IAN
C. ANN. MAX
M CAELIA VAR
O. SEMP FELIX
. . . .
P. AE. L MACRINVS
L. VAL VARVS
C IVL LONGINIAN
M. ANO SYLVANVS
T. FL ALEXANDER
C. PVBL SEPTIMIN
C. IVL HONORATVS
C IVL ON ANTONIVS
G RVPIL ROGATANVS
M VLPIVS ASCLA
C. PASS CLARVS
Q. AVRELIVS PROCESSV
T FL. FLACCIANVS
C. MARTIVS ELEPHAS
L CORRELIVS CATO
M. VALERIVS SPERATVS
L. AEMILIVS CALLINVS
III AVIVS SVRVS ACT LEG.

(Pro salute Augustorum optiones Scholam suam cum statuis et imaginibus domus divinae, item Diis conservatoribus eorum ex largissimis stipendiis et liberalitatibus, quae in eos conferunt, fecerunt, curante Lucio Egnatio Myrone Questore, ob quam sollemnitatem decreverunt, uti collega proficiscens ad spem suam confirmandum accipiat sestertium octo millia nummum, veterani quoque missi accipiant millia duo et annularium singuli sestertium quinque millia nummum, quae annularia sua die Questor sine dilatione adnumerare curabit)

Près de l'amphithéâtre, sur un calcaire très-dur, en lettres de sept centimètres de longueur :

MAXIMIANO
INVICTO AVG.
LEG III AVG.
P P

Hauteur de la pierre,	1 m.	3 cent.	
Largeur	—	0	53
Épaisseur	—	0	50

Près d'un édifice carré, dont il reste encore une vingtaine d'assises de grandes pierres de taille :

....
VALEN.....
VS FRONTI...
VS RVFINV..
R PR PR COS
....

Hauteur de la pierre,	80 cent.	
Largeur	—	53
Épaisseur	—	20

Sur une pierre de vingt centimètres de hauteur, de quatre-vingt-dix centimètres de largeur et de soixante d'épaisseur, en lettres de quatre centimètres de longueur :

....
OB HONORE MADILITA ....
A BARTE ORET ACILARDILI B^{V}
....

Sur une pierre enfouie dans le sol, et dont on ne voit qu'une portion de quatre-vingts centimètres de hauteur :

....
MAGN............
....

Sur une pierre de soixante centimètres de hauteur, d'autant de largeur et de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, en lettres de sept centimètres de longueur :



En lettres de dix centimètres de longueur à la première ligne, et de six centimètres aux deux autres :

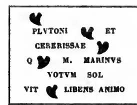
....
...P. CAES....
.. O.. VAMLV. ..
..ILL... AEMI...
. ...

Hauteur de la pierre, 0,60 cent.
Largeur — 0,80
Épaisseur — 0,45

Parmi des ruines :

....
...IVSET ICOMICIAE EI RITAE
..OMICI E MERITVS....,
..IIBVS.. ....
....

Sur un cippe bien conservé, au-dessous de deux personnages :



Hauteur du cippe, 90 cent.
Largeur — 50
Épaisseur — 55

Sur une pierre oblongue, partie antérieure :

D M S
VRI PROCILL
IXIT ANNS LXX
CORNELIVS
ACCVS MILES
LEG III AVG P.V.
MATRI AMANT
ISSIMAE FECIT

(*Diis Manibus Sacrum. Veturiae Procillae, vixit annis LXX. Cornelius Flaccus, miles legionis III Augustae, Piae, Vindicis, matri amantissimae fecit.*)

Hauteur de la pierre,		0,45 cent.
Largeur	—	0,43
Longueur	—	0,83

Sur une pierre qui a été transportée à Batna :

DIS. M. M. A
SACERDOTI
M. FILI
....

Sur une pierre qui a été transportée à Batna, au-dessous d'un personnage debout :

L. OCTAVIVS
L. F. ARN. SCAE
VA. VIX. ANNO....
MENSES VIII D.
XXI. F. PATER

(*Lucius Octavius, Lucii filius, Arnensi, Scaeva, vixit annos...., menses VIII, dies XXI. Fecit pater.*)

Hauteur de la pierre,		1,27 cent.
Largeur	—	0,50
Épaisseur	—	0,50

Sur une pierre qui a été transportée à Batna :

CANTONIVS
MATERNVS
DOMO CLVNIA
LEG III AVG
HIC SITVS EST

(*Caius Antoninus Maternus domo clunia, centurion Legionis III Augustae. Hic situs est.*)

Hauteur de la pierre,		0 76 cent.
Largeur	—	1,78
Épaisseur	—	0,26

Sur un calcaire très-dur, près du principal ruisseau :

D M S
VAL. FAVSTO
MIL LEG
III AVG

Sur une pierre longue d'un mètre dix centimètres, haute de quarante centimètres et large de soixante :

D M
FORTVNATVS
QVI ET DACVS
V. A. XXII M.X. D. XX
H. O. T. B. Q

Sur une pierre oblongue, partie antérieure :

D M S
CAE VALEN
TINVS VIX. AN. VII
CAE IANVAR. FIL. .
KARISSIMO
H ...... S

Longueur de la pierre,	1,10 cent.
Largeur —	0.45
Hauteur de la partie portant l'inscription,	0,65

Sur une pierre qui a été transportée à Batna, au-dessous d'un personnage debout :

L. OCTAVIVS
L. F. ARN. SCAE
VA. VIX. ANNO....
MENSES VIII D.
XXI. F. PATER

(*Lucius Octavius*, *Lucii filius*, *Arnensi*, *Scaeva*, *vixit annos.... menses VIII*, *dies XXI. Fecit pater.*)

Hauteur de la pierre,		1,27 cent.
Largeur	—	0,50
Épaisseur	—	0,50

Sur une pierre de soixante centimètres de hauteur, d'autant de largeur et de vingt-cinq centimètres d'épaisseur, en lettres de sept centimètres de longueur :

....
VESSA
T CAVN
PRCO SOE
INO ET PRIS
....

En lettres de dix centimètres de longueur à la première ligne, et de six centimètres aux deux autres :

....
...P. CAES....
.. O.. VAMLV...
..ILL... AEMI...
....

Hauteur de la pierre,		0,60 cent.
Largeur	—	0,80
Épaisseur	—	0,15

Parmi des ruines :

....
...IVSET ICOMICIAE EI RITAE
..OMICI E MERITVS.....
..IIBVS...........
....

Sur une autre pierre, en caractères mal tracés :

D M
CIVISII MNO
VIVIT AN XVII
VIII M.... DIES
EI MAC NVS FRA
TRI PATRVES ME
RENTI FECERVNT

Sur une pierre haute d'un mètre trente-cinq centimètres et large de soixante-six centimètres :

MA QVI VS
MEANIIS
PROC......
ARI MIN..
COMME NA
VIX AN XXXII
HIC SEP EST

Sur une pierre haute de deux mètres vingt-cinq centimètres :

D M S
CN IO
....
VIXIT AN
NIS LXV
AEMILIA
IANVARIA
CONIVX FE
CIT

Sur une pierre oblongue, partie antérieure, ainsi partagée en quatre compartiments verticaux :

D C. CLODI VS CRES CENS QVI ET VIGIAN TIVS V. A. XII M. XI D. XIII C. CLODIVS	M C. CLODI VS PR^O^CES SVS V.A. XIX M.I D. VI IANVARIVS	S CLODIA IANVARI A V.A. XVII M. VIII PATER FILIS	(Place restée sans inscription.)

Hauteur de la pierre, 90 cent.
Largeur — 20
Longueur — 1 m. 30

Sur une pierre commune large d'un mètre, haute de quatre-vingt-dix centimètres et épaisse de quinze, en caractères mal tracés :

MEMORIAE FAEM
LICODDET FABALAV
TINAGV FILIIS SV
IS MARITO DVEGIS
SLMO POSVIT

Sur diverses pierres :

D M
ANTONIA
IVCVNDA
V.A. VIII
FL. INGENVVS
V ET CONIA
FEC

D M S
VALERIA
ISTERCVLA
V.A.LXXII TIA...
SECVNDVS
C D F

D M S
VALERIAE
.. PIAE.-. F
VIXIT AN XC
IAE INC D
FE

CLODIA ILA
CIDA VIX AN
XLIII H S E

Sur une pierre de quarante-trois centimètres de haut, en lettres peu distinctes, les autres entièrement effacées :

D M S
VRI M..O..CV
VIXIT ANNIS LXX
CORNELIVS
AC.....CVS MVES
F..G AVO PV
...AIRIA
.......EI FECIT

Sur une pierre debout.

D........
VICTORI
VIXIT A. XXX

Sur une pierre parmi des ruines :

....
AN. LXX
SATVRNINA
PER...CVX...VIT
....

Du point où nous étions campés, notre vue s'étendait sur plusieurs douars de Chaouïa dont les habitants, hommes et femmes, venaient souvent nous visiter. Les Chaouïa, depuis notre occupation de l'Algérie, ont appelé plusieurs fois l'attention des anthropologistes, ce qui nous engage à nous en occuper en passant. Nous ne ferons, du reste, que reproduire, en partie, ce que nous en avons déjà dit dans deux communications à l'Académie des Sciences, la première avant notre voyage et la seconde, depuis. Mais rappelons d'abord ce que nous en savions par Bruce, le premier voyageur qui en ait parlé, et le seul qui l'ait fait *de visu*. « Je vis en cet endroit (l'Aurès), et à mon grand étonnement, dit Bruce, » une tribu d'Africains qui, si je ne puis pas dire qu'ils étaient beaux » comme des Anglais, avaient du moins le teint plus clair que les habi- » tants du Midi de la Grande-Bretagne ; ils avaient aussi les cheveux » rouges et les yeux bleus. Indépendants et même sauvages, ils ne se » laissent approcher ni aisément ni sans danger............ Cette » tribu porte le nom de Néardie (1). Les gens qui en sont portent cha- » cun, sur les deux yeux, une croix grecque qu'ils se font avec de » l'antimoine. J'imagine que ce peuple est un reste des Vandales qui » occupaient le pays......... Ils m'annoncèrent, avec grand plaisir, » que leurs ancêtres étaient chrétiens, et ils semblaient bien plus satis- » faits de cette origine que d'aucun rapport avec les Maures, à qui ils » font une guerre continuelle....... » (*Op. cit.*, pag. 32.)

Il existe, en effet, non seulement dans l'Aurès ou les Aurès, mais encore dans les vastes plaines des environs, une race blanche, de taille au-dessus de la moyenne, aux yeux bleus et aux cheveux blonds (les roux, tout-à-fait *roux, n'y sont pas rares*). A ces caractères, qui décèlent une origine septentrionale, nous en ajouterons un autre que nous avons déjà signalé en 1848, dans une de nos communications à l'Académie des Sciences, sur les Chaouïa. Ce caractère est l'absence du lobule de l'oreille, que nous avons constaté aussi, en 1842, sur les

(1) Bruce, sans doute, veut parler ici de la tribu qui habite la vallée de Sidi-Nadji, près de Khanga, et sur laquelle nous reviendrons plus loin

Cagoths des Pyrénées. Or, les Cagoths des Pyrénées, et comme le rappelle leur nom (*chien de Goth*, la première syllabe du mot *cagoth* étant l'appellation du chien en langue basque), sont bien évidemment des descendants des Goths qui ont occupé l'Espagne pendant plus d'un siècle (585-711), et les Goths, d'un autre côté, avaient, avec les Vandales et autres peuples du nord de l'Europe, une communauté d'origine.

L'absence du lobule de l'oreille chez les Chaouïa est générale, mais plus multipliée chez ceux des montagnes que chez ceux des plaines. Ce caractère, comme ceux de la taille et de la coloration, se perd dans les Chaouïa qui, s'étendant dans leurs environs, se mélangent plus ou moins avec leurs voisins, Arabes ou Kabyles. Ainsi, un homme à oreille sans lobule, qui s'allie à une femme à oreille lobulée, pourra donner le jour à des enfants conformés comme leur mère. C'est le cas d'un vieillard dont nous avons mis le portrait sous les yeux de l'Académie des Sciences : marié à une femme de Constantine, dont l'oreille était lobulée, il en eut deux enfants mâles, l'un à oreille semblable à la sienne, et l'autre à oreille semblable à celle de la mère. De plus, le dernier, qui est l'alué, a les yeux châtains, tandis que ceux du père sont d'un beau bleu.

En résumé, tout porte à croire, comme le soupçonnait Bruce, et comme tous les anthropologistes l'ont pensé après lui, que les Chaouïa sont bien, en effet, des descendants des Vandales qui ont occupé l'Afrique. Ces Vandales, en effet, ne disparurent pas tous par suite de la guerre que leur porta Bélisaire : ceux qui, après leur défaite, étaient encore susceptibles de porter les armes, furent transportés à Constantinople pour servir dans les troupes de Justinien. Quant à la nation elle-même, à cette partie des Vandales qui constituaient les colons, pour nous servir d'une expression de nos jours, elle fut refoulée et dispersée sur différents points du pays. Ce dernier fait ressort de plusieurs passages d'un auteur contemporain, et qui, de plus, était en contact journalier avec le peuple dont nous parlons. Il est question ici de Procope, secrétaire de Bélisaire, et qui l'accompagnait dans son expédition d'Afrique. Procope, après avoir parlé des Vandales qui n'avaient pas suivi, en Afrique, leur chef Genseric, continue ainsi :

« Pour ce qui est de ceux qui, dit Procope, avaient été vaincus par » Bélisaire, il est certain qu'ils ne retournèrent pas dans leur pays. » Ceci, du reste, leur aurait été impossible, puisqu'ils n'avaient pas de » vaisseaux. D'ailleurs, il fallait bien qu'ils portassent en Afrique la » peine qu'ils méritaient pour leurs cruautés envers les Romains, en » divers endroits, mais principalement dans l'île de Zacinthe. » (*Histoire de la guerre contre les Vandales*, traduction de Cousin.)

Nous voyons encore, dans le même historien, que, dans le nombre des Vandales qui furent transportés à Constantinople, après leur défaite, il y en eut quatre cents qui, s'étant rendus maîtres des navires qui les portaient, revinrent en Afrique, où ils se retirèrent, les uns dans la Mauritanie, les autres *précisément* dans les montagnes où sont aujourd'hui les Chaouïa. Ainsi s'exprime à cet égard l'historien bizantain :

« Mais il y en eut quatre cents, dit Procope, qui, étant près de l'île » de Lesbos, changèrent les voiles contre le gré des matelots. Après » quoi, ils abordèrent au Péloponèse, et, de ce point, à une côte déserte » d'Afrique, où, ayant abandonné les vaisseaux, après en avoir pris le » bagage, ils s'en allèrent jusqu'au mont Aurase et à la Mauritanie. » (*Op. cit.*)

Quant à la ressemblance de la race blanche de l'Aurès avec celle des Vandales, je ne rappellerai pas les caractères physiques des peuples

septentrionaux d'où provenaient les Vandales ; je rappellerai seulement le court portrait tracé des derniers par l'historien que nous avons déjà cité si souvent. « Ils sont blancs de visage, dit Procope ; ils ont les che- » veux blonds ; ils sont grands et de bonne mine. » (*Op. cit.*) Et faisons remarquer que ce peuple, qui comptait déjà 80,000 hommes lorsqu'il envahit l'Afrique, venant de l'Espagne, s'y accrut rapidement, à ce point que, dans les derniers temps de sa domination, il pouvait mettre sous les armes jusqu'à 160,000 hommes, ainsi que nous l'apprend encore Procope, dans son *Histoire secrète*.

La race blanche des Aurès n'est pas également blanche sur les différents points qu'elle occupe. Envisagée sous ce point de vue, elle prédomine sur certains points, tandis que, sur d'autres, elle tend à s'effacer de plus en plus. On peut dire qu'elle est d'autant plus pure qu'on l'observe sur des points plus élevés, et *vice versâ*. Cette pureté, du reste, est en raison inverse des alliances du Chaouïa avec ses voisins, le Kabyle et l'Arabe.

On cite comme type du Chaouïa la population de Menna, petite ville au sud de la vallée de Sidi-Nadji, près de Khanga, et, plus particulièrement encore, la tribu des Mouchayas, où, d'après quelques rapports, on ne parlerait que le Chaouïa.

La pureté du sang chaouïa est, en quelque sorte, l'apanage des premières familles ; c'est un signe de noblesse auquel le Chaouïa ne tient pas moins que l'Européen à ses titres de comte et de marquis. Aussi le Chaouïa de pure race évite-t-il les alliances étrangères. Il est respecté et honoré des autres, qui prennent toujours dans sa famille ses Caïds et ses Scheichs.

La langue chaouïa, dont nous venons de parler, s'écrit, comme le kabyle, avec des caractères arabes. On sait qu'on a cru y reconnaître des mots tudesques. C'est un sujet dont nous n'avons pu nous occuper faute de temps, et nous le regrettons d'autant moins que notre ignorance de la langue arabe ne nous eût pas permis de le faire avec succès.

Le Chaouïa s'entend très-bien en agriculture et en travaux d'irrigation ; il marche à l'égal du Kabyle, sous ces deux rapports, et, peut-être, fait-il mieux encore.

Le Chaouïa tient au sol qui l'a vu naître, surtout celui des montagnes, et s'il s'en absente, c'est pour y revenir plus tard, avec les moyens d'y vivre dans de meilleures conditions. Voilà pourquoi les Chaouïa sont assez nombreux à Constantine, où ils exercent les professions de boulanger, de boucher, de chauffeurs de fours, etc., absolument comme le Mozabite à Alger et à Oran.

L'Arabe et le Kabyle considèrent le Chaouïa comme très-ancien dans le pays ; il s'y serait maintenu, selon eux, à différentes époques où d'autres étrangers, habitant sur d'autres points, en auraient été chassés. Il passe pour très-tiède musulman, et les Arabes, sous ce rapport, en font moins de cas encore que du Kabyle. L'Arabe et le Kabyle le plaisantent fort sur plusieurs de ses croyances, et particulièrement sur celle-ci, dont je n'ai pas besoin d'indiquer l'origine, à savoir qu'il existe de par le monde un *arbre dont le fruit fait mourir quand on le regarde......*

La femme chaouia est peut-être plus misérable encore que la femme arabe ou kabyle. Plus encore que chez l'Arabe ou le Kabyle, la femme est chez le Chaouïa une sorte de bête de somme sur laquelle pèsent tous les lourds travaux de la maison et des champs. C'est à ne pas y croire..... En marche, la femme suit à pied son mari ou, pour mieux

dire, son maître, tranquillement assis, lui, sur son âne ou son mulet, sans autre embarras que celui de sa propre personne. Lorsque nous parcourions le pays des Chaouia, c'étaient des femmes qui, à notre arrivée dans les douars, venaient dresser nos tentes, étendre nos tapis et apporter tout ce qui nous était nécessaire pour le temps que nous avions à y passer, tels que couscoussou, lait, dattes, etc. De coutume, les femmes sont dirigées, dans leurs travaux, par des hommes, voir même par des enfants, qui leur montrent du doigt ce qu'elles ont à faire. Ces malheureuses sont tellement façonnées à porter, à la manière des bêtes, les plus lourds fardeaux, que leur torse en est tout déformé : il est plus ou moins oblique, d'arrière en avant, avec forte courbure de la région lombaire et proéminence correspondante de l'abdomen. La tête, projetée en avant, par suite de cette obliquité, semble chercher à se redresser, de telle sorte que la nuque se cave, en même temps que le cou saille plus ou moins en avant. Cette attitude de la femme chaouia rappelle quelque chose de celle du chameau. Quant à ses facultés intellectuelles, on comprend de suite que je ne dois avoir rien à en dire......

La position de la femme chaouia, au point de vue de notre espèce, afflige profondément ; — elle vous serre et glace le cœur ; — elle vous fait rêver à cet être cherché, par les naturalistes, à un échelon plus bas que l'espèce humaine, comme établissant le passage de celle-ci à la brute.....

Le Chaouia est très-hospitalier ; il le serait même un peu trop s'il fallait ajouter foi à tout ce qu'on nous disait sur les lieux. Et, en effet, que nous y disait-on? Que le Chaouia pratiquait deux sortes d'hospitalité, l'hospitalité du seigneur et celle de la famille, et que l'une et l'autre étaient données au choix du voyageur. Or, dans la première, l'hospitalité du seigneur, toute la famille se retirerait de la tente, pour faire place au voyageur; dans la seconde, celle de la famille, ce seraient les hommes seulement, les femmes resteraient. Hâtons-nous de dire qu'il n'est question ici que du voyageur indigène, tout en faisant remarquer pourtant que, du voyageur indigène au voyageur européen, alors surtout que celui-ci parlerait la langue du pays, la distance, sans doute, serait facile à franchir.

Ces quelques mots sur l'hospitalite du Chaouia, font assez pressentir qu'il est facile sur les mœurs. Elles sont, en effet, très-relachées chez lui, ainsi que nous avons pu l'apprécier par la nature de ses relations avec les Indigènes de notre suite. J'ajouterai que les Almées qui, tous les ans, lors de la récolte des dattes, se répandent dans les Oasis des Ziban, appartiennent à la nation chaouia. Ces femmes voyagent ainsi pour faire échange de leurs talents et de leurs charmes contre des dattes. Les dattes, du reste, sont la monnaie courante des Zibaniens; c'est leur monnaie d'échange avec tous les produits de l'extérieur. Les Almées en font provision pour passer, dans leurs montagnes, des hivers qui sont toujours longs et rigoureux. Nous eûmes occasion de voir une de ces femmes pendant notre séjour dans les Ziban. Ce fut à El-Kantara, dans une fête que nous donnait le chef du pays, et dont elle fit personnellement tous les frais. Cette femme n'était pas moins remarquable par sa taille et la beauté de sa personne que par ses riches parures, mais elle était très-brune, avec des cheveux d'un noir d'ébène, de sorte qu'elle ne devait pas appartenir à la classe élevée des Chaouia. En serait-il de même de toutes les Almées? Je ne l'ai pas demandé, mais on peut le supposer.

Une maladie qui paraît assez multipliée chez les Chaouïa des montagnes, c'est le cancer au sein chez la femme. Nous en avons vu quelques cas pour notre part, et M. le docteur Félix, du 2e regiment de ligne, alors en garnison à Batna, était assez souvent appelé, dans les environs, pour cette même affection. Ce fut à Lambèse que nous en vîmes le premier cas, qui nous fut offert par une jeune femme habitant un douar voisin, au pied de l'Aurès. Ses souffrances étaient telles, qu'elle réclamait l'opération à grands cris, et elle nous suivit à cet effet jusqu'à Batna, accompagnée de son mari. Là, son mal put être examiné avec soin, mais il avait fait tant de progrès qu'il fallut renoncer à l'opération. Et, en effet, le sein était profondement ulcéré, et toutes les glandes de l'aisselle etaient prises. Le rôle du médecin dut donc se borner à des conseils qu'on accompagna de quelques remèdes. La pauvre malade retourna ainsi dans son douar où la mort, sans doute, n'aura pas tardé à mettre un terme à sa douloureuse existence.

A quoi tiendrait donc la fréquence du cancer chez la femme chaouïa? Ne serait-ce pas aux chocs multipliés auxquels le sein serait exposé dans le cours de ses durs et incessants travaux? Il serait assez naturel de le supposer.

A notre passage à Sétif, de retour des Ziban, un nouveau cas de cancer au sein s'offrit encore à notre observation; il était également inopérable. Le sujet était une kabyle des environs.

Les maladies constitutionnelles, telles que la siphilis et les scrofules, sont communes parmi les Chaouïa, mais notamment la première, que beaucoup d'eux apportent en naissant. Cette maladie n'est pas moins répandue dans les Ziban, où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des figures qui en portent de plus ou moins graves atteintes. La siphilis, du reste, est la *grande plaie* du nord de l'Afrique (1), et jusqu'à une distance très-avancée dans l'intérieur de ce continent. Aussi, si nous en étions encore à lui chercher une origine, une patrie, serait-il plus naturel de la trouver dans le pays dont nous parlous, et où elle est si commune, qu'en Amérique où, de nos jours, on n'en voit aucun cas à l'etat d'indigenéité.

Un etat physiologique pour lequel le médecin est souvent consulté dans les pays musulmans, est la perte prématurée des facultés viriles. Cet état est aussi très-répandu chez les Chaouïa, mais nous regrettons de ne pouvoir consigner ici les details curieux que nous avons recueillis à cet egard. On l'attribue généralement à l'abus de la fonction, et c'est, à notre avis, une de ces nombreuses erreurs qui existent encore chez nous à l'endroit des nations musulmanes. Nous pensons, nous, que l'état dont nous parlons reconnait pour principale cause le régime peu abondant et presqu'exclusivement végétal des peuples soumis à l'Islamisme. On ne saurait croire jusqu'à quel point ce regime modifie l'organisation: cette modification est des plus profondes, et se retrouve dans tous ses actes, physiologiques et pathologiques. Aussi une histoire physique et médicale des Indiens, qui s'abstiennent, comme on sait, de toute nourriture animale, offrirait-elle, selon nous, un haut intérêt? C'est une œuvre qu'on pourrait signaler aux voyageurs qui parcourent leurs contrées et, plus particulièrement encore, aux médecins européens qui les habitent.

(1) Voir, sur ce point, Léon l'Africain. (*Op. cit.*, pag. 100.)

La question de la race blanche des Aurès, dont nous venons de nous occuper, en soulève naturellement une autre : sous la domination romaine, une autre race ou population blanche existait aussi en Afrique, et celle-ci habitait au sud des Aurès et par-delà des contrées désertes. Quelle était cette race ou population ? Tout ce que nous en savons se réduit à ce qu'en disait à l'historien déjà si souvent cité, Procope, alors dans les Aurès. Orthaïas, qui avait réuni ses forces à celles de Bélisaire, pour combattre les Vandales. « Cet Orthaïas m'a dit, écrit Procope, » qu'au-delà des terres de son obéissance, il y avait une vaste solitude, » et, après cette solitude, des hommes qui n'étaient pas noirs comme » les Maures, mais qui étaient blancs de visage et avaient la chevelure » blonde. » (*Op. cit.*, cap. XII, pag. 303.)

Orthaïas habitait à l'ouest des Aurès, et sa domination s'étendait sans doute, sinon jusques sur les Ziban, du moins jusques près de cette contrée. Or, au sud des Ziban est le Sahara ou Grand Désert. et, dans le Sahara ou Grand Désert, sont les Touareg, population blanche, et, vraisemblablement, celle dont parlait Orthaïas au secrétaire de Bélisaire.

La position géographique des Touareg n'a pas encore été exactement determinée, et elle ne le sera sans doute pas de long temps. Voici ce qu'en dit M. le général Daumas, qui a fait faire un si grand pas à la géographie, comme à l'histoire, de l'Algérie méridionale.

« Il est difficile, dit M. Daumas, de circonscrire exactement le territoire habité par les Touareg. La vie exceptionnelle que mènent ces » pillards, échappe à toute appréciation géographique un peu certaine ; » nous les retrouvons partout dans cet immense périmètre cerclé par » une ligne qui, du Tidikelt, dans le Touat, descend à Timbek'tou, longe » le Niger de l'ouest à l'est, et remonte par le Fezzan jusqu'à R'damés, » le point extrême de la province de Tripoli. C'est là le véritable désert, » l'océan de sables dont les Touareg se sont faits les pirates. » (*Le Sahara algérien*, pag. 323.)

Toujours d'après les renseignements recueillis par M. le général Daumas, les Touareg descendraient des Turcs. Quant à leurs caractères physiques, je le laisse parler :

« Ils sont, dit le général, grands, forts, minces et de couleur blanche, même ceux qui campent sous Timbek'tou. Cependant, les fractions qu'on retrouve autour des autres villes du Soudan sont de sang » mêlé ; leurs yeux sont généralement très-beaux, leurs dents très- » belles. Ils portent de grandes moustaches à la manière des Turcs, et, » sur le sommet de la tête, un touffe de cheveux qu'ils ne coupent ja- » mais. Chez certains d'entre eux, elle devient si longue, qu'ils sont » obligés de la tresser.......... Leurs femmes vont la figure découverte ; elles sont très-belles et très-blanches, *blanches comme une* » *chrétienne* (expressions d'un témoin oculaire). Quelques-unes ont » les yeux bleus, et c'est, dans la tribu, un genre de beauté fort admiré. » (*Op. cit.*, pages 325—327.)

A ces caractères physiques des Touareg, donnés par M. le général Daumas, j'ajouterai le témoignage d'un témoin oculaire, celui de M. le général Yusuf, qui, dans une de ses expéditions dans l'intérieur, eut occasion de voir deux Touareg. Or, tous deux, d'après M. le général Yusuf, étaient à la fois de grande taille et très-blancs. L'un des deux portait un sabre de fabrique française, ce qui avait attiré l'attention du général et celle des personnes de sa suite. Questionnés sur la provenance de cette arme, on finit par apprendre qu'elle avait été prise dans

un engagement que nos spahis du Sénégal avaient eu avec les Indigènes des bords du fleuve du même nom (1).

Maintenant que sont les Touareg ? Seraient-ce des Vandales qui, lors de leur invasion en Afrique, se seraient avancés dans l'intérieur des terres, en même temps que les autres se fixaient sur le littoral ? Ce n'est guère vraisemblable ; il ne le serait pas davantage d'y voir une population catholique qui, à la même époque, ou plus tard, se serait éloignée de la côte pour se soustraire aux persécutions exercées par les mêmes Vandales dont il est question. Et, en effet, outre toutes les considérations qui nous paraissent devoir écarter cette supposition, les caractères physiques des catholiques africains d'alors (ou nés en Afrique, ou venant de l'autre côte de la Méditerranée), n'étaient point ceux de la race blanche dont nous parlons. Sans doute, il est plus plausible d'admettre que les Touareg appartiennent à une émigration européenne antérieure à l'émigration vandale. Nous le savons, d'ailleurs, dès les temps les plus reculés, le nord de l'Afrique a été fréquenté par les nations européennes, par suite de cette tendance des peuples du nord à se porter vers le midi. Ainsi, du temps de la guerre de Bélisaire contre les Vandales, des Huns servaient dans les troupes d'Altias, gouverneur d'un fort de Numidie et allié des Maures. C'est ce que nous voyons dans Procope, qui parle des Huns à l'occasion de Jabbas, chef des Aurès, qui traversait la Numidie avec des prisonniers et un grand butin. Ce passage de Procope, nous l'avons déjà rapporté ; rapportons-le de nouveau :

« Altias, dit Procope, Altias, qui était gouverneur d'un fort du pays » (la Numidie), brûlait de l'envie de lui en soustraire une partie, et » sortit dans ce dessein avec soixante-dix Huns, pour l'aller attendre » dans un défilé. » (*Op. cit.*, pag. 361.)

La langue des Touareg aiderait sans doute à remonter à leur origine, mais qu'en savons-nous ? ceci seulement, qu'ils parlent le *Targuïa*, langue qui paraît avoir quelque rapport avec le *Zenatia*, s'il faut en croire les habitants de Touah. Ceux-ci, en effet, assurent comprendre les Touareg, et qu'ils en sont également compris.

La religion des Touareg est la Musulmane, mais ils sont fort peu religieux, négligeant la plupart des prescriptions du Prophète, telles que la prière, les ablutions, les jeûnes, etc.

Nous ne savons rien de leurs industries. Ils paraissent vivre, en grande partie, des prises qu'ils font, tantôt sur leurs voisins, tantôt sur les caravanes.

Mardi, 27. — De bonne heure, nous étions cheminant encore parmi les ruines ; nous y prenions des mesures de monuments, de maisons, de pans de murs ; nous y relevions des inscriptions, et nous ne cessions d'y payer notre tribut d'admiration par notre muette contemplation. Chemin faisant, nous traversâmes, derrière le temple de la Victoire, un champ d'orge où nous aperçûmes, pour la première fois, la *tulipa celsiana*. Elle était en fleurs, et nous en fîmes provision pour nos amis les botanistes d'outre-mer. Nous y joignîmes l'*ornithogalum umbellatum*, qui se trouvait aussi dans le même champ d'orge, également en fleurs.

Nos instants à Lambèse étaient comptés : nous en partîmes dans

(1) Les journaux du temps ont rendu compte de cette affaire, où nous avons essuyé des pertes assez considérables.

l'après-midi du même jour, 27. Nous ne pouvions nous en détacher, et notre séjour s'y serait certainement prolongé sans une pluie glaciale, quoique peu forte, qui vint nous en chasser. Nos adieux à Lambèse furent donc précipités, mais nous pûmes les lui renouveler le lendemain, du haut de la caserne de Batna, d'où l'on distingue à merveille, et à l'œil-nu, ses principaux monuments, mais plus particulièrement l'Arc-de-Triomphe et le temple de la Victoire. Oh ! oui, cité de la IIIe légion, Lambèse l'Auguste, la Pieuse, la Vengeresse, comme on t'appelait encore..... Oh ! oui, tes restes sont à jamais gravés dans mes souvenirs comme ce qui m'est apparu de plus grand, de plus majestueux, de plus imposant — en traces matérielles de l'homme d'autrefois sur la terre !... ..

Une vaste plaine sépare Lambèse de Batna. On y rencontre, en sortant de Lambèse, des tombeaux multipliés, et dont le plus grand nombre se voient sur la gauche du sentier qui conduit à Batna. Partis de Lambèse à trois heures, nous étions à Batna à quatre heures et demie. Cette route nous parut bien longue, à cause d'une pluie continue et froide qui nous accompagna jusqu'à Batna. J'étais alors, pour ma part, tout transis de froid. Aussi, à peine arrivé, ne trouvais-je rien de mieux à faire que de me mettre au lit pour me réchauffer.

BATNA.

Batna est à cent vingt kilomètres sud de Constantine et à six de Lambèse. Notre prise de possession de cette localité remonte au mois de février 1844. D'abord, nous y établîmes un camp dont le seul but était d'y rassembler le matériel de l'expédition projetée par le duc d'Aumale, alors gouverneur de Constantine, contre les Ziban. Ce camp, presqu'aussitôt sa formation, fut vivement attaqué par les Chaouïa, et deux fois de suite. Ces deux attaques nous coûtèrent assez de monde, bien que l'ennemi ne fût guère armé que de pierres et de bâtons à gros bouts. Le camp où eurent lieu ces attaques fut abandonné depuis, pour en établir un autre un peu plus loin, dans une position meilleure au point de vue stratégique. Ceci s'opérait le 22 juin, même année, sous le commandement de M. le général Herbillon, alors colonel. Notre dernier camp de Batna est devenu la ville du même nom. Inutile de dire que notre établissement définitif, sur ce point du trajet de Constantine à Biscara, était une conséquence naturelle de notre prise de possession des Ziban. Et, en effet, Batna, située à peu près à moitié chemin de Constantine à Biscara, est un point admirablement placé pour protéger les communications entre ces deux centres de population (1). Remarquable sous ce rapport, la position de Batna ne l'est pas moins sous quelques autres, notamment par l'abondance, la fraîcheur et l'excellente qualité de ses eaux. Son climat est plus européen encore que celui de Constantine. Il doit différer peu de celui de Lambèse, l'altitude de ces deux points étant à peu près la même. Celle de Batna doit être de quelque peu moindre que celle de Lambèse. M. l'ingénieur Fournel a évalué à 1,013 mètres celle du premier camp. D'après ce même ingénieur, celle du sommet d'un col voisin serait de 1,090 mètres, estimation qui résulterait, comme le fait remarquer M. Fournel, d'une seule observation baro-

(1) Pour plus de détails sur Batna, ainsi que sur les opérations militaires qui s'y sont passées, voir *Notice sur Batna*, dans le *Moniteur algérien* du 10 janvier 1848.

métrique. Disons en passant que le col dont nous parlons, dit col de Batna, constitue le point de partage des eaux entre le nord et le sud, la Méditerranée et le Sahara.

Les hivers sont rudes et prolongés à Batna ; il y neige et il y gèle tous les ans. Aussi dois-je supposer qu'il s'est glissé quelqu'élément d'erreur dans les observations de température qui y ont été faites en 1849. Et, en effet, d'après ces observations, le thermomètre, en 1849, n'y serait pas descendu au-dessous d'un degré au-dessus de zéro (1).

Ainsi qu'on a dû le remarquer plus haut, des monuments lapidaires en bon nombre, et les plus importants même, ont été transportés de Lambèse à Batna. Alors on ne songeait pas à la colonisation de Lambèse, qui n'a été résolue que dans ces derniers temps, et c'est ce qui explique un déplacement de monuments qui, sans doute, n'embrouillerait pas peu, dans l'avenir, l'archéologie de ces contrées si, ce qu'à Dieu ne plaise, un nouveau temps de barbarie devait succéder à notre domination en Algérie.

Très-vraisemblablement, les Romains avaient, où est aujourd'hui Batna, un établissement, une ville même de quelque importance. Les traces qui en restent ne consistent pourtant qu'en quelques constructions trouvées plus ou moins enfouies dans le sol, avec des fragments d'inscriptions. Selon Mannert, opinion que partage Marcus, son traducteur, là aurait été Lamasba (Ptolémée) ou Lamasbua (Peutinger), mais si cette dernière ville, d'après ce qu'on peut inférer de l'*Itinéraire* d'Antonin, se trouvait à environ quarante milles de Lambèse (2), ce serait beaucoup plus loin que Batna qu'il faudrait aller chercher Lamasba ou Lamasbua. Cette question, comme tant d'autres, s'éclaircira sans doute avec le temps. En attendant, rappelons que Lamasba était le siége d'un évêché, et que les noms de trois de ses évêques sont parvenus jusqu'à nous. Ces évêques étaient Pusillus, Avitus et Secundinus.

Le premier, Pusillus, était au concile convoqué à Carthage, en 255, par St-Cyprien ; il y donna son opinion le soixante-cinquième.

Le second, Avitus, figurait parmi les évêques catholiques de l'Assemblée de Carthage en 411 ; il y avait pour adversaire l'évêque donatiste Janvarius. A l'appel de son nom, il répondit : *praesto esse*, et Janvarius dit alors en s'avançant : *agnosco illum*. Avitus ajouta aussitôt : *mandavi et subscripsi*. Ces paroles des deux adversaires n'étaient, du reste, que des formules adoptées pour la circonstance, par les deux partis de l'Assemblée.

Le troisième, Secundinus, figure le cent douzième sur la liste des évêques de Numidie qui furent exilés après la convocation faite à Carthage, en 484, par le roi Hunéric.

Une vaste caserne venait d'être bâtie à Batna, et un hôpital y était en voie de construction. On y comptait une soixantaine de maisons, deux moulins à blé (établis sur un cours d'eau rapide), une brasserie et deux briqueteries. Un recensement fait de la population (hommes, femmes

---

(1) Maximum et minimum de la température à Batna en 1849.

Le maximum, observé le 26 juillet, à midi, a été de + 39° 7/10, et le minimum, observé le 22 décembre, à huit heures du matin, de + 1°.

(2) Il y avait, de Tamugadis à Lamasba, soixante-deux milles. Or, de Tamugadis à Lambèse, il y en avait vingt-trois, de sorte qu'il resterait trente-neuf milles pour la distance de Lambèse à Lamasba ou Lamasbua.

et enfants compris) à la fin de l'année 1847, donna pour résultat le chiffre de 343.

Au sud de la caserne est une vaste prairie bien arrosée; nos soldats y ont créé de beaux jardins où tous nos légumes d'Europe viennent admirablement. Ces produits sont une grande ressource pour la garnison si éloignée, comme elle l'est, du littoral.

A peu de distance des jardins, sur la droite, venant de Batna, était une baraque en planches, avec une enseigne de débitant de vins et de liqueurs : je m'en approchai, j'y entrai, et je ne fus pas peu surpris de rencontrer encore là une picarde. On le comprendra sans peine : les picards se détachent si difficilement du toit qui les a vus naître ! Cette femme avait au moins l'âge de celle que j'avais rencontrée dans l'oasis de Constantine, mais elle avait, sur celle-ci, l'avantage d'être à la fois robuste et bien portante. Elle était en même temps plus expansive et plus causeuse; elle était même, disons le mot, des plus babillardes. Le peu que cette femme m'a raconté de sa vie, me donne encore, chaque fois que j'y songe, le regret d'avoir manqué du temps pour en écouter davantage. C'était vraiment toute une histoire contemporaine que ma compatriote de Batna. Elle avait été sage-femme dans la maison de santé que feu le baron Dubois, accoucheur de Marie-Louise, tenait sous l'empire. De sage-femme, elle était devenue cantinière dans je ne sais plus quel régiment, et elle avait voyagé ainsi, en changeant souvent de corps, dans presque toutes les contrées qui ont été parcourues par les armées impériales. Ce qu'elle devint sous la Restauration, je ne me le rappelle pas du tout; je ne me rappelle pas davantage dans quelles conditions d'existence elle se trouvait lorsque sa destinée vint la jeter en Afrique. Mais, au moment de notre commune rencontre, elle vivait en société d'un soldat, Suisse ou Allemand, qui sortait de la légion étrangère, et dont le flegme ne contrastait pas peu avec l'extrême pétulance de son associée. On rencontre, de par le monde, de bien singulières existences !.....

En avant des jardins, sur la route de Biscara, est une source délicieuse et abondante qui fournit à tous les besoins de la population. Non loin de là est la demeure, élevée par nous, du marabout Sid-Hamed-bel-Hâdhy, caïd de la localité. C'est un Chaouïa pur sang, à haute et forte stature, à peau très-blanche et aux yeux bleus. Sa qualité de marabout lui donne une immense influence dans le pays. D'aussi loin que des Indigènes l'aperçoivent, Chaouïa et autres, ils se détournent de leur route pour venir baiser, en s'agenouillant, le pan de son bernous. Chargés, pour lui, d'un pli émané du commandant supérieur de la province, il n'est sortes de politesses qu'il ne nous ai faites. Puis, à notre départ, il nous fit accompagner par un de ses lieutenants de confiance, jusqu'aux limites de son commandement. Cet officier était en même temps chargé de nous faire annoncer dans les douars, afin que nous y trouvassions, aussitôt notre arrivée, tentes dressées, tapis étendus et provisions de bouche ou, en d'autres termes, la *diffa*. Plus tard, à notre retour des Ziban, nous eûmes occasion de rencontrer Sid-Hamed-ben-Hâdhy, comme il revenait de Sétif avec sa zaouïa ou smala. C'était le 10 mai. Nous passâmes avec lui toute l'après-midi de ce jour, ainsi que la nuit suivante, notre tente élevée à côté de la sienne. Celle-ci était de la plus grande munificence. Là, mieux encore qu'à Batna, où l'influence française se faisait trop sentir, nous pûmes juger, non de l'influence, de l'autorité, mais de la vénération (et du véritable culte, pour beaucoup) dont notre caïd jouissait parmi les siens.

De Batna, on jouit d'une vue admirable, et sur tout le massif de l'Aurès, et sur toute la chaîne des Ouled-Sultan. De cette chaine surgit un pic des plus remarquables, connu sous le nom de *Tuggurt*, pic de *Tuggurt*. D'où vient cette appellation qui ne se rattache en rien à la ville du même nom ? Je n'en sais rien, les personnes à qui je l'ai demandé n'ayant pu me le dire. Tuggurt, à dix kilomètres environ de Batna, est très-fréquenté de la garnison de cette place, à cause d'une admirable forêt qui le recouvre. Cette forêt, que nous commençâmes à exploiter peu après notre établissement à Batna, y a nécessité la formation d'un camp qui n'a d'existence que dans la belle saison. La forêt est principalement constituée par des cèdres (je me sers ici du nom qui leur a été donné par l'armée), et ce sont ces arbres, si remarquables par la grosseur qu'ils acquièrent, qui ont fourni tout le bois employé dans les constructions de Batna, depuis la caserne et l'hôpital militaire jusqu'aux maisons des particuliers. Ce bois, malheureusement, est de très-mauvaise qualité : il est très-mou et se fend facilement, soit par le seul fait de la dessication, soit seulement par un choc un peu fort (1). En revanche, il brûle très-bien, ce qui tient à l'abondante résine qu'il renferme, et d'où s'exhale cette odeur particulière qui le fait rechercher de nos dames pour en faire de petits coffrets et autres meubles d'agrément. L'arbre qui le fournit se rencontre aussi sur d'autres points de l'Algérie, mais partout, comme à Tuggurt, à une altitude assez considérable. Le touriste, d'aussi loin qu'il l'aperçoit, croit revoir le fameux cèdre du Liban du Jardin des plantes de Paris. Du reste, nos botanistes aussi, pendant assez long-temps, l'ont pris pour ce même arbre, le *cedrus libani*, devenu si rare aujourd'hui dans sa propre patrie (2). Soumis à de nouvelles études, le cèdre algérien constitue aujourd'hui une nouvelle espèce de pin, sous la nom de *pinus atlantica* (Manetti). Les Ouled-Sultan et les Chaouïa des Aurés en font entrer les semences dans différentes pâtisseries et confitures assez recherchées, à ce qu'il paraît, des habitants du pays. Nous en avons vu, pour la première fois, à Biscara, à la table du commandant supérieur du cercle, qui en faisait toujours figurer parmi ses plats de dessert. Ce commandant était alors le chef de bataillon de St-Germain, officier plein d'avenir, mort si malheureusement depuis notre entrevue dans les Ziban.

Mercredi, 28. — Nous quittâmes Batna à 10 heures du matin, nous dirigeant dans le sud-ouest. La route que nous avions à parcourir suit la vallée formée, à gauche, par l'Aurès, et, à droite, par les montagnes des Ouled-Sultan. Ces montagnes forment une chaîne très-étendue, courant de l'est à l'ouest ; elles sont habitées, comme l'Aurès, par des Chaouïa. La route est separée de ces montagnes par une plaine assez vaste, parcourue par un cours d'eau venant de Batna et allant au sud. Cette plaine était couverte, en grande partie, par la plante si

(1) Les défauts du bois dont nous parlons disparaîtraient sans doute par une immersion plus ou moins prolongée dans l'eau, ainsi que cela se pratique pour d'autres bois auxquels on veut donner plus de consistance, de dureté.

(2) M. le duc de Raguse, qui visita le Liban peu après que nous eûmes l'honneur de faire sa connaissance en Autriche, s'exprime ainsi au sujet des forêts de cette montagne : « Ces forêts ont disparu ; sept arbres seulement » restent aujourd'hui pour en conserver le nom et les souvenirs. » *Voyage de M. le duc de Raguse en Hongrie, etc.*, tome II, pag. 84. — Paris, 1839.

connue des Arabes sous le nom de *Shée*, tandis que la principale végétation du versant do l'Aurès, jusques sur les bords de la route, consistait en deux arbres dont il a déjà été parlé, le genévrier et le lentisque en arbre. Avant d'aller plus loin, nous dirons un mot de ce dernier, ainsi que du *Shée* et de l'*Alfa*, bien qu'il en ait déjà été question, mais sans quelques détails qu'ils comportent au point de vue de leur utilité.

Le lentisque en arbre, *Pistacia atlantica* (Desf.) est connu des Indigènes sous le nom de bet'oum (Shaw écrit *Botum*). Cet arbre, à peu d'élévation au-dessus du sol, se ramifie horizontalement sous forme de parasol, donnant ainsi un ombrage délicieux : l'Arabe qui, pendant les chaleurs de l'été, ne marche que la nuit, vient y passer les ardeurs de la journée, et, alors aussi, accourent s'y refugier les autruches, les gazelles et une foule d'autres animaux des contrées dont nous parlons.

De l'écorce du bet'oum s'écoule une résine fort semblable à celle connue dans le commerce sous le nom de *mastic de Chio*. La récolte s'en fait à l'approche de l'hiver ; elle se détache naturellement de l'arbre et tombe à ses pieds quand elle se secrète en trop grande quantité (1). Les Indigènes l'emploient au même usage que cette dernière, c'est-à-dire qu'ils en mâchent dans le but de se fortifier les gencives et de se blanchir les dents, et c'est dans un but semblable qu'ils mâchent aussi les jeunes feuilles de l'arbre, ainsi qu'ils font encore de celles du *Lentiscus communis*.

Les t'ebid (médecins) font entrer la résine du pistachier atlantique dans plusieurs de leurs préparations, aussi fait-elle partie du petit nombre de produits simples qu'on rencontre dans leurs pharmacies.

Le bois brûle bien et donne un excellent charbon. La fumée en est bonne, dit-on, dans quelques maladies, et elle délasse, dit-on encore, les voyageurs qui y exposent leurs membres fatigués.

Le fruit se mange et fait, pour les habitants des hauts plateaux, l'objet d'un commerce assez étendu. Il s'en exporte sur la côte, mais surtout dans le Sahara. Son goût est aigrellet, de sorte qu'il excite légérement la salivation. On le connait sous le nom d'*Haoudja*.

A Constantine, Sétif, Médéah et autres villes de l'intérieur, on en fait des confitures qui sont appréciées, et on en retire une huile qu'on dit délicate. Séché et réduit en poudre, on en saupoudre les dattes, qui en reçoivent un goût acidule recherché des Arabes, surtout dans le cours de leurs longs voyages.

Le goût acide du fruit du bet'oum avait déjà été signalé par Desfontaines, dans sa *Flore atlantique*, ainsi que le mélange qu'ils en font avec les dattes.

« Les fruits du pistachier atlantique, dit Desfontaines, ont un goût aci- » dule. Les Indigènes sont dans l'usage d'en manger avec des dattes. » Sans doute, et ainsi que je le faisais remarquer ailleurs (2), c'est de ce même fruit que parle Cochelet, sous le nom de *graines du Désert*, dans la relation de son naufrage sur la côte occidentale d'Afrique (3). Voici ses paroles :

(1) Pour plus de détails sur ce produit, comme sur l'arbre lui-même, je renvoie à Desfontaines, qui a observé le dernier au sud de la régence de Tunis.

(2) *Histoire chronologique des épidémies du nord de l'Afrique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 1re partie, page 57.

(3) *Naufrage du brick français la* Sophie, *perdu le* 30 *mai* 1819, *sur la côte occidentale d'Afrique*, tome 1er, page 193.

« Je crus, dit Cochelet, que je pourrais calmer mon altération en
» mangeant des graines du Désert. Nous en demandâmes à Sidi-Hamed,
» qui consentit à nous en donner, mais elles doublèrent notre soif et
» la rendirent plus insupportable.

» Cette graine conserve sa couleur rouge en séchant ; elle est de la
» grosseur d'une petite cerise sèche et ridée de même. Son goût est légère-
» ment pimenté et laisse, momentanément, dans la bouche la fraîcheur
» de la menthe. Elle est connue dans le Désert, du moins dans la partie
» que nous avons parcourue, sous le nom d'*Énéfice*.

» L'énéfice ne pourrait remplacer longtemps une autre nourriture,
» mais elle est souvent d'un grand secours dans les longs trajets, quand
» toute provision vient à manquer. Alors elle devient, pendant quelques
» jours, le seul aliment des hommes et même des animaux, et, par son
» transport facile, donne aux Arabes, qui s'en munissent toujours, le
» moyen de pénétrer dans les parties les plus arides des déserts. »

L'auteur ajoute, dans une note, qu'il n'a pas vu l'arbre qui produit la *graine du Désert*, mais que cet arbre existe, en grand nombre, au sud du cap Mogador.

Le sbée ou sehéah ou, mieux encore, chih' est l'*Artemisia judaïca* (Lin.), comme nous l'avons vu précédemment. Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit de ses sommités, qui sont d'une grande utilité médicale. La plante entière est un moyen de chauffage très-apprécié des habitants des hauts plateaux, contrées où les hivers sont si rigoureux, et qui sont en même temps si dépourvues de végétation.

Sur les tiges et les ramifications du shée se développe une matière cotonneuse dont nous avons fait, en 1848, le sujet d'une communication à l'Académie des Sciences, séance du 17 juillet (1). Ce produit sert d'amadou aux habitants des hauts plateaux, et on l'emploie à cet usage sans avoir été soumise à aucune préparation. Les Indigènes ne la détachent même de la plante qu'au moment de s'en servir, et c'est à cette petite opération, qu'ils pratiquent chemin faisant, que je dois d'en avoir eu connaissance.

L'alfa ou alpha, qu'on écrit encore halfa et halpha, est le *Stipa tenacissima* (Desf.), *Macrochloa tenacissima* (Kunt.). Cette plante, qui croît dans les lieux les plus arides et jusqu'au milieu des rochers, est certainement une des plantes économiques les plus précieuses. Les Indigènes, comme les Espagnols méridionaux, qui la possèdent aussi, en tressent des cordes, des paniers et toutes sortes d'ustensiles de ménage et autres. Il s'en fait une grande exportation sur le littoral, et c'est un commerce assez profitable pour les habitants de l'intérieur. Son abondance permet d'en faire de la litière pour les bestiaux. A notre passage à Batna, où l'on manquait de paille, on s'en servait pour remplir les paillasses. L'alfa est même préférable à la paille pour cet usage, car il ne s'affaisse pas et ne se brise pas comme la paille, par suite de la pression ; il n'en résulte donc pas non plus, par suite de ce même effet, cette poussière qui se renouvelle chaque fois qu'on remue la paillasse, et dont nous ne chercherons pas à faire ressortir ici toutes les incommodités.

Les avantages qu'il y aurait à remplacer la paille par l'alfa, dans les contrées où l'on peut se procurer cette dernière plante, sont incontestables, et nous avons déjà eu occasion de les signaler dans un rapport

(1) *Bulletin des comptes-rendus des séances de l'Académie*, troisième trimestre 1848.

officiel, en proposant d'introduire l'alfa, comme remplissage de paillasses, dans les hôpitaux civils et militaires (1).

Nous marchions droit sur un massif de montagnes qui semblait devoir nous fermer la sortie de la vallée dans laquelle nous étions engagés. Ce massif de montagnes, vers lequel nous marchâmes encore toute la journée du lendemain, est remarquable par la forme de sa cime, qui est celle du dos du chameau. Les Indigènes l'ont baptisé du nom de *M'lili*. ou *Metlili*. Nous verrons plus loin qu'il existe une oasis du même nom, à l'ouest de celle de Biskara.

Il était deux heures et un quart comme nous nous trouvions sur les bords d'un ruisseau tout-à-fait sans eau, et au-delà duquel, sur la droite, était un monticule couvert de ruines romaines. C'étaient principalement des restes de colonnes, avec beaucoup de pierres debout. Dans le nombre des plantes de la localité, était une petite crucifère à fleurs jaunes (*Erysimum*), que nous ne devions plus perdre de vue dans le reste de notre voyage. Avec cette plante étaient, çà et là, la santoline, *Santolina chamaecyporissus* (2), et l'harmel. Déjà nous avons parlé de cette dernière plante, le *Peganum harmala* de Linnée, qui est multipliée dans le pays, et que les habitants utilisent dans leurs maladies.

Sur la gauche de la route étaient des monticules boisés en genévriers, et, sur la droite, des montagnes assez élevées où se voyaient encore, çà et là, des traces de neige. En deçà, à la base et le long de ces montagnes, se déroulaient, devant nous, des marécages cultivés sur divers points. Ces marécages, tous les hivers, disparaissent plus ou moins sous les eaux, et ce sont leurs émanations qui, dans la saison des chaleurs, et alors que soufflent les vents de sud et de sud-ouest, portent à Batna les maladies graves qui s'y observent dans ces circonstances.

A trois heures, nous gravissions un monticule sur lequel était un amas de pierres de taille auquel les Indigènes donnent le nom de K'sour, mot qui veut dire *château*. Nous n'avions encore fait que six lieues. D'après l'itinéraire qu'on nous avait tracé, nous ne devions pas aller plus loin ce jour-là. Pourquoi? parce que là sont des sources abondantes et de très-bonne qualité, qui ont fait choisir ce point pour le bivouac des troupes allant de Batna à Biscara, et *vice versâ*. Ces sources se rencontrent au bas du monticule, et à droite, venant de Batna, La principale se nomme *Aïn-el-Merdjah*, la source du marais, et toutes jaillissent perpendiculairement du sol, sur les bords mêmes de la rivière mentionnée plus haut; elles s'y écoulent aussitôt. Le cresson et le beccabunga abondent sur leurs bords, et nous ne manquâmes de nous approvisionner de la première, qui nous servit à faire une salade dont nous mangeâmes avec plaisir à notre premier repas.

Nous élevâmes notre tente sur le revers méridional du monticule, tout près d'un douar chaouïa dont les femmes s'étaient hâtées d'en venir planter les piquets. Cette opération, qui s'était faite en un clin-d'œil, avait été pratiquée en frappant avec de gros bâtons, sortes de massues, semblables à ceux dont s'étaient servis les Chaouïa pour attaquer notre premier camp de Batna, en 1844. Bientôt après, notre

(1) Rapport au Ministre de la guerre, en 1847.

(2) Les Indigènes désignent aussi cette plante sous le nom de Shée, la confondant ainsi avec l'*Artemisia judaica*. La première est très-multipliée dans la plaine d'où s'élève le Médraschem (*vide suprà*), et où nous la vîmes en fleur le 16 mai, à notre retour des Ziban.

tente était garnie de tapis et de coussins, les uns et les autres très-beaux, ainsi que pourvue de tous les comestibles qui nous étaient nécessaires. Comme à Lambèse, tous ces travaux avaient été exécutés par des femmes, conduites ou accompagnées par des hommes et des enfants.

Pendant que nous faisions honneur à la diffa, un jeune chaouïa vint me faire hommage d'une jolie petite gazelle, prise depuis peu. Nous la gardâmes jusqu'à notre départ, qui eut lieu le lendemain matin. Alors, nous la fîmes passer à Batna, où nous devions la reprendre en revenant. Puisque nous en trouvons l'occasion, disons de suite un mot d'un fait encore peu connu, je crois, et relatif aux excréments de la gazelle. Nous voulons parler de la forte odeur de musc qu'ils répandent, mais qu'ils perdent, en grande partie, lorsque l'animal vit en état de domesticité. Cette propriété des excréments de la gazelle les fait rechercher pour en confectionner des chapelets dont on se sert comme de ceux confectionnés avec d'autres matières. On en prépare aussi une liqueur de table qui paraît fort goûtée des Indigènes. J'ajoute que les contrées parcourues par la gazelle en sont, pour ainsi dire, toutes couvertes; ils apparaissent au voyageur sous forme de petits tas, comme ceux du lièvre et du lapin.

Le scheick, comme tous les chefs indigènes (*scheick* veut dire vieillard), était âgé. Nous l'avions engagé à venir prendre le café dans notre tente : il s'y était rendu de bonne heure. Nous causions depuis quelque temps ensemble(nous, parlant de Constantine et d'Alger, et lui, de son douar et de sa tribu)lorsqu'après quelques instants d'hésitation, il arriva à nous entretenir d'un sortilège dont son fils était le sujet : marié depuis plusieurs années déjà, il n'avait encore pu accomplir l'acte du mariage. Cette confidence, comme bien on pense, avait un but, celui de nous demander le moyen de détruire le sortilège; car les chrétiens, dans la pensée de beaucoup d'Indigènes, sont de grands sorciers.

Un pharmacien qui, depuis notre passage à Constantine, faisait partie de notre caravanne, se chargea de cette œuvre, — et il la mena à bonne fin. C'est ce que le vieux scheick s'empressa de venir nous apprendre comme nous approchions de son douar, à notre retour des Ziban (13 mai.). Mais ce n'était pas là tout ce qu'il avait à nous dire : il voulait nous dire de plus qu'en cas de besoin, il serait bien aise d'avoir encore de notre remède. Malheureusement, nous n'en avions plus, tous les médicaments dont notre compagnon le pharmacien s'était pourvu, à notre départ de Constantine, ayant été distribués dans les Ziban. Certes, notre pharmacien eût pu faire comme certain médecin du siècle dernier, lequel opérait des prodiges avec des pilules de mie de pain, surtout parmi les grandes dames de la cour; mais notre pharmacien était beaucoup plus consciencieux que l'Esculape parisien, — et il prenait, lui, toutes les choses au sérieux, même à l'endroit des sortilèges ou maléfices. Il promit donc au vieux scheick, qui, déjà, se désolait de voir le remède lui échapper, de lui en envoyer dès notre rentrée à Constantine, où nous allions bientôt nous retrouver. Mais il nous répondit aussitôt que notre envoi pourrait s'égarer, et qu'il ne voulait pas courir cette chance. Il se proposait donc de se rendre lui-même à Constantine. Nous l'engageâmes à ne se mettre en route que quelques jours après nous, qui ne devions retourner dans cette ville qu'après avoir été à Sétif et jusqu'au fort que nous occupons dans la Medjana, Bordj-de la-Medjana, à l'ouest de Sétif.

Malgré les instructions que nous lui avions données sur l'époque à

laquelle il devait partir, pour se trouver en même temps que nous à Constantine,— lorsque nous arrivâmes dans cette ville, il nous y attendait depuis plusieurs jours, se présentant chaque jour à la demeure du pharmacien. Celui-ci s'empressa de le satisfaire, en lui remettant le merveilleux remède. C'étaient des pastilles composées de chocolat et de je ne sais plus quoi encore. Je sais seulement qu'en Italie, si je ne me trompe, il s'en confectionne de semblables à l'usage des contrées orientales.

Depuis notre passage à K'sour, notre vieux scheick a dû avoir des preoccupations plus grandes que celle qui l'avait, en quelque sorte, identifié avec nous : le choléra a régné dans son douar, en 1850, alors qu'il venait de faire de si grands ravages dans les Ziban (1).

Le monceau de ruines connu sous le nom de K'sour pourrait être, comme ce nom l'indique, le reste d'une forteresse, mais, à cette forteresse, pouvait se rattacher quelque population. Peut-être est-ce là qu'était *Basilica Diadumene*, placée, par Peutinger, à dix-huit milles au sud-ouest de Lambèse. En nous avançant ainsi dans le sud, comme nous le faisons dans ce moment, nous ne trouvons plus que la plus désespérante incertitude sur l'emplacement des anciennes populations.

Le douar près duquel nous étions ressortait de la tribu d'*Halfaoui el-Ouled Sidi-Haïa*.

Jeudi, 29.—Nous partîmes de K'sour à six heures du matin, en suivant la vallée formée par les montagnes précédemment mentionnées (2). Tout le sol que nous parcourions était couvert comme d'une draperie jaune formée par l'*Othona cherifolia* (Lin.), alors en fleur. De temps à autre, ou nous étions sur des traces de postes romains, ou nous en apercevions à peu de distance du chemin, soit à droite, soit à gauche.

A huit heures, notre route, jusqu'alors en plaine, devint montueuse; nous quittions le territoire d'el-Achdar pour entrer sur celui de Scheraf-el-Klaïfa.

A neuf heures, nous étions sur les bords de l'oued Tarfa, rivière ainsi nommée du Tarfa qui umbrage ses bords, en grande quantité, et qui est le *Tamarix gallica* de Linnee. Nous nous arrêtâmes là jusqu'à dix heures et demie, nous abritant du soleil par des entrelacements de branches de tamarisc. Des touffes multipliées d'harmel se voyaient à l'ombre des tamariscs, et nous y aperçûmes, pour la première fois, une crucifère dont nous fîmes provision, et qui reçut, plus tard, le nom de *Lonchophora guyoniana* (Durieu).

---

(1) A K'Sour, il apparut d'abord à notre bivouac ordinaire, près du douar, sur deux hommes en même temps, un soldat et un arabe, faisant partie d'un convoi de malades en marche de Biscara sur Bathna. Ce convoi fut aussitôt arrêté sur place et mis en quarantaine, par ordre de l'officier supérieur commandant, à Batna, la subdivision de Constantine.

(2) Les hauts plateaux au sud de Constantine, avec l'Aurès et une partie des Ziban, ont été explorés par M. l'Ingénieur Fournel, et le résultat de ses recherches fait le sujet du bel ouvrage publié par le Ministre de la guerre, en 1849, sous le titre de *Richesse minérale de l'Algérie*, etc. Il existe aussi, sur l'Aurès en particulier, au point de vue *topographique* et *militaire*, un travail qui a mérité à son auteur un témoignage de satisfaction du Ministre de la guerre. On doit au même auteur, M. le capitaine d'état-major Fournier, un travail semblable pour les montagnes kabyles entre Collo et Bougie. Les travaux de M. le capitaine Fournier sont encore inédits.

A partir de la rivière, le pays devient de plus en plus stérile ; la végétation disparaît de la pente des montagnes, et on ne rencontre plus dans la vallée, à de grandes distances les unes des autres, que des *Zizyphus lotus* dont le vert jaunâtre ajouterait encore, si c'était possible, à l'aspect désolé de la contrée. Quelques-uns de ces arbrisseaux, comme échelonnés sur les bords mêmes de la route, sont vénérés comme marabouts (saints), et s'aperçoivent de loin par les nombreux baillons que les voyageurs musulmans y accumulent en passant, par esprit de dévotion. Cet acte religieux s'accompagne du dépôt d'une pierre au pied des arbrisseaux, de telle sorte que ceux-ci sembleraient n'être sortis de la terre qu'en traversant des tas de pierres.

A midi trois quarts, nous nous trouvions sur un point tout couvert de pierres de taille, et où nous nous arrêtâmes quelques instants. Là se voyait une grande quantité d'auges semblables à celles que nous avions déjà rencontrées dans le Tell. Ces auges, évidemment destinées à conserver les eaux pluviales, témoignaient assez, par elles-mêmes, de l'aridité de la contrée. Selon notre coutume, toutes les fois que nous nous trouvions sur des ruines, nous cherchâmes des inscriptions, mais nous ne découvrîmes que la suivante :

PLVCCEIVS BOL N...
FECIT SIBI ET C...
SIME QVAE VI......
SABINAE VIX. A......

Près des ruines dont nous parlons, et sur la gauche de la route, coule l'oued Tilata, qui vient se joindre à l'oued K'soor, laquelle, peu après, au pont d'*el-Kantara*, prend le nom d'*oued-el-Kantara*. Ne serait-ce pas à la jonction de ces deux cours d'eau qu'il faudrait chercher la station qui figure, sous le nom *Ad duo flumina*, sur la table de Peutinger ?

L'oued Tilata, désigné sous le nom d'oued Abdi dans une correspondance particulière, coule de l'est à l'ouest, entre deux chaînes de l'Aurès. C'est l'oued Abeadh de Shaw.

Les montagnes, à partir de ce point, deviennent de plus en plus abruptes, rocheuses et dénuées de végétation ; on n'y aperçoit que quelques plantes plus ou moins espacées, toutes de petite taille, et s'harmoniant, par leur couleur jaunâtre, avec un sol qui semble ne les laisser croître qu'à regret. Ici, c'est l'*Alyssum atlanticum* ; là, le *Micropus bombycinus* (Lagassa) ; plus loin, la *Paronychia capitata* (Lamarck). Celle-ci attire les regards du voyageur par l'extrême blancheur de ses fleurs, qui simulent, on ne peut mieux, de la neige sous forme de petits tas. De-là le nom de *Tapis de la terre* que lui donnent les indigènes, qui en font un assez grand usage, sous forme de thé, dans plusieurs de leurs maladies.

Depuis longtemps, nous descendions très-sensiblement, et nous descendions encore, notre vue se perdant, au-delà des montagnes, comme dans une sorte de vide. Là était le Désert, en face duquel nous étions impatients d'arriver, comme on l'est toujours à l'approche de quelque chose d'inconnu et de désiré.

A une heure, nous étions rendus au pied du Metlili ou M'lili, massif de montagnes dont nous avons déjà parlé, et que nous avions toujours eu sous les yeux depuis notre départ de Batna. Ce massif de montagnes forme le commencement de la chaîne des Ouled-Sultan ; il se ren-

contre avec l'Aurès au pont d'el-Kantara, et, sans doute, ces deux systèmes de montagnes se continuaient là sans interruption, avant cette fracture ou coupure, si remarquable, qui semblerait avoir été pratiquée par un bras puissant, pour faire communiquer le nord avec le sud, la terre fertile avec les sables inféconds. Cette fracture ou coupure donne passage à la réunion des deux cours d'eau dont il vient d'être parlé, l'oued-K'sour et l'oued-Abdi, réunion qui, à partir de là, prend le nom d'oued-el-Kantara, de celui du pont elévé par les Romains pour la franchir (1).

Quelle admirable et indéfinissable position que celle du pont d'el-Kantara !... Derrière nous le pays le plus tourmenté, le plus aride, le plus désolé ; — devant, et à nos pieds, le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer !... C'était une forêt de palmiers gigantesques et dont les cimes, réunies, formaient comme une prairie de la plus belle et de la plus vigoureuse verdure. A travers cette prairie aérienne, si je puis m'exprimer ainsi, nous apparaissaient, çà et là, sur quatre points principaux, avec des masses blanchâtres, des replis multipliés d'une sorte de sentier de cristal fuyant sans cesse, en réflétant sur sa surface, et la cime des palmiers, et les arbres et arbustes qui se pressent à leurs pieds. Ces masses blanchâtres étaient des habitations élevées à l'ombre des palmiers, et qui forment quatre villages assez espacés l'un de l'autre. Et quant à ce qui nous apparaissait comme une sorte de sentier de cristal, c'était la rivière dont nous venons de parler, l'oued el-Kantara, qui, après avoir formé de nombreuses petites cascades, à partir de son passage sous le pont, va fertiliser l'oasis en y formant des détours multipliés.

Nous ne pouvions nous lasser du magique panorama que nous avions sous les yeux, et nous en eussions joui plus longtemps encore si nous n'avions été arrachés, pour ainsi dire, à notre contemplation, par le scheick de l'oasis, qui s'était empressé de se rendre auprès de nous dès qu'il avait été prévenu de notre approche. Nous marchions lentement et comme à regret, ne cessant d'exprimer nos sensations sur la beauté du pays que nous avions sous les yeux. « Vous le trouvez donc beau notre » pays, me dit à la fin notre scheick ? » Oh ! oui, beau, bien beau, m'empressai-je de répondre..... Eh bien, moi, répliqua aussitôt le scheick, avec l'accent d'un homme bien convaincu, je ne le trouve pas beau du tout. — Et pourquoi ? — Parce qu'il n'y pleut jamais.....

La pluie, en effet, est toujours rare et peu abondante à el-Kantara, et on y souffre habituellement de la sécheresse, mais c'est aussi l'histoire des autres parties des Ziban.

Avant de nous engager plus profondément dans le pays, avant de pénétrer avec notre scheick dans l'oasis, revenons un instant au pont d'el-Kantara ou, pour mieux dire, à la coupure de montagne où il a été établi pour en réunir les deux berges.

De Batna sur ce point, et surtout à partir de K'sour, la déclivité du terrain est des plus grandes, de telle sorte qu'on passe, pour ainsi dire, sans transition, d'un climat dans un autre, ce qui fait dire aux habitants que les deux climats ne sont séparés l'un de l'autre que par l'épaisseur de la lame d'un couteau. Or, il existe, entre le climat du Tell et celui des Ziban, au point de vue de la température, une différence

(1) Le mot *Kantara* veut dire *pont*, comme nous l'avons déjà fait remarquer à l'occasion du pont de Constantine. C'est un des mots que les Arabes, conquérants de l'Espagne, ont laissés dans la langue de ce pays.

des plus tranchées. De-là la nécessité, pour le voyageur qui passe le pont d'el-Kantara, de se vêtir, ce jour-là, ou de vêtements d'été, s'il se rend dans les Ziban, ou de vêtements d'hiver, s'il en vient.

L'hiver des Ziban, ainsi que nous le verrons plus loin, est, pour ainsi dire, un printemps continuel, tandis que celui du Tell, comme nous l'avons déjà dit, est des plus rigoureux. Aussi les mutilations, par suite de congélation, sont-elles multipliées dans les tribus qui campent dans cette dernière contrée. Nous avons eu occasion d'en voir un bon nombre pour notre part. Ces mutilations consistent généralement en des pertes de doigts et d'orteils. La perte du nez, par la même cause, n'est pas rare. Comme nous nous retrouvions dans le Tell, à notre retour des Ziban, j'eus occasion de voir, dans une tribu voisine de *Diana veteranorum*, un Chaouïa qui avait perdu, par suite du froid, les orteils et les métatarses des deux pieds, c'est-à-dire la presque totalité de ces dernières parties. Les moignons étaient recouverts de cicatrices solides, de sorte que, malgré sa mutilation, le sujet marchait encore assez bien, à l'aide d'un bâton.

Le pont d'el-Kantara est des mieux conservés, ce qui tient autant à la nature de ses matériaux qu'à son peu d'étendue, en longueur comme en élévation. Il s'offre au voyageur au tournant d'une coupe de rocher à pic, et on est tout étonné, dès qu'on l'aperçoit, de retrouver la main de l'homme dans des lieux si sauvages (1). Une description en a été faite par notre savant ami et collègue M. De La Mare, et nous la reproduirons ici, au lieu de celle que nous pourrions en faire nous-même.

« La position de ce petit pont, dit M. De La Mare, est à la fois sauvage » et pittoresque; ses culées, de rochers à pic, sont dominées par d'énor- » mes montagnes de pierres, sans végétation possible. Il est formé d'une » seule arche, plein cintre, de dix mètres d'ouverture ; sa largeur est » de quatre mètres quatre-vingt-dix centimètres. Cette construction est » faite avec beaucoup de soin, sur un plan irrégulier. Cependant, les » claveaux de la voûte sont, tous, d'une égale épaisseur, sur la longueur » uniforme d'un mètre. Sur la clef de voûte du pont, en aval, du côté qui » regarde la ville, est sculpté un buste, aujourd'hui fruste. Cette voûte » est renforcée par trois nervures ou arcs doubleaux ; dans l'espace » compris entre ces arcs, se trouve une ornementation formée de cou- » ronnes de feuillages, de paniers remplis de fruits, d'étoiles, etc. Ces » sculptures, protégées par la saillie des nervures et par leur position » sous la voûte du pont, sont dans le plus parfait état de conservation, » mais il est difficile d'en approcher et de les dessiner. » (*Revue archéologique*, XIe livr., p. 9.)

Sur une pierre comprise dans la construction du pont, vers le milieu, rampe droite, marchant sur l'oasis, on lit :

MERCVRIO AVG. SACR.
PRO SALVTE

Sur deux autres pierres étrangères au pont, et qui ont été ajoutées à

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 1re, *El-Kantara*.

la rampe opposée, l'une en amont et l'autre en aval, se lisent encore les deux inscriptions que voici :

D M S
THEMARSA

I. HARIANI ♥ PATRI
MERENTI. VIX. ANN
IS LXXX FECIT HARIAN
THEMARSA FILIVS

(*Diis manibus sacrum.*
Themarsae, Hariani filio patri
Merenti, vixit annis LXXX.
Fecit Harianus Themarsa filius.)

D M S
HERENI RVFIL
LAE MATRI VIX.
ANNIS LX FECIT

MERENTI HARI
THEMARSA FI
LIVS MAIOR

(*Diis manibus sacrum.*
Herenniae Ruffillae matri vixit annis LX.
Fecit merenti Harianus
Themarsa filius major.)

Les deux pierres sont d'un calcaire très-dur et d'égales dimensions : elles ont, chacune, quatre-vingt-dix-huit centimètres de longueur, cinquante de hauteur et quarante-cinq d'épaisseur. Toutes deux sont étrangères au pont ; elles y ont été transportées de quelque lieu voisin (de l'oasis probablement), lors de la restauration du pont, par suite de l'expédition du duc d'Aumale dans les Ziban. Ce travail, ainsi que le déblaiement de la route, depuis le pont jusqu'à l'oasis (1), fut exécuté sous la direction du capitaine du génie Riffaut, par le 2e et le 31e de ligne, et le 2e du génie. Le souvenir de ce travail a été conservé par cette simple inscription peinte en blanc sur le rocher, à droite du pont :

2e ET 31e DE LIGNE
2e DU GÉNIE
1844

Elle est placée dans un grand encadrement bien taillé et pratiqué autrefois pour recevoir quelque autre inscription, ou sur marbre, ou

(1) A l'époque dont nous parlons, le tablier du pont était bouleversé et tout le trajet du pont à l'oasis, obstrué par des fragments de rochers. Aussi le chef de l'expédition évita-t-il d'engager ses bagages sur cette route ; il leur fit contourner de grandes montagnes à l'ouest, pour se rendre en avant de l'oasis. Ce trajet exigea une très-forte journée, bien que l'armée ne fût alors qu'à 1,000 mètres au plus de l'oasis.

sur bronze, comme en témoignent encore les trous des crampons qui la fixaient.

Près de là, et dans toutes les anfractuosités des rochers, croissaient les plantes de nos montagnes européennes, entr'autres le nombril de Vénus, *Cotyledon umbilicus* (Linnée).

Le pont, qui a donné son nom à la rivière, l'a donné aussi à l'oasis ou forêt de Palmiers dont nous avons déjà parlé, comme encore aux quatre villages qui constituent ce que j'appelerai le bourg d'el-Kantara. Mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à en dire.

Le scheick, qui était venu nous recevoir au pont, nous conduisit chez lui : nous y trouvâmes tapis et coussins en suffisante quantité, et ne laissant rien à désirer sous d'autres rapports. Quant à la diffa, elle se fit attendre assez longtemps. La cause de ce retard, que nous n'apprîmes pas de suite, était complexe : en premier lieu, les autorités d'el-Kantara n'étaient pas en bons rapports avec le caïd de Batna, dont l'envoyé était toujours auprès de nous ; en second lieu, les quatre villages qui devaient contribuer à la diffa, n'étaient pas d'accord sur la quotité de ce qu'ils devaient fournir chacun, et, en troisième lieu, enfin, les Kantrariens n'aiment pas à faire des avances (1). Ceux-ci, du reste, passent pour être d'assez mauvaises gens, pour aimer à susciter des querelles et même à se batailler.

Malgré les dispositions peu bienveillantes dont nous étions témoins, de la part des habitants d'el-Kantara, le scheick n'en insista pas moins pour nous faire loger dans sa maison, prétextant qu'il n'y avait pas, dans les environs, d'emplacement convenable pour notre tente : nous acceptâmes son hospitalité, mais nous eûmes lieu de nous en repentir à cause des puces qui ne cessèrent de nous assaillir toute la nuit,et ne nous permirent pas de dormir un instant. De plus, le lendemain, comme nous faisions nos préparatifs de départ, nous fûmes accablés par des demandes de toutes sortes de choses, de la part du vieux scheick et de plusieurs membres de sa famille. Ainsi, celui-ci nous demandait du sucre et du café; celui-là, de la bougie; un autre, le foulard que je portais au col, etc. Je crois, en vérité, que si nous les eussions tous écoutés, nous serions partis sans provision aucune et absolument nus. Et ainsi nous fut expliqué l'insistance toute particulière qu'avait mise le vieux scheick, pour nous faire loger chez lui. Depuis, pendant tout le reste de notre voyage, nous avons toujours couché sous notre tente. L'hospitalité d'el-Kantara ne nous a pas moins servi à quelque chose : elle nous a fait connaître un usage en pratique dans les Ziban, celui de tracer des caractères d'écriture sur des morceaux de calebasse, ce qui s'exécute avec un poinçon ou la pointe d'un couteau. Cette pratique, lorsque nous en fûmes témoins, nous reporta de suite à la plus haute antiquité, à ces temps primitifs où l'on écrivait, à savoir : ici, sur la feuille des palmiers; là, sur la tige du papyrus (*Cyperus papyrus*); ailleurs, sur l'écorce du bouleau..... L'ostracisme, comme on sait, l'ostracisme, cette loi d'Athènes qui bannissait, pour un certain temps, les citoyens qui donnaient de l'ombrage à la république, tirait son nom de ce que, dans ce jugement, les citoyens donnaient leur vote en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille enduite de cire.

Les quatre villages qui composent le bourg ou commune d'el-Kantara,

---

(1) Les frais de diffa sont remboursés par l'autorité française; on en déduit le montant de la redevance à laquelle les tribus sont imposées.

sont situés sur les bords de la rivière, au milieu de la forêt de Palmiers. Ces villages ne diffèrent en rien des autres villages des Ziban, dont nous aurons à parler plus loin, de sorte que nous n'en dirons rien ici, si ce n'est que presque toutes les maisons ont, chacune, leur jardin, avec une petite tourelle pour y faire la garde à l'époque de la récolte des dattes, et que chaque jardin est fort industriellement pourvu d'eau par des dérivations pratiquées sur les bords de la rivière.

Avant de clore ce que nous avions à dire des quatre villages qui portent le nom collectif d'el-Kantara, nous nous demanderons si là n'était pas la station *Calceus Herculi* de la table de Peutinger, qu'il place à neuf milles sud de la precédente, *Ad duo flumina?* Sans doute, le nom de *Calceus Herculi*, comme celui de colonnes d'Hercule, *Colonna Herculi*, donné aux deux rochers du détroit de Gibraltar, doit se rattacher à quelque disposition ou caractère de localité. D'après cela, ne pourrions-nous pas voir la chaussure d'Hercule dans la brèche ou fracture dont nous avons parlé, et qui a dû attirer l'attention autrefois, comme elle l'attire encore aujourd'hui? Et, en effet, pour les anciens, comme on le sait, l'Océan était séparé de la Méditerranée par une chaîne de montagnes, et le détroit de Gibraltar, qui fait communiquer ces deux mers, était le produit d'une brèche faite par Hercule. Or, la brèche ou ouverture qui établit une communication entre le Tell et le Désert, a bien pu être considérée aussi comme une autre œuvre de ce même Hercule, à qui la mythologie rapporte tant d'actions surhumaines. J'ajoute qu'avec un peu d'imagination, on pourrait y voir comme le produit de la pose d'un pied, herculéen, bien entendu, ce qui expliquerait le nom de *Calceus* qui lui aurait été donné dans l'antiquité.

Quoiqu'il en soit, l'oasis d'el-Kantara a été occupée par les Romains: on trouve, dans les quatre villages, des traces de construction romaine, avec des débris d'inscription. Lors de l'expédition des Ziban, en 1844, l'inscription suivante se lisait dans le jardin du scheick S'rir-ben-Bellil:

P. CAES. T. AELIO HADRIAN.
ANTONINO AVG. PIO PONT. MAX.
TRIB. POTES XXI IMP. II COS IIII PP.
IMATVCCIO FVSCINO LEG. AVG. PRIV
LEG. III AVG.

Cette inscription se trouvait sur une pierre longue d'un mètre 32 cent., qui servait de pont pour traverser un canal d'irrigation, et qui a été transportée à Constantine par les soins du bureau arabe de cette province.

A mon passage à el-Kantara, on venait de mettre à découvert, sur le trajet même de la route, tout à côté du village, une pierre tumulaire d'une assez grande dimension, et sur laquelle était sculpté un bas-relief. De plus, il n'y avait pas longtemps qu'en creusant dans le village, pour asseoir de nouvelles constructions, on avait trouvé un petit pot romain en terre cuite et contenant des médailles. Le pot s'était brisé, on en avait jeté les morceaux, mais on avait conservé les médailles. Ces médailles, toutes du plus petit module, étaient au nombre de plus de 2,000. L'habitant qui en avait fait la découverte, les avait encore, et il voulut bien s'en dessaisir en ma faveur. Ce sont des imitations barbares des monnaies des Valentiniens et des Justiniens, frappées en Afrique, et qui servaient de monnaie courante du IVe au VIIe siècles. Les quelques types arabes qui s'y trouvent mêlés, font penser qu'elles n'auront été

enterrées qu'après l'invasion arabe. Toutes se font remarquer par leur conservation.

Vendredi, 30. — Il était déjà sept heures lorsque nous sortîmes du village. Chemin faisant, nous aperçûmes à une demi-lieue environ de la route, sur notre gauche, un rocher que son isolement, de toutes parts, tend à faire prendre pour un fort, et qui se fait remarquer aussi par sa couleur, qui est d'un rouge foncé. Ce rocher, qui a pour base un massif de montagnes, est connu des habitants sous le nom de *Dersa-el-Hhamra*, le rocher rouge. Plusieurs légendes s'y rattachent, et je me laisserais aller au désir de les raconter si je n'avais hâte d'arriver au terme de ma narration.

A peine avions-nous fait un quart de lieue que nous rencontrâmes des traces profondes d'un établissement romain. C'était sur la droite de la route, en se rapprochant de la rivière, l'Oued-el-Kantara, qui, à sa sortie de l'oasis, continue son cours dans le sud, après avoir fait un coude dans l'ouest. Nous copiâmes à la hâte quelques inscriptions, toutes tumulaires, et dont je me borne à rapporter les suivantes :

D M S
FLAVIAE
TTIAE
IXIT AN
S VII

D M
C. IVL. C F
IN MEI
EQ AL
AN X

(Au-dessous d'un cavalier debout, à côté de son cheval, dont il tient les rênes de la main droite.)

La pierre est fracturée dans le sens de sa longueur ; ce qui en reste a un mètre de haut, cinquante centimètres de largeur et quarante-trois de profondeur ou épaisseur.

A huit heures et demie, nous étions sur d'autres ruines romaines consistant surtout en des restes de maisons encore bien conservés, tels que pans de mur en briques, mosaïques communes, caves, citernes, etc. Nous y aperçûmes aussi un chapiteau corinthien.

Nous gravissions alors une colline d'où la vue se reposait agréablement sur l'oasis que nous venions de quitter. En même temps se déroulait devant nous le revers méridional de l'immense rideau de montagnes fermé, à l'est, par la chaîne de l'Aurès et, à l'ouest, par celle des Ouled-

Sultan. De là se dessinait parfaitement encore la *Bouche* du Sahara, ainsi que les habitants du Tell appellent la brèche du pont d'el-Kantara, et que les Zibaniens appellent, à leur tour, la *Bouche* ou *Porte* du Tell.

A neuf heures et demie, nous étions sur de nouvelles ruines que les Arabes désignent sous le nom de Karr Sid-el-Hadj, et où nous ne trouvâmes aucun sujet d'observation. Le terrain que nous parcourions était un terrain bas et ondulé.

Depuis la veille, les gens de notre suite s'entretenaient d'une source thermale où ils se proposaient de se baigner et de se délasser ainsi des fatigues de la route : nous nous y trouvions à dix heures et un quart.

Cette source est située sur la route même que nous parcourions, à quatre lieues environ d'el-Kantara, et à une lieue au plus d'el-Outaïa. Elle est connue sous le nom d'Hamman Sid-el-Hadj, qui veut dire *Bain du pèlerin*, de ce que le voyageur est dans l'habitude de s'y baigner en passant. Son voisinage d'el-Outaïa pourrait lui faire donner le nom de cette localité, comme on pourrait la baptiser encore de celui de la montagne de sel qui en est si voisine, et dont nous allons bientôt parler.

Depuis longtemps, elle avait été signalée, à Alger, par les Biskris qui habitent cette ville lorsque, en 1844, elle fut reconnue par la colonne expéditionnaire des Ziban. Elle forme un bassin de quatre-vingt-huit mètres de circonférence, sa plus grande largeur étant est-ouest. Sa profondeur, au milieu du bassin, n'est que d'un mètre. Des sources s'aperçoivent, çà et là, au fond du bassin ; la principale, qui est en même temps la plus chaude, sourde tout-à-fait sur le bord, à l'est. Sa température, au moment de notre passage, était de 41° 1/2, échelle centigrade, la température ambiante étant alors de 29°, à l'air libre et au soleil. Le vent, en ce même moment, soufflait de l'ouest, et il était assez fort.

Une odeur très-prononcée d'hydrogène sulfuré se dégage des eaux de Sid-el-Hadj, mais ce gaz ne s'y trouve qu'à l'état libre : on ne l'y retrouve pas à l'analyse. Il résulte de celle ci que les eaux dont nous parlons contiennent trois grammes de matières salines par kilogramme. Ces matières solides sont les suivantes :

Chlorure de sodium (sel marin)....	la plus forte proportion.
Sulfate de chaux.................	
— — magnésie..............	quantités bien sensibles.
— — soude.................	
Carbonate de chaux.........................	peu.
— — magnésie.....................	des traces.

Une autre analyse, rapportée par M. l'ingénieur Fournel, a donné pour 1,000 parties d'eau :

Eau....................	996	659	1,000 »
Matières organiques.....	»	63	
Sulfate de chaux.......	1	868	
— — magnésie....	»	87	
Silice..................	»	44	
Carbonate de chaux.....	»	78	
— — magnésie..	»	45	
Chlorure de calcium. ..	»	249	
— — magnesium.	»	229	
— — sodium....	»	708	

Cette grande quantité de matières salines fait donc, des eaux de Sid-el-Hadj, un eau peu potable, mais elles ne sont pourtant pas trop mauvaises au goût quand elles ont été refroidies, et les habitants de la contrée, qui boivent si rarement de bonne eau, sont dans l'habitude d'en user ainsi en passant.

Du bassin naît un ruisseau qui prend son cours à l'ouest, après avoir formé un petit marécage couvert d'une haute et très-forte végétation. Dans le nombre des plantes qui la composaient étaient une petite espèce d'*Arundo*, le *Juncus communis*, une vigoureuse *Salsola* en fleur et le *Lonchophora* dont nous avons déjà parlé, également en fleur. Parmi ces plantes courait, avec une agilité des plus grandes, un joli petit saurien au corps délié, à la queue filiforme et au dos rayé de blanc. On y voyait aussi une assez forte grenouille qui fuyait sous nos pas, pour se précipiter dans le bassin, où elle vit en grand nombre. Tout le pourtour du marécage, comme le reste de la contrée, était de la plus grande aridité; il n'y croît, çà et là, que des plantes toutes d'une apparence souffreteuse. Les plus multipliées étaient la *Salicornia fruticosa* et le *Statice aphylla* (*S. pruinosa*, Lin.), que je voyais là pour la première fois. Cette plante nous offrait d'abondants bouquets de fleurs dont la base reposait sur le sol (1); on n'y voyait absolument aucune feuille, *aucune* trace de feuille. De là l'épithète de sans feuille, *Aphylla*, donnée à la plante, mais à tort, ainsi que nous aurons occasion de le voir plus loin.

Les eaux thermales de Sid-el-Hadj ou d'el-Outaïa, seraient-elles les anciennes eaux d'Hercule, *Aquae Herculi*, de la Table de Peutinger ? Oui, vraisemblablement, vu leur position sur l'ancienne voie romaine, du nord au sud, et leur distance de la station *Ad calcrum Herculi*, cette distance étant de neuf milles romains, d'après la Table precitée. Quoiqu'il en soit, tous les points du bassin portent des traces de construction romaine, et des pierres de taille, de même origine, se voient, en bon nombre, dans les environs de la source, mais surtout du côté de la route. De plus, sur deux monticules assez rapprochés de la source, et qui la dominent au nord, sont, avec des pierres de taille, d'une plus ou moins grande dimension, des fragments de colonnes et des restes de murs encore assez élevés. Toute la localité, en un mot, est très-fortement empreinte et du séjour qui y ont fait les Romains, et des établissements pressés qu'ils y avaient fondés.

Les deux monticules dont nous venons de parler, étaient le point vers lequel nous avions toujours marché à partir d'el-Kantara; nous les laissâmes sur la droite, en nous approchant des eaux thermales.

Notre halte aux thermes d'el-Outaïa fut un jour de fête pour nos spahis et autres Indigènes qui, de temps à autre, venaient se joindre à notre caravanne : après s'être plongés dans l'eau à notre arrivée, ils ne cessaient de s'y replonger et de s'y livrer à toutes sortes de jeux. Nous utilisâmes leurs amusements en leur faisant prendre des grenouilles (*Rana*) et une très-petite espèce de paludine dont nous avons déjà eu occasion de parler. Cette paludine était multipliée sur toutes les pierres baignées par les eaux.

Il était midi lorsque nous nous éloignâmes de la source thermale. Nous nous écartâmes peu après de la route, que nous laissâmes sur la droite, pour aller visiter Djebel-Melh (2), montagne de sel gemme qui

(1) Les Indigènes donnent à ces fleurs le nom d'*Amara*.

(2) Ce détour nous empêcha de voir alors une localité des plus curieuses qui traverse la route. C'est un espace d'environ deux lieues de circonférence, cons-

se fait remarquer au loin, et par sen aspect tourmenté, et par une pointe ou pic qui ne l'est pas meius.

Nous étions engagés dans un terrain très-accidenté et très-aride lorsque nous apparut, sous l'aspect de la bruyère, une plante arborescente, au feuillage rude et terne, comme le sol d'où elle sortait, mais dont les épais bouquets de fleurs, qui nous rappelaient ceux du lilas, reposaient agréablement notre vuo Cette plante, que nous prîmes d'abord pour le *Statice monopetala* de Linnée, est aujourd'hui le *Limoniastrum guyonianum* de Durieu. Elle est très-multipliée dans toutes les localités montagneuses des Ziban, surtout dans la chaîne de montagnes au sud de laquelle se treuve Biscara. C'est un excellent moyen de chauffage et fort utile, sous ce rapport, aux habitants des Ziban. Sur cette plante se développe une gàle remarquable, produit de la piqûre d'un lépidoptère qui était encore inconnu dans la science à l'époque de notre voyage. C'est aujourd'hui l'*Œcocecis guyonella* de Guénée.

Djebel-Melh (M. Fournel écrit *Djebel-el-Mdlah*) est à peu de distance et au nord-est des eaux thermales : nous ne mîmes guère plus d'une demi-heure pour nous y rendre. C'est une véritable montagne de sel, commo son nom l'indique. Le sel s'y présente par bancs horizentaux très-puissants, que les habitants exploitent absolument comme on exploite des bancs de pierre, c'est-à-dire qu'ils y taillent des blocs dont le volume n'a de limites que celles de leurs moyens de transport.

Djebel-Melh est seulement recouvert d'uno terre gypseuse où se trouvent d'épaisses et larges cristallisations qui jettent au loin de vifs éclats, lorsque les rayons du soleil viennent à s y réfléchir. Cette terre est dénuée de toute végétation, si ce n'est quelques *Salsola* et autres plantes propres aux terrains salifères, qui se voient à la base de la montagne et le long des ruisseaux qui en partent. Tout porte à croire que la montagne etait exploitée par les Romains ; elle l'était du moins dès les premières années du xe siècle, puisque Obeïd-Allah, qui fut assassiné en 910 de J.-C., 298 de l'hégiro, en tirait tout le sel qui lui était nécessaire pour sa consommation et celle do sa famille. C'est ce que nous voyons dans Bekri, écrivain du xie siècle (écrivait en 1067 de J.-C., 360 de l'hégire), qui mentionne ainsi la montagne dont nous parlons : « Près de Biscara » est une montagne do sel d'où l'on extrait co minéral par grandes » plaques qui ressemblent à de gros blocs de pierre. » (*Description de l'Afrique*, traduction de M. Quatremère, dans les *Notices et extraits de manuscrits de la Bibliothèque royale*.)

Le sel d'el-Outaïa était connu de Shaw, qui en parle en même temps que de celui de Djebel-Miniss. (Où est cette montagne ?) « Le sel de » Lwotaiah (el-Outaïa) et de Djebel-Miniss, dit Shaw, est gris ou » bleuâtre, et il est fort agréable au palais. » Shaw ajoute que le sel de Lwotaiah se vend *un sou* l'once à Alger. (*Op. cit.*, p. 297.)

---

titué par une grande espèce d'huître (*Ostrea crassissima*, Lamark), sans aucune terre de recouvrement, et tel en est l'aspect général qu'on dirait que la mer était encore là la veille. M. Fournel parle ainsi de cette localité, après avoir dit qu'au sud des eaux thermales, la plaine est bornée par un petit chaînon qui s'allonge de l est à l'ouest :

« En suivant ce chaînon vers l'ouest, on traverse, pendant une demi-heure, » un amas vraiment prodigieux d'huîtres plus ou moins brisées. Le sol tout » entier disparaît : on marche sur des huîtres qui roulent sous les pieds » comme au bord de la mer les galets. » (*Richesse minérale de l'Algérie*, pag. 306.)

Nous ne voulûmes pas quitter Djebel-Melh, sans y prendre des échantillons des différents terrains qui la composent ; nous y prîmes surtout des échantillons de son beau sel et de ses belles cristallisations de sulfate de chaux. Nous ramassâmes aussi, sur le bord des eaux qui sourdent de sa base et forment ensuite des ruisseaux, du sel cristallisé sous mille formes (après avoir été fondu par les eaux), mais en restant toujours d'une blancheur de neige (1). Nous ne négligeâmes pas, non plus, de faire provision de ces rhomboèdres de chaux carbonaté qu'on rencontre dans la plaine située entre la rive gauche de la rivière et la petite chaîne de montagnes d'où surgit Djebel-Melk. Toutes ces petites récoltes nous firent perdre beaucoup de temps, mais nous n'étions pas loin d'el-Outaïa, et nous y étions rendus à deux heures et demie. Nous venions de traverser l'Oued-el-Kantara, qui passe à peu de distance et à l'est de ce village. C'était la troisième fois que nous traversions cette rivière depuis notre départ d'el-Kantara.

El-Outaïa (*Out'aïa*, général Daumas), à environ sept lieues d'el-Kantara, est un petit village fortifié (2). Il se trouvait autrefois au milieu d'une superbe oasis, mais tous les palmiers qui la formaient ont été détruits par un des derniers beys de Constantine, Salah-Bey, à l'exception d'un seul qu'il voulut conserver, dit-on, pour perpétuer, dans la mémoire des habitants, le souvenir de sa vengeance. Disons en passant qu'avant la domination française, les habitants des Ziban étaient sans cesse en guerre avec leurs souverains ou beys de Constantine. Cet état de choses tenait, le plus souvent, aux impôts qui étaient entièrement laissés à l'arbitraire : les beys, pressurés par les deys d'Alger, ne retiraient jamais assez, tandis que les pauvres Zibaniens, eux, donnaient toujours trop.

Le scheich, qui était venu à notre rencontre, nous assura de tout le plaisir que lui faisait notre arrivée. C'était un homme presque noir et qui devait avoir, pour père, un nègre, et, pour mère, une Arabe (3). Il nous guida, ou pour nous faire éviter, ou pour nous faire franchir des canaux d'irrigation pratiqués, en bon nombre, au pourtour d'el-Outaïa. Il nous assigna pour campement un jardin situé hors du village, près du mur d'enceinte, sur les bords d'un ruisseau. Nous dressâmes notre tente au milieu des figuiers et des grenadiers qui constituaient, ensemble, la principale végétation du jardin. Durant cette opération, une foule de femmes et d'enfants s'étaient rassemblés, pour nous voir, sur les terrasses de leurs maisons. Après nous être reposés quelques instants, nous entrâmes dans le village, que nous eûmes bientôt visité : il occupe si peu d'espace..... Ce qui nous y frappa le plus, ce furent des tas de blocs ou pierres de sel dissiminés çà et là dans les rues, et que nous avions d'abord pris pour des tas de pierres calcaires. Ce produit, sans qu'il soit besoin de le dire, provenait de Djebel-Melh ; il constitue tout le commerce de la localité. Du village, nous allâmes visiter les environs, jusques près de la rivière qui passe, en formant de grandes courbes, entre el-Outaïa et Djebel-Melh. Côtoyant un ruisseau, au cours assez rapide,

(1) Il n'est pas question ici de la cristallisation normale, qui est partout la même. Celle dont nous parlons est déterminée, ou par de petits accidents de terrain, ou par des corps étrangers.

(2) *Atlas*. Vue des Ziban, pl. 2, *El.Outaïa*.

(3) Le produit du nègre et de la femme blanche est beaucoup plus noir que celui de l'homme blanc et de la négresse. Cette sorte de mulâtre est presque aussi noir que le père.

qui va se jeter dans cette rivière, nous arrivâmes à un petit moulin qu'il fait tourner, et en avant duquel nous rencontrâmes une grande inscription renversée et baignée par les eaux. Nous ne pûmes en copier que quelques fragments dont un seul, heureusement, suffit pour en faire connaître la destination : elle provenait d'un théâtre dont elle indique la restauration. Voici, du reste, tous ces fragments :

M. CAESAR ET MAVR................
AVRELIVS.................
....
....
.... IMP TEATRVM
VETVSTAE CORRVP......... MA SOLO RESTI
TVERVNT... R..... CII VI COMM AVG
A IVLI C POMPILIO PISONE LAE VII LOLEC
XVC PRPR CVRAN ET ALIIOS ERSO PRAEF

Tous ces fragments étaient en grandes lettres, de quatre à cinq centimètres de lougueur, sur une pierre d'un mètre de long et de trente centimètres d'épaisseur. Cette pierre était placée verticalement sur la rive droite du ruisseau, et entrait dans la construction d'une petite écluse, sa partie supérieure (le haut de l'inscription) plus ou moins engagée dans la vase, ce qui ne nous a pas permis d'en évaluer la hauteur.

D'où provenait cette pierre, la seule pierre romaine qui existât sur le point dont nous parlons? Sans doute ce n'était pas du village, où nous n'avons aperçu aucun vestige ancien, et qui, pour cette raison, ne paraît pas avoir été occupé par les Romains. Vraisemblablement, elle aura été transportée des ruines que nous avions laissées derrière nous, à peu de distance du village (demi-heure environ), sur les bords de la rivière. Ces ruines sont éparses sur un mamelon bien dessiné, dont elles occupent une étendue assez considérable, et tout porte à croire qu'elles sont celles d'une population importante. Aussi regrettons-nous encore d'avoir négligé de nous y arrêter. Peut-être là était la ville d'où ressortaient les eaux thermales susmentionnées, et qui aurait porté, comme ces eaux elles-mêmes, le nom d'*Aquae Herculi*. Ce qui permettrait de le supposer, c'est que de toutes les ruines qui environnent les eaux thermales, elles en sont à la fois les plus considérables et celles qui occupent une plus large surface.

Avant d'aller plus loin, consignons ici deux fragments d'inscription que nous avons relevés dans la journée de marche dont nous écrivons la relation, sur deux points qui, tous deux, se sont tout-à-fait effacés de notre mémoire :

IMPE
SARN
PAL IV

IOVI AN
RIVM PH
ORM SEM
R AVII.

Tout le territoire d'el-Outaïa est soumis au labour. Les habitants ont remplacé, par des céréales, leurs palmiers détruits. Malgré leur commerce de sel, ils ne nous ont pas paru très-heureux. La gazelle étant très-commune dans leur contrée, ils en font l'objet d'une chasse régulière, et cette chasse, qui se fait avec des piéges, est très-productive. Ce sont ordinairement les enfants qui s'y livrent, et c'est pour eux une sorte d'amusement. Des enfants aussi nous amenèrent, comme nous étions dans le village, cinq ou six gazelles de différents âges; elles avaient été prises depuis la veille seulement, de sorte qu'elles étaient encore tout effrayées, elles de nature si libre, de se trouver ainsi captives. C'est au moment où l'on vient de la saisir ou, mieux encore, alors qu'elle vole, plutôt qu'elle ne court, par bandes, dans les vastes plaines qu'elle affectionne, qu'il faut voir la gazelle, pour prendre une idée juste de la beauté de ce petit animal.

Rentrés sous notre tente, nous y trouvâmes la diffa, à laquelle nous invitâmes le scheick et son fils, enfant de dix à douze ans. Leurs serviteurs, restés hors de la tente, furent traités, de leur côté, par nos spahis et notre interprète. Ce mode de partage de la diffa, entre nous et les Indigènes, se renouvella presque tous les jours pendant nos courses ultérieures dans les Ziban.

Après la diffa, nous prîmes le café qui, soit dit en passant, est fort du goût des Indigènes. Le scheick, qui ne l'aimait pas moins que ses compatriotes, en prit plusieurs fois, tout en nous racontant, et les légendes du pays, et les nouvelles du jour. En échange, nous lui donnions, nous, des nouvelles de Constantine et d'Alger. Cet échange de communications lui plaisait infiniment, aussi ne nous quitta-t-il que sur l'avis que nous fûmes obligés de lui donner, du besoin que nous avions de clore la paupière. Avant de fermer notre tente, nous allâmes à notre thermomètre, que nous avions suspendu à une branche de grenadier : il marquait 23° 1/2, et il était alors dix heures. Le même thermomètre, au même lieu, ne s'était élevé qu'à 25° à 1 heure de notre arrivée.

Samedi, 1er *mai*. — La nuit, le vent avait soufflé du nord-ouest : il était un peu froid et s'accompagnait de nuages. Au soleil levant, il était devenu à la fois plus fort et plus froid ; notre thermomètre n'en marquait pas moins 15° 1/2.

Nous quittâmes la population à sept heures. Une demi-heure après, nous étions sur les ruines d'un poste romain, où nous trouvâmes et des débris d'inscriptions, et des débris ou fragments de poteries de terre cuite, d'un rouge assez foncé. A neuf heures et demie, nous traversions de nouveau l'Oued-el-Kantara, qui longe le pied des montagnes que nous avions alors sur la gauche, et sur les bords de laquelle nous déjeunâmes à l'ombre d'un feuillage de tamariscs. Nous étions sur sa rive droite, qui était très-sablonneuse en ce point, ainsi que le lit correspondant de la rivière. Le pays que nous parcourions depuis notre départ était une plaine très-unie, qui commence un peu avant d'arriver à el-Outaïa. Cette plaine, parfaitement arrosée par des canaux d'irrigation, était couverte de beaux champs d'orge en epis. Chemin faisant, nous rencontrâmes des Indigènes du Souf qui conduisaient à Constantine, pour les vendre, de jeunes nègres et de jeunes négresses récemment enlevés dans leur pays. La veille, nous avions également rencontré les Nomades des Ziban (les Sahiri), qui, comme de coutume, à pareille epoque, se rendaient dans le Tell. Ils étaient conduits par leur prince,

le scheick El-Arab, que nous ne vîmes pas alors : il avait pris une autre route que celle que nous suivions (1).

Notre horizon était borné au sud par une chaîne de collines ou monticules courant est-ouest, et qui nous séparait de Biscara. Nous ne tardâmes pas à nous y engager ; et, peu après, nous nous détournâmes de la route, que nous laissâmes sur la gauche, pour aller visiter une source thermale que je désignerai désormais sous le nom de *Source thermale de Biscara*, à raison de sa position près de cette localité.

Les collines que nous parcourions sont constituées par un terrain qu'on dirait sorti du feu, et sorti tout récemment : il a la dureté et l'aspect des scories qu'on rencontre dans le pourtour des volcans. Des excavations semblables à celles de cratères éteints, se voient au point culminant de chaque colline, et le terrain dont nous venons de parler semblerait en provenir. Nous avions toutes les peines imaginables à marcher sur ce sol, en quelque sorte, de fer : outre que nous ne pouvions y poser le pied à plat, à cause de ses inégalités, ces mêmes inégalités, à bords tranchants et garnis de pointes plus ou moins acérées, pénétraient dans nos chaussures et nous arrêtaient sans cesse. Nous avions été obligés de descendre de nos montures qui, plus que nous encore, souffraient de la route. Elle se continua ainsi jusqu'à la source thermale, où nous arrivâmes à midi vingt-cinq minutes. Nous nous y rencontrâmes avec quelques femmes qui venaient s'y baigner, entr'autres une négresse qui voyageait à dos de chameau. Les autres femmes cheminaient à pied, ce qui nous fit penser qu'elles étaient les esclaves de la première, qui s'en distinguait, en outre, par les soins et les attentions dont elle était l'objet de leur part.

La source thermale de Biscara s'annonce au loin, comme celle d'el-Outaïa, par son odeur d'hydrogène sulfuré. Elle est située à deux heures environ, et au nord-ouest, de l'oasis de Biscara, sur un petit monticule d'où l'on aperçoit parfaitement cette oasis et toutes celles des environs. Les eaux sourdent du fond d'une excavation semblable à celles dont nous venons de parler, et qui leur forme un bassin naturel, d'où elles s'écoulent dans un ruisseau à pente rapide. Leur température, au moment de notre passage, était de 45°, échelle centigrade. Quant à leur composition chimique, elle est fort semblable, si elle ne l'est pas tout-à-fait, à celle des eaux d'el-Outaïa. Elles sont très-fréquentées par les Indigènes, qui s'y rendent pour des maladies de peau, des affections rhumatismales, etc. C'est le bain public de notre garnison de Biscara, qui en fait en même temps un but de promenade fort agréable. Nous y retrouvâmes la même végétation que celle des eaux d'el-Outaïa. Malgré l'extrême aridité des environs, et leur manque absolu de terre végétale, le *Statice pruinosa*, ou *aphylla*, dont nous avons déjà parlé, y était très-multiplié; le sol était tout jonché de ses abondants bouquets.

Nous restâmes à la source jusqu'à une heure, et nous en partîmes avec plusieurs officiers qui, de Biscara, leur garnison, étaient venus à notre rencontre. D'abord, nous eûmes à descendre le monticule au haut duquel se trouve la source. Nous traversâmes peu après un assez large ruisseau, continuation de celui mentionné plus haut. Nous descendîmes de cheval pour nous assurer de sa température : elle était assez élevée. Nous commençâmes, dès-lors, à parcourir un terrain moins accidenté, mais tout rocailleux et dépourvu de végétation. Cet état du sol, toute-

(1) Nous le retrouvâmes depuis à Constantine, où nous dînâmes ensemble.

fois, nous préoccupait fort peu en regard du magnifique et indicible tableau que nous avions sous les yeux, l'oasis de Biscara, cette immense forêt, la plus considérable des Ziban (1). Nous nous en approchions de plus en plus, mais pas assez vite au gré de nos désirs, et on le concevra sans peine : là était, en quelque sorte, le but et le terme de notre voyage.

Nous atteignîmes, enfin, les premiers palmiers de l'oasis ; ils avaient grandi de plus en plus, à nos regards, au fur et à mesure que nous nous en étions approchés, et nous ne cessions d'en admirer et la hauteur, et la grosseur, et l'abondant et vert feuillage qui les couronnait !... Oh ! oui c'est là, c'est aux Ziban, c'est dans sa patrie, en un mot, qu'il faut voir le palmier, ce bel être de la création africaine, cet arbre envoyé par le ciel aux peuplades du Désert, — et pour les protéger de son ombre, — et pour les nourrir de ses fruits, — et pour les désaltérer de sa sève (2) !. ...

Poursuivant notre route, toujours à l'ombre des palmiers, nous traversâmes deux villages, Md'chenich et Bab-el-Kouka, qui consistent, chacun, dans une agglomération d'un petit nombre de maisons. Ces deux villages font partie des sept qui constituent la bourgade ou commune de Biscara. Une forteresse, sous le nom de casbah, en occupe le centre, et c'était là que se trouvait la garnison française de la localité. Nous y arrivâmes à deux heures. Le commandant de la garnison et du cercle des Ziban, M. de St-Germain, était alors absent pour une expédition qui opérait dans l'est, du côté de Tébessa, et dont nous avons déjà parlé. Il était remplacé dans son commandement par un capitaine dont nous fûmes parfaitement reçus, ainsi que par tous les autres officiers de la garnison.

Nous dînâmes avec quelques-uns d'entr'eux, et nous nous trouvâmes un peu gauches en nous asseyant à leur table, habitués, comme nous l'étions déjà, à prendre nos repas à la musulmane, c'est-à-dire assis par terre ou sur des tapis. Nous nous retirâmes de bonne heure pour nous mettre au lit. Nous avions perdu l'habitude de ce mode de couchage, de sorte que ce fut encore une presque nouveauté pour nous. Avant de nous coucher, nous prîmes la température : notre thermomètre qui, à deux heures et demie, s'élevait à 25°, était descendu à 23° 1/2. Le temps était calme, et, malgré quelques légers nuages, la soirée était fort belle.

BISCARA.

Biscara, la ville aux palmiers, *Biscara - en - Nokhel*, ou Biscra (qu'on écrit aussi Biskra), est située par les 3° 22' de longitude est, méridien de Paris, et par les 34° 57' de latitude nord. Elle est à 232 kilomètres sud-ouest de Constantine, à 297 kilomètres sud est d'Agler, et à 228 kilomètres nord-ouest de Toggurth. C'est une réunion de sept quartiers ou villages qui sont : Raz-el-Gueria et Md'chenich, au nord ; — Bab-el-Ralg, au sud ; — Gaddecha, au sud-ouest ; — Messid et Bab-el-Darb, à l'est ; — Bab-el-Kooka, à l'ouest. Au centre de ces villages est la forteresse ou casbah, de construction arabe, mais toute moderne.

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 3, Oasis de Biscara.

(2) Nous en parlerons plus loin. Les habitants retirent aussi du palmier leur bois de construction ; ils n'ont pas d'autres bois pour soutenir leurs maisons de terre, dont ils trouvent la couverture dans les feuilles du même arbre.

Elle est bâtie sur l'emplacement même de l'ancienne Biscara arabe, qui a été détruite par Sala-Bey, et c'est ce qui a contraint les habitants à se disséminer dans les environs, où ils ont élevé, avec le temps, les sept villages dont nous venons de parler.

Il reste encore, de la Biscara arabe, trois mosquées qui sont : la mosquée de Sidi-Malech (1), celle de Gaddecha et celle qui se voit derrière la casbah. De cette dernière dépend un minaret d'où la vue domine toute l'oasis. Cette mosquée est en ruines, de même que celle de Gaddecha (2).

La casbah, de construction arabe, comme nous l'avons déjà vu, est ouverte au nord, et paraît avoir succédé au fort turc dont il sera question plus loin. Nous n'avons fait que la réparer pour l'approprier à nos besoins. C'est une série de bâtiments au seul rez-de-chaussée, et ouvrant tous sur une vaste cour intérieure (3). Tout y est construit en terre, le palmier est le seul bois qui y entre, avec le roseau (*Arundo donax*) qui sert de plafond et retient la maçonnerie des terrasses. Toute la garnison, troupes et administration, était renfermée dans la casbah, dont une partie était affectée à l'hôpital. En face et au bas de la porte d'entrée sont quelques baraques construites par des Européens, ainsi que la demeure du caïd Si-Mohammed-Ser'ir, neveu du scheich El-Arab. C'est sur ce même point qu'on a tenté d'établir un puits artésien : on a renoncé à cette entreprise, après être parvenu à une profondeur de soixante-quatorze mètres cinquante cent. (4). Ce contre-temps est d'autant plus regrettable que Biscara, comme nous le verrons plus loin, est privée de bonne eau.

Derrière la casbah, au sud, sont la mosquée et le minaret dont nous avons parlé, et, tout près de là, sur la droite, est un jardin établi à l'ombre des plus beaux palmiers, par les officiers de la garnison. L'eau y abondait, aussi tout y venait à merveille, nos plantes potagères entr'autres, lesquelles y acquiérent des dimensions considérables. Ainsi, nous y avons vu des feuilles de notre plantain (*Plantago major*) mesurer jusqu'à quarante-cinq centimètres, dont trente-cinq fournis par la feuille *seule*, et dix par le pétiole. Le pédoncule de la

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 2, *Mosquée de Sidi-Malech*.

(2) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 7, *Ruines de la mosquée de Gaddecha*.

(3) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 4 et 5, *Casbah de Biscara*, vue du nord et de l'ouest.

(4) Cette opération, commencée le 10 octobre 1845, s'est terminée le 14 mai 1847, après avoir traversé les couches ci-après :

Terre végétale....	7 m.	40	Argile jaune.......	2 m.	10
Poudingue........	0	40	Poudingue.........	11	40
Sable jaune.......	0	90	Argile zébrée......	3	50
Poudingue.........	4	20	Poudingue.........	0	45
Argile rougeâtre...	1	05	Argile	0	50
Poudingue.........	8	95	Poudingue.........	0	50
Calcaire jaune	1	00	Argile...........	0	65
Sable argileux.....	3	60	Poudingue	4	95
Calcaire jaune.....	2	80	Argile tendre.....	1	65
Argile zébrée......	4	00	Marnes et gypse....	0	60
Calcaire jaune.....	1	00	Argile jaune.......	1	00
Argile jaune zébrée.	6	90			
Poudingue.........	5	00		74 m.	50

même plante (la partie qui supporte les fleurs) mesurait soixante-dix centimètres, dont trente étaient occupés par la fructification.

La casbah, avant l'expédition des Ziban, était occupée par un lieutenant d'Abd-el Kader, avec 500 hommes; il n'en pouvait sortir que l'été, lorsque les Nomades étaient passés dans le Tell, selon leur coutume à pareille époque. Il parcourait alors les villages, pour y lever des impôts et y commettre toutes sortes d'exactions. L'hiver, au retour des Nomades, il était obligé de se retirer dans son repaire, après avoir laissé une apparence de garnison dans les villages. Les goum ou troupes du scheick El-Arab venaient alors les inquiéter, mais en cela seulement se bornaient leurs agressions, car ils n'osaient jamais s'aventurer jusques dans les villages. Dans cette lutte incessante des deux partis, la population des derniers s'affaiblissait chaque jour davantage, par de continuelles émigrations, en même temps que s'anéantissait le peu de commerce qu'elle faisait, et telle était sa misérable position lorsque l'expédition des Ziban s'accomplit.

Les sept villages sont disséminés dans l'oasis ou forêt de palmiers, à une distance plus ou moins grande de la casbah. Le cimetière chrétien est aussi dans l'oasis, à environ 150 mètres et au nord de la casbah; on l'aperçoit de ce fort et, mieux encore, du minaret voisin. On y avait disposé un local où l'on déposait les morts peu après leur décès, à cause des inconvénients qu'il y aurait eu à les conserver 24 heures à l'hôpital. Les tombes françaises y étaient déjà assez nombreuses; on y remarquait, entr'autres, celles des victimes de la révolte qui eut lieu à la casbah peu après notre prise de possession du pays (1).

L'oasis de Biscara se compose de 120,000 palmiers. Ce chiffre est exact: on doit le connaître, les impôts des Ziban ne portant que sur ces arbres dont chacun paie 25 c. annuellement.

Au nord de l'oasis, sur une colline qui la domine, est l'ancien fort turc, ainsi nommé de la garnison turque qui l'occupait sous les anciens deys d'Alger. En deçà de ce fort est la prise d'eau, c'est-à-dire le point où, par le moyen d'un barrage, on détourne une portion de l'Oued-el-Kantara, qui passe à l'est de l'oasis, pour la conduire, par des canaux très-habillement pratiqués, sur tous les points de celle-ci. De la prise d'eau dépend donc l'existence de l'oasis, qui appartiendra toujours, par conséquent, à celui qui en sera le maître. Sans doute, cette considération sera entrée pour beaucoup dans le choix de la position du fort dont nous parlons, d'autant plus que les habitants n'ont pas d'autre eau à boire que celle de la rivière. Cette eau, malheureusement, est des plus mauvaises en tout temps, mais surtout l'été, saison pendant laquelle elle est lourde, épaisse et saumâtre. Toutefois, sa mauvaise qualité paraît tenir plutôt à la quantité qu'à la qualité des sels qu'elle contient; il est inutile de dire qu'elle précipite fortement le savon.

La rivière, comme nous l'avons dit plus haut, passe à l'est de l'oasis; elle y forme de nombreux détours, puis poursuit sa marche vers le sud. Sur sa rive gauche s'élève la zaouïa de Lelia, qui produit un merveilleux effet, du moins vue de loin et à travers les stipes, si multipliés, des palmiers de la localité. Aussi, pour ne rien lui faire perdre dans notre

(1) Le lieutenant Petit-Gand, le sous-lieutenant Crochard et le chirurgien aide-major Arcelin, assassinés dans la nuit du 12 au 13 mai 1844, par des traîtres qui étaient à notre service, et qui livrèrent ensuite la garnison au khalifa d'Abd-el-Kader.

imagination, et malgré toute notre curiosité de voyageur, ne voulûmes-nous pas la voir autrement. Nous engageons les voyageurs, dans l'intérêt de leurs impressions, à imiter quelquefois notre réserve dans cette circonstance.

Nous avons fait, de Biscara, le chef-lieu du cercle de ce nom, subdivision de Bathna. A l'époque de notre voyage, son personnel militaire et administratif se composait comme suit :

Un commandant supérieur, feu le chef de bataillon de St-Germain ;

Un officier chargé des affaires arabes, M. Dubosquet, lieutenant du 2e de ligne ;

Un officier du génie, M. de Casanove ;

Un receveur des Domaines, M. Durrieu ;

Un chirurgien aide-major, M. le docteur Massip ;

Deux chirurgiens sous-aides, MM. Demée et Verdalle ;

Un adjudant des hôpitaux, M. Couffy.

A la même époque, la garnison, forte de 250 hommes, était fournie par le 3e bataillon léger d'Afrique ; elle l'est aujourd'hui par le 2e régiment de la légion étrangère, ce qui a lieu depuis que l'emplacement de ce régiment a été reporté, de Bône où il était, à Bathna, chef-lieu de la subdivision.

Comme nous l'avons déjà dit, toute la garnison, troupes et administration, était casernée dans la casbah, qui laissait beaucoup à désirer sous le rapport de l'insuffisance et de la nature des locaux. Aussi, et déjà depuis quelque temps, la création d'une nouvelle casbah ou forteresse était résolue, et nous avions même mission de donner notre avis sur l'emplacement où elle devait être construite. Cet emplacement fut choisi au nord et à une demi-lieue environ de la casbah actuelle, sur la rive droite de l'Oued-el-Kantara, un peu au-dessus de la prise d'eau dont nous avons parlé. Cet emplacement est un peu dominé, au nord, par la colline où se trouve l'ancien fort turc et qui court est-ouest. Quelques personnes pensaient que cette colline pouvait ajouter à la température du point dont nous parlons, et de deux manières, à savoir : la première en le privant, en partie, de l'action rafraîchissante des vents de nord ; la deuxième en y arrêtant, également en partie, les vents de sud, comme aussi en y reflétant, pour la même raison, les rayons solaires. Mais ces différents inconvénients, pour qu'ils existassent, supposeraient que la colline est plus élevée qu'elle ne l'est en effet, et que la distance entre les deux positions serait moins grande que celle qui existe. Quoi qu'il en soit, depuis, la forteresse s'est élevée et elle est occupée, dans ce moment, par notre garnison. Ceci a permis de mettre l'ancienne casbah à la disposition du scheick El-Arab, qui y a établi le siége de son gouvernement. Ainsi que nous croyons l'avoir déjà dit, le scheick El-Arab commande, pour la France, à tous les Nomades des Ziban.

La nouvelle casbah ou forteresse est construite en belles pierres de taille. C'est un parallélogramme d'environ cinquante mètres de long sur à peu près trente-cinq mètres de large, avec cour et galeries intérieures. Il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage terminé en terrasse. La façade est à arcades, mode de construction très-avantageux contre les chaleurs. Tout l'édifice est voûté, le rez-de-chaussée et le premier étage, ce qui le met à l'abri de l'incendie. A côté de la forteresse s'élève la demeure du commandant supérieur du cercle. C'est une construction à voûtes en arrête, sans premier étage, et d'un style fort gracieux.

Avec les troupes se trouvent, dans la forteresse, les différents services qui en ressortent, à l'exception des fours de la manutention, qu'on a établis un peu plus loin.

La population européenne, à l'époque de notre voyage, se composait de 26 individus dont une seule femme, qui était espagnole. La population indigène, répartie dans les sept villages, était évaluée à 2,000 individus, tout compris, hommes, femmes et enfants. Cette population s'est accrue, depuis notre voyage, des filles des Ouled-Naïl, dont l'histoire se rattache à un sujet sur lequel nous dirons quelques mots en passant.

Depuis longtemps Shaw a fait connaître un fait affligeant pour l'humanité, celui du commerce que les hommes font de leurs femmes dans la tribu des Beni-Ammers, près Sétif, où nous sommes passés à notre retour des Ziban. Bien des doutes existaient sur une pratique, en apparence, si étrange, parmi des Musulmans : ils ne sont plus permis aujourd'hui, car, non-seulement l'indigne pratique signalée par Shaw est en cours chez les Beni-Ammers, mais encore chez la plupart des tribus de l'intérieur, arabes et kabyles (1). Nos troupes l'ont trouvée dans toutes les tribus avec lesquelles elles ont été en rapports, et nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici, tout entier, ce que nous écrivait à cet égard, en mai 1846, un médecin qui se trouvait alors en expédition chez les Ouled-Naïl ; nous nous bornerons à en reproduire ce qui suit :

« Le 3 mai, écrivait ce médecin, nous arrivâmes chez les Ouled-» Naïl, qui font commerce de leurs femmes en les offrant, à prix » d'argent, aux tribus émigrantes. On rapporte qu'à son avénement » au pouvoir, Abd-el-Kader voulut réformer une pareille coutume, » et qu'elle cessa pendant une année. Cette année, malheureusement, » fut marquée par une grande disette. Les Ouled-Naïl crurent voir en cela » la main de Dieu, qui les punissait d'avoir cessé leur antique pratique, » et se rendirent auprès de l'émir pour le prier de leur permettre de la » reprendre. Elle était, lui disaient-ils, dans l'intérêt de tout le » monde, dans celui des voyageurs comme dans le leur, puisque, par » le profit qu'ils en retiraient, ils pouvaient compenser leurs mauvaises » années. »

A ces paroles du médecin français, nous joindrons celles d'un voyageur arabe, Moula-Ahmed qui, en 1121 de l'hégire, traversait le nord de l'Afrique de l'ouest à l'est ; il était alors à Aïn-el-Mâd'i.

« Toutefois, ils permettent, dit Moula-Ahmed, parlant des habitants, » ils permettent que leurs femmes, jeunes ou vieilles, sortent à visage » découvert, et fassent le commerce avec les pèlerins. Dans mon pèle- » rinage de 1096, je leur fis des reproches à cette occasion ; ils me » répondirent : telle est notre coutume à nous autres Arabes d'origine » bédouine. D'ailleurs, la pauvreté de la plupart d'entre nous, nous y » oblige ; et quant à ceux qui ont de l'argent, ils font de même, à cause » de la rareté des étoffes. »

Le même auteur, après avoir dit que les femmes, à Aïn-el-Mâd'i, ne pratiquent pas certaines ablutions prescrites par le Coran, telles que celles appelées *djendba* et *h'éïda*, et qu'il en réprimanda leurs maris, ajoute :

« Dans mon pèlerinage actuel (1121 de l'hégire, 1709 de J.-C.), je vis

(1) M. le général Daumas cite, à ce sujet, les Ouled-Our'abah', tribu kabyle des environs de Bougie.

» encore les femmes d'Aïn-el-Mâd'i qui faisaient le commerce avec les » pèlerins, et je m'en plaignis à leurs maris qui, tout confus, gardèrent » le silence. » (*Voyage dans le sud de l'Algérie et des États barbaresques*, etc., par Moula-Ahmed, pag 204 et 205 de la traduction de M. Adrien Berbrugger.)

La démoralisation dont nous parlons prend une autre forme dans laquelle les hommes n'interviennent pas. Ainsi, des femmes, en plus ou moins grand nombre, quittent leurs tribus et vont vivre, en commun, dans le voisinage des grands centres de population. On dit qu'elles gardent pardevers elles les enfants de leur sexe, et qu'elles envoient les autres dans leurs tribus respectives, lorsqu'ils ont atteint un certain âge, rappelant en ce point les Amazones d'autrefois. A Tuggurth, une réunion de cette nature existe à peu de distance de la ville, sur un mamelon appelé le mamelon des *Poux*, Drael-Guemel, et c'est une réunion semblable qui est venue se fixer à Biscara depuis notre voyage.

Les femmes dont nous parlons sont surtout fournies par les deux grandes tribus des Ouled-Naïl (*Na'il*, Daumas) et des A'z'azlïa (1), tribus qui occupent les vastes contrées désertes de l'Algérie méridionale. Pour plus de détails sur ce sujet, nous renvoyons à l'ouvrage, déjà cité, de M. le général Daumas, le *Sahara algérien*, pag. 22, 50, 132, 169, 241 et 283.

Quant à la cause d'un pareil état de choses, les deux passages rapportés plus haut, la font assez ressortir : c'est la misère, l'affreuse misère, et c'est aussi l'opinion de M. le général Daumas, dans la revue physique et morale qu'il fait des populations sahariennes.

Et, chez nous-même, au sein de notre Europe civilisée, n'est-ce pas à la même cause que nous devons à peu près le même mal, la même plaie?... La misère, partout, produit les mêmes effets : partout, la misère relâche et anéantit les liens sociaux; elle met à nu tous les mauvais penchants de l homme; elle en fait ressortir tout le hideux; elle le réduit à sa seule individualité, à ses seuls instincts; elle le ravale ainsi au-dessous de lui-même; elle en fait une brute, moins qu'une brute même. car la parcelle d'intelligence qui surgit encore à la matière, ne saurait plus servir qu'à faire le mal; la misère, enfin, est la source des plus grands maux.... Et cette vérité n'a jamais été mieux sentie qu'à notre époque. Le monstre est là, tout le monde le voit : quel est l'Hercule qui le terrassera?....

Biscara, selon Mannert, serait l'ancien *Praesidium*, qui était à cinquante milles romains de la position de *Salinae Nubonenenses*, distance qui est à peu près celle existant entre Biscara et le lac Chott, situé à l'ouest, et qui serait encore, selon le même auteur, les *Salinae Nubonenenses*. Toujours est-il qu'une population romaine a existé dans l'oasis, et très-vraisemblablement au lieu où est la casbah. Et, en effet, on a mis à découvert sur ce point, dans un léger remuement de terrain, des constructions anciennes, des tronçons de colonne et des fragments de poteries. De plus, dans le forage pratiqué pour l'établissement du puits artésien, on a rencontré, à sept mètres quarante cent. de profondeur, des briques cuites (2), de la poterie brisée et des ossements humains. Au

(1) M. Daumas place les A'z'azlïa dans le quadrilatère formé par Sidi-Khaled, Tuggurth, les Beni-Mzab et El-A'rouat.

(2) Les briques employées par les indigènes ne sont pas cuites, elles sont seulement séchées au soleil.

village de Bab-el-Darb, sont deux portions de colonne romaine venant de je ne sais où, et que les Indigènes ont fait servir à soutenir une petite voûte. D'autres traces romaines se voient encore sur différents points de l'oasis, sans parler des fragments qu'on y aperçoit çà et là, à la surface du sol. Ajoutons que le barrage de la rivière, s'il ne remonte pas aux Romains, est du moins construit avec des pierres romaines, car ce sont de belles pierres de taille, et les Indigènes ne connaissent pas la coupe de la pierre.

La chute de la cité romaine doit être contemporaine de celle de Touda ou Taouda dont nous parlerons bientôt. Ses ruines, sans doute, entrèrent pour beaucoup dans la ville arabe, qui existait encore il y a moins d'un siècle. Ainsi que nous l'avons déjà dit, elle fut détruite par Salah-Bey, qui mourut en 1772.

Moula-Ahmed, voyageur que nous avons déjà cité, la visita, pour la seconde fois, en 1710, mois de septembre. A cette époque, Biscara était encore très-florissante, mais laissons parler le voyageur.

« Biskra, dit Moula-Ahmed, est une belle et grande ville, où il se » gagne beaucoup d'argent, parce que la population y est nombreuse, » le commerce actif et l'agriculture florissante. Sa position, entre le » Tell et le Sahara, contribue beaucoup à sa prospérité. On y voit un » grand nombre de palmiers, de grands oliviers, et il s'y recueille du » lin très-fin. Il y a abondance d'eaux courantes, sur lesquelles on » trouve une multitude de moulins. On y voit des champs de h'enna, » des pâturages, et on y récolte des fruits et des légumes. Les bestiaux » et le beurre salé abondent sur le marché. » (*Op. cit.*, pag. 214.)

Plus loin (pag. 217 et 218), notre voyageur parle des *grands édifices* qui existaient dans Biscara, et des savans nombreux qu'on y rencontrait. Ceux-ci étaient de la secte appelée *Moutaia*. Une des portes de la ville s'appelait la porte du Cimetière, *Bâb-el-Mok'bara* ; une autre, la porte des Bains, *Bâb-el-Hammân*, et une troisième, *Bâb-el-Mouldoun* (1). Les puits étaient nombreux et l'eau en était douce ; celle du puits de la principale mosquée était inépuisable. Cette mosquée était très-spacieuse et parfaitement construite, mais elle n'était ni habitée ni fréquentée, et on n'y voyait personne qui y lût ou enseignât.

Il y avait une djamâ, des mesdjid et beaucoup de bains. Le minaret de la principale mesdjid était remarquable ; notre voyageur y était monté en 1109 (de l'hégire). Il était solidement bâti, élevé et vaste ; l'escalier avait cent vingt-quatre marches, et une mule pouvait arriver jusqu'au haut, avec sa charge. La ville était murée et entourée d'un fossé à côté duquel, et hors de la ville, il y avait des jardins de fleurs (rïad'). D'autres jardins potagers et fruitiers lui formaient une ceinture dans une étendue d'environ six milles. Nous passons sous silence les illustres personnages qui existaient alors dans le pays, et qui furent visités par notre voyageur. Sans doute, nous en eussions fait autant des détails que nous venons de reproduire, si nous n'avions pensé qu'ils peuvent être de quelque enseignement aux colons de la Biscara française. Nous ajoutons qu'un autre voyageur arabe, qui visitait Biscara en 1663 (1074 de l'hégire), El-Aïachi, parle de cette ville dans les mêmes termes que Moula-Ahmed, achevant ce qu'il en dit par ces paroles :

« En somme, je n'ai vu nulle part, ni dans l'est ni dans l'ouest, aucune » ville plus belle que Biscara, plus digne d'éloges, et où il y ait plus de

(1) L'habile traducteur de Moula-Ahmed fait remarquer, dans une note, qu'à Alger, on donne ce nom aux mulâtres.

» commerce et d'industrie. » (*Voyage d'El-'Aïachi*, etc., pag. 130 de la traduction de M. Adrien Berbrugger.)

Dimanche, 2. — Un ouragan des plus forts, venant du nord-est, s'était déclaré la veille, à dix heures du soir, et prolongé jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle il fut remplacé par un calme complet. Au soleil levant, notre thermomètre marquait 18°, température bien peu élevée encore pour la saison. De bonne heure, nous vîmes le commandant supérieur; il était revenu, la nuit, de son expédition dans l'est, après une marche de dix-huit heures sans s'arrêter.

Notre matinée fut employée à visiter la casbah et ses environs. Vers les trois heures, nous étions au haut du minaret, où notre thermomètre marquait 24°, librement suspendu dans l'air. Le vent soufflait alors de l'est, et il faisait assez frais. Descendus du minaret, nous nous promenâmes dans l'oasis, où tant de choses nous intéressaient, et principalement cette vigoureuse végétation des palmiers dont ceux de la côte ne sauraient donner une idee.

La soirée fut très-belle : le temps était calme et l'air très-frais. Notre thermomètre, à neuf heures, marquait 21° 1/2.

Lundi, 3.—*Séjour à Biscara.*— Un nouvel ouragan avait surgi la nuit, vers les onze heures, et s'était maintenu jusqu'à deux heures du matin. Celui-ci était, en quelque sorte, la contre-partie de l'autre : il soufflait du nord-ouest, et avec une force telle, que toute la citadelle en était ébranlée. Après avoir presque entièrement cessé, il se réveilla à six heures du matin, en roulant une poussière qui ne permettait pas de voir à une très-courte distance. Notre thermomètre marquait alors 21°, et il ne s'éleva que d'un degré de plus à midi (22°). Le même temps se continuait toujours, et il en fut ainsi toute la journée. Notre départ n'en fut pas moins fixé au lendemain : nous n'avions pas de temps à perdre, les chaleurs allant s'accroître rapidement. Aussi engageons-nous les personnes qui auraient à visiter les Ziban, à s'y rendre à une époque de la saison moins avancée que celle où nous nous y trouvions.

Nous dinâmes chez M. de St-Germain, chez qui nous avions aussi déjeûné. Nous devions, ensuite, aller visiter le fort turc : nous en fûmes empêchés par le temps.

Il nous restait à visiter les principales oasis des environs. M. le Commandant supérieur désigna, pour nous accompagner et assurer notre bonne réception, dans ce nouveau voyage, le neveu du scheick El-Arab et le chef du goum du caïd de la place, El-Arbi, piémontais qui s'était fait musulman depuis longtemps, et dont l'histoire intéresserait sans doute si j'avais le temps de la raconter. Qu'il me suffise de dire que c'était un de ces hommes déterminés et des plus propres à faire ce qu'on appelle un coup de main. Nous aurons bientôt à revenir sur ce personnage. A ces nouveaux compagnons de voyage vinrent se joindre MM. de Casanove, Durrieu et Verdalle, que, déjà, nous avons mentionnés tous trois.

Nous n'avons rien dit jusqu'à présent de deux autres compagnons qui faisaient, en quelque sorte, partie de nous-mêmes depuis Constantine : il est bien temps d'en parler; il est bien temps de réparer un oubli vraiment impardonnable, bien que, parfois, d'autres que nous s'en rendent coupables aussi envers le corps auquel appartenaient nos deux compagnons oubliés. C'étaient deux hommes du train des équi-

pages militaires (1), qui nous avaient été donnés, à Constantine, pour conduire et soigner nos mulets. Ces hommes firent tout le voyage à pied, aller et retour, et nous ne saurions dire les autres fatigues qu'ils eurent à ajouter à celles du voyage, ayant à recharger sans cesse quatre mulets dont la charge se dérangeait et tombait fréquemment, par suite des difficultés de terrain que nous avions à parcourir.

A 10 heures du soir, le mauvais temps n'avait pas cessé : le vent soufflait avec force, toujours du nord-ouest. Le thermomètre marquait alors 21°, et il ne s'était élevé que de 22° à 22° 1/2 de midi à deux heures.

Mardi, 4. — A cinq heures, notre thermomètre marquait 19° ; le vent était tombé complètement, mais le ciel était encore tout grisâtre par suite de la grande quantité de sable et de poussière que l'ouragan avait roulée dans l'atmosphère. Le moineau des palmiers, que cet ouragan avait fait disparaître, était alors en grand nombre dans l'intérieur de la casbah ; il semblait y célébrer, par son chant monotone, le retour du beau temps. Comme nous ne devions aller, ce jour-là, que jusqu'à Sidi-Okba, qui n'est qu'à cinq lieues seulement de Biscara, nous ne nous mîmes en route qu'à dix heures. Une demi-heure après, nous étions à Filiash, toute petite oasis à trois quarts de lieue de celle de Biscara ; elle en est séparée par l'Oued-el-Kantara. Chemin faisant, nous avons vu, sur notre gauche, dominés par les derniers contre-forts de l'Aurès, les oasis de Selma et de Sidi-Kralid. Celle-ci est illustrée par le tombeau du marabout dont elle porte le nom. C'était un guerrier qui, si je me le rappelle bien, aurait péri dans les premières guerres de l'islamisme en Afrique.

A onze heures, nous traversions l'Oued-el-Melh, ruisseau salé, et, à midi, nous étions à Tonda, ancienne oasis, aujourd'hui sans palmiers, tous ceux qui y étaient, ayant été détruits par Ben-Ganah, dans ses dernières hostilités contre les habitants.

TOUDA (2).

Touda, ou Tahouda, que quelques-uns écrivent Théoda, est un composé de maisons bâties en terre et en débris de pierres romaines. La principale industrie des habitants est la fabrication de la poudre, fabrication qu'ils font on ne peut plus grossièrement. Nous eûmes toutes les peines imaginables à en obtenir une chèvre pour avoir un peu de lait.

On trouve, sur différents points du village, des restes de murs romains, avec des débris d'inscription dont nous n'avons relevé que les suivants :


PRA CRR

I PPRACGORR

Ce dernier se lit sur une pierre calcaire de quarante cent. de hauteur, sur cinquante d'épaisseur et quatre-vingts de largeur. Les lettres qui

(1) Dès nos premières expéditions en Algérie, le soldat du train a été baptisé, par ses frères d'armes des autres corps, du nom de *martyr de l'armée*, et son mulet de celui de *ministre*, faisant allusion, par cette dernière expression, aux fonctions pénibles d'un ministre par le temps où nous vivons.

(2) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 9, *Touda, oasis ruinée*.

le composent n'ont pas moins de dix-huit centimètres de longueur. Près de la même pierre étaient quatre colonnes encore debout et enceignant un carré qui était sans doute celui d'une cour intérieure. Une population ancienne existait donc sur l'emplacement de Touda ou Taouda, et cette population était connue sous ce même nom au temps de l'invasion arabe, mais tout ce que nous en savons de cette époque, c'est qu'elle était constituée par des Grecs. On sait, du reste, que les Grecs s'étaient répandus dans presque toute l'Afrique du nord, par suite du passage de ce pays sous la domination des empereurs d'Orient.

Taouda est célèbre dans l'histoire musulmane parce que ce fut dans son sein que se forma la conspiration par suite de laquelle périt Sidi-Okba, le conquérant de l'Afrique pour les Arabes, et, sans contredit, l'un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits l'islamisme.

Sidi-Okba, comme tout le monde le sait, ne fut arrêté dans ses conquêtes que par une barrière infranchissable, l'Océan. Les historiens le représentent s'avançant alors dans les flots, avec son cheval, tout désespéré de ne pouvoir porter plus loin sa croyance. Forcé de revenir sur ses pas, il fait dire aux habitants de Tanger que, maître de l'Afrikia et des Berbères de Sous (*Maroc méridional*), il va retourner dans l'est, pour attaquer Taouda et Badès, afin qu'il ne reste plus en Afrique un seul point qui ne reconnaisse l'islamisme.

Arrivé à Tobna (*Tubuna*, Ptolémée; *Tunae*, Peutinger), où commandait un chef indigène du nom de Kacila, il y laisse son armée et prend les devants, n'ayant avec lui qu'une faible escorte. Il arrive ainsi sous les murs de Taouda. Les habitants, à la vue du peu de troupes qui l'accompagne, conçoivent aussitôt la pensée de s'en emparer; ils s'enferment dans leur citadelle, d'où ils insultent le général arabe, et ils vont même jusqu'à lui jeter des pierres. Celui-ci leur reproche leur conduite, et termine par leur dire : ***Vous vous êtes faits musulmans, restez donc musulmans...*** Il entre ensuite dans la ville, mais les habitants n'en poursuivent pas moins leurs desseins.

Kacila, surnommé El-Bernoni, qui commandait à Tobna, était un chrétien qui s'était fait musulman à l'instigation d'Abou-el-Mouhêdjir, le prédécesseur d'Okba dans le commandement des Arabes en Afrique. Cette apostasie s'était accomplie sous les murs de Tlemsen, dans le cours d'une expédition faite par Abou-el-Mouhêdjir dans l'ouest. Bien que recommandé à Okba par ce dernier, Okba n'avait jamais rien fait pour lui(1): loin de là, il en avait reçu une grave injure sur laquelle les historiens donnent des details que nous ne croyons pas devoir reproduire ici. Tous les griefs que Kacila devait avoir contre Okba, étaient parfaitement connus des Grecs; ils vont le trouver et l'associent sans peine à leurs projets.

Kacila commandait à toutes les contrées berbères d'Aourba et de Berânes, et il en était très-aimé. Il lève aussitôt l'étendard de l'insurrection, et tout le pays se soulève. Okba n'avait que cinq mille hommes, tandis que Kacila en comptait cinquante mille. De plus, l'armée de ce dernier, recrutée sur les lieux, se composait de troupes fraîches; celle d'Okba, au contraire, qui parcourait l'Afrique depuis si longtemps, était plus ou moins exténuée par les fatigues et les maladies. Aussi Okba ne songeait-il pas à livrer bataille, puisque nous voyons, dans les historiens, qu'il se dirigeait vers l'Afrikia lorsque Kacila vint à sa rencontre. Cette

(1) Okba, du reste, devait faire peu de cas de la recommandation d'un homme qu'il traînait enchaîné à sa suite, ainsi que nous le verrons bientôt.

rencontre eut lieu dans les environs de Taouda, et, très-vraisemblablement, au lieu où se vénère aujourd'hui son tombeau (1).

Okba descend de cheval, fait deux courtes prières (rikat), donne l'ordre de délivrer Abou-el-Mouhèdjir, qui marchait enchaîné à sa suite, et l'envoie prendre le commandement d'une partie de l'armée dont l'histoire n'indique pas l'emplacement. Celui-ci, malgré tout le ressentiment qu'il devait nourrir contre Okba, préfère rester auprès de lui, pour combattre et mourir à ses côtés. Tous deux brisent le fourreau de leurs sabres, et cet exemple est suivi par toute la troupe, qui met aussitôt pied à terre. Alors s'engage une sanglante bataille; elle ne cesse que par la mort d'Okba et d'Abou-el-Mouhèdjir, qui périrent ainsi avec tous les leurs, sauf un chef du nom de Mohammed-ben-Aoumen-el-Ansâri. Ce chef, fait prisonnier avec quelques autres, fut racheté ensuite par le prince de K'afs'a.

La défaite du général arabe s'accomplit en 63 de l'hégire, 682 de J.-C.

Nous restâmes à Touda jusqu'à une heure et demie, et nous continuâmes alors notre marche dans le sud, vers Sidi-Okba. A peine avions-nous fait quelques pas que le mirage, ce phénomène du Désert, nous apparut dans toute sa splendeur (2). Nous l'avions en avant de nous, sur notre droite, et à l'est de l'oasis où nous nous rendions. C'était, en apparence, une vaste forêt dont l'ombre se reflétait sur une pareille étendue d'eau placée en deçà et au pied de cette même forêt. Le temps était des plus calmes et la chaleur modérée. Le phénomène se continua pour nous, en changeant un peu d'aspect, jusqu'à notre entrée dans l'oasis, où nous étions rendus à trois heures et demie. Une légère brise s'était élevée, elle soufflait du N. N.-O. C'était un temps agréable, plutôt frais que chaud.

SIDI-OKBA (3).

L'oasis de Sidi-Okba est une des plus considérables des Ziban, et nous en dirons autant de son village, siége d'un commerce assez considérable. En outre, le tombeau du général Okba en fait un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Sidi-Okba est vénéré comme marabout, et il partage cette vénération des fidèles avec un autre marabout dont nous ne savons autre chose que le nom. Nous voulons parler du marabout Sidi-el-Gh'zouani, que Shaw désigne sous le nom de Sidi-Lascar.

Le village se compose d'une rue principale, qui est longue et assez étroite. Elle est habitée par des marchands d'épiceries et d'autres objets, parmi lesquels nous avons remarqué de la gomme laque en grande quantité, et dont nous n'avons pu savoir la provenance. Dans la même rue sont des orfèvres juifs qui, au prix de cinq sous, pas davantage, fabriquent toutes sortes de bijoux, en leur en fournissant la matière. Cette matière est ordinairement de la monnaie courante. Ainsi, voulant rapporter, de la localité, des échantillons de son orfèvrerie, il nous a

---

(1) Je dis *vraisemblement*, car les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu où il fut tué. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

(2) *Atlas*, Vue des Ziban, pl. 26, *Mirage vu de Touda, entre Sidi-Okba et Oumach.*

(3) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 10, *Entrée de Sidi-Okba.*

suffi de donner quelques pièces de cinq francs, qui ont été aussitôt converties en bracelets, pendans d'oreille, etc. Cette opération s'est faite sous notre tente, par les procédés les plus simples, les plus élémentaires, et qui nous représentaient l'orfévrerie dans son enfance, cet art à son point de départ.

La maison principale de la rue est celle de Bel-Adj, ancien khalifa d'Abd-el-Kader, alors en émigration, et c'est la seule qui soit surmontée d'un étage. Comme elle était abandonnee, nous pûmes la visiter à notre aise. A peu de distance de la porte d'entrée, à gauche, était ce fragment d'inscription :

E CON
PRO SVA SA
P. VTE ET SVO
RVM NVO
CONSTITVIT

Le reste de l'inscription était enfoui dans le sol, et nous manquions de moyens pour l'en dégager. Depuis, des voyageurs, venus peu après nous, ont pu lire l'inscription tout entière, après avoir retiré du sol la pierre sur laquelle elle se trouve.

La maison de Bel-Adj est située du côté droit de la rue, venant de Biscara. La mosquée qui renferme les restes d'Okba, lui fait suite (1). Cette mosquée n'offre rien qui la distingue des autres mosquées de l'intérieur et de la côte, au point de vue de l'architecture, qui en est absolument la même. La grandeur de l'édifice n'est pas plus remarquable ; elle est suffisante pour la population, pas davantage. La sépulture du héros arabe est fort simple, et répond, sous ce rapport, au reste du monument. Elle est indiquée par une élévation de quinze à vingt centimètres au-dessus du sol, et constituée par une maçonnerie en plâtre, recouverte d'une châsse drapée par une étoffe de soie (2). Je ne sais si cette châsse est encore celle qui existait du temps du voyageur El-Aïchi ; ce serait possible, car elle paraît assez ancienne. Quoi qu'il en soit, voici ce que notre voyageur dit de la châsse qu'il a vue : « La » châsse de bois qui recouvre son corps est une œuvre d'art très- » remarquable. » (*Op. cit.*, pag. 136.)

A peu de distance du tombeau d'Okba est le mebrab, où l'on dit que son cheval est enterré (3). On sait que le mebrab indique, dans les mosquées, le côté où est la Mecque, et que c'est toujours de ce côté que se tournent les Musulmans dans leurs prières. Le mebrab de la mosquée d'Okba se fait remarquer par ses belles moulures arabesques.

Les pèlerins qui ont visité la mosquée de Sidi-Okba, comme les auteurs qui en ont parlé, racontent que son minaret tremble lorsqu'en le secouant, on prononce ces paroles :

Je jure par toi, ô minaret, par la vérité de Sidi-Okba, et jusqu'à ce que tu remues !

---

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 11, *Mosquée de Sidi-Okba.*

(2) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 12, *Tombeau de Sidi-Okba.*

(3) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 13, *Tombeau du Cheval de Sidi-Okba.*

Cependant, un esprit fort pour un Musulman, El-'Aïachi, que nous avons déjà cité, doute de ce phénomène, et nous le laissons parler :

« Quand j'y suis monté (dans le minaret), dit El-'Aïachi, et que j'ai examiné les choses de près, je ne les ai pas trouvées telles qu'on les a » rapportées, mais j'ai vu que le fait allégué tient à la hauteur et à la » légèreté de construction du minaret, de sorte qu'en agitant fortement » le pilier (1), on imprime un ébranlement qui se communique à tout » l'édifice, et qui se continue après que la secousse a été donnée, ce que » les pèlerins prennent pour un effet de leur invocation. On observe un » phénomène analogue dans toutes les constructions légères. » (*Op. cit.*, pag. 136.)

Nous dirons tout de suite, à l'appui de cette opinion d'El-'Aïachi, que nous trouvant, quelques jours après, dans le si haut et si grêle minaret de Bou-Chagroun, nous le vîmes très-fortement trembler, après lui avoir imprimé une légère secousse, étant arrivé à sa partie la plus élevée.

Okba-ebn-'Amir, surnommé le *Conquérant de l'Afrique*, était un des Ta'biin (suivans), ainsi qu'on appelle ceux qui sont venus après les contemporains de Mahomet. Il a été célébré par tous les auteurs arabes qui ont traité de la conquête de l'Afrique, entr'autres par Ebn-Khaldoun, qui raconte son histoire avec la reine Berbère-Kabina (2), qui, du temps d'Okba, commandait dans l'Aurès.

Okba vint deux fois en Afrique ; la première fois, il en fut rappelé et remplacé par celui que nous avons vu mourir à ses côtés. C'est dans son premier voyage qu'il jeta les fondemens de Kairouan, qui s'accrut rapidement et devint le siége de l'Islamisme en Afrique.

Sidi-Okba paraîtrait n'avoir pas été habitée dans l'antiquité, du moins n'y aperçoit-on, nulle part, des traces de construction ancienne. La pierre dont nous avons parlé pourrait y avoir été transportée du voisinage, de Tonda peut-être. Sidi-Okba est donc, très-probablement, d'origine arabe, et, très-problament aussi, cette origine ne remonte qu'à Sidi-Okba, dont la sépulture aura été le point de départ du peuplement de la localité.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu où a été défait le général arabe, mais, dans l'incertitude qui existe à cet égard, il est bien permis de supposer que ce fut dans l'oasis où ses restes ont été déposés (3).

Le scheick de l'oasis, qui était venu à notre rencontre, nous conduisit, à travers le village, dans un jardin où nous élevâmes notre tente. C'était à l'ombre de palmiers magnifiques (4), et au milieu de touffes de grenadiers et d'orangers en fleurs. Ce jardin, véritable Eden, était celui

---

(1) Il est question ici du morceau de bois auquel est appendu le petit drapeau que les Musulmans font flotter à leurs minarets.

(2) M. Adrien Berbrugger fait remarquer, dans sa traduction d'El-'Aïachi, que le véritable nom d'El-Kabina était *Damia*, et que le premier, qui veut dire la sorcière, la prêtresse, est un surnom qui lui a été donné par les Arabes d'alors.

(3) Ebn-Khaldoun dit qu'il fut tué dans un endroit qui est au-dessous de Djebel-Aurès, et cet endroit pourrait être celui où est aujourd'hui l'oasis de Sidi-Okba, bien que cette oasis soit moins rapprochée de Djebel-Aurès que Tonda ou Tabouda. Selon El-Kaïrouani, Okba aurait péri sous les murs même de Tabouda (*Théoda*), qu'il se serait décidé à attaquer, malgré son peu de troupes, ce qui n'est pas vraisemblable.

(4) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 15, *Ancien jardin de Bel-Adj.*

du khalifa Bel-Adj, dont nous avons déjà parlé. Nous ne nous étions pas encore trouves aussi agréablement campés. En outre, rien ne nous manqnait, pas même de bonne eau, chose si précieuse dans ces contrées. La diffa, bonne et servie en temps convenable, fut partagée avec le scheick et son fils, et tous deux, dans la soirée, prirent le café avec nous. De plus, le fils, en l'absence de son père, accepta d'abord un peu de vin, puis un peu de liqueur..... C'était un jeune homme de quatorze à quinze ans, très-gai et très-attaché aux Français. Sa fréquentation avec des Biskris qui avaient vécu à Alger, lui avait appris quelques mots de notre langue et fait connaître quelques-uns de nos usages. Pour notre part, nous l'avions pris en grande affection. Aussi son nom était si fortement empreint dans notre mémoire, que nous ne crûmes pas devoir l'inscrire ailleurs: nous le regrettons aujourd'hui, car nous l'avons complétement oublié. Mais ce que nous n'avons pas oublié du tout, de l'Eden où nous étions, ce qui est resté frais dans nos souvenirs comme la pensée de la veille, — c'est le rapide ruisseau sur les bords duquel, seul, nous allâmes nous reposer un instant ; — c'est ce parfum de l'oranger, du laurier-rose et d'autres plantes et arbrisseaux encore, que nous respirions de toutes parts ; — c'est ce ciel de verdure que notre vue devait percer pour arriver à l'autre ciel ; — c'est ce beau feuillage du palmier, son admirable balancement dans les airs, le frémissement qu'il y fait entendre par les temps les plus calmes ; — c'est ce même frémissement qui nous arrivait à l'oreille comme le bruit d'une cité lointaine ; — ce sont tous ces oiseaux (la tourterelle, le ganga, etc.) traversant sans cesse notre ciel de palmiers ; — ce sont et leurs jeux d'amour de par le feuillage, et leurs chants se perdant dans l'espace, — et c'est nous ne savons plus quoi encore, dans cette toute poétique et féérique nature, — si ce n'est les douces et indicibles rêveries auxquelles nous nous y laissâmes aller, en nous reportant à celle où s'écoulèrent nos jeunes et belles années, — dans un autre hémisphère — et dans des lieux plus voisins encore du soleil !..... Deux anneaux très-distants de la chaîne de notre vie se trouvaient ainsi rapprochés, et un instant nous nous surprîmes croyant recommencer à vivre.... .

Oh ! oui, délicieux séjour que celui du jardin de Bel-Adj !..... que ce bouquet de palmiers dans la forêt de palmiers de Sidi-Okba !..... que ce tout petit point à côté de cet autre plus infime encore, — de ces quelques pieds d'espace n'apparaissent sur le sol que comme le caillou que vous rencontrez sous vos pas, mais d'où surgissent pourtant de si grands et de glorieux souvenirs !... Là, à trois ou quatre pieds sous terre, est peut-être encore quelque parcelle d'un homme que le monde, pour ainsi dire, ne pouvait contenir ! — qui, sorti du fond de l'Arabie, sous le simple souffle d'une croyance, traverse toute l'Afrique, en détruisant un vieil et puissant empire, et n'est arrêté, dans sa marche, que par les flots de l'Atlantique !... Oh ! oui, Sidi-Okba, ta gloire est grande dans l'histoire des hommes qui ont remué le monde, — pour le malheur ou le bonheur de l'humanité ! Qui sait ?... Oh ! oui, ta gloire est grande, nous le répétons; mais, en regard de ce peu de terre qui recouvre ta dépouille, en voyant où viennent aboutir les plus grandes gloires d'ici-bas, — on se sent accablé sous le poids de tant de grandeur et de tant de néant..... Faibles mortels que nous sommes, contentons-nous du rôle obscur qui nous a été départi sur la terre.....

Mercredi, 5. — La nuit avait été calme et fort belle. Notre sommeil n'avait été interrompu que par une sérénade et une danse que nous dûmes à la courtoisie du scheicb et de son fils ; nous les en eussions volontiers dispensés, car ni l'une ni l'autre ne nous furent agréables, et j'en dirai autant d'un cousin (*Culex*) de très-petite espèce, mais dont la piqûre n'en était point moins vive.

La tourterelle, le ganga, le moineau, etc., étaient multipliés sur les palmiers du jardin, et quelques-uns de nos compagnons se procurèrent le barbare plaisir de tuer de ces oiseaux pendant qu'on scellait nos montures et chargeait nos mulets.

Il était déjà sept heures et demie comme nous sortions du village, pour continuer notre route : nous nous dirigions dans l'ouest, vers Saâda. A huit heures et demie, nous traversions l'Oued-el-Melh, et, à neuf heures, nous étions à Saâda. M. de St-Germain, qui nous y avait donné rendez-vous, pour y dejeûner, nous y avait précédés, accompagné du caïd de Biscara, dont nous avons déjà parlé. C'était un homme tout jeune encore, aux yeux et à la barbe d'ébène, et dont nous conservons toujours le meilleur souvenir.

SAADA (1).

Saâda, qu'on écrit aussi Sada (bonheur, lieu de bonheur, lieu favorisé), est situé au confluent de l'Oued-Biscara, suite de l'Oued-el-Kantara et de l'Oued-Djeddi. C'est une oasis formée par des tamariscs (*Tamarix gallica*), au lieu de l'être par des palmiers. Le sol en est bas et marécageux, ce qui en fait une localité mal saine, surtout pendant les fortes chaleurs. Le tamarisc y acquiert de grandes proportions, et forme, sur les cours d'eau dont nous venons de parler, des berceaux presqu'impénétrables aux rayons de soleil.

La forêt ou l'oasis de Saâda est une grande ressource pour notre garnison de Biscara, à raison du bois qu'elle en retire pour ses besoins culinaires ; c'est en même temps pour elle un but de promenade et un lieu de chasse, le gibier et le sanglier y étant multipliés. Malheureusement, on y rencontre aussi des scorpions et des cérastes.

Les espèces végétales y sont assez nombreuses et se font toutes remarquer par leur développement. De suite, nous en citerons une connue des habitants sous le nom de guetaf ou guettaf (quelques-uns prononcent *gdaf*), et dont ils font le plus grand cas à cause de l'utilité qu'ils en retirent. Et, en effet, cette plante est très-recherchée des chameaux, des chevaux, des mulets et autres bestiaux du pays. De plus, il paraîtrait que les habitants eux-mêmes en useraient aussi dans leurs années de disette. Cette plante n'est autre que notre *Atriplex halimus* Linnée.

Nous citerons encore, de la végétation de Saâda, une autre plante de la même famille, la *Suaeda maritima* Moquin, à cause d'un nouveau cryptogame qui se développe sur ses feuilles, le *Didymosporium guyonianum* Durieu et Montagne.

Arrivé à Saâda, l'Oued Biscara se continue avec l'Oued-Djeddi, qui vient de l'ouest, après avoir reçu, dans ce trajet, une grande quantité de cours d'eau provenant du revers méridional des montagnes qui limi-

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 16, *Saâda, au confluent de l'Oued-Djeddi et de l'Oued-el-Kantara*.



tent au sud les hauts plateaux de l'Algérie ; il poursuit ensuite sa marche dans le sud-est, pour aller se perdre dans la grande Sebkha (lac) connue sous le nom de Sebkha-el-Melghigh.

Saâda etait le point où nous avions aperçu le mirage la veille, nous trouvant entre Touda et Sidi Okba. Or, comme nous venons de le voir, Saâda est très-boisé, d'où nous serions disposé à croire que, dans le phénomène du mirage, les objets qu'on voit existent réellement ; que, seulement, ils apparaissent avec des proportions plus grandes que celles qu'elles ont en effet.

Malgré tout le plaisir que nous goûtions, M. de St-Germain et nous, dans notre commune réunion, et malgré tout le desir que nous avions de la prolonger, il fallait pourtant nous séparer. La matinée était chaude, nonobstant une brise assez fraiche, qui soufflait du nord. Ainsi, notre thermomètre que nous avions suspendu à un tamarisc, pendant notre déjeûner, s'était élevé à 29° ; il s'eleva ensuite à 40, placé horizontalement sur le sol.

Il était onze heures trois quarts lorsque nous reprîmes notre marche ; nous nous dirigions alors dans l'Est, sur M'lili, en même temps que M. de St-Germain retournait, avec sa suite, au siége de son commandement.

Le sol que nous parcourions était constitué par un terrain tout-à-fait sablonneux et plat ; son uniformité n'était interrompue, ça et là, que par de petits monticules dont la formation avait été déterminée par la présence d'un arbrisseau qui, d'assez près même, ressemble beaucoup par sa taille, par son port et par son feuillage, au *Zizyphus lotus*, dont nous avons eu occasion de parler. Cet arbrisseau, connu des Arabes sous le nom de Nefel, *El Nefel*, est le *Nitraria tridentata* Desfontaines. Au moment de notre passage, cet arbrisseau était en fleurs, et son fruit, qui est recherché des Indigènes, ne devait paraître que le mois suivant. Ses fleurs sont petites, d'un blanc sale, peu apparentes et sous forme de grappe. Son fruit est agréable au goût et très-rafraichissant, ce qui a fait penser, à M. le consul Pelissier (1), que le *Nitraria tridenta*, qui est très-multiplié dans l'intérieur de l'Afrique, pourrait être le *Lotus* des anciens. Ce fruit est connu sous le nom de *Darmouss*, ou *Daghmouss*, dans la Régence de Tunis. Voici la description qu'en fait Desfontaines, dans sa *Flore atlantique* : *Bacca rubra, mollis, ovata, pendula, monosperma, nucleus elongatus, triquetus, acutus, sulcatus, reticulatus, monospermus.*

Il était quatre heures lorsque nous atteignimes M'lili. Dans le trajet que nous venions de parcourir, nous avions traversé plusieurs fois l'Oued-Djeddi, dont le lit était presqu'à sec ; tous ses environs, mais surtout sa rive droite, portaient des traces profondes d'une inondation récente. Cette inondation avait eu lieu l'hiver précédent, et nous apprîmes, des habitans du pays, que le même phénomène s'y renouvelle presque tous les hivers. Nous y trouvâmes encore quelques flaques d'eau qui en étaient la suite, et qui n'entravaient pas peu la marche de nos bêtes de somme, dont plusieurs tombèrent dedans, avec leurs charges.

---

(1) Aujourd'hui consul général à Tripoli, Barbarie. D'après M. Pélissier, l'arbrisseau dont nous parlons est très-multiplié dans l'ancienne île des Lotophages, *Lotophagitis*, aujourd'hui Gerbi.

M'LILI (1).

L'oasis de M'lili, en y comprenant celles de Bigou et de la Zaouïa, qui en sont, en quelque sorte, des dépendances, est assez considérable, et peut être évaluée à 12,000 palmiers. L'oasis de M'lili, en particulier, est fort agréable, mais marécageuse près de son village, où existent plusieurs sources ce qui en fait un séjour malsain. Aussi ses habitans ne sont-ils qu'en petit nombre ou, pour mieux dire, ce sont des nomades qui ne voient guère, dans leur village, qu'une sorte d'entrepôt pour leurs récoltes de dattes et autres produits. Ce village est fortifié, et on n'y pénètre qu'en passant sur un ponceau établi sur un canal qui en fait le tour, et qui s'enlèverait en cas d'attaque. La porte d'entrée, qui lui fait face, est solidement construite et susceptible d'une bonne défense. Comme de coutume, nous avions été annoncés, de sorte qu'à notre arrivée, nous trouvâmes nattes et tapis étendus, avec des coussins et des provisions de bouche, dont des dattes à profusion. Tout cela était sur la place publique, qui est assez vaste, eu égard à la population.

Nous descendions de cheval, et nous étions à peine assis sur les nattes et tapis qui nous avaient été préparés, qu'un furieux, sorti précipitamment d'une maison voisine, se rue sur l'auteur, une massue de palmier à la main, qu'il lui assénait sur la tête, en lui demandant ce qu'il venait faire dans son pays (2). El Larby, dont nous avons déjà parlé, et qui était resté debout, arrive assez à temps pour lui saisir et arrêter le bras. On eut ensuite beaucoup de peine pour l'emmener chez lui et l'y enfermer; il s'échappa presqu'aussitôt, en s'élançant de nouveau sur l'auteur. Cette fois, après s'en être emparé, et il ne fallut pas moins pour cela que tous nos spahis réunis, on lui attacha les pieds et les mains, et on le mit ainsi hors d'état de s'échapper de nouveau de la maison où il avait déjà été enfermé.

Le scheich et ses administrés se disaient tout-à-fait étrangers à ce qui venait de se passer, mais ils n'avaient pourtant rien fait pour l'empêcher; loin de là même, car, immobiles à la place qu'ils avaient prise à côté de nous, nous les avions toujours vus sourire aux agressions de leur co-religionnaire. Était-ce parce que cet homme était aliéné, comme ils l'assuraient, aliéné, c'est-à-dire marabout, saint, et qu'on doit laisser faire aux marabouts tout ce qu'ils veulent ? Ce serait possible. Mais, avions-nous eu affaire à un aliéné, à un fou ? C'est ce que nous ne savions au juste. Dans cette incertitude, le neveu du scheich El-Arab, qui représentait son oncle auprès de nous, crut devoir envoyer le marabout, vrai ou supposé, au commandant supérieur du cercle, et frapper d'une amende le village, comme étant responsable de ses actes. Cette amende, fixée à 3,000 fr., fut prélevée immédiatement, mais elle fut rendue quelques jours après, à notre retour à Biscara : alors il était bien constaté que le marabout que nous y avions envoyé, et que nous y retrouvâmes encore, était reellement aliéné.

L'incident que nous venons de rapporter, ayant mis quelque trouble dans la population, nous ne crûmes pas prudent d'y bivouaquer,

---

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 17, *M'lili, vue prise du côté d'Ourlal.*

(2) Aucun Français ne s'y était encore présenté, à l'exception de M. de St-Germain, je crois.

comme nous en avions d'abord eu l'intention. C'était d'ailleurs l'avis, très-prépondérant en pareil cas, d El-Larby et du neveu du scheich El-Arab, Sidi-Khaled, que nous n'avions pas encore nommé. Nous oublions de dire que, dans la seconde agression du marabout, l'un de nous, M. Lorent, qui portait toujours un pistolet à la ceinture, avait dirigé cette arme sur le furieux, et qu'il allait faire feu lorsque nous lui abaissâmes le bras et arrêtâmes le coup. Nous ne savons ce qui serait advenu si ce commencement d'exécution avait eu sa suite : on connaît le fanatisme des Musulmans pour leurs marabouts, dans lesquels ils voient quelque chose de tout-à-fait divin.

Beaucoup de pierres de taille sont comprises dans la construction de la porte dont nous avons parlé ; nous en vîmes aussi beaucoup sur différents points du village, ainsi que des pans de mur saillant encore plus ou moins au-dessus de la surface du sol. Nous étant avancés dans la mosquée, nous y aperçûmes un assez beau fragment de colonne et un grand sarcophage qui servait aux ablutions. Une population antérieure à l'invasion musulmane a donc existé sur l'emplacement où est aujourd'hui le village de M'lili. Ajoutons qu'on rencontre encore, sur divers autres points de l'oasis, bon nombre de vestiges anciens dont le manque de temps nous a empêchés de prendre connaissance.

A cinq heures et demie, nous avions repris notre route, et, une demi-heure après, nous étions à Menala, petite oasis, que nous ne fîmes que traverser. A six heures vingt minutes, nous étions à Ourlal, où nous devions bivouaquer. Tout le trajet que nous avions fait depuis M'lili, avait été parcouru à travers une plage toute de sable, absolument uniforme, si ce n'est les légers monticules déterminés par les rares plantes de cette sorte de terrain.

Fatigués comme nous l'étions, à notre arrivée à Ourlal, nous remîmes au lendemain la visite du village.

Nous avions hâte d'établir notre bivouac pour nous reposer, et nous l'établîmes dans un enclos de palmiers, sur les bords de l'Oued-M'lili, dont les eaux baignent les murs du village.

Le scheich de M'lili, qui n'avait pas voulu nous quitter depuis l'incident qui nous était arrivé dans son village, campa à côté de nous, avec les gens de notre suite. Durant tout le trajet que nous avions fait ensemble, il n'avait cessé de protester de son innocence et de celle de ses administrés ; nous en étions à peu près convaincus, mais nous n'avions pas été assez éloquens, assez persuasifs pour lui faire partager notre conviction.

OURLAL.

L'oasis et le village de ce nom ont peu d'importance : les habitans en étaient évalués à 350. La principale maison du village est celle que nous avons fait figurer dans notre atlas (1), et dont le propriétaire se nommait Ben-Gesmïa. Cette maison a un étage, les fenêtres qu'on y aperçoit sont ornées de très-grossières arabesques, et les colonnes qui la supportent sur le devant, en y formant galerie, ne sont autres que des tronçons de palmiers. Près de là est la prison du lieu, où nous fîmes passer la nuit à notre interprète, qui ne cessait de nous mécontenter depuis quelques jours. C'était un Indigène de Constantine, sorte de saltimbanque, qui semblait n'avoir plus de langue que pour son usage personnel. Et puis,

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 18, *Maison à Ourlal.*

disons-le aussi, au terme d'un long voyage, chacun se trouve fatigué, les esprits se ressentent de cette fatigue ; ils en sont plus ou moins aigris, comme à la suite d'une longue navigation. Dans cet état de choses, il vous tarde d'en finir avec le voyage. Or, les personnes qui entreprennent ensemble un voyage, s'en considèrent bientôt comme des parties, en quelque sorte, intégrantes. D'où résulte que, le jour de la fatigue arrivant, vous vous heurtez réciproquement, comme vous vous heurtez tous ensemble à l'endroit du voyage même; alors le moindre contact vous blesse et finit par vous devenir tout-à-fait insupportable. Ce sentiment, je le suppose, était éprouvé par quelques-uns d'entre nous, à l'époque dont nous parlons, et, je le suppose aussi, il sera entré pour quelque chose et dans la conduite de notre interprète, et dans la punition qui s'en est suivie.

Ourlal est bâti sur un emplacement romain : on y rencontre une assez grande quantité de pierres de taille, avec des restes de mur construits en pierres semblables. De plus, nous avons aperçu quatre fragmens de colonne abandonnés contre le mur extérieur d'une maison, et dont les sculptures ont attiré l'attention de notre intrépide compagnon, M. Lorent, pour nous de si agréable souvenir. On nous parla d'une inscription qui se trouvait sur le seuil d'une porte, dans l'intérieur d'une maison : nous fûmes la voir, mais elle était tellement détériorée que nous n'entreprîmes pas de la relever. Une autre antiquité d'Ourlal etait un bas-relief sur une pierre dure et jaunâtre, représentant un enfant avec une grappe de raisin à la main, sorte d'emblème qu'on trouve fréquemment dans les cimetières de l'Afrique romaine. Cette antiquité, malgré son volume et son poids, a été chargée sur nos mulets, puis embarquée pour Alger, où l'auteur la conserve comme un souvenir de l'occupation romaine dans les Ziban.

Jeudi, 6. — Nous quittâmes Ourlal à sept heures du matin, nous dirigeant sur Ben-Thious, après avoir reçu les adieux du scheich de M'lili. Ce pauvre homme était encore tout tremblant sur les suites que pouvait avoir l'affaire dont nous avons parlé ; nous avions pourtant fait tout ce qu'il était possible de faire pour le rassurer à cet égard. Une demi-heure après, nous étions à Ben-Thious, où nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour visiter le village.

BEN-THIOUS (1).

L'oasis de Ben-Thious, à l'ouest d'Ourlal, est assez considérable. Son village est situé sur les bords d'un ruisseau rapide, et dont l'eau nous a paru de bonne qualité. C'est un des affluens de l'Oued-Djeddi, qui passe à quelque distance de là. Shaw place Ben-Thious, qu'il appelle *Ban-Teuse*, sur les bords mêmes de cette rivière : c'est une erreur bien excusable dans Shaw, qui n'avait pas été sur les lieux.

Le village est assez grand ; il est bâti, comme Ourlal et M'lili, sur un emplacement romain. Dans le nombre des vestiges anciens que nous y avons aperçus, nous citerons une assez grande quantité de colonnes encore sur place, dans la mosquée, et dont les chapiteaux appartiennent à l'ordre corinthien. Nous ne vîmes pas une seule inscription, et nous

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 19, *Entrée de Ben-Thious*.

cherchâmes vainement, après les avoir demandés aux habitans, les sarcophages dont parle le voyageur Shaw.

« On déterra, il n'y a pas long-temps, à *Ban-Teuse*, dit ce voyageur, » l'un des villages du sud, plusieurs cercueils de pierre. » (*Op. cit.* pag. 168.)

Ces cercueils, vraisemblablement, auront été utilisés par les habitans, ainsi que nous l'avons vu pour celui que nous avons rencontré dans la mosquée de M'lili.

Nous aurons terminé tout ce que nous avions à dire sur Ben-Thious, lorsque nous aurons dit que ce fut sur les bords de son ruisseau que nous trouvâmes, pour la première fois, *avec des feuilles*, le *Statice aphylla*. Ces feuilles étaient déjà fort grandes, avec des pédoncules naissans, qui nous firent reconnaître la plante à laquelle elles appartenaient. Ces feuilles, dont les chameaux sont très-friands, sont connues des Indigènes sous le nom de *chou de chameau*, crom-el-gimel.

De Ben-Thious, continuant notre marche dans l'ouest, nous passâmes à Mekhadama, petite oasis qui n'offre rien de remarquable, ce qui fit que nous ne nous y arrêtâmes pas, poursuivant toujours notre marche dans l'ouest, sur Tolga. Hâtons-nous de dire que le sol que nous parcourions depuis la veille, était tout couvert de fragmens de poteries anciennes. Ces poteries étaient d'une pâte grossière, différant beaucoup, sous ce rapport, de celles que nous avions rencontrées, en si grande quantité, dans les ruines de Lambèse, et que nous rencontrâmes encore, plus tard, dans celles de *Diana veteranorum*.

Il était midi et demi comme nous entrions dans le village de Tolga, après avoir traversé une forêt de palmiers dont les stippes étaient parcourus, depuis le pied jusqu'à la cime, par des ceps de vigne, tandis que leurs éclaircis étaient occupés par une luxuriante végétation formée par des orangers, des grenadiers, des abricotiers, des figuiers, etc. L'ensemble de tous ces arbres et arbrisseaux, de toute cette végétation, en un mot, produisait un coup-d'œil vraiment féerique. Déjà, nous étions accompagnés par le caïd de l'oasis, Ben-Méioub, qui nous conduisit de suite sur l'emplacement où nous devions établir notre bivouac. C'était un enclos de magnifiques palmiers (comme le sont, du reste, tous ceux de l'oasis), et qui était rafraîchi par un ruisseau rapide, d'une eau claire et agréable au goût. Après nous y être un peu reposés, nous fûmes visiter le village et ses jardins. Tout en causant avec le caïd, nous lui exprimâmes le désir de nous procurer deux animaux du pays, le baker-el-ouacbe, ou vache de Barbarie, *Antilope bubalis*, et le feistbal, *Ovis tragelaphus*. Il se trouva qu'il était possesseur d'un jeune individu du premier de ces animaux, et il nous procura la surprise de l'apercevoir à notre bivouac, au retour de notre promenade. Cet animal se signalait déjà par des sauts et des bonds qui purent nous donner une idée de tous les embarras qu'il allait nous donner dans la suite de notre voyage.

Nous trouvâmes en même temps, au bivouac, une diffa abondante et bien servie, que le caïd vint partager avec nous, et qui, dans ce moment, nous rappelle un petit incident que mes compagnons de voyage ne doivent pas avoir oublié non plus.

Il nous restait, de nos provisions de liquides, une bouteille de champagne qui devait être bue à Tolga. C'était, comme bien on pense, une chose pour nous très-précieuse, à ce point que nous eussions volontiers donné quelques pièces d'or pour en avoir une seconde. Bref, la bouteille ouverte, nous faisons, à notre caïd, la politesse de lui en verser dans un grand verre : il laisse le verre se remplir, puis, nous disant

qu'il ne boit pas de vin, il se retourne et donne le verre à un grand mulâtre qui était derrière lui, parmi les gens de sa suite. Celui-ci vide le verre tout d'un trait, puis le rend à son maître, comme pour lui en demander un autre... Mes compagnons et moi, nous ne revenions pas de notre étonnement, jurant, mais un peu tard, comme le corbeau de la fable, qu'on ne nous y reprendrait plus.

Nous étions à peine endormis lorsque nous fûmes réveillés par un concert vocal exécuté par la réunion de tous les musiciens du pays. Nous apprîmes depuis, par feu le commandant de St-Germain, que les chanteurs de Tolga sont renommés, et que le caïd lui-même en est un des plus distingués. C'était un homme de haute taille, très-robuste et très-blanc, et qui appartenait à cette race de Chaouïa sur laquelle nous nous sommes, précédemment, assez étendu.

TOLGA.

Tolga est une des oasis les plus considérables et les plus belles des Ziban. Son village, eu égard aux autres villages de la même contrée, pourrait être qualifié de bourg. Outre cette grandeur relative de Tolga, les maisons, bien que semblables à celles des autres villages, quant à la construction, en sont généralement plus vastes et plus confortables. La plupart ont de très-beaux jardins, où tout vient admirablement, comme dans les autres oasis, qui sont également bien arrosées.

Dans un de ces jardins est un canal souterrain, de construction romaine, et par où passe le ruisseau sur les bords duquel nous étions campés. Nous y remarquâmes aussi un abricotier à fruits nombreux, très-petits, mais très-bons; ils n'étaient pas encore en entière maturité lors de notre passage.

Le village est fortifié et entouré d'un canal ou fossé qui l'enceint en partie; il fut nettoyé et restauré lors du dernier siége du village par le khalifa d'Abd-el-Kader, ce Bel-Hadj dont nous avons plusieurs fois parlé. Le caïd, avec qui nous le visitions, nous raconta plusieurs faits d'armes qui se passèrent, ou sur ses bords, ou non loin de là, et qui font le plus grand honneur à la population. On sait, du reste, comment, depuis, se conduisirent contre nous leurs voisins, les habitans de Zaatcha. La vie est peu de chose, à ce qu'il paraît, pour l'habitant du Désert. Toujours est-il que le Zibanien fait à la guerre ce que Cambrone disait, à Waterloo, de la garde impériale : il *meurt et ne se rend pas*, — ainsi que, d'ailleurs, faisaient ses ancêtres, les Gétules, comme nous le verrons plus loin. Ah ! si le peuple au milieu duquel nous vivons depuis vingt ans, — avec lequel, depuis vingt ans, nous sommes en lutte ; — si ce peuple, dis-je, avait des historiens, quelles belles pages seraient déjà enregistrées dans ses annales !.... Les peuples, en apparence, les plus barbares, ont aussi leurs actes de philantropie et de patriotisme ; ils ont aussi leurs grands hommes, qui sont d'autant plus grands qu'ils n'ont pas en regard de leurs belles actions, comme chez les nations civilisées, le puissant prestige du miroir de la postérité.

Ce fut près du fossé ou canal dont nous venons de parler que périt, si glorieusement, le marabout Ali-ben-Amor, dans le siége précité, du khalifa Bel-Hadj. Ali-ben-Amor était sorti de Tolga, pour s'interposer entre les assiégeans et les assiégés, lorsqu'il tomba frappé par une balle partie du côté des premiers, par mégarde, croit-on... Tolga,

avait donc son marabout Ali-ben-Amor, avant que Paris n'eût Affre, son archevêque (1).

Disons de suite que, dans ces contrées, comme chez toutes les populations à demeure fixe, ce sont les marabouts qui interviennent pour rétablir la paix entre les parties belligérantes. Cette mission, sans qu'il soit besoin de le dire, est toujours fort délicate et non sans danger, ainsi qu'en témoigne le nouveau saint de la localité. Son tombeau, que nous visitâmes, a été élevé avec une certaine munificence, et les habitans du lieu et de toute la contrée s'y rendent avec une grande vénération. Pour nous, nous ne pûmes nous défendre d'une certaine émotion, je dirai même d'un recueillement profond, lorsque nous nous en approchâmes, alors surtout que le chef de Tolga, qui nous y avait accompagnés, nous fit remarquer, parmi les fidèles qui y étaient agenouillés, un jeune homme de dix à douze ans, très-blanc, aux yeux bleus, à la chevelure blonde, et d'une grande douceur. C'était un des enfants du marabout vénéré, qui légua à son pays, avec le souvenir de sa belle mort, une veuve et plusieurs enfans.

Tolga succéda à un établissement romain important ; il en reste encore des traces remarquables. La principale est un *Castellum*, pour ainsi dire, encore tout entier ; il n'y manque guère que la couverture (2). Toutes les portes et autres ouvertures en sont encore telles qu'elles étaient primitivement. Cette conservation est principalement due à la bonne nature des matériaux qui entrent dans sa construction, et qui sont d'un calcaire très-compacte. Ajoutons que le *Castellum* de Tolga est toujours habité; ses habitans actuels ont suppléé à sa couverture voûtée par une couverture en terre, soutenue par des stippes et des pétioles ou feuilles de dattier.

Vendredi, 7. — Nous quittions Tolga à six heures et demie du matin, nous dirigeant sur El-Bordj (3), dernier point que nous devions visiter dans l'ouest ; nous étions toujours accompagnés de notre caïd de Tolga, qui nous raconta, chemin faisant, l'ancienneté de son origine, à l'occasion de l'impôt qu'il payait à la France, comme tous ses co-religionnaires, impôt dont sa famille était exempte sous le gouvernement des deys. Ben-Meioub prisait beaucoup ce privilége.

Notre caravanne, comme on l'a déjà vu, s'était accrue d'un jeune feisthal, que nous emportâmes à dos de mulet, et ce n'était pas besogne facile que de le maintenir ainsi, tant le feisthal a de force et d'agilité, et tant il a d'adresse à se débarrasser des liens qui le retiennent captif. Notre jeune animal tetait encore ; il était habitué à téter des chèvres, et il ne lui en fallait pas moins de trois ou quatre, matin et soir, pour apaiser son avidité. Après qu'il nous eut donné bien des embarras, pendant plusieurs jours, nous eûmes le désagrément de le perdre. Ce fut dans notre trajet du Médraschem (4) aux ruines de Diana (5) : un spahis qui le portait, le laissa tomber sur la tête, et il se luxa le cou

(1) Tué, comme on sait, aux barricades de Paris, en 1848.

(2) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 20, *Porte d'une maison romaine à Tolga.*

(3) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 21, *El-Bordj.*

(4) *Atlas*, Monumens du Tell, pl. 4, *Médraschem*, ou *Mausolée des anciens rois de Numidie.*

(5) *Atlas*, Monumens du Tell, pl. 5, *une Porte à Diana.*

dans cette chute. Nous le regrettâmes d'autant plus que le feisthal est un animal que les voyageurs amènent rarement sur la côte.

Entre Tolga et El-Bordj est un marabout isolé, avec un puits et un jardin, où nous nous arrêtâmes un instant (1). Après quoi, poursuivant notre route sur El-Bordj, nous y fûmes bientôt, n'ayant pas quitté le sable un instant depuis notre départ de Tolga. Dans cette journée, comme dans la precedente, nous avons rencontré une plante dont la présence est l'origine de monticules de sable plus ou moins considérables, et qui nous paraît susceptible d'être utilisée, avec avantage, dans les contrées où l'on a à se prémunir contre l'envahissement des sables de la mer. Je veux parler du *Dactylis repens* (Desfontaines), plante dont les tiges sont à la fois nombreuses et très-longues, deux circonstances auxquelles est due la propriété dont nous parlons. Le chameau, le cheval, le mulet, etc., sont très-friands de cette plante, qui est l'*Acrisse* ou *Acriss* des Arabes.

EL-BORDJ (2).

L'oasis et le village d'El-Bordj n'offrent rien de remarquable. Le village est en tout semblable aux autres villages de la contrée ; la mosquée en est petite, mais suffisante pour la population. Sur la place publique est un puits profond, mais dont l'eau est saumâtre, comme celle des autres puits du village. La population nous a paru toute souffreteuse. Nous y vîmes trois enfans infiltrés par suite de fièvres qu'ils avaient eues l'année précédente ; l'un d'eux avait encore, de temps à autre, des retours de sa maladie première. Nous vîmes encore, à El-Bordj, beaucoup d'autres malades, entr'autres une toute jeune femme qui avait perdu le nez par suite d'une carie des os de la face.

El-Bordj fut aussi occupé par les Romains, mais il n'en reste que de faibles traces, disseminées çà et là.

Léon l'Africain mentionne El-Bordj, qu'il écrit Borgi et El-Borgin, et qu'il place à quatorze milles à l'ouest de Pescara, ainsi qu'il appelle Biscara. Il dit que c'est une cité *civile et bien peuplée*, mais que les habitans ont *si grand'faute d'eau*, que, devant arroser leurs terres par un canal qui leur sert à cet effet, ils en font courir l'eau sur leurs terres pendant une heure ou deux, selon leur étendue, et que c'est d'après cette mesure qu'ils répartissent entr'eux le laps de temps accordé à chacun pour la possession de l'eau sur ses terres, repartition qui se fait rarement sans que grandes questions et differens surgissent, et d'où suivent souvent *meurtres et occisions*. (*Op. cit.*, t. 2, pag. 124.)

Un enfant d'El-Bordj, dans ces derniers temps, a fourni la matière d'un feuilleton, et nous renvoyons, sur ce sujet, à l'historiette intitulée: *Le Batelier d'El-Bordj*. (*L'Algérie*, courrier d'Afrique, etc., du 22 février 1844.)

D'El-Bordj, revenant sur nos pas, nous repassâmes près de Tolga, que nous laissâmes sur notre droite, marchant à l'est sur Farfar. Après nous avoir mis sur notre nouvelle route, Ben-Méioub nous quitta, en mettant la main sur son cœur, et en nous assurant de tous ses vœux pour l'heureux accomplissement de notre voyage. Nous promîmes de lui envoyer, de Biscara, pour la taille de ses palmiers, un couteau-

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 20 bis, *Marabout entre Tolga et El-Bordj*.

(2) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 21, *El-Bordj*.

serpette que nous y avions laissé, et cette promesse fut exactement remplie. Nous ne fûmes pas moins exacts à remplir les autres promesses que nous avions faites, ou que nous fîmes encore aux autres chefs dont nous eûmes à nous louer.

A neuf heures, nous étions rondus à Farfar, ayant toujours marché dans le sable depuis notre sortie de Tolga.

FARFAR (1).

Farfar ou Ferfar est une petite oasis dont le village a peu d'importance, de sorte que nous l'eûmes bientôt visité. Ses maisons sont en petit nombre ; elles n'ont que le rez-de-chaussée et presque toutes sont en ruines. On nous avait signalé, dans ses environs, des eaux thermales que nous désirions visiter : quelques habitans du village, avec leur chef, nous y conduisirent. Ces eaux ne sont qu'à deux pas de la population ; elles sont fournies par des sources qui se font jour au fond d'un petit étang enceint, de toutes parts, par de beaux palmiers, et sur les bords duquel croissent la plupart de nos plantes marécageuses du midi de la France et du littoral nord de l'Afrique.

L'eau de l'étang est claire, limpide et sans aucun mauvais goût, aussi les habitans en usent-ils comme de celle de leurs autres sources.

Sa température est très-peu élevée : notre thermomètre, plongé dans l'étang, ne s'éleva qu'à 24° 1/2, la température extérieure, au soleil, étant alors de 28°, même thermomètre. Dans cet étang sont des grenouilles en grand nombre, avec un petit poisson que le célèbre ichthyologiste Heckel, plus tard, voulut bien nous dédier. Nous reviendrons plus loin sur ce nouveau poisson, qui se trouve aussi dans les eaux artésiennnes des contrées voisines.

L'étang de Farfar est un lieu de repos fort agréable pour les voyageurs qui y trouvent, avec une eau abondante et l'ombre des palmiers, un épais gazon qui n'est pas, non plus, sans utilité pour leurs montures et leurs bêtes de somme.

Ne serait-ce pas ici la station romaine *Ad Piscinam* de la table de Peutinger? Nous n'y avons aperçu aucun reste romain, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait rien de semblable. Nous faisons cette réserve, ne voulant pas encourir le reproche qu'on peut adresser à beaucoup de voyageurs, celui de conclure trop vite.

Nous restâmes une heure environ près de l'étang, puis nous reprîmes notre marche, nous dirigeant sur Lichana, où nous devions faire halte pour déjeûner. Cette halte se fit comme partout ailleurs, depuis notre sortie de Biskara, à l'ombre des palmiers. C'était dans un jardin adossé à la principale maison du village, et où nous entrâmes en passant sous une porte romaine. Nous y souffrîmes un peu de la chaleur, le *chyli* (vent du Désert) s'y étant fait sentir pendant que nous y étions. A trois heures et demie, notre thermomètre, appendu à un palmier, marquait 31° ; il s'éleva ensuite à 44°, librement suspendu au soleil, à hauteur d'homme. La chaleur était alors étouffante.

LICHANA (2).

Le village de Lichana est assez considérable, et son oasis une des plus belles des Ziban. Lichana est renommé pour les grands et beaux

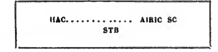
(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 22.

(2) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 23, *Lichana*.

tapis qu'on y fabrique, ainsi que pour ses dattes, qu'on dit les meilleures des Ziban. Il n'y a, à cet égard, qu'une voix dans tout le pays, de sorte que c'était, très-vraisemblablement, de Lichana qu'Obeïd-Allah faisait venir les dattes dont il se servait pour sa table, et dont il avait interdit la vente, s'en réservant toute la récolte. « Le ch'ite Obeïd-Allah, » dit Bekri, avait expressément ordonné aux officiers qui commandaient » en son nom dans la province, de prohiber la vente de ce fruit et de » mettre le séquestre sur tout ce qui s'en trouvait dans le pays, afin » de le lui envoyer. » (Bekri, *Description de l'Afrique*, traduction de M. Quatremère, dans les *Notices et extraits de la Bibliothèque royale*.)

Quelques habitans nous engagèrent à entrer chez eux, ce que nous fîmes. Nous trouvant dans une maison, nous aperçûmes quelque chose qui remuait dans un panier accroché à la muraille : c'était un enfant. C'est ainsi, du reste, qu'on couche les enfans dans les Ziban et ailleurs encore, en Algérie, après que la mère leur a donné à téter.

Le village de Lichana est assis sur un emplacement romain. Ce qui en reste de plus remarquable, après la porte dont nous avons parlé, est une longue et épaisse muraille provenant d'un vaste édifice dont toutes les pierres des assises supérieures ont été changées de place. Des fragmens d'inscriptions, en lettres d'une grande dimension, se lisent sur quelques-unes de ces pierres. Ainsi, ces mots :



sur une pierre d'un mètre vingt centimètres de long, de quarante centimètres de hauteur et de pareille épaisseur.

Ainsi encore, sur autant de pierres différentes, les lettres et assemblages de lettres qui suivent :



La première de ces lettres, la lettre P, était à côté d'une anse en relief, qui était destinée à donner passage à une corde.

La muraille dont nous venons de parler était utilisée par les habitans, qui y avaient adossé de nouvelles constructions ; toutes ses interstices étaient envahies par la pariétaire, qui y formait des touffes longues et épaisses. En Afrique, comme en Europe, la pariétaire est la compagne inséparable des anciens monumens.

A l'oasis de Lichana se rattache celle de Farfar, dont nous avons déjà parlé, ainsi que le village de Zaatcha, qui a acquis tant de célébrité depuis notre voyage. On sait le temps et le mode que sa prise nous a coûtés. Ses défenseurs étaient deux hommes (Bou-Zian et le marabout

Sidi-Moussa) qoi avaient résisté à Abd-el-Kader et nous avaient donné, plus tard, des preuves d'un dévouemeot incootestable (1).

Lichana, Farfar et Zaatcha ne sont distaos de Biscara que de vingt à vingt-cinq kilomètres. Les deux premiers étaieot souvent parcourus par nos troupes lors du siége qu'elles faisaient dn dernier.

Nous reprîmes notre marche à trois heures trois quarts. Cette marche se fit en plein sable, comme celle des jours précédens, notre direction étant toujours Est. Nous ne tardâmes pas à traverser un cours d'eau assez fort, et où nous aperçûmes, en grand nombre, des femmes qui lavaient. Ce cours d'eau est connu sous le nom de *Bahr-el-Kell*. Comme nous approchions de Bouchagroun, nous rencontrâmes des roches blanchâtres qui perçaient le sable sous forme de pics, de mamelons, etc., et dont nous avions déjà ramassé des fragmens sur notre route. C'était de celte terre à foule connue des Arabes sous le nom de *T'fol*, sorte d'argile dont il se fait un si grand commerce sur le littoral. M. Fouroel (*Op, cit.*) parle de cette même argile qoi existerait aussi à Mechounèch, village situé de l'autre côté de Biscara, au milieu d'une belle plantation de palmiers.

Le t'fol est très-employé dans tous les bains maures du nord de l'Afrique, pour nettoyer et blanchir la peau, aussi fait-il partie des objets qu'on trouve dans la boutique de tous les épiciers juifs et musulmans. Celui qu'on consomme en Algérie se tire du Maroc, par la voie du commerce. Il est de beaucoup inférieur, en qualité, à celui des Ziban. On a donc lieu de s'étonner que l'Algérie aille eocore demander à l'étranger ce qu'elle possède à profusion chez elle, alors surtout que nous savons que le dernier bey de Constantine, Ahmed, faisait venir des Ziban tout le t'fol qui lui était nécessaire, et pour l'usage de ses bains, et pour le blanchissage de ses bernous.

L'emploi du t'fol comme savon, dans le nord de l'Afriquo et dans tout l'Orient, remonte à la plus haute antiquité; Shaw en parle, mais très-brièvement. (*Op. cit.*, t. 1er, p. 305.)

Il était six heures lorsque nous arrivâmes à Bouchagroun, où nous devioos passer la nuit.

Le chef du village, qui était venu à notre rencontre, nous conduisit dans un enclos de palmiers où nous élevâmes notre tente. Cet enclos était traversé par un ruisseau où était, en abondance, un petit mollusque que nous avions déjà vu et recueilli dans celui près duquel nous étions bivouaqués à Tolga. Sur les bords du premier croissait la *Verbena nodiflora* Linnée, *Lippia nodiflora* Rich. Les longues et belles guirlandes de cette plante, alors en fleurs, s'avançaieot jusque sur l'emplacement de notre bivouac. La *Verbena nodiflora*, que l'œil aperçoit avec plaisir dans ces contrées désertes, existe aussi sur le littoral. Ainsi, M. Munby, auteur d'*une Flore algérienne*, l'a rencontrée sur les bords de l'Arach et dans les fossés de la Mitidja, province d'Alger. Nous remarquerons que Desfontaines, dans sa *Flora atlantica*, ne la signale que pour la localité de Cafsa, régence de Tunis. Les Indigènes la connaissent sous le nom d'El-Gourt; ils nous assuraient que les bestiaux la recherchent beaucoup, mais surtout les chèvres.

---

(1) Ainsi, un sergent qui s'était réfugié chez le premier, y trouva une hospitalité qui ne fut pas violée.

BOUCHAGROUN (1).

Bouchagroun ou Bou-Chagroun (*Bouchar'oun*, général Daumas) est un village assez considérable, et l'oasis au milieu de laquelle il se trouve, est une des plus belles des Ziban. Son minaret est fort remarquable ; il est à la fois très-élevé et très-grêle. Les murs en sont en même temps très-minces, toutes circonstances qui expliquent la facilité avec laquelle on peut l'ébranler à la moindre secousse qu'on lui imprime, ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'occasion du minaret de Sidi-Okba. Ajoutons qu'il est entièrement construit en plâtre, ce qui a permis de ne donner que peu d'épaisseur à sa construction. On jouit, de son sommet, d'une vue qui embrasse tous les Ziban. De là vous dominez une vaste mer de sable sur laquelle les oasis vous apparaissent comme des îles : c'est cette peau de léopard à laquelle le Désert a été comparé dés la plus haute antiquité.

Les sables s'avancent jusque sous les murs du village, où ils forment, dans tout son pourtour, des amas ou, pour mieux dire, des monticules considérables. Cette disposition des sables, qui est fort remarquable, n'existait pour aucun des villages que nous venions de visiter.

Nous n'avons aperçu, à Bouchagroun, aucun reste de construction romaine, pas même une pierre à laquelle on puisse assigner cette origine, mais les sables des environs, comme ceux des environs des précédentes oasis, étaient couverts de nombreux débris de cette poterie dont nous avons déjà parlé.

Samedi, 8. — Nous quittâmes Bouchagroun à sept heures trois quarts du matin, devant rentrer le même jour à Biscara. Nous marchions toujours en plein sable, par conséquent, sans aucune trace de chemin. A huit heures et demie, nous traversions l'Oued-M'lili, à peu de distance de sa source. A onze heures, nous rencontrâmes un autre cours d'eau, l'Oued-Biscara, qui est très-encaissé au point où nous le traversâmes ; nous fîmes halte sur sa rive gauche. Notre thermomètre, librement suspendu à une branche de lentisque, s'éleva à 42°, malgré un peu de vent qui rafraîchissait l'atmosphère ; il monta ensuite à 50°, placé horizontalement sur les bords de la rivière. La chaleur était alors très-forte, ce qui diminua les regrets que nous avions de ne pas avoir poussé notre exploration plus loin : un instant, nous avions eu l'intention d'aller jusqu'à Tuggurt.

A partir de l'Oued-M'lili, le sol cesse d'être sablonneux ; il devient rocailleux, comme l'est celui de Biscara et de ses environs. Deux plantes que nous n'avions pas encore aperçues, s'offrirent à nos regards dans ce dernier trajet : c'étaient la *Dœmia cordata* R. Brown, *Pergularia tomentosa* Desfontaines, et le *Bubania feei* Durieu, plante qui, déjà depuis quelque temps, avait été rapportée du sud de la province d'Oran, par M. le d' Feé. La première de ces plantes, connue des Arabes sous le nom d'*El-Rouk*, appelle l'attention du voyageur, et par son fruit tuberculeux, et par la grande quantité de suc laiteux qu'elle répand à la moindre cassure de ses feuilles.

Il était midi lorsque nous atteignîmes les premiers palmiers de Biscara : nous nous y reposâmes assez long-temps, de sorte qu'il était près de

(1) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 24, *Bouchagroun*.

deux heures lorsque nous rentrâmes dans la casbah, tous très-fatigues et souffrant de la soif, particulièrement l'auteur qui, depuis notre dernière halte, avait la bouche absolument desséchée et la langue comme collée au palais, dont il ne pouvait la détacher. La soif, pour peu qu'elle se prolonge, doit être un tourment bien cruel.....

Après nous être reposés, nous dînâmes chez M. de St-Germain, où nous rencontrâmes M. Dubocq, ingénieur des mines, qui, depuis, a fait le voyage de Tuggurt.

Notre thermomètre qui, à notre rentrée à la casbah, marquait, à l'air libre, 32° (hygromètre 16°), était descendu à 30° (hygromètre, 11°) de six à sept heures du soir. A dix heures, il ne marquait plus que 27° (hygromètre, 16°). Le temps changea alors; il devenait S.-S.-E., avec des bouffées de chaleur de temps à autre.

Dimanche, 9, *séjour à Biscara*. — La journée nous fut pénible à passer à cause du vent du Désert, ou du chyli, ainsi qu'on l'appelle dans les Ziban, qui souffla dès le matin et ne commença à faiblir que vers les trois heures de l'après-midi. A quatre heures, le vent ayant faibli encore, nous montâmes à cheval, MM. de St Germain, de Casanove et moi, pour aller visiter l'emplacement de la casbah en projet. Nous visitâmes en même temps la prise d'eau qu'elle devait protéger, ainsi que l'ancien fort turc, depuis longtemps abandonné, et dont il a été question précédemment. Nous effectuâmes notre retour en appuyant sur la rive droite de l'Oued-el-Kantara, au-dessous de la prise d'eau, ne cessant d'admirer, comme nous approchions de la casbah, la pittoresque position du marabout de Lélia.

MÉTÉOROLOGIE DE LA JOURNÉE.

Cinq heures du matin : thermomètre, 22°; hygromètre, 21°, grand vent d'ouest, avec ciel blanchâtre.

Neuf heures du matin : thermomètre, 28°; hygromètre, 25°.

D'une à deux heures : thermomètre, 32°; hygromètre, 14°. Très-grand vent, du S.-S.-E. (chyli), soufflant par bourrasques, et roulant de gros grains de sable qui vous frappent, avec force, à la figure; toute l'atmosphère n'est que plus poussière et que sable.

De 10 h. du soir à minuit : thermomètre et hygromètre, 28°, avec toujours même vent, du S.-S.-E.

Toute la journée, atmosphère obscurcie comme par une brume, sur tous les points de l'horizon.

Lundi, 10, *séjour à Biscara*. — Le chyli était revenu avec la nuit. A minuit, il soufflait avec violence. Le thermomètre et l'hygromètre marquaient alors, tous deux, 28°. La chaleur était forte, l'air sec et saturé de poussière. On se sentait la poitrine oppressée, avec un sentiment de malaise et d'inquiétude inexprimables.

MÉTÉOROLOGIE DE LA JOURNÉE.

Six heures : thermomètre, 27°; hygromètre, 32°. Déjà très-chaud, mouches en grand nombre, qui incommodent on ne peut plus.

Midi : thermomètre, 33° ; hygromètre, 19°, grand vent, du S.-S.-E. (chyli), par bourrasques, comme la veille, très-chaud. On peut à peine respirer au soleil, dont les rayons vous tombent sur la tête, comme sortant d'une fournaise voisine.

D'une heure à deux heures : thermomètre, 34° ; hygromètre, 18°.

Dix heures du soir : thermomètre, 32°, hygromètre, 19°.

Peu après, le vent change de direction ; il passe au N.-E., soufflant bientôt avec la même force que précédemment.

Notre départ était fixé au lendemain, 11. Nous allions rentrer dans le Tell, en reprenant la même route que celle qui nous avait conduits aux Ziban.

COUP-D'ŒIL SUR LES ZIBAN.

SITUATION.

Les Ziban (1) constituent la partie méridionale de la province de Constantine, et peuvent être considérés comme formant le passage du Tell ou pays élevé au grand Désert ou Sahara. C'est ce qui ressort aussi de ce que dit Moula-Ahmed, parlant de la position de Biscara.

« La position de Biscara, dit ce voyageur, est entre le Tell et le Sa-» bara. » (*Op. cit.*, pag. 214.)

Les Ziban tiennent du Tell par ses parties montagneuses, dont la plupart sont au nord, et du Sahara ou grand Désert par ses plages sablonneuses, qui sont au sud. Ils sont limités au nord par une chaîne de montagnes qui court est-ouest, laquelle est fermée à l'est par l'Aurès, et, à l'ouest, par les montagnes des Ouled-Sultan, qui se terminent à M'gaous A l'est, les Ziban confinent avec cette partie de la régence de Tunis connue sous le nom de Beled-el-Djérid (pays des dattes), et, à l'ouest, avec l'Oudna (on écrit aussi Hodna), vaste plage d'alluvions qui semble les continuer dans l'ouest, au point de vue de leur position entre le Tell et le Sahara. Au sud, les Ziban confondent leurs sables avec ceux de cette dernière contrée, avec laquelle ils n'ont pas de limites déterminées.

La situation que nous venons d'assigner aux Ziban, le Zab des auteurs arabes, est absolument semblable à celle qu'en donne Léon l'Africain, et que nous croyons devoir reproduire.

« Cette province, dit Léon, est au milieu des déserts de Numidie,
» laquelle preud son commencement de la partie du ponant aux confins
» de Mesila, et se termine, du côté de Tramontane, au pied de la mon-
» tagne du royaume de Buggie : de vers levant, au pays des dattiers, qui
» répond vers le royaume de Thunes ; et, du côté de midi, en certains
» deserts par lesquels passent ceux qui veulent s'acheminer de The-
» chort (Tuggurt) à Guargala. »

Il ajoute :

« Elle est assise en lieu fort chaud et sablonneux, au moyen de quoi
» il s'y trouve peu d'eau et terres labourables, mais il y a infinies pos-
» sessions de dattiers ; il y a aussi grand nombre de villages et vingt-
» cinq cités, desquelles nous ferons, par ci-après, une particulière et
» ample description. » (*Op. cit.*, t. 2, pag 123.)

On pénètre, dans les Ziban, par la brèche ou fissure que nous avons déjà fait connaître, et que les habitans du Tell designent sous le nom de porte des Ziban, ou de porte du Sahara, selon qu'ils ont en vue les Ziban ou le Sahara. On pénètre encore, dans les Ziban, au point où est M'gaous, et où se terminent les montagnes des Ouled-Sultan.

DIVISION.

Les habitans des Ziban ont fait de leur pays trois divisions basées sur leur orientation. Ces trois divisions sont les suivantes :

(1) Ziban est le pluriel du mot *Zebe*, qu'Albuféda écrit aussi *Zebe* et *Alzebe*.

Le Zab Dahari, ou le Zab du nord; le Zab el-Guebli, ou le Zab du sud; le Zab el-Chergui, ou le Zab de l'est.

Chacune de ces divisions ou districts se compose d'un certain nombre de villages. Les villages du Zab Dahari (*Dah'araoui*, Daumas) sont :

El-Amri (1), El-Bordj (2), Foukhala, Tolga (3), Farfar (4), Zaatcha (5), Lichana (6), Bouchagroun (7), Felaouch.

Les villages du Zab-Guebli (*K'ebli*, Daumas) sont :

Liouna (8), Sahira, Mekhadama (9), Bentious (10), Zaouïa-Sidi-el-Abed, Ourlal (11), M'lili (12), Bigou, Feliach (13), Oumach (14), Kora, Biscara, Sidi-Okba.

Les villages du Zab-Chergui (*Cherki*, Daumas) sont :

El-Outaïa (15), Branès, Chetma (16), Grata Seriana, Touda (17), Sidi-Khelil, Aïn-Naga (encore appelé Sidi-Naga (18), ou Nagah), Zriba, Zribet-el-Oued (19), Bades, Liana (*Eliana* (20), Daumas), El-Khanga (21) El-Feïd.

Tous ces villages sont situés au milieu, ou à côté de plantations de palmiers connues sous le nom générique d'oasis.

---

(1) 9,000 palmiers, 200 habitans.

(2) Deux sources, 33,000 palmiers.

(3) Deux lieues de long, une de large, plusieurs sources, 40,000 palmiers, village ayant trois portes et plusieurs mosquées.

(4) Source thermale, 30 maisons, 100 habitans.

(5) Tous ses palmiers détruits par suite du siége qui en a été fait.

(6) Deux lieues de long, trois quarts de lieue de large, une source connue sous le nom d'*Aïn-Mahoul*, 33,000 palmiers.

(7) 21,000 palmiers, 300 habitans.

(8) A une lieue est de l'Oued-Djeddi, plusieurs sources, eau saumâtre, beaucoup de nitre dans le sol, 15,000 palmiers.

(9) 14,000 palmiers.

(10) A l'ouest d'Ourlal, 18,000 palmiers.

(11) Arrosée par l'Oued-M'lili, 43,000 palmiers, 250 habitans.

(12) Des sources, la plupart sans écoulement, d'où eaux stagnantes; 1,200 palmiers.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, au village de M'lili se rattachent celui de Bigou et la zaouïa voisine.

(13) A trois quarts de lieue à l'est de Biscara, 12,000 palmiers, 30 gourbis.

(14) 2,000 palmiers, 150 habitans.

(15) Oasis entièrement détruite, ne reste qu'un seul palmier.

(16) 8,000 palmiers.

(17) Oasis entièrement détruite, sans un seul palmier.

(18) A quatorze lieues est de Biscara, 500 palmiers.

(19) A dix lieues est de Biscara, arrosé par l'Oued-el-Arab, à sa sortie de l'Aurès, 1,200 palmiers.

(20) Grand village ruiné, à quelques lieues au sud du précédent, arrosé par le même cours d'eau, environ 1,200 palmiers.

(21) *Atlas*, Vues des Ziban, pl. 26, *Mosquée et maison du caïd de Khanga*. Le village de ce nom, à 30 lieues nord-est de Biscara, est dans une position qui rappelle, en tous points, celle d'El-Kantara, dont nous avons dit tout le pittoresque. Les terres y sont bonnes, les jardins bien cultivés. On y compte 120 maisons, 800 habitans et 6,100 palmiers.

COURS D'EAU.

Les Ziban sont arrosés par d'assez nombreux cours d'eau ; presque tous vont se rendre, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans l'Oued-Djeddi (1), qui prend sa source au sud de Djebel-Amour, et va se perdre dans la Sebkha-el-Melghigh. Cette rivière, dans son parcours, passe près de Sidi-Khaled, Djellal, Liouah, etc. C'est le Garrar ou Girad d'Al-bufeda ; est-il aussi le *Savus* des anciens ? Non, selon Marcus, différant ici de la Commission de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, dans son rapport au Ministre de la guerre. Nous renvoyons, sur ce sujet, à Marcus, *Histoire des Vandales*, etc., p. 57—58, et au travail de la Commission précitée, publié sous ce titre : *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale, connue sous le nom de Régence d'Alger*, etc., p. 148.

Un autre cours d'eau, l'Oued-El-Arab, prend sa source dans l'Aurès, traverse, du nord au sud, le Zab-Chergui, pour aller se jeter, comme le précédent, dans le lac susmentionné. Ces deux grands cours d'eau sont presque toujours à sec en été, à part quelques flaques d'eau qu'on y rencontre çà et là, mais il suffit de creuser un peu sur leurs bords pour y trouver de l'eau. Hâtons-nous de dire, pour expliquer cette circonstance, que, dans leur commun trajet, ils perdent une grande partie de leurs eaux avant d'arriver au lac où ils se terminent.

Ce lac, la Sebkha-el-Melghigh (on écrit aussi Maghier, Mraier et Melr'ir), est un des grands lacs du nord de l'Afrique, une sorte de mer intérieure. Et, en effet, il ne s'étend pas moins que du 4° au 7° degré de longitude est, méridien de Paris.

SOURCES THERMALES.

Les sources thermales sont assez nombreuses dans la contrée ; nous n'avons parlé que de celles que nous avons visitées, mais il en est encore bon nombre d'autres. Ainsi, il en est une près du pont d'El-Kantara, dans l'oasis de ce nom, et une autre dans le village même de Zaatcha. A cinq minutes de ce village, au nord-ouest, et non loin de la zaouïa qui s'y rattache, est une autre source abondante. Celle-ci perce le sol dans le creux d'un rocher qui lui forme un bassin d'environ six mètres de circonférence. De-là les eaux se rendent, partie dans l'oasis, où les habitans se la distribuent pour l'arrosage de leurs palmiers, et partie dans le fossé de défense de leur village. Ces eaux sont un peu salées et répandent une légère odeur d'hydrogène sulfuré. Leur température n'est pas élevée. Nos troupes, devant Zaatcha, pour le siége de ce village, en usaient comme les habitans, après les avoir laissées refroidir.

ALTITUDE DU SOL.

Le sol des Ziban est peu élevé au-dessus du niveau de la mer. Cette élévation, à Biscara, a été évaluée à cent mètres ; elle décroît rapidement au fur et à mesure qu'on se rapproche de la Sebkha-el-Melghigh, dont le niveau, très-probablement, est au-dessous de celui de la Méditerranée. Une mesure prise par M. Dubocq, déjà cité, de l'élévation du village de Mr'eïr, *El-Mr'eïr*, sur la route de ce lac, lui a donné pour résultat le chiffre de soixante-dix mètres.

(1) Entr'autres, l'Oued-Guebli, l'Oued-M'lili, l'Oued-Zegzou, l'Oued-El-Kantara ou Biscara, l'Oued-Biran.

NATURE DU SOL.

Sous le rapport de la nature du sol, les Ziban peuvent être divisés en territoire inculte et en territoire cultivé.

Celui-ci est constitué par les oasis, ainsi qu'on appelle les lieux habités ou seulement couverts d'une certaine étendue de végétation.

Le mot oasis, que nous avons déjà si souvent prononcé, est depuis longtemps passé dans l'histoire ; il remonte à la plus haute antiquité, et avec la même signification. « Les Egyptiens, dit Strabon, appellent » *Ouasis* les cantons habités qui, environnés par de vastes déserts, » ressemblent à des îles au milieu de la mer. » (Strabon, *Géographie*, lib. XVI.)

Les oasis sont des lieux vraiment enchanteurs. La première dans laquelle nous pénétrâmes, qui fut celle d'El-Kantara, nous reporta tout aussitôt à celle de Jupiter Ammon, en Libye ; nous croyions vraiment y entrer. Qu'on nous permette de reproduire ici quelques mots de la description qu'en fait Quinte-Curce :

« C'est une chose incroyable, dit Quinte-Curce, parlant du temple » du Dieu, qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude, il soit environné d'une forêt si épaisse et d'arbres si touffus, qu'à peine le soleil les peut-il percer avec ses rayons. Il est aussi abreuvé d'un grand » nombre de fontaines d'eau douce qui, coulant çà et là, nourrissent » le bois et en conservent la verdure. Au reste, l'air y est si doux et si » tempéré, que toute l'année n'est qu'un printemps continuel. » (*Quinte-Curce*, liv. IV.)

Le territoire inculte est constitué : dans le nord et sur quelques points de l'intérieur, par un sol calcaire, montagneux et dénudé ; dans le sud, par les oasis dont nous venons de parler. La végétation est presque également rare dans les deux sortes de terrain ; mais, nonobstant l'aridité du dernier, qu'un peu d'eau vienne à y surgir sur un point, n'importe par quelle voie (de source ou par irrigation), tout aussitôt ce point se recouvrira d'une abondante végétation, et tous les germes que vous y répandrez, répondront bientôt à votre attente.

CLIMAT.

Le climat est à la fois chaud et sec ; l'été est long, et les chaleurs sont pénibles à supporter lorsqu'elles s'accompagnent du chyli ou vent du Désert. Ce vent, heureusement, est de peu de durée ; il souffle rarement au-delà de trois jours, de même que le sirocco sur la côte.

Les variations de température, dans cette saison, sont assez considérables : elles peuvent être, dans la même journée, d'une vingtaine de degrés centigrades, tandis que, dans l'hiver, elles ne s'élèvent guère au-delà d'une dixaine de degrés, même échelle. Quant aux extrêmes annuels de température, ils peuvent être de 50° degrés et plus, échelle centigrade.

L'hiver est court ; c'est un printemps de l'Europe méridionale. Certaines années, pourtant, le froid se fait assez vivement sentir, ce qui a lieu sous le règne des vents de nord et de nord-ouest, qui n'arrivent sur les Ziban qu'après avoir passé sur l'Aurès et les Ouled-Sultan. Ces montagnes, tous les hivers, sont couvertes de monceaux de neige plus ou moins considérables, et leurs habitans sont soumis au froid le plus rigoureux. C'est ce que nous avons déjà eu occasion de dire précédemment. A Biscara, capitale des Ziban, pendant une période de cinq années,

1845-1849, le *minimum* de la température a été de plus 1° 5 (3 février 1845), et le *maximum* de 48° (12 août 1848).

D'après des observations faites à Biscara, pendant l'année 1846, la température moyenne de l'année serait de 23° 30. Déjà M. le docteur Beylot, pendant son séjour dans ce pays, l'avait évaluée à 23°, d'après deux observations faites par lui dans un puits de Biscara (celui de la casbab, dont l'eau est à une profondeur d'au moins trente-quatre mètres): la première faite en août, lui avait donné 24°, et la seconde, faite en décembre, 23°. D'après d'autres observations recueillies dans la même localité, pendant l'année 1847, la température moyenne de l'année ne serait que de 22° 29.

Dans cette même localité, pendant une période de deux années, 1846-1847, la plus forte pression barométrique a été 770 mm. (janvier 1847), et la plus faible de 740 mm. (novembre 1846-1847).

La plus haute pression barométrique observée par M. Beylot, durant près de sept mois passés à Biscara, a été de 770 mm. (29 décembre 1844), et la plus faible, de 740 mm. (1er et 20 février 1845).

Les vents sont principalement constitués par deux grands courans, les vents de nord et ceux de sud est et de sud, qui alternent entre eux. Pendant le séjour fait à Biscara par M Beylot (1), 1843-1844, le vent de nord-ouest souffla quatre-vingt-sept fois; celui de nord, cinquante-six fois; celui d'est, quarante-huit fois; celui d'ouest, dix fois; celui de sud, une fois; celui de nord-est, une fois. Durant ce même laps de temps, le vent de sud-ouest ne fut pas observé une seule fois.

En 1846, les vents, d'après leur fréquence, ont été les suivans:

Le sud-est, qui souffla quatre-vingt-dix-huit fois, le nord-ouest, quatre-vingt-dix-sept fois; le nord, soixante-une fois; l'ouest, trente fois; l'est, vingt-neuf fois, le sud-ouest, vingt-deux fois; le sud, quinze fois; le nord-est, treize fois.

M. Beylot a cru remarquer que le vent de nord souffle surtout le matin et celui de nord-ouest, le soir.

De tous les vents, celui qui règne avec le plus de force, le plus d'impétuosité, est celui de nord-ouest. Les palmiers et autres grands arbres, ainsi que les habitations, en souffrent toujours plus ou moins.

Le vent de sud-est constitue le vent du Désert ou chyli; c'est absolument le sirocco de la côte, sauf la différence de direction (2). Ce que nous allons dire du chyli, pourrait donc s'appliquer également au sirocco.

Le chyli règne en toute saison; il souffle généralement avec lenteur et par bouffées, s'annonçant par un calme accompagné d'un aspect grisâtre, plombé de l'atmosphère. La température s'élève en même temps, et toute l'humidité dont l'air pouvait être imprégné, disparaît complètement. C'est ce qu'indique parfaitement l'hygromètre, qui passe à l'extrême sécheresse dès les premiers souffles du chyli (l'aiguille se rapproche plus ou moins près de zéro). Nous en dirons autant des autres corps hygrométriques. Ainsi, le papier qui tapisse les appartemens, se décolle alors avec bruit. Ainsi encore, les meubles, par le retrait du bois, crient de toutes parts, ce qui permet d'en ouvrir facilement ceux qu'on n'ouvrait qu'avec difficulté, ou qu'on ne pouvait même pas ouvrir du tout, un instant auparavant. C'est, du reste, ce que les voyageurs ont déjà fait connaître à l'égard du sirocco ou vent du Désert en général.

(1) Aujourd'hui médecin-adjoint à Milianah, après avoir fait partie de notre armée d'Italie.

(2) Le sirocco, sur la côte, est un vent de sud-ouest.

L'air quo souffle le sirocco est un air tout-à-fait desséché, dessication due à la poussière dont nous allons parler, et qui en absorbe l'humidité. De là résulte la grande évaporation qui se fait à la surface de tous les corps qui y sont exposés (on ne sue pas sous le règne du sirocco), et qui nous paraît expliquer l'influence si remarquable du sirocco sur les règnes végétal et animal. Chez l'homme, son influence n'est pas moins profonde au moral qu'au physique. On éprouve alors une difficulté d'existence dont on ne saurait se rendre compte, et qui porte fréquemment au suicide, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs. (*Histoire médicale et chirurgicale de l'expédition dirigée sur Constantine*, en 1847, dans les *Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, t. XLIV. Paris, 1838.)

Le chyli s'accompagne d'une poussière fine, impalpable, disséminée jusques dans les hauteurs de l'atmosphère, et qui pénètre partout, dans les appartemens les mieux clos et les meubles les plus hermétiquement fermés. Cette poussière s'aperçoit dans l'atmosphère avant même que le chyli ne se soit encore fait sentir, et c'est elle qui donne au ciel cet aspect particulier, cette teinte plombée dont nous avons déjà parlé, ainsi que ce hâle qui, souvent, dès la veille de l'apparition du chyli, se montre autour de la lune, selon la remarque de M. le docteur Beylot. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit plus haut, touchant son action sur l'air qui lui sert de véhicule.

Selon M. Beylot encore, le mercure du baromètre monterait par le vent de sud-est, et descendrait, au contraire, par celui de nord-ouest.

M. le docteur Herbin, qui a fait un séjour de deux ans à Biscara, signale, sur le climat de cette localité, l'existence d'une brise rafraîchissante qui se ferait sentir matin et soir. Du reste, toute localité basse voisine de lieux élevés, en reçoit des courans d'air qui en viennent plus ou moins régulièrement, et dont la température est nécessairement moins élevée que celle de cette localité. C'est le cas de Biscara et des Ziban en général, relativement aux montagnes de l'Aurès et des Ouled-Sultan.

Il pleut en octobre novembre et décembre, mais surtout pendant les trois mois suivans. Les pluies sont généralement peu abondantes. On verra, plus loin, qu'il ne tomba à Biscara, en 1846, que 0,150 millimètres d'eau. Ce chiffre, pourtant, doit être au-dessous du réel.

Les brouillards ne sont pas rares en automne; ils sont quelquefois très-épais.

Les orages sont assez fréquens en été et en automne, surtout dans cette dernière saison; ils se forment, presque toujours, dans les montagnes du nord, et s'accompagnent souvent de grêlons d'une grande dimension.

La neige et la glace ne se présentent pas tous les hivers; on ne les voit, l'une et l'autre, que dans les plus rigoureux, et encore la première ne se forme-t-elle pas toujours dans l'atmosphère de la contrée; elle n'y est qu'apportée par les vents qui la détachent de monceaux plus ou moins considérables dont l'Aurès et les montagnes des Ouled-Sultan sont alors recouvertes.

La glace se voit, le plus souvent, en décembre; elle ne constitue jamais que de minces glaçons que les premiers rayons du soleil font disparaître.

Le serein et la rosée sont des phénomènes rares et peu sensibles; ils seraient même presqu'inconnus selon l'observateur que nous avons si souvent cité, M. Beylot.



Pour plus de détails sur la climatologie des Ziban, voir les *Observations de météorologie recueillies à Biscara de fin 1845 à 1846 inclusivement*. Ce sont des observations journalières, thermométriques et barométriques, faites pendant ce laps de temps, avec des résumes mensuels de ces mêmes observations et d'observations semblables faites en 1847; elles se terminent par les *minima* et les *maxima* de la température pendant les années 1844, 1845, 1846, 1847, 1848 et 1849.

VÉGÉTATION.

La végétation n'est pas partout la même : elle diffère selon qu'on l'examine sur les montagnes ou parties montagneuses, sur les plages sablonneuses et dans les oasis. Nous ne consacrerons que quelques mots seulement à ces trois sortes de végétation : nous étendre davantage sur ce sujet, serait sortir du cadre que nous nous sommes tracé.

Végétation des montagnes ou parties montagneuses.

Adianthum capillus veneris Lin., le *Zcieta* des Arabes, multipliée sur le bord des sources et dans les fissures humides des rochers (1);
Stipa tenacissima Desf., l'une des plantes les plus utiles du pays, comme plante économique, déjà nommée;
Arundo festucoïdes Desf., *Ampelodesmos tenax* Link., le *Dys* des Arabes, très-précieuse pour la nourriture des bestiaux, déjà nommée;
Asphodela fistulosa Lin., le *Berrouach* des Arabes (ils donnent aussi le même nom à la grande asphodèle);
Statice aphylla, *S pruinosa* Lin., qui se rencontre, avec la suivante, sur les montagnes arides en-deçà de Biscara, déjà nommée (2);
Statice aegyptiaca Persoon., *S. touinii* Viv., qui s'avance jusques sur le littoral, dans la province d'Oran (3);
Limoniastrum guyonianum Dur., remarquable par ses beaux et abondans bouquets de fleur couleur-lilas, déjà nommée;
Bubania feei Dur., très-commune, ainsi que la précédente, sur la route de Bou-Chagroun à Biscara;
Un *phillyrœa*, qu'on retrouve dans les oasis;
Salvia verbenaca Lin.
Teucrium polium Lin.;
Marrubium hispanicum Lin., commun au passage d'El-Kantara;
Origanum heracleoticum Lin.;
Thymus striatus Vabl., *T. numidicus* Desf., *T. willdenowii* Boiss., le *Gertel* des Arabes, commun au passage d'El-Kantara;
Thymus multiformis Noë, multiplié sur les montagnes en avant du passage d'El-Kantara;

---

(1) Les Arabes en mangent, mais de quoi ne mangent-ils pas, surtout dans leurs mauvaises années? Nous avons souvent vu, dans le cours de notre voyage, des femmes manger de cette *Adianthum*, en puisant de l'eau aux sources où il croît.

(2) Nous l'avons rencontré, pour la première fois, sur le sol aride du sein duquel sourdent les eaux thermales d'El-Outaïa.

(3) Existe aussi dans l'Espagne méridionale, en Égypte, en Arabie, etc.

Nerium oleander Lin., sur tous les cours d'eau, et dans les autres parties des Ziban, dans ces mêmes lieux (1);

Stapelia europaea Guss., *Apterantes gussonea* DC., qui croit abrité par les touffes du *Stipa tenacissima* (2);

Dœmia cordata R. Brow., *Pergularia tomentosa* Desf. (3), le *Rouk* des Arabes, déjà citée;

Artemisia judaica Lin., le *Cheich* ou *Shée* des Arabes, déjà nommée, l'une des plantes les plus multipliées des hauts plateaux, dans tout le nord de l'Afrique, et qu'on retrouve en Égypte, en Syrie, etc.;

Micropus bombycinus Lagasca;

Scabiosa monspeliensis Jacq.;

Diplotaxis atlantica Dur.;

Lonchonphora guyonii Dur., sur le bord des cours d'eau, ombragée par des arbrisseaux, et dans la végétation des eaux marécageuses (4);

Brassica arvensis Lin., *Moricandia arvensis* DC., qu'on retrouve dans les oasis;

Sisymbrium irio Lin.;

Alyssum serpyllifolium Desf.;

Iberis umbellata Desf.;

Cleome arabica Desf., vue par Desfontaines, près de Capsa;

Un caprier, *Capparis*, le *Kabbar* des Arabes;

Peganum harmala Lin., déjà nommée, l'une des plantes les plus communes des hauts plateaux, et qu'on retrouve sur les cours d'eau qui traversent les montagnes;

Helianthemum apenninum Persoon., le *Cistus ciliatus* de Desfontaines;

Lychnis cœli-rosa Lin., variété de l'*aspera*;

Paronychia nivea Lam., déjà nommée;

Tamarisc, *tamarix gallica* Web., sur les cours d'eau, non-seulement sur ceux des parties montagneuses, mais encore sur ceux des autres parties des Ziban (5);

---

(1) Ce bel arbrisseau apparait partout où il y a de l'eau; il en est un indice dans les lieux plus arides.

(2) Les animaux et l'homme même en mangent, et on assure que c'est une grande ressource, en temps de disette, chez les Ouled-Naïl, où elle est très-répandue.

(3) Bien que cette plante soit très-laiteuse, et que son suc soit des plus gluans, les chevaux, les chameaux, les moutons, etc., en mangent, du moins on nous l'a assuré

(4) Nous l'avons aperçue, pour la première fois, dans la vigoureuse végétation que baignent les eaux thermales d'El-Outaïa.

(5) Ainsi qu'on l'a déjà vu précédemment, le tamarisc forme une véritable oasis à Sada, au confluent de l'Oued-Biscara et de l'Oued-Djeddi.

On conoait la galle abondante dont se recouvrent les rameaux du tamarisc dont nous parlons, galle qui, à ce que sache du moins, n'est pas utilisée en Algérie. Cependant, elle doit jouir des mêmes propriétés que celle du *Tamarix orientalis*, qui n'est qu'une variété du *Gallica*. Or, en Egypte, la galle de ce tamarisc est employée dans la teinture en noir. (Clot-Bey, *Op. cit.*)

Un *Tamarix* intéressant, le *Tamarix mannifera*, paraîtrait exister dans les contrées les plus méridionales de l'Algérie, où il remplacerait, sur les cours d'eau, le *Tamarix gallica* des cours d'eau des autres contrées de ce même pays.

Le *Tamarix mannifera*, comme son nom l'indique, produit une substance alimentaire, une sorte de manne qui pourrait être rapportée à la fameuse mann

Umbilicus horizontalis DC., au sein des rochers, dans les fissures humides, commun au passage d'El-Kantara ;

Sedum azureum Vahl., au sein des rochers, dans les fissures humides, comme la précédente ;

Pistachia atlantica Desf., le *Bot'om* des Arabes, très-précieux pour les voyageurs, déjà nommé (1) ;

Zizyphus lotus Desf., qu'on retrouve dans les oasis, déjà nommée ;

Buxus sempervirens Lin., aperçu, pour la première fois, dans les montagnes de l'Oudna, par notre compagnon de voyage, M. le docteur Rouet (2).

Végétation des oasis.

Didymosporium guyonianum Dur. et Mont., parasite du *Chenopodium maritimum* (3), *Species nova*, rapportée par l'auteur ;

Sphaeronema tricolor Dur. et Mont., parasite du *Diplotaxis muralis* (4). *Species nova*, rapportée par l'auteur ;

Kaulfussia salmanni Schultz ;

Phalaris paradoxa Lin ;

Phalaris canariensis Lin. ;

Un *Agrostis* à determiner ;

Polypogon monspeliense Lin., très commune à Biscara ;

Saccharum cylindricum Lam. ;

Lolium perenne Lin. ;

Hordeum maritimum Lin. ;

Festuca divaricata Desf. ;

Poa vivipara Lin., qui se trouve aussi à Paris, dans les murs de clôture ;

---

biblique, du moins à plus de titres que le produit analogue de l'*Alhagi*, opinion qui est celle du voyageur à qui l'on doit la découverte du *Tamarix* dont il est question. Ce voyageur est feu Bové, de la commission scientifique d'Algérie qui découvrit le *Tamarix mannifera* dans son voyage au Mont-Sinaï, alors qu'il était directeur des jardins du pacha d'Egypte, Méhémet-Aly.

Le *Tamarix mannifera* porte en Egypte le nom de *Terfez*, qui est le nom indigène de la truffe blanche de l'Algérie. La substance alimentaire qui s'en écoule, provient des branches ; elle s'en détache et tombe sur le sol, où les habitans viennent la ramasser. Là, elle se présente en grains ronds, de la grosseur d'un poids, d'un jaune pâle et transparent. On en use, après l'avoir clarifiée dans l'eau, et on la préfère ainsi au meilleur miel. Elle abonde dans le Sinaï, où l'arbre est très-répandu. Nous devons tous ces détails à Bové, qui fut témoin de la récolte du produit dont nous parlons. (Bové, *Voyage au Mont-Sinaï*.)

(1) Au printemps et en été, il en sort un suc résineux qui se solidifie à l'air et tombe au pied de l'arbre, où les Arabes viennent le ramasser. Cette récolte se fait en automne et en hiver. Le suc dont nous parlons est d'un jaune pâle, d'une odeur et d'une saveur aromatiques ; il se distingue difficilement du mastic de Scio, dont il a toutes les propriétés. Toujours est-il que les Indigènes en usent comme de ce dernier, c'est-à-dire pour se nettoyer les dents et se donner bonne odeur à la bouche.

(2) Sans doute, il est fort curieux, au point de vue de la géographie botanique, de trouver en Afrique, non le buis de la Méditerannée, *Buxus balearica*, mais celui du nord de la France.

(3) Voir, en son lieu, ci-après, l'indication de cette plante.

(4) Idem.

Avena fatua Lin., *A. sterilis* Lin., *A. clauda* Dur., *A. hirsuta* Roth. *A. eriantha* Dur., *A. longiglumis* Dur.;

Cyperus longus Lin.;

Scirpus lacustris Lin.;

Juncus acutus (1) Lin.;

Phœnix dactylifera Lin., cultivé;

Daphnae gnidium Lin.;

Passerina hirsuta Lin.;

Polygonum maritimum Lin.;

Polygonum aviculare Lin., variété remarquable;

Rumex pulcher Lin.;

Beta maritima Lin.;

Chenopodium maritimum Lin., *Sueda maritima* Moq.-Tand., très-commune à Sada, déjà nommée (2);

Chenopodium murale Lin., aussi très-commune à Sada;

Atriplex halimus Lin., le *Guetaf* ou *G'taf* des Arabes, déjà citée;

Atriplex dimorphostegium Kar. et Kir.;

Plantago major Lin., le *Sifelma* des Arabes, dans toutes les oasis, déjà cité;

Plantago coronopus Lin., à formes variables, multiplié sur les bords du ruisseau de Tolga;

Plantago lagopus Lin., *Pl. lagopoïdes* Desf., le *Genay* des Arabes, qui entre pour beaucoup dans le gazon des bords des ruisseaux;

Plantago holostea Desf.;

Plantago laeflingerii Lin. (3);

Plumbago europæa Lin.;

Olea europæa Lin., cultivé;

Jasminum fruticans Lin., variété jaune;

Borrago officinalis Lin.;

Borrago longifolia Poir. (4);

Verbena nodiflora Lin., *Lippia nodiflora* Rich., le *Gourt* des Arabes, commune dans l'oasis de Bouchagroun, où nous l'avons rencontrée pour la première fois (5);

Ajuga pseudo-chamaepitis Schreb.;

Rosmarinus officinalis Lin.;

Des *Salvia*, entr'autres la *Salvia verbenaca* Lin., dans les lieux humides (6);

Mentha aquatilis Lin., le *Fliou* des Arabes, dans les eaux stagnantes et sur le bord des ruisseaux, comme en Europe;

---

(1) Dans les eaux stagnantes, thermales et autres, comme les deux précédentes.

(2) C'est sur cette plante que croît la cryptogame que les savans naturalistes, MM. Durieu et Montagne, ont nommé *Didymosporium guyonianum*. Voyez *suprà*.

(3) Les Indigènes mangent, bouillies dans l'eau, les différentes espèces de plantain, notamment le *Plantago major*, qui acquiert de si grandes dimensions dans les oasis.

(4) Les Indigènes en mangent les différentes espèces.

(5) Cette plante, si remarquable par ses longues traînées sur le sol, existe aussi sur le littoral. Les chèvres la recherchent.

(6) Les *Salvia* et autres labiées sont utilisées par les Arabes, ou comme alimens, ou comme médicamens.

Stachys guyonii Dur., *Species nova*, rapportée par l'auteur ;
Prasium majus Lin. ;
Un *hyosciamus* à déterminer, le *Salé-Landar* des Arabes (1) ;
Physalis samnifera Lin. ;
Solanum nigrum Lin. ;
Convolvulus arvensis Lin ;
Canvalvulus sabatius Viv., variété du *C. Mauritanicus* Boiss. ;
Campanula voisine du *C. rapunculis* Lin. ;
Sonchus maritimus Lin., *Sonchus spinonus* DC. ;
Barkausia fetida ; —
Helmentia echïodes Gaertn. ;
Atractylis flava Desf. ;
Artemisia arborescens Lin. ;
Anthemis fuscata Brot ;
Buphtalum aquaticum Lin. ;
Une *scabiosa* à déterminer ;
Valerianella clorandonta Dur. ;
Torilis nodosa Gaert., le *Caucalis nodosa* de Linnée ;
Sium nodiflorum Lin. ;
Daucus aureus Desf. ;
Adonis autumnalis Lin. ;
Papaver hybridum Lin. ;
Fumaria officinalis Lin. ;
Rœmeria hybrida DC. ;
Une *Malcolmia* à déterminer ;
Diplotaxis muralis DC., sur laquelle croît la *Sphaeronema tricolor* Dur. et Mont. ;
Diplotaxis à déterminer, des environs de Biscara ;
Rapistrum leirnacanum Boiss. ;
Biscutella amiculata Lin. ;
Reseda alba Lin., le *Draun* des Arabes ;
Reseda duriæana Gay. ;
Vitis vinifera Lin. ;
Erodium cicutarium Lin. ;
Plusieurs *Malva*, entr'autres la *Nicacensis* de Linnée et la *Parviflora* de Lamarck (2) ;
Un lin, *linum*, voisin du *maritimum* Lin. ;
Lawsonia inermis Lin., cultivé;
Acacia farnesiana Lin., que nous avons aperçu dans la plupart des oasis (3) ;
Le *Caraubier*, *Ceratania siliqua* (4) Lin. ;
Lotus corniculatus Lin.,

---

(1) Les Arabes s'en appliquent les feuilles sur la tête, pour appaiser les douleurs de cette partie

(2) Les Indigènes en mangent toutes les espèces, soit crues, soit bouillies.

(3) Où est sa patrie ? Dans les oasis, comme sous les tropiques, comme aussi dans l'Europe méridionale, on le rencontre au milieu des rochers, et sur des points qui paraissent presqu'inaccessibles à l'homme.

(4) Les Indigènes en recherchent la *Silique*, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs bestiaux, à qui ils en font une excellente boisson.

Zizyphus spina Christi Lin., le *Zegzeg* des Arabes, qui en prisent le fruit (1) ;
Euphorbia retusa Forskh. ;
Euphorbia helioscopia Lin. ;
Euphorbia scoporia Dur., *Species nova*, rapportée par l'auteur ;
Mercurialis ambigua Lin., *M. annua* Desf. ;
Ricinus communis Lin., qu'on rencontre dans presque toutes les oasis (2) ;
Momordica elaterium Lin., commun sur les bords du ruisseau qui passe en deçà d'*El-Outaïa* ;
Parietaria officinalis Desf.

Végétation des plages sablonneuses.

Nous ferons d'abord remarquer qu'avec la végétation propre à ces plages, sont beaucoup de plantes appartenant à la végétation du littoral. Cette circonstance se trouve suffisamment expliquée par le peu d'élévation des plages sablonneuses des Ziban, dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est d'environ cent mètres, ainsi qu'on l'a vu précédemment.

Un *Tuber* paraissant différer de celui du littoral, qui est le *Tuber algeriense* Mont., le *Choiromycus leonis* de la *Flore d'Algérie ;*
Aegilops ovata Lin. ;
Dactylis repens Desf., *Poa littoralis* Gouan., l'*Acris* des Arabes, déjà nommée, plante des plus remarquables, et qui ne croît qu'en plein sable :
Lygeum spartum Lin. ;
Salsola muricata Desf., *Willemetia muricata* Moq.-Tand., *Cornulaca muricata* DC., le *Csyat* des Arabes (3), déjà nommée ;
Salsola vermiculata Lin., *Salsola brevifolia* (4) Desf., variété de la *villosa* Moq.-Tand. ;
Salicornia fruticosa Lin., *Arthrocnemum fruticosum* Moq.-Tand., le *Belguel* des Arabes ;
Salicornia amplexicaulis Vahl. ;
Salicornia nodulosa (5) DC. ;

---

(1) Il est pourtant loin de valoir celui du jujubier domestique, *Zizyphus vulgaris* Lam.

Le *Zizyphus spina-Christi* se rencontre aussi dans les oasis de l'Égypte ; il y serait connu sous le nom de *Nabq* et de *Sidr*, selon Figari, et sous celui de *Nabquah*, selon Clot-Bey (*Aperçu sur l'Égypte*, etc.). Ses feuilles sont très-mucilagineuses et un peu styptiques, et les Égyptiens les emploient dans leurs ophtalmies commençantes.

Le *Zizyphus spina-Christi*, ainsi qu'on a voulu l'indiquer par sa spécification, passe pour avoir fourni la couronne d'épines dont fut affublé le Sauveur, dans son douloureux sacrifice. Toujours est-il que ses ramuscules, à la fois flexibles et munis d'épines très-accérées, auraient pu servir à cette destination.

(2) Cette plante n'y est pas moins belle que sous les tropiques. Sans doute, elle y aura été importée de la côte, où elle est assez multipliée. Nous ne savons pas si les habitans l'utilisent de quelque manière.

(3) Ils en mettent sur les plaies et les piqûres, après l'avoir réduite en poudre et mélangée avec de la poudre de henné (*Lawsonia inermis*)

(4) Très-répandue dans l'Oudna et sur le littoral, se rencontre aussi en Sardaigne, en Espagne et en Portugal.

(5) Les chameaux recherchent toutes les salicornes.

Phelipaea violacea Desf., qui ne croit qu'au milieu des sables, où sa fleur attire agréablement les regards du voyageur, déjà nommée (1);
Echium prostatum DC ;
Echium rauvolfii DC.;
Cynoglossum pictum Lin., *C. officinale* Desf.;
Deux *Centaurea*, la *Centaurea lippii* Desf., *Amberboa lippii* DC., et l'autre non encore déterminée;
Anacyclus valentinus Lin.;
Cotula pubescens Desf., *Clamydophora pubescens* Gay.;
Une *Anthemis* probablement nouvelle;
Valerianella discoïdea DC.;
Sisymbrium cinerum Desf.;
Fagonia arabica Lin.;
Zygophyllum album Desf., *Z. fontanesii* Web., l'*Ensol* des Arabes, multipliée entre Biscara et Tolga (2);
Frankenia pulverulenta Lin.;
Frankenia thymifolia Desf.;
Arenaria media Lin., *A. marginata* DC.;
Arenaria rubra Lin., variété;
Silene bipartita Desf.;
Reaumuria vermiculata Desf., le *Figel* des Arabes, qui en mangent et en font de la tisane, contre la morsure des serpens et la piqûre des scorpions (3);
Nitraria tridentata Desf., le *Nefel* des Arabes, qui ne croit qu'en plein sable, commun entre Sada et M'lili, déjà nommé à l'occasion de son fruit, qui est très-agreable au goût (4);
Mesembrianthemum nodiflorum Lin., le *Raol* ou *Raoul* des Arabes, qui croit aussi sur le littoral et dans l'Europe meridionale (5);
Ephedra fragilis, l'*Azeram* des Arabes (6).

---

(1) Les Indigènes le connaissent sous le nom de *Danoun*, ainsi que les autres *phelipaea*; ils en mangent la racine crue, ou cuite avec le couscoussou, et ils en préconisent la farine contre la diarrhée.

(2) Cette plante, qui existe aussi aux Canaries, a été figurée dans la flore de ce pays (Weber, *Flore des Canaries*). Elle passe pour faire mal aux moutons qui en mangent En Egypte, on vend sur les marchés, comme épices, les semences du *Zygophyllum coccineum*. (Delille, *Description de l'Égypte*, histoire naturelle.)

(3) Ils en font, en outre, deux mélanges, l'un avec du shée, et l'autre avec du beurre. La première préparation se nomme *T'gout*, et la seconde, *Dehen*. On fait aussi, avec le *Reaumuria vermiculata*, des chapelets pour les enfans.

(4) Cet arbrisseau était en fleurs lorsque nous le rencontrâmes. Ce fut dans notre journée du 5 mai. Sa découverte est due au botaniste Desfontaines, qui l'observa dans la régence de Tunis, où il l'indique comme existant *in arvis arenosis*. Selon M. le consul Pélissier, qui l'observa après lui dans le même pays, son fruit y serait connu sous le nom de *Darmous* ou *Dagmouss*.

(5) Les Arabes en mangent avec du beurre. En Egypte, on fait, avec ses semences, de la farine et du pain.

(6) Cette plante croit en plein sable et forme d'épais buissons. Elle est très-répandue dans les Ziban et dans l'Oudna. Les chevaux, les chameaux et autres bestiaux en mangent, et les femmes se servent de ses sommités en guise de savon.

Nous terminons ces quelques lignes sur la végétation des plages sablonneuses des Ziban, en faisant remarquer que nous n'y avons aperçu, nulle part, trace du lichen comestible qui forme des amas si considérables sur certains points des contrées desertes au sud de la province d'Alger, mais nous devons faire remarquer aussi que ces dernières contrées sont à une plus grande altitude que les Ziban, et que le climat, par conséquent, en est différent.

Le lichen dont nous parlons est connu des habitans sous le nom d'*Excremens de la terre*. C'est le *Lichen esculentus* de Pallas, le *Parmelia esculenta* de Sprengel, et le *Lecanora esculenta* de Durieu. Il croît abondamment en Crimée, en Perse et dans le grand désert de Tartarie, et il est, dit-on, dans toutes ces contrées, d'une grande ressource pour leurs habitans, dans les temps de disette. On sait que nous en devons la connaissance à Pallas, par suite de son beau voyage en Russie. (*Voyage dans plusieurs provinces de l'empire de Russie.*)

Sa découverte, en Algérie, remonte à quelques années déjà : dès 1835, nous l'avions aperçu dans du sable que des Beni-M'zab, sur notre demande, nous avaient apporté de leur pays, lorsque, dix ans plus tard, il fut rencontre sur place, en amas plus ou moins considérables, par une colonne qui, sous les ordres du duc d'Aumale, s'avança jusqu'à Djebel-Amour, province d'Alger, dans sa marche d'El-Berda sur Aïn-Taguin. Il est très-multiplié dans la vaste contrée déserte qui se trouve entre Djebel-Dira, dernière montagne du Tell (allant dans le sud), et Djebel-Amour... Le sol de cette contrée est une terre dépourvue de toute végétation ; on n'y aperçoit, çà et là, que quelques faibles labiées, avec l'*Artemisia judaica*, qui semble faire partie intégrante de toute terre déserte, désolée.

La plupart des animaux, tels que le cheval, le chameau, la gazelle, etc., sont friands du *Lichen esculentus*, et l'homme, lui-même, ne le dédaigne pas non plus. Toutefois, nous pensons qu'au point de vue alimentaire, ce produit n'est bon qu'à tromper la faim, comme on dit, et cela en lestant l'estomac. C'est à peu près l'histoire de cette terre glaise des bords de l'Amazone, de l'Orénoque, etc., et dont se repaissent, pour assoupir leur faim, les sauvages de ces contrées.

La découverte du *Lichen esculentus*, en Algérie, avait fait concevoir de grandes espérances, comme ressource alimentaire pour nos expéditions dans le sud de ce pays ; pour les justifier, on essaya d'en faire du pain, après l'avoir mis en poudre. On l'employa ainsi seul, puis on le mélangea avec différentes proportions de farine de froment, depuis celle d'un quart jusqu'à celle d'une demie. Bref, toutes les expérimentations auxquelles il fut soumis, sous ce rapport, ne donna jamais de bons résultats, quel que fût la quantité de froment employé : c'était toujours un pain désagréable au goût, et qui ne l'etait pas moins à la vue.

Un arbre et un arbrisseau, que nous avons nommés (à leur rang) dans notre énumération des végetaux de la partie montagneuse des Ziban, le tamarisc et le laurier-rose, se trouvent également dans les autres parties de cette contrée, le plus souvent réunis et mariant ensemble leurs bouquets de fleurs. Tous deux semblent se soustraire à l'influence de l'altitude du sol, pour ne reconnaître, en quelque sorte, que celle de l'eau : ils apparaissent partout avec elle, le voyageur les retrouvant toujours avec plaisir, mais surtout dans les contrées désertes, où ils lui signalent, de plus ou moins loin, le ruisseau ou la source, où il pourra se désaltérer, avec l'ombre sous laquelle il lui sera donné de se reposer.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dejà dit du premier,

et nous ne reviendrons sur le dernier que pour rappeler qu'il a été mentionné par les auteurs, naturalistes et autres. Ainsi, dans *La Métamorphose*, Apulée fait raconter à son âne comme quoi, s'étaut approché d'un laurier-rose, pour en dérober la fleur (on sait pourquoi), il en fut vivement repoussé par un jeune garçon qu'il supposa être le jardinier d'un enclos où il venait, lui, âne, de faire de grands dégâts.

Le même auteur donne, du laurier-rose, un signalement parfait. Son âne cheminait de par les champs, cherchant, de tous côtés, la rose, la véritable rose, qui devait, comme on sait, le rendre à sa nature première : il croit l'apercevoir, et marche dans la direction où elle lui était apparue. Mais je laisse parler l'âne d'Apulée. « J'approche, dit-il ;
» j'approche : adieu les roses ! adieu ces tendres et délicates fleurs,
» arrosées de nectar et d'ambroisie ! adieu le divin buisson et ses
» mystiques épines ! adieu même le vallon !..... Je ne vois plus que
» l'encaissement d'une petite rivière, bordée d'une rangée d'arbres
» touffus, de ces arbres à feuilles oblongues, imitant celles du laurier,
» et dont la fleur au calice allongé, d'un rouge pâle (*modice punicantes*),
» et complétement inodore (*odori porrectos*), n'en a pas moins usurpé,
» dans le rustique vocabulaire, le nom de laurier-rose (*rosas laureas*). »
(*La Métamorphose*, liv. IV.)

J'ajoute que les propriétés délétères du laurier-rose n'étaient pas moins bien connues du temps d'Apulée que l'arbrisseau lui-même. « C'est pour tout animal, dit son âne, une nourriture mortelle (*quarumque cuncto pecori cibus letalis est*) ; mais, dans cette fatale conjoncture, décidé à mourir, je persistai à vouloir manger de ces roses » vénéneuses (*venenum rosarium*). »

ZOOLOGIE.

Nous nommerons seulement les principaux animaux des différentes classes zoologiques du pays.

Mammifères.

Le lion (*Sebâ-Ased*), la panthère (*Nemer*), la hyène (*D'ébad*), le chacal (*Dib*) et autres carnassiers qui habitent les montagnes au nord des Ziban, ne se voient guère, dans cette dernière contrée, que lors des rudes hivers, qui les forcent à y venir chercher leur pâture.

Un levrier de grande taille, *Canis grajus*, Lin., le *Slouki-Selongui* des Arabes Ce chien paraît être le grand levrier, le *Boar-hound* des Anglais. Seulement son pelage, qui est d'un gris ardoisé, ou d'un gris de souris, comme celui de ce dernier, est toujours court et lisse. C'est un animal fort peu intelligent et qui ne s'attache à aucun maître. Assez souvent, dans les villes du littoral, surtout à Alger, on en voit des individus, çà et là, suivant d'abord une personne, qu'ils quittent bientôt aprés, pour en suivre une autre, et ainsi de suite. Les Zibaniens s'en servent pour chasser la gazelle, le lièvre et le lapin.

Le raton, *Viverra ichneumon* Lin., la mangouste d'Égypte, l'*Ems* des Arabes. Il est trés-friand des œufs en général, nourriture qu'il préfère à toute autre. On sait que c'est à la grande destruction qu'il faisait des œufs du crocodylo qu'était dû le culte dont il jouissait, sous le nom d'*ichneumon*, dans l'antique Égypte.

Le rat (*Djerd*, rat des champs) et la souris (*Far*) sont aussi multipliés dans les Ziban que sur les autres points de l'Algérie.

La gerboise (*Dypus*), moins commune dans les Ziban que dans le Tell, qui paraît être plus particulièrement sa patrie. C'est l'*Irbouâ* ou *Djerbouâ* des indigènes. Ce petit coureur des nuits n'est pas moins connu par sa gentilesse que par ses ravages dans les moissons. C'est le rat à deux pieds, ou à deux pattes, des anciens, et auquel se rapportent les passages suivans d'Hérodote, de Photius et d'Aristote :

« Il y a là trois sortes de rats, dont les uns sont appelés *dipodes*, ou » à deux pieds. »

(Hérodoto, *Melpomène* sect. 192.)

« J'ai ouï dire qu'en Égypte, il y a des rats à deux pieds. »

(Théophraste, *apud Aelian*, *Hist*, lib. xv.)

« On dit qu'en Égypte, il y a des rats qui n'ont que deux pieds. . . . .
» Ils ont aussi des pieds de devant, mais ils ne s'en servent pas pour
» la marche ; ils s'en servent seulement comme de mains. »

(Photius, *id.*)

« Il y en a aussi d'autres qui marchent sur deux pieds. »

(Aristote, *De mur. Ægypt.*)

Le porc-épic, *Histrix cristata* Lin., le *D'erban* des Arabes, est très-répandu dans tout le nord de l'Afrique, jusqu'à une profondeur indeterminée dans le sud. Les Beni-M'zab le citent comme un des animaux de leur pays. Les femmes en portent les pattes au cou, sous forme d'amulette, pour faire passer leur lait.

Le lièvre et le lapin (*Lepus*) sont assez répandus dans les Ziban, où ils sont connus, le premier sous le nom d'*Arneb*, et le second, sous celui de *K'enin* ou *Gonnin*. Sans doute, nous n'avons pas besoin de rappeler que ces deux petits mammifères, comme tous les autres mammifères qui se trouvent, à la fois, en Europe et en Afrique, sont d'une moindre taille dans ce dernier pays que dans le premier.

Le sanglier (*Sus*) est commun à Saâda et dans les lieux boisés des Ziban. C'est l'*Hélouf* des Arabes, qui en recherchent les défenses pour en faire des amulettes, sous forme de croissant, qu'ils suspendent au cou de leurs chevaux.

Le chameau, *Camelus dromedarius* Lin., le *Djemel* des Arabes, très-multiplié dans le pays, par suite de l'utilité qu'on en retire. Au sud des Ziban, notamment chez les Touareg (on écrit aussi Touarick), on désigne, sous le nom de Mah'ari, des chameaux qui font de vingt-cinq à trente lieues par jour, et qui ont été dressés à cet effet. Ce sont des bêtes de choix, auxquelles on ne fait porter aucun fardeau. Le nom de Mah'ari ou Meh'ari, qu'on leur donne, paraît venir de Meh'ara, contrée de l'Arabie, qui fournissait autrefois, et qui, sans doute, fournit encore de ces sortes de chameaux.

Le cheval, *Equus caballus* Lin., l'âne, *Equus asinus*, et le mulet sont assez multipliés dans le pays, où ils rendent, comme ailleurs, les meilleurs services.

Les chevaux gétules (1) étaient renommés; on en avait le plus soin

(1) Ainsi que nous le verrons plus loin, les Ziban faisaient partie de l'ancienne Gétulie.

dès leur naissance, et on les honorait après leur mort. Une inscription, élevée à la mémoire d'une cavale gétule, a transmis à la postérité, et son nom, et celui des auteurs de ses jours. Elle se nommait *speudusa;* son père, *Equinus*, et sa mère, *Harena*. L'inscription qui lui a été consacree se trouve, en original, dans Orelli; en voici la traduction :

« Fille de la gétule *Haréna*,
» Fille du gétule *Équinus*,
» Rapide à la course comme les vents,
» Ayant toujours vécu vierge;
» Speudusa, tu habites les rives du Léthé! »

La gazelle, *Antilope dorcas* Lin., le *R'ezal* des Arabes. Ce joli petit mammifère vit par troupe plus ou moins nombreuse, et c'est un des animaux les plus multipliés du pays.

La vache de Barbarie, *Antilope bubalis*, le *Behér-a-louh'eeh* ou *Baker el-Ouach* (1) des Arabes, le *Bos africanus* de Belon. Cet animal, remarquable par ses formes un peu étranges, surtout celle de sa tête, n'est pas commun, et on ne l'aperçoit que de loin en loin. Depuis l'occupation de l'Algérie, par la France, trois ou quatre individus seulement sont arrivés jusqu'à Alger.

Le mouflon à manchettes, *Ovis tragelaphus* Lin., l'*Aroui* des Arabes (2), qui le connaissent sous le nom de *Feisthal* (Shaw). C'est le *tragelaphus* de Pline, ainsi que l'indique son nom spécifique. Ce curieux animal vit par troupe, au sein des rochers les plus escarpés, où il se fait remarquer par des sauts vraiment extraordinaires. Parfois, on en rencontre des individus vivant en société avec la gazelle; il en a toute l'agilité, mais avec une force de beaucoup plus grande (3).

Le mouflon du Fezzan, encore connu sous le nom de Morvan, *Ovis longipedes*. Ce mouflon est rare dans les Ziban. Sa patrie est le Fezzan, où les habitans s'en servent pour porter des fardeaux (4).

Quel serait donc ce mammifère de la Gétulie, que Juvénal désigne en ces termes, SATIRA XII : ...... *Et getulis Orix ?*

L'*Orix*, selon Pline, était une sorte de chèvre qui n'avait qu'une corne, et dont le poil, au lieu d'être dirigé d'avant en arrière, l'était, au contraire, d'arrière en avant.

L'éléphant, comme on le sait, a existé dans le nord de l'Afrique, non seulement à l'état domestique, mais aussi à l'état sauvage; il en a depuis longtemps disparu, mais on en retrouve encore les ossemens. C'était particulièrement dans cette partie de l'Afrique connue sous le nom de Gétulie, et dont les Ziban faisaient partie (ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer en note), que l'éléphant existait à l'état

(1) Quelques-uns écrivent *Beguar*.

(2) M. le général Daumas fait remarquer (*op. cit.*) qu'il figure, sous ce nom, dans le *Dictionnaire de Freytag*.

(3) *Voir*, plus haut, ce que nous en avons déjà dit.

(4) Il y a quelques années, en 1848, nous en avons fait passer un au muséum d'histoire naturelle de Paris. C'était un mâle, qu'on s'empressa de marier avec un mouflon à manchettes femelle, qui venait du Maroc.

sauvage, et où il trouvait les cours d'eau et les lacs qui semblent constituer les premières conditions d'existence de l'éléphant de nos jours. On sait que cet animal est toujours assez commun sur les bords des grands cours d'eau et de tous les grands lacs de l'Afrique centrale, tel que le lac Tchad, par exemple. Juvénal, parlant d'Annibal, rappelle ainsi la patrie de l'éléphant gétulien (1):

O qualis facies et quali digna tabella,
Quum Gaetula ducem portaret bellua luscum !

(O la belle figure, le beau modèle à peindre que ce général borgne (2), monté sur sa bête de Getulie !)

L'éléphant n'est sans doute pas le seul gros mammifère qui ait disparu du bord de l'Afrique : d'autres ont dû avoir la même destinée, et d'autres encore tendent à l'avoir aussi. Tel serait l'ours, par exemple, l'ours qui était assez commun en Afrique sous les consuls Marcus Pison et Marcus Messala, c'est-à-dire en 693 de Rome, 61 ans avant J.-C., pour qu'à cette époque, Domitius Ahenobardus, édile curule, pût introduire, dans le cirque de la grande ville, jusqu'à cent ours de Numidie, avec autant d'esclaves éthiopiens (3). Or, de nos jours, l'ours d'Afrique est devenu rare à ce point, que, depuis plus de vingt ans que nous occupons l'Algérie, personne ne l'y a encore aperçu. Cependant, il est vraisemblable qu'il y existe, et que c'est bien à lui que les M'zablites donnent le nom de *Deb*, animal qu'ils mettent au nombre des animaux de leur contrée.

Shaw, Peyssonnel et Poiret nomment l'ours dans l'énumération qu'ils font des animaux de l'Afrique, mais il est pourtant à remarquer qu'aucun d'eux ne dit l'avoir vu. Poiret, seulement, dit en avoir vu une peau, comme il se trouvait à la Mazoule (près La Calle, où habitait l'abbé Poiret), chez un chef du nom d'Ali-Bey.

« Cette peau, dit-il, provenait d'un ours qu'un Arabe venait de tuer » à la chasse » Le même auteur venait de dire que « l'ours descend » quelquefois des montagnes dans les plaines. » (*Op. cit.*, t. 1er, p. 238).

Nous ajoutons que, dans une de ses promenades en Algerie, notre célèbre peintre, M. Horace Vernet, vit aussi une peau d'ours, étant à Bône, chez un de ses amis. L'animal avait été tué dans les montagnes voisines, et la peau en etait encore toute fraîche.

---

(1) Nous renvoyons, sur ce sujet, à l'important travail de notre jeune et savant ami, M. le professeur Paul Gervais, de Montpellier, travail ayant pour titre : *Sur des débris fossiles de* MASTODONTE *et d'*ELEPHAS AFRICANUS *decouverts en Algérie.*

(2) Annibal avait perdu un œil par suite d'une ophtalmie contractée en traversant les marais de l'Etrurie.

(3) Ce fait, qui était inscrit aux *Annales* de Rome, est rapporté à la fois par Pline et par Solin. Remarquons pourtant que le premier, nous ne savons sur quel fondement, niait l'origine africaine des ours dont il est question. Nous regrettons de ne pouvoir discuter ici cette opinion de Pline, opinion qui, du reste, a déjà été combattue par Saumaise, qui invoque contre Pline les témoignages d'Hérodote, de Strabon, de Virgile, de Martial, de Juvénal et de Solin.

Oiseaux.

Nous nous bornerons à signaler ceux qu'on voit le plus fréquemment, et qui sont les suivans :

Le Vautour (*Vultur*), l'Aigle (*Aquila*),

Plusieurs espèces de faucon, entr'autres le Faucon ordinaire (*Falco communis*) et l'Epervier commun (*Falco nisus*),

Le Merle et la Grive (*Turdus*),

Le Rouge-Gorge (*Motacilla rubecula*),

Le Rossignol (*Motacilla luscinia*),

La Bergeronnette (*Budytes*),

L'Hirondelle (*Hirundo*),

Le Martinet (*Cypselus*),

L'Engoulevent (*Caprimulgus*),

Plusieurs espèces d'*Alauda*, entr'autres celle dédiée à M. le général Cavaignac, l'*Ierapterhina Cavaignacii* Lucas ;

Le Moineau commun et le Moineau de Biscara (*Fringilla*),

Le Corbeau (*Corvus*) désigné, par Shaw, sous le nom de Corbeau du Désert, et figuré par lui. *Op. cit.*, t. 1er, p. 326 ;

La Pie de Mauritanie (*Pica Mauritanica*),

Le Guépier (*Merops*),

Le Martin Pêcheur (*Alcedo*),

Le Coq de bruyère et le Ganga (*Tetrao*),

La Perdrix rouge (*Tetrao rufus*),

La Caille (*Tetrao*),

Le Pigeon ramier (*Columba palumbus*),

La Tourterelle (*Columba turtur*),

Le petit Echassier, l'Autruche (*Struthio camelus*),

La petite Outarde ou Cannepetière (*Otis tetrax*), la Poule de Carthage des Français de l'Algérie ;

Le Houbara (*Otis houara*), figuré par Shaw, *Op. cit*, tome 1er, p. 236 (1) ;

Le Héron blanc et le Héron gris (*Ardea*),

La Cigogne (*Ardea ciconia*),

La Bécasse et la Bécassine (*Scolopax*),

Le Bécasseau (*Tringa*),

Le Chevalier (*Totanus*),

Le Râle de gênets (*Rallus*),

Le Flamant (*Phœnicopterus ruber*),

Le Canard et la Sarcelle (*Anas*).

Le Moineau est très-multiplié dans toutes les contrées désertes du nord de l'Afrique, notamment sous les points où apparaît quelque végétation. C'est ce qui ressort d'un fait que nous croyons devoir rapporter, et dont nous sommes encore redevable à M. le dr Panier.

A sept ou huit journées de marche au sud de Médéah (marche de piéton), non loin de Djebel-Dira, est une petite rivière connue sous le nom d'Oued-Ham, et sur les bords de laquelle une de nos colonnes passa les journées des 19, 20 et 21 avril 1846. En ce point, la rivière était très-encaissée et boisée par des tamariscs tellement couverts de nids de

(1) L'un des plus gros oiseaux du nord de l'Afrique : il est de la grosseur d'une dinde. C'est un oiseau timide, dont le vol est lourd, et qui ne s'élève guère qu'à une hauteur de 100 à 150 mètres au plus.

moineau, sans aucun autre, que ces nids purent servir de fourrage aux chevaux de la colonne, pendant tout le temps qu'elle y séjourna. Ces mêmes nids étaient garnis d'œufs, véritable bonne fortune pour nos soldats, qui les faisaient cuire par poignées, après en avoir rejeté les mauvais. Ceci exigeait un triage, qu'ils opéraient en plongeant les œufs dans la rivière, où ils abandonnaient au courant ceux qui surnageaient, et qui étaient les mauvais.

Les œufs de moineau ne furent pas les seuls dont usèrent nos soldats dans cette circonstance: à ces œufs, ils purent en réunir d'autres qu'ils trouvèrent dans le voisinage, au milieu des cailloux, sur le sol nu, et sans aucune trace de nid ni d'herbage. Ceux-ci, qui étaient aussi en grand nombre, étaient des œufs de trois oiseaux que nous avons mentionnés, le Ganga (1), la grande et la petite Outarde (2).

Le moineau de Biscara est un plus petit que le moineau ordinaire, et, sous le rapport de la couleur et des formes, il tient le milieu entre le dernier, le Linot et le Verdier. C'est un oiseau délicat, et qui supporte difficilement le transport. Il fait son nid dans l'intérieur des habitations, aux angles des poutrelles et aux autres endroits qui offrent quelque support. Ce nid se compose de brins d'herbe desséchés, de plumes et de laine.

Le mâle a une voix fort agréable; il la fait entendre du haut des palmiers, où le moineau de Biscara est toujours en grand nombre. Cette voix, dans le temps, lui fit donner, par M. le d^r Panler, le nom de *moineau chanteur ;* elle avait déjà été remarquée par Shaw, qui parle de cet oiseau sous le nom de *Capsa*, du nom de la ville ou oasis de ce même nom Voici, du reste, tout ce qu'il en dit :

« J'ajoute aux petits oiseaux à gros bec une espèce de moineau qu'on » nomme *Capsa*, et qu'on rencontre également dans les contrées où » croissent les dattes, à l'ouest du *Lac des marques*, et aussi communément qu'on rencontre ailleurs le moineau ordinaire, dont il ne diffère » point pour la grandeur. Il est de la couleur de l'Alouette, excepté la » poitrine, qui est plus claire et reluisante comme celle du Pigeon. Cet » oiseau chante admirablement bien; son chant surpasse de beaucoup, » en douceur et en harmonie, celui du Rossignol et des Serins de » Canaries. » (*Op. cit.*, t. 1er, p. 328.)

L'Autruche, *Struthio camelus* Lin., est connue des Arabes sous le nom de *Na'am.* Cet oiseau est très-multiplié dans les Ziban; il y représente, parmi les oiseaux, la Gazelle parmi les mammifères. L'un et l'autre semblent être le cachet de toutes les contrées désertes du nord de l'Afrique.

L'Autruche voyage par troupe comme la Gazelle. Léon en parle ainsi sous ce rapport :

« Les Autruches s'en vont par bandes parmi les déserts, de sorte

(1) Les œufs du Ganga sont de la grosseur d'un œuf de pigeon, un peu plus gros, peut-être, et plus allongés; ils sont blancs, avec un épais piquetage de taches brunes, de la grandeur d'une lentille. On les trouve par couvées de trois, quatre et cinq.

(2) Les œufs de la grande Outarde sont de la grosseur d'un œuf d'oie, mais plus arrondis, d'un fond rouge, brun clair, maculés de taches de même couleur, mais beaucoup plus foncées. Les œufs de la petite Outarde ou Cannepetière sont de la grosseur d'un œuf de poule ordinaire, d'un vert sale assez foncé, et piquetés de noir.

Les œufs de ces deux Outardes se trouvent par couvées de deux et trois.

» qu'à les voir de loin, on les prendrait pour compagnies de gens à » cheval, ce qui intimide souvent la caravane. » (*Op. cit.*, t. 11, liv. 9, p. 311.)

Le mâle se distingue de la femelle par ses belles plumes noires : celles de la femelle sont grises. En outre, les plumes blanches du mâle sont plus blanches que celles de la femelle. Celle-ci pond ses œufs dans le sable, où elle laisserait au soleil le soin de les faire éclore, selon les uns, tandis qu'elle les couverait, selon d'autres : la plus grande divergence d'opinion existe, à cet égard, parmi les Arabes.

La ponte de l'Autruche se compose de dix à douze œufs et plus. Les Arabes sont assez friands de ces œufs, dont un seul peut faire une omelette pour cinq ou six personnes, ainsi que nous nous en sommes plusieurs fois assuré dans notre voyage. L'œuf d'Autruche a quelque chose de plus animalisé que celui de la poule ou du canard ; il se rapproche, sous ce rapport, de l'œuf de la dinde, et nous en dirons autant de la chair de l'animal lui-même à l'égard de ce dernier volatile.

L'Autruche est mentionnée, çà et là, par les auteurs. Ainsi, Pétronne, dans son *Satyricon*, fait dire à la vieille Enothée, par Polyénos :

Ego tibi pro ansere struthio camelum reddam.

(En place de votre oie, je vous donnerai une autruche.)

La Cigogne, *Ardea Ciconia* Lin., connue des Arabes sous le nom de *Belaredj*. Dans les Ziban, comme dans le Tell, la Cigogne est toujours en grand nombre sur les bords des lacs, et, comme dans le Tell encore, elle établit son nid sur les habitations. A quelle époque quitte-t-elle les Ziban, et à quelle époque y reparaît-elle ? c'est un point sur lequel nous avons négligé de nous éclairer sur les lieux. Son départ du Tell a lieu dans les premiers jours de septembre, et son retour s'y effectue dans les derniers jours de février ; mais ses époques de départ et de retour ne doivent pas être les mêmes pour les Ziban que pour le Tell, vu la différence de climat qui existe entre ces deux contrées

Dans les Ziban, comme sur les autres points de l'Algérie, comme en Europe, et comme partout, enfin, la Cigogne est vénérée des habitans. Cette vénération, du reste, est fondée sur les incontestables services qu'elle rend aux populations au milieu desquelles elle vit. Nous ne répéterons pas, après tant d'autres, qu'elle detruit les reptiles, puisqu'on lui en voit souvent au bec lorsqu'elle s'élève dans l'atmosphère, après la capture qu'elle en a faite ; mais nous dirons qu'il n'existe peut-être pas de plus grand destructeur de sauterelles, et que, ne serait-ce que sous ce rapport seulement, la Cigogne est une véritable providence pour l'Algérie. Comme nous marchions de Sétif sur Constantine, à notre retour des Ziban, journée du 30 mai, nous aperçûmes tout-à-coup, à notre grand étonnement, une réunion de plusieurs milliers de Cigognes qui n'étaient occupées qu'à avaler des sauterelles (*Œdipoda cruciata*). On ne saurait se faire une idée, sans en avoir été témoin, de la destruction qu'elles en faisaient. Ceci se passait dans un défilé parcouru par la route, et où l'insecte affluait en masses pressées, masses auxquelles faisaient face, immobiles, les innombrables cigognes. Pour plus de détails à cet égard, nous renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs. (***Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences***, séance du 15 juin 1849, 2e semestre 1848. pag. 787—788)

Le Flamant, *Phœnicopterus ruber*, le *Béhou* des Arabes. Cet oiseau est multiplié sur les grands lacs au sud des Ziban, mais il n'est guère,

pour cette dernière contrée, qu'un oiseau de passage. Rien n'est beau comme cet oiseau lorsqu'il fend l'air à la clarté du soleil. Châteaubriand, qui l'aperçut sur le lac de Tunis, à son retour de Jérusalem, en parle sous ce rapport.

« Quand ces beaux oiseaux, dit Châteaubriand, volent à l'encontre » du soleil, tendant le cou en avant et allongeant les pieds en arrière, » ils ont l'air de flèches empennées avec des plumes couleur de rose. » (*Itinéraire*, pag. 153.)

Le Flamant fait son nid sur les étangs, quelque peu au-dessus de la surface de l'eau, et il profite, à cet effet, des supports fixes qu'il y trouve, et qui sont toujours des branchages ou morceaux de bois secs. Il couve ses œufs en se plaçant à califourchon sur son nid, et c'est un spectacle assez curieux que de le voir s'y placer ainsi en descendant, presque perpendiculairement, des hautes régions de l'atmosphère (1).

Le Flamant, comme on sait, est le grand Phénicoptère des anciens. Juvénal le mentionne en ces termes, satire x :

.... *Et Phœnicopterus ingens.*

Il paraîtrait que sa langue constituait autrefois un mêts délicat.

Dat mihi penna rubens nomen : sed lingua gulosis
Nostra sapit : quid si garrula lingua foret ?

(Je tire mon nom de mes plumes pourprées, mais les gourmands font cas de ma langue : que serait-ce si elle pouvait parler ?)

MARTIAL, lib. XIII.

La Poule d'Afrique ou de Numidie est souvent mentionnée par les auteurs anciens, et toujours comme un mêts recherché.

.... *Nec latus Afrae*
Novit avis noster tirunculus.
dit Juvénal, MENSÆ LUXUS.

(Novice encore, le mien (écuyer tranchant) ne sait détacher ni un filet de Chevreuil, ni l'aile d'une Poule d'Afrique.)

Ansere romano quamvis satur Hannibal esset,
Ipse suas numquam barbarus edit aves,
dit Martial, NUMIDICÆ.

(Tout repu qu'il était d'oies romaines, jamais le farouche Annibal ne mangea d'oiseaux de son pays.)

Non Afra avis descendat in ventrem meum,
dit Horace, livre des *Epodes*, CARMEN II.

(Ni la Poule d'Afrique, ni le Faisan d'Ionie, ne flatteront mon palais.)

Selon les naturalistes, la Poule d'Afrique ou de Numidie serait la Pintade, *Numida meleagris* Lin. Or, de nos jours, la Pintade n'existe plus dans le nord de l'Afrique, si tant est même qu'elle y ait jamais existé ; elle ne se retrouve plus aujourd'hui que dans la partie centrale

(1) C'est un spectacle dont jouissent les voyageurs qui traversent le lac de Tunis, pour se rendre de la Goulette dans cette ville, ou de celle-ci à la Goulette.

du continent africain, en Guinée (1), et son nom ne figure ici que parce que nos compatriotes de l'Algérie donnent le nom de Poule d'Afrique ou de Carthage à la petite Outarde, encore appelée Cannepetière, qui est assez multipliée dans les Ziban. Sans contredit, c'est un des mêts les plus délicats du nord de l'Afrique, aussi est-il rare qu'il ne figure pas dans nos grands dîners européens.

Le Faucon est le *Tiral Hêr* (ou *Tair el Horr*, Daumas) des Indigènes. Comme en Europe, dans le moyen âge, les Arabes dressent cet oiseau pour la chasse, et, chez eux, comme chez nos ancêtres, à l'époque dont nous parlons, ce sont également les familles nobles qui ont le privilège de s'y livrer. A notre entrée dans les Ziban, son plus grand chasseur ou fauconnier, le scheich el-Arab, dont nous avons déjà parlé, venait de lâcher ses oiseaux, ce qui veut dire que la saison de la chasse était close : cette chasse se fait en hiver, du mois d'octobre à celui d'avril. A cette époque, les Faucons, rendus à la liberté, vont se reproduire sur les pics les plus élevés des montagnes voisines. Les Arabes en distinguent trois espèces, sous les noms de *Berni*, *Mgourni* et *Tarkli* ; la première est la plus estimée. Dans les trois espèces, les Arabes donnent la préférence aux femelles sur les mâles ; ils accordent aux premières, avec un vol plus rapide, une ardeur plus grande dans l'attaque. C'est en été qu'ils se procurent les jeunes oiseaux destinés à la chasse ; ils vont les prendre dans les montagnes où se trouvent leurs nids. Cette prise se fait avec des pièges où l'on met de la viande pour appât. Ces pièges, qui s'appellent *Ferika*, se font avec une ficelle en poil de chameau ; une des extrêmités est fixée au piège, tandis que l'autre est tenue dans la main.

Le Faucon est dressé à peu près comme nous dressons nos chiens courans, mais de plus grands détails à cet égard, nous meneraient trop loin, et force nous est de passer outre. Un Faucon dressé est d'une assez grande valeur : c'est celle d'un cheval, d'un chameau même. En numéraire, un tel Faucon représente une somme de quatre-vingts à cent boudjous, ce qui fait cent quatre-vingt-six francs de notre monnaie.

Le même fauconnier porte souvent trois Faucons à la fois, dont un sur le poing, un sur l'épaule et l'autre sur le capuchon du bernous. Ces oiseaux sont attachés par les pieds, au moyen d'une petite corde dont une extrêmité est fixée à un piton tournant sur une lame de cuivre ou d'argent. L'ensemble de ce petit appareil porte le nom de *Myroun*.

La tête de l'oiseau est couverte d'un chaperon ou capuchon, que les Arabes appellent *K'mbil*.

Le poing qui supporte l'animal est muni d'un gant destiné à préserver de ses griffes, qu'il enfonce, sans ménagement, dans la partie où il pose. Ce gant se confectionne avec la peau de différens animaux, entr'autres avec celle de la Panthère, et les gants tirés de cette peau sont les plus estimés des fauconniers.

Le chasseur ayant aperçu le gibier qu'il veut prendre, détache les pieds de son Faucon, lui enlève son capuchon et le lance dans la direction du gibier. Le Faucon s'élève d'abord lentement, jusqu'à ce que son œil se soit mis en rapport avec la clarté du jour ; puis, sa proie aperçue, il fond sur elle avec la rapidité de l'éclair, et emploie tous ses efforts à

(1) Les Grecs voyaient, dans la Pintade, la métamorphose des sœurs de Méléagre, et, dans les taches de son plumage, des traces de leurs larmes. C'est un oiseau dont la chair est fort délicate et très-prisée aux Antilles françaises, où la Pintade est très-multipliée dans toutes les basses-cours.

s'y cramponner ;—que s'il a mal calculé son attaque,il remonte aussitôt dans les airs, puis redescend, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il se soit rendu maître de sa proie, ou que celle-ci lui ait échappé. Ceci arrive rarement, les Arabes ayant l'habitude de lancer, sur la même bête, plusieurs Faucons à la fois, et ceux-ci s'entendant fort bien dans l'ensemble de leurs attaques, qu'ils multiplient avec la plus grande rapidité, selon le besoin.

Le Faucon vit en famille avec son maître, qui donne à chacun de ses faucons un nom particulier, en rapport avec sa taille, ses habitudes et, surtout, avec sa conduite à la chasse. Rien n'est curieux comme d'entendre le maître les encourager de la voix et du geste, en leur passant la main sur le dos, au moment où il les lance dans les airs ; mais, à leur retour, malheur à ceux qui n'ont pas répondu à l'attente : il n'est sortes des blâmes et d'invectives dont ils ne soient l'objet, tandis qu'il n'est ni caresses ni cajoleries qui soient épargnées aux plus braves, aux plus intrépides, bien que, parfois, ceux-ci n'aient été que plus heureux que les autres. Nos hommes de guerre disent que, parfois aussi, parmi eux, il en est de même dans les combats.

Le Lièvre et le Lapin, comme les oiseaux, succombent presque toujours à l'attaque des faucons, après leur avoir échappé quelque temps par la rapidité de leur course. D'abord, plus ou moins maltraité par les griffes et le bec du faucon, le lièvre, ou le lapin, hésite, cherchant alors un lieu pour se blottir. Ce temps d'arrêt lui est ordinairement fatal : l'oiseau en profite pour lui crever les yeux, après s'être cramponné sur son échine. C'est aussi en leur crevant les yeux que le faucon se rend maître des oiseaux, si grands et si vigoureux qu'ils soient, tel que le Houara, par exemple, dont la taille égale celle de la dinde.

La peur que le Faucon inspire à tous les animaux, les paralyse à ce point, que le cavalier en peut aisément suivre la chasse au petit trot.

Parfois, le Faucon s'égare dans les hauteurs de l'atmosphère. Le chasseur pousse alors un grand cri, tout en projetant dans l'air, le plus haut qu'il peut, quelque lambeau de lièvre ou de lapin, réservé à cet effet. Le Faucon, s'il l'aperçoit, dirige aussitôt son vol vers la terre, et avec une rapidité telle, qu'il y arrive presqu'en même temps que l'appât qu'on lui a jeté, quelle que soit la hauteur à laquelle il soit parvenu. Cependant, il n'est pas rare que cet appât soit d'abord dédaigné par le Faucon, et qu'il ne s'y rende qu'après plusieurs appels successifs. Parfois même, heureux sans doute de la liberté dont il jouit alors au sein des airs, son domaine naturel, il y reste et se dérobe ainsi, pour toujours, à son propriétaire.

Le Faucon n'est capuchonné ou chaperonné que durant la chasse ; il a la vue libre, rentré sous la tente. Là, il se perche, ou sur les selles de chevaux, ou sur les bâts de chameaux. Parfois, une petite perche *ad hoc* lui est préparée dans un coin de la tente. Les Arabes en ont ordinairement plusieurs, en prévision des pertes qu'ils peuvent en faire, et il est assez ordinaire d'en rencontrer de dix à douze sous la tente d'un chasseur renommé.

M. le général Daumas, à qui nous devons un excellent article sur la chasse au Faucon (dans son *Sahara algérien*), cite, parmi les tribus sahariennes qui se livrent plus particulièrement à cette chasse : dans l'Est, les Douaouda, les Selmya, les Oulad-Moulat et les Oulad-ben-Aly, qui sont réputées les plus nobles parmi les tribus du Désert ; 2° dans l'Ouest, les Oulad-Sidi-Chikr, les Azar, les Hamyan et les Hal-Angades. Selon le même auteur, et c'est par là qu'il termine l'article dont nous parlons,

ce serait, chez les Arabes, une sorte de cachet de gentilhommerie que d'avoir son bernous maculé d'excrémens de Faucon.

La chasse, soit au Faucon, soit au Levrier, était un amusement auquel les conquérans arabes de l'Afrique se livraient beaucoup plus que leurs descendans. Cet état de choses se continua même assez longtemps : il existait encore du temps de Léon l'Africain (1), que nous avons déjà cité, lequel donne des détails d'une chasse faite, sur une fort grande échelle, dans le Maroc, et où il se trouvait avec le souverain du pays. Ceci se passait sur le bord d'un lac, mais nous laissons parler notre voyageur.

« . . . Et la nuit venue, dit Léon, nous nous retirâmes dans nos pavillons (tentes) jusqu'au matin, que le roi, voulant avoir le déduit de la chasse, commanda qu'elle fût faite dans un bois sur le circuit du lac, ce que l'on fit avec les chiens et oiseaux, de quoi le roi ne se trouvait jamais dépourvu ; et ne fit-on autre proie que d'oies sauvages, bécasses et autres oiseaux de rivières, et tourterelles. Le jour suivant, on dressa une autre chasse avec levriers, faucons, aigles, et courûmes le lièvre ; puis, donnant la chasse aux cerfs, porcs-épics, chevreuils et loups, que nous primes, avec des perdrix et grives une infinité, parce qu'on n'avait chassé, en cette montagne, de cent ans en là. » (*Op. cit.*, *Description de l'Afrique*, tome 1er, liv. 11, p. 229.)

La chasse au Faucon remonte à une haute antiquité. Ainsi, Martial en parle comme d'une pratique vulgaire de son temps ; il dit, parlant de l'Épervier, Epig. lib. xiv, ccxvi *Accipiter* :

Praedo fuit volucrum, famulus nunc acupis : idem
Decipit, et captas non sibi moeret aves.

(Jadis chasseur d'oiseaux, il est maintenant valet de l'oiseleur ; il prend toujours des oiseaux, et regrette que ce ne soit pas pour son compte.)

Reptiles.

Chéloniens.

On retrouve, dans les Ziban, la Tortue ordinaire, *Testudo mauritanica* Bib., et la Cistude commune, *Cistudo vulgaris* Bib. (Voir ce que nous avons déjà dit de cette dernière, à l'occasion de l'eau thermale qui sourde au pied du rocher de Constantine.)

Sauriens.

Le Waran, *Waranus arenarius* Dum. et Bib., le Stellion, *Uromastyx acanthinurus* Bell., le Gecko des murailles, *Platydactylus muralis* Dum. et Bib., le Changeant d'Egypte, *Trapelus aegyptius*, le *Lacerta ocellata* Daud., deux Agames, dont l'*Agama colonorum* (le *Boubrès* des Arabes), les *Acanthodactylis scutellatus* et *boskianus*, le *Scincus officinalis*, le *Sphenops capistratus*, etc.

Dans le nombre des Sauriens que nous venons de nommer, sont le Waran et le Stellion, sur lesquels nous dirons un mot en passant.

Ces deux Sauriens ne se rencontrent qu'en plein sable. Léon l'Africain et Shaw en parlent pour le nord de l'Afrique, mais ils ont été observés en Egypte dès la plus haute antiquité.

(1) Ce maure de Grenade, converti au christianisme, et qui eut pour parrain le pape Léon X. Il nous apprend qu'il termina, à Rome, le 10 mars 1526, la relation de son voyage en Afrique.

Le Waran ou Ouaran, qui est le Monitor d'Egypte, *Lacerta scincus* Merr., est désigné sous le nom de *Guaral*, et par Léon l'Africain, et par Marmol, son compilateur. Shaw en parle sous le nom de *Warral*. C'est le Crocodyle terrestre d'Hérodote, qui le mentionne dans sa description de la Libye (*Melpomède*, liv. IV). Il a été figuré par Geoffroy St-Hilaire, dans l'ouvrage de la *Commission d'Egypte* (*Reptiles*, pl. III, fig. 2). Ce serait, selon Prosper Alpin, le véritable scinque des anciens. Le célèbre erpétologiste Fitzinger, de Vienne, en a fait son genre *Psammosaurus*. Les bateleurs égyptiens s'en servent pour faire des tours, après lui avoir arraché les dents. Les Zibaniens en utilisent la peau; ils en font des bourses, qui sont très-recherchées à raison de leur longue durée, et, en outre, ils mangent le reptile lui-même. Léon dit qu'il ne put se décider à y goûter, à cause de la *difformité* de l'animal et de sa *déplaisante couleur;* il dit aussi qu'il est venimeux (il n'en est rien, bien entendu) à la tête et à la queue, *lesquelles deux parties*, ajoute-t-il, *les Arabes lui taillent pour manger le reste.* (*Op. cit.*)

Marmol répète, sur le Waran, à peu près les mêmes paroles que Léon. (*Op. cit.*, liv. 1er, trad., pag. 63.)

Le Stellion, le *Dab* ou *Daub* (*Dhab* ou *Dab* Shaw) des Zibaniens, *Lacerta stellio* Lin., se fait remarquer, et par l'épaisseur de sa queue, et par les fortes épines dont elle est armée. Il passe pour être le plus grand ennemi du Céraste, qu'il tue, dit-on, à coups redoublés de sa queue. Toujours est-il que cette queue est l'arme du reptile, et qu'il s'en sert pour se défendre contre tout ce qui paraît en vouloir à son existence. Selon Bélon, ce sont ses excrémens qu'on employait autrefois comme cosmétique, sous le nom de *cordylea*, *crocodilea*, *stercus lacerti*. Quelques-uns pensent, et nous partageons cette opinion, que les excrémens qu'on employait ainsi, étaient plutôt ceux du reptile précédent, le Waran, que ceux du Stellion.

Le Stellion, le *Koscordylos* des Grecs modernes, a été figuré par Seba, par Tournefort, et, en dernier lieu, par Geoffroy St-Hilaire, dans l'ouvrage de la *Commission d'Egypte* (*Reptiles*, 11 pl. 3).

Les Arabes mangent aussi le Stellion.

« Quand on veut en manger, dit Léon, il le faut faire rôtir, et puis » le dépouiller de sa peau; car, étant ainsi accoutré, c'est une viande » assez délicate, du goût de la grenouille et de la même saveur. » Léon ajoute, sur le Dubb, comme *cas nouveau et étrange*, ceci que, *trois jours après qu'on l'a tué*, *si on l'approche du feu*, *on le verra mouvoir tout ainsi que si*, *à l'heure même*, *on lui faisait rendre les abois.* (*Op. cit.*, p. 307—308.)

Ophidiens.

Le Céraste ou la Vipère cornue, *Coluber cerastes* Lin., *Cerastes cornutus* Wagl., la Vipère à museau cornu, *Coluber ammodytes* Jacq. (*Vipera illirica* Aldrov.), *psammophis*, le *Psammophis lacertina*, le *Coluber hippocrepis*, *Periops hippocrepis* Wagl., le *Tropidonotus viperinus* et le *Tortrix scytale* Opp. Le Céraste et la Vipère à museau cornu sont les seuls de ces reptiles que l'homme ait à redouter. Nous consacrerons quelques lignes au premier, qui est infiniment plus multiplié que le second, et dont nous n'avons vu, jusqu'à ce jour, qu'un seul individu, celui que nous avons rapporté de notre voyage (1).

(1) Sans doute, il est fort curieux de rencontrer, au sud de l'Algérie, un reptile qui n'avait encore été signalé qu'en Dalmatie, en Hongrie et sur quelques autres points de l'Europe orientale.

Le Céraste est connu des Indigènes sous le nom de *Leffa* (1). C'est le serpent du Désert par excellence ; il le caractérise, en quelque sorte, parmi les ophidiens, comme l'Autruche parmi les oiseaux, et la Gazelle parmi les mammifères.

Le Céraste n'acquiert guère que de douze à quinze pouces de longueur. Il est toujours caché dans le sable, dont il emprunte, en quelque sorte, la couleur, et il n'en sort que la tête. Nicandre parle de cet *habitat* du Céraste, d'où il s'élance, dit-il, pour mordre les pieds des chevaux et des troupeaux. C'est ce que disent aussi les Indigènes ; ils disent encore, comme les anciens auteurs, que, dans cette position, le malin reptile agite ses cornes, qui simulent ainsi des insectes voltigeans, et que c'est un piège auquel les oiseaux viennent souvent se faire prendre. Voici, du reste, sur ce sujet, les paroles de Pline :

Quorum motu, dit Pline, parlant des cornes du reptile, *reliquo corpore occultato, sollicitent ad se aves*. (Lib. VIII, cap. 35.)

De tout temps, le Céraste a attiré l'attention des voyageurs par les appendices cornées dont nous venons de parler. Ces appendices, au nombre de deux, sont situées au-dessus des yeux et donnent, à la tête du reptile, un aspect tout particulier et qui rappelle celle de ces petits diablotins avec lesquels jouent les enfans. D'une part, la rotondité de la tête du Céraste, et, de l'autre, le cou grêle qui la suit, viennent ajouter encore à la ressemblance dont nous parlons.

Le Céraste, selon Pline, aurait souvent quatre cornes (*Cerasti corpore eminere corninula saepe quadrigemina*), mais nous soupçonnons qu'il se sera glissé ici une erreur d'observation, en ce sens qu'on pourrait avoir pris, pour deux cornes supplémentaires, à la mue du reptile, ou les nouvelles cornes qui se montrent, ou les anciennes qui se détachent.

Un fait moins contestable, c'est qu'on rencontre beaucoup de Cérastes sans cornes, et que ceux-ci sont même aussi nombreux que les autres, proportion qui nous porterait à croire que l'absence, ou la présence des cornes, chez le Céraste, tient à une différence de sexe. C'est même déjà une question toute tranchée pour les Arabes, qui vont encore plus loin, en assurant que les Cérastes cornés sont les femelles, et les non cornés, les mâles. Quelques recherches anatomiques seraient donc à faire ici.

Le Céraste est peut-être le reptile le plus anciennement mentionné par les historiens, mais la plus ancienne mention qui en soit faite, est, sans contredit, celle que nous trouvons dans la *Genèse*, où Jacob dit, en parlant de Dan :

« Dan sera un serpent dans sa manière d'agir ; il sera le Céraste dans » le sentier, mordant le pied du cheval pour faire tomber le cavalier » derrière sa monture. » (Cap. XLIX, v. 17.)

Est-ce du Céraste, ou de la Vipère à museau cornu, que veut parler Hérodote, lorsqu'il dit, dans sa description de la Libye, qu'on y trouve *des petits serpens qui ont chacun une corne ?* (*Melpomène*, liv. IV.)

Nous ajoutons que le Céraste est souvent figuré sur les monumens de l'antique Egypte, et nous en dirons autant de l'Aspic, *Coluber haje*

(1) Ils donnent le même nom à la Vipère du littoral, dans la province d'Oran. C'est l'*Echidna mauritanica*, dont la morsure est fort dangereuse. Ainsi, à notre connaissance, plusieurs personnes en sont mortes en moins de vingt-quatre heures.

Lin., cette Vipère avec laquelle Cléopâtre aurait mis fin à ses jours (1).

Il existe, quelque part (nous ne savons plus où) un ancien portrait du Céraste, intitulé, par son auteur : *Portrait de la Céraste*, et au-dessous duquel se lit le quatrain suivant :

« Ceste Cérasle a, comme deux cornettes,
» Dessus les yeux, et se passe de boire
» Plus que serpent qu'il est possible croire ;
» Remplies sont du poison telles bestes. »

Les premiers auteurs qui, dans nos temps modernes, ont parlé du Céraste comme existant dans le nord de l'Afrique, sont Léon l'Africain et Shaw, et nous rapporterons ici ce qu'ils en disent l'un et l'autre.

« L'Hydre, dit Léon, est un court serpent, menu de vers la queue et » la tête ; il est fort fréquent aux déserts de Lybie, et d'un âpre et » mortel venin, contre lequel ne se trouve aucun remède, sinon tailler » la partie du membre là où il est épars, avant qu'il vienne à discourir » partout le corps. » (*Op. cit*, liv. IX, p. 307.)

« Le plus dangereux de tous les serpens, dit Shaw, est le *Leffa*. Il a » rarement plus d'un pied de long, et son corps n'est pas tout-à-fait » aussi régulier que celui du *Zureike* (2). » (*Op. cit.*, t. 2, p. 325.)

Marmol parle aussi du Ceraste, mais, en cela, comme en beaucoup d'autres choses, il n'a fait que copier son prédécesseur, Léon l'Africain. (*Description générale de l'Afrique*, t. 1er, liv. 1. p. 63.)

Malgré la multiplicité du Céraste dans les Ziban, sa morsure y est pourtant assez rare. Ainsi, à El-Kantèra, l'une des plus grandes oasis de cette contrée, la dernière morsure de Céraste qui s'y fût présentée, à l'époque de notre passage, remontait à 1845. Quoi qu'on en dise et qu'on en ait écrit, le Ceraste, comme tous les autres reptiles venimeux, n'attaque l'homme que lorsqu'il en est surpris, et cette attaque, par conséquent, est moins une attaque proprement dite qu'une défense.

La morsure du Céraste est assez souvent mortelle pour l'homme. Le jour de notre arrivée à Biscara, on nous dit que l'avant-veille, le 25 avril, une femme en était morte à El-Amor, localité à peu de distance de de la première.

Dans tous les villages des Ziban, où nous nous sommes arrêtés, on nous a cité des habitans qui, à diverses époques, étaient morts par suite de morsures de Ceraste. M. le dr Warnier, alors qu'il était détaché, comme médecin, auprès de l'emir Ab-del-Kader, à Mascara, écrivait d'Oran, sous la date du 9 février 1839 :

« La Vipère cornue est très-commune dans les environs d'Aïn-Madhy. » Les froids prolongés l'engourdissent. Un soldat de l'émir eut l'impru- » dence d'en prendre un individu dans cet état : la chaleur le réveilla, » et il mordit le soldat, qui succomba deux heures après. »

---

(1) C'est un fait que la science pourrait, quelque peu, contester à l'histoire.

(2) Le Zureike n'est pas un ophidien, mais un saurien. Voir ce que nous en avons dit dans notre communication à l'Académie des Sciences, dans sa séance du 8 mai 1848, sous le titre suivant : SUR UN CALCIDIEN QUE L'AUTEUR SUPPOSE ÊTRE LE *Jaculus* DES ANCIENS, avec cette epigraphe :

Jaculi volucres.....
(LUCAIN, *De bell. civ.*)

On assure qu'il n'est pas rare de voir des chevaux et des chameaux succomber à la morsure du Céraste. Les chameaux sont très-exposés à cette morsure, lorsqu'ils voyagent, en caravane, dans l'intérieur de l'Afrique. Pour les en préserver, on leur enveloppe les pieds avec des morceaux de peau de mouton, et leurs conducteurs emploient aussi, pour eux-mêmes, ce même moyen de préservation. Cette pratique vient corroborer, en partie, les paroles de Strabon, lorsqu'il dit, parlant du pays des Massaesyliens :

« La multitude des reptiles oblige les laboureurs de ne travailler » qu'avec des bottines, et d'avoir le reste du corps couvert de peaux. » (*Géographie*, liv. XVII.)

Pour le Céraste, comme pour les autres reptiles venimeux, la rapidité de la mort chez les animaux qu'il tue, est en raison inverse du volume de ces mêmes animaux. Ainsi, un gros chien basset, du poids d'une trentaine de livres et de couleur noire, que j'avais fait mordre par un Céraste, succomba juste une demi-heure après cette morsure (1), tandis qu'une pie-grièche qu'on avait piquée avec un croc de Céraste, mourut en moins d'une minute, bien que ce croc eût été détaché de la tête du reptile depuis plusieurs jours déjà (2).

Le traitement employé contre la morsure du Céraste, par les Arabes, consiste principalement à inciser la morsure, à la sucer et à la brûler. Ces trois opérations successives sont très-convenables, mais leur application en pourrait être mieux entendue qu'elle ne l'est chez les Arabes. Les Beni-M'zab se bornent à inciser la morsure et à la recouvrir, ensuite, de l'intérieur du corps d'un jeune chien Cette application se maintient durant vingt-quatre heures. Assez généralement, quand les Indigènes parviennent à tuer le reptile qui a mordu, ils en écrasent la tête, qu'ils appliquent, ainsi écrasée, sur la morsure. On comprend de suite les inconvenients auxquels expose une pareille pratique, par suite de l'absorption, qui pourrait avoir lieu, du venin alors mélangé avec la tête écrasée du reptile.

Les Arabes disent que le corps desséché du Céraste est un poison.

---

(1) Cette expérience eut lieu le 8 novembre 1847, avec un céraste que nous avions rapporté des Ziban. Les détails qui s'y rattachent pouvant intéresser quelques lecteurs, nous les rapporterons succinctement.

Il est une heure moins cinq minutes. — L'animal est mordu successivement à la partie interne de la cuisse droite et à la partie externe de la cuisse gauche : il tombe aussitôt sur le flanc.

Une heure cinq minutes. — Assoupissement, dilatation de la pupille, perte totale de la vision, lenteur de la respiration, prostration complète ; insensibilité générale, constatée par les piqûres les plus profondes. On observe en même temps que la conjonctive est fortement injectée, et que la gueule et la verge sont humides.

Une heure vingt minutes. — Respiration fréquente, petite, courte. Les extrémités s'étendent et restent absolument immobiles ; le cou s'allonge, se renverse et se raidit ; l'assoupissement se continue et paraît plus profond. Peu après, respiration précipitée, courte. Les membres mordus sont très-raides et infiltrés de sang, surtout le membre droit, où la morsure avait été plus profonde que celle faite dans le membre opposé.

Une heure vingt-cinq minutes. — L'animal pousse sa dernière expiration, et les extrémités, jusqu'alors très-tendues, se relâchent tout-à-coup.

(2) Cette expérience, que nous avons déjà rapportée dans notre *Histoire des épidémies du nord de l'Afrique*, est due à M. le docteur Panier.

Tout le monde sait, d'un autre côté, que cette Vipère, comme celle d'Europe, entrait, en assez grande proportion, dans la célèbre thériaque, qui, dans le nombre des merveilleuses propriétés qu'on lui attribuait, était celle de neutraliser les poisons.

Batraciens.

Un Buffo, plusieurs *Rana*, entr'autres la *Viridis*, *Rana esculenta* Lin. Cette dernière, la *Rana viridis*, se rencontre aussi sur les autres points de l'Algérie. Elle détermine, chez les personnes qui en mangent pendant les chaleurs de l'été, une irritation, des plus intenses, des voies urinaires. Cette irritation s'accompagne souvent d'un écoulement, plus ou moins abondant, fourni par le canal de l'urètre. Ces accidens ont été observés parmi nos troupes, à Biscara, à Sétif et sur d'autres points de la province de Constantine, ainsi qu'à Daya, à Zebdou et autres lieux de la province d'Oran. Les cas en furent assez nombreux dans le 1er régiment de la légion étrangère, en garnison dans cette dernière province, pour y motiver un ordre du jour qui interdisait aux soldats, de manger des grenouilles. Pour plus de détails sur ce sujet, voir l'article que nous lui avons consacré sous le titre suivant:

Sur des uréthrites observées dans la province de Constantine en **1840.** *(Gazette médicale de Paris* du 13 février 1830, n° 7; — *Œuvres complètes d'Hippocrate*, traduction nouvelle, par E. Littré, t. III, p. 13-14.)

Poissons.

L'Anguille (*Anguilla*) et le Barbot (*Barbus*), les deux seuls poissons qu'on trouve dans les cours d'eau du littoral, se retrouvent aussi dans ceux des Ziban. De plus, on rencontre dans ceux-ci, mais notamment dans les amas d'eau douce, comme aussi dans les eaux artésiennes, une petite Perche, la *Perca Guyonii* Heck., qui était encore nouvelle pour la science à l'époque de notre voyage. Cependant, elle avait déjà été signalée par Shaw, comme existant dans l'*Aïn-el-Houte* (source du poisson), ainsi que dans les sources de Gagsa (*Capsa*) et de Tozer.

« L'Aïn-el-Houte, dit Shaw; l'Aïn-el-Houte et les sources de Gagsa et » de Tozer nourrissent un grand nombre de petits poissons qui appro» chent du Mulet et de la Perche, et qui se digèrent facilement. » (*Op. cit.*, t. 1er, p. 299.)

Les indigènes ne connaissent cette petite Perche que sous le nom d'*el-Houte*, qui est le nom générique du poisson en arabe.

La *Perca Guyonii* se trouve dans toutes les eaux souterraines du nord de l'Afrique, au sud du Tell, ainsi que dans toutes les eaux stagnantes ou courantes qui en proviennent. Très-vraissemblablement, c'est ce même poisson qu'on retrouve dans les eaux souterraines ou artésiennes de l'Égypte, et dont parle M. Ayme, gouverneur des oasis de cette contrée. Ce fonctionnaire, après avoir émis l'opinion qu'il existe, dans les oasis de l'Égypte, des cours d'eau souterrains, ajoute :

« Un fait matériel qui me fortifie le plus dans mon opinion, sur » l'existence d'un cours d'eau souterrain, c'est que j'ai nettoyé, » jusqu'à la profondeur de trois cent vingt-cinq pieds, une source qui » me donne du poisson pour ma table.» (Lettre de M. Ayme, gouverneur des oasis de l'Égypte, lue à la Société d'encouragement de Paris, dans sa séance du 12 septembre 1838.)

Quelqu'un l'a déjà remarqué avant nous, l'existence d'un poisson dans des eaux souterraines, n'est pas un fait nouveau. Et, en effet,

Ctésias, qui écrivait quatre siècles avant notre ère, dit, dans son histoire de l'Inde :

« Dans le pays nommé *Métadrida*, il y a une fontaine, à une petite » distance de la mer, dont le flux est si violent au milieu de la nuit, » qu'il pousse alors, sur terre, une grande quantité de poissons. » (*Histoire de l'Inde*, ch. XXXIII, VI, p. 349, de l'Hérodote de Larcher. Paris, 1802.)

Les Zibaniens, de même que les habitants des autres oasis du nord de l'Afrique, préconisent la petite Perche dont nous parlons, comme un aliment salutaire dans les maladies de poitrine. A cet effet, on la fait bouillir avec de l'orge; on y ajoute de l'huile, et on en use ainsi, tous les matins, pendant trois jours. Sous le point de vue alimentaire seulement, ce serait une assez faible ressource, à raison de son petit volume.

Mollusques.

Quelques *Helix*, entr'autres l'*Helix candidissima*.

Le *Belimus decollatus*, qui existe également sur les autres points de l'Algérie.

Une très-petite *Paludina*, qu'on retrouve dans toutes les eaux des autres contrées du nord de l'Afrique, notamment dans les eaux thermales.

Le *Melanopsis Laevigata* Lam., connu des Zibaniens sous le nom de *Babouche*. Ce mollusque est très-multiplié dans toutes les eaux des Ziban, notamment dans les eaux courantes, telles que celles de Tolga et de Bouchagroun. Nous l'avons trouvé aussi, en grand nombre, dans l'étang de Farfar.

Annélides.

Nous mentionnerons seulement la Sangsue officinale, *Hirudo officinalis*, et la Sangsue dite de cheval, *Hœmopis sanguisuga* Moq-Tad., qui, toutes deux, se rencontrent également sur les autres points du nord de l'Afrique. La dernière exigerait des détails pour lesquels nous renvoyons à ce que nous en avons dit, à différentes époques, sous le nom d'*Hœmopis vorax*. (*Journal des Connaissances médico-chirurgicales*, octobre 1838. — *Gazette médicale de Paris*, aussi octobre 1838, n° 42 — *Bulletin des comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 4ᵉ trim. 1841. p. 785 et 1155, et 3ᵉ trim. 1843, p. 424-426.)

Crustacées.

Nous nous bornons à nommer le *Telphusa fluviatilis*, qui se rencontre sur le bord des ruisseaux et dans tous les lieux humides. Ce mollusque a attiré l'attention des anciens Africains, qui l'ont figuré sur leurs monumens, notamment sur leurs pierres tumulaires.

Arachnides.

Scorpions.

Le Scorpion des Ziban, *Buthus supertus* Lucas, l'*Acrab* des Indigènes, nom générique des différens Scorpions chez eux.

Le *Buthus supertus* ne se rencontre pas seulement dans les Ziban, mais encore dans les différentes contrées sablonneuses au sud du Tell, et de l'est à l'ouest de tout le nord de l'Afrique. De là, il s'étend, à une distance indéterminée, dans l'intérieur de ce continent. Sa taille

mesure jusqu'à dix centimètres et plus encore. D'un côté, les accidens dont sa piqûre est suivie, et, de l'autre, sa grande multiplicité, en font un véritable fléau pour les contrées où il se trouve. Aussi, peut-on admettre comme vraisemblable ce que Pline dit d'une peuplade du Désert, laquelle se serait éloignée de ses foyers, chassée par le Scorpion et la Solpuge. Mais rapportons, sur ce sujet, les propres paroles du naturaliste romain.

« En deçà des Ethiopiens Cynamolges, dit Pline, est un vaste Désert » habité autrefois par une nation qui en fut expulsée par les Scorpions » et les Solpuges. » (*Op. cit.*, lib. VIII, cap. 29.)

Il paraîtrait que la vieille *Tuggurth*, qu'on retrouve aujourd'hui près des palmiers de *Nezla*, aurait été abandonnée de même, par suite des Scorpions, sans nombre, qui l'infestaient. C'est, du moins, ce qui résulterait d'une légende arabe rapportée par un voyageur, qui ne la croit pas fabuleuse. *Cette fois*, dit ce voyageur, *la légende ne paraît pas fabuleuse*, et, cette opinion, il la fonde sur ce qu'il a vu lui-même, sur l'emplacement de la vieille *Tuggurth*.

« J'ai vu, dit ce voyageur, travailler la terre sur l'emplacement de » cette ville antique : presqu'à chaque coup de houe, le laboureur » ramenait des Scorpions à la surface. » Il ajoute que ces insectes étaient engourdis, ce qui tenait, comme il le fait remarquer, à ce qu'on était alors dans la saison de l'hiver. (*Puits artésiens des oasis méridionales de l'Algérie*, pag. 37.)

Contrairement au Scorpion de la côte (*Scorpio occitanus*, *Buthus occitanus* Lucas), qui se rencontre sous les pierres des campagnes, celui des Ziban se trouve particulièrement au sein même des habitations (1). Les plafonds en recèlent toujours un grand nombre, à raison de leur construction en bois de palmier et en roseaux, genre de construction qui offre des coins et recoins multipliés propres à établir la demeure de l'insecte.

Les différens voyageurs qui ont mentionné le Scorpion du Désert du nord de l'Afrique, parlent, tous, de la léthalité de sa piqûre.

« Il naît, dans les maisons de Biscara, dit Léon l'Africain, tant de » Scorpions et de si venimeux, qu'on en meurt sitôt qu'on en est » piqué, ce qui fait que les habitans vont demeurer tout l'été dans » les villages, et qu'ils n'en reviennent qu'au mois de novembre. » (*Op. cit.*, chapitre intitulé : *De la Numidie*, liv. VII.)

« Mais les Scorpions du Zaab, dit Shaw, et de presque toutes les au- » tres parties du Sahara, sont non-seulement plus gros et plus noirs, » mais leur venin est aussi beaucoup plus fort, plus violent et cause » souvent la mort (2). » (*Op. cit.*, p. 334.)

(1) Pendant la halte que nous fîmes à Lichana, nous voulûmes nous procurer quelques Scorpions, mais on nous dit qu'on ne pourrait nous en trouver, parce que la saison n'était pas encore assez avancée (7 mai). Toutefois, ayant promis une prime pour chaque Scorpion qu'on nous apporterait, nous fûmes bientôt obligés de les refuser, tant il nous en arrivait, et tous ne provenaient, pourtant, que de deux ou trois habitations au plus.

(2) Shaw venait de parler des Scorpions du Tell et de la côte, qui, en effet, ne produisent jamais la mort chez l'homme. Voir ce que nous en avons dit dans notre communication à l'Académie des Sciences, dans sa séance du 31 janvier 1842. (*Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, 1er trim. 1842, p. 282.)

Vraisemblablement, c'est au *Buthus supertus* que se rapportent ces paroles du médecin arabe Abd-Allatif, dans sa relation de l'Egypte :

« On trouve, en abondance, à Kous, des Scorpions dont la piqûre est » souvent mortelle. » (*Relation de l'Egypte*, traduction de Sylvestre de Sacy, chapitre 1er, p. 6.)

Elle s'observe particulièrement l'été, et alors surtout que souffle le chily. C'est alors aussi que les Scorpions sortent, de toutes parts, de leur retraite. Leur piqûre paraît avoir plus de gravité dans cette saison que dans l'hiver : tous les Arabes sont d'accord sur ce point. Sans doute, il est inutile de rappeler que, l'hiver, l'insecte est engourdi par le froid, et qu'il ne pique alors que lorsqu'il est brusquement surpris.

Sa piqûre est, en effet, assez souvent mortelle, et il se passe peu d'années, dans un village des Ziban, sans que sa population n'ait à enregistrer quelque mort par des piqûres de Scorpion.

Dans presque tous les villages que nous traversâmes, pendant notre séjour dans les Ziban, il y avait eu, l'été d'avant, celui de 1846, un plus ou moins grand nombre de décès par pipûre de Scorpion. Ainsi, on en comptait sept à El-Kantara, huit à Biscara, trois à Tolga. En la même année, 1846, il y en aurait eu de cinquante à soixante dans la petite souveraineté de Tuggurth, d'après une lettre du chef de ce pays, Ben-Djellah, au commandant supérieur de Biscara, feu de St-Germain. Par cette même lettre, le souverain de Tuggurth demandait qu'un de nos médecins lui fût envoyé pour traiter, dans son pays, les piqûres de Scorpion (1).

Plus tard, en 1848, le chef de l'oasis de Sidi-Okba (qui rentre dans le cercle de nos possessions) annonçait, à notre commandant supérieur de Biscara, que plusieurs de ses administrés venaient de succomber à des piqûres de Scorpion, et il demandait en même temps qu'un médecin fût envoyé sur les lieux, ce qui fut fait (2). Nos connaissances sur les effets de la piqûre du Sorpion en général, sont encore si peu avancées aujourd'hui, que des faits particuliers sur la léthalité de celle du Scorpion dont nous parlons, ne seraient pas ici hors de propos, ce qui nous engage à en rapporter quelques-uns.

Un Indigène, de la secte des Aïssaoua (3), est piqué deux fois de suite à la tête, par un Scorpion qu'il avait mis sous sa *chichia* (bonnet de laine rouge, en usage chez les Musulmans) : cinq heures après, il était mort.

Un autre Indigène, de la même secte, nommé Mahommed, est piqué deux ou trois fois à l'abdomen, par un Scorpion qu'il avait placé entre cette partie et sa ceinture : il mourut neuf heures après. Cet homme était de Sfax.

---

(1) Au lieu d'un médecin, on lui envoya une instruction pour le traitement des malades, instruction qui fut rédigée par l'officier de santé alors chargé du service médical de Biscara.

(2) Le médecin envoyé fut M. Giard.

(3) Aïssaoua, pluriel d'Aïssaoui, nom d'une secte religieuse très-répandue chez les Musulmans de tous les pays. Sous l'influence d'une certaine musique, et de certains chants, les individus qui en font partie tombent dans une sorte de somnambulisme pendant lequel ils se livrent à une foule d'actes plus ou moins bizarres. Ainsi, ils mangent des scorpions (à cet effet, ils les saisissent par le dernier anneau de la queue, ce qui les met à l'abri de leurs piqûres), brisent du verre dans la bouche et l'avalent, tiennent entre les dents du fer rougi à blanc, marchent sur des charbons ardens, se traversent la joue et les membres avec des broches de fer, etc., etc.

Ces deux cas se sont présentés à Sousse, régence de Tunis, le 18 octobre 1845, et ont eu pour témoins le Consul français dans cette localité, alors M. Pellissier (1), les Sœurs françaises qui s'y trouvent, ainsi que M. Bonaldi, officier supérieur dans les troupes du bey de Tunis. Ce fut chez cet officier que mourut Mohammed, lequel était à son service.

En la même année, 1845, un autre cas de mort par piqûre de Scorpion, eut encore lieu à Sousse. Celui-ci fut fourni par le fils de l'Israélite Mahalouf, enfant de quatre ans, qui reçut les soins empressés des Sœurs françaises de la localité. Cet enfant, qui avait été piqué à la main, mourut huit heures après (2).

Un jeune Maure est piqué par un Scorpion à la partie externe du pied. C'était à Tunis, dans une soirée du mois d'août : le lendemain matin, le malade était mort.

Encore à Tunis, un Musulman, d'un âge mûr, était dans une mosquée comme on venait d'y apercevoir un Scorpion. Ce Scorpion, il s'oppose à ce qu'on le tue (il appartenait à la secte des Aïssaoua); il cherche aussitôt à s'en emparer; il le saisit et le met sous sa chichia : quelques instants après, comme il fléchissait le genou pour faire une génuflexion, il tombe sans mouvement et sans vie.

Dans la même ville, un Scorpion s'était introduit dans les cheveux d'une jeune Israélite, comme elle venait de se couvrir la tête pour se coucher : bientôt après, elle se sent piquer au cuir chevelu, et, pendant qu'elle cherchait à se débarrasser de ce qui l'avait piquée, elle reçoit de nouveau, coup sur coup, deux autres piqûres. Les plus graves accidents ne tardèrent pas à apparaître; ils se terminèrent par la mort, douze heures après.

Nous tenons ces trois derniers faits d'un médecin du pays, M. le dr Lumbroso, médecin de S. A. le bey de Tunis, et qui donna des soins au dernier malade, la jeune israélite.

Une femme indigène, d'une oasis voisine de celle de Biscara, est piquée au pied par un Scorpion : six heures après, elle était morte. Ceci se passait en 1847, et nous tenons le fait de l'officier chargé de la direction des affaires arabes du cercle de Biscara, M. Dubosquet. Cet officier en fut, en quelque sorte, témoin, car, se trouvant alors sur les lieux, il put, en raison de sa position obtenir à cet égard tous les renseignements désirables.

Aux quelques faits que nous venons de rapporter, nous pourrions en ajouter plusieurs autres, mais nous nous bornons à ceux-là, qui nous ont paru ne rien laisser à désirer sous le rapport de l'authenticité.

Les premiers accidens produits par la piqûre du *Buthus supertus*, comme ceux produits par les autres Scorpions susceptibles de donner la mort à l'homme (3), consistent en des vomissements, des déjec-

(1) Membre de la Commission scientifique d'Algérie, auteur de plusieurs ouvrages importans sur l'Afrique du nord.

(2) Ces trois faits, dont nous avions d'abord eu connaissance par M. le consul Pellissier, aujourd'hui consul général à Tripoli de Barbarie, nous furent ensuite confirmés sur les lieux, dans un voyage que nous y fîmes au printemps de 1850.

(3) On peut considérer comme tels le grand Scorpion d'Afrique, celui de Ste-Lucie, aux Antilles, et, en un mot, tous les Scorpions de grande taille.

La piqûre du dernier est assez souvent mortelle, ainsi qu'il résulte du témoignage de toutes les notabilités du pays. Le dr Cassan, qui y a exercé la médecine pendant plusieurs années, affirme, de son côté, que ce Scorpion peut donner la mort en assez peu de temps. (*Mémoires de la Société médicale d'émulation de Paris*, t. v., p. 130.)

tions alvines, des défaillances et en une grande prostration, et c'est ce qui a été observé par toutes les personnes qui ont eu occasion de voir des piqûres de Scorpion, entr'autres par M. le consul Pélissier, cité plus haut, sur une Israélite qui venait d'être piquée à la jambe. C'est aussi ce que nous avons observé de notre côté, pendant notre séjour à Ste-Lucie, Antilles, en 1816. Ainsi, une négresse près de laquelle nous passions, au moment où elle venait d'être piquée par le Scorpion de cette île, s'affaissa aussitôt sur elle-même, en vomissant et en laissant échapper des déjections abondantes. Elle avait été piquée étant debout, et comme elle donnait son coup de houe dans le sillon qu'elle creusait avec ses compagnes, dans un champ destiné à recevoir des cannes à sucre.

Malgré les observations que nous venons de rapporter sur la léthalité de la piqûre du Scorpion du Sahara algérien, et ce que nous avons dit pour les corroborer encore, il s'en faut pourtant beaucoup que cette piqûre ait toujours des suites fâcheuses. Loin de là : le plus souvent, les accidens qu'elle détermine, si graves qu'ils soient d'abord, se dissipent naturellement dans l'espace de vingt-quatre à quarante-huit heures. Ainsi, pour ne citer ici qu'une localité, à Sousse, où se sont présentés trois des cas de mort que nous avons rapportés, à Sousse, dis-je, l'année dernière, 1851, sur quatre individus qui furent piqués par des Scorpions, aucun ne mourut. Ces quatre individus, sur lesquels nous possédons des détails précis, ont été soignés par la Sœur Joséphine, l'une des Sœurs françaises de Sousse, dont nous avons déjà parlé.

D'après ce que nous venons de dire du danger, pour l'homme, de la piqûre du *Buthus supertus*, nous pourrions nous dispenser d'ajouter qu'il est plus grand encore pour les animaux d'un volume moindre que celui de l'homme ; car ce danger, comme celui de la morsure des reptiles en général, est en raison du petit volume de l'animal piqué, mammifère ou volatile. Ainsi, d'un rossignol et d'un goëland qui furent piqués par un Scorpion, le premier mourut en moins d'une minute, tandis que le second vécut encore deux heures, et ainsi pareillement, d'un cabiais et d'un chien, qui furent soumis à des piqûres semblables, le premier succomba au bout de douze minutes, tandis que le second en vécut encore cinquante.

Pour les détails de ces expériences, nous renvoyons à notre communication à l'Académie des Sciences, dans sa séance du 7 janvier 1852, intitulée : *Observations de piqûres de Scorpions sur l'homme, suivies d'expériences de piqûres semblables sur divers animaux, volatiles et mammifères.*

Les Scorpions, à raison du danger de leur piqûre, ont attiré l'attention dès la plus haute antiquité. Pour ne parler que de ceux de l'Afrique, nous dirons que Strabon parle des Scorpions, de diverses sortes, dont était infesté le pays des Massæsyliens, et des moyens dont ceux-ci se servaient pour s'en garantir. Ces moyens, disons-le de suite, consistaient à frotter d'ail les pieds de leurs lits, et à les entourer ensuite d'épines de Palinure. (*Op. cit.*, liv. XVII.)

Une autre indication des Scorpions d'Afrique, et qui nous paraît s'appliquer spécialement à celui dont nous parlons, à raison des contrées où ils existaient, se trouve dans ces paroles de Lucain, racontant la marche de l'expédition de Caton, à travers les sables du nord de l'Afrique :

« Qui croirait, à voir le Scorpion, qu'il ait la force de donner une » mort si précipitée ? » (*La Pharsale*, liv. IX.)

Nous ajoutons que le Scorpion dont nous parlons, a été figuré par les anciens romains du nord de l'Afrique. Ainsi, lors de notre passage à Sousse (régence de Tunis), en 1850, nous avons vu, au doigt du frère de M. le d[r] Lumbroso, une pierre gravée qu'on y avait trouvée récemment, et qui représentait, dans ses plus petits détails, le *Buthus supertus*. Cette pierre, vraisemblablement, avait été gravée sur les lieux : on peut le supposer à raison de la grande quantité de Scorpions qu'on y trouve.

Les Indigènes traitent généralement les piqûres de Scorpion en les scarifiant et en les cautérisant. Ces opérations sont précédées d'une ligature au-dessus de la piqûre, lorsque celle-ci a lieu sur un membre ; après quoi, assez souvent, ils la recouvrent d'huile d'olive, avec l'insecte écrasé, lorsqu'ils sont parvenus à le saisir. Nous remarquons que cette application de l'insecte sur la partie piquée, comme moyen curatif, se trouve préconisée dans ces vers d'un poëte ancien :

Et cum vulnus atrox incessit scorpius ardens
Continuò capitur, tunc dignâ code retusus,
Vulneribusque aptus, fertur revocare venenum.
P. S. Sammonicus.

M. le d[r] Lumbroso, cité plus haut, a vu employer comme tel, dans le Désert tunisien, alors qu'il y était à la suite du Bey du camp, un singulier moyen. Ce moyen, que lui vantaient beaucoup les Arabes, et qui lui a paru efficace, consistait à introduire dans l'anus, aussitôt après la piqûre, un linge, sous forme de tampon, imbibé d'huile d'olive.

Nous achevons ce qui nous reste à dire du *Buthus supertus* en faisant remarquer que c'est à ce même Scorpion que doivent être rapportées et les expériences de Rédi, faites en Italie, et les observations de Mallet de la Brossière, recueillies à Tunis. Ces observations eurent lieu sur deux personnes qui éprouvèrent des accidens très-graves par suite de la piqûre du Scorpion dont nous parlons. L'une des deux, qui était un Israélite, avait été piquée au pouce d'une main : dix heures après, elle avait le bras aussi gros que la cuisse. (*Mémoires de la Société royale de Médecine*, années 1777 et 1778, p. 315.)

Orthoptères.

Acridites.

Deux espèces d'acridites, l'*Acridium peregrinum* et l'*Œdipoda cruciata* se voient assez souvent dans les Ziban, mais surtout le dernier, qui y descend des hauts plateaux, où il peut être considéré comme étant indigène. Quant au premier, qui n'apparait guère plus souvent dans les Ziban que sur le littoral et les hauts plateaux, il serait difficile d'en assigner la patrie. A notre connaissance, il n'a été vu sur aucun point du nord de l'Afrique, depuis la dernière invasion qu'il y a faite en 1845, et qui a coïncidé avec celle de l'*Œdipoda cruciata*. Cette commune invasion des deux acridites a permis de les étudier, l'un et l'autre, sous différens rapports, et il résulte de nos études particulières à cet égard :

1° Que l'*Acridium* et l'*Œdipoda* subissent, tous deux, cinq mues, non compris la pellicule dont se dépouille la larve en sortant de l'œuf, et que nous avons désignée, ailleurs, sous le nom de pellicule ou membrane fœtale ;

2° Que la ponte de l'*Acridium* éclot l'année même de cette ponte, tandis que celle de l'*Ædipoda* n'éclot que l'année suivante, et, par conséquent, après avoir passé tout l'hiver en terre ;

3° Que la première espèce s'attaque aux végétaux les plus tendres, et de là, sans doute, son apparition au printemps, tandis que la seconde espèce, au contraire, s'attaque aux corps les plus durs, soit végétaux (l'orge et le froment sur pied, l'écorce des arbres, etc.), soit animaux (tissus de soie, étoffes de laine, cuir, etc.), et de là, sans doute aussi, son apparition en été, alors que, déjà, toute la campagne est desséchée, brûlée ;

4° Enfin, que les deux espèces, à l'état de larve, ne s'alimentent que de verdure, et que, toutes deux aussi, sous cette forme, font beaucoup plus de ravages que lorsqu'elles sont à l'état parfait. Pour plus de détails sur ces deux acridites, nous renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs. — (*Bulletin des Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, 2ᵉ trim. 1845, p. 1499-1500 ; 4ᵉ trim., même année, p. 1107-1110, 2ᵉ trim. 1846, p. 681 ; — *Tableau de la situation des établissemens français de l'Algérie, de* 1845 *à* 1846, ouvrage publié par le Ministre de la guerre, p. 225-256. Paris, 1846, in-4°.)

Hetrodes.

L'*Hetrodes Guyonii* Serville, le *Bou-Aziz* (le Père du Chéri) des Arabes. Cet insecte est assez rare, mais cette rareté pourrait tenir à ce que l'insecte ne se montre que la nuit. Alors, et de temps en temps, il fait entendre un petit cri. Selon quelques indigènes, ce serait le mâle seulement qui pousserait ce cri.

Nos soldats, qui ont aperçu, dans la province d'Oran, l'insecte dont nous parlons, l'ont baptisé du nom de *Grand cordon* (de la légion-d'honneur), à cause de la bande rouge de corail qui en orne le bas du corselet. Il a été figuré dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, ouvrage publié par le Ministère de la guerre, *Orthoptères*, pl. 11, fig. 1.

Hyménoptères.

Mutilles.

Le *Mutilla Guyonii* Lucas. Ce mutille, que nous avons rapporté de notre voyage, est commun dans tous les villages des Ziban, et les habitans en sont assez souvent piqués. On dit que l'insecte pique en poussant un cri. Cette piqûre n'est pas moins douloureuse que celle du scorpion, qui est très-vive, ainsi que nous en avons déjà eu occasion de le dire ; elle est également suivie, comme celle-ci, de l'engourdissement de la partie piquée.

C'est au mutille en général, mutille dont les espèces sont assez nombreuses en Algérie, que les Arabes paraissent donner le nom de *Bou-lekaz* (1), qui veut dire le père de la piqûre (qui pique par excellence). On lui donne, à Téniet-el-Haâd, le nom de *Bou-Kebour*, qui veut dire le père de la tombe, de ce que, pour guérir de sa piqûre, on enterre le malade jusqu'au cou. Cette piqûre, du reste, passe pour être très-dangereuse ; il n'y a qu'une voix, à cet égard, parmi tous les Indigènes.

(1) Il y a parmi les Arabes, une grande divergence d'opinion sur l'animal auquel ils donnent le nom de *Bou-lekaz*. Ainsi, on nous a envoyé de Téniet-el-Haâd, sous la dénomination de *Bou-lekaz*, un petit amphysbène, l'*Amphysbœna elegans* Gervais, *Trogonophis Wiegmanni*.

Voici, de son côté, ce qu'en dit Shaw, après avoir parlé de la piqûre du scorpion du Désert

« La morsure du *Boo-la-Kaz* n'est pas moins dangereuse. On compte » qu'il meurt, dans le pays où il se trouve, de vingt à trente personnes » par an, tant de sa morsure que de celle du Leffa (*Céraste*). » » (*Op. cit.*, t. 1er, p. 335.)

Le même voyageur pense que le *Bou-lekaz* pourrait être le *Rhax* qu'Elien, dans son *Histoire des animaux* (liv. III, chap. 136), fait figurer au nombre des insectes de l'Afrique.

Le traitement employé contre la piqûre du *Bou-lekaz*, consiste à mettre le patient dans une fosse qu'on a préalablement chauffée, comme pour y faire cuire du pain. Ainsi placé, le patient est recouvert de toute la terre qu'on a retirée de la fosse. Après quoi, un grand feu est allumé autour de cette fosse, où on laisse le patient vingt-quatre heures. Durant ce laps de temps, il transpire abondamment, et c'est à cette transpiration qu'on attribue sa guérison.

Les Arabes donnent, au traitement dont nous venons de parler, un nom très-énergique ; ils l'appellent *se faire cuire*.

Un officier de santé employé dans l'intérieur, M. le dr Puech, que nous avions prié de prendre des renseignemens sur le *Bou-lekaz*, nous écrivait de Boghar, sous la date du 31 décembre 1848 :

« Les Arabes de ce pays prétendent que la piqûre en est mortelle. » J'en ai vu un qui m'assurait en avoir été piqué. Selon lui, les principaux accidens qu'il aurait éprouvés, auraient consisté en des frissons » d'une violence extrême. Il fut soumis au traitement usité, en pareil cas, » dans toute l'Algérie. Ainsi, on l'enterra complètement, hormis la tête, » et on le soumit ensuite à une très-haute température, au moyen d'un » grand feu allumé sur la fosse où il était enterré (1). »

Sans doute, c'est à la phalange de Pline, *phalangium*, dont il distingue plusieurs espèces (2), qu'on doit rapporter nos différens mutilles, et peut-être que celui dont nous parlons, pourrait bien être, à raison des contrées où il se trouve, cet insecte ainsi mentionné par Lucain, sous le nom de *Solpuga* (3), dans sa *Pharsale*, liv. IX :

Quis calcare tuas metuat
Solpuga latebras ?

(Qui craindrait de fouler le sable où se tient caché l'imperceptible solpuge ?)

Nous serions assez disposé à croire que c'est à un mutille, non à une

---

(1) Deux officiers employés dans la direction des Affaires arabes, MM. Delort et Margueritte, nous ont donné aussi d'utiles renseignemens sur le *Bou-lekaz*, et nous les prions d'en recevoir ici nos remercîmens empressés.

(2) Pline dit que la phalange se divise en *plusieurs espèces* ; que l'une de ces espèces ressemble à une fourmi, mais qu'elle est beaucoup plus grosse ; qu'elle réunit à une tête rousse un corps noir semé de taches blanches, et que ses piqûres sont plus douloureuses que celles de la guêpe. Pline dit encore, au sujet de cette phalange, qu'elle vit autour des moulins et des fours, et qu'on guérit de sa piqûre en faisant voir au malade une autre phalange, de la même espèce. Pline, sans doute, veut parler ici du *Mutilla europoea*, qui est assez commun dans les jardins d'Alger.

(3) Les naturalistes modernes ont cru reconnaître la solpuge des anciens dans la Galéode.

Le mot *solpuga* se retrouve, dans les auteurs, sous ces trois autres formes : *Solipuga*, *Solifuga* et *Solipunga*.

arachnide (*Théridion marmignatte*), qu'on donne en Corse les noms de *Marmignatte* ou *Marmignato* (1), de *Ragno* et d'*Innafantato*, du moins est-ce un mutille, le *Mutilla europoea* Lin., qui, dans le temps, nous a été envoyé de différens points de la Corse, où nous avions demandé des Marmignattes (2). Et ce qui tendrait encore à nous reporter à cette opinion, c'est que le traitement auquel on soumet, en Corse, les individus piqués par la Marmignatte, diffère peu de celui dont nous venons de parler au sujet du *Bou-lekaz*. Et, en effet, ce traitement consiste à placer le malade, *tout entier*, dans un four qui a été chauffé comme pour y cuire du pain, et dans lequel on laisse le malade pendant plus ou moins de temps, selon la gravité des accidens. Nous ajoutons qu'il nous a été assuré, par des médecins et d'autres personnes du pays, qu'il n'était pas sans exemple que des malheureux, qui n'avaient pas été retirés assez à temps du four, eussent péri victimes de cette singulière médication.

Abeilles (Vespa).

Les Zibaniens tirent parti de leurs abeilles, et leur récolte de miel est même assez considérable. A cette occasion, nous rappelons que Pline dit que, « dans la Gétulie *qui fait partie de la Mauritanie*, les abeilles font des rayons de miel dont les uns sont vénéneux tout entiers, tandis que les autres ne le sont qu'en partie. » (*Lib.* XXI, *cap.* 43). Sur quoi, nous remarquerons qu'aucun fait de cette nature n'est parvenu à notre connaissance pendant notre séjour dans les Ziban, ni par suite des renseignemens que, depuis notre retour, nous y avons fait prendre à cet égard.

Lépidoptères.

Phalènes.

Nous nous bornons à mentionner l'*Œcocecis Guyonella* Guénée, espèce nouvelle et remarquable par la galle qu'elle forme pour sa reproduction : c'est le seul exemple, jusqu'à présent, de ce mode de reproduction dans le grand ordre naturel des *Lépidoptères* (*Lepidoptera*). Le phalène dont nous parlons est connu, des Arabes, sous le nom de *Faracho*. Sa galle se rencontre, en grand nombre, sur le *Limoniastrum Guyonianum*. Cette galle, que nous avions recueillie, avec la plante qui la supporte, au mois de mai, nous donna l'insecte parfait à Alger, au mois de novembre.

Diptères.

Mouches (Musca).

Pendant tout notre séjour dans les Ziban, nous fûmes très-tourmentés par la mouche domestique, qui nous pénétrait partout, et dans les yeux, et dans les narines, et dans les oreilles, et dans la bouche. Il est difficile de ne pas en avaler quelques-unes lorsqu'on prend des alimens liquides, telle que la soupe. C'est dire assez que c'est un fléau pour le pays. On ne peut s'y soustraire qu'en se tenant dans l'obscurité. Il cesse avec les grandes chaleurs, qui font aussi disparaître les puces, autre fléau du pays, et qui n'est pas moins grand.

(1) Quelques-uns prononcent *malmignatte*, *malmignatto*.

(2) C'est ce que nous mandions à un membre de l'Institut, M. le baron de Walchenaëre, sous la date du 20 mars 1842. On connait les beaux travaux de M. Walchenaëre sur les *Arachnides*.

Le *Stomoxis calcitrans* Fab., dont la piqûre est si vive, est aussi très-multiplié dans les Ziban; il nous y a paru plus insupportable encore que sur le littoral et dans le Tell.

Nous terminons ce que nous avions à dire sur l'histoire naturelle des Ziban, en faisant remarquer qu'à latitude égale, avec pareille altitude du sol, on retrouve, en Algérie, les mêmes productions, végétales et animales qu'en Egypte. Nous disons avec *pareille altitude du sol;* car, tandis que, par la latitude de Biscara et de Sidi-Okba, par exemple, points dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer n'est que d'une centaine de mètres (ainsi que nous l'avons déjà dit), nous avons à la fois le climat et les productions de la Basse-Egypte (1),—à Tlemcen, dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est d'environ 800 mètres, nous avons, au contraire, le climat et les productions de la France centrale.

Fossiles.

Nous ne connaissons de fossiles dans les Ziban que des coquilles, mais les coquilles s'y présentent, presque toujours, sous forme de bancs plus ou moins puissans. Déjà, nous avons signalé un banc de cette nature entre El-Kantara et El-Outaïa. Celles de nos troupes qui, peu après notre prise de possession des Ziban, s'avancèrent, pour les combattre, chez les Oulel-Djellal, y rencontrèrent de grandes agglomérations coquillières, ainsi qu'une colonne romaine qu'on y avait taillée, et qui était encore debout. Cette colonne se voyait sur le bord d'un cours d'eau (2).

Les fossiles des Ziban ont été étudiés par un homme habile, M. Bayle, ingénieur des mines, qui en a fait le sujet d'un travail ayant pour titre : *Sur quelques fossiles de la province de Constantine*, et inséré dans l'ouvrage de M. l'ingénieur Fournel, que nous avons eu occasion de citer. (*Richesse minérale de l'Algérie*, p. 359 et suivantes.)

Nous ajoutons seulement que les fossiles de la Gétulie étaient fort bien connus d'Apulée, l'un des hommes les plus éminens de son temps, et c'est ce qui résulte de sa plaidoirie, à l'occasion des maléfices dont on l'accusait d'avoir usé envers sa propre femme.

« J'ai, selon eux, dit Apulée, séduit une femme par des artifices magiques, par des enchantemens marins (3) : à quelle époque? Alors » que, de leur aveu même, j'étais dans les montagnes du centre de la » Gétulie, où l'on n'eût trouvé des poissons qu'au temps du déluge de » Deucalion (*Ubi pisces per Deucalionis diluvia reperiantur*). »

Comme nous venons de le voir, non-seulement Apulée connaissait fort bien les fossiles de la Gétulie, mais il en connaissait fort bien aussi l'origine. Du reste, la connaissance de l'origine des fossiles en général, remonte à une époque bien plus reculée encore que celle d'Apulée : nous la trouvons dans Platon, lorsqu'il dit que *la mer atlantique a couvert la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique.* (Tertulien, *Apologétique.*)

(1) Ainsi, pour le règne végétal, des *Salsola*, les *Fagonia arabica* et *Statice aegyptiaca*, le *Zizyphus spina-Christi*, *etc.*; et, pour le règne animal, le *Céraste*, le *Stellion*, le *Waran*, la *Galéode*, le *Scorpion dit du Désert*, *etc.*

(2) Nous devons ces derniers renseignemens à M. le d^r^ Félix, du 2e régiment de ligne, lequel régiment faisait partie du corps expéditionnaire dirigé, de Biscara, sur les Ouled-Djellal.

(3) C'était avec des poissons qu'on prétendait qu'il composait ses maléfices.

Population.

La population est de deux sortes, sédentaire et nomade. Nous nous occuperons d'abord de la dernière.

Population nomade.

Cette population, qui vit sous la tente, forme plusieurs tribus, qui sont les suivantes :

Les Hal-ben-Ali, les Cherfa, les Ghamera et les Dreïdes.

A ces tribus viennent s'en rattacher d'autres qui sont trop faibles pour former corps à elles seules. Ces tribus sont, savoir :

Les Ouled-Sidi-Amer, les Beni-Brahim et les Adissa, qui suivent les Ghamera; les Kletema, qui suivent les Hal-ben-Ali ; les Flehat, qui suivent les Dreïdes, et les Loumouisset qui suivent les Cherfa.

Toutes ces tribus sont sous l'obéissance du Scheich-el-Arab.

Le Nomade des Ziban est arabe, et nous n'avons rien à en dire de particulier sous ce rapport.

Régulièrement, tous les ans, d'avril en mai, les Nomades quittent les Ziban pour aller passer l'été dans le Tell, avec leurs troupeaux ; ils y trouvent, avec une température plus douce, des pâturages dont leur pays est alors tout-à-fait dépourvu, et ils y échangent en même temps, avec les habitans, leurs dattes, leurs tapis, leurs bernous, leurs haïcs (couverture de laine d'une grande dimension), etc., contre du blé, de l'orge, des cotonnades et autres objets venant de la côte. Les dattes, qu'on peut considérer comme la base de leur commerce, sont contenues dans de grands sacs en sparte (*Stippa tenacissima*), connus sous le nom de *tellis*, et dont deux font la charge d'un mulet, un de chaque côté. Depuis un temps immémorial, deux *tellis* de dattes valent un *tellis* de froment ; jamais contestation, à cet égard, ne s'est élevée entre le Nomade et l'habitant du *Tell*. Il en est de même pour les autres objets d'échange, dont la valeur réciproque est chose bien arrêtée, depuis longtemps, entre les échangeurs.

Le point de réunion des Nomades zibaniens, pour passer dans le Tell, est la grande plaine d'El-Outaïa. Ces Nomades ne sont pas les seuls qui passent alors dans le Tell : d'autres tribus, venant de points plus ou moins éloignés du Sahara, y passent également, à la même époque et dans le même but.

M. le général Daumas donne, sur le commerce d'échange dont nous venons de parler, des détails pleins d'intérêt, et pour lesquels nous renvoyons à son ouvrage ; nous y renvoyons également pour l'histoire qu'il fait des grandes tribus déjà mentionnées, les Hal-ben-Ali, les Cherfa, les Gramera et les Dreïdes.

Population sédentaire.

La population sédentaire, celle qui habite les villages, appartient aux plus anciens habitans du pays, c'est-à-dire qu'elle est d'origine kabyle (1). Ce sont des hommes de taille moyenne, plus petite que grande, à la peau halée, basannée, coloration due, en partie, à leurs occupations en plein champ. On peut se faire une idée du Zibanien sans aller l'ob-

(1) Le Kabyle de l'Algérie est le Brebe ou Berbère du nord du Maroc, et le Cheltu du sud de ce même empire.

server chez lui : on peut l'observer à Alger. où il est largement représenté par les Biskris, qui y exercent, depuis un temps immémorial, la profession de portefaix.

Le Biskris est, pour l'habitant de la côte, l'auvergnat et le savoyard de la France, et, à l'instar de ces deux sortes d'émigrans, il retourne aussi dans ses foyers lorsqu'il a amassé quelque pécule qui lui donne l'espoir d'y mener une existence plus douce qu'avant son émigration.

Le Zibanien sédentaire est sujet à l'éléphantiasis, à la lèpre tuberculeuse, à la syphilis constitutionnelle (1), aux scrophules (2), à la teigne (3), au pian (4), à l'ophtalmie dite purulente (5), etc., etc. Outre nos maladies éruptives, la variole et la rougeole, auxquelles il est sujet comme nous, il est encore sujet à une autre maladie du même ordre, qui est

(1) Nous ne savons pas d'autre nom à donner à cette maladie du système osseux, laquelle s'attaque, sur une si grande échelle, aux indigènes, non-seulement des Ziban, mais encore des autres parties du nord de l'Afrique, et à partir de leur plus tendre enfance. Ce sont des exostoses qui apparaissent sur différentes parties du corps et se terminent par des caries et des exfoliations ;—ce sont de vastes ulcérations qui s'emparent de la gorge et des fosses nazales, et par suite desquelles les amygdales, le voile du palais, le palais lui-même et le vomer sont bientôt détruits. Et tous ces désordres existent sans la moindre affection des parties de la génération, et sans que ces mêmes organes aient jamais été exposés à un contact qui ait pu leur transmettre un germe morbide quelconque. Tel était le cas de la jeune fille d'El-Bordj, dont nous avons parlé à l'occasion de cette localité, et qui était toute converte d'ulcérations, avec perte entière du nez et du voile du palais, — comme aussi celui du frère du caïd de Tolga, que ce chef nous fit voir, et dont l'état n'était pas moins déplorable que celui de la jeune fille.

La multiplicité de cette maladie dans les villes de Barbarie, a frappé Léon l'Africain, qui s'exprime ainsi sur ce triste sujet :

« Et quant à ce mal qu'on appelle communément, en Italie, *mal français*, » et, en France, *mal de Naples*, je me pense que la dixième partie de toutes » les villes de Barbarie en soit échappée, et vient avec douleurs, apostliumes » et plaies très-profondes....... »

Mais, selon le même auteur, cette maladie ne serait connue que dans les villes ; elle n'existerait ni dans le pays des dattes, ni dans le pays des noirs. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter ces assertions du voyageur arabe.

(2) A notre passage à Bouchagroun, on nous amena une jeune fille d'une quinzaine d'années, dont le côté gauche du cou était tout glandulé et ulcéré. Cette femme nous suivit jusqu'à Biscara, pour y prendre les remèdes que comportait son état. Plusieurs autres cas semblables s'étaient déjà présentés à notre observation Les Zibaniens donnent, aux scrophules, le nom de *maladie de porc*.

(3) Cette maladie n'est pas moins répandue dans le Tell et les autres parties du nord de l'Afrique.

(4) Cette affection est rare. Elle est transmissible par l'inoculation, ainsi que nous nous en sommes assuré nous-même en Amérique, où elle est très-répandue.

(5) Dans les Ziban, comme dans toutes les autres contrées désertes du nord de l'Afrique, l'ophtalmie est à la fois plus commune et plus grave que dans le Tell et sur le littoral. Ses conséquences, dans les Ziban, sont affreuses à voir : vous y rencontrez, pour ainsi dire à chaque pas, des malheureux qui en ont été atteints depuis leur plus tendre enfance, et qui, depuis également, sont privés de la lumière, par suite de la désorganisation plus ou moins profonde des organes destinés à la transmettre.

Notre garnison de Biscara a souvent à souffrir aussi de l'ophtalmie purulente. Ainsi, en 1844, sur 500 hommes dont elle se composait, près de 400 en ont été atteints, mais seulement 150 assez grièvement pour être admis à l'hôpital ; les autres furent soignés à la chambre. En 1846, de la fin d'août au commencement

connue dans le pays sous le nom de *Frina*, et qu'on y considère comme une sorte de variole. Cette maladie consiste en de gros boutons qui se manifestent sur toutes les parties du corps, mais surtout aux jambes, aux avant-bras et à la figure, et qui laissent, à leur suite, des cicatrices profondes et indélébiles. La *Frina*, sous ce rapport, se rapproche du bouton d'Alep, mais elle en diffère surtout par sa durée, qui n'est que de six semaines à deux mois au plus, tandis que celle du bouton d'Alep est d'un an, ainsi que l'indique son nom dans le pays, *Habbat-el-senna*, qui veut dire *Bouton d'un an*. A sa première apparition, dans la garnison française de Biscara, on lui donna le nom de *Bouton de Biscara* : celui de *Bouton des Ziban* lui conviendrait mieux, à raison de son existence dans toute cette contrée.

Les Zibaniens disent qu'on ne l'a qu'une fois, comme la variole. Nos soldats, pourtant, en ont déjà fourni des exemples de récidive, ainsi qu'il ressort d'un document que nous donnons à la fin. Un cas semblable a été fourni aussi par un de nos jeunes médecins, M. Bédié, et alors même qu'il n'était plus sur les lieux : il était, depuis quelque temps déjà, à Philippeville. Ce même médecin a été le sujet d'une autre exception encore, à l'endroit du Bouton des Ziban : il ne fut guéri de sa première atteinte qu'après dix-huit mois. Celle-ci avait pour siége le dos de la main.

Sous la domination des deys, la *Frina* sévissait sur la garnison turque toutes les fois qu'elle se renouvelait, et ainsi fait-elle encore sur la nôtre depuis notre occupation des Ziban. Notre première garnison, celle de 1844 à 1845, est celle qui en a le plus souffert jusqu'à présent (1). Elle apparaît sur nos troupes annuellement de la première quinzaine de novembre à la première quinzaine de février. A l'instar du bouton d'Alep, et de quelques autres maladies, on peut en être atteint après avoir quitté le pays. Ainsi, par exemple, lorsque, par suite de cette maladie, on crut devoir renouveler la première garnison de Biscara, bon nombre de militaires qui en avaient été respectés jusqu'alors, en furent frappés dans leurs nouvelles garnisons (2) ; seulement elle fut plus bénigne chez eux que chez ceux de leurs camarades qui l'avaient subie sur les lieux.

Quelle est la cause du bouton de Biscara ? Tiendrait-elle à la grande quantité de sel introduit dans l'organisation par l'usage des eaux saumâtres, les seules dont on puisse user dans le pays ? Tiendrait-elle à cet usage, d'une part, et, de l'autre, au froid qui succède aux grandes chaleurs, et qui vient diminuer, plus ou moins brusquement, la transpiration, si abondante, qui a lieu pendant les chaleurs, et qu'on assure

---

de novembre, on compta encore 158 opthalmiques dans la même garnison. Fort heureusement, et grâce sans doute aux soins dont nos soldats sont l'objet, l'ophtalmie des Ziban est incomparablement moins grave chez eux que chez les Indigènes. Ainsi, jusqu'à présent, à notre connaissance du moins, aucun cas de cécité n'en a encore été la suite parmi les troupes qui ont occupé Biscara, tandis que dans le nombre des indigènes qui en furent atteints en 1846, près d'un tiers aurait perdu soit un œil, soit même les deux yeux à la fois, d'après une lettre du médecin qui était alors chargé du service médical de Biscara, le d[r] Massip. Nous remarquons pourtant que cette proportion nous paraît exagérée.

(1) Voir, à la fin, les quelques chiffres que nous donnons sur le bouton de Biscara.

(2) A Constantine, à Sétif, à Philippeville, etc.

contenir une plus ou moins grande quantité de sel marin ? Nous nous bornons à exposer cette seule opinion européenne, sur la cause du bouton de Biscara. Quant à l'opinion des Arabes, sur le même sujet, beaucoup d'eux attribuent la maladie à l'usage des dattes fraîches, opinion qui ne tient peut-être qu'à ce qu'elle coïncide avec l'époque de la récolte des dattes. De là l'usage, à Tuggurth, de manger de la chair de chien, qu'on considère comme ayant la propriété de neutraliser les mauvais effets de la datte en général, alors qu'elle n'a pas encore atteint toute sa maturité. Ajoutons, en passant, que l'usage de manger du chien est assez général dans les Ziban, et que, dans certaines localités, on élève et engraisse des chiens pour cette destination.

Déjà bon nombre de nos médecins militaires, tous ceux même qui ont été sur les lieux, depuis notre occupation des Ziban, se sont occupés du bouton de Biscara, mais leurs travaux, pour la plupart, sont restés inédits (1). Leur ensemble, aujourd'hui, formerait un travail assez complet sur le bouton des Ziban, et ce travail, sans doute, ne peut tarder à être entrepris et exécuté.

L'habitant des oasis marécageuses, telles que M'lili, El-Bordj, etc., est sujet aux mêmes maladies que les contrées marécageuses engendrent partout ailleurs, et ces mêmes maladies sembleraient devoir revêtir un caractère de gravité plus grande dans les Ziban que dans les contrées situées par une latitude plus septentrionale (à raison de l'élévation plus grande de la température dans la première contrée que dans les dernières), si, d'un autre côté, cette même gravité n'était atténuée par la nature, comme par la quantité moins grande, des *detritus*, soit végétaux, soit animaux (outre qu'ils sont en petit nombre, les plantes et les insectes des Ziban donnent peu de *detritus*), qui constituent le terrain marécageux du pays. Ceux de nos soldats qui séjournent sur cette sorte de terrain ; ceux, par exemple, qui, chaque année, sont employés à couper du bois à Saada (oasis principalement formée par des tamariscs, sur les bords de l'Oued-Biscara), où sont des eaux stagnantes, ont à souffrir des maladies précitées, c'est-à-dire des fièvres marécageuses de tous les types. En resumé, les maladies auxquelles nos troupes sont le plus exposées dans les Ziban, et celles aussi qui leur font éprouver le plus de pertes, sont la dyssenterie d'abord, puis les fièvres pernicieuses et les inflammations pulmonaires. Pour plus de détails à cet égard, voir, à la fin, l'*Etat des Maladies qui ont été cause de décès à Biscara, depuis 1844 jusqu'au 31 décembre 1848.*

Les Ziban, à part les quelques points où l'abondance des eaux donne lieu à des marécages, peuvent être considérés comme une contrée saine.

Ainsi, le jour de notre arrivée à Biscara, le 1er mai, époque à laquelle la température était déjà très-élevée, on ne comptait encore, à l'hôpi-

---

(1) Nous citerons, par rang de date, MM. Beylot, Herbin, Colau, Massip, Vitat, Ceccaldi, Doquin, etc.

M. Dexperts-Faudoas en a fait le sujet d'une thèse, et l'on trouve, dans une autre thèse, celle de M. Verdalle, plusieurs paragraphes sur cette même maladie. (*Quelques notes sur le climat des Ziban*, etc., p. 34—39. Montpellier, 1851.)

M. Quesnoy en parle aussi dans sa *Relation médico-chirurgicale de l'expédition de Zaatcha en* 1849 (*Recueil des Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, p. 242—244. Paris, 1851.)

tal, sur une garnison de 400 hommes, que 31 malades, dont sept seulement pour des maladies internes, savoir :

Méningite...........	1
Bronchite...........	1
Gastro-colite.........	1
Dyssenterie..........	1
Diarrhée............	3
Total...........	7

La plupart des autres malades étaient des blessés fournis par l'expédition qui avait eu lieu contre les Ouled-Djellah, quelque temps auparavant (1).

Le Zibanien a payé son tribut à la peste et au choléra toutes les fois que ces maladies ont paru sur le littoral.

La première régnait dans les Ziban en 1060 (2) et en 1074 de l'hégire, 1649 et 1663 de l'ère chrétienne (3). Depuis, elle s'y était déjà remontrée plusieurs fois, lorsqu'elle y reparut de nouveau pendant la dernière peste du littoral, de 1817 à 1822. Les ravages qu'elle y fit à cette époque, ont été consignés dans un de nos articles sur la pandémie à laquelle elle se rattachait (4).

Le choléra a régné dans les Ziban en 1835 et en 1849, et les ravages qu'il y a faits à ces deux époques, ont été proportionnellement les mêmes que sur le littoral et dans le Tell. De plus grands détails à cet égard, ne sauraient trouver place ici.

DE LA PRATIQUE DE L'INOCULATION DANS LES ZIBAN.

La pratique de l'inoculation que nous avons signalée, il y a longtemps déjà (5), comme existant chez les Kabyles, se retrouve chez le Zibanien, qui appartient, du reste, à la race kabyle, ainsi que nous l'avons dit précédemment. L'opération, chez le Zibanien, comme chez le Kabyle, se pratique entre le pouce et l'index de l'une des mains, quelquefois au-dessous de l'attache du deltoïde, au point même où nous vaccinons. C'est sur le premier de ces points qu'a été inoculé le caïd de Tolga, l'un des hommes les plus influens des Ziban, et dont nous avons parlé en son lieu. La cicatrice qu'il en porte est à la fois longue et profonde,

(1) Dans le nombre de ces blessés étaient le capitaine Oudin, du 2e de ligne, atteint de trois coups de feu à la fois (au bassin, à la cuisse et à la main), et le maréchal-des-logis de Châteaubriand, atteint d'un coup de feu à la cuisse droite. Ce maréchal-des-logis, promu officier peu après, est le digne neveu, sous tous les rapports, de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*.

(2) Elle y avait régné, peu d'années avant, sous le nom de *Tân*, l'un des noms de la peste chez les arabes.

(3) Pour plus de détails sur ces deux pestes, voir le *Voyage d'El-'Aiachi* traduction, ouvrage déjà cité, pages 140 et 148.

(4) *Sur la dernière peste d'Alger*, 4e article, dans le *Moniteur algérien* du 9 mars 1834, n° 111.

(5) *Relation médicale et chirurgicale de l'expédition des Portes-de-fer en 1839*, insérée dans le *Recueil de mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, ouvrage déjà cité.

comme celle de tous les Indigènes qui ont été soumis à cette opération, ce qui tient à l'imperfection des instrumens dont ils se servent à cet effet, et qui ne sont autres que de mauvais couteaux.

L'inoculation est générale chez les montagnards de tout le nord de l'Afrique, de l'est à l'ouest de ce continent (1), et, de plus, elle y remonte à un temps immémorial. Or, les montagnards dont nous parlons, ont précédé les Arabes sur le sol africain. Maintenant, que devient cette opinion d'après laquelle la variole serait pour l'Europe une maladie moderne, laquelle serait due aux Arabes, qui l'auraient importée en Afrique d'abord, puis en Espagne et jusqu'en France, comme on sait ? Il faut le reconnaître, la variole est une maladie dont nous apportons tous le germe en naissant, lequel germe se développe ensuite, sous l'influence de certaines conditions qui nous restent ignorées.

Le Zibanien sédentaire est agriculteur. Il va sans dire que toutes ses cultures sont dans les oasis : hors des oasis, le Désert. Sa principale culture est celle du dattier ; viennent ensuite celles de l'olivier, de l'abricotier, du piment, du henné et du chanvre ou haschis.

CULTURE DU DATTIER.

La culture du dattier exige beaucoup de soins. Cet arbre, avant tout, a besoin d'eau, et c'est à lui faire arriver de l'eau que consistent les principaux soins qu'on lui donne. Avec de l'eau, le dattier devient magnifique et produit une récolte abondante, tandis que, sans cet élément de vie, il dépérit chaque jour davantage, ne donnant plus qu'un produit, chaque jour aussi, moindre en qualité, comme en quantité, et il finit par se dessécher et mourir. Çà et là, dans les oasis, on rencontre des dattiers ainsi morts par suite du manque d'eau. Ajoutons qu'il faut à ces arbres, non seulement de l'eau, mais de l'eau de bonne qualité : l'eau salée, ou seulement saumâtre, ne leur fait produire que des fruits maigres. Malheureusement, la plupart des oasis des Ziban ne sont alimentées que par des eaux plus ou moins saumâtres.

Nous eûmes occasion d'assister à l'opération, si intéressante, de sa fécondation artificielle, qui se pratiquait, depuis quelques jours déjà, lors de notre entrée dans les Ziban. Cette opération a été si souvent décrite par les voyageurs, que nous ne croyons pas devoir la reproduire ici, nous bornant à signaler, parmi les voyageurs qui en ont le mieux traité, le célèbre botaniste Desfontaines, dans sa *Flora atlantica*.

Le Zibanien, et cette pratique nous a paru plus générale dans l'oasis de Tolga que dans les autres, le Zibanien, dis-je, fait quelquefois courir des ceps de vigne le long de ses palmiers, comme les Italiens sur l'orme et d'autres arbres de leur contrée, et c'est alors un coup-d'œil fort agréable pour le voyageur qui, du pied des palmiers, porte sa vue sur ces grappes de raisin, aux couleurs variées, depuis le rose tendre jusqu'au pourpre le plus foncé, et mariées, en quelque sorte, au fruit doré du dattier.

Dans les Ziban, comme dans toutes les autres contrées où croît le dattier, on en retire une liqueur sucrée, qui a le goût du miel, dont elle

(1) Voir ce que dit Chénier sur l'inoculation de la variole chez les Brebes ou Berbères, et chez les Chellu, dans le Maroc. (*Recherches historiques sur les Maures, etc.*, tome 3, page 182.)



porte le nom. C'est l'*Akmi* ou *Al-Akmi* des Indigènes. Ce n'est autre chose que la sève de l'arbre.

On l'obtient en coupant la cime de l'arbre, et en creusant sa surface tronquée d'une cavité où elle vient se réunir. De là partent plusieurs rigolles qui conduisent la liqueur dans des vases suspendus à cet effet, au-dessous du couronnement de l'arbre. Cette liqueur est un régal pour les habitans des oasis. Sbaw en parle sous le nom de *miel de palmier*.

« C'est l'usage, dit Shaw, parmi les gens de distinction du pays, de » régaler leurs hôtes, les jours extraordinaires, comme à une noce, ou » à la naissance d'un enfant, de ce qu'ils appellent miel de palmier. » (*Op. cit.*)

Cette liqueur continue de couler pendant six semaines à deux mois, mais en diminuant de quantité chaque jour. Alors l'arbre dépérit et meurt.

Ainsi récoltée, la sève du dattier s'aigrit bientôt ; elle s'épaissit en même temps. On en retire alors, par la distillation, une liqueur très-forte, connue sous le nom d'*Arach* ou *Arack* en Egypte, de *Kichem* dans les Ziban et de *Lakbi* à Tripoli de Barbarie. C'est une liqueur très-enivrante, à laquelle quelques personnes, en Egypte, attribuent l'impuissance prématurée qu'on observe chez les Indigènes (1), et dont nous avons déjà parlé à l'occasion de la même perturbation en Algérie.

La culture du palmier et autres cultures des Ziban constituent les occupations des hommes ; les femmes, outre leurs travaux de ménage, tissent des ouvrages de laine, tels que bournous, haïques et tapis.

La datte, comme nous l'avons déjà dit, est le principal produit d'échange que les Ziban font avec le Tell : elle est aussi la principale nourriture des habitans de la première de ces contrées. Aussi le dattier en est-il, en quelque sorte, la providence, comme dans toutes les autres contrées où il se trouve, et dont la plupart sont soumises à l'islamisme. On pourrait dire que le dattier est l'arbre de l'Arabe, qu'il suit, pour ainsi dire, partout, comme l'ombre suit le corps. Toujours est-il que les Arabes le tiennent en grand honneur, et que nous le trouvons mentionné, sous ce rapport, dans tous leurs ouvrages religieux. « Honorez » le palmier, dit le Coran, comme votre tante paternelle. » Nous ajoutons que, selon le prophète, il aurait été formé, par le Créateur, du reste du limon dont il avait créé l'homme.

Le palmier, d'un autre côté, est un des arbres les plus anciennement nommés dans les auteurs, et on le conçoit sans peine : il est un de ceux qui attirent le plus les regards, et celui, sans contredit, dont on retire le plus de sortes d'utilité. Ce dernier point, nous y avons déjà touché, et nous n'y revenons ici que pour rappeler que, dans une chanson persanne, en cours du temps de Strabon, on portait à trois cent soixante les différens usages qu'on obtenait du dattier.

(Strabon, *Géographie*, chap. XVI.)

Martial nous apprend que c'était l'usage à Rome, et, sans doute aussi dans l'Afrique romaine (où Rome avait importé, avec sa langue, ses mœurs et ses usages), d'offrir, à ses amis, aux calendes de janvier, une spathe de dattes ; il nous apprend en même temps que c'était l'offrande ou présent du pauvre, ce qui nous paraît établir que le dattier

(1) Nous tenons ce renseignement de notre bien-aimé compagnon de voyage, M. le d[r] Lorent.

n'était pas moins commun du temps de Martial que de nos jours. Mais rapportons, à cet égard, les propres paroles du poëte :

Aurea porrigitur Jani caryota Kalendis ;
Sed tamen hoc munus pauperis esse solet.
SPATHALION CARYOTARUM.

(Aux Calendes de janvier, on offre la datte dorée, encore ce fruit est-il communément le présent du pauvre.
La spathe ou *branche de dattes.*)

Mais quelle est donc la patrie de l'arbre dont nous venons de parler, de cet arbre, en quelque sorte, merveilleux ? La Phénicie sans doute , comme on le croit généralement ; la Phénicie dont il a emprunté le nom. Mais , les Ziban ne seraient-ils pas aussi sa patrie ? C'est une grande question que nous craindrions d'aborder ici, nous contentant de dire qu'à en juger par sa magnifique végétation, comme par le parfait développement de sa fructification, le dattier semble être aux Ziban dans sa patrie première, avec cette remarque pourtant que, dans les contrées au sud des Ziban, à Tuggurth et à Souf, par exemple, il acquiert des proportions plus grandes encore que dans les premières contrées. Pour exprimer cette différence, les Indigènes disent que les plus grands dattiers des Ziban atteignent à peine à la hauteur des plus petits des oasis de Souf. A quoi tiendrait-elle ? Serait-ce à une température plus élevée, ou bien à des eaux meilleures , dans les contrées au sud des Ziban que dans cette dernière contrée ? Ces deux causes, peut-être, y contribuent également.

CULTURE DE L'OLIVIER.

L'olivier des Ziban donne des récoltes non moins abondantes que celui de la côte. Cet arbre, comme les autres arbres et arbustes de la même contrée, est ordinairement cultivé sous les palmiers ; car ceux-ci, si peu espacés qu'ils soient , dans les plantations des oasis , ne s'opposent pas, vu leur élévation, à l'accès du soleil à leurs pieds. Aussi est-ce là que vous rencontrez presque toutes les cultures du Zibanien , même ses champs de céréales, orge et froment.

Nous remarquons, au sujet de l'olivier, que l'huile a toujours été un grand produit du nord de l'Afrique. Ainsi, nous voyons César, après sa campagne d'Afrique (708 de R., 46 ans avant J.-C.) imposer les habitans de Leptis, dont il était mécontent, à une redevance annuelle de 300,000 livres d'huile. « César les taxa, dit Hirtius, à 300,000 livres » d'huile par an. » (*La guerre d'Afrique.*) Et nous entendons ce même César dire au sénat, à son retour d'Afrique, « qu'il vient de conquérir » un pays si vaste, qu'il peut fournir à la République deux cent mille » muids de blé et deux millions de livres d'huile. »
(Lucain, *La Pharsale.*)

Toutefois, nous remarquons encore que l'huile d'Afrique n'était pas

meilleure autrefois qu'aujourd'hui (1), témoins les deux passages ci-après, du satirique Juvénal :

> .... *Illud enim vestris datur alveolis, quod*
> *Canna micipsarum prora subvexit acuta*,
> *Propter quod Romae cum Bouhare nemo lavatur,*
> *Quod tutos etiam facit à serpentibus atris.*
> Parasiti, *cap.* v.

(..... Car l'huile qu'on vous sert dans vos burettes est celle que vous expédient, sur leurs vaisseaux à la proue aiguë, les enfans de Micipsa; — celle qui rend, à Rome, les bains deserts quand Bouhar s'y lave; — celle encore qui préserve de la morsure venimeuse des serpens. *Les parasites.*)

« Lui, dit Juvénal (nous traduisons), parlant du riche; lui, il arrose » son poisson d'une huile abondante de Vénafre (*Venafro*) : le chou » fané qu'on t'apporte, à toi, malheureux, va sentir la lampe, *olebit* » *lateram.* »

Hérodote, dans sa description de la Libye (*liv.* IV), parle d'une île forte étroite, de 200 stades de long, appelée *Cyrannis*, et qui était toute converte de vignes et d'oliviers. Nous ne citons ce passage du pére de l'histoire, qu'en souvenir de cette tradition qui attribue à Annibal l'introduction de l'olivier en Afrique, introduction qu'il y aurait faite de la Campanie, alors qu'il occupait ce pays (2). Certes, s'il en était ainsi, ce serait un fort beau présent que le héros carthaginois eût fait à son pays, et ce présent lui mériterait, plus encore que ses exploits militaires, la reconnaissance de la postérité africaine. Mais, vraisemblablement, l'olivier est un produit naturel du bassin méditerranéen et des contrées orientales où nous le voyons aujourd'hui. Peut-être sa culture était-elle négligée en Afrique du temps d'Annibal, qui aurait appelé l'attention de ses concitoyens sur ce point, et voilà, sans doute, tout ce qu'il pourrait y avoir de vrai dans la tradition que nous venons de rappeler.

CULTURE DE L'ABRICOTIER.

L'abricotier des Ziban acquiert une assez grande élévation; son fruit est tout petit, mais très-multiplié et très-succulent. Le Zibanien en prépare, pour son usage particulier, diverses sortes de *Madjoun* (confitures) dont il fait ses provisions pour l'hiver. Il use aussi, dans cette saison, du même fruit séché au soleil, qui est un de ses objets d'échange avec les habitans du Tell, ainsi que nous l'avons déjà dit.

CULTURE DU PIMENT.

Le piment (*Capsicum annuum* Lin.) est cultivé par le Zibanien pour sa consommation particulière, et comme objet d'exportation. Les oiseaux sont friands de sa capsule, ainsi que la grande sauterelle voyageuse (*Acridium peregrinum*), qui, en 1846, détruisit, dans les Ziban, presque toute la récolte de pimens.

(1) Sans doute, il est superflu de faire remarquer que l'infériorité de l'huile d'Afrique sur celle d'Europe, ne tenait alors, comme aujourd'hui, qu'à l'imperfection des procédés de sa fabrication.

(2) Sur la côte orientale de la régence de Tunis, où l'olivier est aujourd'hui si beau et si multiplié.



CULTURE DU CHANVRE.

Le Zibânien connaît le chanvre sous le nom de *Tékrouri;* il ne le cultive que pour en fumer la feuille et en faire diverses préparations dont il use à l'intérieur. La plus commune de ces préparations est connue sous la dénomination de *hachis* ou *haschis*. Nous ne reviendrons pas sur cette préparation, dont nous avons traité ailleurs, au point de vue de sa composition, comme sous celui de ses effets physiologiques. (*Du hachis*, *préparation usitée par les Arabes de l'Algérie et du Levant*, *etc.*, communication faite à l'Académie des Sciences, dans sa séance du 4 avril 1842. *Bulletin des comptes rendus des Sciences de l'Académie*, 2e trim. 1842, pag. 517—518.)

L'usage de fumer le *Tékrouri* est très-répandu dans les Ziban, et il existe ordinairement, dans les villages, un lieu ou habitation affectée à cette destination.

L'usage du *Tékrouri*, sous forme de tabac, comme sous celle de *Madjoun*, est reprouvé par la religion musulmane. Aussi, jusqu'à présent, n'y a-t-il que l'habitant des villages qui s'y livre : celui de la tente, ou le Nomade, plus rigide observateur de sa religion que l'habitant sédentaire, l'a toujours repoussé.

CULTURE DU HENNÉ.

Le Zibanien le cultive pour sa consommation et pour son commerce d'échange avec le Tell. Tout le monde connaît l'usage qu'en font les femmes indigènes, kabyles, arabes et maures, pour se colorer différentes parties du corps, notamment les lèvres, les gencives, les ongles et les cheveux. Cette coloration est d'un jaune brunâtre. Le henné, en outre, entre dans plusieurs préparations pharmaceutiques, qui s'administrent à l'intérieur, ou s'appliquent à l'extérieur. C'est une des plantes auxquelles les Indigènes attribuent le plus de propriétés différentes.

Le henné (*Lawsonia inermis*) paraît être le *Cyprus* des anciens.

Dans toutes les oasis que nous avons visitées, viennent admirablement les différens arbrisseaux de l'Europe méridionale, tels que figuier, grenadier, coignassier, abricotier, jujubier, etc., ainsi que toutes les plantes potagères de la même contrée, tels que chou, carotte, oignon, citrouille, melon de diverses sortes, pastèque, concombre, etc. Sans nul doute, nos arbustes et plantes des tropiques, qui réussissent assez bien sur le littoral, réussiraient mieux encore dans les Ziban. Dans le nombre de ces végétaux, nous nous bornons à nommer les anonées (*Anona squamosa*, *cherimolia*, *reticulata*, *muricata*), le manguier (*Mangifera indica*), le *Laurus persea* (le fruit est le beurre végétal des Anglais), le goyavier (*Psidium pyriferum*), le bananier et toutes ses variétés. Mais une plante tropicale dont on ne saurait trop recommander l'introduction en Algérie, et qui, sans doute, viendrait à merveille dans les oasis, est le *Jatropha manihot*, *J. utilissima* Pohl., qui serait un véritable bienfait pour les habitans de ces contrées, dans les temps de disette auxquels ils sont si souvent exposés. Avons-nous besoin de rappeler que la racine de cet arbrisseau, réduite en poudre, constitue le pain des nègres et de la plupart des colons, dans nos possessions d'Amérique et de l'Inde? C'est une excellente nourriture, à laquelle les Européens s'habituent on ne peut mieux. Les Créoles la préfèrent à notre pain, et c'est à ce point que, retirés en France ou ailleurs, beaucoup d'entr'eux, en font venir de leur pays, pour leur usage particulier.

Deux plantes qui sont cultivées dans le Djérid tunisien, et que nous n'avons pas aperçues dans les oasis zibaniennes, sont le cotonnier et le *Cyperus esculentus*. Le cotonnier, qui vient si bien sur la côte, viendrait mieux encore dans les Ziban, où il est introduit depuis quelque temps. Nous en dirons autant du *Cyperus*, dont la culture est si facile et l'utilité si grande.

La partie du *Cyperus* qu'on utilise est la racine, qui est connue des Arabes sous le nom de *graines chéries*. Cette racine est très-agréable au goût et très-rafraîchissante. Dans tout le midi de la péninsule espagnole, on en fait des émulsions qui se débitent, l'été, dans les cafés et sur les places publiques, usage qui, depuis quelques années déjà, a commencé de s'introduire à Alger, où nos voisins d'outre-mer apportent des racines de *Cyperus*, lorsqu'on en fait la récolte. On sait, du reste, que la culture du *Cyperus esculentus* a été introduite dans la France méridionale, et qu'elle y réussit à merveille.

La culture du *Cyperus*, dans la régence de Tunis, paraît remonter à une époque assez reculée (1), car Léon l'Africain, qui, comme nous le savons, terminait, en 1526 de notre ère, son ouvrage sur le nord de l'Afrique, en parle à l'occasion de l'antique *Capsa*, aujourd'hui *Gagsa*, et qu'il appelle *Capès*.

« .... Ne produit autre chose, ce territoire, dit Léon, sinon un » fruit qui se nourrit sous terre, de la grosseur d'un raifort, qu'ils sucent » à cause qu'il est doux comme amandes, du goût desquelles il tient » quelque peu ; toutefois, beaucoup s'en faut qu'il ne soit tant nutritif » et profitable. Ce fruit est quasi commun partout le royaume de Tunis, » et par les Arabes est appelé *habb-el-haziz*. » (*Op. cit.*, p. 56.)

Historique.

Les habitans des Ziban, sédentaires et nomades, étaient, depuis plusieurs siècles, sous la domination de la famille du scheick-el-Arab, Bou-Aziz-ben-Ganah, lorsqu'en 1838, Berkani prit possession des Ziban au nom d'Ab-del-Kader. L'année suivante, 1839, après la rupture de paix de celui-ci avec nous, le scheick-el-Arab fut investi du pouvoir des Ziban par la France, mais ce pouvoir était incessamment disputé, et ce ne fut qu'après notre expédition des Ziban, et notre prise de possession de ce pays, qu'il put être librement exercé.

La France qui, depuis la prise d'Alger, s'était avancée, chaque jour davantage, dans l'intérieur du pays; — la France qui, depuis sept ans déjà, occupait la capitale de la province, Constantine, résolut, enfin, l'expédition des Ziban. C'était tout au commencement de 1844. Alors, les Ziban étaient toujours sous la domination d'Abd-el-Kader, et son représentant, dans ce pays, était un marabout de Sidi-Ocba, le khalifa Mohammed-Seghir.

L'expédition des Ziban fut préparée par la formation d'un camp à Batna; les troupes destinées à cette expédition, y étaient réunies le 27 février. Elles se composaient de 2,400 hommes d'infanterie, de 600 che-

(1) Très-vraisemblablement, l'introduction du *Cyperus* dans la régence de Tunis, remonte à l'émigration, dans ce pays, des Andaloux chassés de l'Espagne, par Isabelle-la-Catholique.

vaux, de trois pièces de montagne et de deux de campagne. Le chef de l'expédition était le duc d'Aumale, alors commandant supérieur de la province. La colonne se mit en marche le 25, avec un mois de vivres. Quelques jours avant, le 18, une autre colonne était partie de Sétif, pour opérer une diversion chez les Ouled-Sultan, où était alors Ahmed-Bey. Cette colonne, sous les ordres du général Sillègue, se dirigea sur Batna, en longeant le versant-nord des montagnes des Ouled-Sultan.

L'expédition partie de Batna le 25, était le 26 à Nza-ben-el-Msaï; elle était à El-Kantara le 29, et, le 4 mars, à Biscara, où elle arriva sans rencontrer le moindre obstacle. Depuis cinq jours déjà, le khalifa d'Abd-el-Kader, Mohammed-Seghir, avait abandonné la place, et s'était refugié, avec ses troupes, dans les Aurès. Vainement, il avait tenté d'entraîner avec lui la population : elle était restée sur place, et elle fit le meilleur accueil à nos troupes. De plus, le soir, des députations de toutes les oasis voisines, comme de toutes les tribus nomades, étaient au camp français, implorant notre oubli pour le passé, et notre protection pour l'avenir. Pour plus de details sur ce sujet, voir, à la fin, le rapport de Monseigneur le duc d'Aumale, au Maréchal duc d'Isly.

Depuis notre prise de possession des Ziban, en 1844, deux autres expéditions ont encore eu lieu dans les Ziban, à savoir celle contre les Ouled-Djellal, en janvier 1847, et celle contre Zaatcha, en octobre et novembre 1849. Toutes deux nous firent éprouver des pertes assez considérables, surtout la dernière. Voir, sur ces deux expéditions, les documens placés à la fin.

Antiquités.

Tout ce que Shaw nous apprend des restes des Romains dans les Ziban, se borne à ce peu de mots :

« On trouve, dans toute cette province, des vestiges des anciens » Romains, consistant, la plupart, en quelques restes de murailles qui, » par ci par là, ont échappé à la fureur des Arabes. » (*Op. cit.*, p. 68.)

Shaw, il est vrai, dans son exploration de l'Algérie, ne s'est pas avancé jusques dans les Ziban. Ce n'est donc que par *oui dire* qu'il a parlé des sarcophages de Bentious (il écrit Banteuse), sarcophages dont nous avons parlé à notre tour, à l'occasion de cette localité, et sur lesquels nous ne reviendrons pas. Nous ne reviendrons pas davantage sur les autres ruines que nous avons eu occasion de mentionner dans le cours de notre relation. Celles de nos troupes qui marchérent sur les Ouled-Djellad, en janvier 1847, rencontraient assez souvent des traces de portes romaines, dont les matériaux consistaient surtout en briques. Au sud de l'oasis occupée par cette peuplade, et à une distance de cinq à six lieues, est la colonne dont nous avons parle précédemment, à l'occasion des fossiles des Ziban.

D'autres vestiges romains existent encore sur d'autres points que nous n'avons pas visités, à l'est et à l'ouest de Biscara, notamment dans la direction de Tubna et sur ce dernier point. En outre, des amas de ruines, au nombre de quatorze, ont été signalés, par des habitans du pays, à M. le général Daumas; ils sont connus, des Indigènes, sous les noms suivans :

El-K'sir, K'sir-el-H'aïran, Mza-el-Oucif, Toual, Oudïe-ed-Dïb, El-Guemâ, Dra'-Remel, El-Meckh, El-Toual, Cha'ba-Bou-A'dem, Bou-Chongga, El-Kebabïa, El-Beldja.

« Ces ruines, dit M. Daumas, échelonnées sur une distance d'une

» douzaine de lieues, semblent être les restes de petits forts derrière » lesquels se serait jadis abritée la colonisation romaine. Toute cette » première zône du Désert est couverte de ruines semblables ; celles » dont nous parlons sont encore à hauteur d'homme, et, bien qu'elles » soient inhabitables et abandonnées, quelques tribus s'y refugient » pendant l'hiver, pour y fabriquer de la poudre. Ces tribus sont les » Ouled-Djellal, les Ouled-Sidi-Sliman, Rah'man, Selmia. » (*Op. cit.*, p. 149.)

Jusqu'où les Romains ont-ils étendu leur domination dans le sud ? Jusqu'où s'y sont-ils avancés ? C'est une question qui, comme tant d'autres que soulève notre possession algérienne, trouvera sa solution avec le temps, et celle-ci alors que nous aurons poussé, dans l'intérieur, des reconnaissances sur une plus grande échelle que celles que nous y avons faites jusqu'à ce jour. Disons, en attendant, qu'à Souf, qui est à six journées sud de Biscara, on a aperçu, il y a quelques années, comme on creusait le sol pour planter des palmiers, des constructions en briques et en plâtre, qui paraissaient d'origine romaine, opinion qui était corroborée par un collier en or et d'autres objets qu'on y trouva en même temps, et qui avaient évidemment cette origine.

Histoire ancienne.

Les Ziban sont l'ancienne *Zebe* ou *Zaba* mentionnée, dans Ethicus, sous le nom de *Tavi* ou *Zabi*, et, sous celui de *Zabensis*, dans la liste des évêchés d'Afrique. Elle faisait partie de la Mauritanie de Sétif, *Mauritania sitifensis* sous la dénomination romaine. Procope, dans sa *Guerre contre les Vandales*, indique fort bien sa position.

« Au-delà du mont *Aurasius*, dit Procope, est le pays de *Zaba*, qui » s'appelle la première Mauritanie, et qui a *Setife* pour capitale. » (*De Bell. Vand.*, lib. 2, cap. xx.)

Précédemment, elle avait été comprise dans la deuxième Numidie, encore appelée *Numidia bizacena* (Orosius), dont le chef-lieu était Capsa, aujourd'hui Gagsa. Du temps des Vandales, elle formait une province à part, sous la dénomination de *Gaetulia* (Victor de Vità), dénomination qu'elle portait déjà du temps de Jugurtha (Salluste) et de César (Hirtius.)

Nous la retrouvons, sous cette même dénomination, dans la table de Peutinger. Toutefois, comme cette Gétulie ne constituait qu'une très-faible portion de la grande Gétulie des anciens, nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée de la première, que de rappeler tout ce que nous savons de la dernière.

Africam initio habuére Gaetuli et Libyes.
SALLUSTE, *Bellum Jugurthinum*, cap. XXVIII.

« Les Ethiopiens, dit Strabon, sont les peuples les plus méridionaux ; » après ceux-ci viennent les Garamantes, les Pharousiens et les Nègres, » et, plus bas encore (c'est-à-dire plus au nord), les Gétules. »

Strabon dit encore :

« La chaine de montagnes qui, depuis Côtes (1), traverse la Mauri- » tanie jusqu'aux Syrtes, aussi bien que les autres montagnes parallèles

(1) Cap s'avançant dans l'Océan, et qui est un prolongement de la grande chaîne de l'*Atlas*.



» qui l'accompagnent, sont habitées, d'un côté, par les Marousiens, » mais, dans le cœur du pays, par un peuple puissant de Libye, qu'on » appelle les Gétules. »

Revenant de nouveau sur la Gétulie, Strabon ajoute :

« La Gétulie est séparée de notre côte par de vastes plaines, de hautes » montagnes, de grands lacs et des fleuves, dont quelques-uns se » perdent dans les sables. »

(Strabon, *Géographie.*)

Ptolémée mentionne ainsi la Gétulie, en parlant de la Numidie :

« Du côté du midi, elle est bornée par les peuples de Libye, auprès » de la ligne qui, au-dessus de la Gétulie, joint les frontières méridio- » nales. »

Il dit encore, Ptolémée, qu'au midi des Cirtésiens et de la Numidie, habitent, au pied du mont *Audus* (l'Aurès), les Misulames; au-delà de ceux-ci, les Nasabutes, ensuite les Nisibles, au midi des Misulames (1).

« Au-dessus des pays baignés par la mer de Libye, dit Pomponius » Mela, demeurent les Libo-Egyptiens, les Ethiopiens blancs et les Gé- » tules, nation fort nombreuse et divisée en plusieurs peuples diffé- » rens. » (Pomponius Mela, *lib.* v, *cap.* iv.)

Pline dit qu'à 21,300 pas de Lixus était le port Rutubis, et, au-delà, le promontoire du Soleil, le port Risardir, la nation des *Gétules autololes*, qui confinaient, dans l'intérieur, avec les *Getules dares*. (Pline. *lib.* v, *cap.* i.)

Ailleurs, Pline dit encore :

« Et toute la Gétulie située le long du Niger qui sépare l'Afrique de » l'Ethiopie, *et tota Gaetulia ad flumen Nigrin, qui Africam ab Æthio-* » *pià dirimit.* »

Pline dit de plus, parlant des Massésyliens, que « leur pays, de son » temps, était occupé par les Gétules, les Baniures et la nation nom- » breuse des Autololes. *Gaetulae nunc tenent gentes Baniurae, multòque validissimi Autololes.*

Ethicus, parlant de la province de Tripoli, dit :

A meridis barbaros, Getulos, Natauros et Garamantes usque ad oceanum Æthiopicum pertingentes.

Ces mêmes paroles d'Ethicus sont répétées, mot pour mot, par Paul Orose.

« La Gétulie, dit l'évêque de Séville, St-Isidore, est le pays qui est » au milieu des terres d'Afrique, *Gaetulia autem Africae pars medi-* » *terranea est.* » Il venait de dire qu'on appelait *Zeugis* le pays où est la grande Carthage; que là était la véritable Afrique, *vera Africa*, située entre le *Byzantium* et la *Numidie*, ayant la mer de Sicile au nord, et s'étendant, au midi, jusqu'au pays des Gétules, *à meridie usque ad Gaetulorum regionem.*

(1) Les Misulames habitaient donc les Monts-Aurès, tandis que les Nasabutes et les Nisibles habitaient au-delà de cette montagne, c'est-à-dire au sud. Or, au sud de l'Aurès sont les Ziban : était-ce cette contrée qu'habitaient les Nasabutes et les Nisibles? Ptolémée ajoute que, plus loin, c'est-à-dire au-delà de ces deux populations, étaient les Musunes, puis les Sabubures, au pied du mont *Tambes*..... C'est vraiment à s'y perdre, et nous n'oserions nous engager dans ce labyrinthe; nous le laissons à de plus hardis.

Après la conquête de l'Afrique par les Vandales, nous voyons que Genséric comprit la Gétulie dans le nombre des contrées dont il se réserva particulièrement la possession.

Disponens quoque singulas quasque provincias, sibi Byzacenam, Abaritanam, atque Getuliam, et partem Numidiae reservavit.
(*Victoris Vitensis*, *lib.* I, *cap.* IV.)

Rappelons, à cette occasion, que Claudien parle de la fertilité de la Gétulie.

« ..... Si, par hasard, dit ce poëte, Memphis ne pouvait fournir » son tribut, les moissons de la fertile Gétulie compensaient (pour Rome) » la stérilité accidentelle de l'Egypte (1). »

Sans doute, à l'époque de Genséric, la Gétulie avait des limites plus ou moins restreintes, mais quelles étaient ces limites ? Personne ne le dit, du moins parmi les auteurs que nous avons pu consulter (2).

L'anonyme de Ravenne, dont la première publication ne remonte, comme on sait, qu'à l'année 1688 (3), contient, sur la Gétulie, quelques détails pleins d'intérêt. Ce pays y est qualifié de pays montagneux, rude et fort aride (*in montanis et asperis*, *seu aridissimis locis*), et confinant, d'une part, à la Mauritanie des Péroses, que baignait l'Océan, et, de l'autre, à la *Mauritanie Tingitane*, baignée par la Méditerranée. Nous voyons, de plus, dans le même ouvrage :

1° Que la Gétulie était loin de l'Océan (*longe Oceano*), et plus rapprochée de la Méditerranée (*ad mare magnum amplius*) ;

2° Que ce pays manquait d'eau, et que les rivières n'y coulaient pas toujours (*et flumina ibidem, quae sistunt minime*) ;

3° Enfin, que, malgré les inconvéniens que nous venons d'énumérer, la Gétulie était pourtant parsemée de quelques villes, telles que *Tursurum*, *Tices*, *Speculum*, *Turres* et *Ceruae*. (*Anonyme de Ravenne*, cap. IX.)

Ainsi que nous l'avons vu précédemment (à l'occasion des fossiles des Ziban), Apulée a mentionné la Gétulie, à cause de son manque de poissons. Apulée, cet écrivain payen, faisait cette remarque un demi-siècle avant l'ère chrétienne (il était né 85 ans avant J.-C.). Rapprochement remarquable ! Cinq siècles plus tard (fin du 5e siècle), un saint pape, à son tour ; un saint pape, Grégoire-le-Grand, mentionnait aussi la Gétulie, non plus à cause de *son manque de poissons*, mais à cause de *son manque de pêcheurs*, et cela à l'occasion de la constellation des poissons (4).

Piscatores verò, ut fertur, Getulia non habet, dit Grégoire.
(*Homélies* de Saint-Grégoire.)

De tous ces documens, il résulte que la Gétulie ou, pour mieux dire, la grande Gétulie s'étendait de l'est à l'ouest du nord de l'Afrique, de-

(1) Sans doute, il est superflu de faire remarquer que la Gétulie n'était fertile que dans les oasis, et que les oasis ne devaient pas fournir plus de céréales autrefois qu'aujourd'hui.

(2) A tort sans doute, Shaw borne, par l'Oued-Djeddi, la Gétulie au sud.

(3) Sous ce titre : *Anonymie Ravennatis de* GEOGRAPHIA, *lib.* V.

(4) Ainsi que nous l'avons vu, il y a peu de poissons dans la Gétulie, mais il y en a pourtant, et si, aujourd'hui, comme du temps de Saint-Grégoire, il n'y a pas de pêcheurs dans ce pays, c'est que ses habitans de nos jours ne font aucun cas de leurs poissons.

puis les Syrtes jusqu'à l'Océan, au sud des grandes chaines de montagnes qui suivent cette même direction, formant ainsi, par les oasis qui s'y trouvent disséminées, une sorte de ceinture verdoyante placée entre ces chaines de montagnes et le vaste Désert de Sahara. C'est surtout à la Gétulie que paraît devoir s'appliquer cette comparaison faite, par les anciens, du Désert à la peau de la panthère. Et, en effet, les oasis disséminées de par les plages sablonneuses de la contrée, sont assez bien représentées par les macules ou taches noires éparpillées sur la draperie de cet animal, tandis que la couleur jaune sale du fond de cette même draperie représente assez bien, également, celle des plages sablonneuses dont il est question.

Des Gétules.

Les Gétules, *Gaetuli*, étaient divisés en plusieurs corps de nation, ainsi que nous l'apprend Pomponius Méla.

..... *Et natio frequens multiplex que*
Gaetuli. Lib. v, cap. iv.

La portion des Gétules qui était au sud du Maroc, était, elle-même, divisée en plusieurs autres. Ainsi, là étaient les Gétules-Autolotes et les Gétules-Dara. Des premiers, les uns habitaient au-delà du promontoire du soleil, les autres en-deçà du fleuve *Cosenus*. Les Gétules-Dara occupaient le pays situé au-delà du fleuve *Palsus*. Nous devons à Pline tous ces détails. (Pline, *lib.* v, *cap.* i.)

Les Gétules sont assez souvent mentionnés par les auteurs, poètes et prosateurs.

.... *Tibi pocula cursor*
Gaetulus dabit..................

(Tu recevras la coupe d'un coureur de Gétulie.) Juvénal.

.... *Quod quum ita sit, tu Gaetulum Ganimedem*
Respice, quum sities...............

(Songe donc, quand tu auras soif, à regarder ton Ganimède de Gétulie.) Juvénal.

De ces deux passages de Juvénal, on peut inférer que les Gétules étaient bons coureurs (1) et recherchés pour la domesticité. Or, leurs descendans ou, pour mieux dire, les populations qui les ont remplacés sur les mêmes lieux, fournissent d'excellens marcheurs et des hommes qui se distinguent par leur intelligence et leurs bons offices auprès des Européens qui les emploient, soit chez eux, soit sur les points de la côte où ils émigrent. C'est ici le lieu de rappeler qu'un des hommes qui illustrèrent le plus les sciences et les lettres, et qui se faisait en même temps remarquer par son éloquence, dès les premières années de notre ère, était un Gétule, ou presqu'un Gétule. Nous avons nommé cet Africain de Madaure, ce presque compatriote et contemporain de St-Augustin. Mais écoutons ce que dit, de son origine, l'auteur de l'*Ane d'or* et de tant d'autres productions littéraires du 2e siècle de notre ère.

« Quant à ma patrie, dit Apulée, s'adressant à Emilianus, son beau-» fils et son adversaire; quant à ma patrie, tu as rappelé qu'elle était

(1) Les Numides étaient aussi bons coureurs, comme leurs voisins, les Gétules. Voir *La guerre civile*, par César, lib ii, traduction, p. 141.



» située sur les confins de la Numidie et de la Gétulie (*Quod eam situm* » *Numidiae et Getuliae in ipso confino*), ot tu t'es appuyé des paroles » dont je me suis servi moi-même, lorsque j'ai dit, en parlant publi- » qnement devant Lollianus-Avitus, que j'étais moitié Numide et » moitié Gétule, *Semi Numidum et semi Gaetulum.* » APOLOGIA (1).

Les Gétules vivaient sous la tente, d'après ces paroles de Martial :

Tecum ego vel sicci Gaetulia mapalia pœni.

(Avec vous, j'habiterais volontiers les tentes de la brûlante Gétulie.)

Selon Sallnste, cet ancien gouverneur do la Nnmidie, et qui, par conséquent, est d'une grande autorité ici, les Gétules vivaient partie sous la tente, et partie dans des huttes ou cabanes, à l'instar des Gétules d'aujourd'hui.

Super Numidiam Gaetulos accepimus, partim in tuguris, alios vagos agitare. (SALLUSTE, *op. cit.*)

Les Maures, eux, les Maures que beaucoup d'auteurs considèrent comme les Aborigènes du nord de l'Afrique ; les Maures, disons-nous, habitaient dans des cabanes.

Dirue Maurorum attegias......

(Cours détruire les cabaues des Maures......)

JUVÉNAL, Sat. XIV.

Un nsage des Gétuliens, qui s'est conservé chez leurs descendans, ainsi que nous l'avons vu précédemment, est celui de manger des chiens, et de là le nom de Canariens sous lequel ils sont désignés par quelques anteurs. *Canarios appellari*, dit Pline, *quippè victum ejus animalis promiscuum his esse.* Cet usage, du reste, leur était commun avec les Carthaginois, ainsi qu'il résulte d'un édit de Darius, qui interdisait, aux derniers, de manger des chiens et de faire des sacrifices hnmains. *Legati à Dario Cartaginem venerunt, afferentes edictum, quo pœni humanas hostias immolare, et caninâ vesci prohibebantur.* (JUSTIN, *Histor.* lib. V, cap. I.)

Quant à l'origine des Gétules, Salluste les considère comme Aborigènes et contemporains des Libyens ; ils auraient donné naissance aux Numides par leurs alliances avec une immigration de Perses (*per connubia Gaetulos secum miscuêre*), en même temps que les Libyens, de leur côté, se seraient alliés avec les Arméniens et les Mèdes (*Medis autem et Armeniis accessêre Libyes*), qui émigrèrent aussi en Afrique. Le même auteur fixe ainsi la position géographique et relative des deux populations contemporaines :

« Les Libyens habitaient la partie la plus voisine de notre mer, tan- » dis que les Getules étaient plus reculés sons le soleil, non loin de la » zône brûlante, *haud procul ad ardoribus.* »

---

(1) Apulée, né en 114, à Madaure, sous le règne de Trajan, mort en 184, sous celui d'Antonin. Son père était premier magistrat de la ville, emploi qu'il a exercé lui-même, et sa mère était une nièce de Plutarque. Il a beaucoup écrit. Il nous reste de lui les *Métamorphoses*, plus connues sous le nom d'*Ane d'or*, les *Florides*, l'*Apologie*, et les Œuvres philosophiques intitulées : *Le Dogme de Platon*, *Le Monde*, et *Le Dieu de Socrate* On sait que ce dernier livre a été réfuté par St-Augustin, qu'Apulée précéda d'un siècle et demi, à peu près sur les mêmes lieux. Cet illustre évêque, né à Tagaste, près Madaure, en 354, fit ses premières études dans la patrie même d'Apulée, c'est-à-dire à Madaure.

Les Gétules étaient belliqueux ; ils l'étaient plus que les Libyens, leurs contemporains, sur le littoral.

...... *Libyes Gaetuli minùs bellicosi.* (SALLUSTE, *Op. cit.*)

Aussi nous en voyons un corps, tout entier, dans l'armée d'Annibal, lorsqu'il occupait la Campanie. Ce corps était commandé par un chef du nom d'Isalcas. « Annibal, dit Tite-Live, lorsqu'il fut tout proche de » *Casilinum* (1), détache les Gétules commandés par Isalcas. »

Ces mêmes Gétules ayant voulu pénétrer dans la ville, qu'ils croyaient abandonnée, furent entièrement défaits ; mais qu'on nous permette de reproduire ici tout le passage de Tite-Live, qui les concerne.

« Annibal, dit Tite-Live, lorsqu'il fut tout proche de *Casilinum*, dé» tache les Gétules commandés par Isalcas, et le charge, s'il voit » quelque moyen d'engager une conférence, d'essayer, par des paroles » bienveillantes, d'amener la ville à ouvrir ses portes et à recevoir » une garnison ; s'ils persistent à se défendre, il devra tenter de péné» trer par quelque côté dans la place. Quand les Gétudes furent sous » les remparts, le silence qui régnait dans la ville, la leur fit supposer » déserte, et le barbare, persuadé que la garnison s'était retirée par » crainte, se disposait à attaquer les portes et à forcer les retranchemens : » tout-à-coup les portes s'ouvrent, et deux cohortes, préparées dans » la ville à ce mouvement, s'élancent avec un bruit affreux, et font de » l'ennemi un grand carnage .... » (Lib. XXIII.)

Nous remarquons que ceux des Gétules qui échappèrent à ce carnage, durent, peu après, prendre leur part de ce que l'histoire est convenue d'appeler les *délices de Capoue*, ville voisine de *Casilinum*, et où se retira Annibal, après le siége de cette dernière ville.

Nous revoyons les Gétules sous Jugurtha, après sa seconde défaite par Métellus, et alors que ce prince sollicitait l'alliance de Bocchus, son beau-père, contre les Romains ; il avait été les chercher jusques dans leur propre pays.

Les Gétules, du reste, étaient ses sujets, et il en était très-aimé, parce qu'il ne leur faisait pas payer d'impôts. Salluste, à qui nous devons ce renseignement, fait remarquer que les Gétules étaient une espèce de sauvages (*genus hominum ferum*) qui, alors, ignoraient le nom romain, *eo tempore ignarum nominis romani.* Cependant, nous venons de voir que leurs ancêtres combattaient, sous Annibal, en Italie. Les souvenirs, il est vrai, s'effacent vite chez les peuples sauvages.

Jugurtha en forma un corps d'armée, qu'il façonna, peu à peu, à l'ordre et à la discipline militaire. « Il parvint, dit Salluste, à rassem» bler en corps d'armée cette multitude grossière ; il les accoutuma, » peu à peu, à garder les rangs, à suivre les drapeaux, à observer le » commandement, et à faire, enfin, tout ce que font des soldats, *item* » *alia militaria facere.* » (*Op. cit.*, sect. LXXXI.)

Leur nom, si souvent répété par l'historien de la *Guerre de Jugurtha*, ne l'est pas moins par celui de la campagne de César en Afrique. Chargés, pendant cette campagne, de la défense de deux places dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, mais qui étaient voisines de Cirta ; chargés, dis-je, de la défense de ces deux places, ils périrent tous jusqu'au dernier, au lieu de se rendre. Mais écoutons, sur cette belle conduite des Gétules d'alors, l'historien précité ; il venait de dire que

(1) Qu'on appelait aussi *Casilina*, aujourd'hui *Castellucio*.

Juba, à la tête de sa cavalerie et de son infanterie, était sorti de ses états pour aller joindre ses alliés, Scipion et Varus.

« P. Sitius et le roi Bogud, dit cet auteur, ayant appris le départ de » Juba, réunirent leurs forces et entrèrent dans son pays, assiégèrent » Cirta, la plus riche de ses villes, l'emportèrent au bout de quelques » jours, avec encore deux autres villes des Gétules. Ils avaient offert, » aux habitans des dernières, d'en sortir et de les leur livrer à certaines » conditions, ce qu'ils refusèrent : ils furent alors pris d'assaut, et tous » passés au fil de l'épée. » (*La guerre d'Afrique*, lib. v.)

Qu'il nous soit permis de le remarquer en passant, ces dernières paroles de l'historien de la campagne de César en Afrique, rappellent, en tous points, celles du général français qui rendait compte à son gouvernement de la prise de Zaatcha, de ce petit village de boue, mais qui n'en tint pas moins, si longtemps, notre armée sous ses murs :

« Zaatcha, écrivait le général français ; Zaatcha a été emporté d'as- » saut le 26 novembre, à huit heures du matin. Bou-Zian et le chérif » Zi-Moussa-bou-Amad, ainsi que les défenseurs, au nombre de sept » à huit cents, se sont fait tuer jusqu'au dernier. »

(Dépêche télégraphique du Gouverneur-Général de l'Algérie, lue, par le Ministre de la Guerre, à la Chambre des Représentans, dans sa séance du 7 décembre 1849.)

Il faut bien le reconnaître, les Gétules de nos jours n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres ; ils sont restés sous la France ce qu'ils étaient sous Rome.

Les Gétuliens de Capsa, sous Marius, avaient péri comme ceux des deux autres villes dont nous venons de parler. « On mit le feu à la ville, » dit Salluste, tous les habitans en âge de porter les armes, furent » massacrés, le reste mis en vente, le butin partagé entre les soldats. » *Vae victis !* fut la devise de tous les temps, surtout à la guerre.....

Pour justifier la conduite plus que sévère de Marius à Capsa, Salluste dit que la place était sous la main de Jugurtha et d'un difficile accès pour les Romains, et que l'espèce d'hommes qui l'habitaient, inconstante, perfide (*genus hominum mobile, infidum*), n'avait pu, jusqu'alors, être contenue ni par les bienfaits, ni par la crainte, *ante neque beneficio neque metu coërcitum*. Ne serait-ce pas ici le cas de répéter ce proverbe trivial que, *quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé ?* Toujours est-il que l'appréciation du caractère gétule, par Salluste, dans cette circonstance, fait le plus bel éloge de la nation dont nous parlons.

Un jour, deux Gétules, de l'armée de Scipion, se présentent au camp de César, désirant lui parler. Ils lui sont aussitôt conduits. Après avoir demandé s'ils pouvaient parler sans crainte, et l'assurance leur en ayant été donnée, ils continuèrent ainsi :

« Il y a longtemps, grand empereur, que d'autres Gétules attachés, » comme nous, à Marius, et presque tous les citoyens romains des » 4e et 6e légions, avions le désir de passer de votre côté, mais, » jusqu'à présent, nous n'aurions pu le faire sans risques, étant » surveillés, comme nous le sommes, par la cavalerie numide : » maintenant que nous en avons reçu l'ordre, en quelque sorte, et que » nous pouvons suivre notre inclination, nous vous dirons que Scipion » nous a envoyés auprès de vous comme espions, pour examiner si, soit » devant votre camp, soit devant les portes de vos retranchemens, il n'y » aurait pas des fosses secrètes, ou quelqu'autre piège tendu à ses » éléphans, en un mot, pour découvrir vos desseins contre ces animaux, » et pénétrer vos dispositions par rapport à la bataille. »

César les remercia, leur donna quelque gratification, puis les envoya

dans le quartier des transfuges. Peu après, il utilisa leurs bonnes dispositions, en les envoyant dans leur pays, pour se faire des partisans. Leur mission réussit à souhait : toute la Gétulie se souleva contre Juba. « Juba, dit Hirtius ; Juba, qui se vit par là engagé dans trois guerres » différentes, fut obligé de tirer, de l'armée qui devait agir contre César, » six cohortes qu'il envoya garder ses frontières contre les Gétules. » (*Op. cit.*, lib. v.)

Les Gétules étaient braves, comme nous venons de le voir, mais ils étaient aussi pillards. Ainsi, nous voyons des Gétules arrêter et dépouiller cinq députés que Bocchus envoyait auprès de Sylla, à qui Marius avait remis son commandement, lorsqu'il partit pour son expédition de Capsa. « Ils furent attaqués en route, dit Salluste, par des voleurs » Gétules (*Getulis latronibus*), qui les dépouillèrent. » Ainsi encore, nous voyons des Gétules, dans une déroute des leurs, tuer leur propre chef, pour s'approprier ses dépouilles. Ces Gétules avaient fait partie de la garnison de *Tisdra* ou *Tisdrus* (aujourd'hui *El-Djem*, régence de Tunis), sous le commandement de Considius, l'un des lieutenans de Scipion. Ce chef, désespérant de sa défense, à la nouvelle de la défaite des siens, et de l'approche des légions romaines, sous Domitius, s'enfuit secrètement de Tisdra, avec quelques Gétules. « Ces Gétules, dit Hirtius, » l'assassinèrent sur la route, pour avoir son argent, et se retirèrent » où ils purent, chacun de son côté. » (*Op. cit.*, lib. v.)

Les Gétules continuèrent de figurer dans les événemens qui suivirent la victoire de César en Afrique. Ainsi, nous les retrouvons portant la guerre à leur propre souverain, Juba II, alors que celui-ci venait de prendre possession de la Mauritanie césarienne. Ils lui firent éprouver de grandes pertes, envahirent ses états et l'en eussent expulsé sans les légions qu'Auguste lui envoya. Celles-ci étaient sous le commandement de Cossus, Enéus-Cornelius, qui parvint à refouler les Gétules, d'où il prit, comme on sait, le nom de *Gaetulicus*, l'an vi de notre ère. Cette guerre des Gétules durait depuis trente ans, si on la fait remonter jusqu'à l'avènement de Juba au trône de Mauritanie. Quant aux motifs de cette guerre, ils tenaient au mécontentement des Gétules contre Juba, de ce que quelques portions de leur pays étaient passées sous son commandement, par suite de la cession à lui faite, par Auguste, de la Mauritanie, en échange de la Numidie. C'était sur cette dernière province que régnaient ses ancêtres.

Les Gétules étaient, en grand nombre, dans l'armée de Gildon, qui, dans sa lutte contre Rome, avait été recruter des combattans jusques chez les Ethiopiens. Cette armée, qui s'élevait à 70,000 hommes, fut défaite, comme par enchantement, en présence de celle de Mascézil, peu nombreuse pourtant, mais composée de vétérans de l'empire, fournis, pour la plupart, par la Gaule et la Germanie. On raconte qu'un porte-étendard ayant, par hasard, baissé son drapeau, tous l'imitèrent et se soumirent, en même temps que disparaissait leur chef, qui, bientôt après, en fut réduit à se donner la mort. Ceci se passait à *Tabarca*, aujourd'hui Tabarque.

La manière de combattre des Gétules ne différait en rien de celle de leurs descendans et autres peuplades africaines d'aujourd'hui. Salluste, parlant d'une attaque combinée entre Jugurtha et Bocchus contre Marius, dit :

« Et, avant qu'on eût pu ranger l'armée en bataille, pourvoir aux » bagages, enfin, donner le signal de quelque ordre que ce fût, les ca- » valiers maures et gétules étaient tombés sur nous, à leur manière, » sans s'être formés en ligne (*non acie neque ullo more prœlii*), arri-

» vont par pelotons, selon que le hasard les avait rassemblés. » (*Op. cit.*, sect. CI.)

Du Christianisme dans la Gétulie.

Le Christianisme pénétra dans la Gétulie, et avec lui, bientôt après, ses divisions et ses schismes, comme dans les autres parties de l'Afrique. Le savant M. Marcus fait remarquer, au sujet de la contrée de Zaba, que ceux de ses évêques dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, figurent, dans la liste des évêques d'Afrique, parmi ceux de la Numidie de Bizacène ou 2ᵉ Numidie, province dont elle a fait partie, comme nous l'avons déjà dit précédemment (1). Ce sont les évêques de *Praesidium* (Biscara), d'*Ad-Turres* (Turrensis) et de *Tusurus* (Tusururus de Ptolémée).

Les évêques de *Praesidium* étaient le donatiste Léontinus et le catholique Faustus; ceux d'*Ad-Turres*, Maximianus et Mensius, tous deux catholiques; ceux de *Tusurus*, le donatiste Bénénatus et les deux catholiques Assélicus et Florentinus.

Léontinus Præsidiensis, Maximianus Turrensis et Bénénatus Tusuritanus étaient à l'assemblée de Carthage de 411, et Faustus Præsidiensis, Mensius Turrensis, Assélicus Tusuritanus et Florentinus Tusuritanus, à celle de la même ville en 484, par suite de laquelle ils furent exilés (2).

Ajoutons à ces évêques ceux de Zaba, la Sabi de l'Itinéraire d'Antonin (3), ville de la Mauritanie de Sétif, ainsi que ceux de Vescerita et

---

(1) La Numidie de Bizacène commençait à *Ad Medias*, position qui est encore à chercher.

(2) A l'appel de son nom, Léontinus répondit, selon la formule adoptée : *mandavi et subcripsi*

Maximianus répondait, à l'appel de son nom : *Praesto esse, sed non contra me habeo episcopum*, à quoi l'évêque donatiste Adéodatus répliqua aussitôt : *Noster fuit.*

Bénénatus Tusuritanus faisait partie des évêques qui, dans un concile tenu en 393, *Concilio Cabarsussitano*, condamnèrent l'évêque Primianus.

Faustus est mentionné dans la vie de Saint-Fulgence. Il figure le 76ᵉ parmi les évêques de la Bizacène envoyés en exil.

Mensius Turrensis figure le 28ᵉ parmi les évêques de cette même province, également exilés.

Assélicus eut pour adversaire le donatiste Aptus. Comme il disait, en se présentant : *Praesto esse*, Aptus répondit : *Agnosco illum*, et ajouta : *Mandavi et subscripsi*.

Florentinus figure le 48ᵉ sur la liste des évêques de la Bizacène exilés.

(3) Antonin la place entre Macri et Aras, à 25 milles de Sétif, vers l'ouest. Ces deux positions, comme celle de Zaba ou Sabi, sont encore à trouver.

Cette Zaba est-elle celle qui existait aux limites de la Numidie (*Praepositis limitis Zabensis*), et qui avait une garnison sous les ordres d'un comte ? (*Noticia imperii occidentalis.*)

Est-ce aussi cette même Zaba où se retirèrent les Maures de l'Aurès, en quittant la *Petra Germiniani* et le *Toumarra* de Procope, positions qui, très-vraisemblablement, sont les mêmes que celles désignées, par Ptolémée, sous les noms de *Germiana* et *Toumarra?* Très-vraisemblablement aussi, et comme le soupçonne Marcus, la position de *Medianae-Zabuniorum*, mentionnée dans la conférence de Carthage de 411, était dans le voisinage de la Zabi ou Zaba de Numidie.

L'histoire ecclésiastique nomme deux évêques pour cette Zabi ou Zaba, Lucius et Crescouius, le premier donatiste, et le second catholique. Lucius était à la

de Tamagrista ou Thamagrista, villes qui étaient situées, selon Marcus, non loin des rives de l'Oued-Djeddi, entre Præsidium et le lac Melgid.

Les évêques de la Zaba mauritanienne ou Sétifensienne étaient l'évêque catholique Possessor et l'évêque donatiste Félix; ceux de Thamagrista ou Tamagrista, les deux évêques catholiques Primulus et Clémens La liste des évêques de la province ne nomme qu'un évêque pour Vescerita, episcopus Vesceritanus, le catholique Optatus.

Possessor Zabensis, Clémens Tamagristensis, Primulus Tamagristensis et Optatus étaient à la convocation de Carthage de l'an 484, par suite de laquelle ils furent exilés.

Félix Zabensis, l'un des plus grands adversaires du clergé catholique, était à celle qui eut lieu dans la même ville en 411. Il est mentionné par Optat, de Mileu, qui lui adresse ces paroles, dans son *Histoire du schisme des Donatistes* :

Nonne de numero vestro fuerunt Felix Zabensis et Januarius Flumenpiscencis, et ceteri, qui tota celeritate concurrerunt ad castellum Lemellense (1) ?

(De Schism. Donat. lib. II, cap. 18.)

Primulus et Optat, dans l'assemblée ou convocation précitée, eurent pour adversaires, le premier, le donatiste Saturninus, et le second, le donatiste Fortunatus.

Optat, Optatus Visceritanus, paraît être le même Optat à qui Saint-Augustin adressa, vers l'an 418, son opuscule intitulé : *De animae origine*.

La Gétulie eut aussi ses martyrs, comme les autres parties de l'Afrique, mais les seuls dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, sont Æmilius, Basilius, Prætexta, Basia et Partinus. La fête de ces martyrs se célébrait le 19 mai, XIIII *Kal. jun.* (*Africa christiana, Op. cit.*)

Souverains de la Gétulie.

L'histoire ne nomme aucun souverain particulier à la Gétulie, parce que, vraisemblablement, les peuples de cette contrée ont toujours relevé des rois de Numidie, ce qui nous conduit à rappeler, brièvement, ce que nous savons de ceux-ci.

Souverains numides.

Narva ou Naravase, dont on ignore les ancêtres, père du suivant.

(Cité par Polybe, et qui, entraîné par son admiration pour le grand Amilcar, mit toutes ses forces au service de Carthage, à l'occasion de la guerre dite des Mercenaires, qu'il ne contribua pas peu à mener à bonne fin.)

---

conférence de 411, et Cresconius, du nombre des évêques envoyés en exil, par suite de la convocation de 484. Il figure le 70e parmi les évêques présents à cette convocation

(1) Ou Lemelefense. Il y eut un évêque de cette localité, Primosus Lemelefensis, évêque catholique, qui vivait vers l'an 362, époque de l'agression en question, et dont il se plaignit dans une assemblée de Donatistes tenue à Téveste. C'est encore ce que nous apprend Optatus, *Op. cit.*

Pour plus de détails sur les évêques de l'ancienne Zébe, comme sur ceux que nous avons précédemment mentionnés, dans le cours de notre relation, voir : *Steph. Antonii Morcelli Africa Christiana*, vol. 1.

Gala ou Gaula, son fils, père de Massinissa, dont la capitale était peut-être Hippone, *Hippo regius*, cette ville qui, selon Silius Italicus, était agréable aux rois numides.

..... *Antiquis dilectus regibus Hippo.*
Silius Italicus.

(Connu par le traité d'alliance qu'il forma avec Carthage contre Syphax, alors du parti des Romains.)

Désalcès (qu'on écrit aussi Esalcès et Œsalcès), frère de Gala ou Gaula, oncle de Massinissa, époux d'une nièce d'Annibal.
(Elevé au trône pendant que son neveu Massinissa servait en Espagne, dans les rangs des Carthaginois ; mort peu après son élévation, étant déjà d'un âge avancé.)

Capusa, fils aîné de Désalcès, tué sur le champ de bataille par le suivant, Mézétule.

Mézétule (qu'on écrit aussi Mésétule), de race royale, mais non de la race régnante, époux d'une nièce d'Annibal, qui avait déjà été mariée à Désalcès.
(Affectait une haine implacable contre la royauté, s'empara du pouvoir sans vouloir prendre le titre de roi ; couronna le suivant, Lucumacès, encore jeune, et continua de gouverner en son nom.)

Lucumacès, le seul descendant de Capusa, couronné par le précédent, Mézétule, défait avec ce dernier, par Massinissa, près de Thapsus (1).
(Lucumacès et Mézétule, après leur commune défaite, se retirèrent auprès de Syphax, et, plus tard, après la mort de ce dernier, ils entrèrent en accommodement avec Massinissa.)

Syphax, époux de Sophonisbe, sœur d'Asdrubal, de Carthage, roi des Numides occidentaux, ayant pour capitale Siga (*Ned-Roma*); fait prisonnier par Massinissa, 202 ans avant J.-C. ; mort comme il se rendait d'Albe à Rome, pour orner le triomphe de Scipion, 203 ans avant J.-C.
(D'abord l'allié de Rome, 213 ans avant J.-C., puis celui de Carthage, après son mariage avec Sophonisbe, 204 ans avant J.-C. ; conduit, par Lélius, à Rome, où une décision du sénat lui assigna, pour prison, la ville d'Albe, devenue, depuis lors, la prison des rois vaincus.)

Vermina, fils de Syphax.
(Vermina, après la défaite de son père, se maintint dans une partie de ses états ; il partagea les revers d'Annibal à Zama, se releva et fit sa paix avec Rome, 200 ans avant J.-C. Son royaume était à l'ouest de celui de Massinissa, et s'étendait jusqu'à la Mauritanie.)

Archobarzane (qu'on écrit aussi Arc-Bar-Zan), fils de Vermina.
(Archobarzane succéda à son père et entra dans les intérêts des Carthaginois. A quelle époque ? L'histoire ne le dit pas. L'alliance d'Archobarzane avec Carthage nous est révélée par Caton le censeur, lorsque, poussant, avec tant de véhémence, à la destruction de Carthage,

(1) Deux siècles plus tard, Thapsus (côte orientale de Tunis) devait recevoir une nouvelle illustration par la victoire de César sur Scipion. Il reste encore de cette antique cité, que l'auteur a visitée récemment, une série de citernes admirablement conservées.

il parle des secours armés qu'elle recevait du petit-fils de Syphax. Ceci se passait 207 ans avant J.-C.)

Massinissa, fils de Gala ou Gaula, épousa, entr'autres femmes, Sophonisbe, femme de Syphax, eut quarante-quatre enfans, dont trois seulement, Micipsa, Gulussa et Manastabal, furent reconnus légitimes. Il eut une fille qui épousa un prince numide. Dans le nombre de ses autres enfans, l'histoire nomme Masgaba, Methymnat, Misagènes et Stimba. Il mourut 149 ans avant J.-C., à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après un règne long et brillant.

(Fit ses premières armes en Espagne, sous Asdrubal et Magon ; contribua alors à la défaite des deux Scipion, puis passa du côté des Romains, 207 ans avant J.-C., par suite des sollicitations de Scipion-Emilien, et des bons procédés de Publius-Scipion, envers son neveu Massiva ; défit deux fois Syphax, la première près de Siga, capitale du dernier, la deuxième fois, sous les murs de Cirta. Son royaume, tel qu'il lui fut constitué par Scipion, après la prise de Syphax, sous Cirta, 202 ans avant J.-C., s'étendait de la Mulacha (*Malva*) au S.-O. de la Petite Syrte, régence de Tunis. Cirta en était la capitale ; celle de ses ancêtres était Zama, alors capitale des Massyliens. Nous verrons plus loin que cette même Zama était redevenue capitale sous Juba l'Ancien.)

Micipsa, l'un des trois fils légitimes de Massinissa, auxquels il survécut ; mort après un règne de près de 30 ans (118-149 avant J.-C.), et très-florissant. Il avait Cirta pour capitale, comme son père.

(Des deux frères de Micipsa, l'un, Gulussa, eut la direction et le commandement des armées, et l'autre, Manastabal, l'administration de la justice. Tout cela avait été réglé par Scipion-Emilien, à qui Massinissa, en mourant, avait donné plein pouvoir à cet égard. Gulussa eut une fille qui épousa Asdrubal. Massiva, dont il sera question plus loin, était vraisemblablement son fils.)

Adherbal et Hiempsal, tous deux fils de Micipsa, et Jugurtha, leur cousin.

(Les états de Micipsa furent partagés entre ces trois princes, et de la manière suivante : Adherbal eut les terres situées entre l'Ampsaga (Oued-el-Kébir), la Tucca (Zaïne) et le Muthul (Hamise); Jugurtha, celles situées de la Mulacha à l'Ampsaga, et tout le reste des états de Micipsa, fut le partage d'Hiempsal. La capitale d'Hiempsal était, à ce qu'il paraît, Thermida, qui porte le nom de royale dans les Actes de l'Eglise, *Thermida regia*.

Hiempsal et Adherbal avaient été élevés avec Jugurtha, qui fit assassiner le premier, et livra le second aux plus affreux tourmens, après l'avoir fait prisonnier à Cirta, sa capitale. Adherbal, pourtant, avait l'appui des Romains. C'était de 112-113 avant J.-C.)

Jugurtha, fils de Manastabal, neveu de Micipsa, époux d'une fille de Bocchus, roi de Mauritanie, mort prisonnier à Rome, 108 ans avant J.-C.

(Le souverain qui, avec Massinissa, occupe le plus de place dans l'histoire des rois de Numidie ; fit ses premières armes en Espagne, sous Scipion, et se trouvait, avec lui, au siége de Numance. Après s'être défait de ses deux cousins, comme nous l'avons vu plus haut, il se défit encore, par un assassinat, d'un fils de Gulussa, du nom de Massiva. Ceci s'accomplit dans Rome même, où les deux princes se trouvaient réunis.

Jugurtha eut l'insigne honneur de faire passer sous le joug, 110 ans avant J.-C., l'armée romaine que commandait le consul Aulus ;

défait à son tour, deux ans plus tard, 108 ans avant J.-C., il fut conduit prisonnier à Rome, où il suivit, enchaîné, le char du vainqueur. Pendant le triomphe, sa raison s'égara, et les géoliers, auxquels il fut ensuite livré, lui déchirèrent les oreilles pour avoir les anneaux d'or qu'il y portait. On lui prête ces paroles, comme il entrait dans le cachot froid et humide, où il devait mourir six jours après : « Par Hercule, » les étuves de Rome sont bien froides !..... »

Il laissa deux fils, dont un se nommait Oxiutha ou Oxynthas (quelques-uns l'appellent Masintha); le nom de l'autre n'est pas parvenu jusqu'à nous. Ils terminèrent leurs jours dans la captivité, à Venouse en Apulie. Oxintha, dans cette position, joua un rôle passif à Acerres, où on l'avait fait venir pour exciter à la désertion dans les rangs de Sextus-Julius-César, dont les troupes étaient, en partie, composées de Numides. C'était durant la guerre dite *sociale*. Les habitans d'Acerres ayant revêtu de pourpre Oxintha, l'exposèrent ainsi aux regards des Numides de César. Ce stratagème réussit : de nombreuses désertions commencèrent d'avoir lieu parmi ces Numides, et elles se multiplièrent à tel point, que César crut devoir congédier tous ceux qui lui restaient.

Après la mort de Jugurtha, la Numidie proprement dite, ou le pays des Massyliens, fut divisé en trois parties : l'une fut réunie à la province d'Afrique, formée du territoire de Carthage après la troisième guerre punique; les deux autres furent données aux deux princes suivans, tous deux de la famille royale de Numidie.)

Hiempsal II, fils de Gulussa, et petit-fils de Massinissa, désigné sous le nom de Mandrestal par Appien,

et

Hiarbas ou **Hierta**, fils de Gauda (fils de Mastanabal ou Manastabal, père de Jugurtha), et dont la capitale était *Bulla, Bulla regia*.

(Le président de Brosses a émis l'opinion qu'Hiempsal n'était peut-être pas le fils de Gulussa; — qu'il pouvait être de la race des rois maures, et peut-être l'un des fils de Bocchus, l'ami de Sylla. Il paraîtrait, selon lui, que la race numide avait pris partie pour Marius, et la race maure pour Sylla, opinion que semblerait confirmer la conduite différente d'Hiempsal et d'Hiarbas, dans les guerres civiles de Marius et de Sylla.

Nous avons vu plus haut quel fut le partage des deux princes dans la succession de Jugurtha. Cependant, quelques-uns pensent que cette succession était celle, non de Jugurtha, mais de Gauda, son parent. Salluste parle de Gauda comme d'un homme faible et valétudinaire. *Morbis confectus, et ob ham causam mente paulum imminutâ.* (*Op. cit.*, cap. 68.)

Ce fut auprès du premier, Hiempsal II, que s'était réfugié le jeune Marius lorsqu'il fut obligé de fuir sa patrie, avec son père. On attribuait à cet Hiempsal, du temps de Salluste, des livres puniques qui traitaient de l'origine des peuples africains de son temps, livres dans lesquels Salluste a puisé tout ce qu'il a dit sur le même sujet, ainsi qu'il a cru devoir nous l'apprendre, pour mettre, sur ce point, sa responsabilité à couvert. ... *Sed qui mortalis initio Africam habuerint, quippe postea accesserint, aut quomodo se permisti sint; quanquam ab eâ famâ quae plerosque obtinet diversum est, tamen uti ex libris punicis, qui regis Hiempsalis dicebantur, interpretatum nobis est.....* (Salluste, *op. cit.*, cap. XX.)

Joint à Domitius, Hiarbas détrôna Hiempsal; il fut détrôné, à son tour, par Pompée (Gauda était dans ses rangs), qui le fit mettre à mort, après l'avoir pris dans sa capitale, 81 ans avant J.-C. Son royaume passa alors à Hiempsal, et la Numidie, ainsi augmentée, devint très-florissante.)

Manassès, nommé Massinissa par Aurélius Victor, et Masintha par Suétone, dont les états étaient sans doute très-bornés, et qui en fut dépouillé par César.

(L'histoire ne dit pas ce qu'il devint après sa défaite, mais elle est moins silencieuse à l'égard de son fils et successeur, Arabion.)

Arabion, fils du précédent, mentionné par Appien, se rétablit sur le trône de son père, après s'être réfugié en Espagne, auprès du jeune Pompée.

(De retour en Afrique, il chassa Bocchus, qui occupait une partie du royaume de son père (royaume qui, selon quelques-uns, se serait étendu jusqu'à Saldès, après la défaite de Jugurtha), se défit du chef de bandes Sittius, à qui Cirta avait été donnée par César (en récompense des services qu'il en avait reçus pendant sa campagne), et se retrouva ainsi sur le trône de son père. Plus tard, il fut mis à mort par Sestius, le même Sestius auquel il avait rendu de si importans services. Ce Sestius était un partisan d'Antoine, et il gouverait alors la Numidie. Par suite de son assassinat; les domaines d'Arabion furent annexés aux provinces romaines.)

Juba (qu'on écrit aussi Ouiba), encore dit Juba l'Ancien, ou Juba 1er, fils du précédent, Hiempsal.

(Du parti de Scipion, mort de sa propre main, à sa campagne, près Zama, sa capitale, après la bataille de Thapsus, gagnée par César sur Scipion, 42 ans avant J.-C. Dans son jeune âge, il avait été envoyé à Rome, par son père, pour soutenir ses intérêts contre un prétendant nommé Manassès, qui s'était mis sous la protection de César. Celui-ci, dans une vive discussion dont les deux princes étaient l'objet, avait saisi Juba à la barbe, ce qui était un grand outrage chez les Numides. Juba s'en souvint toujours, et on attribue à cette circonstance son passage du côté de Pompée. Cicéron, dans un de ses discours contre la loi agraire, parle du voyage à Rome du jeune Juba; il dit, en raillant, qu'il y était venu *aussi chargé de pièces d'or que de cheveux*.)

Juba II, fils du précédent, roi de Numidie et de Mauritanie, 47 ans avant J.-C., marié à Selène, fille d'Antoine et de Cléopâtre, reine d'Egypte, puis à Glaphyre, fille d'Archelaüs, roi de Cappadoce, et veuve d'Alexandre, fils d'Hérodote, mort vers l'an 33 de J.-C.

La généalogie de ce souverain se trouve dans une inscription de Carthagène, qui a été souvent reproduite, et que nous reproduisons à notre tour, avec sa traduction :

REGI. IVBAE. RE..
IVBAE. FILIO. REGIS
IEMPSALIS. N. REGIS. CAV..
PRONEPOTI. REGIS. MASINISS..
PRONEPOTIS. NEPOTI
IIVIR. QUINQ. PATRONO
COLONI.

(Au roi Juba, fils du roi Juba, petit-fils du roi Hiempsal, arrière petit-fils du roi Gauda, petit-fils de l'arrière petit-fils du roi Massinissa. Les duumvirs quinquennaux au patron de la colonie.) (1)

Pline a dit de ce souverain qu'il était plus illustre par son savoir que par sa couronne. Il avait été élevé à Rome, par les soins d'Octavius Auguste, qui lui remit la couronne de ses ancêtres et le maria.

Dans une *Notice* sur ce souverain, à la fois historique et littéraire, l'abbé Sévin donne le catalogue de ses ouvrages, qui sont :

1° Une *Histoire d'Arabie*, destinée à l'instruction du jeune Caïus César ;

2° Une *Histoire d'Assyrie*, pour laquelle il avait pris Bérose pour guide ;

3° Un traité des *Antiquités romaines*, dont les deux premiers volumes sont cités par Etienne de Byzance ;

4° Une *Histoire des théâtres* ;

5° Une *Histoire de la peinture et des peintres* ;

6° Des *Recherches sur les sources du Nil* ;

7° Enfin, une foule d'autres productions, entr'autres des *Ouvrages de grammaire* et *de botanique*, une *Description de l'Euporbe* (Euphorbia), un *Traité des mètres*, un autre sur la *Corruption de la diction, etc.*

Un écrivain de nos jours, M. Lacroix, fait remarquer que Juba avait plus de savoir que de critique, « car il raconte très-sérieusement, » dit M. Lacroix, qu'un homme mort fut ressuscité par la vertu de » certaines plantes de l'Arabie. »

(*Numidie et Mauritanie*, p. 70.)

Les peuples, à sa mort, le placèrent au nombre de leurs dieux (*Lactance*, *Minutius Felix*). Les habitans de Carthagène lui élevèrent un monument, avec l'inscription que nous avons reproduite plus haut. Il fut élu duumvir par la ville de Cadix, et celle d'Athènes lui dressa une statue. Tant d'hommages étaient la récompense d'une paix qu'il avait su maintenir longtemps. On sait qu'il a régné près d'un demi-siècle, et qu'on a de ses médailles datées de la 45e année de son règne.

Ptolémée, fils du précédent, Juba II, et de Cléopâtre Séléne, élevé au trône en l'an 19, ou l'an 20 de J.-C., sous le règne de Tibère ; assassiné à Rome, étant au théâtre, par ordre de Caligula, en l'an 40 de J.-C.

(Le palmier figuré sur quelques-unes de ses médailles, porte à croire qu'il avait conservé la portion de la Gétulie que César avait concédée à son père. Après sa mort, qui eut lieu en 42 de J.-C., son royaume fut constitué en province romaine. Ce fut par suite de la révolte d'Edemon, affranchi de Ptolémée, et des expéditions de Suétonius Paulinus et de Sitius Geta. Tous deux s'avancèrent dans la Gétulie, et le dernier jusques sur les confins du Grand-Désert, où il poursuivit le Maure Salabus, qui soutenait l'insurrection après la défaite d'Edemon.)

DOCUMENS DIVERS.

Analyse faite, à Alger, de l'eau thermale de Biscara.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons déjà dit, p. 169, de la source thermale de Biscara ; nous rappelerons seulement que sa tem-

---

(1) Cette inscription, donnée par Spon et Réinésius, *Iconog. Grecque*, p. 268, a été reproduite, plus complète et plus correcte, par l'abbé Belley. (*Hist. de l'acad. des inscriptions et belles lettres.*)

pérature, le jour où nous la visitâmes, le 1er mai, était de 45°, échelle centigrade.

L'eau est limpide et sans odeur ; sa saveur est franchement salée, et sa réaction, sensiblement alcaline. L'ébullition ne la trouble pas ; elle laisse, par l'évaporation, un résidu de 8 grammes 694 par litre. En reprenant ce résidu, par un peu d'eau distillée, on en redissout 8 grammes 120 ; la partie restante consiste principalement en sulfate de chaux.

Le chlorure de sodium domine dans les sels solubles, mélangé d'une quantité appréciable de sulfate de soude, de sulfate de magnésie, de chlorure de calcium et de chlorure de magnesium.

La composition sommaire de l'eau peut se représenter ainsi :

Chlorure de sodium................ Sulfate de soude................. Sulfate de magnésie............ ... Chlorure de magnesium........... Chlorure de calcium...............	gram. 8,120
Sulfate de chaux.................. Peroxide de fer (silicate ou carbonate)	gram. 0,574
Total.....................	gram. 8,694 par litre.

Nota. L'eau thermale de Biscara doit prendre rang parmi les eaux thermales salines. Elle ne contient pas de potasse, ce qu'elle a de commun avec la plupart des eaux thermales de l'Algérie.

Répartition *de l'impôt entre les villages des Ziban ou oasis, pour l'année* 1846.

DÉSIGNATION DU TERRITOIRE.	NOM DES LOCALITÉS.	MONTANT DE L'IMPÔT. fr.	c.	OBSERVATIONS.
Territoire dépendant du Scheick-el-Arab, Bou-Azis, Ben-Ganah.	Biscara.	23,000	»	L'impôt, comme nous l'avons dit en son lieu, est basé sur le nombre de palmiers. Le montant des sommes ci-contre comprend : 1° la part du trésor pour les deux tiers environ ; 2° celle des chefs arabes pour un tiers ; 3° un fonds de réserve pour les mosquées, soit environ un dixieme. Quelques tribus, notamment les plus éloignées, éludent le paiement de l'impôt, soit par la fuite, soit au moyen de dégrevemens. Néanmoins, comme il s'établit des compensations d'une année à l'autre, les chiffres ci-contre peuvent être pris pour base des produits.
	Corra.	485	75	
	Filiach.	3,850	50	
	Chetma.	20,094	50	
	Sidi-Okba.	20,094	50	
Zab-Guebli.....	Oumach.	3,858	»	
	M'lili.	4,556	50	
	Bigou.	3,754	75	
	Zaouïa de M'lili.	835	75	
	M'nala.	1,554	»	
	Ourlal.	11,824	25	
	Mekradema.	2,362	50	
	Bentious.	2,825	»	
	Sahira.	3,817	»	
	Lihoua.	3,405	50	
Zab-Dahari....	Bouchagroun.	6,835	45	
	Lichana.	8,127	33	
	Zaatcha	3,903	25	
	Farfar.	5,083	92	
	Fougala.	2,466	»	
	El-Amri.	1,893	»	
	Tolga.	10,100	»	
	El-Bordj.	10,630	»	
Zab-Cherki.. ...	Touda.	800	»	
	Seriana.	1,250	»	
	Gartha.	4,000	»	
	Zeribet-el-Oued.	4,200	»	
	Badess.	6,000	»	
	Liana.	7,000	»	
	Zeribet-Ahmed.	850	»	
	El-Faül.	3,000	»	
	Lakdars.	300	»	
Tribus obéissant au Scheick-el-Arab.	Halh'amours.	3,500	»	
	Ouled-Sidi-Salah.	2,137	50	
	Ouled-Saoula.	21,000	»	Comprend les tribus de l'Amar-Khaddou, etc.
	Djebel-Chechar.	12,000	»	Comprend Khauga, etc.
	Les Nemenchas.	»	»	
Obéit à Ben-Djellal.....	Tuggurth.	21,000	»	C'est un tribut volontaire.
Cercle d'El-Outhaïa, obéissant à Si-Mokran.	El-Outhaïa.	1,500	»	
	El-Kantara.	3,000	»	
	Branis.	900	»	
	Beni-Ferrath.	3,000	»	
	Ouled-Lian.	5,000	»	
	Hodna-Cheraga.	41,550	»	

ÉPIDÉMIE *de bouton de Biscara, de* 1844 *à* 1845.

Entrés à l'hôpital.	Sortis de l'hôpital.	Restans au 31 janvier 1845.
76	61	12

Nota. L'épidémie avait débuté dans les derniers jours de novembre. La garnison sur laquelle elle avait sévi, occupait le pays depuis le 1 mars 1844. Dans le nombre des militaires qui en furent atteints, étaient des officiers et des sous-officiers.

ÉPIDÉMIE *de Bouton de Biscara, de* 1845 *à* 1846.

Cette épidémie apparut dans la 2e quinzaine d'octobre, et le nombre des cas s'en éleva à 15. Aucun officier ni sous-officier n'en fut atteint.

ÉPIDÉMIE *de Bouton de Biscara, de* 1847 *à* 1848.

Cette épidémie, qui était à son apogée en décembre 1849, fournit les 105 cas qui font le sujet du tableau que nous allons donner.

Deux seules personnes en restaient encore atteintes en janvier et commencement de février 1849, Mme Rouquier, femme du médecin, et M. Giard, chirurgien sous-aide.

ÉTAT, *par corps et par mois, du bouton de Biscara, de* 1847 *à* 1848.

CORPS d'où provenaient LES MALADES.	Effectif des corps.	INVASION DANS LES MOIS DE			TOTAL.	Récidives.
		Novembre.	Décembre.	Janvier.		
2e régiment de ligne.	359	15	32	7	55	1 (1)
3e bataillon d'Afrique.	305	10	19	6	35	1 (2)
Génie..............	32	3	5	2	10	»
Artillerie..........	11	»	1	»	1	»
Train des équipages..	6	»	»	»	»	»
Ouvriers d'administr.on	8	»	1	»	1	1 (3)
Infirmiers militaires..	13	1	»	»	1	»
Spahis.............	28	1	1	»	2	»
	762	30	59	15	105	3

(1) Cette fraction de corps était à Biscara depuis le 14 octobre 1847.
(2) Cette fraction de corps était à Biscara depuis le 6 novembre 1847.
(3) Nous avons cité, p. 241, un autre cas de récidive sur un jeune médecin, et alors que, depuis deux mois déjà, il avait quitté la localité.

ÉTAT de huit malades pris indistinctement parmi les 105 faisant le sujet de l'état ci-dessus, et indiquant quelques particularités relatives à la maladie.

NOMS ET PRÉNOMS.	AGE.	SÉJOUR en AFRIQUE.	ARRIVÉE à BISCARA.	SÉJOUR à Biscara jusqu'à l'invasion.	CAMPÉ ou CASERNÉ.	SIÉGE DE LA MALADIE.	AVAIT ou n'avait pas MANGÉ DE DATTES.
Magnier, tailleur de pierres......	25 ans	11 mois	14 octo. 1847	15 jours	Caserné	Face dorsale de l'avant-bras gauche.	N'avait pas mangé de dattes.
Genevret, sap. du génie, serrurier	30 ans	7 ans	1er sept. 1847	2 mois	idem	Face antérieure de la jambe droite.	Idem
Poirier, sap. du génie, maçon....	26 ans	4 ans	idem.	idem	idem	Face dorsale de l'avant-bras gauche.	Idem
Amant, du 2e de ligne, charron...	46 ans	5 ans 1/2	6 août 1847.	1 mois	Caserné	A la figure et sur la face dorsale du bras.	Avait mangé des dattes modérément.
Couturier, caporal du 2e de ligne.	28 ans	4 ans	idem.	2 mois	Campé	Face dorsale du pied gauche.	N'avait pas mangé de dattes,
Lecompte, du 2e de ligne, mineur.	31 ans	9 ans	idem	idem	idem	Aux deux jambes et à la face dorsale de l'avant-bras gauche.	Avait mangé des dattes modérément.
Epinat, du 2e de ligne..........	25 ans	3 ans	14 octo. 1847	50 jours	idem		Avait mangé fort peu de dattes.
Couget, caporal-infirmier......	25 ans	4 ans	19 août 1849	3 mois	Caserné		Idem.

ÉPIDÉMIE *de Bouton de Biscara*, *de* 1848 *à* 1849.

Cette épidémie se borna à 13 cas, dont un sur le chirurgien sous-aide de l'hôpital, M. Giard, et un autre sur la femme du médecin du même établissement, Mme Rouquier, la seule française qui se trouvât alors dans la place. L'épidémie avait complètement disparu à la date du 31 janvier 1849.

ÉTAT *des maladies qui ont été cause de décès à Biscara, du* 26 *juin* 1844 *au* 31 *décembre* 1848 *inclus.*

Dyssenterie..............	37
——— chronique....	16
Fièvre pernicieuse........	12
— typhoïde..........	9
Gastro-céphalite..........	3
— colite...........	1
— colite dyssentérique	1
— entéro-colite..... ..	1
—entérite-typhoïde....	1
Inflammation pulmonaire .	9
Phthisie pulmonaire......	2
Congestion cérébrale......	2
Asphyxie pulmonaire......	1
Purpura..................	1
Variole confluente........	1
Péritonite...............	1
Hépatite chronique.......	1
Hydropisie...............	1
Maladie organique du cœur	2
Blessures diverses........	9
	111

Nota. Dans cette perte de 111 hommes, le 3e bataillon léger d'Afrique figure pour un chiffre de 75 hommes, répartis, chaque année, comme suit :

1844......	28
1845......	20
1846......	14
1847......	12
1848......	1
	75

La mortalité a donc été, dans ce corps de troupe, sans cesse décroissante, et dans des proportions bien remarquables.

État *des maladies qui ont été cause de décès à Biscara*, *en* 1851.

Dyssenterie............	4
———— chronique...	5
Fièvre pernicieuse.....	3
Pneumonie double.....	1
Phthisie pulmonaire. .	2
— laryngée........	1
Hépatite..............	1
Scorbut..............	1
Brûlure au 3e degré, sur toute l'étendue des 2 membres inferieurs.	1
	19

Sur ces 19 décès, 11 ont été fournis par des Européens et 8, par des Indigènes.

Extrait *du rapport de S. A. R. Monseigneur le duc d'Aumale, à M. le Maréchal Bugeaud, gouverneur-général de l'Algérie.*

« Batna, le 22 mars 1844.

» Monsieur le Maréchal,

» La division de Constantine a terminé la première partie des opérations que vous lui avez confiées; elle a parcouru toutes les oasis connues sous le nom de Ziban, chassé le khalifa qui y gouvernait au nom d'Abd-el-Kader, et dispersé ses soldats réguliers.

» Dès le 8 février, les troupes ont commencé à se mettre en mouvement. Un poste de ravitaillement fut établi à Batna, à vingt-huit lieues sud de Constantine. Batna est situé près des ruines de Lambesa, au milieu des montagnes. C'est l'entrée d'une longue et large vallée inclinée du nord au sud, et qui, séparant le Djebel-Aurès du Djebel-Mestaoua, conduit du Tell dans le Sahara. De grands approvisionnemens y furent réunis et un hôpital temporaire établi, pour recevoir nos blessés et nos malades.

» Tandis que notre base d'opérations s'organisait, diverses mesures étaient prises pour assurer la sécurité sur nos derrières. Des officiers parcouraient les tribus, avec quelques cavaliers, pour terminer les querelles, redresser les griefs et opérer quelques arrestations. Des forces suffisantes restaient à Philippeville et à Constantine pour maintenir les Kabyles. Enfin, le chef de bataillon Thomas fit une razia heureuse sur les Ouled-Mahbouch, tribu de brigands et de malfaiteurs, et où l'ordre était impossible à maintenir. Depuis, ils ont donné satisfaction de leurs crimes et reçu l'aman. Cette opération assura la circulation libre des convois entre Constantine et Batna.

» Le 23 février, la colonne, forte de 2,400 baïonnettes, de 600 chevaux, de 3 pièces de montagne et 2 de campagne, était réunie à Batna. Les tribus des environs, d'abord fort tranquilles, avaient été agitées par les intrigues d'Ahmet-Bey. Dans la nuit du 19 au 20, des coups du fusil furent tirés sur les avant-postes, mais hors de portée et sans blesser personne. En même temps, le lieutenant-colonel Buttafuoco, qui commandait le camp, apprit qu'une réunion de 5 à 600 cavaliers, des Ouled-Sultan et des Akhdar-el-Halfaouia, occupaient le défilé d'El-Kantara et empêchaient les chameaux que le cheikh-el-arab avait requis dans le Désert, pour nos transports, de se rendre à Batna. Le colonel fit sortir, le 24, quatre compagnies d'élite et 200 chevaux, sous les ordres du commandant Gaubert, du 31°.

» Cette petite troupe, guidée par le cheikh-el-arab, marcha toute la nuit. Au jour, elle rencontra le rassemblement ennemi, le défit et lui tua 15 hommes. La route était libre, et, le 25, tous nos moyens de transport étaient réunis. La colonne se mit en route pour Biskara avec un mois de vivres, en laissant à Batna un bataillon du 31°, 50 chevaux, 2 pièces de montagne et 10 fusils de rempart. L'infanterie était commandée par M. Vidal de Lauzun, du 2° de ligne; la cavalerie, par M. le colonel Noël, du 3° de chasseurs d'Afrique. M. le général Lechêne, à qui vous aviez permis de m'accompagner dans cette course, avait bien voulu se charger de diriger les services de l'artillerie. Ses lumières et son expérience nous ont été souvent fort utiles.

» Vers le même temps, 2 bataillons et 200 chevaux, sous les ordres de M. le général Sillègue, partis de Sétif le 18, opéraient une diversion sur le pays des Ouled-Sultan, habité par Ahmet-Bey, et longeaient le pied des montagnes qui sont à l'ouest de Batna. Deux légers engagemens d'arrière-garde furent terminés par les charges du goum du caïd Ben-Ouani et de l'escadron de spahis du capitaine Mesmer. Dans la nuit du 24 au 25, le camp du général Sillègue fut attaqué par près de 1,200 hommes, qui furent repoussés avec perte.

» Le résultat de cette action fut la soumission du village de M'gaous, point important, qui commande une des routes du Désert. Le général Sillègue est rentré, le 5 mars, à Sétif, n'ayant perdu que deux hommes. Il se loue beaucoup du sang-froid que les troupes ont montré dans les attaques de nuit faites sur ses bivouacs.

» Cependant, la colonne principale était arrivée, le 26, à Nza-Ben-el-Msaï. Le pays avait été abandonné par les populations. J'appris que les troupeaux des Akhdar s'étaient réfugiés non loin delà, dans une haute montagne réputée inaccessible, le Djebel-Metlili. Le lieutenant-colonel Bouscaren partit avec les spahis et les tirailleurs indigènes : par une marche rapide et hardie il enleva à l'ennemi quelques milliers de têtes de bétail. Le lendemain, trois fractions des Akhdar nous firent leur soumission et laissèrent des ôtages entre nos mains. En même temps, mon frère, le duc de Montpensier, escorté par le commandant Gallias, du 3ᵉ chasseurs, reconnaissait le défilé d'El-Kantara, et y faisait exécuter divers travaux pour le passage de l'artillerie de campagne. Enfin, le lieutenant-colonel Mac-Mahon parcourait les pentes les plus voisines de l'Aurès et recevait la soumission des Beni-Maâf, tribu paisible, qui entretient avec Constantine des relations commerciales, et qui habite de jolis villages, dans une vallée bien cultivée.

» Le 29, nous étions à El-Kantara. El-Kantara est le premier village du Désert. C'est une oasis de dattiers, située au pied de rochers escarpés, à la sortie d'un défilé fort étroit, que traversait une voie romaine, aujourd'hui impraticable. Un beau pont romain, très-bien conservé, donne son nom au village.

» Les habitans nous accueillirent parfaitement et acquittèrent, sans difficulté, leurs contributions annuelles. Le lendemain, la colonne suivit la route dite de Chebaba, chemin pierreux et fatiguant, qui contourne le défilé d'El-Kantara, mais qui ne présente pas d'obstacles sérieux.

» Le 4 mars, nous entrions sans coup férir à Biscara : Mohamed-Seghir, khalifa d'Abd-el-Kader, avait quitté cette ville, depuis cinq jours, avec ses troupes régulières, et s'était réfugié dans l'Aurès. Il avait vainement tenté d'emmener avec lui la population, qui nous reçut à bras ouverts. Le soir même, des députations de toutes les petites villes des Ziban, et de toutes les tribus nomades, sans exception, étaient dans notre camp, demandant le pardon de toutes leurs fautes, l'amitié et la protection de la France.

....

....

» Notre présence était fort nécessaire dans ce pays. Depuis six ans surtout, depuis que Berkani eu prit possession au nom d'Abd-el-Kader (1838), l'anarchie la plus complète y régnait. Après les vicissitudes diverses, Bou-Aziz-Ben-Ganah, investi par nous de l'autorité en 1839, parvint à reprendre sur les Arabes l'influence que sa famille exerçait depuis plusieurs siècles.

» Mais Mohamed-Seghir, marabout de Sidi-Okba, le dernier khalifa



de l'émir, restait enfermé dans la casbah de Biscara, avec un bataillon de 500 hommes, et, l'été, lorsque les nomades étaient dans le Tell, il parcourait les Ziban, faisant des exécutions et percevant des impôts; puis, l'hiver, la guerre recommençait, les goum du cheikh-el-arab venaient tirailler autour des villes, mais sans pouvoir en chasser les soldats de l'émir. Le commerce était dans un état de stagnation complète, plusieurs villages furent détruits et ruinés dans la lutte. Il importait à notre honneur que ce désordre cessât.

» Dès que l'on vit, dans nos actes, l'intention bien arrêtée d'organiser solidement le pays, nous fûmes reçus comme des libérateurs, et la plupart des partisans de Mohamed-Seghir n'hésitèrent pas à nous faire leur soumission, que j'ai lieu de croire sincère, parce qu'elle est fondée sur leur intérêt.

» Nous sommes restés dix jours dans les Ziban; les troupes étaient disséminées dans tout le pays. Quatre officiers, versés dans la connaissance des mœurs et de la langue arabes, M. le commandant Thomas, les capitaines de Neveu, Desvaux et Fornier, visitèrent tous les villages, interrogèrent partout les djemâa ou assemblées de notables, et recueillirent des renseignemens, politiques et statistiques, qui me permirent de constituer l'autorité et de frapper une première contribution en argent et en nature (dattes, grains, moutons et chameaux).

....

....

» Comme mesures immédiates, j'ai prononcé la confiscation, au profit de l'Etat, des biens des émigrés qui ne seraient pas rentrés avant le 25 mars, l'arrestation des gens turbulens, qui seront amenés à Constantine comme ôtages, enfin, et d'après votre autorisation, l'organisation d'une compagnie de tirailleurs indigènes de 300 hommes, qui occupera la casbah de Biscara, sous les ordres d'un officier français, et qui, en soutenant l'autorité du cheikh-el-arab, représentera la France dans cette contrée lointaine, mais facile à gouverner.

» Un goum de 60 cavaliers d'élite, fourni par les tribus nomades du pays de Biscara, et les Daïra-Mezargnia des Hall-Ben-Ali et des Ouled-Saoula, tribus d'origine noble et exemptes d'impôt, complètent l'organisation militaire du pays. Le commandant Thomas restera, quelque temps encore, dans les Ziban, avec le bataillon de tirailleurs indigènes et un escadron de spahis, pour veiller à l'exécution de ces mesures et former la compagnie de Biscara, où les déserteurs de l'émir viennent s'enrôler en grand nombre; des munitions de guerre et des approvisionnemens suffisans lui ont été laissés.

» Les contributions perçues représentent une valeur d'environ 150,000 francs; je n'ai pas besoin de vous dire que les populations ont été très-ménagées.

....

....

» Cette vallée (de l'Oued-el-Abiad) est renfermée au nord par le Djebel-Ahmar-Khaddou, qui dépend du groupe de l'Aurès, et qui n'est accessible que par un seul sentier très-difficile. Sur ses flancs, déboisés et à pic, se trouvent trois petits forts solidement construits, avec un village retranché dont la position est réputée inexpugnable, et qui sert de dépôt, non seulement aux habitans de l'Oasis, mais à beaucoup de gens de l'Aurès et du Sahara. Au sud de la montagne, deux collines, moins élevées, dominent l'Oasis à l'ouest et à l'est.

» M. le commandant Tremblay trouva l'ennemi sur ses gardes. Une

fusillade assez vive, partie du milieu des palmiers, accueillit son avant-garde. Sans riposter, les grenadiers du 2e de ligne, commandés par le lieutenant Fournier, s'élancent à la baïonnette, culbutent l'ennemi, qui se retranchait derrière les murs du jardin, et s'emparent d'un tertre qui domine les vallées. Une autre compagnie d'infanterie et un escadron de chasseurs s'emparent de la position de droite. L'ennemi, rejeté dans la vallée, est chargé par le reste de la cavalerie, qui le met en pleine déroute; les fuyards disparaissent dans la montagne; la fusillade cesse complètement.

» Le commandant Tremblay resta une heure dans ce village, et rentra au camp le 12 au soir, sans avoir essuyé, dans son retour, un coup de fusil. Un grenadier du 2e et un cavalier du khalifa furent tués dans cette journée. Les déserteurs arrivés au camp dans la nuit, m'apprirent que les Beni-Ahmet, habitans de Mchounèch, étaient allés trouver le khalifa d'Abd-el-Kader, lui avaient reproché d'avoir attiré sur eux la colère des Français, et l'avaient forcé de venir dans leur pays pour les défendre avec ce qui lui restait de troupes régulières, environ 200 fantassins et 15 cavaliers. La guerre sainte avait été prêchée dans la montagne, et deux ou trois mille Kabyles nous attendaient sur ces positions difficiles.

» Le 14, M. le colonel Lebreton repartit pour Batna avec un bataillon, 200 chevaux et l'artillerie de campagne.

» Notre colonne devenue plus légère, forte encore de 1,200 baïonnettes et de 400 chevaux, quitta Biscara le 15, pour attaquer le rassemblement qui nous attendait. Arrivé devant Mchounèch, nous vîmes toutes les hauteurs chargées de monde, et de grandes clameurs s'élevèrent de toutes parts.

» Notre convoi se masse sur un plateau, où il reste gardé par quelques compagnies; le reste de l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie se forment pour l'attaque. La position ouest est enlevée au pas de course, par le bataillon du 2e de ligne. J'y envoie la section de montagne, qui lance des obus dans l'oasis et sur les groupes nombreux qui occupent les hauteurs, à l'est du village. Ces mamelons sont bientôt emportés par trois compagnies de tirailleurs indigènes, commandées par le capitaine Bessières, le goum du khalifa et un peloton de spahis.

» Cette attaque était dirigée par M. le lieutenant-colonel Tatareau, chef d'état-major. En même temps, le 2e de ligne enlève le bois de palmiers. La cavalerie et trois compagnies de la légion étrangère suivent le lit de la rivière, et arrivent au pied de rochers escarpés où l'ennemi se croyait à l'abri de nos poursuites. Il est bientôt débusqué, avec grande perte, du village retranché: le 2e de ligne s'y établit, mais le fort situé à mi-côte, sur une arête fort étroite, au-dessus de la gorge de l'Oued-el-Abiad, présente une vive résistance, et inquiète par un feu plongeant les troupes, qui se rallient après l'enlèvement des premières positions.

» Un petit plateau, où se trouvent deux forts de moindre importance, est occupé par la légion étrangère et par l'artillerie. Quelques obus, lancés avec bonheur, tuent et blessent une partie des défenseurs et favorisent le mouvement de M. le commandant Chabrière, qui, avec deux compagnies de la légion, gravit les rochers pour tourner le fort, en se défiant, le mieux possible, du feu très-vif qui y est dirigé sur lui de toutes parts. Le 2e de ligne débouche en même temps du village, et le fort est enlevé.

» Cependant, une compagnie de grenadiers de la légion étrangère, détachée sur la droite par le commandant Chabrière, pour contenir les

Kabyles qui gênaient l'attaque du fort, cheminait avec succès vers la crête supérieure de la montagne, lorsque les réguliers accoururent pour la défendre : ils font pleuvoir sur les assaillans une grêle de balles, et roulent sur eux des quartiers de rocher. Des difficultés de terrain épouvantables arrêtent l'élan des braves grenadiers, les officiers cherchent à onvrir un passage : ils sont les premiers atteints.

» Une lutte corps à corps s'engage : écrasés par le nombre, nos hommes vont reculer, mais les troupes qui ont pris part à l'attaque du bordj (fort) et du village, arrivent à leur aide. Les tirailleurs indigènes, après le succès de leur première attaque, accourent et essaient de tourner la position par la droite ; les obusiers sont traînés à bras jusqu'à mi-côte, leur feu et celui des fusils de rempart sont dirigés sur la crête ; les tambours battent, on s'élance à la charge, et les dernières hauteurs sont enlevées à la baïonnette. La fusillade cesse instantanément.

» L'ennemi épouvanté s'enfuit de toutes parts, abandonnant toutes ses provisions, et laissant sur le terrain les cadavres que la précipitation de sa retraite ne lui a pas permis d'enlever.

» Mon frère, le duc de Montpensier, qui paraissait pour la première fois à l'armée, dirigea, pendant toute la journée, le feu de l'artillerie. Le soir, il eut l'honneur de charger, avec plusieurs officiers, à la tête de l'infanterie, et il fut légèrement blessé à la figure.

» Je ne saurais trop, Monsieur le Maréchal, vous faire l'éloge des troupes qui ont pris part à cette action. L'infanterie et l'artillerie, obligées de se multiplier pour combattre pendant quatre heures, sur plusieurs points, et dans un terrain très-difficile, un ennemi bien supérieur en nombre, ont fait preuve de la plus grande vigueur. La configuration du pays ne m'a malheureusement pas permis de tirer, de notre brave cavalerie, tout le parti qu'on en pouvait attendre.

» Permettez-moi de mentionner ici quelques traits de courage qui méritent de vous être signalés.

» Le capitaine Meyer, de la légion étrangère, blessé d'un coup de feu au bras, au commencement de l'attaque, conserva le commandement de sa compagnie et la maintint, plus d'une heure, dans une position très-difficile, où il fut encore blessé d'une pierre au bras droit.

» Le capitaine adjudant-major Espinasse, du même régiment, arriva le premier au sommet de la crête, reçut deux coups de feu en cherchant à déboucher pour attaquer l'ennemi, et resta dans cette position jusqu'à ce que deux autres coups de feu aient forcé de le transporter en lieu sûr. Le grenadier Cantal, âgé de cinquante ans, et le sergent-major Lagoupil étaient à côté de lui : le premier fut blessé, et le deuxième tué.

» Le spahis Mohamed-Ben-Halima el Khecni, voyant le capitaine Boraud, des tirailleurs indigènes (que son ardeur avait entraîné loin de sa compagnie), blessé et démonté au milieu des Arabes, s'élança seul, le sabre à la main, à son secours, et aux yeux de toute l'armée, reçut une blessure à la tête, en sauvant ce malheureux officier, qui ne devait survivre à sa blessure que le temps nécessaire pour recommander le brave cavalier à son chef et pour recevoir l'expression des regrets de tous ses camarades.

» Ce combat nous a coûté six hommes tués, dont un officier, M. Boraud, et seize blessés, dont cinq officiers.

» Le lendemain, nous fîmes séjour à Mchounèch ; l'ennemi ne reparut d'aucun côté. Les villages et les forts, enlevés la veille, furent détruits et incendiés, ainsi que les immenses magasins qu'ils renfermaient. Dans la journée, j'ai reçu la soumission des Ouled-Zian et des Beni-Ahmet,

tribus de l'Aurès. Je sus par eux que l'ennemi avait essuyé, la veille, des pertes considérables. Parmi les seuls habitans de Mchounèch, on comptait quatorze morts, dont les deux chefs. Le rassemblement s'était dissipé, Mohamed-Seghir s'était enfui vers le Beled-el-Djerid (territoire de Tunis), et le reste de ses réguliers, disséminés, annonçait l'intention d'aller s'enrôler à Biscara.

» J'appris en même temps, par eux, que le camp de Batna avait été vigoureusement attaqué, et que l'ennemi avait été repoussé avec une perte de plus de 250 hommes, dont ils citaient les noms. Je reçus, par un rapport de M. le lieutenant-colonel de Buttafoco, la confirmation de ce beau fait d'armes, qui lui fait, ainsi qu'aux troupes, le plus grand honneur.

» Les montagnards de l'Aurès, d'abord inoffensifs à notre passage, furent bientôt agités par les intrigues d'Ahmed-Bey : des cavaliers des Ouled-Sultan parcoururent leur pays, la guerre sainte fut prêchée. Il ne fut pas difficile d'exciter chez eux le premier élan du fanatisme, et, pendant que Mohamed-Seghir excitait contre la colonne expéditionnaire les tribus établies vers l'Est, celle de l'Ouest venaient attaquer le camp de Batna.

» Le 10, au matin, 1,000 à 1,200 fantassins, 5 à 600 cavaliers se réunirent dans la plaine de Lambesa, et vinrent attaquer, avec furie, une redoute en pierre sèche, située sur une hauteur qui domine la gauche du camp. Le sergent Barbier, du 31e, défendit son poste avec le plus grand courage : sur 21 hommes, 4 furent tués, 5 blessés. Les Arabes se ruaient en masse et recevaient la mort à bout portant, sans que rien ne pût ralentir leur ardeur.

» Mais le commandant du camp y envoya, au pas de course, le capitaine Finaut, avec une compagnie de grenadiers, en même temps que 50 chevaux, que j'avais laissés au camp, furent entraînés à la charge par le lieutenant Leroux, des spahis. Cette sortie vigoureuse, appuyée par le feu de l'artillerie, décida la retraite de l'ennemi. La journée du 11 se passa en démonstration de la part des Arabes, et, le soir, des feux s'allumèrent sur toutes les crêtes. La nuit fut calme ; le silence n'en fut interrompu que par la voix des marabouts qui chantaient la prière.

» Au point du jour, le combat recommença. Cette fois, l'ennemi était beaucoup plus nombreux ; la petite garnison de Batna avait affaire à trois ou quatre mille hommes. L'attaque eut lieu par la droite et par la gauche : à gauche, les capitaines Finaut, du 31e, et Guitard, du 3e bataillon d'Afrique (qui, dans la nuit précédente, avait introduit heureusement un convoi d'armes dans le camp), défendent leurs positions avec habileté et courage : l'ennemi est repoussé.

» A droite, une colonne nombreuse, débouchant par un ravin, s'élance sur une redoute que défendait le sergent-major Meyréourol : ce sous-officier fait retirer ses hommes en arrière ; les Arabes croient la redoute évacuée et s'y élancent ; mais, pris de flanc, par le feu d'une section de voltigeurs embusqués dans les broussailles, ils sont chargés de front par nos 50 cavaliers, et tous ceux qui avaient pénétré dans la redoute, y sont massacrés.

» Nous avons eu, dans ces deux jours, 10 hommes de tués et 27 blessés.

» Les Arabes avaient laissé 51 cadavres sur le terrain. On les vit, après ces attaques infructueuses et si vaillamment repoussées, se grouper autour de leurs chefs et des cavaliers à burnous rouges qui les excitaient au combat. Après quoi, ils chargèrent sur des mulets les nombreux morts et blessés qu'ils avaient pu enlever, et disparurent dans toutes les directions. Depuis, on ne les a point revus.

» Quant à notre colonne, l'ennemi ne s'étant plus présenté devant elle, et le coup que nous avions voulu porter au khalifa d'Abd-el-Khader, ayant réussi, elle reprit la direction de Batna, où elle est arrivée hier, sans avoir brûlé une amorce. Renforcée par un bataillon de 600 hommes, elle va continuer les opérations dont vous l'avez chargée.

» La tranquillité la plus parfaite règne sur tous les autres points de la province ; les travaux sont partout poussés avec activité, et l'organisation du pays suit son développement. Les heureux effets des expéditions de M. le général Baraguay-d'Hilliers continuent à se faire sentir aux environs de Philippeville, et sont constatés par la soumission de nouvelles tribus kabyles, comme par l'acquittement facile des impôts et des amendes. M. le colonel Barthélemy a dû vous donner directement ces heureuses nouvelles.

» Nous avons été accompagnés dans notre course par MM. Fournel, ingénieur en chef des mines, de Lamarre, capitaine d'artillerie, chargé d'étudier les restes des établissemens romains, et de Neveu, capitaine d'état-major, chargé des travaux géodésiques. Ces Messieurs vous feront connaître les précieux documens qu'ils ont recueillis. Tout le pays que nous avons parcouru a été levé avec soin

» Agréez, Monsieur le Maréchal, l'assurance de mon respectueux attachement.

» Le lieutenant-général, commandant supérieur de la province de Constantine,

» Signé : Henri d'Orléans. »

Expédition *contre les Ouled-Djellal en janvier* 1847.

On lit, dans le *Moniteur algérien* du 30 janvier 1847 :

» Nous avons reçu hier, par le courrier de l'Est, les détails qui nous manquaient le 20 janvier, sur le combat livré le 10, par le général Herbillon, contre les Ouled-Djellal.

» Bou-Maza, comme nous l'avons dit (*Moniteur algérien* du 10 janvier), avait visité l'oasis la veille ; il s'y était fait suivre par les cavaliers, et avait décidé les habitans, formant au moins 1,000 hommes armés de fusils, à résister, en cas d'attaque, jusqu'à son retour, qu'il promettait d'effectuer promptement.

» La colonne de M. le général Herbillon trouva donc la limite de l'oasis gardée par des gens armés et fut reçue à coups de fusils..........

» L'oasis fut complètement investie par les goums, pendant que la colonne française, se divisant en deux troupes, en faisait le tour par le nord et par le sud, profitant de quelques échappées de vue pour lancer des obus dans le village, qui occupe le centre des jardins.

» M. le chef de bataillon Billon, du 31e de ligne, qui commandait la troupe, chargé de tourner par le nord, étant arrivé devant la partie la plus resserrée de l'oasis, et, voyant le village à peu de distance de lui, crut l'instant favorable pour trancher la difficulté par un coup de vigueur. Alors, laissant les goums au-dehors, il se lança avec trois compagnies de son bataillon et un obusier de montagne, surmonta tous les obstacles et pénétra jusqu'au milieu du village : il y fut tué à la tête de sa troupe, en essayant d'escalader la mosquée principale.

» Les habitans, excités par la présence de leurs femmes et de leurs enfans, opposèrent une résistance acharnée et qui dépassait les forces



d'un aussi petit nombre d'assaillans. Le jour s'avançait. Après une demi-heure de combat, les trois compagnies durent faire leur retraite et sortir de l'oasis, emportant dix-huit morts et trente-cinq blessés.

» Averti, seulement à quatre heures et demie du soir, de l'attaque du village, et comprenant, à la vivacité de la fusillade, l'urgence de coopérer au mouvement du 31e, M. le général Herbillon pénétra dans l'oasis à son tour, à la tête de 300 hommes du 2e de ligne et sutant du 3e bataillon d'Afrique. Malgré une vive fusillade, il parvint jusqu'au village, mais déjà les compagnies du 31e s'étaient retirées ; et, dans l'impossibilité de prendre son bivouac dans ce coupe-gorge, la petite colonne revint trouver, à la lisière, la cavalerie et les bagages qu'elle y avait laissés.

» Quelques centaines de fantassins ayant eu la témérité de le suivre hors du bois, furent chargés à propos par les chasseurs et les spahis, ainsi que par la compagnie d'arrière-garde, qui se retourna vers eux. Bon nombre entrèrent sur la place, et cet épisode mit fin au combat, qui nous avait coûté, de ce côté, dix-sept tués et quarante-cinq blessés. Plusieurs Arabes du goum, qui avaient mis pied à terre, pour suivre notre infanterie, ont aussi été blessés.

» Peu de temps après, on aperçut, sur le minaret de la mosquée principale, un pavillon parlementaire, et, dans la soirée, tous les chefs présens arrivèrent au camp, pour se mettre à la discrétion du général. Ils accusaient au-delà de soixante morts et de cent blessés. Le découragement s'était emparé d'eux, et ils se soumettaient à toutes les conditions plutôt qu'aux chances d'un nouveau combat.

» Les Ouled-Djellal ont été imposés au paiement d'une forte amende, dont ils avaient déjà acquitté plus de la moitié le lendemain........

....»

On lit encore, dans la même feuille, sous la date du 20 février 1847 :

« Peu après la défaite des Ouled-Djellal, et avant de rentrer à Batna, siége de son commandement, le général Herbillon fit deux razias sur des fractions des Oued-Naïlz-Cheragas, qui avaient épousé la cause de Bou-Maza. »

Expédition *de Zaatcha.*

Il existe, sur l'expédition de Zaatcha, plusieurs relations, entr'autres celle du capitaine Bocher, qui a paru dans la *Revue des deux Mondes*, n° du mois d'avril 1851. Nous nous bornerons à reproduire ici l'annonce de la fin des opérations, donnée par la feuille officielle de l'Algérie, le *Moniteur algérien*, dans les termes suivans :

« Alger, le 2 décembre 1849.

» Nous recevons, à l'instant, la nouvelle de la prise de Zaatcha, Le 26 novembre, à 8 heures du matin, les trois brèches, rendues praticables par le canon et la sape, ont été franchies avec enthousiasme, par trois colonnes de 800 hommes chacune, ayant à leur tête MM. les colonels de Barral et de Canrobert, et le lieutenant-colonel de Lourmel, du 8e de ligne. Pendant ce temps, une quatrième colonne, aux ordres du commandant Bourbaki, complétait, par un cordon de troupes, l'investissement encore inachevé.

» Si l'élan de nos troupes a été admirable, la résistance de Zaatcha a été tout ce que promettait la défense meurtrière qui nous retenait, depuis six semaines, devant ses murs. En moins d'une heure, toutefois, les rues et les terrasses étaient entièrement occupées, mais là ne se bornait pas la rude tâche de la prise complète de ce redoutable repaire. Il a fallu, maison par maison, faire le siége des rez-de-chaussées, où s'était retranché l'ennemi désespéré que nous poursuivions. Beaucoup de ces maisons n'ont pu être enlevées qu'en les faisant sauter avec leurs défenseurs.

» Ces combats partiels nous ont coûté presqu'autant de monde que l'assaut. Quatre heures après l'occupation de la ville, des coups de feu sortaient encore de dessous les décombres.

» Pendant ce temps, M. le commandant Bourbaki soutenait au-dehors un engagement très-vif avec les gens de Lichana. Les goums et la cavalerie refoulaient, de leur côté le mouvement des gens de Tolga.

» Pas un des fanatiques compagnons de Bouzian n'a demandé quartier; tous, jusqu'au dernier, se sont fait tuer les armes à la main. Plus de 800 cadavres, jonchant le sol, témoignaient assez de l'acharnement de la dernière lutte dont Zaatcha venait d'être le théâtre.

» Bouzian, ses deux fils et le chérif Si-Moussa, l'ancien agitateur du sud de Médéah (qui, depuis quelques jours, s'était jeté dans la place), poursuivis de maison en maison, s'étaient retirés dans celle de Bouzian lui-même, où ils opposèrent une résistance désespérée. La mine nous ouvrit enfin leur retraite, et, dans ce moment suprême, ils trouvèrent la mort. Pour qu'il ne restât aucun doute aux Arabes sur le sort, justement mérité, des principaux fauteurs de l'insurrection, leurs têtes furent exposées dans le camp de M. le général Herbillon.

» Nous avons eu, de notre côté, 30 à 40 hommes tués et 150 blessés.

» Parmi les tués, nous avons à regretter: MM. Lapeyruse, capitaine aux tirailleurs-indigènes; Rosetti, sous-lieutenant au 1er spahis, et Reygnac, lieutenant aux zouaves.

» Les officiers blessés sont: MM. le lieutenant-colonel de Lourmel, légèrement; Toussaint, capitaine au 1er spahis, gravement; de Laurencez, chef de bataillon aux zouaves; Berthieu, capitaine au 38e de ligne; Lacroix, capitaine aux zouaves, et Levaillant, sous-lieutenant au 8e bataillon de chasseurs à pied. »

(*Moniteur algérien* du 30 novembre 1849.)

NOTICE

SUR

HADJ-AHMED-BEY,

DERNIER BEY DE CONSTANTINE.

Ahmed-Bey, dernier bey de Constantine, était fils de Mohammed-Chérif et petit fils d'Ahmed-Bey-Turki, qui exerça, pendant quinze ans, le pouvoir à Constantine (à partir de 1758). Né en 1786, 1201 de l'hégire, il eut pour mère El-Hadja-Béguia, fille de Ben-Ganah, de la plus noble famille du Sahara.

Ahmed reçut une éducation assez variée, et qu'on pourrait appeler brillante, eu égard au peuple auquel il appartenait. Il n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il fut créé Caïd-el-Aouassi, par le bey Abd-Allah, qui était son parent. C'était en 1805, le 15 redjeb 1220 de l'hégire, année qui se fit remarquer par une grande disette.

La charge de Caïd-el-Aouassi (1) était une des premières de l'État, aussi ne se conférait-elle qu'à des parens du bey, ou à des personnages de la plus haute distinction. Elle était exempte de tout droit d'investiture. Les principales fonctions du Caïd-el-Aouassi consistaient dans l'administration de la vaste tribu des Haractas; il exerçait, en outre, comme grand officier du palais, une haute surveillance sur toute la partie orientale de la province. Il avait, sous ses ordres, un corps de cavalerie de 300 hommes, qu'on appelait *Derras*, et plusieurs agens qui l'aidaient dans l'exercice de ses fonctions. Ces agens, au nombre de quatre, étaient nommés par le Bey et payaient une assez forte somme pour droit d'investiture. C'étaient un chaouch, un kodja, un mekhali (porte-fusil) et un serradj.

A la mort d'Abd-Allah, qui mourut assassiné, Ahmed, qui en était la créature, se démit de ses fonctions et se retira dans ses terres. Il resta dans cette position jusques sous le beylick de Naaman-Bey, qui le nomma de nouveau Caïd-el-Aouassi. Ce Naaman était le sixième bey qui régnait à Constantine depuis la mort du bey Abd-Allah (2). Naaman-Bey, assassiné à son tour, comme ses prédécesseurs, fut remplacé par Tchikar-Bey, qui avait épousé

---

(1) Aouassi est le nom de plusieurs tribus de la province de Constantine.

une tante d'Ahmed. Sous ce bey, et pendant deux ans encore, il continua ses fonctions de Caïd-el-Aonassi. Il entreprit alors le pèlerinage de la Mecque, que tout bon musulman doit faire, s'il le peut, une fois en sa vie. Son absence fut de quinze mois, dont plusieurs passés en Egypte. Il y vécut, dans une assez grande intimité, avec plusieurs personnages célèbres de l'époque, notamment avec Méhemet-Aly, avec son fils Ibrahim et, plus particulièrement encore, avec Toussoun-Pacha, dont le fils Abbas gouverne aujourd'hui l'Egypte.

Les soldats égyptiens, à cette époque, se servaient, pour le tir de leurs fusils, d'une petite fourche sur laquelle ils en appuyaient le canon, et dont ils étaient tous pourvus. Un jour qu'on tirait à la cible, en présence de Méhemet-Ali, celui-ci demande à Ahmed si, dans son pays, on se livrait aussi à cet exercice. Oui, répond Ahmed; seulement, nous ne nous servons pas de la fourche dont vous faites usage. Et, cependant, ajoute Ahmed, nous ne manquons pas le but, bien que, le plus souvent encore, nous tirions en courant à cheval. Méhemet-Ali doutait, comme bien on pense, mais Ahmed, ayant demandé un fusil, tire aussitôt sans fourche et atteint le but, ce que personne n'avait encore pu faire. Il avait donc gagné le prix, qui, ce jour-là, était un turban. On le lui apporte, il le prend et le donne aussitôt à un des gens de la suite de Méhemet. A peine rentré dans son palais, celui-ci envoie, à Ahmed, un magnifique cachemire. Ahmed, ne voulant pas rester en arrière de politesse avec le souverain égyptien, lui envoie, en échange, de riches étoffes et des parfums qu'il avait rapportés de la Mecque.

Un oncle d'Ahmed-Bey, Hadj Ibrahim, habitait l'Égypte lors de l'expédition française dans ce pays, et il prit part à sa défense, sous les ordres de Mourad-Bey. Dans plusieurs circonstances, il avait été remarqué par le général Bonaparte, qui, plus tard, après les hostilités, lui fit cadeau d'une tabatière en or. Cette tabatière passa, par héritage, à Hadj-Ahmed, qui la conservait très-précieusement. « Je la conserve, disait-il dans ses derniers temps, comme un » signe de bénédiction. »

Ahmed était encore en Égypte lorsqu'il apprit la mort de plusieurs de ses parens, ce qui fit qu'il s'empressa de retourner dans son pays, où, malgré sa courte absence, plusieurs grands évènemens s'étaient passés: la peste et les sauterelles y avaient paru, et la capitale de la régence, Alger, avait été bombardée par les escadres réunies de l'Angleterre et de la Hollande (1816). Le bey Tchikar était encore au pouvoir, mais il ne devait pas tarder à en être précipité, et il le fut, comme ses prédécesseurs, par une mort violente. Son successeur fut Cara-Mustapha, dont le règne ne fut que d'un mois. Il fut remplacé par Ahmed-el-Mamluk. C'était en 1818, 1223 de l'hégire.

Hussein-Pacha, dey d'Alger, qui régnait à cette époque, connaissait et aimait beaucoup Hadj-Ahmed, qu'il appelait son fils. Il donna l'ordre à Ahmed-el-Mamluk de le prendre pour son khalifa. La position de khalifa était la seconde du beylick. « Je fus installé

---

(2) Ses prédécesseurs furent Absen-ben-Salah, Aly-Bey, Ahmed-Bey, Ahmed-Chaouch-Askutarli et Ahmed-Tobbal. Ces cinq beys avaient eu le sort d'Abd-Allah.

» dans cette position, dit Ahmed, et, l'année suivante, je fus » chargé de porter à Alger le tribut du Bey. »

Il conserva son khalifa pendant tout le règne d'Ahmed-el-Mamluk, et sous celui de son successeur, Mohammed-el-Mili. A ce bey succéda Ibrahim-el-Gharbi, sous lequel Ahmed, un beau jour, se démit, en toute hâte, de ses fonctions et vint se réfugier à Alger. Son lieu de refuge fut le marabout de Sidi-Abder-Rhaman, près la porte Bab-el-Oued, et où il devait, plus tard, reposer pour toujours (1).

Que s'était-il passé entre le bey Ibrahim et le khalifa Ahmed? C'est ce que cette partie des *Mémoires* d'Ahmed ne dit pas bien clairement. Quoi qu'il en soit, le dey Hussein, qui protégeait toujours son *fils* Ahmed, lui donna raison sur le bey de Constantine, qui, lui aussi, à son tour, ne tarda pas à être précipité du pouvoir. Ahmed, lui, passa quelque temps à Alger. Après quoi, le dey l'envoya à Milianah, où il l'avait mis en possession d'une belle demeure, avec des terres et un traitement suffisant pour ses besoins. Un an et demi après, et toujours d'après les ordres du dey, il passa à la résidence de Blidah, où il était depuis environ un an lorsqu'eut lieu le tremblement de terre qui renversa cette ville (2). C'était le 2 mars 1825, 12 redjeb 1240 de l'hégire, à l'heure du *dohor*. Le dey, par suite de cet évènement, l'envoya à Houna-el-Kadous, l'une des belles campagnes des environs d'Alger, en lui donnant la jouissance de l'haouch Ouled-Baba. Là, il put se livrer à son goût pour l'agriculture, au plaisir de la chasse et à l'élève des chevaux, qu'il a toujonrs beaucoup aimés. Cette vie retirée ne l'empêchait pas de prendre part aux expéditions qui avaient lieu, de temps à autre, contre les tribus des environs. Deux fois, il sauva l'armée turque, qui s'était maladroitement engagée dans la Kabylie, d'abord chez les Beni-Menad, puis chez les Beni-Djenad. Ces deux circonstances lui concilièrent tout-à-fait l'affection du dey, qui, dès-lors, pensa à lui pour le remplacement du bey de Constantine, dont il était mécontent. Ce bey était alors le bey Mahmoud. Étant venu à Alger, pour s'acquitter, entre les mains du dey, et selon l'usage, de la *lezma*, redevance annuelle, il s'en retournait dans son beylick lorsqu'arrivé au Hamza, il fut arrêté et déposé par les troupes du dey, qui l'avaient accompagné jusques-là. L'ancien khalifa Ahmed, qui se trouvait parmi ces troupes, fut immédiatement, et en vertu des ordres du dey, proclamé bey à sa place. Ceci se passait en 1826, 1242 de l'hégire.

Les cinq premières années du gouvernement d'Ahmed furent remarquables par la justice et la modération qu'il mit dans tous ses

---

(1) Il y est enterré.

(2) Le tremblement de terre de Blidah, qui s'étendit jusqu'à Alger, eut lieu le mercredi 2 mars 1825. La ville fut totalement détruite. La plupart des habitans furent enveloppés dans les décombres. Sur une population de 15,000 âmes, composée de maures, juifs et autres indigènes, 300 seulement échappèrent au désastre, et encore beaucoup de ceux-ci étaient-ils plus ou moins mutilés. A la date du 7 mars, 7,000 cadavres avaient été retirés des ruines, et, dans ce nombre, en étaient 280 provenant d'enfans trouvés sur l'emplacement d'une école israélite.

Des habitans, en grand nombre, avaient été engloutis sous les décombres des mosquées, où ils se trouvaient alors réunis pour la prière.

actes. Durant ce même laps de temps, la ville s'embellit et s'augmenta de plusieurs grandes constructions. Ce palais, si original, et qui sert aujourd'hui à la résidence des commandans supérieurs de la province, date de son administration. J'en ai déjà dit quelque chose en son lieu. Il est construit sur un emplacement qui faisait partie des propriétés particulières d'Ahmed, et auquel il joignit celui de plusieurs maisons voisines, dont il avait fait l'acquisition à cet effet. Ce palais, commencé en 1828, fut terminé en 1832. Il est l'œuvre, toute entière, d'ouvriers indigènes, non d'ouvriers italiens, comme on le croit généralement, et comme, moi-même, je l'ai dit ailleurs. Seulement la plupart des matériaux en furent pris à Bône, par les soins du consul italien Bartelmio, qui gérait le consulat de France, avec celui de sa nation.

Poursuivant l'ordre des évènemens, nous atteignons les premiers jours de juin 1830. Le bey Ahmed arrivait à Alger, avec le tribut annuel de sa province, la *lezma*, en même temps qu'une escadre française y arrivait aussi, pour l'attaquer. On comprend de suite qu'il est question ici de l'expédition qui, sous les ordres du général Bourmont, allait nous livrer Alger, et, par suite, la Régence toute entière.

Déjà notre escadre, qui s'était portée sur Sidi-Ferruch, y faisait ses préparatifs de débarquement. « Vous n'avez que le temps, dit » le dey à Ahmed, en l'apercevant, de vous porter à la rencontre » des Français, qui vont débarquer à Sidi-Ferruch. » Mais je crois devoir laisser parler Ahmed lui-même, sur cette circonstance mémorable de notre histoire algérienne.

« En 1830, dit Ahmed (je copie ses *Mémoires*), je m'étais rendu » à Alger, pour accomplir la visite obligée (*desnouch*) que chaque » bey rendait au pacha tous les trois ans. J'étais bey de Constan- » tine depuis quatre ans, et c'était la deuxième fois que je m'ac- » quittais de ce devoir. Je n'étais nullement préparé à combattre » les Français. Le dey Hussein m'avait pourtant fait connaître leurs » projets, par une dépêche où il me mandait en même temps » à n'avoir à m'occuper que de Bône, ne me manifestant au- » cune inquiétude pour sa capitale, ni pour lui-même. Je me » présentai donc, comme en temps ordinaire, apportant la *lezma*. » J'avais, comme escorte, environ 400 cavaliers, plutôt plus que » moins. Les principaux chefs qui m'accompagnaient, étaient » Ouled-Mokran, Ben-Mamelaoui-Agha, le cheik des Righas, le » caïd Smala, El-Arbi-Caïd-Ben-Achour et le cheik Bou-Ghenan.

» Me présentant à Hussein, il me dit aussitôt : — Vous n'avez » que le temps de vous porter à la rencontre des Français, qui vont » débarquer à Sidi-Ferruch. Je connais le point où ils doivent débar- » quer; je le connais, et par des lettres de leur pays, et par un » écrit imprimé en France, que m'ont fait passer mes agens » de Malte et de Gibraltar. Il ajouta qu'il recevait des lettres de » France, et qu'il était parfaitement instruit de tout ce qui s'y » passait, à l'endroit de la Régence.

» Je sortis promptement d'Alger, continue le bey Ahmed, et me » portai sur le point où l'armée s'était rassemblée. L'on y tint un » conseil, ayant pour objet les mesures à prendre pour la défense » du pays. Ce conseil se composait des personnages suivans :

» L'agha Braham, beau-fils du dey ; le bey de Titteri, Mustapha; » le khodja El-Kheid, le khalifa du bey de l'Ouest. Les conférences » eurent lieu près de Sidi-Ferruch. »

Je passe sous silence les conseils donnés, dans cette circonstance, par le bey Ahmed, conseils qui ne furent pas suivis, et sur lesquels il entre dans d'assez grands détails, dans les *Mémoires* auxquels j'emprunte ce qui précède. Mais je ne puis me défendre de laisser parler, jusqu'à la fin, Ahmed-Bey, sur ce qu'il dit encore de nos opérations militaires.

« Le débarquement des Français eut lieu ; et, après qu'ils eurent » ainsi triomphé de notre résistance, nous résolûmes de les at- » tendre dans la plaine de Staouëli, qu'on garnit de quelques canons. » Le pacha avait fait distribuer des canons à tous ceux qui avaient » des commandemens dans l'armée, ou qui, comme moi, étaient » venus de points éloignés. Ces canons furent pris par les Français, » dans le combat livré à Staouëli. Le mien avait eu le même » sort ; mais, ayant réuni mes cavaliers, je fus assez heureux pour » le reprendre. Ce ne fut cependant pas sans faire de grandes » pertes, car je perdis plus de deux cents hommes. Je n'en rendis pas » moins grâce à Dieu, qui m'avait permis de conserver ce qui » m'avait été confié par mon souverain. »

Nos troupes ayant triomphé de la résistance faite à Staouëli, se portèrent sur le bordj Muley-Hassan (le fort l'Empereur), qu'elles attaquèrent et qui sauta ensuite par l'effet de la poudre qui s'y trouvait renfermée (1). Une capitulation fut alors signée, entre le dey et le général Bourmont, et, le lendemain, les Français entrèrent dans Alger.

Ahmed, à l'attaque du fort, était à l'Oued-Kelai ; il s'avança ensuite jusqu'à Aïn-Rebatt (à Mustapha-Pacha). Il était toujours accompagné des siens, auxquels étaient venus se joindre tous les fuyards de la ville, au nombre de 15 à 1,600. Le lendemain de l'entrée des Français dans la ville, il campait au pont d'El-Kantara, de l'autre côté de la rivière. Le lendemain, au matin, il se dirigeait vers le Khamis, et, le soir, il campait au Fondouck (Sel-Fenadek). Dans le cours de la nuit, une fausse alerte avait eu lieu parmi les siens.

Le lendemain, Ahmed poursuivait sa marche dans l'est, en se portant sur les Ouled-Zeiton, où il reçut une dépêche du général Bourmont, qui l'engageait à venir demander l'*aman*, c'est-à-dire faire sa soumission : il y répondit en continuant sa marche. Il s'approchait de Constantine lorsqu'on vint lui annoncer que, pendant son absence, un autre bey avait été proclamé à sa place : il s'en défit facilement, aidé, dans cette circonstance, par son fidèle khalifa, Sidi-Ben-Aïssa, qui devait se distinguer encore en sa faveur, dans sa belle défense de Constantine, en 1837.

Dès sa rentrée dans cette ville, Ahmed sentit le besoin de s'y établir sur des bases solides. Un de ses premiers soins fut de détruire le corps des janissaires, cette milice turbulente qui, à Constantine, comme à Alger, ne semblait s'ingénier qu'à élire et à détruire ses souverains. Tous les habitans du pays, ceux de la ville, comme ceux de la campagne, l'aidèrent dans cette œuvre de destruction. Il s'attacha en même temps à se concilier l'amitié de ses oncles maternels, dont l'influence, dans le Sahara, pouvait lui être d'un

(1) Il paraît certain que l'explosion du fort fut le fait, non de notre armée, mais du chef qui le commandait, et qui aurait mis le feu à la poudrière, au moment de s'en éloigner, à l'approche de nos troupes.

si grand secours, en cas d'une attaque de la France. Ces oncles étaient les trois scheichs Ben-Abd-Allah, Ben-Achour et Hadj-Mohammed-Tobbal. Ahmed avait un quatrième oncle, Boulkras, qu'il perdit en 1832, ainsi que son fils, Mohammed-Chérif, âgé de cinq ans seulement. Cet enfant, pour le dire en passant, n'a jamais cessé d'être pleuré par Ahmed. « Sa mort, me disait-il un jour, m'a » percé le cœur, et la plaie en est toujours ouverte. » Il portait en même temps la main sur son cœur. C'était le seul enfant mâle qu'il eût jamais eu ; il était d'une de ses femmes légitimes, du nom d'El-Hanachia.

En 1835, le choléra, qui venait d'affliger Alger, se porta sur Constantine, où il régna avec force pendant dix-sept jours. Ahmed, qui en fut atteint lui-même, ne paraît avoir dû son salut qu'à sa vigoureuse constitution. Il raconte, dans ses *Mémoires*, comme témoignant de l'intensité de l'épidémie, le fait que voici ; je le laisse parler lui-même :

« Deux enfans étaient sur mes genoux, et je jouais avec eux : » tout-à-coup, tous deux pâlissent, et, peu après, je n'avais plus » sur mes genoux que des cadavres..... »

L'année suivante, 1836, eut lieu notre première expédition sur Constantine, et, l'année d'après, notre seconde, qui fut suivie de sa prise. Ce furent, pour Ahmed, deux années de grandes peines, de grandes tribulations. L'existence qu'il mena depuis, jusqu'à sa reddition à la France, ne fut guère moins tourmentée. Je la résumerai aussi succinctement qu'il me sera possible.

Depuis deux jours déjà, Constantine était au pouvoir de la France, qu'Ahmed était encore dans ses environs. Le troisième, après avoir rallié tous les siens, il se dirige dans le sud, d'après les conseils que lui en avait donnés son plus proche parent, Bou-Aziz-Ben-Gannah, le même qui, aujourd'hui, commande, pour la France, toutes les tribus du Désert qui reconnaissent notre domination. Ahmed était à El-Esnam lorsqu'il reçut, du général Valée, une dépêche par laquelle il l'invitait à venir demander l'*aman*. Trois jours après cette dépêche, il en recevait une nouvelle, qu'il laissa sans réponse, comme la première. Il continua sa marche pour se rendre à Bouacif, aux confins du Tell. Dans cette marche, il est arrêté par Ferraht-Ben-Saïd (1), qui s'était engagé, envers nous, à le prendre et à le livrer. Un combat s'engage entre ces deux chefs : Ferraht y perd environ 300 hommes, et s'enfuit ensuite à Souf, au-delà des Ziban.

Rendu à Bouacif, Ahmed écrit au sultan Mahmoud, qui, depuis long-temps, lui faisait espérer des secours pour pouvoir se maintenir dans son indépendance contre la France. Bou-Aziz accompagnait Ahmed depuis son départ de Constantine : ils se séparèrent à Bouacif, après quelques différens survenus entr'eux, et sur lesquels Ahmed donne des détails dans ses *Mémoires*.

Ahmed passa alors chez les Haractas, où il resta deux mois. Déjà deux ans s'étaient écoulés depuis la prise de Constantine. C'était,

---

(1) Ce Ferraht-Ben-Saïd est le chef qui se présenta au général Français quelques jours après la prise de Constantine ; il venait du Désert, à la tête d'une troupe assez considérable. Les journaux en ont parlé, à cette époque, sous le nom de *Serpent du Désert*. C'était l'ennemi et le compétiteur de Bou-Aziz, qu'il avait remplacé dans la charge de scheick El-Arab.

par conséquent, en 1839 (époque à laquelle notre armée opéra le passage des Portes-de-Fer, sous le commandementdn duc d'Orléans). Cette même année, nne colonne, partie de Constantine, s'approcha dn camp d'Ahmed ; il en reçut une dépêche qui devait être suivie d'une attaque, s'il n'y faisait pas une réponse dans le sens que l'on désirait : il leva aussitôt son camp, et se porta vers le Dhir, où il passa l'hiver.

On était au printemps lorsqu'une nouvelle colonne marcha sur les Haractas, sans doute à cause de leurs relations avec Ahmed. Ceux-ci, aussitôt, appelèrent l'ancien bey à leur secours : il s'y rendit. Les Haractas, attaqués, ne furent pas heureux. Après quoi, Ahmed rentra dans le Dhir, où il fixa sa demeure. Il y était depuis deux ans lorsqu'il passa chez les Hanenchas, où il ne séjourna que deux mois (1). Il se porta alors dans le djebel Anrès, avec l'intention d'y réunir sa famille, ainsi que tous les objets qu'il y avait fait passer après la perte de sa capitale.

Après un an de séjour dans l'Aurès, Ahmed en sortit avec les Ouled-Djerradj, qni étaient venus le prier de se rendre avec eux dans l'Hodna. Toutefois, avant d'obtempérer à leur prière, il se porta avec eux contre Ahmed-bel-Adj, khalifa d'Abd-el-Kader, qui occupait Biscara. Un combat s'étant engagé entre ces deux chefs, le dernier perdit 40 hommes et 30 fusils, et se renferma aussitôt dans la ville, où Ahmed ne put pénétrer. Celui-ci prit alors la route de l'Hodna, avec les Ouled-Djerradj, et s'y établit, dans l'intention d'y rester longtemps. Mais il n'était plus dans la destinée du bey déchn de pouvoir compter encore sur quelques jours de repos. Et, en effet, informé bientôt après, par le cheick des Righa, qu'une colonne, sortie de Sétif, marchait sur lui, il part pour se rendre auprès de ce même chef, afin de se concerter avec lui sur la défense. Chemin faisant, une rencontre a lieu entre son goum et la colonne : le goum perd 6 hommes et 9 chevaux, et Ahmed ne va pas plus loin. Il rentra alors dans l'Hodna, où il séjonrna encore quatre mois. Après qnoi, il se rendit chez les Ouled-Sultan, avec lesqnels il vécut pendant un an et demi.

Une colonne, partie de Sétif, s'étant portée contre ces montagnards, Ahmed les rassembla pour marcher sur la colonne, mais il ne put que les accompagner de ses vœux, retenu, bientôt après, par une maladie grave. Les Ouled-Sultan ayant rencontré la colonne, on se battit pendant deux jours, mais sans aucun résultat, ni d'un côté, ni de l'autre.

Huit jours après, la même colonne reparaissait sur le même point, et on se battit de nouveau. Aucun résultat définitif n'ent encore lieu cette fois.

Le duc d'Aumale, alors commandant supérieur de la province, venait d'accomplir son expédition des Ziban (1844). Après quelques jours de repos, à Constantine, il marcha sur Ahmed, avec les Tellia et toutes les tribus nomades. Les forces d'Ahmed se composaient seulement de 700 hommes, tant cavaliers que fantassins, et des Ouled-Sultan, tribn assez nombreuse, il est vrai. Les deux colonnes en viennent aux mains, et le combat dure deux jours et une nuit.

(1) Une colonne, qui s'avança dans le Dhir à cette époque, paraîtrait l'avoir engagé à s'en éloigner.

Il fut des plus vifs. Voici, du reste, ce qu'en dit Ahmed, dans ses *Mémoires :*

« Nous combattîmes pendant deux jours et une nuit, avec une » ardeur et un acharnement tels, que je puis dire que c'est le » combat le plus sanglant auquel j'aie jamais assisté, et Dieu m'est » témoin, pourtant, que, depuis mon enfance, j'ai entendu la » poudre parler bien des fois..... »

Ce combat fut promptement suivi de deux autres, car tous trois eurent lieu dans le court espace de quinze jours, et tous trois aussi le jour de l'arba (mercredi), ce qu'Ahmed fait remarquer dans ses *Mémoires*. Ahmed, pour le dire en passant, était très-superstitieux, et ceci, du reste, lui était commun avec tous ses coreligionnaires.

Au dernier combat, Ahmed était dangereusement malade, de sorte qu'il ne put y prendre une part personnelle. Il était alors gisant dans un bois, d'où il entendait les coups de feu des combattans. La nuit venue, on l'emporta sur les épaules des siens, et il passa alors si près de notre colonne, qu'il en voyait les sentinelles. Il voyagea ainsi toute la nuit, jusqu'à El-Bir, où il comptait s'arrêter : il ne le put pas, étant suivi, dans sa marche, par notre colonne. Il se dirigea alors sur le mont Metlili (1), où il passa un jour et une nuit. Son état ne s'était pas amélioré. Cependant, il fallait qu'il continuât sa marche. On le transporta alors à El-Daya, où il ne fit qu'un court séjour. De là, il se porta chez les Beni-Ferradj, où il passa la nuit. Les Beni-Ferradj ont un dachera (village) : Ahmed s'y rendit le lendemain et y resta plusieurs jours. Il partit ensuite pour El-Mana, où il se fixa, après avoir passé quelque temps dans la maison d'Ebn-el-Abbas, son ami.

Dans son dernier combat avec la colonne française, Ahmed avait tout perdu, tout absolument, de sorte qu'il avait le plus grand besoin de s'arrêter pour se refaire, et de toutes les manières.

Ahmed était à El-Mana depuis un an, lorsque les Ouled-Abdi vinrent l'y chercher, pour le prier de se porter, avec eux, contre une colonne qui marchait sur leur tribu : il se mit à leur tête, et marcha à la rencontre de la colonne. Les deux partis s'étant rencontrés, la lutte s'engagea, mais, à peine était-elle commencée, que les Ouled-Abdi lâchèrent pied (2). Ahmed, tout confus de si peu de courage, s'en revint tout seul, avec son goum, à El-Mana. Toutefois, ne se croyant plus en sûreté dans cette contrée, il l'a quitta bientôt après. Il se dirigea alors sur le djebel Ammor-Kaddou, dans l'intention de s'y fixer, ce qu'il fit en effet.

Environ deux ans s'étaient écoulés depuis qu'Ahmed était dans le djebel Ammor-Kaddou, lorsqu'il reçut du commandant supérieur de Biscara, feu M. de St-Germain, une dépêche par laquelle cet officier supérieur lui mandait qu'il serait temps de faire cesser la longue hostilité qui existait entre lui et la France. Cette dépêche fut bien accueillie, et ne tarda pas à être suivie de plusieurs autres. Après quoi, une nouvelle correspondance s'engagea entre Ahmed et le Commandant supérieur du cercle de Batna, d'où ressortait le commandement de feu M. de St-Germain. Enfin, sur un point et à

---

(1) Près du célèbre passage d'El-Kantara, qu'il domine.

(2) La colonne, dans cette expédition, s'avança jusqu'à la petite ville de *Médina*. Elle était commandée, je crois, par M. le général Bedeau.



un jour convenus, Ahmed et le Commandant supérieur du cercle de Batna se rencontrèrent et s'entendirent. Tous deux se dirigèrent aussitôt sur Biscara, où Ahmed fut reçu, par feu M. de St-Germain, selon ses désirs (1). Après trois jours passés dans cette localité, Ahmed partit pour Batna, où il resta deux jours. Le troisième, il prenait la route de Constantine, assailli, dit-il dans ses *Mémoires*, par toutes sortes de pensées, à l'approche d'une ville où il avait exercé, lui alors tombé si bas, le pouvoir suprême. Une chose, pourtant, lui fut douce au cœur, comme il allait refouler le sol de son ancienne capitale : toutes les notabilités musulmanes étaient venues à sa rencontre, et il en reçut encore, comme au temps de sa puissance, les témoignages d'une affection qu'on pouvait croire vraie alors, puisqu'elle s'adressait à un pouvoir déchu.....

Le pauvre bey dit quelque part (toujours dans ses *Mémoires*), à l'occasion de son parent Bou-Aziz, je crois :

« Un homme tombé du pouvoir est comme le lion mourant : tous » ceux qui, pendant sa puissance, craignaient jusqu'à son regard, » s'abattent alors sur lui, semblables à l'oiseau de proie, comme pour » lui arracher quelque lambeau. »

Après trois jours passés à Constantine, Ahmed partit pour Philippeville, où un bâteau de l'État l'attendait pour le porter à Alger. Sa traversée fut de deux jours. A son arrivée, il fut présenté au Gouverneur-Général, alors M. Marey-Monge, qui reçut, comme il le devait, le souverain déchu.... Ahmed fut content de cette réception, qu'il raconte en ces termes :

« C'était le mardi, 27 redjeb 1264, 30 juin 1848. Je fus présenté » au Gouverneur-Général, qui me fit entendre, au nom de la » France, des paroles dignes de cette grande nation..... Que Dieu » la glorifie, car elle le mérite!...... »

Une maison mauresque, située au bas de la ville, fut affectée à la demeure du nouvel hôte d'Alger, avec un traitement annuel de 12,000 francs. Ce traitement était loin de pouvoir suffire à ses besoins, à raison de sa nombreuse famille et de sa suite, qui ne l'était pas moins. Celle-ci s'élevait à plus de cent personnes. Il fallait nécessairement réduire ce personnel, et ce fut un grand chagrin pour Ahmed, qui tenait à conserver tout son monde, entièrement composé de serviteurs qui lui avaient donné, dans sa bonne, comme dans sa mauvaise fortune, des preuves d'un dévouement incontestable. D'abord réduit une première fois, le personnel d'Ahmed le fut encore plusieurs autres, mais chaque réduction était toujours une œuvre d'une exécution difficile : pour chaque individu dont on parvenait à obtenir d'Ahmed l'ordre de départ, il semblait qu'on lui arrachât quelque chose de sa propre personne. Aussi, à sa mort, son personnel se composait-il encore d'une cinquantaine de personnes, hommes, femmes et enfans compris. Ahmed, pour tout son entourage, était toujours resté le Bey Ahmed, et l'on ne pouvait se défendre d'une vive émotion à la vue de tous ces témoignages de respect que ses anciens serviteurs ne cessaient de lui donner.

---

(1) Il avait demandé, entr'autres choses, que tout indigène fût écarté de son passage au moment de son arrivée.



Ahmed regrettait, pendant son séjour à Alger, et ces regrets ne firent que s'accroître chaque jour davantage, — de ne pas s'être rallié à la France lors des premières négociations qu'elle entama avec lui. Que s'il en a été autrement, la cause, il faut bien le dire, en est, tout entière, aux négociateurs peu sérieux qui lui ont été envoyés. L'ancien bey, dans ses *Mémoires*, entre, à cet égard, dans de grands détails. Nous dirons, à cette occasion, qu'Ahmed portait, à un haut degré, la dignité personnelle ; — que, partageant l'injuste préjugé qui existe, chez ses coreligionnaires, à l'endroit de la nation israélite, il n'aimait pas du tout cette nation, et qu'il n'a jamais pu se faire à l'idée que la France ait pu songer à négocier avec lui, par l'intermédiaire de personnages pris dans son sein. Il n'en portait pas moins un vif intérêt aux Israélites faisant partie de sa maison, et, pendant longtemps, à Alger, nous l'avons vu ne vouloir user, pour sa table, que d'alimens préparés par une Israélite dont le mari avait joui de toute sa confiance, lorsqu'il était au pouvoir.

La nature avait doué Ahmed de la plus vigoureuse constitution, et on eût dit qu'il était né pour cette vie de dures fatigues qu'il eut à supporter si longtemps. Il était, à la lettre, impassible de sa personne. Ainsi, nous l'avons vu, la main armée d'un fer rougi à blanc, se tracer, avec ce fer, et sans sourciller le moindrement, de profondes raies de feu sur la poitrine. Il nous racontait qu'avec un couteau également rougi à blanc, alors qu'il était encore dans son beylicat de Constantine, il se fit une incision sur la jambe, pour en extraire une forte esquille qui s'y trouvait renfermée par suite d'un coup de feu. Cette incision, dont nous avons vu la cicatrice, avait été pratiquée de dedans en dehors, l'instrument, à cet effet, ayant d'abord été conduit, jusqu'à l'esquille, par un trajet fistuleux qu'elle entretenait depuis la blessure.

Ahmed avait imaginé, pour l'extraction des dents, un procédé qui ressortait tout-à-fait de sa nature impassible, de sa *nature de fer*, qu'on nous passe l'expression. Ce procédé consistait à lier la dent avec le bout d'une ficelle, en fixant l'autre bout à la partie supérieure du chien d'un pistolet chargé. Après quoi, la ficelle étant tendue, entre la dent et le chien du pistolet, il lâchait la détente de celui-ci, et la dent partait avec le coup de pistolet. Comme il nous demandait notre avis sur ce procédé d'extraction dentaire, nous ne pûmes nous empêcher de sourire ; nous lui dîmes pourtant que nous le trouvions fort original ; que, seulement, on ne pourrait y recourir dans tous les cas, et que, d'ailleurs, il n'y avait que de ces grands courages comme le sien, et que nous croyions rares, qui pussent être tentés d'en user. Ahmed parut être content de notre réponse. Nous ajoutons, à cette occasion, qu'il aimait fort à se médicamenter et à médicamenter aussi tout son entourage, et que ses moyens thérapeutiques étaient plus ou moins violens et empruntés, pour la plupart, à la médecine hippiatrique, dont il s'occupait beaucoup, comme nous le verrons plus loin.

Ahmed était très-sobre, mais il fumait sans cesse, la nuit, comme le jour, et on peut dire, sans exagération, qu'il passait sa vie au milieu de tourbillons de fumée. Toutefois, malgré son amour pour le tabac, il s'en abstenait le jour, pendant toute la durée du Rhamadan. Ce devait être pour lui une bien grande privation, et c'était, du reste, la seule dont il se plaignait pendant ce temps de jeûne.

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, Ahmed aimait beau-

coup l'agriculture et la chasse. Sa chasse favorite était la chasse au courre. On le concevra de suite : Ahmed était un des meilleurs cavaliers de son temps, tant pour son adresse à diriger son coursier, que pour celle qu'il déployait dans le maniement de ses armes. De plus, à cheval, il était infatigable ; il pouvait y rester de vingt-quatre à quarante-huit heures, sans en souffrir le moindrement. Ainsi, il nous racontait avoir franchi, en dix-huit heures, la distance de Constantine à Bône (42 lieues), et celle du même point à Alger, en passant par les *Portes-de-fer*, en trente-six heures.

Ahmed, comme cavalier, devait beaucoup aimer les chevaux, et il les aimait beaucoup en effet. Cet amour pour les chevaux lui en avait fait faire une étude approfondie ; il en connaissait, aussi bien que possible, l'organisation et les maladies, et ne laissait à d'autres qu'à lui-même le soin de les traiter sur les siens.

Ceux de ses sujets qui l'approchaient de plus près à Constantine, s'accordent à dire qu'il avait un tact particulier pour apprécier, à la première vue, la race d'un cheval, ses qualités, ses défauts, etc. Aussi, même dans ses dernières années, toutes les fois qu'il pouvait parler chevaux, n'en laissait-il pas échapper l'occasion. A ce sujet, il nous disait un jour : « Il y a, dans ce monde, bien des » choses que j'ignore, mais, pour le cheval, je crois bien le con- » naître. » Et ceci nous rappelle encore que, toutes les fois qu'il était question de faire son portrait, il exprimait toujours le désir d'être représenté à cheval. « Je veux qu'on me peigne à cheval, » disait-il : assis, ça n'en vaut pas la peine. » Et, à l'entendre tenir ce langage, on eût dit, en vérité, qu'il tenait plus au portrait du cheval qu'au sien propre. On sait, du reste, que le Coran défend de se faire peindre : aussi ne fut-ce pas chose facile que d'avoir pu le déterminer, comme nous l'avons fait, à se laisser daguéréotyper, et nous avons tout lieu de croire que sa curiosité sera entrée pour beaucoup dans cette détermination, ou que, peut-être, il pensait qu'on ne serait pas arrivé au résultat qu'on se proposait. Et, en effet, un portrait qui devait se faire, en quelque sorte, tout seul et en un clin d'œil, devait lui paraître chose impossible.

Ahmed était très-religieux. Aussi, l'heure de la prière arrivant, et quelles que fussent les personnes alors auprès de lui, il descendait brusquement de son sopha, et sans mot dire, pour faire sa prière et ses génuflexions, absolument comme s'il se fût trouvé seul. Ses devoirs accomplis, il remontait aussitôt sur son sopha, s'excusait de son impolitesse obligée, puis reprenait la conversation au point où il l'avait laissée.

Ahmed, comme nous l'avons déja dit, était superstitieux. Ainsi, il avait toujours sur lui, à la fois comme remède et comme antidote, un bézoard de lièvre, qu'il aimait à nous faire voir, nous exprimant le regret de ne pouvoir le partager avec nous. Ce bézoard était soigneusement conservé dans un petit sachet en soie, brodé en or, et qu'il portait dans une poche de côté, pratiquée en-dedans de sa veste de cachemire. Le bézoard dont nous parlons, lui était précieux à un autre titre encore que son utilité : c'était un cadeau du dey Hussein, le dernier dey d'Alger, qui le lui avait envoyé à Constantine, ayant appris qu'il était malade, et pensant que son envoi pourrait le guérir. C'est une nouvelle preuve du grand intérêt que le dernier dey d'Alger portait au dernier bey de Constantine.

Un autre exemple de la superstition d'Ahmed est le fait suivant, qui nous est, en quelque sorte, personnel.

En démolissant, à Constantine, une prison qui dépendait du palais d'Ahmed, on avait trouvé, dans l'épaisseur d'un mur mitoyen, entre la prison et le palais, un papier qu'on y avait scellé du côté du palais. Ce papier nous avait été envoyé de Constantine, quelque temps avant l'arrivée d'Ahmed à Alger ; il était plié en plusieurs doubles, et on y lisait de l'écriture arabe. Un jour que nous allions voir Ahmed, nous le primes sur nous et le lui présentâmes dans le cours de la conversation, en lui en laissant connaître l'origine. Après l'avoir examiné avec la plus sérieuse attention, et à plusieurs reprises, laissant écouler assez de temps après chaque examen, il finit par nous dire : « Ce papier, c'est moi qui l'ai » écrit, et c'est moi aussi qui l'ai scellé dans le mur où on l'a » trouvé..... Toutes les nuits, ajouta-t-il, après s'être un peu interrompu ; — toutes les nuits, j'entendais, précisément en cet » endroit, un bruit que je ne savais à quoi attribuer, et que je » voulais faire cesser..... » Il ne nous en dit pas davantage ; il ne nous dit pas non plus quel était le contenu du papier, et qui, très-vraisemblablement, était des versets du Coran, auquel les Musulmans empruntent, comme on sait, pour tant de destinations diverses.

Ahmed avait le regard sévère, et tout, en sa personne, décélait une âme fortement trempée. Il n'en était pas moins susceptible de sentimens tendres. Ainsi, comme tous ses compatriotes, il aimait beaucoup les enfans, et il avait, pour les siens propres, plus que de la tendresse. Nous avons déjà dit le souvenir vif qu'il conservait toujours de son bien-aimé fils Mohammed Chérif; il n'en parlait jamais que les larmes aux yeux. Il en était ainsi lorsqu'il parlait de sa mère, qui était pour lui l'objet d'un véritable culte. C'était, il est vrai, et au dire de toutes les personnes qui l'ont connue, une femme d'une trempe peu commune parmi ses compatriotes. Qu'il nous suffise de dire qu'elle s'occupait beaucoup de la politique du pays, et qu'elle fit, plusieurs fois, le voyage de Constantine à Alger, pour en traiter avec Hussein-Dey. L'influence qu'elle exerçait sur son fils était des plus grandes ; il en suivait ordinairement les inspirations. Celles-ci, malheureusement, furent impuissantes à l'endroit de la France, car, s'il les eût écoutées, sa reddition eût été moins tardive. ... Sur certains points, Ahmed semblait n'avoir aucune fibre sensible, ou bien c'était ce ressort d'acier qu'une main puissante peut ployer, mais non empêcher de se redresser aussitôt.

La mère d'Ahmed mourut dans les derniers temps de leur commune émigration. Ce fut à M'gaous, où ses restes ont été déposés. Ils sont aujourd'hui l'objet de la vénération des habitans. Le tombeau qui les renferme est dans la principale mosquée du lieu, mosquée qui a reçu, depuis, le nom de *Mosquée de la mère du bey*.

Ahmed s'amusait beaucoup de tous les contes de *Barbe-bleue* dont on l'avait fait le héros, alors qu'il occupait son beylick, et il se plaisait, à l'occasion, à en citer lui-même quelques-uns. En voici un parmi bien d'autres ; nous laissons parler Ahmed :

« Un jour, dit-on, on me conduit un homme qui se disait mara- » bout : moi, je doute de sa sainteté, et, pour m'en assurer, j'or- » donne de le faire jeter dans une cuve d'eau bouillante..... Rien » n'est plus faux, bien entendu, ajouta Ahmed, comme tant d'au- » tres bruits qu'on a fait courir sur mon compte. »

Nous l'avions amené sur ce sujet à l'occasion d'un déserteur de notre légion étrangère, de nation allemande, qui, lors de notre entrée à Constantine, en 1837, était chargé de la garde d'un lion qui appartenait au beylick.

Ce soldat nous avait raconté, comme nous visitions la bête confiée à ses soins, que, pris par des cavaliers du bey, il avait été amené à ce dernier, pour qu'il fût statué sur son sort : « Qu'on » le jette au lion (il était question de celui dont nous parlons), aurait » dit Ahmed, comme autrefois ce proconsul romain, à Carthage, » jugeant ainsi un chrétien inébranlable dans sa foi. » Tout aussitôt le soldat fut conduit au lion et enfermé avec lui. Le lendemain, on serait allé voir ce qui s'était passé entre les deux prisonniers, et on n'aurait pas été peu étonné de trouver l'homme tout entier et dans les meilleurs termes, si nous pouvons nous exprimer ainsi, avec la terrible bête. On se serait empressé d'aller porter cette nouvelle au bey, et de lui demander de rechef ses ordres. Ahmed, cette fois, aurait dit : « Eh bien, qu'ils restent ensemble : » l'homme donnera à manger à la bête !... » Cette historiette était sans doute fort gentille, mais elle n'était pas vraie, et son héros, à qui elle était racontée pour la première fois, se prit à en rire comme nous ne l'avions jamais vu rire. Nonobstant, Ahmed passait pour avoir été cruel dans son gouvernement, mais on sait qu'il est peu de souverains musulmans qui n'aient été accusés de cruauté, et il ne nous serait pas difficile, si c'en était ici le lieu, d'en donner une raison satisfaisante. Quoi qu'il en soit, encore sous l'influence des rapports que nous avons eus avec l'ancien souverain de Constantine, nous croyons qu'il ne prisait pas très-haut une existence humaine, semblable, en ce point, à la plupart de ses coreligionnaires, pour qui la vie ne paraît pas être chose aussi sérieuse que pour nous. Nous rapporterons, à cette occasion, ce qui se passa, un jour, entre Ahmed et nous, après une opération faite sur une négresse de sa domesticité, et dans laquelle il nous avait servi d'aide.

Cette opération, pratiquée sur l'œil, avait été à la fois fatiguante et douloureuse. Cependant, la malade avait conservé, durant toute l'opération, l'impassibilité du marbre, à tel point que nous ne pûmes nous empêcher d'en exprimer notre étonnement à Ahmed, en lui disant qu'il paraissait que tous les gens de sa maison étaient courageux comme lui. Il sourit d'abord, en nous regardant fixement, puis ajouta, après quelques instans de silence : « Je lui avais » dit que si elle bronchait, je lui ferais couper la tête. » Et la pauvre négresse, sans doute, avait pris l'avis au sérieux..., se rappelant peut-être quelques faits propres à lui donner cette opinion.

Ahmed était arrivée, à Alger, atteint d'un catarrhe chronique de la poitrine, maladie qu'il avait contractée dans le Tell. Outre que, dans cette région élevée de l'Algérie, les hivers sont rudes, Ahmed, comme nous l'avons vu, y était constamment en course, en toute saison, et la nuit comme le jour. Sans doute, moins de circonstances fâcheuses eussent suffi pour développer la maladie dont il était atteint, et qui devait s'aggraver, à Alger, par le mode d'existence qu'il y adopta. Et, en effet, dès son arrivée dans cette ville, il se séquestra dans la maison qu'on lui avait affectée, faisant ainsi succéder, à son existence jusqu'alors si active, l'existence la plus sédentaire. Sa demeure, d'un autre côté, était à la fois humide et insuffisante pour lui et tout son monde.

L'autorité fit disparaître ces inconvéniens en lui affectant une autre demeure, qui lui donnait en même temps une vue très-étendue sur la mer. Cette demeure, située tout à côté de la Casbah, devait lui rappeler souvent son ancien suzerain et ami, Hussein-Dey, dont la destinée pouvait lui faire supporter plus patiemment la sienne. Quoi qu'il en soit, sa maladie n'en continuait pas moins sa marche, et quelques vives contrariétés, qu'il éprouva dans son intérieur, vinrent en précipiter la marche.

Dès qu'il s'aperçut que ses jours étaient comptés, il s'empressa de régler ses affaires, et ce fut avec sa fermeté d'âme accoutumée. Il fit venir deux assesseurs du cadi, auxquels il dicta ses dernières volontés. Il en résultait que sa première femme était chargée de tout ce qui avait trait à ses enfans et à ses affaires intérieures, et que son ami Sid-el-Hadj-Bou-Kandoura avait pour mission de veiller à la fois sur ses biens et sur ses enfans, et de servir de conseil à ses femmes. Bou-Kandoura était en même temps chargé du soin de ses funérailles. Depuis plusieurs jours déjà, Ahmed l'avait entretenu longuement de cette dernière et triste cérémonie. Ainsi, il lui avait dit de lui acheter de suite un linceuil et quelques autres objets nécessaires, en pareille circonstance, chez les Musulmans. Comme Bou-Kandoura ne se pressait pas de faire ces acquisitions, alléguant pour excuse que, par la grâce de Dieu, il guérirait, Ahmed, lui dit en souriant :

» Quand on prévoit un voyage prochain, il est bon de faire ses » préparatifs : ils restent sans objet si le voyage ne se fait pas, » ou servent pour une autre fois. Dans tous les cas, ajouta-t-il, » la précaution est toujours bonne à prendre. » Et, en achevant ces paroles, il compta aussitôt sur sa table, pièce par pièce, trois cents pièces de cinq francs, qu'il mit ensuite dans un sac. Après quoi, présentant ce sac à Bou-Kandoura, comme s'il allait le charger d'une commission ordinaire, il lui dit : — « Avec » cet argent, vous achèterez une civière pour me porter de ma » maison à la mosquée ; — vous solderez le monument que vous » me ferez élever, et acquitterez les frais nécessités par les *Tolba* » appelés à faire des prières sur ma dépouille, etc., etc. »

Ces mêmes prières avaient été l'objet d'autres dispositions du bey Ahmed. « Je veux, avait-il dit, que trente *Tolba* récitent le » Coran à mon intention, à savoir : le premier tiers à la maison, » le second tiers à la mosquée, et le troisième tiers au cimetière. »

Ahmed, qui s'était toujours beaucoup préoccupé des malheureux, ne les oublia pas dans ses derniers momens.

« Le jour de mon enterrement, avait-il dit, mille pains et deux » cents mesures de figues seront distribués aux pauvres, et on leur » distribuera également ce qui pourrait rester de l'argent affecté » aux frais de mes funérailles... »

Le bey Ahmed paya, enfin, son tribut à la nature. Ce fut dans la soirée du 30 août 1851. Il avait accompli sa 63e année.

Ses dernières volontés, à l'endroit des pauvres, furent religieusement exécutées. De plus, sa première femme, à qui le Gouverneur-Général avait fait passer 1,000 francs, pour l'aider à faire convenablement les funérailles de son mari, employa toute cette somme en de nouvelles charités envers les pauvres. Ces charités consistèrent dans une distribution de cent pains, de vingt-cinq mesures de figues et de cinquante francs en numéraire, qui fut faite tous les matins, pendant les trois jours qui suivirent les funérailles d'Ahmed.

Selon ses désirs, Ahmed a été inhumé au marabout de Sidi-Abd-er-Rhaman, près la porte Bab-el-Oued. Son mausolée est en marbre; il est à la fois simple et de bon goût. Le turban qui surmonte la colonne placée à la tête, est l'emblème de son ancienne dignité. A la gauche de son tombeau est celui du premier aide-de-camp du dernier dey d'Alger; à la droite, sont les tombeaux du scheick Sid-Ahmed-ben-el-Kaïa et d'une femme qui se nommait Caria. Sid-Ahmed-ben-Kaïa était, tout à la fois, un grand savant et un grand saint, et Caria, une très-sainte femme.

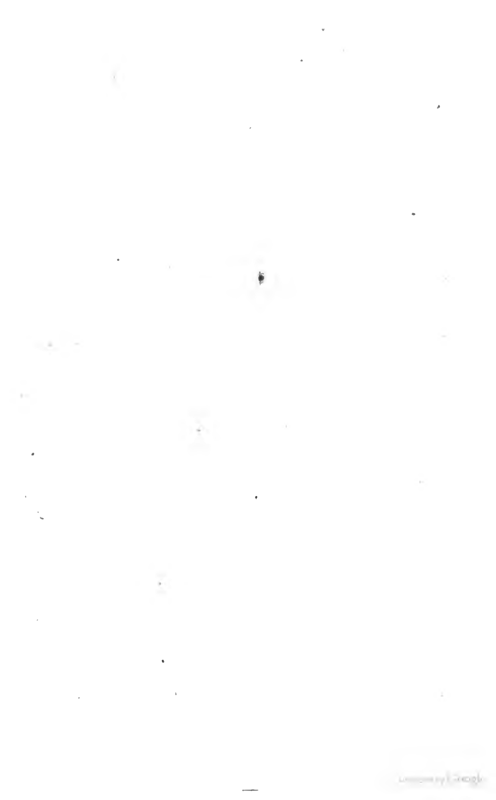
La famille laissée par Ahmed se compose de trois femmes légitimes et de deux filles, dont l'aînée peut avoir de 19 à 20 ans, et la cadette de 5 à 6 ans. Ahmed aimait beaucoup celle-ci, et il se plaisait à la présenter aux personnes de distinction dont il recevait la visite. L'aînée est fort jolie, et c'est un fruit de son premier mariage. Sa mère, au dire de toutes les dames françaises qu'elle a reçues, est une femme remarquable par la distinction de ses manières, comme par la haute portée de son intelligence. Aussi Ahmed, à qui elle rappelait sa propre mère, a-t-il toujours eu pour elle les plus grands égards. Selon l'usage musulman, c'était elle qui dirigeait et administrait les autres; elle en était, en quelque sorte, la mere et le conseil.

La femme restée sans enfant est une arabe de pure race, née sous la tente et nièce de notre scheick actuel des Biban (*Portes-de-fer*), Mokrani, lequel, tout récemment, et sur sa demande, est venu la chercher à Alger. Les autres, jusqu'à présent, sont toujours ensemble, avec leurs enfans, conformément aux dernières volontés d'Ahmed, qui, de plus, a exprimé le désir qu'elles ne s'éloignassent pas d'Alger, afin qu'elles fussent ainsi plus immédiatement sous la protection de la France. La position des trois veuves et des deux filles a été assurée, par notre Gouvernement, au moyen d'une pension annuelle de 6,600 francs, répartie comme suit :

1,200	francs à la mère de la fille aînée;	
900	— — —	cadette;
1,500	à la mère sans enfant;	
3,000	aux deux enfans, partie égale.	

Un article nécrologique sur Ahmed a paru dans le journal l'*Akhbar*, n° 1,546, quelques jours après sa mort. Cet article, sorti de la plume d'un de ses coreligionnaires, le khodja Ismaël-ben-Mohammed, ne nous fait connaître que ce qui a trait aux derniers momens de l'illustre défunt.

Il existe encore, sur le même personnage, un travail également dû à un de ses coreligionnaires, Si Salah-el-Anteri, mais non encore traduit. C'est, à ce qu'il paraît, une biographie complète et qui fait partie d'une histoire de Constantine. Nous regrettons de n'avoir pu puiser à cette source, pour notre propre travail, et nous le regretterions encore davantage si nous ne devions espérer que l'ami intime du défunt bey, M. le commandant de Rouzé, publiera bientôt ses *Mémoires*, qu'il a écrits sous sa dictée et qui doivent le faire connaître tout entier.



Chronologie *des Beys de Constantine, de l'an 1168 à l'an 1246, 1755 à 1830 de l'ère chrétienne.*

NOMS DES BEYS.	ÉPOQUE DE L'AVÈNEMENT an de l'hégire.	an de l'ère chrétienne.	DURÉE du POUVOIR.	GENRE de MORT.	OBSERVATIONS.
Hassan-Pacha. Hassan-Zerek'Aino (A l'œil bleu.).	1168	1755	3 ans.	Naturelle.	A la suite d'une expédition qu'il dirigea sur Tunis, en 1754, Hassan-Zerek'Aino força les habitans à reconnaître pour bey Sid-Aly, le père d'Hamouda-Pacha, qui était allé, à Alger, implorer, à cet effet, la protection du dey. Il existait encore à Constantine, à notre entrée dans cette ville, en 1837, deux vieillards nés sous le règne d'Hassan-Zerek'Aino.
Ahmed-Bey, grand-père d'Hadj-Ahmed, dernier bey.	1171	1758	13 ans.	id.	
Salah-Bey.	1185	1771	20 ans.	id.	
Hassan-Bey, fils d'Hassan, Pacha-Bonnagh.	1207	1792	2 ans.	Assassiné.	
Mustapha Bey-Ouznadj.	1209	1793	3 ans et 2 mois.	id.	
Hadj-Mustapha-Englis.	1212	1797	5 ans et 4 mois.	Destitué.	D'abord exilé à Médéah, puis à Tunis, où il est mort.
Osman-Bey, kourougli.	1217	1802	1 an.	Tué dans une guerre contre les Kabyles.	Ce fut cet Osman qui s'empara d'Oran sur les Espagnols.
Abd-Allah-Bey (Mustapha, dey régnant).	1218	1804	2 ans et 1/2.	Assassiné.	
Hussein-Bey, fils de Salah-Bey (Ahmed-Pacha, dey régnant).	1220	1805	6 mois.	id.	
Aly-Bey (Ahmed-Pacha, dey régnant).	1221	1806	1 an.	id.	

NOMS DES BEYS.	ÉPOQUE DE L'AVÈNEMENT.		DURÉE du POUVOIR.	GENRE de MORT.	OBSERVATIONS.
	an de l'hégire.	an de l'ère chrétienne.			
Bey-Boho.	1222	1807	15 jours.	Assassiné.	Assassiné par les Turcs à l'Oued-Rummel.
Ahmed-Tobbal (Hadj-Aly-Pacha, dey régnant).	1222	1807	3 ans.	id.	
Mohammed-Naaman-Bey (Mohammed-Kodja, dey régnant).	1225	1810	3 ans et 4 mois.	id.	Assassiné à M'sila, dans la Sahara, où ses restes ont été déposés.
Mohammed — Tchicar (Omar-Pacha, dey régnant).	1228	1813	4 ans.	id.	
Cara-Mustapha (Aly-Pacha-Bou-Medfa, dey régnant).	1231	1815	33 jours.	id.	
Ahmed - el - Mameluk (Hussein-Pacha, dey régnant).	1231	1815	6 mois.	Destitué.	Rappelé à Alger.
Mohammed--el--Mili surnommé *Bouchetabia* (Hussein-Pacha, dey régnant).	1231	1815	2 ans.	id.	Arrêté à Alger, où il était venu s'acquitter de l'impôt, y est mort en 1847, après avoir exercé les fonctions d'oukil, au marabout de Sid-Abd-el-Kader. Son surnom de Bouchetabia vient d'une petite lance appelée ainsi et avec laquelle il faisait mourir les condamnés à mort.
Ibrahim-Bey-el Garb (Id.).	1234	1818	1 an.	Assassiné.	
Ahmed-el-Mameluk, bey pour la 2e fois (Id.).	1234	1818	2 ans et 5 mois.	Destitué.	Exilé à Milianah, où il a été assassiné quelque temps après.
Ibrahim--el--Pelawan (Id.)	1236	1820	3 ans et 8 mois.	id.	Exilé à Médéah, où il a été assassiné en 1832.
Mahmoud-Mennain (Id.).	1240	1824	2 ans.	id.	Rappelé à Alger, où il a été, depuis, oukil des Oulid-Dada.
Hadj-Ahmed-Bey (Id.).	1242	1826	12 ans.	Naturelle.	S'est rendu à la France le 5 juin 1848, mort à Alger le 30 août 1851.

FIN.

ERRATA.

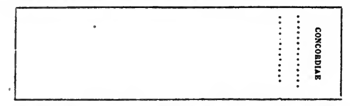
Page 13, ligne 23, *lisez :* pour l'établissement, au lieu de : *par l'établissement.*
Ibid — 24, *lisez :* par des blockaus, au lieu de : *pour des blochaus*
Page 14, — 25, *lisez :* Combustible, au lieu de : *comestible.*
— 19, — 35, *lisez :* devra, au lieu de : *devrait.*
— 23, — 19, *lisez :* effluves, au lieu de : d'*effluens.*
— 35, note 1re, *lisez :* parti, au lieu de : *partie.*
— 36, ligne 12, *lisez :* Bomilcar, au lieu de : *Bomicar.*
— 47, note 1re, *lisez :* rugueux, au lieu de : *rugeux.*
— 48, ligne 29, *lisez : Fraxinus*, au lieu de : *Fraximus.*
Ibid — 36, *lisez :* mollasse, au lieu de : *molasse.*
Page 57, — 36, *après ces mots :* attaché une pierre, *ajoutez :* au corps.
— 60, — 16, *lisez :* carthaginois, au lieu de : *cartaginois.*
— 62, — 14, *lisez : nomine*, au lieu de : *nomen.*
— 69, — 18, *lisez :* pétries, au lieu de : *pétriées.*
— 72, — 28, *lisez : igne*, au lieu d'*igui.*
— 73, note 2e, *lisez : eum occidi*, au lieu de : *eo occidi.*
— 112, ligne 45, *lisez :* vestiges romains, au lieu de : *vestiges romaines.*
— 117, — 26, *lire :* tiré de leurs actes, au lieu de : *a tiré de leurs ctes.*
— 118, — 26, après ces mots : cette ville, *lire ainsi :* soit sur le lieu même où se lit l'inscription, soit dans le voisinage, de sorte que, etc.
— 161, — 43, *lisez :* dessaisir, au lieu de : *desaisir.*
— 168, — 2, *lisez :* détruits, au lieu de : *détrails.*
— 171, — 11, *lisez :* ouverte, au lieu de : d'*ouverie.*
— 173, avant dernière ligne, *lisez :* arète, au lieu d'*arrêt.*
— 175, ligne 18, *lisez :* vastes, au lieu de : *vases.*
— 187, avant dernière ligne, *lisez :* saltimbanque, au lieu de : *saltingambe.*
— 195, ligne 14, *lisez :* terre à foulon, au lieu de : *terre à foule.*
— 204, — 10, *lisez :* 1837, au lieu de 1847.
— 205, 3e note, ligne 4, *lisez :* elle, au lieu de : *il.*
Page 206, ligne 13, *lisez : lonchophora*, au lieu de : *lonchonphora.*
Ibid — 29, *lisez :* sur tous les cours d'eau, au lieu de : *sur les cours d'eau.*
Page 208, — 10, *lisez : suaeda*, au lieu de : *sueda.*
— 210, — 1re, *lisez :* Zefzef, au lieu de *Zegzeg.*
Ibid 3e note, 1, 2, *lisez :* poudre, au lieu de : *poudré*

Page 212, ligne 43, *lisez :* donnèrent, au lieu de : *donna.*
Ibid — 44, *lisez :* quelle que fût, au lieu de : *quelque fut.*
Page 242, note, *lisez :* (1), au lieu de : (3).
— 255, ligne 7, *lisez :* *Gaetula*, au lieu de : *Gaetulia.*
— 256, — 16, *lisez :* Gétules, au lieu de : *Gétudes.*

Rétablir, comme suit, l'inscription de la page 81, 2e colonne :

CONCÒRDIAE
COLONIARVM
CIRTENSIVM
SACRVM
CIVLIVS C FIL QVIR
BARBARVS QVAEST
AED. STATVAM QVAM
OB HONOREM
AEDILITATIS POLLI
CITVS EST SVA PECV
NIA POSVIT
D. D. D.

La pierre qui la supporte est enclavée dans la paroi N.-O. du minaret, à 2 m. 50 cent. au-dessus du sol, et couchée comme suit :



La rectification que nous venons de faire de l'inscription ci-dessus, est due à M. Cherbonneau, professeur d'arabe à Constantine, et nous prions ce savant orientaliste d'en recevoir ici l'expression de notre vive gratitude.

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES

RECUEILLIES A BISCARA

PAR M. LE Dr COLAU

Du 16 novembre 1845 au 31 mai 1846

ET

PAR M. LE Dr MASSIP

Du 1er juin suivant au 31 décembre de la même année

NOVEMBRE 1845.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
16	75m99	13° 3	76m24	20 0	75m98	19° 6	76m09	15° 4	N. O. nébul.
17	75 91	15 7	76 03	21 6	76 12	19 5	76 01	15 8	N. O. serein.
18	76 15	16 4	76 01	21 0	75 93	21 0	76 00	19 0	N. O. beau.
19	76 00	18 5	75 92	21 8	76 00	21 6	75 95	18 5	N. N. O. ser.
20	76 06	18 2	76 05	22 4	76 00	21 4	76 00	16 7	N. N. O. beau.
21	76 09	12 4	76 19	21 8	76 05	20 5	76 00	14 8	N. O. t. beau.
22	75 80	16 5	75 92	21 2	75 93	19 4	75 98	14 5	N. O. t. fort.
23	76 01	13 5	76 06	19 5	75 94	17 4	75 90	13 4	N. O. beau.
24	76 02	10 5	76 02	13 8	75 85	15 5	75 93	10 0	S. 1/4 O. cou.
25	75 95	14 8	76 26	21 3	76 19	19 9	75 27	14 4	N. O. beau.
26	76 37	10 8	76 52	17 3	76 45	15 6	76 50	11 4	S. 1/4 E. t. b.
27	76 66	11 0	76 59	17 3	76 72	17 0	76 48	11 2	O. beau.
28	76 59	11 3	76 60	16 0	76 93	16 0	76 30	10 4	O. 1/4 S. néb.
29	76 28	8 9	76 47	15 9	76 46	14 9	76 39	9 8	R. 1/4 S. beau.
30	76 48	12 0	76 64	18 8	76 50	18 4	76 58	14 2	O. très beau.
Moyenn.	76 15	13 5	76 23	19 3	76 20	18 5	76 09	13 9	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 76 16. — Therm. — 16 3.

Eau tombée. —

ANNOTATIONS DU MOIS DE NOVEMBRE.

Aucune observation ou remarque particulière n'a été faite pendant la dernière quinzaine de novembre.

DÉCEMBRE 1845.

Jours du mois.	8 h du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	76m53	14°6	76m60	22°8	76m50	21°8	76m38	15°4	N. O. très b.
2	76 51	12 7	76 61	20 4	76 51	18 9	76 56	13 4	S. S. E. beau.
3	76 64	11 8	76 65	19 4	76 52	17 7	76 41	13 1	S.1/4 E. cal. b.
4	76 23	14 6	76 19	22 3	76 05	20 3	76 03	14 8	N. O. beau.
5	76 15	16 1	76 14	21 3	76 14	19 5	76 08	14 3	S. E. calme b.
6	76 06	13 0	76 06	19 7	75 90	18 4	75 88	13 1	S. E. faible b.
7	75 47	11 0	75 32	16 3	75 28	16 3	75 46	16 7	S. O. fo. cou.
8	75 77	15 7	75 87	21 2	75 82	22 3	75 87	22 1	S. E. fo. cou.
9	76 06	20 5	76 20	22 6	76 14	22 8	76 10	19 0	S. E. fort pl.
10	76 20	21 3	76 01	25 0	75 91	23 5	75 83	17 3	S. E. assez b.
11	75 77	15 3	75 82	20 3	75 82	19 5	75 82	17 3	S. S. O. ca. co.
12	75 93	15 2	75 86	19 3	75 64	18 0	75 46	14 8	O. cal. incert.
13	75 35	19 4	75 56	17 4	75 56	16 6	75 68	11 1	S. cal. nébul.
14	76 00	10 3	76 07	15 0	76 04	13 6	76 00	9 8	N. O. fort. t. b.
15	76 44	11 8	76 60	15 9	76 60	14 9	76 79	10 0	N. O. très b.
16	76 90	11 8	76 80	15 0	76 70	13 8	76 66	8 8	N. O. faib t. b.
17	76 50	10 0	76 30	14 6	76 30	14 0	76 09	7 8	1/4 N. E. c. t. b
18	75 90	16 5	75 78	9 0	75 78	13 2	75 22	6 5	N. N E. c. t. b.
19	75 46	7 0	75 45	12 7	75 35	11 9	75 28	8 2	S. E. cal. t. b.
20	75 35	12 5	78 35	12 9	75 31	14 0	75 25	12 0	N O. t. fo.cou.
21	74 99	10 2	75 09	15 9	75 09	14 8	75 30	11 0	N. cal. nébul.
22	75 45	11 4	75 60	14 0	75 63	13 2	75 58	9 6	N. faible t. b.
23	75 55	9 0	76 25	13 5	76 41	12 7	75 15	9 8	N. O cal. t. b.
24	75 10	12 9	75 42	15 6	75 42	15 5	75 22	12 0	N. O. fort b.
25	75 71	16 0	76 00	14 5	75 61	14 0	75 88	10 8	N. O. cal. t. b.
26	77 09	16 7	76 41	14 1	76 41	15 1	76 44	10 9	N. cal. très b.
27	76 05	8 5	76 34	12 8	76 70	13 8	76 35	9 9	N. O. fai. t. b
28	77 29	8 0	76 59	12 9	76 50	14 5	76 40	10 2	N. O. cal. t. b.
29	76 16	6 5	76 08	12 9	76 00	14 0	75 98	10 7	/4 N E. f. t. b.
30	75 84	10 2	76 07	12 6	75 94	12 9	75 90	11 9	S. E. c. pluie.
31	75 99	11 3	76 07	15 6	76 04	15 9	75 97	13 6	S. E. c. nébul.
Moyenn.	76 04	12 9	76 12	16 6	75 96	16 3	75 90	12 4	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 76 00. — Therm. — 14 5.
Eau tombée. —

ANNOTATIONS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Le 10. — Très beau ; toutes les montagnes, au nord, couvertes de noirs nuages.

Le 11. — Vers les 8 heures du matin, quelques gouttes d'eau.

Nuit du 17 au 18. — A la casbah, glace bien formée dans les gamelles des soldats.

Le 20. — A 9 heures du soir, des gouttes d'eau.

Le 21. — A 9 heures du matin, pluie pendant une demi-heure.

Le 30. — Pluie fine et continue, de 11 heures et demie à midi, sans qu'aucune indication en soit donnée par le pluviomètre.

JANVIER 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	75m97	12° 8	76m10	16° 4	76m04	18° 2	75m99	14° 0	1/4 NO fo. t. b.
2	75 86	12 0	75 88	15 3	75 54	16 0	75 74	10 6	N. O. fai. t. b.
3	75 19	7 9	75 06	12 0	75 11	9 3	75 12	8 9	N. viol. néb.
4	75 25	7 9	75 44	12 0	75 44	11 4	75 67	7 9	N 1/4 E. fo. b.
5	75 64	6 5	75 55	8 8	75 54	9 5	75 52	7 8	N O. cal. cou.
6	75 68	8 0	75 70	10 6	75 70	10 0	75 70	6 9	1/4 N E. fo. n.
7	75 86	7 8	76 28	12 9	76 24	13 0	76 26	8 0	N. as. fo. t. b.
8	76 30	8 8	76 46	12 5	76 55	13 2	76 56	9 9	N. O. fal. t. b.
9	76 56	9 8	76 56	13 9	76 66	14 9	76 25	10 5	N N E. fa. t. b.
10	77 00	10 0	76 89	13 9	76 89	14 0	76 80	8 5	N. O. cal. t. b.
11	76 80	7 2	76 80	12 2	76 77	13 1	76 80	8 1	N. cal. t. b.
12	76 68	6 2	76 58	12 5	76 55	13 0	76 54	6 5	E. cal. t. b.
13	76 35	4 0	76 26	12 0	76 20	11 9	76 17	6 1	S. as. fo. t. b.
14	75 88	7 0	75 74	11 2	75 71	12 0	75 98	10 7	S. E. as. fo. c.
15	75 26	7 2	75 25	8 9	75 20	9 0	75 20	8 6	S. E. fa. pluie.
16	75 34	8 1	75 40	12 1	75 36	13 0	75 48	8 3	N. fort. néb.
17	75 59	10 0	75 65	14 0	75 72	14 1	75 83	9 8	N. faib. t. b.
18	75 90	9 2	75 67	14 3	75 63	16 5	75 63	13 0	N. O. fai. t. b.
19	75 63	10 3	76 05	15 7	76 05	16 5	75 96	10 5	N. faib. beau.
20	75 98	11 2	76 06	11 5	75 94	11 8	75 93	12 8	N. N. O. ca. c.
21	75 94	12 0	76 04	16 9	76 04	17 3	76 04	11 5	N. O. cal. t. b.
22	76 04	11 2	76 04	16 4	76 04	18 7	75 98	12 1	N. cal. t. b.
23	75 98	11 3	76 17	17 0	76 17	18 0	76 17	12 7	E. cal. t. b.
24	76 17	13 0	76 20	20 0	76 20	20 0	76 20	17 0	N. t. fort néb.
25	76 20	15 1	76 54	19 2	76 36	19 7	76 36	15 8	N. faible néb.
26	76 23	13 8	76 10	20 0	75 00	20 8	75 80	19 0	N. fort néb.
27	75 81	12 3	75 20	19 0	76 84	19 5	76 88	16 5	N. fort néb.
28	75 64	12 8	76 00	19 0	76 00	19 0	76 07	13 0	N. faible t. b.
29	76 07	14 6	76 88	18 1	76 12	20 0	76 30	13 6	N. fort t. b.
30	76 20	12 0	76 20	17 0	76 20	18 8	76 20	15 2	N. fort. néb.
31	76 30	15 0	76 30	20 5	76 30	21 0	76 30	17 0	N. fort. néb.
Moyenn.	75 94	10 1	75 67	14 6	76 00	15 2	75 98	11 3	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 89. — Therm. — 12 8.
Eau tombée. — 0 015.

ANNOTATIONS DU MOIS DE JANVIER.

Le 2. — Gros nuages dans les Aurès, beau à Biscara.

Le 3. — Pluie fine dans la nuit. A 2 heures de l'après-midi, la neige tombe dans les Aurès, et nous est apportée par le vent qui souffle du nord. Beau ici, taudis que d'affreux tourbillons règnent dans les Aurès.

Le 4. — Aurès toutes blanches de neige.

Le 6. — Pluie fine, quelques grains de grêle.

Le 14. — Quelques gouttes de pluie vers les 9 heures du soir.

Le 15. — Toute la journée, pluie fine. Le pluviomètre, qui n'avait encore rien marqué depuis les premiers jours de novembre de l'année dernière, mesurait, le soir, 15 millimètres d'eau.

FÉVRIER 1846.

Jours du mois	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	76m29	13° 0	76m24	19° 1	76m07	21° 2	76 20	17° 0	N. O. fo. t. b.
2	76 20	14 6	75 88	20 1	75 88	21 1	75 74	16 5	N. O. fa. t. b.
3	76 29	14 7	76 00	19 1	76 00	21 4	76 00	14 8	N. très fort b.
4	76 20	14 8	76 20	19 4	76 20	20 3	76 20	13 2	S. E. cal. t. b.
5	76 20	15 2	76 20	19 2	76 16	20 0	76 19	12 0	S. E. fai. t. b.
6	76 20	15 3	76 20	18 8	76 16	19 5	76 00	12 9	N. cal. t. b.
7	76 15	11 8	76 16	20 1	76 16	20 4	76 16	13 5	S. O. fa. t. nu.
8	76 16	10 5	76 25	16 7	76 20	16 5	76 00	10 1	S. E. fai. t. b.
9	76 26	11 2	76 00	14 8	75 86	12 0	75 80	11 1	S. S. E. fa. né.
10	75 74	10 3	75 74	16 9	75 52	19 0	75 51	16 0	N. O.ca. vap
11	75 42	12 9	75 48	17 3	75 43	18 0	75 30	15 0	N. fort couv.
12	75 00	12 3	74 78	12 9	74 85	13 5	74 85	10 5	N. faible cou
13	74 91	10 1	75 43	14 0	75 48	14 4	75 55	10 2	N. fort nébul
14	75 56	7 1	75 64	14 0	75 64	14 3	75 20	10 1	S. S. E. fa. né.
15	75 71	14 0	75 73	12 8	75 66	14 3	75 76	10 0	N. O. fai. t. b.
16	75 93	13 1	75 93	14 0	75 91	15 0	75 86	10 5	E. calme t. b
17	75 88	13 1	75 83	15 5	75 68	16 6	75 63	12 9	E. calme t. b
18	75 40	10 5	75 43	15 0	75 32	15 6	75 37	14 8	N. O. ca. cou.
19	75 53	11 8	75 58	16 8	75 58	17 2	75 78	15 8	N. O. fo. néb.
20	75 90	15 0	76 02	18 9	76 93	20 0	76 07	11 0	N. O. fai. b.
21	76 18	12 0	76 18	20 0	76 09	20 0	76 27	25 0	N.E. cal. t. b
22	76 34	18 0	76 29	18 6	76 20	19 8	76 18	15 9	S. fa. qq. nua.
23	76 48	15 0	76 53	18 4	76 36	19 2	76 37	16 0	S.E. fo. qq. n.
24	76 34	12 2	76 40	17 7	76 28	19 3	76 18	15 0	S. S. E. c. t. b.
25	76 15	14 3	76 06	19 5	75 96	20 6	75 96	17 4	N. E. cal. né.
26	75 91	10 9	75 98	22 4	75 35	23 1	75 80	17 0	S. E. cal. b.
27	75 70	15 9	75 74	23 1	75 67	23 6	75 58	17 0	S. fort nébul.
28	75 52	15 2	75 56	21 8	75 35	21 9	75 25	20 0	S. faib. couv.
Moyenn.	75 03	13 0	75 90	17 7	75 85	18 4	75 84	14 3	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 65. — Therm. — 15 8.
Eau tombée. — 0 016.

ANNOTATIONS DU MOIS DE FÉVRIER.

Le 11. — A partir de 11 heures du soir, pluie abondante.

Le 12. — La pluie, commencée hier, n'a cessé qu'à 11 heures du matin. Le pluviomètre marquait alors 5 millimètres. De midi à 2 heures, quelques éclaircis, puis tourmente violente; la pluie tombe en abondance, et, poussée par le vent du nord, frappe, par raffales, contre la casbah où nous sommes; elle en menace les constructions. Cette tourmente s'est continuée jusqu'au lendemain, 4 heures du matin. L'eau tombée était alors de 11 millimètres.

Le 23. — Vent très fort, du sud, enveloppant Biscara d'une atmosphère de poussière qui limite la vue dans l'enceinte de l'oasis.

MARS 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	74m92	21° 2	75m01	18° 0	75m05	18° 5	75m31	14° 5	S. faible cou.
2	75 49	19 0	75 51	20 2	75 44	22 0	75 50	19 1	E. calme cou.
3	75 61	18 0	75 62	20 1	75 58	20 5	75 63	16 2	N. fort nebul.
4	75 57	14 0	75 79	18 5	75 62	20 0	75 67	17 1	N.N.O. ca. né
5	75 71	13 5	75 70	20 0	75 66	20 1	75 70	17 1	N. calme nua.
6	75 60	15 2	75 63	19 4	75 63	20 1	75 70	18 5	N. faible nua.
7	75 73	16 7	75 80	19 8	75 70	20 1	75 63	19 2	N. faible nua.
8	75 42	17 6	75 36	20 2	75 20	20 6	75 26	16 7	N. t. fort nua.
9	75 35	10 7	75 37	17 1	75 29	19 1	75 21	16 9	N. fort beau.
10	74 94	11 8	75 12	15 5	75 12	15 8	75 21	12 6	N. fort nua.
11	75 00	11 6	75 19	11 1	75 20	16 2	75 37	11 2	N. fort nua.
12	75 42	11 2	75 54	16 4	75 52	17 2	75 62	14 0	N. fort nébul.
13	75 72	12 2	75 80	17 0	75 76	18 0	75 90	14 0	N. fort nua.
14	75 97	13 0	76 23	17 7	76 16	17 1	76 43	14 1	N. O. faible b.
15	76 13	12 5	76 13	15 8	75 93	19 0	75 87	17 7	N. calme t. b.
16	75 74	13 0	75 73	20 6	75 59	25 2	75 60	20 5	N. fort beau.
17	75 45	12 6	75 48	20 1	75 30	22 5	75 26	20 1	N. O. cal. t. b.
18	75 23	17 0	75 30	19 9	75 23	22 0	75 30	19 0	N. fort incert.
19	75 40	12 0	75 51	21 2	75 39	23 1	75 35	21 5	S. t. fort inc.
20	75 30	18 8	75 24	21 0	75 04	26 0	75 03	23 2	S. t. fo. pous.
21	75 02	17 6	75 44	22 5	75 01	24 7	75 50	22 3	N.N.O. fa. nu.
22	74 46	23 1	74 53	22 5	74 38	24 5	74 38	18 4	S. E. viol. p.
23	74 68	14 5	74 97	19 3	75 11	20 1	75 40	17 6	N. fort nua.
24	75 62	14 0	75 75	19 0	75 69	21 8	75 74	19 0	N. faible b.
25	75 72	15 0	75 82	21 8	75 72	23 6	75 72	20 0	N. calme b.
26	75 72	20 0	75 80	23 5	75 71	27 5	75 73	22 8	N. calme b.
27	75 80	21 0	75 98	24 0	75 78	26 5	75 76	24 5	N. calme b.
28	75 65	19 4	75 76	21 3	75 65	28 7	75 55	23 0	N. calme b.
29	75 53	21 7	75 61	27 3	75 51	29 5	75 43	25 7	N. faible b.
30	75 38	20 0	75 57	30 2	75 50	31 2	75 46	25 9	S. E. fort cou.
31	75 57	19 2	75 60	25 0	75 48	29 2	75 40	25 4	E. faible cou.
Moyenn.	75 44	16 0	75 53	20 1	75 45	22 2	75 49	18 9	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 48. — Therm. — 19 3.
Eau tombée. — 0 014.

b

ANNOTATIONS DU MOIS DE MARS.

Le 1er. — L'atmosphère est toute chargée de la poussière soulevée par le vent du Désert ; la respiration en est très affectée, et la vue ne peut rien distinguer au-delà d'une cinquantaine de pas. A midi, le ciel est d'une couleur cuivre rouge. Peu après, un orage éclate, accompagné de très grosses gouttes de pluie. A 8 heures du soir, pluie qui continue, sans interruption, jusqu'au lendemain, 5 heures du matin, le pluviomètre marquant alors 12 millimètres.

Le 2. — Toute la matinée, vent violent, avec atmosphère de poussière, comme la veille.

Le 5. — Vers les 7 heures du soir, pluie assez forte, après laquelle l'eau du pluviomètre s'élève à 2 millimètres 0,2.

Le 19. — A midi, l'horizon se charge de tourbillons de poussière, soulevés et apportés par un vent de sud ; on respire à peine.

Le 20. — Continuation du temps de la veille ; il s'améliore un peu vers les 3 heures, par la chute de la poussière.

Le 22. — Poussière épouvantable toute la journée ; on étouffait, à la lettre, et on ne voyait plus rien devant soi.

AVRIL 1846.

Jours du mois	8 h. du matin. Barom.	8 h. du matin. Ther.	Midi. Barom.	Midi. Ther.	3 h. du soir. Barom.	3 h. du soir. Ther.	9 h. du soir. Barom.	9 h. du soir. Ther.	Vents et état du ciel à midi.
1	75 53	20° 1	75m48	29° 0	75m40	31° 0	75 38	25° 7	N. cal. incert.
2	75 52	21 2	75 50	21 9	75 45	24 4	75 60	23 1	N E. fa. qq. g. p
3	75 63	17 1	75 73	24 9	75 70	25 9	75 65	23 0	N. faible nua.
4	75 67	18 5	75 80	26 2	75 77	26 9	75 77	23 9	S. S. E. fai. b.
5	75 63	18 5	75 72	27 8	75 55	30 2	75 42	26 0	E. faible neb.
6	75 31	23 3	75 26	28 0	75 14	29 8	75 46	26 0	N. viol. nua.
7	75 00	21 6	75 00	25 9	74 88	29 8	74 91	28 2	N. fort nua.
8	74 75	22 3	74 66	32 0	74 44	34 4	74 60	25 6	S. E. fa. cou
9	74 98	18 8	75 13	23 9	74 95	26 0	75 32	21 3	N. fa. qq. nu.
10	75 43	20 1	75 61	23 6	75 49	26 9	75 50	21 9	N. faible nua.
11	75 48	20 5	75 45	25 0	75 36	25 9	75 32	21 3	S. fo. co. pou.
12	75 40	20 8	75 50	26 0	75 46	30 0	75 48	22 3	N. N. O. ca. b.
13	75 56	21 4	75 58	28 0	75 42	32 9	75 38	25 5	S. E. fai. cou.
14	75 25	24 3	75 23	31 5	75 26	35 2	75 15	27 0	O. faib. pous.
15	75 27	18 0	75 29	23 4	75 26	22 8	75 87	17 7	N. O. fai. nua.
16	75 50	20 8	75 11	23 3	74 97	23 8	74 90	17 5	S. O. fai. nua.
17	75 00	16 3	75 12	20 9	75 14	21 3	75 30	14 9	N. O. fo. nua.
18	75 24	13 5	75 16	20 0	75 11	23 2	75 13	14 8	N. O. t. fo. n.
19	75 00	13 3	75 12	18 0	75 05	20 5	74 98	16 0	N. O. fort né.
20	75 02	14 9	75 16	21 3	75 05	24 9	75 05	15 8	S. E. cal. b.
21	75 10	15 8	75 30	22 0	75 23	26 0	75 30	18 2	N. O. faible b.
22	75 22	16 3	75 48	20 8	75 37	25 7	75 38	19 0	N. O. cal. t. b.
23	75 36	18 0	75 27	28 9	75 25	29 6	75 42	23 1	N. O. fort né.
24	75 34	24 0	75 36	26 0	75 25	26 6	75 20	26 4	S. S. E. fo. co.
25	75 08	24 0	75 48	31 0	75 06	29 8	74 96	25 7	S. E. fai. cou.
26	74 96	24 0	75 04	29 5	75 00	34 8	74 95	26 0	O. faible b.
27	75 00	23 8	74 93	28 5	74 79	31 8	74 76	26 2	O. fai. qq. nu.
28	74 67	23 9	74 58	26 3	74 55	30 5	74 74	23 7	O. faible cou.
29	75 01	22 2	75 15	27 4	75 06	29 7	75 02	24 9	S. S. E. fai. né.
30	75 01	25 1	75 00	30 0	74 95	32 5	74 94	26 9	S. E. vio. siro.
Moyenn.	75 23	20 0	75 26	25 7	75 17	28 0	75 22	22 5	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 22. — Therm. — 24 1.
Eau tombée. — 0 016.

ANNOTATIONS DU MOIS D'AVRIL.

Le 1er. — Vers les 3 heures de l'après-midi, passage sur l'oasis d'une prodigieuse quantité de sauterelles allant au nord, poussées par un vent de sud. Ces insectes sont longs de 7 centimètres 2 millimètres, et de couleur orangée (*acridium peregrinum*).

L'atmosphère, depuis la fin du mois précédent, est chargée d'une poussière fine et pénétrante, quels que soient les vents régnans ; seulement, lorsqu'ils soufflent du sud et du sud-est, elle s'épaissit à tel point, qu'elle contraint de cesser toute relation avec le dehors. Il est pourtant à remarquer que les militaires employés à des ouvrages extérieurs, n'ont pas interrompu leurs travaux.

Le 2. — A midi, quelques gouttes de pluie.

Le 8. — A 9 heures du matin, vent violent, du nord, soulevant et faisant tourbillonner des masses de poussière.

Le 11.— Vent de sud qui se prolonge jusqu'au 14, soufflant avec violence chaque jour, pendant deux à trois heures de suite.

Nuit du 14 au 15, pluie battante depuis 11 heures jusqu'à 2 heures du matin, le pluviomètre marquant alors 16 millimètres.

Le 15. — Malgré la pluie de la nuit précédente, une épaisse poussière se maintient dans l'air.

Le 16. — Dans la matinée, poussière fine ici et sur toute l'oasis, en même temps que de gros nuages s'amoncèlent dans les Aurès. Vers les 3 heures de l'après-midi, pluie assez forte, et qui ne laisse, pourtant, aucune indication au pluviomètre.

Le 18. — Assez beau dans l'oasis, tandis que, dans les Aurès, des éclairs se succèdent avec rapidité, sans qu'aucune détonnation parvienne jusqu'à nous.

Les 25, 26, 27 et jusqu'à la fin du mois, vent du Désert, avec des éclairs de temps à autre.

MAI 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	74m87	28°8	74m85	32°2	74m80	33°8	74m80	29°0	S. E. fo. siroc.
2	74 72	21 9	74 87	28 0	74 82	31 0	75 00	22 0	S. faible beau
3	75 03	18 9	75 03	21 4	74 92	26 8	75 10	19 8	N. O. faible b.
4	75 10	18 2	75 17	25 1	75 15	26 9	75 27	21 8	N. O. fort b.
5	75 60	20 8	75 62	25 3	75 46	32 0	75 43	23 9	S. E. cal. t. b
6	75 36	21 9	75 40	27 3	75 26	28 0	75 24	25 6	S. S. E. fo. co.
7	75 08	21 8	75 11	25 2	75 02	28 5	75 06	22 8	N. O. cal. b
8	75 20	22 4	75 25	25 5	75 18	28 0	75 33	22 2	N. E. cal. b.
9	75 36	21 7	75 31	24 2	75 34	26 6	75 37	20 5	N.N.O. ca. né.
10	75 48	19 7	75 55	25 8	75 59	27 2	75 63	22 0	N. O. fort b.
11	75 72	22 5	75 77	25 5	75 70	28 7	75 76	23 3	N.N.O. ca. t. b
12	75 86	23 5	75 89	28 0	75 75	32 0	75 65	26 8	S. E. fai. t. b.
13	75 50	25 4	75 43	29 2	75 22	33 2	75 06	27 0	N. O. fai. b.
14	74 75	24 2	74 70	28 5	74 50	31 4	74 31	29 7	O. cal. serein
15	74 15	22 5	74 16	24 0	74 12	26 1	74 26	19 0	N. O. fo. co. p.
16	74 65	18 0	74 85	22 7	75 00	23 7	75 20	20 0	N. O. fo. nua.
17	75 40	21 5	75 45	26 0	75 37	28 7	75 30	25 3	S. E. faible b.
18	75 42	22 9	75 98	27 9	75 43	31 2	75 40	25 9	N. O. fai. b.
19	75 19	21 0	75 60	30 8	75 52	34 0	75 45	27 0	S. S. E. fai b.
20	75 53	25 0	75 63	31 3	75 50	33 5	75 35	27 3	S. E. fai. b.
21	75 35	26 6	75 32	29 0	75 41	30 2	75 04	26 1	S. E. t. fo. sir.
22	74 85	24 8	75 00	26 1	74 88	22 3	75 07	20 5	N. O. fo. cou.
23	75 25	20 7	75 37	27 4	75 25	28 3	75 30	26 3	O. fai. terne.
24	75 38	25 0	75 38	29 0	75 35	31 0	75 28	28 4	S.E. vio. co. p.
25	75 31	25 0	75 41	32 6	75 30	33 8	75 31	29 0	S.E. fo. terne.
26	75 39	26 5	75 43	29 4	75 37	31 2	75 40	30 0	S. E. cal. b.
27	75 49	25 0	75 53	32 0	75 44	33 9	75 39	28 9	S. E. cal. b.
28	75 50	26 5	75 45	32 5	75 35	34 5	75 35	30 0	S. E. ca. cou.
29	75 40	26 5	75 41	32 5	75 83	35 2	75 55	32 0	O. calme b.
30	75 55	26 8	75 58	29 7	75 51	30 9	75 54	29 0	S. E. fa. cou.
31	75 73	23 3	75 64	26 0	75 50	26 8	75 49	28 5	N. faible cou.
Moyenn.	75 26	23 3	75 32	27 7	75 24	31 2	75 24	25 4	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 27. — Therm. — 26 9.
Eau tombée. — 0 003

ANNOTATIONS DU MOIS DE MAI.

Pendant tout le mois, peu de jours sereins, presque toujours une poussière fine venant du sud et voilant les objets à une grande distance.

Le 3. — Quelques gouttes d'eau vers les 8 heures du matin.

Nuit du 6 au 7, à partir de 6 heures du soir, forte pluie. Le lendemain, au matin, l'eau du pluviomètre marque 20 millimètres.

Le 15.— Toute la journée, poussière des plus fortes, soulevée par un vent violent, soufflant du nord-ouest.

Le 19.— Sirocco brûlant pendant presque toute la journée.

Le 28.— Petite pluie vers les 7 heures du matin, orage entre les 7 à 8 heures du soir, avec éclairs et détonnations continues. Le lendemain, 29, l'eau du pluviomètre marquait 1 millimètre 1/2.

Le 31.— Pluie fine de 9 à 10 heures du matin; elle recommence à 2 heures, et se continue jusqu'à la nuit, sans interruption.

JUIN 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin. Barom.	Ther.	Midi. Barom.	Ther.	3 h. du soir. Barom.	Ther.	9 h. du soir. Barom.	Ther.	Vents et état du ciel à midi.
1	75m 67	21° 0	75m 56	24° 5	75m 56	26° 0	75m 57	24° 0	S. E. fort né.
2	75 53	22 6	75 60	27 7	75 50	29 6	75 50	25 8	S. E. fai cou.
3	75 50	24 0	75 47	28 5	75 40	29 9	75 40	25 1	S. E. fai. cou.
4	75 40	25 5	75 40	27 9	75 37	28 1	75 40	25 5	N. O. fo. cou.
5	75 46	23 3	75 48	26 4	75 45	27 7	75 63	24 4	N. O. fai. pur.
6	75 70	23 2	75 73	25 4	75 68	26 5	75 72	24 3	S. E. fai. cou.
7	75 95	24 9	75 95	27 2	75 86	28 4	75 81	26 0	N. O. ca. t. p.
8	75 84	27 0	75 80	31 1	75 85	31 0	75 74	27 7	S. E. fai. pur.
9	75 90	25 8	75 79	37 7	75 61	32 8	75 55	29 1	S. E. fai. cou.
10	75 42	27 7	75 46	30 5	75 40	32 4	75 50	29 1	O. O. fort pur.
11	75 55	25 9	75 70	28 4	75 65	30 5	75 69	28 2	N. O. fo. pur.
12	75 75	25 8	75 66	27 5	75 67	29 8	75 70	28 7	S. O. fai. pur.
13	75 84	24 8	75 82	25 5	75 74	29 7	75 65	28 6	S. O fai. pur.
14	75 76	27 8	75 78	30 6	75 73	32 5	75 66	30 4	S. O. fai. pur.
15	75 68	27 5	75 86	33 5	75 70	35 6	75 65	32 6	O. O. S. fo. p.
16	75 74	32 4	75 97	35 9	75 65	38 4	75 75	34 4	S. E. fo. pur.
17	75 44	30 8	75 80	36 7	75 70	37 7	75 89	35 5	S. O. fai. pur.
18	75 84	29 4	75 98	32 6	75 79	35 2	75 70	33 6	N. O. fo. pur.
19	75 71	32 2	75 72	31 6	75 55	37 6	75 59	34 5	S. E. fo. pur.
20	75 63	29 9	75 61	33 6	75 50	37 1	75 61	33 6	S. S. E. fo. p.
21	75 72	30 1	75 80	31 8	75 70	34 2	75 62	32 5	S. O. fo. pur.
22	75 80	28 5	75 81	32 6	75 76	33 4	75 80	30 4	S. S. E. fo. p.
23	75 82	32 9	75 71	30 6	75 54	35 6	75 50	32 8	S. calme pur.
24	75 59	34 5	75 46	35 6	75 39	36 4	75 33	32 6	O. N. O. ca. p.
25	75 39	36 4	75 40	36 1	75 36	28 9	75 40	34 9	N. E. fo. pur.
26	75 54	33 0	75 55	39 6	75 40	42 0	75 44	37 5	S. S. E. fo. nu.
27	75 50	38 8	75 50	40 2	75 38	42 4	75 41	38 6	S.S.E. fo. pur
28	75 52	38 8	75 51	39 9	75 50	42 6	75 42	37 5	S. E. fo. noa.
29	75 49	38 6	75 51	39 2	75 49	41 3	75 41	36 6	E. R. S. fo. so.
30	75 52	37 3	75 50	39 9	75 45	40 6	75 32	37 2	S. E. fo. pur.
Moyens	75 64	28 6	75 66	32 2	75 60	33 5	75 57	31 0	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 62. — Therm. — 31 3.

Eau tombée. — 0 016

ANNOTATIONS DU MOIS DE JUIN.

Le 1er. — Orage, avec forts coups de tonnerre, à partir d'une heure du matin jusqu'au jour, pluie ensuite. L'eau tombée s'éleva à 11 millimètres 5e dans le pluviomètre.

Le 2. — Pluie vers les 7 heures 1/2 du soir.

Le 15. — Dans la journée, des nuages s'amoncèlent sur les Aurès; ils s'augmentent dans la soirée, surtout entre les 10 et 11 heures, et il en part alors, à de courts intervalles, des éclairs et des coups de tonnerre.

Le 17. — Vers les 9 heures du soir, orage, tonnerre, pluie abondante. Le lendemain, 18, l'eau du pluviomètre marquait 2 millimètres.

Le 25. — Toute la soirée, éclairs dans l'ouest.

Le 29. — Vent impétueux, avec tourbillons de sable, vers les 7 heures du soir.

JUILLET 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	75m65	33° 2	75m63	37° 6	75m60	38° 0	75m65	34° 5	O. O. beau.
2	75 82	31 4	75 80	33 6	75 75	35 9	75 70	34 3	S. S. O. beau.
3	75 76	32 2	75 80	33 6	75 81	35 3	75 70	33 5	S. S. E. beau.
4	75 84	30 5	75 86	32 8	75 76	34 4	75 73	32 3	S. O. fai. beau.
5	75 22	29 7	75 79	31 5	75 80	31 8	75 70	31 4	S. O. beau.
6	75 84	31 2	75 82	32 6	75 78	34 5	75 71	31 7	S. S. beau.
7	75 70	30 4	75 79	38 8	75 65	36 1	75 58	31 9	S. bean.
8	75 72	32 6	75 71	36 6	75 60	38 3	75 63	33 6	S. beau.
9	75 62	33 9	75 69	37 9	75 60	39 0	75 71	35 6	S. E. beau.
10	75 66	33 9	75 74	38 5	75 65	39 8	75 75	37 5	S. S. E. beau.
11	75 81	38 4	75 81	38 9	75 78	41 0	75 79	38 1	E. E. S. beau.
12	75 82	36 1	75 89	39 4	75 72	41 0	75 70	37 8	S. S. O. beau.
13	75 63	35 9	75 72	38 3	75 72	41 3	75 80	38 8	N. O. violent
14	75 84	31 8	75 80	33 4	75 76	35 5	75 80	33 2	S. S. E. beau.
15	75 63	31 4	75 80	33 0	75 79	34 8	75 75	32 0	S. O. fort b.
16	75 79	29 1	75 72	34 0	75 54	37 1	75 50	33 5	S. E. cal. b
17	75 49	35 3	75 41	38 0	75 36	39 9	75 28	35 0	S. O. viol. b.
18	75 30	34 5	75 35	36 0	75 55	39 4	75 35	34 6	N. O. beau.
19	75 61	32 5	75 68	37 1	75 76	38 9	75 73	34 0	S. E. fort b.
20	75 88	33 5	75 24	36 5	75 84	40 7	75 83	35 0	S. S. O. viol.
21	75 82	33 5	75 21	37 4	75 70	39 5	75 65	35 4	S. E. beau.
22	75 60	34 6	75 58	36 3	75 41	40 2	75 35	35 4	N. O. beau.
23	75 55	32 6	75 58	37 1	75 50	36 4	75 50	32 8	S. S. O. beau.
24	75 66	31 5	75 65	37 6	75 64	35 5	75 62	32 5	S. beau.
25	75 73	33 6	75 79	35 1	75 65	37 5	75 58	34 5	S. O. beau.
26	75 74	33 1	75 73	34 6	75 64	38 5	75 65	34 4	E. E. S beau.
27	75 84	32 4	75 85	36 8	75 83	36 0	75 71	33 8	O. O. S. beau.
28	75 74	31 8	75 75	36 8	75 56	37 0	75 49	33 7	S. S. E. beau.
29	75 52	29 2	75 65	34 5	75 50	36 0	75 45	33 1	E. E. S. beau.
30	75 54	31 4	75 58	34 7	75 86	36 9	75 40	34 3	S. E. beau.
31	75 44	33 5	75 48	37 7	75 35	34 0	75 33	37 1	S. E. viol. b.
Moyenn.	75 69	33 7	75 67	36 0	75 66	37 4	75 61	34 3	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 66. — Therm. — 35 3.
Eau tombée. — 0 000.

ANNOTATIONS DU MOIS DE JUILLET.

Le 20. — Passage d'un petit vol de sauterelles (*acridium peregrinum*) venant du sud et se dirigeant vers le nord.

Le 24. — De 2 heures à 6 heures de l'après-midi, bourrasques du sud, avec tourbillons de poussière.

Le 25. — Vers les 10 heures du soir, éclairs dans le sud, accompagnés d'épais nuages.

Le 26. — A partir de 10 heures du soir, nombreuses étoiles filantes, qui se continuent une grande partie de la nuit.

AOUT 1846.

Jours du mois	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	75 42	35° 4	75m46	39° 3	75m40	40° 0	75 36	37° 8	E. S. viol. b.
2	75 50	38 5	75 42	39 6	75 57	41 8	75 47	36 6	S. E. viol. b.
3	75 70	3[illegible] 1	75 71	39 6	75 70	41 3	75 56	36 5	S. E. cal. b.
4	75 71	35 8	75 71	37 5	75 72	40 5	75 69	38 0	S. O. cal. b.
5	75 64	37 0	75 60	40 3	75 58	42 2	75 50	38 5	N. E. cal. b.
6	75 63	38 0	75 62	40 6	75 55	41 0	75 48	37 9	S. E. cal. b.
7	75 50	39 4	75 40	40 1	75 35	41 5	75 35	36 8	S. O. viol. b.
8	75 38	31 5	75 39	34 7	75 40	37 9	75 35	35 5	S. O. cal. b.
9	75 68	32 0	75 57	34 7	75 58	36 1	75 57	34 3	O. léger b.
10	75 75	31 6	75 75	32 3	75 75	35 8	75 70	32 9	O. calme b.
11	75 86	31 9	75 80	33 3	75 79	36 4	75 62	32 8	S. O. calme b.
12	75 85	31 6	75 88	35 9	75 77	37 4	75 66	34 1	S. E. viol. b.
13	75 62	29 2	75 55	32 9	75 55	36 0	75 54	33 5	S. E. viol. b.
14	75 66	32 [illegible]	75 62	34 8	75 46	37 4	75 39	34 7	S. E. calme b.
15	75 45	32 [illegible]	75 19	34 0	75 31	37 8	75 30	34 5	O. cal. beau.
16	75 31	33 0	75 36	33 1	75 25	32 9	75 33	30 1	O. viol. nuag.
17	75 30	31 0	75 34	34 6	75 31	36 1	75 30	34 6	E. faib. beau.
18	75 48	35 4	75 55	36 4	75 45	36 3	75 36	32 8	E. E.S. vio. b.
19	75 36	36 0	75 34	37 9	75 49	39 4	75 30	35 6	S. E. cal. b.
20	75 38	34 5	75 46	38 0	75 44	38 4	75 55	33 3	S E. cal. b.
21	75 51	29 8	75 55	32 8	75 43	34 4	75 42	30 2	S. E. cal. b.
22	75 35	31 7	75 35	36 4	75 25	36 4	75 20	29 8	S. E. cal. b.
23	75 38	31 9	75 35	32 5	75 35	35 6	75 50	34 8	S. E. cal. b.
24	75 45	32 4	75 40	34 0	75 35	38 2	75 25	33 5	O. S. cal. b.
25	75 42	32 9	75 45	34 8	75 45	36 8	75 50	33 5	S. E. cal. b.
26	75 45	30	75 44	33 1	75 44	32 4	75 54	30 3	N. O. nuag.
27	75 35	29 0	75 36	31 9	75 30	34 4	75 20	32 8	N E. faib. b.
28	75 30	27 5	75 38	31 1	75 31	33 2	75 35	30 6	N. O. viol. b
29	75 46	28 3	75 50	31 0	75 45	32 8	75 35	30 3	N. O. faib. b.
30	75 45	29 0	75 46	31 1	75 35	33 2	75 40	30 5	S. O. cal. b
31	75 48	28 0	75 50	31 1	75 47	31 6	75 50	29 1	N. O. faib. b.
Moyenn.	75 50	32 7	75 50	35 1	75 46	36 9	75 4	33 7	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 47. — Therm. — 34 6.
Eau tombée. — 0 000.

ANNOTATIONS DU MOIS D'AOUT.

Le 1er. — Dans la soirée, nuages sur le Tell, avec éclairs.

Le 6. — Toute la journée, ciel très couvert.

Le 7. — Vent impétueux, soulevant des tourbillons de poussière. Vers les 7 heures du soir, orage avec quelques gouttes de pluie, inappréciables au pluviomètre.

Le 10. — Dans la journée, nuages au nord-est, nombreuses étoiles filantes le soir.

Le 12. — L'eau des *Sagnia* (1) est des plus sales; étoiles filantes dans la soirée.

Les 16 et 17. — Pluie dans la soirée, inappréciable au pluviomètre.

Le 20. — Vers les 10 heures du soir, nuages avec éclairs dans l'est.

Le 21. — L'atmosphère s'est beaucoup rafraîchie.

Le 22. — Vers les 10 heures du soir, nuages, éclairs, coups de tonnerre, quelques gouttes de pluie. Même temps, à peu près, dans la soirée des 24, 25 et 27.

Le 31. — Ciel très nuageux.

---

(1) Ruisseaux d'irrigation amenant dans l'oasis l'eau détournée de l'Oued-el-Kantara.

SEPTEMBRE 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	75ᵐ56	28° 6	75ᵐ60	29° 5	75ᵐ54	30° 2	75ᵐ53	28° 2	O. O. N. cal. n.
2	75 62	29 3	75 65	31 1	75 54	28 6	75 50	28 6	N. O. cal. b
3	75 58	30 5	75 50	32 2	75 50	32 8	75 54	28 5	S. E. fort b.
4	75 54	28 3	75 59	29 5	75 55	30 4	75 45	28 8	N. O. fort cou.
5	75 58	29 1	75 63	32 6	75 58	31 4	75 55	30 4	N. O. calme b.
6	75 69	31 9	75 48	29 8	75 52	34 5	75 00	31 0	S. E. fort b.
7	75 44	27 4	75 48	29 8	75 35	30 6	75 49	29 4	S calme beau
8	75 41	27 6	75 36	28 4	75 35	30 6	75 49	28 6	N. O calme b
9	75 33	27 5	75 55	31 3	75 56	32 1	75 53	28 6	N. O. calme b.
10	75 80	26 0	75 84	28 5	75 81	29 1	75 74	28 6	O. viol. nua
11	75 90	28 7	76 00	30 0	75 91	30 9	75 82	28 8	E. E. S. fa. n.
12	75 90	27 5	75 86	30 4	75 71	32 4	75 60	26 5	E. cal. beau.
13	75 45	24 6	75 40	27 0	75 32	28 5	75 25	25 3	S E. faible b
14	75 63	23 2	75 48	24 8	75 20	27 5	75 31	25 0	O. O S. cal. b
15	75 36	22 2	75 41	27 5	75 42	28 8	75 66	24 8	N. O. fort b
16	75 96	24 5	75 98	26 5	75 92	26 6	75 88	24 0	S. E. faible b
17	75 94	24 8	76 00	27 4	75 98	27 8	75 73	24 6	S. E. faible b
18	75 65	26 0	75 61	28 9	75 38	34 2	75 31	30 1	S. E fort b.
19	75 46	24 3	75 45	30 6	75 38	30 9	75 31	26 6	S. S. E cal. b.
20	75 40	30 5	75 43	33 8	75 35	34 8	75 30	30 4	S. E. fort b.
21	75 21	29 5	75 20	31 6	75 04	31 4	75 04	28 4	S. E. fort cou.
22	75 16	25 9	75 20	25 6	75 21	27 2	75 34	25 5	N O. fort b.
23	75 35	22 1	75 51	24 0	75 50	27 1	75 45	25 1	N. O. cal. b.
24	75 54	24 2	75 63	26 9	75 65	28 4	75 53	25 1	S. E. cal. b.
25	75 50	25 8	75 53	29 8	75 54	30 0	75 56	25 1	S. E beau.
26	75 74	27 4	75 78	30 0	75 65	30 7	75 63	27 5	S E. faibe b
27	75 81	27 8	75 82	31 1	75 87	31 5	75 70	27 1	S. E faible b.
28	75 75	28 0	75 77	30 4	75 53	31 5	75 40	28 5	S. S. E. fort. b.
29	74 34	26 8	75 24	28 5	75 15	28 4	75 50	24 5	N. O fort viol.
30	74 75	24 8	75 24	19 8	74 65	19 5	74 70	19 2	N. N. O. ca. pl.
Moyenn.	75 51	27 0	75 50	28 9	75 48	29 9	75 46	27 0	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 49. — Therm. — 28 2.
Eau tombée. — 0 007.

ANNOTATIONS DU MOIS DE SEPTEMBRE.

Le 2. — Belle journée, quelques nuages au zénit, vers les 9 heures du soir.

Le 6. — Dans la soirée, nuages, éclairs et tonnerre au-dessus de nos têtes, pluie torrentielle à une heure du matin.

Le 7. — Le matin, l'eau s'elevait à 2 millimètres dans le pluviomètre.

Le 8. — A 2 heures de l'après-midi, orage epouvantable, pluie des plus fortes, 2 millimètres d'eau dans le pluviomètre.

Le 9. — Dans la soirée, le temps devient sombre.

Le 10. — Dès 7 heures du matin, orage et pluie par torrent, puis grêle abondante, grêlons de la grosseur d'un œuf de perdrix. Vers les huit heures du soir, orage et pluie dans le sud ; la foudre et les éclairs sillonnent toute l'atmosphère du Désert. Le lendemain, 3 millimètres d'eau dans le pluviomètre.

Le 12. — A 7 heures du soir, quelques gouttes de pluie, éclairs et coups de tonnerre dans l'est.

Le 19. — Quelques gouttes d'eau vers les quatre heures de l'après-midi.

Le 20. — Brûlant siroco.

Le 21. — Vent impetueux.

Le 22. — Tempête dans la nuit.

Le 23. — Nombreuses étoiles filantes dans la soirée et toute la nuit.

Le 27. — Le soir, ciel nuageux.

Le 29. — Ciel couvert toute la journée avec vent violent.

Le 30. — A midi, quelques gouttes de pluie, temps très rafraichi.

OCTOBRE 1846.

Jours du mois	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	74m92	17° 5	74m94	20° 4	74m98	21° 2	75m00	19° 0	N. O. fo. pur.
2	75 28	17 5	75 31	20 2	75 34	24 6	75 34	20 3	N. O. ca. pur
3	75 55	19 5	75 54	21 8	75 50	24 4	75 50	22 1	O. calme pur.
4	75 45	21 0	75 48	25 5	75 35	27 2	75 34	24 5	S. O. cal. nua
5	75 36	25 6	75 45	28 0	75 45	28 5	75 45	26 5	E.E.S. fa. pur
6	76 65	25 5	75 74	31 0	75 72	32 [illegible]	75 74	25 2	E. E. S. ca so
7	75 85	25 3	75 96	27 1	75 86	29 2	75 80	26 5	E.E.S. fa. pur
8	75 69	24 8	75 70	29 4	75 58	29 5	75 50	27 1	S. E. cal. pur.
9	75 60	25 1	75 64	28 5	75 62	29 8	75 55	26 8	N. O. fai pur.
10	75 75	25 5	75 74	27 4	75 72	28 2	75 71	24 0	S. O. cal. pur
11	75 82	24 0	75 84	26 6	75 80	26 9	75 71	23 3	E. E. fort pur
12	75 75	24 1	75 74	26 5	75 65	28 5	75 40	25 1	O calme pur
13	75 49	23 6	75 41	24 5	75 34	24 8	75 25	22 4	N.O. vio. som
14	75 16	19 6	75 10	22 5	75 05	23 5	75 00	21 2	N. N. O. fo. p.
15	75 08	18 0	75 10	21 6	74 90	22 5	74 90	19 5	O. O. N. fa. p
16	74 84	21 8	74 74	24 5	74 40	26 1	74 40	27 5	S. E. vio. som.
17	74 62	21 4	74 71	30 5	74 90	30 6	74 86	27 5	S. E vio. cou.
18	75 35	22 8	75 40	26 2	75 43	26 3	75 55	23 0	S. E. cal pur.
19	75 61	20 5	75 67	24 3	75 63	25 5	75 65	22 8	N. O. fort pur.
20	75 56	21 5	75 50	24 9	75 60	25 1	75 56	23 6	N. O. fort pur.
21	75 55	19 0	75 56	21 9	75 52	22 1	75 50	20 6	N. O. cal. nua.
22	75 45	19 6	75 45	22 5	75 30	22 7	75 25	20 6	O. calme pur.
23	75 04	17 3	75 00	18 5	75 01	17 9	75 35	14 5	N O. vio. cou.
24	75 41	14 0	75 43	16 3	75 36	18 5	75 43	15 5	N O. fort cou
25	75 61	14 8	75 60	16 7	75 70	19 1	75 62	18 9	N. O. cal. pur.
26	75 61	15 7	75 64	19 8	75 60	20 9	75 55	19 1	E. calme nua.
27	75 55	17 0	75 54	18 3	75 44	20 2	75 58	17 2	N. O cal. pur.
28	75 31	16 1	75 26	16 4	75 25	17 0	75 25	19 9	S. calme cou
29	75 28	14 4	75 27	16 9	75 30	18 8	75 43	16 3	N. O fai. pur.
30	75 60	14 0	75 62	20 1	75 62	18 5	75 63	15 7	S. E. cal. pur.
31	75 68	16 1	75 69	18 3	75 67	18 7	75 61	15 1	S. E. fort cou.
Moyenn.	75 46	20 0	75 44	23 4	75 40	24 0	75 40	20 3	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 42. — Therm. — 21 9.
Eau tombée. — 0 002.

ANNOTATIONS DU MOIS D'OCTOBRE.

Le 2. — Le baromètre remonte, nombreuses étoiles filantes la nuit.

Le 3. — Les étoiles semblent plus scintillantes que de coutume, étoiles filantes, comme la veille.

Le 11. — Beau ciel, nombreuses étoiles filantes.

Le 13. — Vent de nord-est impétueux et soulevant des nuages de poussière.

Le 14. — Toute la journée, vent impétueux, nuages dans l'est. Le soir, éclairs dans le sud.

Le 15. — Étoiles filantes toute la soirée.

Le 16. — Dès avant le jour, vent qui se continue toute la journée, violent sirocco la nuit suivante.

Le 17. — Vent impétueux toute la journée ; il soulève des masses de poussière qui empêchent de rien distinguer à cinquante pas.

Le 18. — Le vent, qui s'était maintenu fort toute la nuit, se calme vers les 5 heures du matin.

Le 19. — Étoiles filantes toute la soirée.

Le 23. — Toute la journée, vent impétueux entraînant des nuages de poussière.

Le 24. — Dès le matin, vent violent qui ne se calme que vers le soir. Le ciel devient beau la nuit, les étoiles sont brillantes.

Le 25. — Calme.

Le 26. — Vers les 9 heures soir, éclairs à l'horizon, dans l'est.

Le 28. — Pluie abondante qui donne 2 millimètres d'eau dans le pluviomètre.

Le 29.— Il pleut encore.

NOVEMBRE 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	75m44	18° 2	75m24	22° 2	75m15	22° 1	75m00	21° 4	S. viol. couv.
2	74 90	18 3	74 61	20 1	74 55	20 4	74 58	16 6	S. E. fai. cou.
3	74 62	14 9	74 78	17 8	74 00	19 4	75 12	18 3	N. N. O. fa. n.
4	75 38	17 3	75 39	21 9	75 38	22 9	75 52	20 5	N. O. fort nu.
5	75 60	16 9	75 63	20 6	75 62	21 9	75 64	20 5	O. E cal. pur.
6	75 72	18 3	75 75	21 7	75 74	22 2	75 78	20 2	S. E. cal. nu.
7	75 74	19 0	75 76	21 3	75 77	21 8	75 75	19 5	S. E. cal. pur.
8	75 76	19 1	75 70	20 0	75 64	21 8	75 63	20 4	S. E. cal. pur.
9	75 56	17 9	75 50	19 7	75 49	21 9	75 48	20 5	N. O. fai. pur.
10	75 45	17 0	75 45	19 4	75 44	20 0	75 51	19 1	O. O. N. ca. p.
11	75 62	14 5	75 63	18 8	75 64	19 9	75 60	18 1	E. E. S. ca. nu.
12	75 53	15 1	75 60	16 8	75 60	17 7	75 53	17 4	S. E. fai. nua.
13	75 50	15 4	75 49	17 7	75 38	18 6	75 40	15 8	S. E. cal. n.
14	75 36	12 8	75 37	13 5	75 39	14 6	75 50	14 1	N. N. O. fo. n.
15	75 62	13 2	75 63	14 8	75 60	15 5	75 61	15 4	O. O. N. ca. pur
16	75 60	15 8	75 60	16 0	75 63	16 3	75 70	15 6	N. N. O. ca. n.
17	75 86	14 9	75 89	16 7	75 91	17 1	75 93	15 7	N. N. E. ca. p.
18	76 40	15 5	76 48	16 8	76 40	17 2	76 00	16 2	S. E. fo. cou.
19	75 08	15 2	75 91	16 2	75 91	17 1	75 91	15 3	E. E. S fai. co.
20	75 92	15 6	75 90	16 4	75 74	15 9	75 85	15 3	N. E. faib. cou
21	75 84	13 8	75 86	15 7	75 85	17 2	75 84	14 9	N. N. E ca. co.
22	75 83	13 7	75 80	14 9	75 75	15 1	75 78	15 6	O. S. fai. pur.
23	75 84	15 0	75 85	17 7	75 83	19 7	75 83	18 4	N. O. fai. pur.
24	75 98	14 6	76 00	18 2	75 95	18 5	75 96	16 5	S. S. E. ca. p.
25	75 85	14 0	75 80	16 9	75 78	18 2	75 71	16 3	O. cal. pur.
26	75 63	13 8	75 64	16 0	75 60	17 5	75 40	15 6	O. O. N. ca. p.
27	75 48	13 5	75 55	15 6	75 43	19 1	75 43	15 1	E. E. S. cal. p.
28	75 42	12 8	75 35	14 1	75 34	17 4	75 42	14 8	E. E. S. fort p.
29	75 63	14 8	75 65	17 9	75 66	19 4	75 69	15 4	S. E. cal. pur.
30	75 68	14 2	75 65	17 3	75 62	18 6	75 61	14 9	E. E. S. cal. n.
Moyenn.	75 59	15 5	75 61	17 7	75 54	18 8	75 59	17 1	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 58. — Therm. — 17 2.

Eau tombée. — 0 052.

ANNOTATIONS DU MOIS DE NOVEMBRE.

Le 1er. — De 8 à 9 heures du matin, brouillard dans le nord-est. A midi, sirocco qui devient impétueux vers les 3 heures; il se continue ainsi toute la nuit.

Le 2. — Le baromètre descend le matin. A midi, brouillard dans le nord-est. Soleil chaud vers les 2 heures, quelques gouttes de pluie dans la soirée, le baromètre remonte.

Le 3. — Forte pluie toute la nuit.

Le 4. — Le matin, 6 millimètres d'eau dans le pluviomètre. Le baromètre, qui était descendu, remonte dans la journée.

Le 10. — Dans la matinée, nuages dans l'est. Vers les 6 heures du soir, pluie inappréciable au pluviomètre.

Le 11. — Nuages dans l'est toute la soirée.

Le 12. — A trois heures du matin, pluie abondante qui donne 12 millimètres d'eau, et, à 1 heure de l'après-midi, pluie plus abondante encore, qui en donne 16.

Le 13. — Entre les 7 et 8 du soir, pluie torrentielle, avec coups de tonnerre. Le lendemain, 14, l'eau du pluviomètre s'élève à 18 millimètres.

Nuit du 15 au 16, pluie inappréciable au pluviomètre.

Le 16. — Brouillard le matin.

Le 17. — Le matin, brouillard, beau temps après, le baromètre monte. A midi, quelques nuages dans le nord-est. Dans la soirée, étoiles filantes.

Le 19. — Vers les 10 heures du soir, pluie inappréciable au pluviomètre.

Le 23. — Étoiles filantes dans la soirée.

Le 24. — Le baromètre monte.

Le 27. — Des nuages se forment dans l'est à l'approche de la nuit.

DÉCEMBRE 1846.

Jours du mois.	8 h. du matin.		Midi.		3 h. du soir.		9 h. du soir.		Vents et état du ciel à midi.
	Barom.	Ther	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	Barom.	Ther.	
1	75m 40	11° 2	75m 13	17° 1	75m 11	17° 2	75m 25	15° 6	S. E. ca. clair.
2	75 10	14 0	75 02	15 3	75 50	15 2	75 60	16 4	S. E. fo. som.
3	75 16	15 1	75 10	16 8	75 03	17 2	75 12	17 4	S. E. ca. so. pl.
4	75 30	11 8	75 31	16 4	75 32	17 9	75 48	15 2	N. N. O. ca. pur
5	75 54	12 5	75 72	16 8	75 50	18 1	75 45	14 6	E. E. S. fa. pur
6	75 28	12 7	75 24	14 3	74 92	14 4	74 90	13 5	N. O. cal. so.
7	74 74	14 2	74 49	12 8	74 84	13 5	75 01	11 4	N. O. imp. pur
8	75 22	8 4	75 26	11 3	75 19	12 9	75 14	12 0	E. E. S. imp. p.
9	75 10	10 0	75 54	13 8	75 45	13 0	75 48	11 4	S. E. fai. pur.
10	75 44	10 0	75 43	10 0	75 30	11 8	75 10	11 5	O. O. N. ca. co.
11	75 56	15 5	74 46	14 8	74 40	15 0	74 38	11 6	N. N. O. fo. n.
12	74 96	10 3	74 93	11 9	74 90	12 6	74 81	11 5	O. O. S. fo. co.
13	75 10	8 5	75 18	9 5	75 22	10 4	75 44	8 4	N. O. fo. pur.
14	75 63	6 1	75 65	12 8	75 65	8 7	75 60	8 3	O. O. N. cal. p.
15	75 43	10 0	75 40	9 4	75 32	10 9	75 30	9 2	O. O. N. ca. p.
16	75 12	8 4	75 00	9 3	75 00	13 5	75 30	10 5	S. O. fai. cou.
17	75 56	6 4	75 68	8 7	75 70	9 3	75 74	8 4	N. O. fo. pur.
18	75 67	7 4	75 66	8 3	75 54	10 2	75 46	9 1	O. fort pur.
19	75 66	9 6	75 70	11 3	75 71	11 9	75 78	9 0	N. O. fo. pur.
20	76 08	5 9	76 12	9 9	76 10	9 8	76 12	5 0	E. E. S. cal. p.
21	76 20	3 5	76 25	8 5	76 15	8 0	76 04	6 5	E. cal. nuag.
22	75 66	5 1	75 50	9 9	75 35	8 3	75 24	8 7	N. O. fo. cou.
23	75 30	12 8	75 31	15 6	75 25	17 9	75 30	16 8	N. O. cal. nu.
24	75 25	14 5	75 26	16 7	75 24	17 0	75 20	13 3	N. O. fo. pur.
25	74 97	11 6	74 90	14 8	74 85	15 0	74 68	12 5	S. E. cal. pur.
26	74 50	11 5	74 58	12 [illegible]	74 51	12 5	74 56	10 8	O. O. N. fa. nu.
27	74 85	9 5	74 88	11 7	74 90	12 5	75 20	10 0	N. N. O. fo. p.
28	75 38	7 2	75 37	10 3	75 38	11 5	75 50	9 4	N. N. O. fo. p.
29	75 64	6 6	75 64	10 6	75 50	11 4	75 52	9 5	E. E. S. ca. so.
30	75 40	8 2	75 39	11 0	75 38	11 5	75 36	10 8	O. O. N. fa. p.
31	75 30	9 5	75 31	13 0	75 26	13 0	75 24	11 7	S. E. cal. nua.
Moyenn.	75 33	9 9	75 31	12 4	75 28	12 9	75 30	11 2	

MOYENNES DU MOIS.

Barom. — 75 30. — Therm. — 11 6.
Eau tombée. — 0 009.

ANNOTATIONS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

Le 1er. — Épais brouillard dans l'est le matin, quelques gouttes de pluie à 3 heures de l'après-midi, ciel couvert toute la journée. La nuit suivante, pluie qui donne 3 millimètres d'eau.

Le 4. — Petite pluie toute la journée, 2 millimètres d'eau dans le pluviomètre le soir.

Le 6. — Le baromètre descend.

Le 7. — Le baromètre descend encore, vent impétueux toute la journée et la nuit suivante.

Le 8. — La nuit a été froide, le thermomètre marquait 6° au jour. A midi, nuages dans l'est.

Le 9. — Le baromètre remonte, étoiles filantes toute la nuit.

Le 10. — Pluie assez forte, 4 millimètres d'eau dans le pluviomètre.

Le 11. — Coups de tonnerre de 3 à 4 heures du matin, le baromètre descend dans la journée, vent impétueux toute la nuit suivante.

Du 12 au 13, pour la première fois cette année, une neige abondante tombe sur les Aurès.

Le 14. — La nuit a été froide, glace de 4 millimètres d'épaisseur sur les mares d'eau de l'oasis.

Le 15 — Brouillard épais le matin.

Le 17. — Il neige sur les Aurès.

Le 19. — Éclairs dans la soirée.

Le 20. — Le baromètre descend.

Le 22. — Pluie inappréciable vers les 2 heures de l'après-midi.

Le 23. — Le baromètre monte dès le matin. Vers les 9 heures, nuages dans l'est, soleil chaud. A midi, chaleur excessive, le thermomètre monte à 34° au soleil.

Le 24. — A minuit, météore donnant une vive clarté, et se dirigeant du sud-est vers le nord-ouest; sa durée fut d'environ un quart-d'heure.

RÉSUMÉ

Des observations faites, quatre fois par jour, pendant l'année 1846.

MOIS.	DIRECTION DES VENTS. Jours de								ÉTAT DU CIEL. Jours					HAUTEUR moyenne.		MAXIMUM.		MINIMUM.		QUANTITÉ d'eau tombée.
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Beaux	Nuag.	Couv.	De Pl.	De Br.	Barom.	Therm.	Barom.	Therm.	Barom.	Therm.	
Janvier.	18	2	1	2	0	1	0	7	22	5	2	2	»	758m99	12° 84	770m00	20° 80	750m00	4° 00	0, 015
Février.	10	2	2	6	3	1	0	4	17	6	5	0	»	756 53	15 89	769 30	25 00	747 80	7 10	0, 016
Mars.	20	1	2	2	3	0	0	3	16	8	6	1	»	754 81	19 36	762 30	31 20	743 80	10 70	0, 014
Avril.	8	1	2	8	1	1	0	9	14	7	9	»	»	752 24	24 10	758 70	35 20	745 80	13 50	0, 016
Mai.	1	1	2	12	1	1	1	12	23	1	6	1	»	752 70	26 94	759 80	35 20	744 50	18 00	0, 003
Juin.	1	1	2	13	1	3	3	6	18	5	7	»	»	756 20	31 39	759 80	42 60	753 20	21 00	0, 016
Juillet.	0	1	3	9	2	8	3	5	31	»	»	»	»	756 60	35 39	759 80	41 30	752 40	29 10	0, 000
Août.	0	2	3	13	1	3	3	6	28	2	1	»	»	754 78	34 64	758 90	42 30	751 90	27 50	0, 000
Septem.	1	0	1	11	1	1	4	11	22	3	5	1	»	754 92	28 23	760 00	34 80	743 40	21 80	0, 007
Octobre	1	0	3	7	1	1	4	14	16	7	6	»	1	754 28	21 90	766 50	32 20	744 00	14 00	0, 002
Novem	0	1	4	10	1	1	5	8	18	4	8	»	»	755 86	17 29	764 80	22 90	740 00	12 80	0, 052
Décem.	1	1	4	5	0	1	7	12	18	4	8	1	»	753 07	11 64	762 50	18 10	743 80	3 50	0, 009
Moyennes de l'année.	61	13	29	98	15	22	30	97	243	52	63	6	1	755 08	23 30	762 69	31 60	746 41	15 25	0, 150
	365								365											

RÉSUMÉ

Des observations faites, quatre fois par jour, en janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août et décembre, et, cinq fois par jour, en septembre, octobre et novembre, pendant l'année 1847.

MOIS.	DIRECTION DES VENTS. Jours de								ÉTAT DU CIEL. Jours						HAUTEUR moyenne.		MAXIMUM.		MINIMUM.		QUANTITÉ d'eau tombée.
	N	NE	E	SE	S	SO	O	NO	Beaux	Nuag.	Couv.	De Pl.	De Br.	De Nei.	Barom.	Therm.	Barom.	Therm.	Barom.	Therm.	
Janvier.	1	»	»	8	1	1	2	18	22	6	3	»	»	»	755m 9	11° 7	760m 4	18° 4	719m 7	7° 8	0,006
Février.	»	»	»	7	1	1	1	18	12	8	4	1	3	»	754 7	14 3	764 8	20 8	741 4	8 »	»
Mars.	»	»	»	15	»	7	2	7	14	9	8	»	»	»	754 0	17 0	761 5	28 1	742 5	10 4	0,047
Avril.	»	»	1	12	»	5	3	9	19	5	6	»	»	»	753 0	20 8	759 9	30 2	746 4	11 2	0,006
Mai.	»	»	1	25	»	4	»	1	28	3	»	»	»	»	755 8	31 6	759 8	39 2	750 »	18 5	»
Juin.	»	»	1	20	»	2	2	5	19	3	8	»	»	»	753 »	26 5	759 »	38 9	749 1	21 8	0,025
Juillet.	»	»	1	24	1	4	»	1	28	3	»	»	»	»	754 8	33 6	758 9	39 8	751 5	27 5	»
Août.	»	1	1	14	»	10	3	2	24	3	4	»	»	»	753 8	33 4	757 5	40 5	752 5	27 2	0,014
Septem.	»	7	1	12	1	4	1	4	23	1	4	1	»	1	755 8	28 »	760 0	35 5	753 2	20 »	»
Octobre	1	5	»	13	»	»	»	12	24	1	6	»	»	»	756 5	24 9	760 7	33 2	752 »	16 5	0,010
Novem.	»	»	»	»	»	»	»	30	26	»	2	2	»	»	754 2	15 1	763 4	21 6	740 »	8 »	0,017
Décem.	2	2	1	4	2	»	1	19	18	2	5	4	1	1	756 4	10 6	759 6	18 »	749 8	6 2	»
Moyennes de l'année.	4	15	7	154	6	38	15	126	257	44	50	8	4	2	754 8	22 29	761 4	30 2	748 4	14 4	0,125
	365								365												

MINIMA ET MAXIMA DE LA TEMPÉRATURE

Pendant les années 1844, 1845, 1846, 1847, 1848 *et* 1849.

ANNÉE 1844.

Minimum. N'a pu être observé, la prise de possession de Biskara n'ayant eu lieu que le 4 mars, c'est-à-dire après les plus grands froids. Le 18 décembre suivant, glace bien formée jusques dans les gamelles des soldats, à la Casbah.

Maximum. 52°, le 8 août.

ANNÉE 1845.

Minimum. 1°, 5, le 3 février. Même jour, glace sur les flaques d'eau stagnante jusques dans l'intérieur de la Casbah.

Maximum. 46°, 3, le 25 juillet, à 3 heures de l'après-midi. La nuit suivante, 4 heures du matin, 36°, 6.

ANNÉE 1846.

Minimum. † 1°, le 13 janvier.

Maximum. 42°, 6, le 28 juin.

ANNÉE 1847.

Minimum. † 3, 5 le 21 décembre, 8 h. du matin. Est, calme, nuages.

Maximum. 39°, 6, le 20 juillet, à 3 heures de l'après-midi. Temps calme, nuageux, ouest.

Le 17, même mois, 3 heures de l'après-midi, 39°, 5, et 52° au soleil.

ANNÉE 1848.

Minimum. † 1°, 8, le 21 janvier, à 6 heures du matin. Nord-ouest, temps serein.

Maximum. 48°, le 12 août, à 3 heures de l'après-midi. Sud-ouest, temps serein.

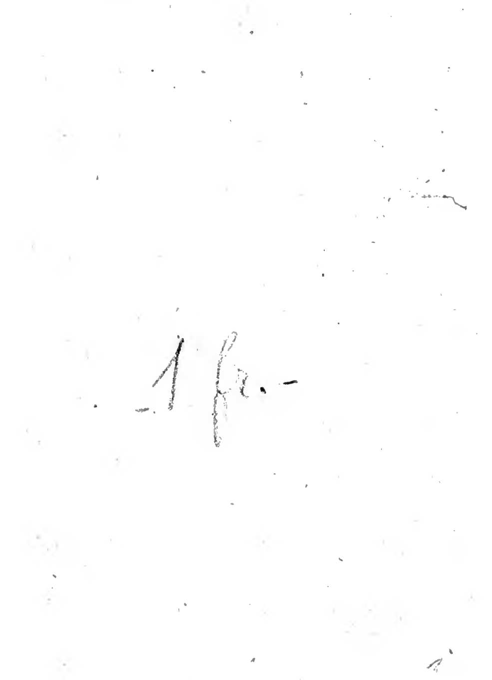
ANNÉE 1849.

Minimum. † 5°, le 27 décembre, 6 heures du matin. Nord, temps couvert.

Maximum. 45°, les 25 et 26 juillet, à 2 heures de l'après-midi. Sud, serein.



3


1 fr.-

